



MEMOIRES BIOGRAPHIQUES
DE
JEAN BOSCO

VOLUME IV

MEMOIRES BIOGRAPHIQUES

DE

JEAN BOSCO



Mgr Louis FRANSONI

Archevêque de Turin

MEMOIRES BIOGRAPHIQUES

DE

JEAN BOSCO

recueillis par

JEAN-BAPTISTE LEMOYNE

Prêtre salésien

VOLUME IV

(traduction présentée par M. Yves Le Coz, salésien coadjuteur)

2017

DECLARATION DE L'AUTEUR

En conformité avec les décrets d'Urbain VIII, du 13 mars 1625 et du 5 juin 1631, avec également les décrets de la Sacrée Congrégation des Rites, je le déclare solennellement : à l'exception des dogmes, des doctrines et de tout ce que la Sainte Eglise Romaine a défini, en toute autre chose qui concernerait des miracles, des apparitions et des Saints non encore canonisés, je n'entends ni ajouter ni réclamer d'autre foi que l'humaine. En aucune façon je ne veux devancer le jugement du Siège Apostolique, dont je fais profession et me glorifie d'être un fils très obéissant.

Propriété littéraire.

*Tous les droits de reproduction et de traduction
sont réservés aux " Editions S. D. B. ".*

Editions S. D. B.

Edition extracommerciale

Direction générale Opere Don Bosco

Via della Pisana, 1111

Casella Postale 18333

00163 Roma

Présentation

Qui, parmi les disciples ou simplement les amis et les curieux de saint Jean Bosco, n'a jamais entendu parler des *Memorie Biografiche di Don Giovanni Bosco* ? Ceux qui fréquentent un peu les bibliothèques salésiennes ne manqueront pas d'y découvrir ces vingt gros volumes en italien, dont certains ont de six à huit cents pages et dont le total dépasse le chiffre de seize mille pages. Comment a-t-on pu écrire tant de choses sur un seul homme, fût-il un saint comme Don Bosco ?

Cette longue série n'est pas sortie de presse du jour au lendemain. Plus de quarante ans s'écoulèrent entre le début et la fin de la publication. En effet, le premier tome parut en 1898 et le dernier en 1939. Ils sont l'œuvre de trois salésiens : on doit au Père Jean-Baptiste Lemoyne les neuf premiers, au Père Ange Amadei le dixième, et au Père Eugène Ceria les neuf derniers. Le tome vingt est un index analytique général des matières et des personnes.

L'importance des *Memorie* dans la tradition salésienne est immense. Outre le fait que l'œuvre a reçu les recommandations officielles de la part des successeurs de Don Bosco, il s'avère que tous ceux qui ont écrit sur le saint de la jeunesse ont puisé de façon directe ou indirecte dans cette abondante source. La série inaugurée par Don Lemoyne en 1898 est, en effet, à la base de nos connaissances sur saint Jean Bosco, et sur son œuvre, sa spiritualité et sa pédagogie.

Pour comprendre leur genre littéraire, il convient de rappeler que les tomes sont sortis dans le climat enthousiaste du procès de canonisation du fondateur des salésiens, ouvert en 1890 et conclu avec la canonisation en 1934. La lecture des *Memorie* est un monument à la sainteté de Don Bosco, qui nous restitue le climat, l'ambiance, les choix et les charismes du saint éducateur.

Après la publication des deux derniers tomes en 1939, mais surtout à partir des années 1950, de nouvelles études historiques ont paru, montrant la valeur permanente de l'œuvre et certaines de ses limites. N'y aurait-il pas une part de « légende dorée » à laquelle les auteurs, surtout Lemoyne, auraient cédé ? En 1962, le Père Francis Desramaut, salésien et historien français, a fait une étude détaillée et précise du tome premier, mettant à jour les sources utilisées par Don Lemoyne, sa mentalité et sa façon de travailler. Malgré les soupçons d'enjolivement des sources et la volonté d'édification, concluait le Père Desramaut, l'œuvre de Don Lemoyne sera toujours utile aux historiens de Don Bosco. Pour Don Pietro Stella, salésien et historien italien, auteur d'un « petit guide critique » pour lire les *Memorie Biografiche*, il s'agit là d'un document daté d'une époque et d'une mentalité, mais qui reste une base de départ toujours utile pour remonter aux sources utilisées par les auteurs Lemoyne, Amadei et Ceria.

Pour toutes ces raisons, et malgré les limites dues au temps et à la mentalité, les *Memorie* ont fait l'objet de traductions en espagnol, en anglais et en flamand. Pourquoi ne pas tenter une traduction en français ? A l'origine de la traduction française, il y a l'initiative du Père Gérard Balbo, alors supérieur provincial de Paris, qui a sollicité des traducteurs dans les années 1990 pour faire paraître les *Mémoires biographiques de saint Jean Bosco* en français dans des délais raisonnables. Ont répondu à son appel : pour le volume II, le Père Philippe Frémin ; pour le volume IV, le Coadjuteur salésien Yves Le Coz ; pour le volume V, le Père Marceau Prou ; pour le volume XII, Sœur Joséphine Depraz, Fille de Marie Auxiliatrice ; et, pour l'Index, le Père Frémin. Ce dernier a supervisé la traduction de tous les volumes. Il a donc révisé l'ancienne traduction des volumes II, IV et V, déjà publiés, qui, de ce fait, ne servent plus et sont désormais remplacés. Il travaille actuellement à la traduction du volume III, en vue d'une prochaine publication.

Les textes de ces premiers volumes disponibles en français nous permettent de connaître le Don Bosco des « années d'or » de l'Oratoire Saint-François-de-Sales à Turin-Valdocco. Le tome II, qui couvre les années 1841-1846, raconte les premières années du prêtre diocésain Jean Bosco, la naissance et les premières années « romantiques » de l'Oratoire « volant », jusqu'à son implantation dans le hangar Pinardi au Valdocco. Le volume III, consacré aux années turbulentes 1847-1849, décrit les vicissitudes de l'Oratoire durant la guerre d'indépendance italienne et les débuts de la maison d'accueil. Dans le volume IV sont relatés les événements qui se succédèrent de 1850 à 1853, en particulier le fonctionnement des classes, la construction de l'église Saint-François-de-Sales et les initiatives de Don Bosco comme écrivain et éditeur. Le volume V couvre les années 1854-1857, marquées par la naissance des premiers ateliers professionnels et par les premiers essais de fondation d'une congrégation. Quant au volume XII, qui concerne l'année 1876, il s'intéresse surtout aux premières missions salésiennes en Amérique du Sud et aux débuts de l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice.

Pour aider le lecteur, quelques remarques s'imposent. Avant tout il faut signaler que la mise en page du texte français correspond exactement à la mise en page du texte original italien, ce qui facilite la consultation et la confrontation. Le dernier volume des *Mémoires biographiques* contient l'Index traduit de l'italien ; il permet de trouver facilement les informations à la page indiquée dans chaque volume déjà traduit, et aussi dans les volumes non encore traduits.

A qui s'adressent ces *Mémoires biographiques de saint Jean Bosco* ? Les éditeurs pensent aux membres francophones de la Famille salésienne répartis sur les divers continents, avec une préférence pour ceux et celles qui sont en formation. C'est la raison pour laquelle le Père Ivo Coelho, Conseiller pour la for-

mation, a pris à cœur cette parution. La Famille salésienne francophone d'aujourd'hui ne saurait ignorer ce trésor de salésianité maintenant disponible, au moins en partie, dans sa propre langue. Aussi est-il souhaitable qu'aux volumes déjà parus s'ajoutent sans trop tarder les autres qui manquent encore.

Le Recteur Majeur, le Père Ángel Fernández Artime, par la voix du Père Ivo Coelho, a bien voulu encourager la publication en français de cet ouvrage de base.

Rome, le 24 juin 2017

Morand WIRTH sdb

Université Pontificale Salésienne

A L'AUGUSTE MERE DU SAUVEUR

M A R I E I M M A C U L E E

est offert

NOTRE PAUVRE TRAVAIL

EN SIGNE D'UNE IMMENSE GRATITUDE

CHAPITRE I

Rébellion et fidélité.

Les chefs de chœur des sectes s'efforçaient d'instituer un Etat qui ne gouvernât plus au nom de Dieu, et qui fit les lois non pas selon Dieu, mais au nom du peuple et selon le vouloir changeant du peuple, [les lois] qu'eux-mêmes, en usant de leurs artifices, auraient formulées. Ils voulaient renverser peu à peu ce qu'hypocritement ils avaient jusqu'alors prêché comme devant être respecté, de manière cependant à empêcher les peuples de s'en apercevoir, ou seulement lorsque déjà ils y seraient préparés au moyen de la corruption des mœurs, au moyen d'erreurs absorbées par l'esprit à partir des journaux, des livres, des pièces de théâtre, des écoles, et des réunions politiques. Dans ce but, en prêchant la nécessité de l'indépendance de la nation, ils se faisaient les apôtres de [toute] liberté : de pensée, de conscience, de religion et de presse. C'était la liberté telle que la définit S[aint] Pierre : *Velamen habentes malitiæ libertatem* [faisant de la liberté un voile sur leur malice] (1), c'est-à-dire rien d'autre au fond qu'une guerre contre tout ce qui de loin ou de près rappelle à l'orgueil

(1) 1 P 2,16.

humain qu'il y a un Dieu auquel on doit une obéissance absolue. Et c'est pour cela que les législateurs membres de sectes ont proclamé et proclament : *Nous sommes la loi et au-dessus de la loi il n'y a personne, ni Dieu, ni Eglise*. Ils considèrent l'Eglise Catholique comme une simple société privée, sans valeur, sans droits, sans intérêt pour la vie civile, séparée de l'Etat et, pire encore, ennemie au point qu'on doit la combattre incessamment. *Rex sum ego !* [Je suis Roi !] proclama Jésus Christ ; mais, eux, ils lui répondent : *Nolumus hunc regnare super nos* [Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous].

Mais Isaïe menaçait : *væ qui condunt leges iniquas* [malheur à ceux qui établissent des lois injustes] (1). La politique, quel que soit son genre, dit Bonald, est rendue forte par tout ce qu'elle accorde à la religion et elle est appauvrie par tout ce qu'elle lui refuse. Là où le respect envers la Papauté vient à manquer, le respect envers le Souverain s'éteint. Dans son testament, à l'intention de Louis XIV, dressé contre l'Eglise par de perfides conseillers, le célèbre Colbert disait ceci : « Ce n'est jamais impunément que le fils se révolte contre son père. Toutes les entreprises que Vous mènerez contre le Souverain Pontife retomberont sur Votre Majesté elle-même ».

Et malheureusement ceux qui gouvernent les peuples méprisèrent l'Eglise et furent fascinés par la révolution : celle-ci veut la souveraineté du peuple, pour rendre le monarque esclave du parlement, le parlement esclave des masses. Son dernier mot : Qu'il n'y ait plus de Dieu, qu'il n'y ait plus de roi, qu'il n'y ait plus de patron. Abolition de la propriété ! Socialisme et communisme ! — Cependant la voix et la prière de la sainte Eglise, ainsi que le bras tout-puissant de Dieu, rendront vain le projet insensé, mais pas suffisamment pour que les nations qui ont apostasié n'aient pas à payer le tribut de leur rébellion.

(1) [Is] 10,1.

Toutefois, comme sel de la terre et lumière du monde, il n'y avait pas de nation, il n'y avait pas de ville et, je dirais presque, de bourg, où ne purent pas fleurir de saintes personnes de toute condition, et en particulier des Evêques, des prêtres et des religieux : ceux-ci, tandis qu'ils invoquaient les miséricordes divines sur les hommes, soulageaient les malheureux par des œuvres héroïques de charité, accordaient à Dieu et à l'Eglise l'obéissance qu'ils leur devaient et que pour leur part leur refusaient les insensés. Parmi eux on comptait D. Bosco. Il s'était proposé comme code de ses actions le décalogue, les commandements de l'Eglise, les obligations de son état, et il mettait un grand soin à les observer avec une totale fidélité. Il était si pénétré de l'esprit de cette observance que, pendant toute la durée de sa vie, il ne put, sembla-t-il, faire autrement. On n'eut jamais à apercevoir chez lui, sur tout l'ensemble de son existence, un défaut ou bien une négligence dans l'accomplissement de ses devoirs comme chrétien, comme ecclésiastique, comme chef de Communauté, comme Supérieur d'une Congrégation ; et il était très respectueux des règles qu'à celle-ci il avait données.

Dans le même temps il éprouvait une grande peine à voir comment par beaucoup était violée la loi divine, à entendre qu'on blasphémait le nom de Dieu, de N[otre] S[eigneur] Jésus Christ et de la Bienheureuse Vierge ; il était profondément pris d'amertume à apercevoir comment l'immoralité attentait à l'innocence de tant de jeunes gens ; son cœur saignait s'il apprenait qu'était outragé le Pape, et méconnus les droits de l'Eglise. Et son obéissance aux commandements de cette bonne Mère s'attachait de très près aux plus petites prescriptions, aux cérémonies et aux rubriques sacrées, aux diverses réponses des Sacrées Congrégations Romaines, et il exigeait qu'en fissent autant ceux qui dépendaient de lui. Pour les affaires elles-mêmes où était laissée la liberté d'interprétation et de mise en pratique, il choisissait l'opinion la plus conforme à l'esprit de l'Eglise.

Le Théol[ogien] Savio Ascagne affirmait : « Je le connus irréprochable en tout et je n'ai jamais éprouvé en mon cœur le moindre soupçon qu'il ait perdu l'innocence baptismale ».

Le Théol[ogien] Reviglio déposa ce témoignage : « L'horreur pour la faute était chez lui tellement profonde que, pendant les onze années où j'ai vécu avec lui, je ne le vis jamais commettre délibérément un péché véniel ».

Et D. Michel Rua n'hésitait pas à dire : « J'ai vécu aux côtés de D. Bosco pendant trente-sept ans, et plus je pense à son style de vie, aux exemples qu'il nous a laissés, aux enseignements qu'il nous a donnés, plus grandissent en moi à son égard l'estime et la vénération, l'opinion qu'il était saint de sorte que je peux dire que sa vie appartient tout entière au Seigneur. Observer D. Bosco dans ses actions, même les moindres, me faisait plus impression que lire et méditer n'importe quel livre de piété ».

C'est la même conviction qu'ont exprimée plusieurs centaines de ceux qui, pendant quelque temps entre 1846 et 1888, habitèrent avec le cher D. Bosco.

CHAPITRE II

Jeunes recueillis à l'Internat de Valdocco — Père, sauvez-moi — Un jeune garçon cafetier menacé — D. Bosco fait la quête pour ses gosses — La Providence ne fait jamais défaut — Contre-poisons — Le petit mot du soir et les questions — Les Quarante heures et les classes de chant — Une étrange apparition au petit théâtre — Amour, humilité et vigilance.

Continuons dans nos récits. Tandis que D. Bosco s'occupait de la culture, religieuse comme morale, des jeunes qui étaient plus de 700 à l'Oratoire S[aint]-François de Sales ouvert les dimanches et les jours de fête et qu'il veillait sur les 1 000 qui [globalement] fréquentaient [l'Oratoire] S[aint]-Louis de Gonzague et celui de l'Ange Gardien, il ne perdait pas de vue les jeunes gens pauvres de son internat naissant. Bien plus il considérait ces derniers comme la pupille de ses yeux et en prenait un soin tel que le plus zélé et affectueux des pères n'en prendrait pas de plus grand. Cette année-là ses élèves étaient environ quarante. Presque continuellement lui écrivaient des curés, des parents, ou d'autres personnes pour lui recommander quelque enfant. D. Bosco, en écoutant le récit de tant de misères, s'en trouvait ému et, craignant qu'à cause d'un refus de sa part ce garçon n'allât ensuite mal finir, souvent il l'accueillait. Aux prières des jeunes eux-mêmes il ne pouvait résister.

L'Inspecteur scolaire de La Spezia, M. Bonino Alvaro, nous racontait en 1884 le fait suivant plein de charme, dont il

fut témoin lorsqu'il fréquentait l'Oratoire en tant que catéchiste, alors qu'il était maître d'école primaire de la ville en 1850.

Un père était devenu protestant à Turin, pour recevoir les trente deniers, avec lesquels les ennemis de Dieu payaient les apostasies. Le malheureux prétendait voir sa femme et son fils faire de même, mais il ne pouvait pas y réussir, car la brave dame était ferme dans la religion et maintenait ferme son petiot. C'étaient des Savoyards. La pauvre mère pleurait et priait. Et voici qu'une nuit le fils eut un rêve. Il lui semblait être traîné au temple des Protestants et se débattre en vain pour résister à cette violence. Mais tandis qu'il luttait ainsi, voici qu'apparaît un prêtre : celui-ci le libère des mauvaises griffes et le conduit avec lui. S'étant réveillé le matin, il racontait le rêve à sa maman, qui cherchait tous les moyens pour placer son fils dans une institution, car le père ne voulait pas renoncer à son projet perfide. Au cours de la semaine, elle rencontra par hasard une personne qui lui conseilla de se présenter à D. Bosco à Valdocco et de voir si à l'Oratoire elle pourrait trouver un refuge pour son fils. Elle y alla avec son garçon le dimanche matin et, ayant appris que c'était le moment d'une cérémonie, elle entra dans l'église. Et voici que D. Bosco sort pour célébrer. Monsieur Bonino Alvaro était agenouillé à côté de cet enfant ; dès que ce dernier vit D. Bosco, il cria à plusieurs reprises, comme s'il n'arrivait pas à se maîtriser, [en français dans le texte original] : *C'est lui, maman ! c'est lui[-]même ! c'est lui[-]même !* c'est-à-dire le prêtre qui lui était apparu en rêve. Le petit criait, la maman pleurait et M. Bonino, après avoir donné l'avertissement qu'à l'église ce n'était pas un lieu pour crier ainsi, en voyant qu'il ne réussissait pas à le calmer, conduisit la mère et le fils à la sacristie, où il entendit le récit du rêve et comment en D. Bosco le fils avait reconnu le prêtre libérateur. Entre-temps D. Bosco revenait à la sacristie et il n'avait pas encore complètement ôté les vêtements sacrés que l'enfant court se serrer contre ses genoux, en lui disant :

Mon Père, sauvez-moi ! — D. Bosco l'accepta chez lui et le petit Savoyard resta plusieurs années à l'Oratoire.

Combien d'autres jeunes en danger furent sauvés par Don Bosco du fait qu'il les avait rencontrés lui-même et accueillis chez lui ! Un jour, il entra dans un certain café de Turin et vint le servir un jeune à l'aspect avenant. Tandis que le garçon versait le café, D. Bosco commença à lui demander avec affection de ses nouvelles, et puis, d'interrogation en interrogation, il en vint à sonder son cœur. Le jeune, vaincu par ses manières paternelles, n'eut pas de secrets avec lui et lui manifesta entièrement l'état de son âme, qui était bien déplorable. Le dialogue était cependant entrecoupé, car, de temps en temps, le jeune allait servir de nouveaux clients, mais il revenait toujours à côté de D. Bosco tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. D. Bosco parlait à voix basse et personne, pas même le patron, ne s'aperçut d'un dialogue aussi intéressant.

D. Bosco finit par lui dire : — Demande la permission à ton patron de venir à l'Oratoire et ensuite nous déciderons quelque chose.

— Le patron ne donnera jamais cette permission.

— Mais, toi, en ce lieu tu ne dois plus rester.

— Je le vois, je le comprends ; mais comment faire ?

— Enfuis-toi.

— Mais où ?

— Chez tes parents.

— Je n'en ai plus : ils sont morts ; je suis seul.

— Alors viens avec moi.

— Et où ?

— A Valdocco, à tel numéro.

— Et quand serai-je là-bas ?

— Prends tes affaires et au plus vite que tu peux cours chez moi. Fais en sorte que personne ne puisse s'apercevoir de ton intention ; et viens ; il ne te manquera ni le pain, ni le toit, ni

une éducation qui puisse te fournir un heureux avenir. Je te servirai de père.

D. Bosco sortit de la boutique. Le lendemain le jeune garçon s'était enfui et arrivait à l'Oratoire avec ses pauvres affaires sous le bras. Il devint un excellent chrétien et pendant plusieurs années il fut le modèle des élèves de l'Oratoire.

Mais de ce [jeune] et des autres D. Bosco devait s'occuper pour les nourrir et entretenir, les chauffer, les vêtir. Il ne pouvait, en raison de la situation des personnes qui recommandaient comme de celles qui étaient recommandées, compter à son avantage sur l'aide d'une pension ; et pour la majeure partie ses pensionnaires ne gagnaient rien, ou bien peu. Il n'avait pas de rétributions, et manquait de tout autre revenu. C'est pourquoi les dettes, à cause également des Oratoires des dimanches et des jours de fête, augmentaient démesurément et, bien souvent n'ayant pas où puiser pour s'en acquitter, dans les délais et selon la mesure exigés par les créanciers, il était menacé par le danger ou de laisser souffrir ses enfants ou de les reconduire à qui les lui avait confiés. Mais ni à l'une ni à l'autre des deux alternatives son cœur charitable ne pouvait se résigner.

C'est pourquoi, lui qui mettait la plus grande confiance en Dieu, dans les promesses de Notre-Dame, dans la certitude de sa mission personnelle, vous l'auriez vu sortir de temps en temps au cours de la semaine, se rendre tantôt chez telle personne de la ville tantôt chez telle autre, et avec les manières les plus humbles, et avec la plus belle amabilité du monde solliciter quelques secours pour eux. Si, l'ayant rencontré dans la rue, on lui demandait où il allait, il répondait : *Je vais faire la quête pour mes gosses !* ; et il allait de l'avant.

C'était un sacrifice héroïque, dont seul Dieu peut apprécier la valeur. « Selon son propre aveu, nous écrit Mgr Cagliero, son naturel était fougueux et altier, en raison duquel il ne pouvait souffrir de résistance et éprouvait en lui une lutte inexprimable lorsqu'il devait se présenter à quelqu'un pour demander l'aumône. Pourtant, au moyen d'actes très fréquents pour contrarier [ce naturel], il sut

se dominer de façon à s'approcher, et de très bon cœur, non seulement de ceux qui, il le savait, étaient disposés à lui porter secours, mais également des personnes elles-mêmes qui, il en avait connaissance, étaient pour lui plus ou moins des étrangers ou des adversaires. Et, n'obtenant pas la première fois ce qu'il désirait, il se présentait maintes et maintes fois avec une amabilité qui subjuguait les esprits. Et cela je peux l'attester, soit parce que plus tard de très nombreuses fois je l'accompagnais lors de ces visites, soit en raison des confidences que pour mon instruction il me faisait parfois.

» Pour ses jeunes il ne s'épargnait ni fatigues ni humiliations. Parfois il ne trouvait que de bonnes paroles ; souvent il rencontrait des réponses mortifiantes, des insultes et d'amers refus, mais il souffrait tout avec joie sans s'offenser, ni jamais diminuer l'ardeur de sa charité. Il multipliait ses lettres aux personnes aisées, en les suppliant pour obtenir des secours, et, un jour à quelqu'un qui lui avait envoyé un billet rempli d'insultes, il répondait en chargeant l'un des siens de lui écrire et en indiquant à [ce secrétaire] les mots qu'il devait employer : — Ecris-lui, dit-il, que s'il ne veut pas ou ne peut pas aider mes orphelins, il est libre de le faire ; mais que cependant m'injurier parce que je m'occupe d'eux ne fait pas plaisir au Seigneur ; toutefois, en lui présentant mes respects, assure-lui que je ne garde pour cela aucun ressentiment. — Ce monsieur, en recevant cette lettre, mit de l'eau dans son vin, et dès ce moment-là il devint un ami et un admirateur de D. Bosco ».

D. Bosco cependant n'était pas importun ou agaçant. Il se contentait de présenter les besoins qu'avaient ses jeunes sans préciser la somme nécessaire ; et il laissait ceux qui l'écoutaient tirer eux-mêmes de son discours la conséquence sur le plan de la charité et celui de la logique. Bien des fois on l'interrogeait sur la somme qu'il lui fallait et il répétait le discours déjà présenté, sans faire cas de la demande. Cette méthode qu'il suivait lui procurait des aumônes encore plus grandes que ce qu'il pouvait espérer de la part des personnes les plus généreuses.

Toutefois il ne se présentait pas toujours à la manière d'un suppliant devant quelques riches messieurs ; mais dans des cas extraordinaires il leur imposait avec affection, comme quelqu'un qui a autorité pour agir ainsi, le versement d'une somme importante, et il obtenait tout ce qu'il demandait. Et ce fut là aussi une des merveilles de D. Bosco, qui apparaissait comme un représentant d'une volonté surnaturelle. En temps voulu [seront exposés] les faits.

Il ne retenait pas un sou pour lui, et souvent il dut lui-même se priver du nécessaire pour le donner à ses pensionnaires. Tout ce qui lui était donné en aumône, il le destinait entièrement de grand cœur pour eux. L'usage qu'il faisait de l'argent était celui qui convenait à un habile administrateur ; et lorsqu'il était nécessaire de faire des dépenses, il savait les faire de bonne manière et en temps opportun. C'était l'opinion qu'avaient de lui ceux qui le connaissaient. « Un jour, racontait Brosio Joseph, pour des affaires à négocier, je me trouvais, des années plus tard, dans un cercle de gros commerçants, de banquiers, de journalistes, parmi lesquels il me sembla reconnaître également les rédacteurs de la *Gazzetta del Popolo* [Gazette du Peuple], Govean et Bottero. Bien qu'ils fussent] hostiles à la Religion et donc ennemis de D. Bosco et de l'Oratoire, j'entendis qu'ils n'avaient pas honte de répéter que, si D. Bosco avait été ministre, le royaume serait sans dettes. — Une telle estime était la cause de la confiance que reposaient en lui les citoyens lorsqu'ils lui donnaient leurs offrandes ».

Bien des fois cependant il semblait que les secours étaient sur le point de manquer. En 1850, par suite de la guerre et plus tard à cause d'autres sinistres événements, cette chère petite famille se trouva souvent dans la gêne. On savait parfois que pour le lendemain dans la réserve il n'y avait pas un pain ni dans la maison un centime, mais Don Bosco ne montra jamais le moindre doute ou la crainte de rester privé de ressources ; et, sans cesse tranquille et sans cesse joyeux, il disait : — Mangez, mes enfants, car il y aura de quoi ! — En effet, la Divine Providence ne l'abandonna jamais : et, tandis que le nombre des

jeunes pensionnaires augmentait chaque jour davantage, et que les conditions de l'époque devenaient très lourdes, il ne dut jamais éloigner de l'Oratoire pas même un pensionnaire par manque du nécessaire. Ce fut là une récompense accordée à sa vie entière, qui, on peut bien le dire, n'a pas été autre chose qu'un ensemble d'actes de charité héroïque envers le prochain, car il se prodiguait à travers toutes sortes de fatigues et de saintes activités.

Mais c'est de la sollicitude la plus délicate qu'il faisait preuve en ce qui concernait les intérêts de l'âme. Les moyens de perversion devenaient chaque jour davantage harcelants et funestes. Du fait de la liberté de la presse, on diffusait à pleines mains, dans les usines et dans les ateliers, des livres et des revues très pernicieux. Il était par ailleurs très fréquent d'entendre des patrons et des domestiques, des commerçants et des vendeurs, des tailleurs et des cordonniers mettre sur le tapis des questions de religion et de morale et parler avec affectation et suffisance, comme s'ils étaient autant de docteurs de la Sorbonne. C'est pourquoi la foi et les bonnes mœurs étaient soumises à la plus grande épreuve. Or D. Bosco, obligé d'envoyer ses jeunes gens en ville pour y apprendre une profession ou un métier, prenait avant tout des informations détaillées sur l'honnêteté des personnes chez lesquelles il voulait les confier, et, si nécessaire, il les enlevait aussi d'un endroit pour les remettre à un autre qui pouvait lui offrir de plus sûres garanties. En plus de cela il allait souvent demander des nouvelles au patron sur leurs comportements, faisant ainsi connaître combien lui tenait à cœur leur fidélité au travail et, dans le même temps, combien il lui importait de voir ses chers protégés ne rencontrer de dangers ni pour la moralité, ni pour la religion. A la maison, ensuite, il restait avec eux le plus qu'il lui était possible ; avec de belles manières, il était aux écoutes sur ce qu'ils avaient pu entendre ou voir de mal durant la journée ; et ensuite comme un médecin expérimenté et affectueux il donnait tout de suite le contrepoison, pour faire sortir de leurs esprits les maximes mal absorbées et pour effacer de leur cœur les mauvaises impressions qu'ils en avaient reçues.

Depuis la première année déjà, il avait l'habitude d'adresser un petit mot après les prières du soir ; mais si au commencement il le faisait rarement et seulement à la veille des dimanches et des fêtes ou à l'occasion de quelque solennité, cette année-ci au contraire il se mit à le faire très souvent et presque tous les soirs. Dans son petit discours, qui durait de deux à trois minutes, il exposait tantôt un point de doctrine, tantôt une vérité morale, et cela au moyen de quelque apologue, que les jeunes écoutaient avec le plus grand plaisir. Il visait surtout à les prémunir contre les opinions insensées de l'époque, et contre les erreurs des protestants, qui circulaient, à la façon d'un serpent, à travers Turin. Parfois pour mieux attirer leur attention et pour graver plus profondément dans leur esprit une bonne maxime, il leur racontait un fait édifiant, qui s'était produit pendant la journée, ou qu'il tirait de l'histoire, ou de la vie d'un saint. D'autres fois, comme il avait fait et faisait également avec les externes de l'Oratoire, il proposait une question à résoudre, ou une demande, auxquelles il faudrait donner une réponse adéquate ; comme, par ex[emple], que signifient les mots « Dieu » et « Jésus Christ » ; que revêt la dénomination d'« Eglise Catholique » ; que signifie « Concile » ; pourquoi le Seigneur punit le pécheur impénitent avec des peines éternelles, et ainsi de suite de cette teneur. Le plus souvent il laissait quelques jours de délai pour répondre. On donnait la réponse sur un billet portant le prénom et le nom de l'auteur ; et une petite récompense revenait à celui qui tapait dans le mille. De cette façon D. Bosco faisait réfléchir et, en attendant, il ouvrait à lui-même le chemin pour développer les vérités les plus utiles, que l'on n'oubliait plus. Ce petit mot [du soir] était toujours précédé de la remise des objets que les jeunes trouvaient perdus dans la maison et dans la cour. D. Bosco en faisait l'annonce et ceux à qui ils appartenaient se présentaient pour les retirer.

Entre-temps aux diverses pratiques de piété et [aux diverses] solennités religieuses qu'il avait instituées dans le but d'encourager

la fréquentation de la confession et de la communion, il ajoutait chaque année l'exposition du Saint Sacrement, dite des Quarante heures ; et dans la petite chapelle-hangar, magnifiquement décorée, elle durait trois jours avec messe chantée, vêpres et *Tantum ergo* en musique et sermon chaque jour, comme c'est l'usage dans les paroisses. C'était une nouvelle occasion de donner de l'exercice aux classes de musique. Il divisait les jeunes en trois groupes, en chacun desquels il mettait pour soutenir le chant l'un de ses élèves déjà bien formé et connaissant bien les notes. Parmi eux [il y avait] Bellia Jacques.

« D. Bosco, écrivit Tomatis Charles, tapotait sur un très misérable piano pour nous faire apprendre ses mélodies et parfois il entraînait un peu à jouer du violon un [jeune] désireux d'étudier le maniement de cet instrument, pour accompagner quelque solo. Un jour, en 1850, il s'inspira d'un air qu'il entendit jouer par les trompettes des soldats qui venaient s'exercer dans les environs de l'Oratoire, et il écrivit un *Tantum ergo* à une seule voix, que je conserve et que bien des fois je chantai, en allant avec lui et avec d'autres compagnons musiciens aux cérémonies sacrées célébrées à Turin, dans les villages voisins et plus souvent à la Crocetta. Egalement Reviglio Félix aidait D. Bosco dans le chant de 1850 à 1856.

» D. Bosco préparait un cadeau pour ses musiciens quelque temps après. Il faisait l'acquisition d'un petit orgue à clavier dont les tuyaux étaient tous en bois, construit peut-être deux siècles auparavant. Il était tout fendu, peu harmonieux, mais pourtant il servait à exercer les doigts du joueur débutant. Tous se rappellent qu'un tuyau ayant la soupape cassée émettait certains hurlements disgracieux qui provoquaient chez les jeunes les rires les plus savoureux. Cet instrument avait été placé dans la chambre proche de celle de Don Bosco, et plusieurs parmi les premiers qui en jouèrent devinrent des organistes de valeur.

» Musique et théâtre vont de pair, et D. Bosco continuait à donner aux jeunes l'amusement d'agréables représentations. Il excluait cependant toute pièce dramatique qui pouvait exiger des dépenses de costumes.

» Cette exigence de sa part occasionna quelques scènes plaisantes, qui restèrent mémorables même bien des années après. Ayant préparé un drame intitulé *Les trois Rois Mages*, les acteurs tinrent entre eux une petite conjuration secrète et, sous prétexte de vêpres solennelles qui, disaient-ils, devaient être chantées à l'Oratoire, ils se présentèrent au Refuge et dans quelques paroisses en demandant de pouvoir emprunter quatre chapes. Il fallait aussi un manteau pour Hérode. Les ayant obtenus facilement, étant allés au nom de D. Bosco, ils les cachèrent avec un soin jaloux, et au moment d'entrer en scène, les voilà triomphants, les chapes sur les épaules. Il est superflu de décrire les rires convulsifs des spectateurs et la figure ridicule de ces jeunes, auxquels D. Bosco faisait aussitôt ôter ces vêtements sacrés. Une joyeuse et naïve insouciance entraînait dans le caractère de la majeure partie de mes compagnons, qui cependant étudiaient ou travaillaient avec amour. Entre-temps continuaient les cours du soir. D. Bosco nous enseignait l'arithmétique et la calligraphie, et sa présence infusait en tous un sentiment de joie inexprimable.

» Ce que nous admirions en lui, dans ces circonstances et dans mille autres, c'était comment à la fermeté il unissait toujours la douceur dans les manières, la patience et cette longanimité sans limites grâce à laquelle il surmontait les obstacles ou ne s'en créait pas, tant dans les petites choses que dans les grandes, et comment il conduisait tout à un heureux résultat. Par-dessus tout nous attirait son humilité.

» Un soir, en enseignant le système métrique et en faisant des calculs sur le tableau, par hasard il se trompa, et en conséquence il ne réussissait pas à mener à terme la résolution du problème. La classe nombreuse écoutait avec attention et ne com-

prenait pas. Quant à moi, ayant aperçu où était l'erreur, je me levai et, de la manière que je considérais comme la meilleure, je la corrigeai. D'autres maîtres d'école n'auraient pas apprécié une semblable observation en public ; mais D. Bosco accepta avec affection mon avis et dès cet instant il me prit en plus grande considération, de sorte que j'en restai bouche bée.

» Par ailleurs sa vigilance sur notre conduite était incessante, car il ne souffrait pas que le démon lui dérobat les âmes ».

Jusqu'ici [le récit de] Charles Tomatis. Pour la discipline en ces années 1849-1850, D. Grassini [= Grassino] l'aidait, en exerçant la charge de Préfet, et en venant demeurer à l'Oratoire, lorsque D. Bosco était appelé à prêcher dans les différentes parties du Piémont.

CHAPITRE III

Visite de sénateurs à l'Oratoire — Dialogue — Lettre à Don Bosco venant du Ministère de l'Intérieur — Siccardi prépare la loi sur les Immunités Ecclésiastiques — Mgr Frasoni à Pianezza et visite de D. Bosco — L'Archevêque lui conseille de fonder une Congrégation Religieuse.

Les travaux continuels de D. Bosco faisaient accorder à l'Oratoire une considération de plus en plus grande. A Turin on en parlait beaucoup et, une fois oubliées les premières appréhensions, de très nombreuses personnes l'estimaient et en disaient du bien. Chacun le jugeait d'après les faits un moyen très opportun pour éloigner de la porte de la prison tant de pauvres jeunes, en les faisant au contraire devenir de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens, car les bons résultats étaient pour tous évidents et on ne pouvait les nier. A cause de la rumeur publique, à cause de rapports privés, et ensuite à cause d'un vote du Sénat, le Gouvernement lui-même fut amené à marquer son intérêt pour lui. A cette époque, une personne bienveillante, monsieur Volpotto [= Volpato], parent de la famille Gastaldi, et qui occupait un poste éminent dans l'Etat, conseilla à D. Bosco de mettre d'une certaine façon l'œuvre de l'Oratoire sous la protection du Gouvernement. D. Bosco ne consentit pas, et alors ce monsieur, à son insu, mais en son nom, adressa par l'intermédiaire de la Chambre Haute une requête au Ministère Public pour une subvention à l'avantage de ses jeunes. Le Sénat, avant de prendre

une décision et de recommander l'affaire au Gouvernement, voulut recueillir les moindres renseignements. C'est pourquoi il nomma une Commission ad hoc avec la charge de faire une visite à l'Oratoire, de s'informer et ensuite de faire un rapport. La Commission parlementaire était composée de trois Sénateurs, qui furent le comte Frédéric Sclopis (1), le marquis Ignace Pallavicini, et le comte Louis de Collegno.

Donc, en exécution de la haute charge, les trois nobles messieurs, au mois de janvier 1850, se rendirent à l'Oratoire à Valdocco l'après-midi d'un dimanche ou d'une fête. Il était environ deux heures, et plus de 500 garçons, dans l'ardeur de leur récréation, occupés qui dans un passe-temps, qui dans un autre, offraient d'eux-mêmes à l'observateur attentif le plus agréable spectacle. A regarder une si grande foule de jeunes réunis en un même lieu, en train les uns de courir, les autres de sauter, ceux-ci de faire de la gymnastique, ceux-là de marcher sur des échasses, assistés çà et là par divers prêtres et laïcs, ces messieurs en restèrent [ébahis]. Après quelques instants le comte Sclopis s'écria : — Quel beau spectacle ! — Beau, en vérité, répondit le

(1) En parlant du comte Frédéric Sclopis, on entend parler de l'un des plus illustres nobles piémontais, du magistrat d'une très grande honnêteté, du conseiller de toute confiance de la Couronne, du président du Sénat, de l'arbitre pour la paix entre les deux plus grandes Puissances maritimes, l'Angleterre et les Etats-Unis, lors de l'affaire enchevêtrée du navire *Alabama* ; d'un homme en somme de réputation mondiale et de sentiments religieux et catholiques. Tandis que son nom circulait honoré et applaudi dans les deux hémisphères, tandis que lui parvenaient des félicitations de tous les pays, des télégrammes de toutes les personnes pour l'heureuse issue de ladite affaire, il fut pourtant beau de voir l'éminent personnage en attribuer le bon résultat au Père des lumières, et le 17 septembre 1872 écrire dans le livre de ses *souvenirs* entre autres ces mots : « Nous revenons de Genève après avoir eu la preuve de vos bénédictions, ô Seigneur... Un profond et très intense devoir de gratitude me rapproche étroitement vers vous, mon Dieu ». Voir *Caractère et Religiosité du comte Frédéric Sclopis*, petite brochure précieuse écrite par la remarquable plume d'un autre illustre noble turinois, le baron Antoine Manno, Turin 1880.

marquis Pallavicini. — Quelle chance aurait Turin, ajouta le comte de Collegno, quelle chance aurait Turin si dans son sein surgissaient beaucoup d'institutions comme celles-ci. — Alors nos yeux, reprit Sclopis, ne seraient pas si souvent blessés par l'aspect désagréable d'une jeunesse pauvre aussi nombreuse qui, les dimanches et les jours de fête, s'ébat dans les rues et sur les places, en grandissant dans l'ignorance et dans les mauvaises mœurs.

Don Bosco, qui se trouvait dans un groupe de jeunes, vit ces messieurs qu'il ne connaissait point et s'approcha d'eux. Une fois échangées les premières civilités, eut lieu un dialogue, qu'avec l'aide de l'un et de l'autre, et spécialement de Don Bosco, nous avons pu reconstituer, du moins en substance.

Sclopis. — Nous étions en train d'observer avec étonnement le spectacle de tant de jeunes réunis en un même lieu [occupés] en de joyeux passe-temps, un spectacle qui nous semble extrêmement rare. Nous savons que l'âme de tout cela est le Prêtre Bosco. V[otre] S[eigneurie] voudrait-elle avoir la bonté de nous présenter à lui ?

D. Bosco. — Messieurs, vous êtes justement en sa présence ; le pauvre Don Bosco, c'est moi. — Cela dit, il les pria de bien vouloir daigner passer devant et il les conduisit dans sa petite chambre.

Sclopis. — Je me réjouis beaucoup de faire aujourd'hui connaissance de votre personne ; car de réputation Don Bosco m'était déjà connu depuis longtemps.

D. B[osco]. — Je dois ma réputation non à mes mérites, mais plutôt à la langue de mes jeunes gens.

Pallavicini. — Ce sont des juges très compétents et tout à fait véridiques, puisque *ex ore infantium* [par la bouche des tout-petits], comme dit le prophète, *perfecisti laudem* [tu as préparé une louange].

Sclopis. — L'information concernant cette œuvre que Vous [dirigez] est remontée ces jours derniers à la Chambre du Sénat, et la haute Assemblée nous a chargés de recueillir des renseignements exacts afin de faire un rapport à ce sujet. Je suis le comte Sclopis, celui-ci est le marquis Pallavicini, celui-là est le comte de Collegno.

D. B[osco]. — Cette pauvre institution eut jusqu'ici de bien nombreuses et [bien] chères visites, mais celle-ci sera certainement comptée parmi les plus précieuses. Messieurs, demandez tout ce qui est nécessaire : je serai heureux de vous satisfaire en tout ce que je sais et je peux.

ScI[opsis]. — Quel est le but de cette œuvre que Vous [dirigez] ?

D. B[osco]. — Le but est de recueillir, les dimanches et les jours de fête, le plus grand nombre de jeunes qui, ou bien parce qu'ils sont négligés par leurs parents ou abandonnés, ou bien parce qu'ils viennent d'ailleurs, au lieu de se rendre aux cérémonies sacrées et au Catéchisme, flâneraient et joueraient à travers la ville en faisant les galopins. Ici, au contraire, attirés par l'amour des passe-temps, ainsi que par de petits cadeaux et par de belles manières, ils sont retenus dans une joyeuse récréation sous les yeux de plusieurs assistants. Entre-temps le matin ils y ont l'occasion de s'approcher des Sacraments Sacrés, [participent à] la Messe et entendent un court sermon qui est adapté à eux. L'après-midi ensuite, après quelques heures d'un honnête divertissement, ils se rassemblent à la Chapelle pour le Catéchisme, pour le chant des Vêpres, pour l'exposé d'un enseignement et la Bénédiction [du Saint Sacrement]. En peu de mots : le but est de réunir les jeunes pour faire d'eux d'honnêtes citoyens en les faisant devenir de bons chrétiens.

Pall[avicini]. — Très noble but. Il serait désirable qu'on multipliât de telles institutions dans cette ville.

D. B[osco]. — Grâce à Dieu, l'année 1847, une [institution] semblable fut ouverte près de la Villa Royale, le Valentino, et une troisième fut inaugurée naguère au Faubourg Vanchiglia.

Collegno. — Très bien ! Très bien !

ScI[opsis]. — Quel est le nombre approximatif des jeunes qui fréquentent ce lieu ?

D. B[osco]. — Ils sont généralement, pour chaque dimanche ou chaque jour de fête, 500 et souvent plus. On compte presque autant en chacun des autres.

Coll[egno]. — En moyenne ils sont donc 1 500 jeunes, habitant dans cette ville, recueillis par une main qui pourvoit au nécessaire et, au

moyen de la Religion, dirigés sur le chemin de la moralité et de l'honneur. C'est un grand avantage pour cette métropole ; c'est un grand soutien pour notre Gouvernement.

Pall[avicini]. — Depuis quand avez-Vous commencé cette institution que Vous [dirigez] ?

D. B[osco]. — Je commençai à recueillir quelques garçons plus frustes et ayant besoin d'un soin spécial dès 1841, et j'y fus poussé pour avoir fait l'expérience que beaucoup, quoique légèrement espiègles, n'étaient pas méchants, mais que laissés à eux-mêmes ils s'adonnaient facilement à une très triste vie et finissaient en prison.

ScI[opis]. — Votre œuvre est vraiment philanthropique et d'une grande importance sociale. Ce sont de telles œuvres que le Gouvernement doit encourager et soutenir. Et pour votre réconfort je Vous dis que l'Intendance et toute la Famille Royale apprécient cette œuvre et lui donneront leur appui.

Coll[egno]. — Quels moyens V[otre] S[eigneurie] emploie-t-elle pour éduquer à une vie morale et tenir en ordre une si grande multitude de jeunes ?

D. B[osco]. — L'instruction et une charité pleine de douceur, de patience et d'indulgence sont les uniques moyens. Ici l'amour l'emporte sur le bâton, ou mieux règne tout seul.

Pall[avicini]. — Nous aurions besoin que cette méthode fût adoptée dans tant d'autres institutions et spécialement dans celles où l'on purge une peine. Dans ce cas ne seraient plus nécessaires tant de gardiens et de gendarmes et, ce qui vaut mieux, on formerait à la vertu le cœur de tant de gens enfermés, qui après des années et des années de punition en sortent pires qu'auparavant.

ScI[opis]. — Ces garçons sont-ils tous de cette ville ?

D. B[osco]. — Non, monsieur le Comte, mais plusieurs sont des régions de Biella, de Verceil, de Novare et d'autres provinces du Royaume ; certains sont de Milan et de Côme et même de la Suisse. Venus dans cette capitale pour chercher du travail, du fait qu'ils sont éloignés des regards de leurs parents, ils seraient exposés à un danger évident de devenir de mauvais chrétiens.

Sclopis. — Ajoutez donc : et des citoyens méchants, et ils ne tarderaient pas à donner beaucoup de travail à la Police et au Gouvernement lui-même.

A ce moment un jeune, d'environ 12 ans, vint frapper à la porte de la petite chambre pour transmettre une commission à Don Bosco, qui le fit rester. La confiance et la simplicité de l'enfant plurent à Sclopis et il l'interrogea : [—] Comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Joseph Vanzino. — De quel pays es-tu ? — De Varese. — Quel métier fais-tu ? — Je suis tailleur de pierres. — As-tu encore tes parents ? — Mon père est mort. — Et ta mère ?

A cette demande le brave garçon baissa les yeux, courba la tête et devint honteux et muet. — Dis-moi, ajouta Sclopis, as-tu encore ta mère ? Peut-être est-elle morte, elle aussi ?

Alors le pauvre garçon, d'une voix gênée et émue, répondit : — Ma mère est en prison.

Cela dit, il fondit en larmes. A cette vue le Comte, ses accompagnateurs et Don Bosco furent attendris et une larme furtive leur apparut au coin de l'œil. Après un instant de silence le bon monsieur reprit la conversation et dit : — Pauvre fils, tu me fais pitié ; mais ce soir où iras-tu dormir ? — Jusqu'ici je dormais dans la maison de mon patron, répondit-il en s'essuyant les yeux, mais aujourd'hui D. Bosco m'a promis de me prendre chez lui et de me compter au nombre de ses pensionnaires. — Comment ? demanda alors Sclopis tourné vers Don Bosco, en plus de l'Oratoire Vous assurez également l'ouverture d'un Internat de bienfaisance ?

D. Boscò — La nécessité voulut ainsi, et pour le moment j'en héberge une quarantaine, pour la plus grande partie de pauvres orphelins ou des jeunes parmi les plus abandonnés. Ils mangent et dorment dans cette petite maison, et vont travailler en ville, les uns dans un atelier, les autres dans un autre.

Pallavicini. — Ce sont les miracles de la charité catholique.

Coll[egno]. — Mais où puisez-Vous les ressources pour supporter [les frais] d'un tel centre d'accueil ? Etant donné que quarante bouches de jeunes consomment beaucoup de pain.

D. B[osco]. — Fournir la nourriture et le vêtement à ces chers garçons que je [reçois] est certainement une tâche bien difficile, et qui parfois me donne pas mal de préoccupation ; étant donné que, pour la plus grande partie d'entre eux, ils ne gagnent encore rien, et que certains reçoivent un si maigre salaire qu'il ne suffit pas à les chauffer et à les vêtir. Mais, à parler en vérité, je dois le dire, jusqu'ici la divine Providence ne m'a jamais encore abandonné ; et même j'ai tellement confiance que Dieu sera encore envers moi prodigue de ses faveurs, que je désire avoir un local plus vaste, afin d'augmenter le nombre de mes pensionnaires.

ScI[opolis]. — Pourrait-on visiter l'intérieur de la maison ?

D. B[osco]. — Pourvu que vous veuillez daigner [le faire] ; la maison est si misérable, que, je le crains, votre regard en sera blessé.

Selon leur désir, D. Bosco les accompagna dans le dortoir au rez-de-chaussée, où l'on entrait par une porte très basse. Le Sénateur Scopolis, qui y entra le premier, en la franchissant reçut un choc sur son chapeau qui, renversé, serait tombé à terre, si Pallavicini, sur le nez de qui il vint buter, ne le lui avait pas retenu par derrière. Le remarquable Comte dit en souriant : — Dans les salles du Roi ceci ne m'arriva jamais. Et le Marquis ajouta à son tour : — Et à moi il ne tomba jamais de chapeau sur le nez.

Ayant visité cet endroit, les trois Sénateurs furent conduits à la cuisine. La brave Marguerite était à ce moment-là en train de mettre en ordre les plats et les marmites : — Voici ma mère, dit D. Bosco ; voici aussi la mère de nos orphelins.

ScI[opolis]. — D'après ce qu'il semble, vous êtes également la cuisinière, n'est-ce pas mère ?

Marg[uerite]. — Pour gagner le Paradis, nous faisons un peu de tout.

ScI[opsis]. — Quelle sortes de nourriture donnez-vous aux jeunes ?

Marg[uerite]. — Du pain et de la soupe, et de la soupe et du pain.

ScI[opsis]. — Et combien pour votre D. Bosco ?

Marg[uerite]. — Elles sont vite comptées : pour lui une seule.

ScI[opsis]. — C'est un peu trop peu une seule ; mais au moins vous la lui ferez très bonne ?

Marg[uerite]. — Très bonne ! Imaginez-Vous qu'il mange presque toujours la même, matin et soir, du dimanche au jeudi.

A ces mots ces trois messieurs rirent de très bon cœur.

ScI[opsis]. — Et pourquoi jusqu'au jeudi, et non pas d'un dimanche à l'autre ?

Marg[uerite]. — Parce que pour le vendredi et le samedi, jours d'abstinence, j'en fais une maigre.

ScI[opsis]. — J'ai compris. On voit que vous êtes une cuisinière très économe. Je crois cependant qu'à notre époque votre méthode pour faire la cuisine n'aura pas beaucoup de développement dans le monde.

Pall[avicini]. — N'avez-vous personne pour vous offrir un coup de main ?

Marg[uerite]. — Les autres jours, j'ai bien sûr un bon aide ; mais aujourd'hui il a beaucoup à faire, et me laisse seule.

Pall[avicini]. — Et qui est donc votre garçon cuisinier ?

Marg[uerite]. — Le voici, dit-elle en souriant et en indiquant du doigt D. Bosco.

ScI[opsis]. — Je Vous félicite, D. Bosco. Je n'avais aucun doute que Vous fussiez un bon éducateur de la jeunesse et même un habile écrivain ; mais j'ignorais encore que Vous eussiez aussi des connaissances en gastronomie.

D. B[osco]. — Je voudrais Vous inviter à me voir à l'œuvre, et surtout au moment où je fais la polenta.

Tous se mirent à rire et, ayant salué la brave femme, ils sortirent de la cuisine.

En attendant, comme il était déjà temps de terminer la récréation, D. Bosco en fit donner le signal, et les trois messieurs eurent une

nouvelle surprise. Ce fut de voir tant de jeunes arrêter rapidement tout jeu et [tout] passe-temps et se mettre en file, pour se rendre avec ordre dans l'Eglise.

Les Sénateurs visitèrent ensuite chacune des classes de Catéchisme ; puis ils assistèrent aux Vêpres et à l'exposé d'un enseignement, et reçurent, avec les jeunes, la Bénédiction du Saint Sacrement, faisant l'édification de tous par leur attitude pieuse. Sortis de la Chapelle, ils prirent plaisir à s'attarder encore un peu dans la cour au milieu des jeunes, en interrogeant tantôt l'un tantôt l'autre. — Quel métier fais-tu ? demanda le Comte Sclopis à l'un d'eux. — Je suis cordonnier. — Saurais-tu me dire quelle différence il y a entre le cordonnier et le savetier ? — Le savetier, répondit le jeune garçon assez instruit, est celui qui coud et raccommode les savates ou les chaussures en mauvais état ; le cordonnier au contraire est celui qui en fait des neuves. Par exemple, vos belles chaussures ou vos belles bottes sont faites par le cordonnier. — Bravo, dit le Comte, tu m'as donné une réponse magistrale.

D. B[osco]. — Il est en effet très assidu à notre cours du soir.

Pall[avicini]. — Ici ont lieu aussi les cours du soir ?

D. B[osco]. — Oui, pour Vous servir. Nous les avons commencés dès 1844 au profit des jeunes qui, ou bien parce que toute la journée ils sont occupés dans leurs travaux, ou bien parce qu'ils sont déjà trop avancés en âge, ne peuvent pas fréquenter les écoles municipales. D'ici une heure, ils commencent dans ces pièces voisines.

Pall[avicini]. — Sur quel enseignement portent-ils ?

D. B[osco]. — Les premiers éléments de lecture et d'écriture, la grammaire, l'Histoire Sainte et l'histoire de la patrie, la géographie, l'arithmétique et le système métrique. Il y a aussi une classe pour ceux qui apprennent le dessin et la langue française ; et n'y manquent pas les leçons de musique vocale et [de musique] instrumentale.

Pall[avicini]. — Et qui Vous donne un coup de main ?

D. B[osco]. — Ces ecclésiastiques et ces laïcs que j'appelle mes coopérateurs. Ces personnes charitables m'aident, non seulement pour ce besoin, mais en plusieurs autres. Entre autres choses ils s'appliquent à trouver d'honnêtes patrons pour les jeunes, qui restent sans emploi, et à fournir des chemises, des chaussures et un vêtement décent à ceux qui autrement ne pourraient plus se rendre au travail.

Coll[egno]. — Braves gens ! Ce sont eux les bienfaiteurs de l'humanité, ce sont eux qui méritent bien de la patrie.

Sc[lo]pis. — D. Bosco, conclut alors le Comte Sclopis, Chef de la Commission, je n'ai pas l'habitude de l'adulation ; mais avec toute la franchise du cœur je Vous avoue, et aussi au nom de mes collègues, que nous partons d'ici hautement satisfaits et, comme Catholiques et comme citoyens et Sénateurs du Royaume, nous applaudissons à votre œuvre, et nous faisons des vœux pour qu'elle prospère et se répande.

Avant de s'en aller le comte Sclopis sortit une aumône et la donna à D. Bosco pour ses jeunes les plus nécessiteux. Et à partir de ce jour tous les trois devinrent des bienfaiteurs de son œuvre.

Mais si les éloges rendus à cette Institution apportaient un grand réconfort à celui qui en prenait tant de soin, devait aussi revêtir une importance, tout autre que légère, le vif intérêt dont faisaient preuve les personnages du Royaume les plus dignes de considération.

Du Ministère, quelques jours plus tard, D. Bosco recevait la lettre suivante en réponse à l'une de ses requêtes :

Secrétariat Royal d'Etat pour les affaires de l'Intérieur. —
Division 5, N. 563.

Turin, le 12 Février 1850.

Très ill[ustre] et T[rès] R[évérénd] M[âitre] Très hon[oré],

Il ne m'est pas possible d'accéder d'une quelconque façon à la demande de V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et T[rès] R[évérénde] jusqu'à l'approbation définitive du Budget de ce Ministère par le

Parlement National ; j'aurais désiré le faire, pour aider en tout ce je peux au développement d'une œuvre qui honore hautement celui qui, avec des sentiments de charité chrétienne, s'en faisait le promoteur afin de réduire le plus possible le nombre de ces malheureux qui, privés à la fleur de l'âge d'une personne capable de donner à leur cœur une formation en accord avec les vrais principes de la religion et de la civilisation, parviennent, en vivant la vie des tristes sires, à ravager la société par leur mauvais exemple et à préparer pour eux une misérable fin. Ce qui m'apporte cependant la plus grande satisfaction, c'est de pouvoir ici Vous attester la plus sincère admiration pour le zèle inlassable dont Vous Vous montrez prodigue à l'avantage de la jeunesse pauvre et en danger : que cette [admiration], je le souhaite, serve au moins à Vous reconforter et à Vous donner du courage pour continuer dans votre rude, mais philanthropique dessein.

Me réservant de prendre en totale considération votre demande, dès que sera obtenue l'approbation du Budget par le Parlement, j'ai l'honneur de me déclarer avec une estime pleine de respect

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et T[rès] Rév[érende]

Très dév[oué] et très obl[igé] Serviteur
 POUR LE MINISTRE LE P[remier] OFFICIER
 DI S[an] MARTINO

Mais plus que [de recevoir] un secours pécuniaire il importait à D. Bosco d'amener le Gouvernement à louer son œuvre par un acte public et à montrer son approbation et l'intérêt qu'il y prenait. Cela devait, par une disposition de la Divine Providence, tempérer à son égard la malveillance injuste et les soupçons de réaction politique que beaucoup nourrissaient contre le clergé et lui servir de bouclier dans les nouvelles perturbations qu'on préparait en haine de l'Eglise.

Dans les conseils secrets des sectes et du Gouvernement on avait décidé d'entreprendre l'abolition légale de l'Immunité Ecclésiast-

tique ; mais auparavant, en voulant simuler le respect envers l'autorité de l'Eglise, on prit la décision de reprendre avec le [Souverain] Pontife les démarches pour un nouveau concordat, qui avaient échoué en 1848, soit à cause de la mauvaise foi des commissaires piémontais, soit à cause du départ de Rome de Pie IX. Dans ce but et pour obtenir de Monseigneur Frasoni et de Mgr Artico leur renoncement à leur diocèse, en novembre 1849 le comte Joseph Siccardi avait été envoyé à Gaète. Mais le Pape ne voulut pas transiger dans les termes que prétendait le Gouvernement Subalpin, bien qu'il fût prêt à quelques concessions ; et quant aux deux Evêques il repoussa les injustes prétentions. Le comte Siccardi, s'étant alors fâché, rompit les pourparlers, et vint à Turin. Le Pape, afin que le Roi ne fût pas induit en erreur, chargea Mgr André Charvaz de l'assurer de sa bienveillance envers lui et de lui exposer les graves obligations que lui imposait son ministère apostolique. Et le Roi Victor[-Emmanuel II] dans l'une de ses lettres promit au Pape qu'il ferait respecter les droits de l'Eglise et protégerait les deux Evêques.

Depuis longtemps déjà les journaux des membres des sectes et des brochures en grand nombre travaillaient à rendre odieux aux yeux du peuple les privilèges de l'Eglise, en en proposant l'abolition. Et voici que, le 25 février 1850, le Comte Siccardi, qui avait reçu le Portefeuille de la Justice, propose au Parlement l'abolition totale des Immunités, à savoir du For Ecclésiastique.

C'était le plus ancien de tous les tribunaux aussi bien en Piémont que dans les autres états catholiques ; il avait son fondement dans le droit et la justice, comme cela ressort de l'Ecriture S[ainte] et des décisions des Souverains Pontifes et des Conciles. Les magistrats n'étaient-ils pas jugés par les magistrats, les sénateurs et les ministres par les sénateurs, les militaires par les militaires, le commerce et la marine par des tribunaux spéciaux ? Les députés eux-mêmes, durant les sessions du Parlement, ne pouvaient être mis en prison sans l'autorisation de la Chambre.

On voulait donc l'asservissement du clergé au pouvoir civil.

En attendant, au commencement de cette année, Mgr Frasoni avait décidé de ne plus différer son retour dans son diocèse. Les temps se faisaient de plus en plus incertains et difficiles. Le clergé [dont les membres avaient] grandi lors d'une longue période de paix, d'harmonie entre les deux pouvoirs, de soumission des peuples à l'autorité maternelle de l'Eglise, n'avait absolument aucune expérience des luttes qu'on préparait ; et il ne trouvait pas d'orientation sur la nouvelle mer démontée où il devait naviguer.

En conséquence, le 22 janvier, l'Archevêque avait envoyé une lettre pastorale, en donnant communication aux fidèles de l'indult de Carême, en renouvelant l'interdiction des journaux licencieux et [des journaux] hérétiques, et en annonçant le rétablissement du Gouvernement Pontifical. Le 25 février il avait quitté Chambéry, et le 26 il fixait sa demeure à Pianezza, en donnant, au moyen d'une lettre, connaissance de son arrivée au Souverain et en ajoutant qu'il venait poussé par la voix du devoir, à laquelle il ne pouvait résister sans une faute grave.

Le Roi lui envoya plusieurs personnages distingués, et même des ecclésiastiques, chargés de chercher à travers divers prétextes à le persuader de retourner à l'étranger ; mais lui avec assurance répondait qu'il resterait.

D. Bosco, à son tour, s'empressait de se rendre à Pianezza, à une distance de Turin d'environ dix kilomètres. Il était allé tout seul et à pied. En le voyant Monseigneur lui adressa affectueusement, avec un sourire, ces mots : — *Væ homini soli !* [Malheur à l'homme seul !]. [—] Et D. Bosco avec délicatesse sans autre explication lui répondit promptement : — *Angelis suis Deus mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* [Il a pour toi donné ordre à ses anges de te garder en toutes tes voies]. — Maintes fois D. Bosco vint ici lui rendre visite, car il avait beaucoup de choses à lui dire, et l'Archevêque le chargeait d'affaires nombreuses et confidentielles ; et puis qui saura dire comment l'affection l'attirait vers son premier bienfaiteur ? Et Mgr Frasoni, malgré les lourdes préoccupations qui le serraient de

près, parlait volontiers de l'œuvre des Oratoires des dimanches et des jours de fête qu'il considérait comme la sienne propre pour l'avoir encouragée en la patronnant, et il faisait preuve de beaucoup d'inquiétude et d'empressement pour son avenir. Avant de partir de Turin il avait à plusieurs reprises fait appeler D. Bosco pour l'exhorter à prévenir d'une façon ou d'une autre toute possibilité d'anéantissement de cette œuvre. Il lui exprimait le vif désir de voir la constitution d'une société, susceptible de favoriser de plus en plus le développement de l'éducation des jeunes gens pauvres et de garder [de cette éducation] l'esprit et les coutumes traditionnelles que le plus souvent on a l'habitude d'apprendre à partir de la seule expérience. Et à présent il lui répétait : — Comment ferez-vous pour continuer votre œuvre ? Vous êtes mortel comme les autres hommes, et si vous n'y veillez pas, vos Oratoires mourront avec vous. C'est pourquoi il est bon que vous pensiez à la manière de faire en sorte qu'ils survivent après vous. Cherchez donc un successeur qui prenne au moment voulu votre place. — Et il concluait qu'il était nécessaire de commencer une Congrégation religieuse.

CHAPITRE IV

Bonne réussite des jeunes de l'Oratoire des dimanches et des jours de fête — D. Bosco fait le catéchisme au milieu d'un champ, et l'étonnement de quelques Anglais — Prudence de D. Bosco lorsqu'il va visiter les Oratoires — Le Marquis de Cavour enseigne le catéchisme — Deux autres catéchistes célèbres — Relations amicales entre l'Abbé Rosmini et D. Bosco — Projet présenté par D. Bosco à Rosmini.

AU milieu des appréhensions et des espérances, alors qu'on venait d'accomplir à l'Oratoire les célébrations de la récollection, le 18 février, après le premier dimanche de Carême, commençaient à Valdocco, à Porta Nuova et à Vanchiglia les catéchismes préparatoires à Pâques. Toutefois on n'avait en rien innové dans les coutumes des années écoulées, si ce n'est que le dimanche on ne récitait plus le Chapelet le soir, mais au contraire avant ou après la messe.

Entre-temps les yeux de tout le Piémont, peut-on dire, s'étaient tournés vers ces Oratoires avec différents jugements ; et il ne manquait pas de ces personnes, incapables de faire le bien et méchantes, qui se moquaient de D. Bosco et de ses élèves : — Ce sont de petits vauriens, disaient-elles, et vous n'en ferez rien de bon. — Et elles durent ensuite revenir sur leur jugement, en voyant comment au contraire il en façonnait de parfaits ouvriers, d'honnêtes commerçants, des professeurs, des avocats, des militaires

de valeur et de saints prêtres. Pour ce qui est des ouvriers, nous dirons qu'en 1862 D. Bosco écrivit un aperçu historique sur l'Oratoire Saint-François de Sales. Ce document fut publié et on peut remarquer que chaque année il avait réussi à placer plusieurs centaines de jeunes chez de bons patrons, grâce auxquels ils apprirent leur métier.

Tous les dimanches il recevait les visites de nombreuses personnes qui voulaient voir comment était donnée l'instruction religieuse. Et c'était vraiment un spectacle digne d'être contemplé. Tandis que certains faisaient le catéchisme à la chapelle, d'autres dans la sacristie et dans des salles attenantes, d'autres dans la cour et dans le jardin potager devant la maison, D. Bosco rassemblait les vauriens les plus typés et il allait s'asseoir avec eux au milieu d'un champ un peu à l'écart, là où maintenant se trouve l'église Marie-Auxiliatrice, dans un espace libre entre les pommes de terre et les haricots. Après le salut habituel : — Oh ! vous êtes vraiment mes plus grands amis, — il commençait ses explications catéchistiques.

Mgr Cucchi venait un Dimanche à l'Oratoire avec quelques Anglais qui désiraient voir de façon sûre avec leurs propres yeux combien de vérité il y avait dans ce que les bruits qui couraient racontaient à propos du prêtre de Valdocco. Le bon prélat leur avait dit : — Vous verrez qui est D. Bosco ! — Ne voulant pas cependant qu'il fût prévenu de leur arrivée, sans dire un mot aux nombreux jeunes qu'ils croisaient, ils le cherchèrent dans l'église et dans la maison, d'un côté et de l'autre, et ne purent le rencontrer. Finalement ils sortirent par la grille et Monseigneur découvrit dans un pré un groupe de jeunes à l'ombre d'un arbre et sans plus il s'écria : — Là-bas il y a des jeunes ; donc il y sera, lui. — En effet, D. Bosco était assis en train de faire le catéchisme à une vingtaine de voyous, parmi les plus grands, et d'aspect intrépide, qui pourtant étaient suspendus très attentifs à ses lèvres. — Il est là ! — ajouta Mgr Cucchi. Ces messieurs anglais s'arrêtèrent pen-

dant un bon moment à observer, ébahis, ce spectacle, et puis ils s'écrièrent : — Si tous les prêtres faisaient ainsi, en catéchant même au milieu des champs, le monde serait vite entièrement converti.

La tranquillité de ce moment, Don Bosco l'avait gagnée avec de nombreux moyens ingénieux antérieurs. Des foules d'enfants accouraient également aux catéchismes à Porta Nuova et à Vanchiglia et c'est pourquoi D. Bosco envoyait là-bas la majeure partie de ses jeunes abbés et les catéchistes qui avaient le plus d'expérience. Il n'omettait pas cependant de les surveiller et il arrivait, non rarement, inattendu au milieu d'eux. Cependant il sortait de l'Oratoire coiffé de sa barrette, tandis que plus loin l'attendait quelqu'un de confiance avec son chapeau ; et il agissait ainsi pour empêcher les jeunes de Valdocco de connaître son absence et pour les amener à garder la certitude qu'il se trouvait dans la maison.

Mais du fait qu'il subvenait aux besoins de ces deux Oratoires, venait à lui manquer pour diverses raisons le personnel pour Valdocco. Du côté de la discipline, il en avait donné la charge à D. Grassino y compris pour les externes. Mais pour ce qui regarde les catéchismes il se trouvait parfois dans l'embarras. Cependant il remédiait à cette insuffisance en invitant quiconque à ces moments-là se présentait à lui muni de la science nécessaire. C'est de cette façon que fut engagé le Théol[ogien] Marengo, qui continua à catéchiser pendant environ huit ans et, quand il fut empêché par d'autres occupations, il ne manqua pas de venir écouter les confessions et aider D. Bosco de toutes les façons grâce auxquelles cela lui était possible.

Un autre jour survint le Marquis Gustave de Cavour en compagnie d'un monsieur de ses amis, alors qu'étaient déjà commencés les catéchismes. Connaissant les habitudes de D. Bosco, il se dirigea sans plus vers le pré où il était au milieu de ses garnements. S'étant approché, il lui présenta son ami, en le priant de bien vouloir le conduire pour visiter l'Oratoire : [ce monsieur] désirait en connaître l'origine, le but et le fonctionnement. — Comme

vous voyez, monsieur le Marquis, lui répondit D. Bosco, j'ai ici quelques enfants à catéchiser. Si vous voulez avoir la bonté de les occuper un peu, je serai heureux de satisfaire votre compagnon. — Le Marquis consentit, s'assit au milieu de ces pauvres garçons et continua les interrogations que D. Bosco avait commencées. Et le bon prêtre emmena alors cette personne étrangère à la maison visiter les différentes classes.

Une autre fois, un dimanche ou un jour de fête, l'après-midi, D. Bosco eut la visite de deux prêtres, étrangers à la région, très célèbres. Se trouvant à Turin, ils se présentèrent à l'Oratoire pour faire connaissance avec D. Bosco. Il était environ deux heures. Les jeunes étaient en train de trouver leur place et D. Bosco, voyant qu'il manquait plusieurs catéchistes, se torturait l'esprit pour en improviser et organiser les classes, lorsque les deux Ecclésiastiques, qui s'étaient approchés de lui, montrèrent l'envie de lui parler.

— Il y a monsieur l'Abbé que voici, dit l'un des deux en faisant allusion à son compagnon, et moi aussi, qui désirons visiter votre Oratoire et observer la méthode que V[otre] S[eigneurie] y suit.

— Très volontiers, répondit D. Bosco, je vous ferai visiter l'Oratoire dans tous ses détails ; mais plutôt après les cérémonies : à présent, comme vous voyez, je suis ici totalement occupé au milieu de ces centaines de jeunes. Mais c'est Dieu qui en ce moment vous a envoyés. Ayez la bonté de m'aider à faire le Catéchisme et ensuite nous parlerons tout à notre aise. Vous, ajouta-t-il à l'adresse de l'un d'eux qui lui semblait avoir une plus grande autorité, voudriez-vous, je vous prie, faire le catéchisme à la classe qui est dans l'emplacement de la chorale, là où sont les [enfants] plus grandelets ?

— Bien volontiers ! répondit ce prêtre.

— Vous, continua D. Bosco en s'adressant au second, vous aurez dans le chœur la classe des [jeunes] plus dissipés !

Le second religieux, lui aussi, accéda à l'invitation avec la meil-

leure volonté du monde. D. Bosco donna à tous les deux le catéchisme du diocèse et, sans demander qui ils étaient, il les conduisit dans les classes assignées et ainsi il put veiller à l'ordre général dans l'Eglise. Le jeune Michel Rua, qui depuis l'année 1849 avait commencé à fréquenter régulièrement l'Oratoire, était présent à cette rencontre ; et il put les observer assis au milieu des garçons et il en admira l'attitude. Ces prêtres semblaient à D. Bosco des personnes très distinguées et il s'aperçut qu'ils faisaient le catéchisme à merveille. S'étant placé dans un endroit d'où il pouvait entendre celui qui catéchisait dans l'emplacement de la chorale, il l'entendit parler de la foi à l'aide d'exemples et de comparaisons. — La foi, disait-il, tourne autour de ces choses qu'on ne voit pas ; au sujet des choses que nous voyons, on ne dit pas : « Je les crois » ; les choses que nous voyons, nous les soumettons à notre appréciation ; on croit au contraire les choses qui ne nous sont pas présentes de façon sensible. Ainsi maintenant que nous sommes sur la terre, nous croyons à la vie éternelle, car à présent nous ne la possédons pas ; mais quand nous aurons la chance de nous trouver au ciel, ces choses, nous ne les croirons plus, mais nous les soumettrons à notre appréciation, nous en profiterons.

Don Bosco, en entendant ces explications, et d'autres, si solides et toutefois très adaptées à l'intelligence des jeunes, le pria de bien vouloir leur faire après les vêpres le cadeau d'un petit sermon. Cet abbé lui fit remarquer qu'il était étranger à la maison et donc que cela ne convenait pas : les jeunes avaient besoin d'entendre une voix qu'ils connaissaient. Don Bosco insista et en même temps il invita aussi l'autre à bien vouloir donner la bénédiction du Saint Sacrement ; et tous deux acceptèrent sans difficulté. Pendant la durée du sermon, l'autre prêtre assistait les jeunes. Une fois terminées les cérémonies sacrées, D. Bosco était impatient d'avoir un entretien avec eux pour savoir qui ils étaient. — Ce révérend est l'abbé Rosmini, fondateur de l'Institut de la Charité ! — répondit l'un d'eux en indiquant l'autre.

D. Bosco, hautement surpris, s'écria : — L'Abbé Rosmini ! le philosophe !

— Oh ? le philosophe ! répondit en souriant Rosmini.

— Un personnage si célèbre, continuait D. Bosco ; celui qui écrivit tant de livres de philosophie !

— Eh, oui ; j'ai écrit quelques livres ! — répondit Rosmini avec un air exprimant l'humilité et le détachement au point d'émerveiller D. Bosco, qui ajouta : — Alors je ne m'étonne plus si vous avez fait le catéchisme aussi bien et avec tant de substance. Et vous, continua-t-il en se tournant vers l'autre, voudriez-vous également me dire votre nom ?

— D. Joseph Degaudenzi [= De Gaudenzi].

— Chanoine Archiprêtre de Verceil ?

— Précisément.

— Oh comme je suis content de connaître la personne de quelqu'un que déjà je connaissais si bien par correspondance épistolaire. Un homme si célèbre pour sa charité et son zèle !

Tous deux s'attardèrent ensuite à parler longtemps avec D. Bosco, et dès ce moment-là ils devinrent des admirateurs, des amis et des bienfaiteurs de l'Oratoire.

Lorsqu'ils eurent pris congé, les jeunes auxquels le chanoine avait fait le catéchisme demandèrent à D. Bosco qui était ce prêtre, et il répondit : — Ce prêtre est un de ceux qu'on choisit pour en faire un Evêque. Il habite Verceil et il est l'un des [chanoines] titulaires de cet Archidiocèse ! — Et, en effet, le chanoine Degaudenzi [= De Gaudenzi] fut plus tard Evêque de Vigevano et une splendide sommité de l'Episcopat Catholique.

L'abbé Rosmini vint encore d'autres fois rendre visite à Don Bosco, accompagné du Marquis Gustave de Cavour.

« Rosmini, racontait le Prof[esseur] Tomatis Charles, de Fossano, vint honorer de sa présence les cours du soir ; il se plut à faire à plusieurs reprises le catéchisme et parfois il assista

aux cérémonies religieuses de l'Oratoire, qui avaient pour nous un charme merveilleux. Lui aussi en resta si enthousiasmé qu'il les comparait à celles qu'on fait dans les pays des tribus primitives au milieu des forêts, ou dans les églises cachées des missions de villes encore païennes, comme le seraient celles de la Chine et de l'Inde. Il surprit même D. Bosco tandis que sous un mûrier il instruisait un beau nombre de jeunes gens. Et ce fut pour lui un tableau consolant, dont il tint à dire : — Le calme tendre de ce bon prêtre est l'indice de son désir ardent pour le repos éternel du paradis, auquel il parviendra avec les milliers d'êtres sauvés par lui, qui, tout comme à présent sur la terre, lui feront une couronne affectueuse un jour dans la gloire des bienheureux. — Il vint même à l'Oratoire un jour ouvrable tandis que les apprentis rentraient de leurs ateliers. D. Bosco les appela autour de l'Abbé, qui interrogea les uns et les autres et eut pour tous, et donc aussi pour moi, une parole d'encouragement : puis il visita notre petite maison, en restant ému pour cette extrême pauvreté ».

A une autre époque les élèves de l'Oratoire jouèrent un petit drame, bien imaginé et écrit par D. Bosco lui-même, devant Rosmini et le Marquis Cavour, dont l'Abbé était toujours l'hôte quand il venait à Turin. Turchi Jean en fut le protagoniste.

Rosmini, en venant à Valdocco, avait l'habitude de rester pendant longtemps et avec une grande familiarité dans la chambre de D. Bosco. Dès les premières visites il lui avait confié qu'il avait une somme de son Institut à faire fructifier dans une banque, et il lui demandait un avis approprié et une suggestion adaptée. Il aurait cependant préféré la donner en prêt à quelque famille honnête sans faire d'acte public, pourvu qu'il restât dans le même temps sûr de son coup.

— Bien, dit D. Bosco, qui méditait de construire un bâtiment à Valdocco ; je sais à qui Vous adresser. C'est une personne

qui, je crois, possède la confiance de votre [Institut]. Bientôt je Vous écrirai au sujet de l'un de mes projets qui, j'espère, ne Vous déplaira pas.

En effet, quelques jours après il écrivait ainsi à Stresa :

Très ill[ustre] et Très révérend Monsieur,

La part favorable que V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende] prend dans tout ce qui concerne le bien public, et spécialement le salut des âmes, m'incite à Vous exprimer une manière de voir, déjà manifestée à D. Fradelizio et naguère communiquée à D. Pauli.

Il s'agit de construire un nouveau bâtiment pour un Oratoire qui a pour but l'éducation civile, morale et religieuse de la jeunesse la plus abandonnée. Déjà plusieurs Oratoires semblables sont ouverts à Turin, à la tête desquels *que ce soit ou non une bonne chose* je me trouve. La moisson n'est pas sans épines, mais elle est abondante et on peut en espérer de grands fruits. Mais il faut des ecclésiastiques, et des ecclésiastiques bien formés dans la charité.

Ne pourrait-on pas de quelque prudente façon introduire l'Institut de la Charité dans la Capitale? Par ex[emple], si V[otre] S[eigneurie] Très Cél[èbre] contribuait pécuniairement pour le nouvel édifice, dans lequel commenceraient à venir et à habiter quelques étudiants de l'Institut et ainsi insensiblement à prendre part aux multiples œuvres de charité, en fonction du besoin qui est grand? Qu'y réfléchisse V[otre] S[eigneurie] dans sa prudence et, au cas où dans ce but Vous prendriez le parti d'essayer quelque chose, comptez sur moi dans toutes les décisions qui pourront apporter l'avantage des âmes et la plus grande gloire de Dieu. D. Pauli a tout vu et, connaissant pleinement mon intention, il peut expliquer l'affaire mieux que ne le permet la brièveté d'une lettre.

Tandis que je Vous prie de bien vouloir accorder un bienveillant pardon à la familiarité peut-être excessive avec laquelle j'écris, je Vous assure que c'est pour moi le plus grand honneur de pouvoir me déclarer

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende]

Très hum[ble] Serviteur

BOSCO J[ean] *Prêtre.*

Turin, 11 mars 1850.

Au Très illustre et Très célèbre Monsieur l'Ab[bé] D. Antoine Rosmini, Chev[alier], Supérieur de l'Institut de la Charité.

Stresa.

L'abbé Rosmini faisait répondre à D. Bosco en ces termes :

Stresa, 4 avril 1850.

Très Rév[érend] et Très est[imé] D. Jean,

L'Œuvre pie, projetée par V[otre] Rév[érende] S[eigneurie] et proposée dans votre très aimable [lettre] du 11 mars dernier, plut beaucoup à mon Vénééré Supérieur Don Antoine Rosmini, et il désire pouvoir y contribuer efficacement. Cependant, le projet de cette [Œuvre] ne lui semblant pas suffisamment développé et élucidé, tant dans votre lettre susdite que dans le rapport que lui en fit oralement D. Pauli à son retour de votre Capitale, il souhaiterait ardemment, avant de s'y engager pour y prendre part, en avoir de plus grands éclaircissements. C'est pourquoi lui semblerait tout à fait nécessaire un entretien avec V[otre] Rév[éren]de S[eigneurie], car en s'exprimant oralement on s'entend beaucoup mieux que par écrit, et il est beaucoup plus facile d'arriver à quelque conclusion. Donc si V[otre] Rév[éren]de S[eigneurie] pouvait faire un petit tour à Stresa, en nous honorant une

seconde fois de sa présence, Vous nous feriez un nouveau cadeau, et Vous pourriez tout à loisir Vous entendre avec mon Très rév[érend] Père. Dans l'affirmative, Vous feriez une bonne chose de daigner nous avertir du moment exact où Vous y viendriez.

En attendant, en portant un baiser sur vos mains, et avec les respects très cordiaux de mon Supérieur, dont je viens de parler, et de tous les autres qui ici Vous connaissent, j'ai l'honneur d'être

Votre Très Dév[oué] Serviteur
C[harles] GILARDI P[rêtre].

D. Bosco ne tardait pas à expliciter ses idées par une description précise, en écrivant à D. Charles Gilardi :

Turin, 15 avril 1850.

Très Rév[érend] et très ch[er] D. Charles,

Je me réjouis beaucoup [de savoir] que le projet présenté au Très vén[éré] D. Antoine Rosmini a pu être reçu avec plaisir et je trouve, moi aussi, que nous avons besoin d'un entretien entre nous ; mais un concours de plusieurs circonstances rend incertaine l'époque à laquelle je pourrais faire un petit tour jusqu'à Stresa, comme je désire grandement.

J'estime donc qu'il est bon de ramener ma manière de voir à quelques points particuliers, en m'offrant pour donner les éclaircissements que l'on pourrait désirer à ce sujet. Mon projet a deux aspects : l'un d'avoir un subside matériel et une aide spirituelle pour les Oratoires qui, la Providence Divine en a ainsi disposé, furent ouverts sur les trois côtés principaux de la ville ; l'autre, pour savoir, en faisant un essai, si le Seigneur a choisi ce moment et ce moyen pour développer l'Institut dans la Capitale, en vue d'adoucir les blessures, très nombreuses et très graves, celles qu'on a déjà faites et celles qu'on menace de faire à la Religion. Comme vous le voyez bien,

il faut faire preuve de toute la simplicité de la colombe, mais ne pas oublier la prudence du serpent. *Tenir chaque chose adroitement cachée afin que l'homme ennemi ne vienne pas en courant semer l'ivraie.*

Néanmoins les affaires publiques devant avoir une légalité publique afin qu'aucune des parties n'ait à en subir de dommage vis-à-vis des lois, ainsi je présente à votre Très ill[ustre] et Très rév[érend] Supérieur le projet suivant, qui, me semble-t-il, peut taper dans l'œil du public sans que nous soyons pris pour *point de mire*.

1. Il s'agit de construire une maison à trois niveaux avec, à côté, une église pour l'Oratoire. Le bâtiment serait construit dans un [terrain] plat entouré de murs, de 38 ares, c'est-à-dire 100 planches [voir * page 41], à Porta Susina – section Valdocco.

2. Le Pr[être] Bosco cède six chambres, et même plus, à l'Institut de la Charité pour les étudiants qui viendraient suivre leurs cours dans la Capitale, ou pour d'autres selon le bon vouloir du Supérieur. Dans une situation de ce genre, se présente l'ouverture d'un champ d'action pour pratiquer des œuvres de charité en faveur des Oratoires, d'hôpitaux et des prisons, d'écoles, etc.

3. Le Pr[être] Bosco est disposé à offrir ses services en tout ce qui peut apporter de l'honneur et des avantages à l'Institut.

4. L'Institut de la Charité contribuerait pour la construction avec la somme par ex[emple] de douze mille francs à payer en plusieurs versements : au début – au milieu – vers la fin [de l'édification] du bâtiment.

5. Cette somme serait garantie par une hypothèque sur l'emplacement et sur le corps du bâtiment.

6. En cas de mort du Pr[être] Bosco, l'Institut acquiert la propriété d'une portion de bâtiment à fixer, sinon il aura droit à la somme fournie.

Tout cela est ma manière de voir : remarquez cependant que le Gouvernement et la Ville, qui ont une propension pour l'instruction publique, se montrent favorables aux Oratoires, et ont déjà plusieurs fois manifesté le désir d'établir des

cours quotidiens dans chacun des trois Oratoires ; ce à quoi je n'ai pas encore pu souscrire par manque de maîtres.

Disons tout en peu de mots : mon intention est de procurer un avantage à l'Institut de la Charité, en faisant en sorte qu'il vienne insensiblement dans la Capitale. Si c'est ce que veut le Seigneur, nous pourrons en faire l'essai.

En attendant, ayez la bonté de saluer de ma part l'excellent D. Antoine Rosmini, tandis que je prie le Seigneur qu'Il Vous conserve tous les deux dans un service profitable à la religion, opprimée de tant de manières de nos jours, et je suis de tout cœur

De V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère] et Tr[ès] rév[éren]de

Très hum[ble] Serviteur

D. BOSCO J[ean].

* *Planche* : mesure agraire équivalant, en Piémont, à 38 mètres carrés.

CHAPITRE V

Séance du Sénat à l'avantage de l'Oratoire — Débats — Décision favorable.

Un peu plus d'un mois s'était écoulé depuis la visite des trois illustres Sénateurs à l'Oratoire de Valdocco, quand au début de mars on vint à savoir que la haute Assemblée s'était occupée des affaires de l'Oratoire. En vérité, le premier de ce mois [de mars], sous la présidence du marquis Alfieri, les Sénateurs débattaient, parmi les autres, deux requêtes presque analogues, déjà annoncées depuis le onze janvier de la même année. L'une, sous le N° 47, était ainsi conçue : « Bruno Joseph-Charles, professeur, propose que l'on s'occupe au moyen d'une loi de l'accueil et de l'éducation des jeunes livrés à l'oisiveté et au vagabondage ». — L'autre, sous le N° 48, était de cette teneur : « Bosco Jean, Prêtre, expose comment grâce à son activité ont été fondés trois Oratoires dans les abords de Turin en vue de l'éducation morale et de l'instruction des jeunes laissés à l'abandon, et il demande que le Sénat veuille bien contribuer avec une décision opportune à la subsistance de ces Institutions ».

Le rapporteur en était le marquis Ignace Pallavicini, qui, une fois venu le tour de la première requête, se leva et, au nom de la Commission établie à cet effet, parla ainsi, selon l'extrait que nous faisons des *Actes Officiels*, dans la séance du 1^{er} mars 1850.

Sénateur Pallavicini. — Le professeur Joseph-Charles Bruno, chirurgien de l'hospice pénitentiaire des jeunes vauriens, à l'aide de la requête marquée N° 47, se montre à juste titre ému par le nombre très important de jeunes gens livrés à l'oisiveté, des orphelins et des jeunes abandonnés par leurs parents, bien souvent des oisifs et des fugitifs loin du toit paternel : dormant dans les rues, ils parcourent la ville en vendant des allumettes ou des rats-de-cave, ou de petits imprimés, et donc ils ne se livrent pas à un métier stable, et sont sans abri fixe ; c'est pourquoi ils grandissent orientés vers la fainéantise, l'oisiveté, le délit, les condamnations, en s'habituant depuis l'enfance à enlever des poches avec un art très raffiné tantôt un mouchoir, tantôt la boîte [à tabac], tantôt la montre : c'est le présage très funeste de plus graves délits. Pour obvier à un si déplorable désordre, le méritant professeur voudrait que ces galopins fussent arrachés à leur vie désœuvrée et installés au contraire dans quelque établissement, afin d'y apprendre en même temps que les maximes religieuses un métier de quelque utilité qui leur serve plus tard de moyen suffisant pour avoir d'honnêtes ressources ; et dans ce but il propose l'institution de la *Générale*, qui assure des études agricoles et forestières et qui a été récemment remise en service suivant les principes modernes de la réforme pénitentiaire et munie de tous les moyens utiles susceptibles de fournir une éducation morale, [un enseignement au niveau des études] primaires, et [une formation] professionnelle. Pour renforcer sa proposition, il cite l'exemple de ce qui est pratiqué à Lausanne, en Belgique et en France, et il demande instamment une loi qui s'occupe de ce qui est proposé. Votre Commission ne peut pas ne pas donner une très grande approbation aux visées bénéfiques et philanthropiques du zélé professeur et, convaincue comme elle est (et elle croit bien que sa conviction présente est partagée avec elle par le sénat tout entier) que c'est une mesure très utile, qu'on ne doit pas différer davantage, celle de s'occuper efficacement d'un si grand désordre et de remplir de jeunes les maisons d'instruction, afin que restent vides d'adultes les prisons et les bagnes, elle vous propose de tout cœur de transmettre

une telle requête au Ministre de l'Intérieur, afin qu'il veille sans retard et efficacement à enlever la cause d'une si grande dépravation qui surgit continuellement pour les galopins.

Sénateur Giulio. — Je demande la parole.

Le Président. — La parole est au Sénateur Giulio.

Giulio. — Les sentiments d'humanité manifestés par l'auteur de la requête et auxquels donne son approbation la Commission, dont nous venons d'entendre le rapport, sont certainement partagés par chacun de nous ; et bien sûr nous formons tous le même vœu pour qu'on porte un remède efficace à des maux que l'auteur de la requête et la Commission déplorent à juste titre. On peut toutefois craindre, ou plutôt il est certain que les moyens proposés par l'auteur de la requête, et que le Sénat approuverait d'une certaine façon avec le renvoi de la requête au Ministre, bien loin de déraciner le mal que l'on déplore, aboutiraient à l'aggraver et à l'accompagner par d'autres maux plus grands.

Avant de prononcer le renvoi proposé, le Sénat réfléchira certainement dans sa sagesse pour voir s'il est possible que le Gouvernement se charge directement de l'éducation de tous ces enfants, s'il est désirable que, le pouvant, il le fasse, si, au cas où il le pourrait, l'encouragement, qu'on viendrait donner à la négligence des parents, ne serait pas un mal beaucoup plus nuisible que celui qu'on voudrait éviter.

Je ne prolongerai pas davantage ces observations, sûr qu'elles suffiront à mettre le Sénat en garde contre un sentiment d'humanité dont les effets pourraient être très différents de ceux qu'on propose d'éviter. —

A ce moment-là le Sénateur Giulio proposait ce qu'on appelle l'ordre du jour contre la requête du professeur Bruno, autrement dit il proposait que le Sénat passât outre, sans la prendre en considération, et sans la renvoyer ni la recommander au Gouvernement du Roi.

Le Président. — L'ordre du jour étant proposé par le Sénateur Giulio, je le mets aux voix, car il a la priorité. Que ceux qui passent à l'ordre du jour veuillent bien se lever. —

Après le décompte des voix suivi de la contre-épreuve, l'ordre du jour [demandé par] le Sénateur Giulio est approuvé, et c'est pourquoi ladite requête demeura inexaucée.

Ce malheureux résultat de la première demande faisait craindre qu'un sort de même genre n'arrivât à la seconde ; mais l'affaire alla bien autrement. Et voici l'heureux aboutissement de la requête de D. Bosco, malgré l'opposition du Sénateur Giulio.

Sénateur Pallavicini. — Analogue, pour l'objet et le but qu'on propose, à celle dont je viens à peine d'avoir l'honneur de vous présenter le rapport, bien qu'elle diffère beaucoup dans les moyens à employer, est la requête N° 48, qui concerne le distingué et zélé ecclésiastique de cette ville, [le] Prêtre Jean Bosco.

Désireux, lui aussi, [d'œuvrer à] l'avantage de tant de jeunes dévoyés et en même temps de la société tout entière, il se dévoua depuis quelque temps déjà, avec le consentement de l'Autorité Ecclésiastique et [de l'Autorité] Civile, pour rassembler les dimanches et les jours de fête, et en divers lieux, des jeunes gens de 12 à 20 ans, et 500 au moins fréquentent l'Oratoire situé à Valdocco.

Comme à cet endroit il ne pouvait pas en tenir davantage en raison du nombre croissant, il y a trois ans, il en ouvrait un autre à Porta Nuova, et enfin un troisième à Vanchiglia, et dans ces trois lieux au moyen d'enseignements et de classes et de récréations on inculque les bonnes mœurs, l'amour pour le bien, le respect envers les autorités et envers les lois, selon les principes de notre sainte Religion, à quoi il faut ajouter les cours appropriés autour des éléments de base de la langue italienne, de l'arithmétique et du système métrique ; et enfin un Internat fut ouvert pour recueillir 20 à 30 jeunes des plus abandonnés et des plus nécessiteux.

La sainte œuvre tient ainsi debout grâce aux secours de zélées et charitables personnes, à savoir des ecclésiastiques comme des gens du

monde, car la ville de Turin ne reste pas en arrière pour ce qui est des pieuses Institutions et des dons charitables au profit du pauvre et de l'ignorant.

Mais les dépenses augmentèrent chaque année, et le Demandeur est écrasé par la location des locaux, qui monte à 2 400 l[ires] ; par [les frais] de l'entretien de l'Internat et de la Chapelle correspondante, auxquelles s'ajoutent les dépenses quotidiennes que l'extrême misère de beaucoup d'enfants rendent indispensables, et donc il se trouve obligé de cesser la continuation d'une Institution si digne d'éloges, car il doit trop fréquemment avoir recours aux personnes qui jusqu'à présent lui vinrent en aide. Il voudrait par conséquent que le Sénat prît en bienveillante considération une œuvre si utile, et la soutînt par ses décisions.

La Commission ne se contenta pas de ce qui était exposé par l'auteur de la requête ; et, bien qu'elle eût déjà connaissance d'une si salutaire Institution, elle se procura néanmoins de plus amples informations, et elle apprit qu'en plus des devoirs religieux qu'on y accomplit les dimanches et les jours de fête à l'avantage de tels jeunes, auxquels on donne également l'instruction nécessaire, les méritants fondateurs s'étaient fixé un autre but, et c'était de leur enseigner, en plus des choses déjà dites, le dessin linéaire, l'Histoire Sainte, l'Histoire de la patrie, et les notions de la loi adaptées aux [gens du] peuple, à quoi on aurait ajouté la gymnastique, les jeux d'adresse, les courses, etc., etc.

On pensait aussi qu'il était bon de provoquer l'émulation par quelques expositions d'objets d'art, d'industrie, d'organiser quelques séances récréatives et culturelles et de distribuer des récompenses. On voulait faire tout cela, mais on ne put pas tout réaliser à cause de l'insuffisance de ressources et à cause des événements critiques survenus. L'idée que je vous ai donnée d'une telle Institution la fait d'elle-même apparaître comme éminemment religieuse, sociale, utile, sans que j'aie à employer beaucoup de mots pour vous en persuader. Quel très grand dommage ce serait pour la ville tout entière, si une telle Institution, au lieu de prospérer et d'atteindre

le développement que s'étaient proposé ces bons amis du peuple qui la suivent dans sa croissance, devait s'interrompre ou disparaître totalement, du fait de ne pas trouver un bras secourable qui soutienne aussi ce bien, quoique incomplet, que jusqu'à présent l'on garde en bon état. — Votre Commission croirait manquer à elle-même, au Sénat qui l'honora d'une charge aussi digne d'estime, à la Société, si avec toute la conviction de son âme, elle ne vous proposait pas d'envoyer une telle requête au Ministère de l'Intérieur, afin qu'il veuille bien venir efficacement au secours d'une Œuvre si utile et si avantageuse.

Giulio. — A mon profond regret je m'acquitte pour la seconde fois d'un devoir déplaisant, celui de vous empêcher de vous engager sur une voie, dans laquelle nous sommes tous attirés par notre cœur, la voie de la charité légale [voir * page 51], voie, je crois, funeste, voie sur laquelle, j'espère, le Sénat ne voudra pas s'engager à propos d'une requête.

Je propose encore sur cette requête l'ordre du jour.

Sclopis. — Les considérations exposées pour la seconde fois par mon honorable collègue, monsieur le Sénateur Giulio, touchent assurément à l'une des plus grandes questions qu'on agite de nos jours dans la Société Européenne. Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de la débattre ; mais ce serait sans doute, je ne dirai pas anticiper le jugement sur la question, mais une façon de décourager ces Institutions, qui (provenant de gestes de bienfaisance de personnes privées) entendent faire face à une immense lacune, qui est dans notre Société actuelle, si le Gouvernement ne donnait pas quelques secours.

Et ici il me semble qu'il ne convient pas de voir qu'on apporte une réponse à la question de la charité légale, tandis qu'on sollicite un secours, une aide en partie seulement subsidiaires. Lorsqu'on traita dans d'autres pays la grande question des gestes de bienfaisance des services publics, je crois que ceux, qui à très juste titre voulaient en exclure les principes absolus, reconnurent toutefois que, là où il y a impossibilité de

trouver des secours du côté des particuliers et où le Gouvernement, d'autre part, sans s'engager dans des institutions qui lui soient propres, peut combler, à défaut d'autres solutions, au moins temporairement, quelque lacune, il peut et doit le faire.

Je vois par ailleurs un besoin, si urgent, si pressant de s'occuper de la situation des garçons qui en sortant de ces écoles enfantines, dont nous avons ici présent le méritant promoteur, se retrouvent ensuite presque abandonnés au moment où les passions se réveillent, [où] le sang bout. Je crois important que le Gouvernement subventionne les œuvres de bienfaisance les plus urgentes, sans toutefois s'engager d'une manière permanente dans ces institutions.

C'est pourquoi dans ce cas j'inviterais le Gouvernement à agir ainsi, et à veiller en sorte qu'il y ait un moyen de faire face à ces très graves exigences. Par conséquent, en déclarant que la Commission n'a pas eu l'intention (et je crois que la Commission est de mon avis) d'entrer dans un débat sur la charité légale, mais seulement de solliciter un subside, que le Gouvernement donnerait comme à tant d'autres Etablissements [aidés par des gestes] de bienfaisance des services publics, j'insisterai dans la demande de l'envoi au Ministre de l'Intérieur.

Et je le dis avec la plus profonde conviction, car justement (ainsi que j'avais déjà l'honneur de m'exprimer dans cette Assemblée en une autre circonstance), le Conseil Municipal, ayant dû examiner la situation des Ouvriers, a dû avertir qu'il y a un grand défaut d'assistance de ce côté-là ; et, sans exposer le Gouvernement à prendre une décision absolue, il peut d'autre part être utile de maintenir en vie ces institutions qui ensuite avec d'autres ressources pourront sans doute devenir plus durables. Le Gouvernement doit le faire ; c'est un grand remède au mal présent, une grande anticipation d'un bien futur.

Giulio. — Je répondrai premièrement à l'ensemble des remarques du Sénateur Sclopis en deux mots seulement. Les Gouvernements sont tenus à distribuer la justice aux citoyens, non à distribuer des aumônes, car en disposant non pas de biens [qui leur seraient] propres, mais au contraire des biens des citoyens, ils ne peuvent en disposer si ce n'est pour des motifs de justice. Ces considérations, que je crois indubitables, me paraissent suffisantes pour démontrer qu'un Gouvernement n'est pas obligé d'apporter sa contribution avec des fonds qui ne sont pas les siens pour subvenir à l'entretien d'œuvres de bienfaisance, fussent-elles recommandées par des sentiments d'humanité et de religion.

Les Gouvernements n'ont pas d'autres dons de bienfaisance à distribuer que la justice pour tous.

Sclopis. — Le Gouvernement doit être juste avant tout ; oui, mais le Gouvernement doit être également prévoyant ; le Gouvernement ne doit pas s'engager dans des établissements de charité légale, mais il doit apporter des subsides dans les urgences extraordinaires. Dans ce cas-là, la [ligne] absolue n'est pas la meilleure voie qu'on puisse tenir. Le fait d'être exclusif, surtout dans les urgences actuelles, pourrait conduire à faire cesser d'espérer le bien de nombreuses institutions, qui nous sont recommandées non seulement par la voix de la charité, mais aussi par celles de la prévoyance politique.

Sauli. — J'ajouterai que ces institutions ne sont pas de simples [affaires d']aumônes, mais des institutions d'éducation morale et religieuse, auxquelles, je crois, le Gouvernement est tenu.

Pallavicino-Mossi. — Je me permets de faire remarquer au Sénat qu'il n'y a pas longtemps il avertit qu'il était opportun de donner une éducation, imposée d'autorité, aux garçons qui vagabondent par les rues : cet avertissement il l'exprima au moyen de l'un de ses votes approuvant dans ce but un projet de loi présenté par le Ministre à la Chambre. Or à quoi tend la requête dont nous fut fait le rapport ? Elle tend à donner une éducation nullement différente de celle que je viens d'indiquer. Donc, si le Gouvernement était disposé à subvenir aux

besoins de cette éducation, il peut très bien encore maintenant faire face aux dépenses nécessaires à cela, sans entrer dans la théorie de la charité légale.

Sclopis. — Le Gouvernement l'a fait dans une occasion récente à propos des chauffoirs [voir ° page 51], et il en a été récompensé par la reconnaissance de tous les citoyens.

Le Président. — Deux propositions sont faites. L'une de la Commission qui recommande la requête au Gouvernement pour un subside ; l'autre du chevalier Giulio, Sénateur, qui voudrait que le Sénat passât à l'ordre du jour. Je mettrai aux voix l'ordre du jour, en tant qu'il est celui qui doit avoir la priorité.

Mis aux voix, l'ordre du jour n'est pas approuvé.

Le Président. — Je mets aux voix les conclusions de la Commission. —

Ces dernières sont adoptées ; et c'est pourquoi la demande de D. Bosco fut renvoyée au Ministre de l'Intérieur afin qu'il vînt à son secours pour la subsistance de son Institution.

Cette décision de la Chambre Haute fut d'une très grande importance ; du fait que depuis ce jour l'ensemble de l'Oratoire et de l'Internat annexe fut pris en considération par le Gouvernement lui-même, qui de temps en temps montra son approbation à son sujet tantôt en en louant le noble but, tantôt en y envoyant des subsides, tantôt en y recommandant des garçons pauvres comme dans un lieu sûr, où ils pourraient apprendre à devenir d'honnêtes citoyens, utiles à eux-mêmes, à leur famille, à l'Etat.

Egalement différents journaux irrégieux de la ville, en faisant écho au Sénat, publièrent des articles de louange en faveur de D. Bosco, et pour le moment n'osèrent plus dire du mal de lui.

Mais D. Bosco, s'il avait un motif de se réjouir du bon effet produit par ces débats au Sénat, n'éprouvait pas moins de douleur pour les nouvelles qui lui étaient parvenues de son Archevêque. Le Roi Victor-Emmanuel lui avait écrit de sa main une

lettre, en lui disant qu'avant de rentrer dans le diocèse, il aurait dû attendre d'être rappelé ; et que, comme on savait qu'il était peu favorable au gouvernement constitutionnel, il pensait nécessaire que par une lettre pastorale il déclarât ne pas s'y opposer. Et l'Archevêque, par des lettres du 4 mars, annonçait son arrivée imminente à Turin, remerciait le clergé et les laïcs pour les preuves d'attachement qu'il lui avait données, louait leur constance dans la foi catholique ; et, avec des mots d'éloge à l'adresse de l'éminente famille de la Maison de Savoie, il affirmait que tous devaient se reconnaître assujettis au Statut donné par le Roi Charles-Albert, puisque son premier article déclare avec des mots très explicites : *La Religion Catholique Apostolique Romaine est la seule religion de l'Etat.*

* *Charité légale* : gestes de bienfaisance, imposés par la loi à l'Etat, à l'avantage d'une Institution ou de citoyens.

° *Chauffoirs* : ces locaux publics étaient destinés à accueillir au chaud les pauvres durant l'hiver ; en 1844 six furent inaugurés à Turin dans les quartiers plus populaires.

CHAPITRE VI

Une fête du Statut répugnante — Le Parlement approuve la loi Siccardi — Mgr Frasoni rentre à Turin — Douleurse semaine sainte — La Communion Pascale dans les Oratoires des dimanches et des jours de fête — Consignes aux jeunes — L'exemple des fils convertit les pères — Insultes envers l'Archevêque — Le Sénat et l'abolition des Immunités Ecclésiastiques — Retour de Pie IX à Rome — Un complot contre la vie du Pape déjoué — Séance récréative et culturelle à l'Oratoire en l'honneur de Pie IX.

Le mois de mars, qui par les bons chrétiens était sanctifié en préparation à Pâques, était rendu triste cette année-là par des événements répugnants. Le 4, anniversaire de la promulgation du Statut, il y eut des fêtes officielles dans l'église de la Grande-Mère-de-Dieu, où on célébra la Sainte Messe et on chanta le *Te Deum*, tandis qu'étaient rangés, dans la magnifique et immense place Victor-Emmanuel située en contrebas, les bataillons de la garde nationale et toutes les Institutions de garçons de la ville. Un espace avait été également réservé pour les jeunes de l'Internat de Valdocco, mais ces derniers n'apparurent pas. D. Bosco était décidé à interdire de même aux jeunes de l'Oratoire des dimanches et des jours de fête toute manifestation que l'on disait politique, parce qu'il savait où ces [manifestations] iraient finir. Il dut beaucoup s'employer avec divers moyens ingénieux, comme l'affirme le Chan[oine] Anfossi, pour atteindre son but, de 1850 à

1855 ; mais il tint toujours ferme, et réussit sans inconvénients.

En effet, en ce même jour, 4 mars, le déferlement anticlérical effréné des foules sur les places et dans les rues contre les prêtres et les insultes sous les fenêtres du Légat Pontifical [= Nonce], Mgr Antonucci, furent bien déplorables. Les menaces obligèrent les propriétaires et les locataires à pavoiser les maisons ; et une projection de pierres lancées avec fureur dans les fenêtres obtint une illumination spontanée et générale.

Entre-temps au Parlement touchait à sa fin la discussion de la loi qui enlevait au Clergé le privilège du For [ecclésiastique]. Les meilleurs orateurs catholiques de la Chambre combattaient ce projet, mais pour la majeure partie les députés, des hommes sans foi et sans religion, ne se souciaient que peu des droits et nullement des devoirs religieux. C'est pourquoi ils répondaient aux arguments des catholiques par des bruits, des rires, des murmures de désapprobation, et ils applaudissaient aux odieuses diatribes de Brofferio et de ses autres compères. Et le 9 mars, avec cent trente voix contre vingt-six, ils approuvaient le projet. Ne servirent à rien les fortes réclamations du Cardinal Antonelli, du Nonce et des Evêques, et des journaux catholiques, pour que l'on ne violât pas les droits publics de l'Eglise et que fût respecté le premier article du Statut. *L'Armonia* [L'Harmonie] fut confisquée et condamnée ; les prédicateurs de Carême menacés et importunés, et celui de S[an] Dalmazzo éloigné de Turin. Tandis que le clergé avait reçu l'interdiction de présenter des requêtes contre l'abolition de ce privilège, on encourageait celles des laïques en faveur de la loi. La *Gazzetta del Popolo* [Gazette du Peuple], maîtresse de la place et donneuse de leçons au Parlement, avait, en même temps que d'autres journaux libéraux, raillé avec acharnement les sénateurs et les députés qui défendaient la justice.

C'est dans ces circonstances que, le 15 mars, Mgr Frasoni rentrait finalement à Turin, établissait sa demeure au palais archiépiscop-

copal et allait présenter ses civilités au Souverain dans son palais royal. Mais Victor-Emmanuel l'accueillit froidement et plutôt irrité.

Le 28 était le jeudi saint. D. Bosco, ce matin-là, dit à D. Giacomelli : — Allons à la Cathédrale observer s'il y a quelque chose de nouveau. — Et ils allèrent et assistèrent à la préparation des saintes huiles. Sur la place, près de la voiture de son Excellence, en compagnie de quelques-uns des plus robustes jeunes gens de Valdocco, le directeur du journal catholique *La Campana* [La Cloche] se tenait prêt à risquer le tout pour le tout si l'Archevêque recevait une insulte. Il fut cependant sifflé tandis que de la Cathédrale il revenait au palais. Il reçut le même affront dans les rues le vendredi saint. Il fut respecté le samedi pendant qu'il allait à la Chapelle de la Cour et qu'il en revenait : il y fit la cérémonie de la Communion Pascale pour le Roi et pour sa famille.

Tandis qu'au centre de Turin on manifestait bruyamment en insultant Mgr Fransoni, à la périphérie de la ville, dans les trois Oratoires de Porta Nuova, de Vanchiglia et de Valdocco, près de deux milliers de jeunes gens du peuple, bien instruits dans le catéchisme, après trois jours de sermons et une bonne confession, s'approchaient de la Table Eucharistique, pour accomplir le devoir pascal. Beaucoup faisaient pour la première fois la sainte Communion.

D. Bosco avait fait imprimer chez Paravia six mille billets pour les distribuer à ses chers élèves. On y lisait :

« *Trois consignes aux jeunes pour conserver le fruit de la Communion Pascale.*

» Chers jeunes, si vous voulez conserver le fruit de la Sainte Communion que vous faites en ce temps Pascal, mettez en pratique ces trois avis. Ils rendront content votre cœur et seront source de bonheur pour votre âme.

» 1° Sanctifiez le dimanche et les jours de fête, ne manquant jamais d'entendre avec dévotion la sainte Messe et de prendre part à l'écoute de la parole de Dieu, c'est-à-dire des sermons, des enseignements et des catéchismes.

» 2° Fuyez comme la peste les mauvais compagnons ; c'est-à-dire tenez-vous à l'écart de tous ces jeunes qui blasphèment ou prononcent en vain le Saint Nom de Dieu ; [qui] font des choses déshonnêtes ou en parlent. Fuyez aussi ceux qui parlent mal de notre sainte Religion Catholique, en critiquant les ministres sacrés et surtout le Pontife Romain, Vicaire de Jésus Christ. De même que celui qui critique la conduite de son père est un mauvais fils, ainsi est un mauvais chrétien celui qui critique le Pape, qui est le père des fidèles chrétiens qui sont dans le monde entier.

» 3° Approchez-vous souvent du Sacrement de la Pénitence. Ne laissez pas passer un mois sans vous confesser, et aussi [sans] communier en tenant compte de l'avis du confesseur.

» Après la communion arrêtez-vous le plus que vous pouvez pour remercier le Seigneur et lui demander la grâce de ne pas mourir en [état de] péché mortel.

» Un seul Dieu : s'il est pour moi un ennemi, qui me sauvera ?

» Une seule âme : si je la perds, qu'en sera-t-il de moi ?

» Un seul péché mortel mérite l'enfer : qu'en sera-t-il de moi si je meurs dans un tel état ?

« Ecoute bien ce que je te dis, mon cher fils :

Trompeur, le monde l'est ; l'ami, le vrai, c'est Dieu ».

Les jeunes gens cependant n'étaient pas les seuls à profiter de la charité apostolique de D. Bosco ; également nombreux étaient leurs pères qui avaient recours à l'Oratoire pour mettre en ordre avec Dieu les comptes de leur conscience, négligés depuis des années. Au fur et à mesure qu'on avançait dans le Carême ils avaient constaté que l'enseignement du catéchisme apportait dans leur maison un plus grand respect et [une plus grande] obéissance. Ils écoutaient, rapporté par leurs fils qu'ils avaient interrogés, ce que D. Bosco leur recommandait, c'est-à-dire la docilité et l'amour envers les parents et

l'obligation de prier pour eux, puisque Dieu veut qu'il en soit ainsi, et parce qu'on doit leur être reconnaissant pour les nombreuses fatigues qu'ils endurent pour la famille. Tout de suite de semblables leçons leur inspiraient de la sympathie et de l'estime pour le prêtre. Le soir où leurs fils s'étaient confessés, ils les avaient vus revenir à la maison remplis de joie au point de faire disparaître tout préjugé contre le sacrement de la Pénitence, et connaître le bonheur d'une conscience tranquille. Et lorsqu'ils les voyaient devant eux, poussés par le conseil de D. Bosco, en train de leur demander pardon de toutes les peines qu'ils leur avaient causées dans le passé et de promettre une obéissance sans limites pour l'avenir, le remords s'éveillait dans leur cœur : ils se rappelaient les exemples peu bons qu'ils leur avaient donnés et, profondément émus, ils les embrassaient. Puis le jour de la première communion, beaucoup, invités aussi par D. Bosco, les accompagnaient à l'Oratoire et, en observant leur comportement à l'église, leurs visages rayonnants et beaux comme ceux des anges alors qu'ils revenaient de l'autel, ils sentaient s'éveiller dans leur cœur quelque chose d'inconcevable, ils enviaient la joie de leur fils, et leurs yeux se remplissaient de larmes, tandis qu'ils se rappelaient les années de leur innocence. Ce jour-là, ils n'apparaissaient pas au bistrot ; chez eux la table était dressée, et ils goûtaient la vie de famille et le bonheur d'une âme tranquille et aimée. C'est pourquoi ils commençaient à éprouver de la répugnance pour les désordres qui bien des fois leur avaient causé des chagrins amers ; une salutaire mélancolie les obligeait à réfléchir ; une lutte entre le bien et le mal éclatait dans leur cœur ; et la grâce du Seigneur triomphait, [obtenue] par les prières de leurs fils. Les uns allaient dans la chapelle attendre que D. Bosco vînt dans le chœur, les autres se présentaient à lui dans la sacristie lorsqu'il avait fini de célébrer la Messe et d'autres montaient dans sa chambre tard dans la soirée pour n'être dérangé par personne. Et D. Bosco qui au premier coup d'œil comprenait ce qu'ils voulaient

de lui, les accueillait avec un visage enjoué, les invitait à lui confier leurs peines de conscience, leur assurait qu'ils parleraient à un ami qui avait déjà vu toutes sortes de misères dans le monde si bien que plus rien ne l'étonnait : il les encourageait à vaincre le respect humain, il les invitait à s'agenouiller et à se confesser. Et ils le faisaient : et, contents et heureux, ils revenaient chez eux pour être dorénavant la consolation de leurs familles. Et à partir de ce moment-là avec elles ils récitaient les prières matin et soir, assistaient aux cérémonies religieuses de l'église le dimanche, s'approchaient fréquemment des sacrements de la Confession et de la Communion, et venaient parfois à l'Oratoire pour passer la soirée dans une agréable détente.

C'était là un autre grand avantage qu'apportaient à Turin les Oratoires des dimanches et des jours de fête.

Mais, si D. Bosco voyait que ses fatigues étaient couronnées de fruits aussi beaux, le Dimanche de Pâques fut à même d'apporter de nouvelles blessures au cœur du bon Archevêque. A sa sortie par le portail de la Cathédrale, malgré les deux lignes de carabiniers qui lui faisaient une haie jusqu'à sa voiture et les rangs d'un escadron de cavalerie et d'un bataillon de gardes nationaux qui se tenaient là, Il fut cependant accueilli par une tempête furieuse de sifflets, de cris et de menaces, qui couvraient les hurrahs, les applaudissements et les autres signes de respect qui lui venaient des Catholiques. Parmi ces courageux il y avait les jeunes adultes les plus sûrs de l'Oratoire S[aint]-François de Sales, envoyés par D. Bosco quelques heures auparavant, pour que, dans l'impossibilité où ils étaient de faire autre chose, au moins ils applaudissent. De cela nous donna l'attestation le Théol[ogien] Reviglio Félix. Il avait appris l'insulte sacrilège qui était en train d'être préparée par ces violents. Ceux-ci, en effet, s'étant jetés contre la voiture, en frappaient de leurs poings les carreaux, et essayaient de couper les mancelles de la voiture. Et les troupes regardaient impassibles. Par bonheur l'Archevêque fut tiré de ce grand danger grâce à la perspicacité

du cocher, qui, au moyen de deux puissants coups de fouet sur les mains et sur les oreilles de ces gredins, les avait empêchés de couper et avait fait avancer les chevaux.

On voulait à tout prix obliger Mgr Frasoni à s'éloigner de Turin. En effet, le Sénat devait prendre une décision sur les Immunités Ecclésiastiques et, le 8 avril, sur quatre-vingts sénateurs seulement vingt-neuf s'opposèrent à la loi, et ainsi elle fut approuvée. Le soir de ce jour et de plusieurs autres qui suivirent, une bande de patriotes émigrés secourus par le Gouvernement et de jeunes voyous payés et incités par les agitateurs, qui avait déjà sifflé Mgr l'Evêque de Chambéry tandis qu'il allait au Sénat, parcourait les rues de la ville en proférant des imprécations contre le Clergé et en hurlant : *Vive Siccardi !* Le pire de ce chahut fut réservé au palais Archiépiscopeal. En criant *A bas l'Archevêque, à bas les Services diocésains, à bas le Délégué Pontifical* [= Nonce], ils brisèrent à coups de pierres bien des carreaux aux fenêtres et essayèrent de forcer le portail. Pour mettre un terme à cette manifestation sauvage accoururent des soldats d'infanterie et de cavalerie.

Le 9, Sa Majesté sanctionnait la loi qui, parmi les autres mesures odieuses, soumettait les évêques et les prêtres au jugement des tribunaux laïques ; et le Nonce Apostolique, ayant demandé les passeports et fait au Roi une visite d'adieu, partait le 12 pour Rome.

Parmi les intentions secrètes des sectes on avait fait figurer la destitution de l'Episcopat et la rébellion du clergé. Elles espéraient que les prêtres et les curés de la campagne enfreindraient la discipline et que se formerait un clergé civil, un clergé à la solde et au service de l'Etat. Mais l'Eglise devait resplendir avec un nouvel éclat ; et de nouveaux exemples de sacrifice, de générosité et de constance apparaissaient comme une nouvelle floraison dans le clergé et dans le laïcat.

Entre-temps, venant tempérer la douleur des catholiques et remplir de joie leurs cœurs, se produisit un fait providentiel : le retour de Pie IX à Rome. Après que les Français eurent enle-

vé la capitale du monde catholique des mains des républicains, ayant laissé passer quelque temps pour qu'on remît un peu en ordre les choses bouleversées par les rebelles, le [Souverain] Pontife, volontairement en exil, décidait de faire retour au milieu de son peuple, qui avec une grande impatience l'attendait. C'est pourquoi, s'étant déjà rendu de Gaète à Portici et à Naples, il partait de là le 4 avril et, après un voyage de huit jours qui fut pour lui un glorieux triomphe, le 12, il remettait le pied dans la Ville glorieuse, au milieu de manifestations d'apparat, de fêtes et d'acclamations, si cordiales et splendides qu'aucun Souverain et sans doute aucun Pape n'en avaient jusqu'alors reçu d'égaux. Et non seulement Rome, mais le monde entier en exulta. Pour leur part, les jeunes de l'Oratoire, lorsqu'ils apprirent par D. Bosco cet heureux événement, en éprouvèrent une grande consolation, au point d'en verser des larmes de très forte joie.

D. Bosco, ayant reçu de Rome le récit détaillé de ce voyage mémorable, fit en sorte qu'il fût publié ; et *L'Armonia* [L'Harmonie] reproduisait les articles de *l'Osservatore Romano* [Observateur Romain]. En même temps, par ordre de Mgr Frasoni dans toutes les églises de l'Archidiocèse, et donc aussi à l'Oratoire de Valdocco, avec une joie sincère et une vive gratitude, eurent lieu pendant huit jours des actions de grâces à la Divine Providence.

Cependant les faveurs accordées par le Seigneur au [Souverain] Pontife pour le garder au service de l'Eglise n'étaient pas alors toutes connues. Tandis que le Pape demeurait encore à Gaète, un groupe d'anarchistes et de républicains, sous l'inspiration de Mazzini, avait décidé à Genève de faire assassiner le Pape par quatre sicaires déguisés en prêtres. La police de Paris en avait averti le Cabinet de Turin et l'avocat Jean-Baptiste Gal, employé au Ministère des Affaires Etrangères qui recevait ces dépêches, en avisa confidentiellement D. Cafasso ; et peut-être aussi que D. Bosco fut au courant du secret, puisque le même avocat nous racontait en 1890 combien était grande la confiance qu'il avait en lui aussi depuis 1841.

D. Cafasso avait écrit aussitôt à Gaète et le projet fut déjoué (1), l'affaire demeurant secrète jusqu'en 1898, année de la mort de l'Avocat Gal. Ce fait est authentique et l'on pourrait en trouver les preuves dans les correspondances et les notes diplomatiques du Ministère des Affaires Etrangères.

Pour tous ces motifs D. Bosco voulut donner de solennelles démonstrations de son affection envers le Pape. Une ode merveilleuse avait été publiée ces jours-là à Rome pour célébrer l'événement mémorable et D. Bosco, après l'avoir expliquée aux jeunes, la fit bien des fois déclamer en diverses séances récréatives et culturelles. Nous croyons opportun d'en enrichir ces pages. La voici :

Il est revenu ... : de Rome
 Jusqu'au ciel une ovation s'élève ...
 Le Tibre, pris d'orgueil,
 En dirigeant ses eaux jusqu'à la mer voisine
 Reprend à son tour ... *Il est revenu ...*
 Le Tage, le Garigliano, le Rhin, la Seine
 Dressent le front hors du sein qui les a fait naître ;
 Grâce aux joyeux accents qu'à l'envi ils répètent
 D'un [pôle] à l'autre pôle
 Un écho, un unique écho,
 Annonce au monde entier :
A Rome est revenu le Successeur de Pierre !
 Bien qu'ils ne portent pas de chaînes, [on croit voir]
 Encombrer le chemin de malheureux esclaves
 Suivant, vaincus, le char de triomphe [et de gloire] ...
 Un Ange du Ciel le précède : [voir * page 61]
 Marchent en faisant cercle autour de lui
 La charité, la foi,
 L'espérance divine,
 Qui, pour être une plante éternelle,
 A pris naissance au pied de la Très sainte Croix !

(1) Italia Reale – Corriere Nazionale [Italie Réelle – Courrier National], 18-19 mai 1898.

Silence ! ... Ecoutez ! ... Le chant religieux
 Dans l'antique Basilique résonne,
 Tel le doux murmure,
 Que font des Archanges les ailes,
 Lorsqu'ils entourent le trône de Dieu !
 L'immense foule se tait.
 L'Auguste Pontife,
 Au milieu des nuages d'encens,
 Les yeux humides, marche timide,
 Et de la tombe de Pierre s'approche ...
 La tiare aux trois couronnes,
 Qui impose des lois au monde entier,
 Il la dépose au pied de l'autel ;
 Il incline sa tête consacrée,
 Tandis qu'un rayon de soleil,
 Pénétrant au travers de la coupole immense
 Tel l'arc-en-ciel, signe de paix et d'espérance,
 Ajoute au visage une majesté divine !
 Salut, Elu de Dieu !
 Salut, don sublime du Ciel glorieux !
 Salut, clément, pieux °,
 Serein dans le combat contre l'action perverse,
 Plus grand alors qu'assis sur le trône suprême !
 Viens, Père ! Du haut du Vatican
 Tends ta main consacrée ...
 Dans une humble attitude
 Toute la terre attend le vénérable signe ;
 Et qu'en entonnant le cantique de Sion #,
 Le monde entier répète :
A Rome est revenu le Successeur de Pierre !

* *Char de triomphe* : image du général victorieux dont le char est suivi par le groupe des prisonniers vaincus, habituellement enchaînés. Ici, semble-t-il, il s'agit de mettre en relief le triomphe du Pape, plus que la situation réelle de ceux qui le suivent.

° *Pieux* : cet adjectif fait ici écho au nom du Pape *Pie IX*.

Sion : manière ici de désigner Rome.

CHAPITRE VII

Mgr Frasoni prisonnier dans la Citadelle — Visites des jeunes de l'Oratoire à l'Archevêque — Souscription pour une crose d'évêque — Mgr Frasoni et D. Bosco à Pianezza — Une nouvelle société d'apostolat parmi le clergé — Fondation des conférences S[aint]-Vincent-de-Paul à Turin — D. Bosco et les Conférences.

De nouvelles sources d'amertume étaient préparées pour l'Archevêque de Turin. Le 15 avril, l'intrépide successeur de S[aint] Maxime, en s'acquittant avec un prudent courage de son ministère apostolique, sans faire allusion à ceux qui avaient voté et approuvé la loi Siccardi, écrivait une lettre pastorale secrète aux curés du Diocèse, qu'ils auraient à communiquer à tous les ecclésiastiques de leurs paroisses. A travers elle, il donnait [aux membres] du clergé des règles précises de conduite, pour leur éviter de buter contre la nouvelle loi qui ne pouvait les dispenser de leurs obligations et pour ainsi maintenir sauve leur conscience ; dans le même temps il leur ordonnait, au cas où il leur arriverait d'être cités en justice, de ne pas comparaître sans la permission du Supérieur Ecclésiastique.

Mais la Police soupçonneuse, en demandant aux maires d'épier pour savoir si le clergé avait reçu de la part des Evêques des instructions contraires à la loi sur les immunités, vint très

vite à connaître la lettre de Mgr Frasoni. En conséquence, le 21 avril, elle la faisait confisquer dans l'imprimerie Botta, dans les bureaux de poste et dans le palais Archiépiscopal, en ordonnant de fouiller dans le cabinet de travail lui-même de l'Archevêque.

On ne tarda pas à citer Mgr Frasoni devant le tribunal civil pour rendre compte de sa lettre, et Il répondait qu'il en demanderait la permission au Pape et que, si celle-ci venait, il se présenterait. Les juges n'acceptèrent pas de sa part cette raison. Il fut donc condamné, par contumace, à 500 livres d'amende et à [la peine d']un mois de prison ; et le 4 mai, jour où l'on célèbre à Turin la fête du Très s[aint] Suaire, à une heure de l'après-midi, il fut conduit, pour la purger, dans la citadelle de Turin. L'affliction que tous les braves gens éprouvèrent en apprenant un tel fait est indescriptible ; beaucoup de personnes en pleurèrent amèrement : parmi elles les élèves de D. Bosco, car ils aimaient l'Archevêque comme leur protecteur et leur père. Le chef de bataillon lui-même, le comte Viallardi [= Vialardi], en l'accueillant à la citadelle, ne put retenir ses larmes, et le commandant général Imperor lui céda son logement personnel. Le soir même, grâce à la complaisance du commandant, Monseigneur put recevoir les condoléances d'une délégation du Chapitre Métropolitain ; et puis, les jours suivants, accédèrent jusqu'à lui beaucoup de personnes de la noblesse turinoise et du clergé.

D. Bosco s'y rendit parmi les premiers, et même il s'arrangea pour faire venir diverses délégations de ses jeunes en vue de consoler le vénérable prisonnier. Il envoyait Reviglio Félix avec un compagnon : revenus à la maison ils racontaient comment ils avaient traversé deux ou trois cours entourées de murailles avec des sentinelles et des carabiniers à chaque pas, et étaient finalement parvenus en présence du généreux défenseur des droits de l'Eglise. Mgr Frasoni, dans le logement qui lui avait été réservé, avait accueilli avec bonté les hommages qu'ils lui présentaient au nom de D. Bosco et à chacun des deux il avait fait cadeau d'un chapelet.

Quelques jours plus tard, allèrent à la citadelle cinq autres jeunes de l'Oratoire. Bellisio et trois autres furent retenus dans le dernier vestibule à ciel ouvert par les soldats qui gardaient différentes pièces d'antichambre. A un seul, à l'orfèvre Ritner, il fut permis d'entrer ; et lorsqu'il sortit il présentait à ses compagnons avec une profonde émotion quatre chapelets aux grains céruléens que leur envoyait le saint Archevêque. Bellisio, qui était entré à l'Oratoire cette année-là, conservait encore jalousement en 1902 ce précieux chapelet et l'utilisait pour prier.

Entre-temps par le Vicaire général avaient été ordonnées des prières publiques dans toutes les églises de l'Archidiocèse ; et les manifestations d'affection et d'estime à l'égard de l'Archevêque continuaient.

Le 27 mai 1850 *L'Armonia* [L'Harmonie] invitait les piémontais à offrir une crosse à Mgr Fransoni. Les [personnes] les plus importantes du Clergé et des laïcs répondirent volontiers à cette proposition. Les membres des sectes en éprouvèrent un profond dépit. Comme on divulguait de temps en temps dans *L'Armonia* [L'Harmonie] les noms des souscripteurs, ces [membres des sectes] se mirent à en réimprimer [la liste] qu'ils faisaient vendre à travers la ville par des galopins qui criaient à tue-tête : *La liste des réactionnaires et des conservateurs rétrogrades*. Pendant ce temps, la *Gazzetta del Popolo* [Gazette du Peuple] avec des manières triviales rudoyaient ceux qui favorisaient cette manifestation [d'affection], parmi lesquels se trouvait le Chan[oine] Gastaldi ; elle ne put empêcher de recueillir en peu de temps plus de 8 000 liras ; et la crosse eut une grande valeur, même d'un point de vue artistique. Le nom de D. Bosco Jean apparut, le 10 juin, dans la première liste des donateurs avec l'offrande de cinq liras.

Le 2 juin, qui était un dimanche et où prenaient fin les trente jours fixés par la sentence, de bon matin, Mgr Fransoni fut mis en liberté. Il dit ce jour-là : — Une autre fois, ce n'est plus à la citadelle mais [dans la forteresse] de Fenestrelle que je serai conduit ! — Il resta peu de jours à Turin et ensuite se retira à Pianezza

pour reposer son esprit du tourment que devaient assurément lui avoir causé les événements qui viennent d'être décrits.

D. Bosco l'y suivit pour entendre son jugement définitif sur la méthode employée dans la direction de l'Oratoire et [pour savoir] si cette [méthode] pouvait servir d'esquisse ou de fondement pour les règles d'une société religieuse ; et en même temps pour avoir de sa part des mots de réconfort et aussi un appui. Monseigneur approuva les idées de D. Bosco et ensuite il ajouta : — Je voudrais pouvoir vous donner mon appui mais, comme vous le voyez, moi-même je ne suis pas sûr du lendemain. Faites comme vous pouvez ; continuez donc courageusement l'œuvre commencée ; je vous donne tous les pouvoirs qui dépendent de moi, je vous donne ma bénédiction, je vous donne tout ce que je peux. Il n'y a qu'une chose que je ne peux vous donner : à savoir vous libérer des soucis qui pourront venir sur vous.

Mais dans sa captivité l'Archevêque avait été réconforté par deux événements, qui devaient apporter aux âmes des avantages inestimables.

Au début de cette année-là, entre les prêtres les plus zélés, qui prenaient part aux conférences spirituelles habituellement tenues une fois par semaine dans l'église du Cottolengo, était fondée une espèce de société, qui prenait le nom de S[aint] Vincent de Paul, et elle se réunissait dans une salle du Séminaire. A ces réunions participaient des hommes de grande doctrine et [de grande] sainteté : le Chan[oine] Vogliotti, le Théol[ogien] Borel, le Théol[ogien] Louis Anglesio Supérieur de la Petite Maison, D. Joseph Cafasso, le Théol[ogien] Vola, Monsieur Durando Supérieur des prêtres de la Mission, le Chan[oine] Eugène Galletti, le Prof[esseur] d'histoire de l'Eglise François Barone, le Chan[oine] Bottino, D. Ponsati, D. Destefanis, D. Cocchi [= Cocchis] et notre D. Bosco. Le Théol[ogien] Robert Murialdo faisait fonction de secrétaire de la Société. Ces laborieux ecclésiastiques étudiaient les manières les plus efficaces pour donner de la ferveur aux prêtres dans la pratique de leurs devoirs ; et ils encourageaient une

action catholique bien vivante. Ils avaient pour objectif surtout les catéchismes, qui alors étaient pas mal en décadence dans les paroisses, et notamment ils s'employaient à encourager l'instruction religieuse dans les deux Faubourgs S[an] Salvario et S[an] Donato, à cette époque plus détachés du centre de la ville et quasiment délaissés. Ils s'occupaient encore de procurer des prédicateurs pour les missions là où on leur en demandait, et de fournir de catéchistes les Oratoires des dimanches et des jours de fête, qu'ils reconnaissaient comme étant le grand besoin du moment. Ils jetaient les premières semences de diverses associations parmi lesquelles la société contre le blasphème, [celle] contre la profanation des dimanches et des jours de fête, et [celle pour] la publication de bons livres contre la propagande Vaudoise. Ils commençaient le catéchisme dans les prisons correctionnelles et à la *Générale*, internat de tant de jeunes vauriens.

D. Bosco était assidu, le plus qu'il pouvait, à ces réunions ; et d'après le déroulement [des faits] dans notre récit, il apparaîtra de toute évidence comment il était l'un des membres pleins de zèle pour accomplir toutes les œuvres proposées ou commencées, à l'exception d'aucune.

Dans le même temps de bons chrétiens laïques s'organisaient pour former comme une légion sacrée à côté du clergé ; et le 13 mai 1850 était fondée à Turin la première Conférence S[aint]-Vincent-de-Paul, sur le modèle de celles qu'Ozanam avait instituées en France en 1833. De Gênes était venu le Comte Roch Bianchi, président de la première conférence génoise née en 1846, puisque c'était sur son incitation que l'on commençait une œuvre si salutaire. D. Bosco l'avait soutenu de ses conseils. Le Comte avait été le promoteur convaincu d'autres conférences en Italie. La cérémonie inaugurale eut lieu à la sacristie de l'église paroissiale des S[aint]s-Martyrs. Les membres fondateurs furent sept : le Rév[érend] D. Baptiste Bruno Curé des S[aint]s-Martyrs, le père André Barrera prêtre de la Doctrine Chrétienne, le Marquis Dominique del Carretto di Balestrino, l'av[ocat] François-Louis Rossi, le Chevalier Louis

Ripa di Meana colonel en retraite, l'ingénieur Guy Goano, le Comte Roch Bianchi. Invité, D. Bosco y prit part et eut le fauteuil d'honneur. La conférence se rassembla au nom de Dieu et fut mise sous les prodigieux auspices de Marie Immaculée et le patronage des saints martyrs Soluteur, Adventeur et Octave. L'av[ocat] Rossi fut élu président. Acceptèrent d'être les premiers membres Honoraires S[on] E[xcellence] Mgr Louis Fransoni, Silvio Pellico et D. Bosco, qui dans les débuts assistait à ces conférences et en fut toujours le membre d'honneur, l'ami, le vénéré protecteur. L'Œuvre de S[aint] Vincent se développa sans une hâte inquiète mais avec une persévérante constance. Les visites que faisaient les membres dans les taudis misérables et souvent crasseux des pauvres, avec des secours matériels, avec des avis, des réconforts, des admonitions, étaient comme l'apparition d'anges qui apportaient le salut et la paix. Elles procuraient l'instruction religieuse, rendaient chrétiennes les unions illégitimes. Avec seulement 24 lires et 15 centimes les membres s'apprêtèrent à pratiquer les œuvres de charité, en commençant les visites aux pauvres et la distribution des secours après la troisième réunion tenue le 26 mai 1850. Leurs premières bienfaitrices furent les augustes et charitables Reines Marie-Thérèse et Marie-Adélaïde, et la Marquise de Barolo.

La Conférence des S[aint]s-Martyrs fut agrégée à la Société du Conseil Général, résidant à Paris, le 1^{er} septembre 1850, et en 1853, alors que les membres actifs étaient soixante-trois et les membres honoraires trente et un, furent formées en ville quatre conférences distinctes et comme premier président du Conseil Particulier fut élu le 15 septembre le Comte Cays, qui en avait été un membre très zélé. En 1856 comme il y avait déjà à Turin onze conférences et dix-neuf en dehors de cette ville, le Conseil Général de Paris institua un Conseil Supérieur auquel fut assigné comme district tout le Piémont. Le Comte Cays en fut président jusqu'en 1868.

D. Bosco eut une très grande part dans la fondation de la première conférence : il eut aussi une [très grande part] dans [la fondation] d'autres [conférences], que de diverses manières il protégea et aida, spécialement lorsque surgirent contre elles de fortes oppositions. Entre lui et la bienfaisante Société existaient les plus étroites relations, et le bon prêtre confiait au patronage de cette [Société] les jeunes sortis de la prison, qu'il avait amenés sur le bon sentier. Bien plus quelques membres de la Société S[aint]-Vincent firent même partie avec lui d'un service de protection, légalement constitué, pour surveiller efficacement et éduquer les jeunes sortant d'une maison de correction, remis en liberté par le Service de Police.

D. Bosco leur recommandait également d'avoir un amour de père à l'avantage des enfants des pauvres auxquels ils rendaient visite et ces [personnes] généreuses favorisaient la création des Oratoires des dimanches et des jours de fête, encourageaient les catéchismes et les écoles. On ne peut pas dire le nombre de tous ceux qui ont bien mérité de la Patrie et de l'Eglise. Les jeunes gens protégés et soutenus financièrement par eux furent en cinquante ans au nombre de presque 100 000.

Pendant de nombreuses années D. Bosco allait assister à la grande réunion générale des conférences, que l'on faisait en décembre avec beaucoup de solennité, tantôt dans l'église des [Saints]-Martyrs, tantôt dans celle des Marchands, et chaque fois il prenait la parole. Il connaissait à fond l'esprit de S[aint] Vincent de Paul et en présentait les exemples et les maximes. Parfois il parlait sur l'obligation de faire l'aumône, la manière de la faire et la récompense préparée par le Seigneur ; d'autres fois, il montrait que la foi sans les œuvres ne sert à rien, et qu'il faut faire le bien tant que pour nous c'en est le moment. Certaines exhortations adressées aux membres roulaient sur la nécessité de se former un caractère chrétien et religieux de manière que les paroles et les actions soient toujours régies selon les maximes de l'évangile, et sur l'importance de faire preuve d'affabilité et de douceur lorsqu'il s'agit de donner des conseils à propos de la religion ; certaines autres concernaient les pauvres qui recevaient une visite

et des secours : il faisait entrer dans les esprits l'idée de rappeler à [ces pauvres] comment la Divine Providence, après avoir été invoquée, accourut d'une manière parfois merveilleuse à l'aide de ses amis plongés dans la souffrance ; ainsi que la promesse infailible du Seigneur, à savoir que celui qui souffre dans la résignation avec Jésus Christ partagera à jamais sa gloire. — Ses paroles produisaient un admirable effet, car les personnes de toute catégorie sociale et de toute condition, tant du clergé que du laïcat, le tenaient pour un homme totalement de Dieu et de nombreux membres des Conférences rivalisaient même d'efforts pour secourir ses œuvres.

Mais vint finalement un jour où l'on n'entendit plus sa voix dans ces réunions. Dans les dernières années de sa vie, il se retira et n'apparut plus. Il avait accompli sa mission, et son action était superflue. Les Conférences S[aint]-Vincent prospéraient merveilleusement. En effet en 1900 à Turin elles étaient dix-sept et trente et une dans le Piémont. En cinquante ans elles avaient rendu visite à plus de 40 000 pauvres et leur avaient distribué en subside un million et demi. D. Francesca demanda un jour à D. Bosco pourquoi il n'allait plus aux conférences générales, alors qu'il y comptait tant d'amis ; et il eut pour réponse : — Je n'ai plus rien à faire en cette circonstance. A présent ce ne serait pas autre chose que d'y aller pour faire de la figuration. — Il fuyait les applaudissements avec lesquels il aurait sûrement été accueilli.

Mais ses chers amis et bienfaiteurs ne l'oublièrent point, et le 6 mai 1900, quatre cents membres de la Société de S[aint] Vincent de Paul se réunissaient dans la maison Salésienne de Valsalice pour assister à une pieuse cérémonie religieuse près de la tombe de D. Jean Bosco. Ils commémoraient le cinquantième anniversaire de la Fondation des Conférences à Turin et dans le Piémont. S[on] E[minence] le Cardinal Richelmy célébrait la Messe et distribuait le pain Eucharistique. Les représentants des conférences étaient

en majeure partie des ouvriers et des agriculteurs. Dans une salle de Valsalice était tenue une réunion plénière et ensuite les membres des Conférences s'asseyaient pour de joyeuses agapes. Et on fit aussi plusieurs fois les louanges de D. Bosco, dont les restes durent tressaillir de joie, eux qui se trouvaient au milieu de ce triomphe de la charité.

Chaque phrase de ce chapitre, nous l'avons recueillie ou bien dans les rapports officiels des Conférences, ou bien dans des informations imprimées, manuscrites ou orales, émanant non seulement des membres de l'Œuvre de Saint Vincent, mais également de plusieurs anciens élèves : en témoins qu'ils étaient, ils nous relatèrent ce que nous avons exposé.

CHAPITRE VIII

Fêtes et canzoni à l'Oratoire — Décadence des anciennes Corporations d'ouvriers — Sociétés d'ouvriers irrégieuses — Société de secours mutuel fondée par D. Bosco — Son règlement — Guerre contre cette Société — Le bien qu'elle a apporté et la semence qu'elle a jetée — Le milieu ouvrier : aspirations, misères, séductions, et action catholique.

Les Fêtes de S[aint] Louis et de S[aint] Jean-Baptiste avaient été célébrées à l'Oratoire avec une grande solennité : les cours de récréation avaient retenti des hymnes à D. Bosco, et nous avons encore entendu l'écho de ces anciennes canzoni qui pendant de nombreuses années furent répétées. Elles se composent de vers à l'état brut, mais elles nous font plaisir autant que celles qui furent ensuite écrites par beaucoup de personnes de valeur qui honorent les muses. Craignant cependant qu'elles ne tombent dans l'oubli, nous accordons la plus haute estime à ces pauvres pages grâce à la beauté des chers sentiments de nos anciens compagnons.

Allons, frères, qu'en ce jour le cœur	Et criez : Il est la lumière
Se montre plein de reconnaissance	Envoyée chez nous par le Seigneur
Envers Don Bosco bon pasteur	Pour que fût éclairée
Pour le grand bien qu'il nous fit.	La jeunesse inexperte.
Allons, soufflez dans les trompettes,	Il est un appui pour les petits vieux,
Martelez les cloches,	Pour l'enfant qui n'a pas de pain ;
Invitez le voisinage	Il soutient les gamins d'âge tendre
A faire fête en ce jour.	Et les guide vers la vertu.

Donc que tous les pauvres diables	Et prosternés devant Dieu
Fassent retentir les airs	Supplions-le de tout cœur :
De beaux hymnes et de belles pensées	Qu'il garde l'homme pieux
Que se réjouisse ce jour.	Ici chez nous pour longtemps.

A l'amour de ses jeunes D. Bosco répondait par une nouvelle preuve de sa charité : pour juger de l'importance de celle-ci, il est nécessaire que nous remontions un peu en arrière de quelques années.

En 1847 existaient encore à Turin les restes médiévaux des anciennes *Universités*, à savoir des corporations d'arts, de métiers et de commerce, avec leurs confréries et un prêtre comme modérateur. Celles-ci s'occupaient des âmes des membres en leur facilitant l'accomplissement de tous les devoirs religieux ; celles-là, des questions temporelles en favorisant l'instruction des apprentis, en procurant du travail, en tenant des caisses d'épargne, en soignant les malades, en prêtant assistance aux vieillards, aux veuves, aux orphelins, en établissant des allocations pour les jeunes qui fondaient un foyer, en prémunissant le public contre les fraudes des artisans et des commerçants, en procurant les fonds pour les activités de leurs magnifiques Oratoires.

Mais l'esprit soi-disant libéral n'avait pas tardé à contaminer la majeure partie de ces associations, en leur enlevant le caractère religieux qu'elles avaient par le passé, et en les soustrayant à la dépendance des Autorités Ecclésiastiques. Et même dans ces [associations], on le vit souvent, les membres étaient comme divisés en deux catégories ; les uns, les libéraux, administraient les patrimoines et les œuvres de charité ; et seulement les membres catholiques en revêtaient les uniformes et en fréquentaient les offices religieux.

En même temps que la décadence, conséquence de l'instinct de faire du mal de ces sociétés, surgissaient diverses associations prenant leur inspiration dans la Franc-Maçonnerie, qui, sous le couvert

de la charité ou [de la] philanthropie, cachait la sinistre décision de pervertir dans leurs réunions les idées des membres tant sur le plan politique que sur le plan religieux.

Là on propageait des fables contre l'Eglise catholique ; on inventait, on faisait imprimer et on diffusait des histoires infamantes contre les Evêques, les prêtres et les religieux, en n'épargnant rien pour les rendre antipathiques auprès [des gens] du peuple. Au bout de peu de temps, ceux-ci, pour une partie, eurent les idées si perverties et ressentirent de si mauvaises impressions qu'un ministre de Dieu n'était plus en sécurité dans les rues de la très civilisée ville de Turin elle-même.

Une de ces associations fut celle qu'on appelait *Société des ouvriers*. Plusieurs, qui s'y étaient déjà inscrits, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient mis le pied dans un piège, et ils furent assez prompts pour l'en retirer sans tarder ; mais malheureusement, pour un bon nombre, ils y restèrent et firent bien vite misérablement naufrage dans les mœurs et dans la foi. Les bons catholiques n'avaient pas encore porté leurs soins à se rendre favorables les ouvriers, en entreprenant de soutenir les intérêts de [ces derniers], puisque jusqu'à peu d'années en arrière c'étaient les Corporations d'ouvriers qui les défendaient.

C'est pourquoi D. Bosco, après avoir organisé avec la compagnie de S[aint] Louis une nouvelle confrérie, s'aperçut que celle-ci ne suffisait pas à unir avec des liens serrés les ouvriers ; et qu'il était nécessaire de les attirer par quelques avantages matériels. Or, pour empêcher que les jeunes externes de l'Oratoire n'eussent envie de s'inscrire à des sociétés dangereuses, Don Bosco imagina d'en établir une entre eux, ayant pour but le bien-être corporel, sans le disjoindre de l'avantage spirituel de ses membres. A cette fin il pensa imposer aux membres la condition d'être déjà inscrits à la Compagnie de S[aint] Louis, dans laquelle on fait acquérir la pratique de la fréquentation des sacrements tous les quinze jours. Il commença donc à

en parler avec les plus adultes, en expliqua le but, les avantages et les conditions, et son projet fut accueilli avec une approbation unanime. Puis il proposa qu'un comité [émanant] d'eux en prît l'initiative et il eut leur adhésion.

L'Association, sous le titre de *Société de secours mutuel*, fut inaugurée dans la chapelle le premier juillet 1850, et réussit à merveille à obtenir le but fixé. D'où l'on voit que la première graine de ces innombrables *Sociétés* ou *Unions d'Ouvriers catholiques*, qui en ces dernières années [= autour de 1900] pullulèrent en de nombreuses villes d'Italie, fut jetée par D. Bosco lui-même parmi les jeunes de son Oratoire. Il me semble utile ici d'en citer entièrement le règlement, soit en souvenir de ce qui fut fait, soit comme règle pour quiconque voudrait la fonder ailleurs, en apportant les modifications et les ajouts que les temps et les personnes demandent.

Le règlement était précédé par cet *Avertissement*, qui portait la signature de D. Bosco :

« — Devant vous, chers jeunes, voici un règlement pour votre Société. Il vous servira de règle afin que la Société marche avec ordre et avec profit. Je ne peux m'empêcher de louer votre ardeur et votre diligence pour la promouvoir. Elle est une réelle prudence. Vous mettez en réserve un sou par semaine, sou que l'on considère comme peu de chose quand on le dépense, et qui vous rapporte beaucoup si vous vous trouvez dans le besoin. Ayez donc toute mon approbation.

» Seulement je vous recommande, tandis que vous vous montrerez zélés pour le bien de la Société, de ne pas oublier les règles de la Compagnie de S[aint] Louis, dont dépend l'avantage fondamental, c'est-à-dire celui de l'âme.

» Que le Seigneur infuse la vraie charité et la vraie joie dans vos cœurs, et que la crainte de Dieu accompagne chacune de vos actions ». Le règlement suivait.

1° Le but de cette Société est de prêter secours à ces compa-

gnons qui tomberaient malades, ou se trouveraient dans le besoin, ayant été involontairement privés de travail.

2° Personne ne pourra être admis dans la Société s'il n'est pas inscrit dans la Compagnie de Saint Louis, et celui, qui pour quelque motif cesserait de faire partie de cette Compagnie, ne sera plus considéré comme membre de la Société.

3° Chaque membre paiera un sou chaque dimanche et ne pourra jouir des avantages de la Société que six mois après son acceptation. Il pourra cependant avoir droit immédiatement au secours de la Société si, en entrant, il paie 1,50 [une lire et demie], pourvu qu'alors il ne soit ni malade ni sans travail.

4° Le secours pour chaque malade sera de 50 centimes par jour jusqu'à son rétablissement en parfaite santé.

Par ailleurs, au cas où le malade serait accueilli dans quelque Œuvre pie, le secours cessera, et il ne lui sera pas versé si ce n'est à sa sortie pour le temps de sa convalescence.

5° D'autre part ceux qui, sans que [ce soit de] leur faute, resteront privés de travail, commenceront à percevoir le secours susdit huit jours après leur cessation de travail. Au cas où le subside devrait dépasser la durée de vingt jours, le Conseil prendra à ce sujet les décisions opportunes pour l'augmentation ou pour la diminution.

6° On acceptera avec reconnaissance toutes les offrandes faites au bénéfice de la Société, et on fera chaque année une collecte particulière.

7° Celui qui pendant un temps notable négligerait de payer sa cotisation, ne pourra pas jouir des avantages de la Société tant qu'il n'aura pas acquitté la cotisation arrivée à échéance et pendant un mois il ne pourra prétendre à rien.

8° La Société est administrée par un directeur, un directeur adjoint, un secrétaire, un secrétaire adjoint, quatre conseillers, un visiteur et son remplaçant et un trésorier.

9° Tous les administrateurs de la Société, en plus d'être ponctuels dans le paiement d'un sou chaque dimanche, auront le plus grand soin d'observer les règles de la Compagnie de S[aint] Louis pour s'occuper ainsi de leur sanctification personnelle et encourager les autres à la vertu.

10° Le directeur de la Société est naturellement le Supérieur de l'Oratoire. Celui-ci veillera avec soin à ce que les administrateurs fassent leur devoir, et que le besoin des membres soit satisfait aux termes du présent règlement.

11° Le directeur adjoint aidera le directeur, donnera au secrétaire les ordres opportuns pour les réunions, et présentera en Conseil tout ce qui pourrait être avantageux pour la Société.

12° Le secrétaire aura soin de recueillir le dimanche les cotisations, en notant ponctuellement ceux qui remplissent leur obligation, et en cela il fera preuve d'une grande charité et [d'une grande] gentillesse. C'est aussi la préoccupation du secrétaire d'envoyer des billets au trésorier, sur lesquels il aura pu noter le prénom, le nom, le domicile du malade ; toutes les décisions de quelque importance prises dans le Conseil seront enregistrées par le secrétaire. En cette multiplicité de choses il sera aidé par le secrétaire adjoint, qui, si le besoin se présente, le remplacera.

13° Les quatre conseillers diront leur manière de voir au sujet de tout ce qui concerne l'avantage de la Société, et participeront au vote, aussi bien en ce qui touche à l'administration des affaires qu'à la nomination d'un membre.

14° Le visiteur de la Société est naturellement le Directeur spirituel de la Compagnie de S[aint] Louis. Celui-ci se rendra en personne chez le malade, afin de vérifier le besoin et d'en faire au secrétaire le rapport qui s'impose. Dès qu'il aura obtenu le billet convenable, il le portera chez le trésorier, après quoi il transmettra au malade le secours alloué. En remettant le secours, le visiteur aura le plus grand soin de rappeler au malade quelques maximes de notre Sainte Religion, et de l'encourager à recevoir

les Sacrements Sacrés, au cas où s'aggraverait la maladie. En cela il sera aidé par son remplaçant, qui montrera le plus grand empressement à aider le visiteur, spécialement pour porter les secours et consoler les malades.

15° Le trésorier gérera avec soin les fonds de la Société et en rendra compte tous les trois mois. Mais il ne pourra pas donner de l'argent à quelqu'un sans un billet apporté par le visiteur, signé par le directeur, [billet] sur lequel on aura pu déclarer la réalité du besoin.

16° La charge de quelqu'un appelé à un service [dans la Société] durera un an ; il pourra cependant être réélu.

17° Tous les trois mois le Conseil rendra compte de son administration.

18° Le présent règlement commencera à être en vigueur le premier juillet 1850. —

A chaque sociétaire fut remis comme carte de membre un livret ayant pour titre *Société de Secours Mutuel* groupant quelques personnes de la Compagnie de S[aint] Louis fondée à l'Oratoire S[aint]-François de Sales. Turin, Imprimerie Speirani et Ferrero, 1850. Sous le frontispice était imprimée la devise, [inspirée du] Psaume 133 : « *Oh oui, frères, comme il est agréable et avantageux de s'établir en société* ».

A la fin y était joint le formulaire d'inscription ainsi libellé :

Le Jeune
fils de
demeurant de profession
a été inscrit dans la Société le
du mois de l'an 18
Pour le Règlement il a payé 15 cent[imes].

Le SECRÉTAIRE

Le DIRECTEUR.

Cette société ainsi organisée répondit à merveille à son but, mais éveilla les colères de ceux qui faisaient converger tous leurs efforts pour corrompre les gens du peuple, et les avoir à leurs ordres en certaines occasions.

Brosio Joseph écrivait ceci à Don Bonetti Jean : « En face de la porte d'entrée de notre petite église de Valdocco, séparée de notre cour par un mur de clôture, se dressait l'auberge dite la Jardinière. Elle était le refuge des voleurs, le rendez-vous des vagabonds. Là se rassemblaient les fainéants, les joueurs, les ivrognes, les musiciens ambulants, les dompteurs d'ours, les désœuvrés de toutes sortes et avec eux les membres des sociétés d'ouvriers libérales alors naissantes, qui avaient leur siège principal dans la ruelle Sainte-Marie dans une cave souterraine. Les Chefs secrets de cette société étaient quelques protestants et certains messieurs de très mauvaise conduite. Si, les années précédentes, les orgies des anciens clients de la Jardinière causaient du dérangement, toutefois ils n'étaient pas expressément hostiles envers l'Oratoire. Mais cette année-là les huées au moment des cérémonies sacrées visaient évidemment à faire enrager D. Bosco et à se moquer de lui avec des gros mots triviaux. Ces vauriens étaient payés par les agitateurs pour faire entendre à l'Oratoire toute la rage de ces derniers.

» D. Bosco voyait la nécessité d'éloigner de Valdocco cette batterie avancée du démon ; mais ce n'était pas une entreprise facile, soit en raison des dépenses considérables, soit parce qu'il était dangereux d'offenser cette racaille, prête à n'importe quelle violence : il eût été plus facile de lui permettre l'occupation d'une maison qu'elle considérait comme étant sa propriété.

» D. Bosco en eut maintes fois des preuves écœurantes. Un jour il fut appelé dans la sacristie où quelques hommes l'attendaient et il alla aussitôt croyant qu'ils voulaient se confesser. Mais dès qu'il fut entré ces [hommes] fermèrent les portes. Alors plusieurs

jeunes parmi les plus adultes, au nombre desquels Buzzetti et Arnaud, soupçonnant que quelque chose se tramait, passèrent par le chœur de l'église et de là se tinrent aux écoutes en regardant par la serrure de la porte qui donnait dans la sacristie. De fait ils entendent tout à coup parler fort et de façon très excitée ces méchants hommes, venus pour discuter avec D. Bosco. Mais les ayant, en peu de mots, confondus, et comme ils ne savent plus quoi lui répondre, ils se mettent à lui dire rageusement beaucoup de grossièretés. D. Bosco cherchait à les calmer, mais les autres s'enflammaient encore plus et sortaient les couteaux. A ce moment les jeunes qui guettaient firent du bruit et enfoncèrent la porte ; et ces malheureux s'enfuirent par le seuil qui s'ouvrait sur la cour.

» Entre-temps se produisaient certaines désertions mystérieuses de jeunes parmi les plus grands, qui faisaient partie de notre société de Secours Mutuel, sans qu'on pût en connaître la raison. Lorsque voici qu'un jour deux messieurs habillés avec beaucoup d'élégance m'arrêtèrent. Ils parlaient français, une langue que je connaissais bien, et, après une conversation cordiale, ils m'offrirent une grosse somme d'argent, environ 600 livres, avec la promesse qu'ils me procureraient aussi un emploi avantageux, si toutefois j'abandonnais l'Oratoire et si j'entraînais au dehors mes compagnons, sur lesquels, ils s'en étaient informés, j'avais une grande influence. Je m'indignai en raison de cette offre, et en quelques mots je leur répondis : — D. Bosco est mon père et je ne l'abandonnerai pas et je ne le trahirai pas pour tout l'or du monde ! — Ces messieurs, je sus ensuite qu'ils étaient l'âme de cette clique d'ouvriers, ne s'offensèrent pas ; ils me prièrent de réfléchir et, plusieurs autres fois, par intervalles, ils renouvelèrent leur offre d'argent, que je refusai toujours. Je compris alors comment une vile somme d'argent avait séduit certains de mes malheureux compagnons en les faisant abandonner l'Oratoire.

» J'avais tout raconté à D. Bosco, mais seulement à lui, et nous jugeâmes qu'il était prudent de tenir secrets ces faits, pour ne pas

éveiller la convoitise de certains [jeunes] moins solides dans la vertu, et dans le même temps de prier, en redoublant la vigilance et les moyens d'attirer à l'Oratoire ».

Mais pourtant, malgré cette guerre, la société ouvrière de D. Bosco augmenta en nombre pendant plusieurs années, et y furent admis à titre exceptionnel quelques apprentis de la ville, excellents chrétiens, afin que leur exemple entraînaient dans l'ordre les nouveaux arrivés. En 1856, la société était florissante et Villa Jean, lui aussi, voulut y être inscrit, sur l'invitation de son compagnon Gravano. En 1857, cette même [société] se changea en conférence et, en ayant son siège à l'Oratoire, elle fut annexée aux [conférences] S[aint]-Vincent-de-Paul pendant un temps considérable.

D. Bosco s'était également donné du mal dans cette institution pour deux autres motifs très graves qui l'avaient convaincu. Il fit partie des personnes peu nombreuses qui avaient compris dès le début, et il l'a dit mille fois, que le mouvement révolutionnaire n'était pas un tourbillon passager, car les promesses faites au peuple n'étaient pas toutes contraires à l'honnêteté, et beaucoup répondaient aux aspirations universelles des prolétaires exprimées avec vigueur. Ils désiraient obtenir une égalité commune à tout le monde, sans distinction de classes, une plus grande justice et une amélioration de leur sort.

D'autre part, il le voyait, les richesses commençaient à devenir le monopole de capitalistes au cœur sans pitié, et les patrons imposaient à l'ouvrier isolé et sans défense des contrats injustes soit par rapport au salaire, soit relativement à la durée du travail ; et la sanctification des dimanches et des jours de fête était souvent empêchée de façon brutale ; et [il voyait] que ces causes devaient produire de tristes effets : la perte de la foi chez les ouvriers, la misère de leurs familles et l'adhésion aux maximes subversives.

C'est pourquoi pour servir de guide et de frein pour les classes ouvrières, il considérait comme un parti nécessaire [à prendre] que le clergé s'approchât d'elles. Il ne pouvait pas donner à sa Société

de Secours Mutuel le développement qu'auraient demandé les besoins de l'époque, quoiqu'il méditât de construire pour les jeunes apprentis un grand nombre d'internats. Mais pour le moment il prévoyait que la direction, la surveillance sur les registres des sommes versées, l'administration, la distribution des secours à la longue ne lui seraient plus possibles. Il résista, il fit des progrès ; mais ensuite il dut s'arrêter, d'autant plus que son entreprise ne fut pas secondée par ceux qui pouvaient le faire ; et même au contraire il ne fut pas exempt de critiques. Cependant il eut le mérite de donner la première impulsion et le modèle à tant d'autres associations parmi les ouvriers catholiques, pour en améliorer le sort, en satisfaire les justes réclamations et ainsi les soustraire à l'influence tyrannique des révolutionnaires. La première des *unions ouvrières catholiques*, établie en Italie, fut celle de Turin, en 1871, sous l'impulsion d'une poignée de jeunes généreux. Malheureusement les sectes avaient déjà rassemblé les ouvriers et établi entre eux et à leur propre avantage le secours mutuel ; toutefois mieux vaut tard que jamais. Ces unions chrétiennes augmentèrent en nombre dans tout le Piémont et dans d'autres parties d'Italie, et elles eurent l'assistant ecclésiastique, pour le grand avantage de la cause catholique et pour la bien grande consolation de D. Bosco. Plusieurs d'entre elles, au moyen d'un diplôme, le proclamèrent leur Président d'Honneur. L'esprit du Seigneur planait sur le monde et, au moyen de nouvelles institutions, il pourvoyait aux nouveaux besoins. Le Pr[être] Kolping fondait en Allemagne la Société Catholique des jeunes garçons ou apprentis : [groupés] autour des sièges propres [à la Société établis] en beaucoup de villes, ils atteignent à présent le nombre de beaucoup de dizaines de mille. La France donnait aussi un bien noble exemple : de riches industriels contribuèrent généreusement à introduire dans leurs immenses usines le bien-être d'un travail rémunérateur, chrétien et sans anxiété pour l'avenir. Entre autres Léon Harmel, appelé *le bon père*, le *père de l'ouvrier*, un ami intime de D. Bosco dans la conformité de sentiments.

CHAPITRE IX

Un cadeau du Pape aux jeunes des Oratoires — La fête des Chapelets — Article d'un journal catholique — Lettre du Cardinal Antonelli — Indulgences.

Si à Valdocco régnait l'affection pour le prêtre, ailleurs s'enracinait la hargne contre l'Eglise. Benoît XIV avait accordé au Piémont, en Vicariat perpétuel, quelques fiefs, propriétés de l'Eglise, avec l'obligation de payer chaque année à Rome, le 28 juin, un calice de 2 000 écus ; ce pacte avait été ratifié par une solennelle convention le 5 janvier 1740, et on l'avait toujours maintenu.

En 1850 cependant on ne voulut plus payer le calice, parce que l'Etat proclamait qu'il était propriétaire de tout et que l'Eglise était une association sans droits. Mais l'angélique Pie IX, bien qu'offensé de tant de façons, aimait les Piémontais et offrait aux fils de Don Bosco une nouvelle occasion [de vivre un moment] de grande allégresse. Les lecteurs se rappelleront que lorsque le Pape reçut en exil leur petite obole * de 33 liras, il la mit de côté pour en faire en temps voulu, comme il le dit alors, un usage particulier. Durant son séjour à Gaète, le Saint-Père avait parlé plusieurs fois de cette offrande, et avec beaucoup de complaisance il l'avait montrée à quelques voyageurs, qui étaient venus lui rendre hommage. Eh bien, un jour, il fit appeler près de lui l'Eminentissime Cardinal Antonelli, prit cette petite somme, y ajouta autant

* Cf. *Mémoires Biographiques*, au vol. III, p. 508.

qu'il était nécessaire et lui dit : « Faites acheter avec cet argent autant de chapelets qu'il sera possible ». L'ordre fut tout de suite exécuté, et on acheta une bonne soixantaine de douzaines [de chapelets] rangés en deux gros paquets. Quand il les eut devant lui, Pie IX les bénit et les remit de sa propre main au Cardinal nommé plus haut, en disant : « Que l'on envoie ces chapelets aux apprentis du prêtre Bosco, et que ce soit un signe de l'amour d'un père pour ses fils ». Ayant reçu l'auguste commandement, l'Eminentissime [Cardinal] Antonelli envoyait ce cadeau au Nonce Apostolique de Turin, en l'accompagnant de la lettre suivante :

Très ill[ustre] et Très rév[érend] Monsieur,

Me souvenant de ce dont je faisais part à V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende] dans ma dépêche du 14 mai de l'an dernier, je Vous remets par l'intermédiaire du Conseil général pontifical de Gênes deux paquets de chapelets bénis par Sa Sainteté, à distribuer aux bons apprentis du prêtre Bosco.

J'aurais voulu avant ce jour concrétiser cette démonstration [d'affection] du Saint-Père, si la multiplicité et la gravité des affaires m'en avaient laissé le loisir.

Daignez faire apprécier le cadeau en raison de sa haute provenance, et avec des sentiments de l'estime la plus distinguée je me déclare

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende]

Portici, 2 avril 1850.

J[acques] Card[inal] ANTONELLI.

Celui qui veut bien réfléchir au fait que le Pape est la personne la plus grande et la plus vénérable qui existe sur la terre, et porter son attention sur les affaires, d'une ampleur démesurée et d'une importance très grave, que Pie IX avait ces jours-là entre les mains, ne tardera pas à reconnaître qu'une telle

sollicitude de sa part pour de pauvres enfants était d'une valeur incomparable. C'est pourquoi, lorsque Don Bosco leur annonça que le très aimable [Souverain] Pontife, avant de quitter son exil, non seulement s'était rappelé de leur condition bien modeste, mais avait envoyé un cadeau, leur cœur de jeunes tressaillit de joie et l'attente pour en avoir une part leur semblait de mille ans. Ayant bien réfléchi à l'aspect singulier de la chose, D. Bosco, à son retour de la Retraite [spirituelle] de S[ant]'Ignazio, où le Curé de S[an] Dalmazzo, de Turin, avait prêché les conférences et le Vicaire Général de Fossano les méditations, jugea bon de distribuer ces chapelets de façon solennelle, en célébrant à cette occasion une fête particulière pour garder un souvenir perpétuel de l'événement. Ce dernier fut encore rappelé par la publication d'un petit livre, écrit par D. Bosco, avec le titre : *Brève information sur la fête organisée pour distribuer le cadeau de Pie IX aux jeunes des Oratoires de Turin*. Turin, 1850, Imprimerie des Fils Botta, successeurs.

Le dimanche 21 juillet arriva donc ; l'église était décorée comme pour une fête. Le soir, tous les jeunes des Oratoires se réunirent dans [l'Oratoire] S[aint]-François de Sales, en tant que fondé le premier. Bien qu'un bon nombre [d'entre eux] restât en dehors de la Chapelle, toutefois celle-ci en était remplie. Brosio Joseph, le bersaglier, avec sa grande armée, faisait la haie pour le bon ordre. Le très célèbre Père Barrera, de la Doctrine Chrétienne, orateur de grand renom, prononçait un très beau discours de circonstance. Sa manière de faire, pleine de clarté et de dignité, les tendres expressions avec lesquelles il parla du Pasteur suprême de l'Eglise retinrent l'attention des jeunes auditeurs et les émurent profondément. Entre autres choses, il disait : « Savez-vous, jeunes, pourquoi Pie IX vous a envoyé ce cadeau ? Je vais vous le dire, moi : Pie IX est toute tendresse pour la jeunesse, et avant même de devenir Pape, il s'employait en diverses sortes d'occupations pour l'instruire, l'éduquer, la conduire vers la vertu. Il vous envoya un chapelet, parce que, du temps où il était encore un simple

homme vivant dans le monde, il avait déjà une grande dévotion envers la Très sainte [Vierge] Marie. Moi-même, je le vis plusieurs fois, en public et en privé, donner des signes peu ordinaires de dévotion envers la Grande Mère de Dieu ».

Une fois terminé le sermon et la bénédiction du Saint Sacrement ayant été donnée, les jeunes passèrent, l'un derrière l'autre, en file devant l'autel, et chacun recevait un chapelet des mains du chanoine Joseph Ortalda qui en faisait la distribution, assisté par le théologien Simonino et par le Père Barrera, nommé plus haut. Les grains de chapelets étaient rouges, enchaînés par un fil de métal blanc. Avec les jeunes gens, parmi lesquels il y avait Rua Michel et Savio Ascagne, se trouvaient également plusieurs prêtres et d'autres personnes attachées au service de l'Oratoire ; et c'était un spectacle édifiant de les voir s'approcher tous avec vénération et s'estimer heureux de posséder un objet donné en cadeau par le Vicaire de Jésus Christ. Vu le nombre immense des participants, les chapelets venus du Pape ne furent pas suffisants. On dut donc s'en procurer plusieurs centaines à Turin et les distribuer avec les autres pour ne pas provoquer de mécontentement.

Une fois effectuée la distribution, on sortit de l'église : alors un jeune se présenta devant les Ministres sacrés, entourés de plusieurs personnages de qualité, et au nom de ses compagnons il commença à dire :

Très illustres Messieurs,

« S'il y avait un prince, un roi, un empereur qui, en portant un regard bienveillant sur l'un de ses sujets, daignait lui faire un cadeau, ce serait là une grande faveur capable de rendre complètement rempli de satisfaction et de fierté le sujet qui aurait une telle chance.

» Que d'autre part le Successeur du Prince des Apôtres, le Chef de la Religion Catholique, le Vicaire de Jésus Christ, au milieu des multiples affaires auxquelles il doit vaquer pour diriger et gouverner le monde catholique tout entier, puisse avoir une

pensée vers nous, pauvres apprentis, voilà, oh oui ! voilà une si grande bonté que nous en restons hautement confondus, et dans notre humble situation nous sommes seulement capables de parler avec les sentiments intenses de la gratitude.

» Mais donc si dans notre condition bien modeste nous pouvions faire parvenir nos paroles à l'oreille d'un si bon Père, avec courage nous voudrions donner libre cours à notre cœur pour dire : Très bienheureux Père, nous comprenons, nous autres, la haute provenance et la grandeur du cadeau que vous nous avez fait, et nous reconnaissons en même temps le devoir de gratitude qui nous étreint. Mais comment donc pouvons-nous l'accomplir ? Avec les moyens basés sur la fortune ? Non, cela, nous ne le pouvons pas, quant à nous, et vous n'ambitionnez même pas ces choses. Peut-être avec un élégant discours ? Nous n'en sommes pas tellement capables. Ah ! nous connaissons bien, nous autres, ô Très bienheureux Père, ce que, vous-même, vous voulez.

» C'est l'amour de père qui vous pousse à vous souvenir de nous, et nous comme des fils affectionnés nous conserverons tout notre amour pour Vous et pour ce Dieu dont sur la terre vous êtes le représentant. Et que jamais nos lèvres ne s'entrouvrent pour prononcer un mot qui puisse être désagréable à un tel bienfaiteur, et que jamais notre cœur ne conçoive une pensée indigne de la bonté d'un si tendre Père.

» Le désir de voir que nous sommes résolument orientés vers la vertu vous pousse à vous souvenir de nous ; et nous vous assurons qu'étroitement unis à cette divine Religion, dont vous êtes le Chef suprême, nous saurons la soutenir, dans l'offrande de nous-mêmes, prêts à perdre n'importe quoi, fût-ce même la vie, au lieu d'en être séparés pendant un seul instant.

» Du reste, en laissant à la sublime sagesse de Votre Sainteté de suppléer à notre insuffisance, unanimes nous disons ceci : en reconnaissant en Vous le Successeur du Prince des Apôtres, le Chef de l'Eglise Catholique et [donc] de l'unique vraie Religion à laquelle quiconque refuse d'être uni périt éternellement, nous

supplions Votre Sainteté de bien vouloir daigner ajouter un nouveau bienfait en nous accordant, à nous vos humbles fils, la bénédiction apostolique.

» D'une telle façon, nous autres, en conservant sans cesse le souvenir de cet heureux jour, tout au long de notre vie nous garderons avec beaucoup d'estime et d'affection un si beau don, et lors de notre dernier soupir il nous sera doux de dire : Le Vicaire de Jésus Christ, le grand Pie IX, en exerçant un trait de son immense bonté, m'a fait cadeau d'un chapelet auquel un crucifix est accroché : en portant dévotement à celui-ci des baisers pour la dernière fois, j'expire l'âme en paix.

» En attendant, vous, très illustres Messieurs, si d'une manière ou d'une autre vous pouviez faire parvenir ces sentiments qui sont les nôtres au Pape, notre Chef suprême, nous vous serions à jamais reconnaissants devant Dieu et devant les hommes, en vous rendant les grâces les plus cordiales et [les plus] durables ».

Une fois ces paroles prononcées, quelques jeunes gens offraient un petit bouquet de fleurs, et d'autres chantaient joyeusement :

Daignez accueillir
 Ce tribut d'amour :
 A notre honneur il ne peut être dit,
 Messieurs, c'est à vous qu'il est dû.
 Au tout début de l'aube, au son
 Du bronze du matin,
 Dans le pauvre jardin,
 Nous l'avons cueilli pour vous.
 Pour vous qui, en un jour de joie
 Dédié au bon cœur de Pie,
 Avez daigné nous remettre
 Ce dont il fit l'envoi.
 Ce pour quoi nous gardons durable
 De lui le souvenir : notre cœur
 Le lui rende en amour,
 Lui garde une foi pure.

Le chant terminé, de tous les côtés retentirent, prolongés et joyeux, des cris de VIVE PIE IX, VIVE LE VICAIRE DE JÉSUS CHRIST ! Et les applaudissements n'auraient pas pris fin aussi vite, si le bersaglier n'avait pas joué de la trompette, en appelant ses camarades aux divertissements de la manœuvre militaire. Pour rendre plus variée la fête on organisa une bataille fictive, à savoir la défense et l'assaut d'une espèce de forteresse, entourée de petits tertres qui en représentaient les bastions. Les défenseurs et les assaillants déployèrent tellement d'énergie, de vivacité et d'obéissance aux ordres des commandants que messieurs les invités s'en montrèrent très contents et un général d'armée qui était dans la cour de récréation s'écria : — Les jeunes de D. Bosco seraient capables de défendre la patrie.

La fête des chapelets fit grand bruit à Turin. Partout on en parlait, en portant aux nues la bonté de Pie IX, et en ayant de plus en plus en estime les Oratoires des dimanches et des jours de fête, étant donné qu'ils avaient sa faveur et sa bénédiction. Même les journaux s'en occupèrent, et l'un de ceux qui avaient le plus de crédit publiait sur elle un article si bien conçu que nous manquerions à notre devoir d'historiens si nous ne le reportions pas ici. Le voici donc :

« Un nouveau trait, c'est ainsi que [s'exprimait] *L'Armonia* [L'Harmonie] du 26 juillet 1850, un nouveau trait de générosité est venu révéler au monde qu'est toujours identique à lui-même le cœur déjà tant acclamé du Vicaire de Jésus Christ. Tel fut le cadeau qu'il faisait distribuer aux jeunes des trois Oratoires de cette capitale. Nous voulons espérer que quelques aperçus à ce sujet ne seront pas pour déplaire à nos lecteurs.

Il est désormais connu de tous que quelques prêtres pleins de zèle renouvellent chez nous les exemples des Vincent de Paul et des Jérôme Emilien. Ils prennent sur eux de sortir des dangers de la rue et des places tous ces jeunes gens qui, abandonnés à eux-mêmes, gaspilleraient inutilement, pour ne pas dire de mau-

vaie façon, le dimanche et les jours de fête : ils les rassemblent dans un endroit abrité pour les instruire dans les vérités religieuses, dans les choses les plus nécessaires à la vie en société et les amuser ces jours-là dans d'honnêtes divertissements. Cette activité charitable, qui se mettait en route avec de très faibles commencements, fut si bénie par le Seigneur qu'à présent elle est d'une très grande importance. Elle ne compte pas encore deux lustres de vie, et déjà elle atteint le nombre de plus d'un millier de jeunes qui y accourent avec assiduité. Comme un seul local ne suffisait plus à offrir un abri pour tous, trois furent ouverts dans les secteurs principaux de la ville. Le Sénat du Royaume, à la suite d'une décision prise à l'unanimité, insistait auprès du Gouvernement du Roi, pour qu'il soutînt une institution qui mérite si bien de la religion et de la société. La Mairie déléguait une Commission spéciale pour reconnaître le bien qu'on y faisait et pour aider à le réaliser.

Enfin le Chef Suprême lui-même, le Pape Pie IX, du haut de son trône pontifical, tournant son regard paternel vers les petites œuvres de bienfaisance chrétienne [tout autant, et] pas moins, que vers les grandes, daignait la bénir et la favoriser de la manière suivante.

Lorsque ce glorieux Successeur de S[aint] Pierre s'exilait à Gaète, les bons fidèles, à l'imitation de ce qu'accomplissaient les premiers chrétiens à l'égard du Prince des Apôtres, non seulement rivalisaient d'efforts pour faire monter de ferventes prières vers le Très-Haut afin qu'Il lui allégeât les fatigues, lui adoucît les peines de l'exil et bien vite le redonnât à son Siège, mais en outre ils tâchaient, selon leurs forces, de contribuer à lui fournir les moyens matériels qui étaient indispensables pour mener une vie moins dure dans une terre qui n'était pas la sienne. Parmi ces [bons fidèles] ne furent pas dans les derniers les jeunes des trois Oratoires de Turin. En déposant leur obole dans les mains du Prêtre Don Jean Bosco (c'est le nom de l'ecclésiastique zélé qui dirige cette Œuvre), ils le priaient de la faire remettre avec humilité et respect au Saint-Père par l'intermédiaire de S[on] E[xcellence] le Nonce Apostolique.

Dans l'offrande bien petite mais généreuse, Pie IX, à l'imitation de Celui qu'il représente sur terre, vit les deux pièces de monnaie de la veuve de l'Évangile, et il dit : Ce don est trop précieux pour qu'on doive l'utiliser comme les autres ; il demande à être conservé comme un cher souvenir ; et en disant cela il écrivait dessus le nom des donateurs et le mettait de côté. Le don étant revenu sous ses yeux dans une époque moins triste, il faisait donner l'ordre d'acquérir deux gros paquets de chapelets, à chacun desquels était accrochée une petite croix, et il envoyait ces [chapelets], bénis de sa main, au prêtre nommé ci-dessus, afin qu'ils fussent distribués aux jeunes des Oratoires.

Une telle cérémonie était fixée au dimanche 21 juillet, à savoir le dimanche qui vient de s'écouler, et dans l'Oratoire central situé dans la région de Valdocco.

Lorsque tous furent rassemblés, le méritant Père Barrera, au moyen de son éloquence claire et fervente qui illumine les esprits et ravit les cœurs, leur tenait un agréable discours sur le précieux don. Il parlait d'une allusion au fait biblique du jeune Daniel et de ses compagnons : en face de tous les artifices de séduction employés envers eux à la cour du roi de Babylone, ils voulurent rester fidèles à la religion et aux lois de leurs ancêtres, et pour cela ils reçurent de Dieu une récompense temporelle comme échantillon et arrhes de l'éternelle. — De même vous, continuait-il, du fait que vous vous êtes conservés fidèles à la religion de Jésus Christ, dévoués envers son Vicaire, non seulement dans la félicité, mais encore dans le malheur, en fermant l'oreille aux paroles des personnes séduites et séductrices qui cherchaient à vous donner des conseils dans un autre sens, vous avez gagné ces très douces arrhes que vous envoie le Rédempteur par l'intermédiaire de son Vicaire. — Il se mettait ensuite à parler du don en touchant au vol un mot pour dire comment les Romains de l'Antiquité avaient l'habitude de couronner de feuilles de chêne ceux qui par quelque action héroïque s'étaient signalés en portant secours ou en procurant le salut à leurs concitoyens, et il montrait comment Pie IX, en leur faisant cadeau de ce chapelet [en italien, 'corona' : couronne], visait à couronner la force d'âme déployée par eux : à eux de tâcher de le tenir en

très grande estime, de s'en servir pour prendre courage en toutes sortes de combats qu'il leur arriverait de supporter pour la cause de Dieu ; en contemplant la petite croix qui lui était accrochée, à eux de garder le souvenir du fait que c'est seulement souffrir avec le Christ qui ouvre le chemin vers la gloire qu'il nous a méritée.

La brièveté d'un article ne nous permet pas de nous attarder sur les très nombreuses choses dont il a parlé, notamment lorsqu'il se mettait à traiter de son thème favori, la dévotion envers la divine Mère, et, pour leur donner envie de l'aimer de mieux en mieux, il leur rappelait l'exemple du si cher [Souverain] Pontife, qui depuis ses plus tendres années avait vécu dans une très grande dévotion envers elle.

C'était un spectacle plein de tendresse que d'admirer tant de jeunes qui étaient suspendus avec la plus grande attention aux lèvres de l'orateur éloquent et qui buvaient avec avidité chaque mot ; elle apparaissait, avec une très grande évidence, l'émotion qu'un tel discours suscitait dans ces cœurs vierges, surtout lorsque l'orateur, en touchant un mot de la manière dont ils devaient répondre à tant de gentillesse du Saint-Père, leur disait : — On paie l'amour par l'amour ; pensez à présent à l'amour que vous porta Pie IX, alors que parmi tant de fils qu'il compte depuis le lieu où se lève le soleil jusqu'à l'endroit où il se couche, au milieu de tant d'occupations qui assiègent continuellement ce cœur, il a pensé à vous, il a agi pour vous ; tâchez donc de l'aimer, mais de l'aimer tellement ! car qui est avec lui est avec le Christ ; promettez donc, jurez-lui fidélité, amour jusqu'à la mort. — Si à ces mots les lèvres de ces jeunes gens restaient muettes, parlaient cependant avec éloquence leur visage enflammé, leur regard, les larmes qui à un bon nombre tombaient des yeux, si bien que chacun pouvait avoir l'assurance que le Souverain [Pontife] Pie était ardemment aimé de retour par ces cœurs. Dès la fin du sermon, en reconnaissance on les faisait prier à haute voix Jésus dans le Saint Sacrement pour le Souverain Pontife, puis pour le Souverain et la Famille Royale et pour tous leurs sujets. Après qu'on eut donné la bénédiction du Saint Sacrement, ils recevaient au pied de l'autel le chapelet offert par Pie IX. Il était beau de

voir comment, après l'avoir reçu, ils ne finissaient jamais de le couvrir de baisers et de le serrer sur leur cœur.

Ils sortirent de l'édifice religieux : alors une escouade, constituée à la façon des agents de la police urbaine et formée dans l'Oratoire lui-même – c'est elle qui avait assuré le bon ordre de la cérémonie – exécutait quelques évolutions militaires ; un chœur de jeunes faisait monter par le chant un hymne de remerciement à l'adresse de l'immortel [Souverain] Pontife, tandis que le reste faisait retentir l'air de joyeux hourras, et portait aux nues le nom vénéré du Vicaire de Jésus Christ.

C'est ainsi que l'on terminait une très joyeuse fête de famille provoquée par le Père des croyants. Les nombreuses personnes, tant de l'Eglise que du monde, accourues pour se joindre aux spectateurs, en voyant que la religion était si profondément enracinée dans ces tendres cœurs, auguraient bien d'elle, et à nous, qui étions parmi [ces personnes], il semblait voir qu'était réalisé le verset du psaume : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem* [Par la bouche des tout-petits et des nourrissons, tu t'es préparé une louange à cause de tes adversaires pour détruire l'adversaire et le revanchard] ». Jusqu'ici [s'exprimait] le remarquable périodique.

Quelque temps après la fête des chapelets, D. Bosco, par l'intermédiaire du cardinal Antonelli, envoyait ses remerciements et ceux, filiaux, des jeunes au Saint-Père pour le cadeau envoyé, et il y joignait le compte rendu de ladite fête. Son Eminence, après en avoir informé Pie IX, communiquait bien vite la haute satisfaction de ce dernier à D. Bosco lui-même, et il l'en remerciait aussi au moyen de cette lettre très bienveillante :

Très illustre Monsieur,

Je présentai au Saint-Père le contenu de la lettre de V[otre] Seigneurie Très ill[ustre] du 28 du mois dernier, par laquelle Vous exprimiez les sentiments de cordiale reconnaissance que Vous et vos élèves avez conçus en raison de l'envoi des chapelets bénits. Sa Sainteté en éprouva une véritable satisfaction, et elle souhaite que les jeunes gens confiés à vos soins continuent dans le chemin de la vertu.

Elle accueillit d'autre part la requête jointe au courrier que Vous m'adressiez, et cette même [requête] est déjà en cours (1).

J'ai reçu les exemplaires qui m'ont été envoyés du petit livre publié à l'occasion du même envoi [celui des chapelets], et je Vous remercie de cette attention. Espérons que le Seigneur, de nouveau provoqué par les prières que sans cesse on lui présente dans les Oratoires que Vous dirigez, daignera accorder à l'Eglise des jours plus heureux.

Animé de cette confiance j'ai le plaisir de Vous confirmer mon estime distinguée.

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Rome, 13 septembre 1850.

Très aff[ectionné] pour vous servir
JACQUES CARD[inal] ANTONELLI.

(1) Les Faveurs accordées à D. Bosco par l'Autorité Ecclésiastique de Turin et par le S[ain]t-Siège jusqu'en 1850 étaient personnelles. Le Directeur de l'Oratoire les communiquait avec les limites et aux personnes pour lesquelles elles avaient été accordées. La Faveur accordée qui suit est la première [qui soit] faite au Supérieur de la Congrégation Salésienne. Pour la première fois, dans la supplique au Pape, D. Bosco parle de Congrégation de S[aint] François de Sales, nom sous lequel on entend tous ceux qui dirigeaient les Oratoires, et [ceux] qui ou prêtres ou laïcs offraient leur activité à l'avantage des jeunes qui les fréquentaient. Rome acceptait cette dénomination.

Très bienheureux Père,

Le prêtre turinois Jean Bosco explique respectueusement à Votre Sainteté qu'a été légitimement fondée dans cette ville une Congrégation sous le titre et la protection de S[aint] François de Sales, dont il est Directeur, et qui n'a pas d'autre but que celui d'instruire dans la Religion et dans la piété la jeunesse laissée à l'abandon. Il supplie Votre Sainteté afin qu'Elle daigne lui accorder les grâces spirituelles suivantes :

1° Une Indulgence Plénière à gagner par chacun de ceux qui s'inscrivent à la Congrégation susdite, ayant été faites tout d'abord la Confession et la Communion sacramentelles ;

Ce sont là les signes bien clairs de l'immense bonté du Pontife Romain envers D. Bosco et envers nos jeunes.

Ainsi l'Eglise exprimait dès lors son approbation pour une œuvre qui faisait preuve d'être hautement avantageuse pour la société civile et pour la Religion catholique.

2° Une semblable [Indulgence], le jour de la fête du Saint, pour les Membres qui s'approcheront au cours de ce jour-là des Sacrements ;

3° Une Indulgence Plénière lors de la solennité de l'Assomption de Marie, à gagner par tous les Membres qui, s'étant confessés et ayant communié, prieront pour la gloire et l'exaltation de la Sainte Mère Eglise ;

4° Une Indulgence Partielle de 300 jours, à gagner par tous ceux qui, bien qu'ils ne soient pas membres, prennent part à la procession qu'en l'honneur du Saint mentionné ci-dessus on a l'habitude de faire le premier dimanche de chaque mois de l'année.

Ex audientia SS. — Die 28 Septembris 1850.

Sanctissimus Dominus Noster Pius Divina Providentia Papa IX Oratoris precibus per me infrascriptum relatis benigne annuit iuxta petita absque ulla Brevis expeditione.

DOMINICUS FIORAMONTI

SS. D. N. S. ab Epistolis Latinis.

[voir *traduction* page 756]

A l'audience du 28 septembre, Sa Sainteté, en voulant également donner un signe de sa paternelle affection envers les jeunes qui fréquentent les Oratoires de la ville de Turin, étendait verbalement à la Compagnie de Saint Louis les mêmes indulgences que celles qui étaient accordées à la Congrégation de S[aint] François de Sales, et cette extension de faveurs était communiquée à D. Bosco dans une lettre du Rapporteur avec le Rescrit lui-même. Le Pape de surcroît avait accordé l'indulgence plénière à ceux qui sanctifieraient six dimanches sans interruption en l'honneur de S[aint] Louis ; et l'on pouvait choisir ces dimanches avant ou après la fête du Saint ou dans le cours de l'année. On peut gagner une telle indulgence en chacun de ces dimanches, pourvu que l'on s'approche des Sacrements et que l'on fasse en ce jour quelque œuvre de piété. Ainsi de même il accordait 300 jours d'indulgence à tout fidèle qui prendrait part à la procession mensuelle en l'honneur de S[aint] Louis, et le jour où on célèbre la fête du saint Patron de chaque Oratoire. Toutes les indulgences susdites furent accordées à perpétuité.

CHAPITRE X

Mort du Chev[alier de Rossi] di Santarosa — Expulsion des Servites — Monseigneur Frasoni à Fenestrelle — Condamnation d'autres Evêques — Perquisitions chez les Oblats et émeutes populaires — D. Bosco et les Oblats — Manifestation contre l'Oratoire déjouée — Restitution aux Servites des affaires que leur avait prises le fisc — Hérésie honteuse de D. Grignaschi — D. Bosco lui rend visite dans les prisons d'Ivrea.

AU PÈRE Supérieur de l'Ordre des Serviteurs de Marie, qui avec le Père Charles Baima était allé à Pianezza, Mgr Frasoni disait : — L'hydre est lâchée, on verra de tristes choses se produire ; le plan est préparé, les moyens sont prêts. — Puis, en faisant allusion à l'expulsion des fils de S[aint] Ignace, il ajoutait : — D'abord Jésus (les Jésuites), puis Marie (les Servites), ensuite tous les autres saints (les ordres religieux) et moi... moi je devrai aller en exil. Vous le verrez !

Et les tristes prévisions se réalisèrent, rendant plus vives en D. Bosco et en ses jeunes les douleurs du passé.

L'un de ceux qui avaient voté la loi Siccardi, en encourageant les excommunications, fut le Chev[alier] Pierre Derossi [= de Rossi] di Santarosa, Ministre de l'agriculture et du commerce. Il appartenait à la paroisse S[aint]-Charles, administrée par les Ser-

vites de Marie, dont était curé, supérieur et provincial le Père Buonfiglio Pittavino, religieux qui à une grande bonté de cœur unissait une fidélité inébranlable à son devoir. Vers la fin de juillet, Santarosa tombe gravement malade et demande les sacrements. Il s'était certes confessé, mais pour recevoir le Saint Viatique il lui est demandé par le curé une rétractation suffisante du mal accompli contre l'Eglise. Santarosa la refuse, mais finalement aux derniers instants de sa vie il s'y soumet, et meurt le soir du 5 août sans avoir ainsi pu recevoir le Viatique.

Parents, amis, ministres, sénateurs, députés, parmi lesquels le Comte Camille de Cavour, journalistes et crieurs de journaux tempêtent et hurlent à l'intolérance du Curé et de l'Archevêque, en les accusant d'avoir violenté la conscience du défunt ; une nuée de fainéants et de types soudoyés, presque tous bannis de divers Etats d'Italie, braillent dans les rues, attaquent le Couvent des Servites, avec des mots de cannibales menacent la vie du curé, et il s'en fallut de peu qu'ils ne le missent en pièces. Pendant le transport funéraire, ils ne cessèrent pas de le conspuer et de le menacer, et les cris et les sifflements furent assez intenses et fréquents pour couvrir le chant du *Miserere*.

Le 7 août le Père Pittavino et tous ses confrères avec lui étaient expulsés du Couvent, dont le Gouvernement prenait possession ; et, après qu'on les eut fait monter dans des voitures déjà préparées et escortées par les gendarmes, ils furent conduits pour une partie à Alexandrie et pour une autre à Saluzzo.

Après les Serviteurs de Marie, vint le tour de Mgr Frasoni. Le lendemain de la mort de Santarosa, au nom du Gouvernement, le comte Ponza de San Martino, accompagné du chev[alier] Alphonse La Marmora, Ministre de la guerre, se porte à Pianezza, où l'Archevêque se trouvait en résidence de campagne, et lui demande de renoncer à sa charge d'Archevêque. Il répond non, avec intrépidité, et avec une parole franche il ajoute : « J'estimerai que je suis un vil personnage si, en des moments aussi critiques

pour la Religion, je renonçais au diocèse ». Et voici que le lendemain, 7 août, les gendarmes se portent à Pianezza et le conduisent comme prisonnier dans la forteresse de Fenestrelle, située là-haut dans les Alpes, où règne un long et très rigoureux hiver avec des vents, des neiges, des brouillards épouvantables. Le gouverneur Alphonse de Sonnaz l'accueillit aimablement, mais dut l'emprisonner dans quelques pièces et le tenir sous une étroite surveillance. Le Ministère lui refusa même de pouvoir se confesser à l'un des capucins aumôniers du fort. Peu après on enlevait au Théologien Guillaume Audisio, célèbre pour l'éducation qu'il donnait au clergé, la présidence de l'Académie de Superga, pour le punir d'être l'un des rédacteurs de *L'Armonia* [L'Harmonie], l'Académie restant à partir de ce moment-là sans pensionnaires. Dans le même temps, en raison de la loi Siccardi, l'Archevêque de Sassari était condamné à un mois de prison, qu'il purgea enfermé dans son palais vu son mauvais état de santé ; et l'Archevêque de Cagliari, privé de sa Mense et chassé du Royaume, était conduit de force à Civitavecchia.

A Turin une partie de la population était hors d'elle-même à cause de la peur, une autre partie [était] comme ivre, dans une surexcitation provoquée par les invectives des journaux et par l'horreur des faits calomnieux qu'on racontait. Une canzone remplie d'injures contre Mgr Franzoni était chantée par un aveugle au son d'une guitare à travers toutes les rues et [toutes] les places au milieu de la populace.

Le 12 août 1850 le Préfet de Police allait en grande solennité avec douze gendarmes perquisitionner la maison des Oblats à Notre-Dame de Consolation de Turin pour avoir des preuves de la culpabilité de Franzoni ; mais il ne trouva rien. On prétendait que les Oblats étaient ses complices au détriment de l'Etat. La plèbe habituelle manifestait dans le tumulte, car on avait fait courir des bruits de complots, et [la manifestation] était si violente qu'on dut augmenter le nombre des agents de police et des gendarmes, et ensuite appeler les bersagliers et à la fin la garde nationale sans toutefois

disperser cet attroupement de racaille et de désœuvrés. Le soir l'émeute était à un tel point qu'il fallut employer la force pour contenir le déferlement impétueux de la foule. Le Préfet de Police, s'étant alors présenté à la porte du Couvent, lut une déclaration, d'où il résultait que, malgré les enquêtes les plus soigneuses, on n'avait cependant pas pu trouver le moindre indice de culpabilité chez ces religieux. — Les foules se dispersèrent, mais les journaux au service de la révolution imprimèrent que des preuves de complot il y en avait et que les coupables avaient fait disparaître toute trace de conspiration.

C'est à cette occasion que, d'après ce qui fut raconté par le Théologien Reviglio, D. Bosco écrivit un petit livre ou bien quelques articles pour défendre les ordres religieux ; et qu'également, grâce à l'influence dont il jouissait auprès de personnages revêtus d'autorité, il put empêcher l'expulsion des Oblats en détournant pour cette fois de leur tête une ruine déjà décidée et imméritée. On connaît bien la grande affection qu'il portait à ces religieux et comment plusieurs de ses jeunes, encouragés par les éloges qu'il leur rendait, s'inscrivirent parmi les membres de cette société.

Cependant tandis qu'il défendait les Oblats, il dut penser à lui, contre les dures attaques préparées dans les repaires des sectes. Il était connu comme un ardent défenseur des droits de l'Église, et les ennemis de cette dernière avaient décidé leur plan, et ils l'exécutèrent ensuite toujours, en cherchant à faire diminuer son action et son emprise chaque fois qu'ils tramaient de nouvelles offensives contre elle et contre le Pape. C'est pourquoi ils le dépeignaient aux [gens du] peuple comme un ennemi des nouvelles Institutions et comme un prêtre guidé par l'esprit des Jésuites, un éducateur fanatique de bigots hypocrites et opposé à la liberté. Ils le désignaient lui aussi comme complice de l'Archevêque dans des complots réactionnaires. Alors donc, pour le 14 de ce même mois d'août, avait été préparée une odieuse manifestation contre le petit internat S[aint]-François de Sales, pour

le détruire, en en chassant D. Bosco. Dans le public rien n'avait alors transpiré de ce projet, lorsque M. Volpotto [= Volpato], cette personne même qui avait envoyé au nom de D. Bosco la supplique à la Chambre Haute, vint le jour même l'avertir du danger qui le menaçait, afin qu'il s'éloignât. D. Bosco, ayant alors appelé sa mère, lui dit de préparer le repas pour ce soir-là. — Oh ça, par exemple ! [—] fit remarquer Marguerite — pourquoi me donnes-tu cet ordre ? Pourquoi crains-tu que je ne le prépare pas ? — Pour que, quoi qu'il arrive, ajouta D. Bosco, vous soyez sûre que je ne partirai pas de Turin.

Vers quatre heures du soir, d'après l'avertissement, la foule en émeute devait parvenir à l'Oratoire ; mais personne ne parut, le jour suivant non plus, le troisième [jour] non plus. Qu'était-il arrivé ? La populace, après avoir piaillé contre les Oblats de Marie, avait compté se rendre à Valdocco. Le flot des gens était déjà sur le point de se jeter dans cette direction, lorsqu'un des manifestants, qui connaissait D. Bosco et en avait reçu des marques de bienveillance, monta sur une borne, éleva la voix et dit : — Mes amis, entendez-moi. Quelques-uns parmi vous voudraient descendre à Valdocco pour crier aussi contre D. Bosco. Ecoutez mon conseil, et n'y allez pas. Nous sommes un jour ouvrable, c'est-à-dire qu'il n'y a que lui, sa vieille mère, et quelques pauvres jeunes pensionnaires. Au lieu de [crier] à mort, nous devrions crier vive, car D. Bosco aime et aide les enfants du peuple.

Un autre orateur monta après le premier et cria : — D. Bosco n'est pas un ami de l'Autriche ! C'est un philanthrope ! C'est l'homme du peuple ! Laissons-le en paix ! N'allons crier ni vive ni à mort, et rendons-nous ailleurs. — Ces paroles calmèrent et arrêtrèrent la bande qui alla casser les oreilles aux Dominicains et aux Barnabites.

En attendant, une surprise désagréable et non prévue se produisait pour D. Bosco. Le Gouvernement, qui s'était emparé aussi

du mobilier trouvé dans le couvent des Servites, en envoya une partie à l'Oratoire de Valdocco. Certains auraient voulu que Don Bosco refusât ce mobilier. Au contraire D. Bosco l'accepta, mais sans remerciements, et aussitôt il avertit le Père Pittavino à Saluzzo en lui demandant d'envoyer [quelqu'un pour] retirer ce qui était de leur propriété : il le pria seulement de lui céder une table, dont il avait besoin pour ses jeunes ; elle lui fut volontiers donnée. De cette façon les R[évérands] P[ères] Servites récupérèrent leur bien, et D. Bosco, sans léser la justice, évita un conflit avec le Gouvernement qui aurait pu lui causer un grand préjudice. Ce fait fut raconté au Chan[oine] Anfossi par le Rév[érend] P[ère] François Faccio de l'Ordre des Serviteurs de Marie, ancien Curé de S[aint]-Charles.

Mais pendant que se succédaient ces événements glorieux pour le clergé, Jésus ayant enseigné qu'est bienheureux celui qui souffre pour la justice, c'est un grave affront que recevait l'ordre sacerdotal des suites de la condamnation de D. Antoine Grignaschi. Ce dernier était natif de Corconio, sur le bord du lac près d'Orta S[an] Giulio, au diocèse de Novare. Ordonné prêtre, il obtint la charge de recteur à l'église de Cimamulera à partir de 1843. Il s'était mis, par une duperie sacrilège, à insinuer qu'il était Dieu qui accomplissait sa troisième apparition, le Christ Jésus lui-même en personne de nouveau réincarné. Il disait qu'il était descendu sur terre pour fonder une nouvelle église, qui devait remplacer le Catholicisme, et donc il prêchait des maximes contraires à la vraie foi. Il accomplissait également des choses merveilleuses et étranges qu'on ne pouvait attribuer qu'à une intervention diabolique, mais ses admirateurs disaient qu'elles étaient des miracles divins. A propos d'une femme qu'il avait enjôlée, nommée *Lana*, il affirmait qu'elle était la Vierge Marie. La fille se prêtait à jouer cette comédie ; ostensiblement elle portait des vêtements et prenait une allure qui, selon ses idées, étaient propres à Notre-Dame ; et D. Grignaschi la faisait monter au milieu de l'église sur un banc, ayant devant elle des bougies allumées, comme si elle était une statue. Les

femmes, des moins que rien, agrégées à la nouvelle secte allaient s'agenouiller devant elle et la prier.

Un ecclésiastique, envoyé par les Services Diocésains, entra dans l'église et vit la vénération sacrilège qu'on accordait à cette ignoble personne ; mais il ne dit rien pour ne pas soulever d'émeutes et, une fois passé dans la sacristie, il demanda au bedeau :

— Quelle fête célébrez-vous aujourd'hui ?

— Il n'y a aucune fête en ce moment.

— Mais quel titre porte cette statue de Notre-Dame qui est dans l'église ?

— Ah, ajouta le sacristain en haussant les épaules ; s'agit-il de la Vierge rouge ?

— Quoi ? Vierge rouge ?

— Oui, la Vierge de D. Grignaschi.

Ayant eu connaissance de ces tromperies sacrilèges, l'Evêque de Novare destitua Grignaschi de la paroisse et le suspendit du ministère sacerdotal. Ce dernier, étant venu à Turin, se rendit à l'Oratoire et exposa ses doctrines à D. Bosco, qui, saisi d'horreur, essaya au moyen de raisonnements et de promesses de le sortir du mauvais chemin. Mais il ne parvint pas à un résultat, et Grignaschi, après avoir erré en différents endroits, y compris dans la région de Casale-en-Montferrat, s'établissait dans une bourgade près de Viarigi, petit village du pays d'Asti, en faisant venir avec lui la *Vierge rouge*, qui était sa servante. Ce fut là le théâtre principal de ses exploits qui sont loin d'être glorieux. Après avoir dupé, par de nouveaux artifices d'illusionnisme et de spiritisme, et le prêtre chargé d'administrer la paroisse et les autres prêtres du voisinage, au moyen de ses hérésies il faisait sortir du bon sens et pervertissait une grande partie de cette population. Grignaschi faisait un usage scélérat des sacrements, apparaissait dans les maisons les portes étant fermées, devinait les pensées les plus cachées, feignait des ordres venus du ciel et commettait des actions infâmes. Les gens semblaient hypnotisés. Quand il était au loin, on voyait des hommes et même des jeunes partir à pied et faire 18 ou 20 milles [= près de 50 km] et plus

avec beaucoup de peine en chemin et à jeun, seulement pour le voir et entendre une de ses paroles. Il restait assis pour recevoir ses adeptes, qui s'agenouillaient en sa présence, et il les absolvait au moyen des paroles suivantes : *Ego Dominus Jesus Christus te absolvo a peccatis tuis in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen* [Moi le Seigneur Jésus Christ je t'absous de tes péchés au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Amen]. Il répandait çà et là ses doctrines impies par l'intermédiaire de personnes qu'il avait trompées et induites à feindre la sainteté et la vertu, dans le but pervers d'être déclaré un homme tout à fait extraordinaire et un autre Sauveur.

Son regard avait un je ne sais quoi capable d'envoûter et d'entraîner les âmes. Les gens en parlaient beaucoup. Monsieur B... se moquait de ce qu'on disait sur ce regard magique et voulut rendre visite à Grignaschi. Entré dans cette maison, il fut aussitôt saisi par une mystérieuse horreur, et lorsqu'il fut en présence de ce malheureux, celui-ci le regarda fixement de telle manière qu'il resta séduit ; et au son de sa voix : — Je t'attendais ; je le savais que tu devais venir, — il tomba à genoux. A partir de cet instant, il lui appartint totalement. Il lui fit croire que lui-même, B..., était S[aint] Paul, tandis qu'un autre de ses amis était S[aint] Pierre. B... croyait réellement être S[aint] Paul et il se laissa pousser la barbe et se prêta dans une très grande obéissance avec son compagnon à tout ce que voulait Grignaschi : [faire] des prières, de longues pénitences, aller dans les auberges, se mettre à genoux au milieu des tables, prier les gens de ne pas vouloir offenser le Seigneur par des blasphèmes, des intempérances, des jeux ; et d'autres choses semblables qu'ils auraient certainement refusées avec indignation de faire si elles leur avaient été ordonnées auparavant, alors qu'un tel engouement ne les tenait pas encore. Tous les autres habitants étaient comme eux, à part de très peu nombreuses exceptions, ou peut-être aucune. B... lui-même, en nous racontant l'affaire, ne savait pas s'expliquer cette obsession. Et c'était une personne riche, de bon sens, de charité et assez instruite.

Il dut sa conversion aux sermons de D. Bosco.

En attendant, les turpitudes de la secte en arrivèrent au point qu'elles furent notoires et que le Procureur du Roi fit mettre en prison Grignaschi avec treize de ses principaux complices, parmi lesquels la *Vierge rouge*, et il les fit conduire devant les Magistrats [de la Cour] d'Appel à Casale[-en-Montferrat]. Les journaux de cette année-là sont remplis du scandaleux procès.

Le 15 juillet 1850, malgré la défense de l'avocat Ange Brofferio, Grignaschi fut condamné à la réclusion et aux affiliés de son groupe furent infligées d'autres peines. L'arrestation de Grignaschi avait mis en grande agitation la commune de Viarigi car, pour une majorité d'entre eux, les habitants étaient fanatiques de la nouvelle secte ; si bien que le Gouvernement, afin que l'ordre ne fût pas troublé, y établit une garnison militaire. Mais l'usage de la force ne suffisant pas à y ramener le calme, les Evêques de Casale[-en-Montferrat] et d'Asti s'y rendirent pour adresser des paroles de charité et de paix. Puis y demeura seul Mgr Artico, et au moyen d'une prédication de cinquante jours, au moyen de secours généreux aux pauvres et de visites aux malades, il fit cesser les oppositions et les scandales, reçut les abjurations de beaucoup et obtint l'éloignement de la garnison militaire. Ainsi revenait la tranquillité ; mais pour un bon nombre ces membres de la secte campaient sur leurs erreurs.

Entre-temps D. Grignaschi avait été conduit au Château d'Ivrea pour y expier pendant sept ans son faux et répugnant mysticisme. En tant qu'homme, nous dirions, possédé par le démon, il s'obstinait à se montrer convaincu d'avoir une mission divine ; mais la solitude de cette détention devait se faire bien pesante pour lui. D. Bosco cependant pensait à lui ; et, d'après ce que nous racontait le théologien Savio Ascagne, comme il allait deux ou trois fois par an à Ivrea, il s'empressa de se rendre dans ces prisons. Plusieurs fois il put parler au malheureux hérésiarque et sut s'insinuer dans son cœur au point de le convaincre du mal qu'il avait causé à lui-même et aux autres avec ses très graves scandales ; et il finit

par obtenir de lui une promesse d'un changement de vie, en commençant par expier ses fautes au moyen de la résignation chrétienne. Voyant que le condamné appréciait ses visites, il revenait pour s'entretenir avec lui, en lui apportant d'opportuns subsides d'argent, à chaque fois qu'il allait dans cette ville pour prononcer un sermon à la cathédrale, prêcher la retraite spirituelle aux jeunes abbés du Séminaire, ou pour traiter avec l'Evêque au sujet des Lectures Catholiques et des affaires concernant le bien de l'Eglise.

CHAPITRE XI

D. Bosco et le Comte de Cavour — Une conjecture — Mgr Frasoni en exil et visite de D. Bosco — Les secrétaires du Comte.

A cette époque le Comte Camille de Cavour était totalement pour l'Oratoire. Il est surprenant de voir comment D. Bosco parvenait à obtenir l'appui d'illustres personnages qui pourtant s'opposaient à l'Eglise. Ces derniers, avec les plus belles et les plus séduisantes manières, avec les plus généreuses promesses de l'aider dans ses entreprises charitables, avec l'offre de marques d'honneurs insignes, avec la bienveillance accordée à ses nombreuses demandes, pouvaient, sembla-t-il, soumettre à une dangereuse épreuve son pieux attachement et sa fidélité envers le Saint-Siège ainsi qu'envers ses principes religieux. Ses jeunes avaient été choisis, de préférence à ceux qui appartenaient à des œuvres pies reconnues, pour tirer les numéros du jeu du Loto Royal, et deux parmi les plus petits, portant des insignes spéciaux, allèrent tous les quinze jours pendant de nombreuses années accomplir cette tâche. Une rétribution était pour cela payée par le Gouvernement à l'Oratoire. D. Bosco cependant avec une héroïque force morale se montrait toujours un défenseur de la cause de Dieu, sans l'ombre de respect humain.

Néanmoins, et cela a provoqué tant de fois notre étonnement personnel, il suivait dans ces cas-là les règles dictées par l'Ecclé-

siastique : — « Si un puissant t'appelle à venir près de lui, retire-toi à l'écart ; car c'est justement pour cela qu'il t'appellera et t'appellera de plus belle. Ne sois pas importun pour ne pas être chassé ; et ne te tiens pas en arrière au point d'être oublié. Ne le retiens pas pour parler avec lui comme tu ferais avec un égal et ne te fie pas à ses nombreuses paroles : parce qu'en te faisant parler il te mettra beaucoup à l'épreuve, et que sous forme de jeu il t'interrogera pour t'arracher tes secrets. Son esprit impitoyable tiendra compte de tes paroles et ne s'interdira pas de te faire du mal. Veille sur toi et fais très attention à ce que tu entends quand on te parle ; car tu chemines au bord de ta ruine. Mais en écoutant cela comme en rêve, réveille-toi (1) ».

Donc le Comte Camille, profond connaisseur des hommes et des passions et qui possédait l'art très difficile de savoir s'en servir adroitement à ses propres fins, venait avec une certaine fréquence rendre visite à D. Bosco à Valdocco. Et il voulait que, de temps en temps, ce dernier se rendît pour le repas de midi ou le petit déjeuner dans son hôtel particulier. En était témoin Tomatis Charles. [Le Comte] montrait qu'il éprouvait un grand plaisir à entendre [D. Bosco] parler des Oratoires des dimanches et des jours de fête, et il l'interrogeait sur ses projets et sur ses espoirs dans le développement futur de son œuvre, tandis qu'il lui assurait qu'il lui apporterait tous les secours possibles. D. Bosco s'entretenait avec lui en usant de ces manières respectueuses qui conviennent à un inférieur, en répondant tantôt avec franchise, tantôt avec circonspection ; mais toujours avec cette amabilité qui liait les cœurs. Le Comte ne cessa pas de se montrer bienveillant lorsqu'il succéda à Santarosa au Ministère du commerce, et, lorsqu'il devint Président du Cabinet et l'âme du

(1) [Si] 13,[9-14] .

Gouvernement. « Le Comte Camille, nous racontait plus tard D. Bosco, qui en Piémont fut l'un des Chefs dirigeant les sectes et qui fit un mal immense, me considérait comme l'un de ses amis. A plusieurs reprises il me conseilla de faire ériger en personne morale l'Œuvre des Oratoires. Un jour, en me poussant à suivre son avis, il ne me promettait rien de moins qu'un million pour le développement de mon œuvre. Ne sachant pas quoi penser d'une telle offre et quoi répondre à qui la faisait, je demeurai silencieux, souriant en moi-même, et il reprit : — Donc que décidez-Vous ? — Et je répondis avec délicatesse que j'étais désolé de ne pouvoir accepter un aussi beau cadeau. — Et pourquoi ? ajouta le Comte en me regardant avec étonnement. Pourquoi refuser une somme aussi importante, alors que Vous avez besoin de tout et de tous ? — Parce que, Monsieur le Ministre, fis-je remarquer avec tranquillité, si j'acceptais, demain il me serait enlevé, et peut-être Vous-même me reprendriez ce million, qu'aujourd'hui Vous m'offrez avec tant de générosité. — Le Comte, devant ce franc-parler, ne se fâcha pas et changea de conversation ». Mais ne semble-t-il pas que D. Bosco lisait l'avenir d'un homme qui pousserait à la suppression des Ordres Religieux, à la confiscation du patrimoine de l'Eglise ? Et n'est-elle pas admirable sa franchise pour dire la vérité ? Et dans ces offres de subsides, plusieurs fois répétées, même de la part du Gouvernement, est-il possible de supposer que Cavour n'avait pas un but caché ? de supposer qu'il n'avait pas un projet prémédité ?

D. Bosco lui-même nous raconta également [ceci] : « Je n'étais pas trop porté à m'asseoir à la table du Comte, malgré ses invitations empressées ; mais comme parfois j'avais à traiter avec lui d'affaires importantes, il me fallait me rendre à son hôtel particulier ou au palais du Ministère. Mais plusieurs fois, et déjà il était Ministre, il me dit résolument ne pas vouloir me donner audience, sinon à l'heure du repas de midi ou du petit déjeuner, et que,

si j'avais besoin de quelque faveur de sa part, à moi de m'en souvenir, à sa table il y avait toujours une place pour moi. — Ce sont là, me faisait-il remarquer, les moments où nous avons la possibilité de parler avec la plus grande liberté. Dans les bureaux il y a trop de monde, et nous pouvons à peine nous dire deux mots en vitesse, en frisant l'impolitesse, et puis [nous devons] nous séparer aussitôt. — Et également le Marquis Gustave, son frère, avait établi les mêmes heures, et il ne voulait pas autrement, pour causer de mes affaires. Et je dus m'accommoder à une si aimable mais pour moi pesante condition. D'autant plus qu'un jour, m'étant présenté pour des motifs urgents au bureau du Comte, ce dernier refusa de me recevoir, et il ordonna à un domestique de me conduire dans un salon. Là il m'invita à l'attendre, car il voulait absolument me faire déjeuner avec lui, en promettant qu'il m'écouterait. Alors il m'accordait tout ce que je demandais ».

Nous avons plusieurs fois réfléchi pour savoir quelle chose d'importance D. Bosco put demander au Comte Camille. Il semble qu'il ait plaidé auprès de lui la cause des Oblats ; il est d'autre part certain que par son intermédiaire il a obtenu du Gouvernement des locaux pour la première loterie ainsi que des remises de la taxe postale ; pour autre chose nous n'avons pas d'information. Il ne semble pas qu'il s'agisse de dons car nous n'en avons pas trouvé mention dans les papiers de D. Bosco et lui-même n'en parla jamais ; ni encore de protection contre quelque injustice, car alors les autorités se montreraient favorables à l'Oratoire. Or, comme D. Bosco n'ajouta aucune explication au sujet des choses accordées auxquelles il fait allusion, nous pouvons, nous semble-t-il, déduire qu'il y a eu des demandes et des agréments sauvegardés par un secret promis et tenu. D'autant plus que nous savons avec certitude que de très graves affaires furent réglées par lui de cette manière avec d'autres personnages. C'est pourquoi nous nous demandons : Et D. Bosco n'aura-t-il rien tenté pour alléger d'une manière ou d'une autre la captivité de son Archevêque ? De temps en temps il se rendait à Fenestrelle chez le Curé,

D. Guigas Jean-Baptiste, son ami, et là il prêchait. C'est un fait, d'après les attestations d'anciens élèves, qu'en 1850 il y alla aussi. Nos notes, prises voilà désormais sept lustres, n'ont pas de date du jour et du mois. Toutefois, en examinant où D. Bosco a pu séjourner au cours de cette année-là, de quels endroits il a pu expédier ses lettres, nous sommes restés persuadés que ce déplacement ne put avoir lieu que dans les derniers jours d'août ou dans les premiers de septembre.

Interrogé bien des années après sur le motif pour lequel il s'était rendu à Fenestrelle cette année-là, il répondit sans plus : — Je désirais voir ces sommets dans la montagne où se produisit la bataille de l'Assietta, car je projetais d'écrire une histoire d'Italie. Dès lors nous sembla un peu étrange cette promenade de simple passe-temps : c'était là, en effet, une chose contraire aux habitudes de D. Bosco, spécialement à une époque où il était si accablé par les préoccupations ; et étrange aussi le motif qu'il alléguait, puisque c'est seulement en 1856 qu'était publiée l'Histoire d'Italie. Toutefois alors nous n'avons pas pensé à pousser davantage nos investigations, car nous étions loin de soupçonner qu'il pût y avoir un mystère. Mais à présent, si l'on réfléchit au fait qu'à l'intérieur des murs noirs de la forteresse se trouvait enfermé son Archevêque, que, lui [D. Bosco], il était en relation avec la famille du commandant du fort, Alphonse de Sonnaz, ce déplacement qu'il fit ne pourrait-il pas être en rapport avec ces mots : *Alors Cavour m'accordait tout ce que je demandais ?* N'aura-t-il pas cherché à arriver jusqu'à la prison de son Pasteur, ou bien à lui faire parvenir, oralement ou par écrit par l'intermédiaire d'une personne de confiance, quelque information désirée ? Ce pourra être là une supposition de notre part, mais il est certain cependant que D. Bosco nous affirmait un jour : On ne saura jamais une grande partie des choses que j'ai faites au cours de ma vie !

En attendant, ces jours-là, par ordre de Massimo d'Azeglio, Mgr Fransonì, sans preuves de culpabilité, sans procès, avait été

dépouillé des biens de sa mense et condamné à être banni du Royaume. C'est pourquoi le 28 septembre on le fit sortir de la forteresse et conduire aux frontières à travers les Alpes. L'illustre défenseur de l'Eglise choisissait pour lieu de son exil la ville de Lyon, où les Autorités, civiles comme militaires, ecclésiastiques comme laïques, rivalisèrent d'efforts pour lui rendre hommage. Là lui fut présenté le magnifique bâton pastoral, don des piémontais. Depuis Lyon il continua à gouverner son Archidiocèse, de la meilleure façon qu'il pouvait, jusqu'à sa mort. Les ennemis de ce grand Archevêque en inventèrent de toutes sortes pour attaquer sa réputation et le désignèrent même comme *conspirateur* contre le *Gouvernement du Roi* ; mais efforts inutiles. Le Pape, les Evêques du Piémont, de la Savoie, de la Ligurie et d'autres régions, les catholiques, je dirais, du monde tout entier, en louèrent la conduite et lui offrirent, même à l'aide de riches cadeaux, une attestation de leur haute admiration. L'histoire véridique, par ailleurs, a déjà mis en claire lumière toute son innocence et, tandis qu'elle gardera pour toujours une page glorieuse à son impérissable mémoire, elle ne cessera pas d'infliger une marque d'infamie indélébile à ses persécuteurs.

Mgr Frasoni, même éloigné, ne cessa jamais de protéger l'Oratoire et de le favoriser de toutes les manières, et de recommander à D. Bosco la nécessité, dans la perspective de sa mort, de pourvoir à la continuation de son œuvre. Egalement par l'intermédiaire du Théol[ogien] Borel et du Théol[ogien] Robert Murialdo, qui étaient allés à Lyon, il lui fit répéter un avertissement similaire. Et D. Bosco, de son côté, avait toujours recours à lui pour avoir un conseil. Bien plus le Chan[oine] Anfossi, Prof[esseur], affirme comme une chose certaine que très peu de temps après D. Bosco alla à Lyon rendre visite à son Archevêque, en faisant preuve d'un franc courage, même en face de ceux qui l'avaient exilé.

Nous finirons en disant que les relations amicales avec le Ministre Cavour cessèrent en 1855, lorsque furent supprimées

de nombreuses maisons religieuses. Mais le Comte ne se déclara jamais hostile à D. Bosco. La Divine Providence, presque pour plaisanter, avait mis au moment voulu à ses côtés deux [personnages] admirateurs cordiaux de l'Oratoire et excellents catholiques. Le premier était l'Av[ocat] Jean-Baptiste Gal, déjà nommé, qui, à la chute du pouvoir de Gioberti, avait été choisi par le Comte Camille pour être son secrétaire particulier, et jusqu'en 1861 il put connaître toutes les manœuvres secrètes de la politique. Attaché ensuite aux Affaires extérieures pendant 10 bonnes années, ayant demandé sa retraite au Gouvernement en 1870, il venait rendre visite plusieurs fois par an à son ami D. Bosco, tantôt de Torgnon, son pays natal dans le Val d'Aoste, et tantôt de S[an] Remo où il avait l'habitude de passer l'hiver. Le second fut le Chev[alier] Cugia Delitala, qui succéda à Gal dans la charge de secrétaire particulier et y resta jusqu'à la mort de Cavour. Nous conservons les poésies pleines d'affection et de beauté que Delitala présentait à D. Bosco le jour de sa fête patronale. D. Bosco avait des amis partout.

CHAPITRE XII

Retraite spirituelle à Giaveno — Lettre de D. Bosco au Théol[ogien] Borel — Amour plein d'affection de D. Bosco pour les retraitants — Le marchand et les singes — Les sermons de D. Bosco — Visite à la Sacra di S[an] Michele [voir dans le bas de la page 118] — Le retour à Turin — Guérison d'une fièvre persistante — Menaces contre les jeunes de l'Oratoire et pardon.

En septembre, D. Bosco conduisit un grand nombre de ses jeunes pour passer une semaine de retraite spirituelle dans le petit Séminaire de Giaveno, qui alors, en raison des vacances, était vide d'élèves. S'y rendirent à pied les jeunes de l'Internat et un bon nombre d'habitueés [de l'un ou de l'autre] des trois Oratoires, qui purent obtenir la permission de leurs parents ou de leurs patrons. Guidés par l'excellent Théol[ogien] Robert Murialdo, ils faisaient joyeusement le voyage, en chantant des cantiques à la Très sainte [Vierge] Marie ou des chansons morales apprises à l'Oratoire. Don Bosco partit par la diligence, soit pour aller préparer le repas de midi à Avigliana, soit pour accompagner quelques-uns d'entre eux qui en raison d'un empêchement de maladie ne pouvaient pas faire le voyage à pied. Parvenus à Avigliana, ils firent halte et au moyen d'un repas de midi plutôt bien fourni ils se restaurèrent sur le bord du lac [dans un coin] charmant. A cette occasion ils eurent la chance précieuse d'entrer en relation étroite avec le pieux et charitable prêtre D. Victor Alasonatti, qui nourrissait tant d'estime pour l'Oratoire et un intense amour pour D. Bosco.

Pour les frais nécessaires, pour la nourriture et les choses semblables, pendant la retraite [spirituelle], D. Bosco avait obtenu de l'Œuvre de Saint Paul un subside spécial, qui fut une véritable providence. Les prédicateurs furent le chanoine Arduino, archiprêtre de la Collégiale de Giaveno, homme très célèbre pour la doctrine et le zèle, le Théologien Giorda et D. Bosco ; leur aide pour les confessions était le Théol[ogien] Robert Murialdo, directeur de l'Oratoire de l'Ange Gardien. Afin que le pieux exercice fût utile à un plus grand nombre d'âmes, il s'arrangea pour faciliter aux jeunes de la commune d'y prendre part, eux aussi ; et le bien obtenu de tout cela fut grand pour tous.

D. Michel Rua, après de nombreuses années, raconte encore avec une vive émotion le soin paternel que D. Bosco prenait de lui et de tous les autres, en supportant les actes de vivacité enfantine de beaucoup et en obtenant d'une façon affectueuse le silence et l'attention aux moments indiqués.

Au sujet de cette retraite [spirituelle] D. Bosco écrivait ceci au Théol[ogien] Borel :

Très ch[er] M. le Théologien,

J'espère accomplir un geste agréable à V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère] en Vous faisant part que notre retraite [spirituelle] a excellemment commencé. Le nombre *inter totum* [tout le monde compris] s'élève à cent trente ; à table nous ne sommes que cent cinq, les autres viennent de l'extérieur pour assister aux cérémonies sacrées. Les prédicateurs sont M. le Curé pour la méditation, le Théol[ogien] Giorda Junior pour les conférences ; tous les deux donnent pleinement satisfaction à mon attente et à celle des jeunes.

De quatre à cinq heures, c'est la récréation, et aujourd'hui en sortant de la chapelle pas même un seul ne voulut en profiter et tous voulaient aller dans la salle de réflexion.

A ces jeunes je voudrais donner un souvenir, et pour cela je Vous laisse me procurer ce que Vous estimez, médailles, croix, etc. J'oubliais de Vous dire que, dans ma chambre à l'Oratoire

sous le Bureau (Barracon*), il y a des chapelets achetés il y a quelque temps ; qui sait s'il n'est pas bien d'en donner un à chacun ? Faites donc de la façon suivante : allez chez moi, prenez les chapelets au nombre de cent trente ; près d'eux, il y a des [livres] *Jeunesse Instruite* reliés en or*, envoyez-m'en une douzaine ; en faisant de tout cela un seul paquet, remettez-le à la diligence de Giaveno, qui part chaque jour à quatre heures de Turin, de l'Auberge de la Forge, et faites part aussi à ma mère que je vais notablement mieux ; le Théol[ogien] Murialdo est un peu enroué, Savio a les fièvres, le concierge de Vanchiglia aussi ; les autres vont tous bien. Priez afin que tout aille bien. Saluez D. Pacchiotti, D. Bosio et nos autres prêtres de l'Oratoire.

Je n'ai plus le temps d'écrire : faites part du contenu de cette lettre à D. Cafasso. Que le Seigneur Vous accompagne : *Dominus det* [Que Dieu {nous} accorde {sa paix}].

Giaveno, 12 Septembre 1850.

[Votre] *ami très aff[ectionné]*

D. BOSCO J[ean].

P.S. — Un petit balluchon a été oublié dans la cuisine, joint à un paquet enveloppé dans du papier, que je [Vous] prie de joindre à ce dont il est parlé ci-dessus.

Dans cette lettre on évoque le souvenir de la récréation. D. Bosco s'attardait souvent à causer avec ses retraits qui après le repas de midi ou après celui du soir venaient tous autour de lui. Brosio Joseph écrivit : « Il avait toujours quelque anecdote agréable à raconter, quelque nouvelle plaisanterie pour les égayer. Il ne prenait pas de tabac [à priser], et il empêchait ses élèves d'en prendre ; mais, l'un des premiers jours, il sortit de sa poche une grosse boîte pleine à ras bord de ce [produit]. Tous les jeunes furent [comme agrippés] à ses vêtements en en

*. *Barracon* (mot dialectal) signifiait petite boutique, meuble utilisé pour le marché ; ici sans doute espace dans lequel D. Bosco range la réserve d'objets de valeur commerciale.

. *reliés en or* : livres dont la reliure porte des lettres ou des motifs dorés.

demandant une pincée, et D. Bosco répondit : — Oui, volontiers si c'était nécessaire : c'est pourquoi j'en donnerai à tous ceux qui ont une tabatière. — Aussitôt quelques-uns, déjà plus âgés, parmi lesquels Gillardi Jean et Randù Joseph, présentèrent leur boîte car ils prisaitent ou sur le conseil du médecin ayant mal aux yeux ou à la tête, ou bien en raison d'une vieille habitude. A ceux-là D. Bosco remplit les tabatières et il leur fournit le tabac pour tout le temps que dura la retraite [spirituelle]. Des attentions de cette espèce lui gagnaient merveilleusement les cœurs ».

Mais surtout pendant ces récréations D. Bosco interrogeait l'un ou l'autre sur le sujet du sermon et sur les faits les plus importants. Un matin il avait fait la conférence à propos du scandale ; c'est pourquoi pendant la récréation de l'après-midi, comme il se trouvait entouré par de nombreux jeunes, parmi lesquels plusieurs de la paroisse, il se mit à demander ce qu'il avait dit. Il en interroge un, et il ne lui répond pas ; il demande à un autre, et il se trouve dans l'embarras ; il passe à un troisième, à un quatrième, à un cinquième, et tous se grattent la tête sans donner de réponse satisfaisante. [—] Oh ! pauvre de moi, s'écria alors Don Bosco ! Ou j'ai parlé en allemand, ou vous avez dormi. — Finalement tout à coup se fait entendre un petit garçon : — Moi, moi, cria-t-il, je me souviens. — De quoi te souviens-tu ? — Je me souviens de l'exemple des singes.

Le récit de D. Bosco, sur le mode d'une parabole, avait été celui-ci.

Un marchand, en portant sur son dos, à l'intérieur d'une caisse à marchandises (en piémontais *bóita*), ses différents produits à vendre, voyageait d'un village à l'autre pour les écouler. Une fois parmi les autres, il fut surpris par la nuit avant d'arriver à une certaine ville. C'était l'été ; dans le ciel brillait la lune blafarde, et le marchand, fatigué de la longue route, décida de pren-

dre du repos sur le sol auprès d'un arbre gigantesque. Puis pour se protéger la tête de l'humidité de la nuit, ayant ouvert sa caisse, il tire l'un des bonnets blancs dont il était approvisionné en abondance, le met sur sa tête et ainsi s'endort. Le pays était la patrie des singes, et les branches de cette plante en étaient couvertes. Les magots, ayant vu cet homme avec le bonnet sur la tête, poussés par leur instinct, veulent l'imiter. Que font-ils ? Un commence à descendre tout doucement jusqu'en bas, fouille avec ses pattes dans la caisse à marchandises ouverte, en tire un bonnet, se l'arrange sur la tête et remonte sur l'arbre. Alors tous, l'un derrière l'autre, en font autant, et le jeu ne cesse pas tant qu'il reste un bonnet. Le marchand dormait à poings fermés, et les singes pour la première fois dormirent eux aussi avec le petit bonnet sur la tête, comme de délicates demoiselles. Entre-temps la nuit s'était écoulée. De l'Orient se levait déjà belle et rougeoyante l'aurore matinale, annonciatrice de l'astre du jour, et notre marchand, s'étant réveillé, se lève pour reprendre sa route. Mais quelles ne furent pas sa surprise et sa douleur, quand il s'aperçut que lui avaient été volés tous les bonnets ! Pauvre de moi, cria-t-il, il y a eu les voleurs ; je suis ruiné. Mais en observant mieux et en réfléchissant plus attentivement, il ajouta : et pourtant il semble que non ; s'il y avait eu les voleurs, ils m'auraient tout dérobé et pas seulement les bonnets ; je n'y comprends rien. A cet instant il lève par hasard les yeux, et voit tous les singes coiffés d'un bonnet. Ah ! crie-t-il aussitôt, les voilà les gredins ; et bien vite il se met à leur faire peur, en lançant des pierres pour les obliger à lui redonner en lâchant sa marchandise ; mais les singes, en sautant d'une branche à l'autre, faisaient semblant de ne pas comprendre. Après plusieurs heures d'efforts inutiles, le pauvre marchand, ne sachant plus désormais que faire, se met les mains dans les cheveux, presque de désespoir, et jette rageusement à terre le bonnet qu'il avait encore sur la tête. Ayant vu ce geste, les singes en font autant,

et en un clin d'œil une pluie de bonnets tombe de l'arbre pour la consolation du marchand affligé.

Les jeunes gens, avait conclu D. Bosco, font à peu près comme les singes. S'ils voient quelqu'un d'autre faire le bien, ils le font eux aussi ; si [c'est] le mal, ils l'imitent encore plus vite. D'où la grande nécessité de mettre sous leurs yeux des exemples édifiants, et de les éloigner à mille lieues des scandales.

Par ailleurs, après avoir constaté que, parmi tant de choses qu'il avait dites dans son sermon, les jeunes se souvenaient à peine de certains faits, D. Bosco se fit une grande obligation d'émailler fréquemment le tissu de ses conférences d'exemples et de comparaisons qui frapperaient mieux leur imagination, et par ce moyen il pourrait se frayer un chemin pour éclairer l'esprit et émouvoir le cœur ; et cela réussit avec un très heureux résultat.

En effet, il prêchait et glissait une flamme dans ses récits avec tant d'affection pour le salut des âmes, qu'un jour il s'émut au point d'éclater en de forts sanglots et, descendu de la chaire, il dit au jeune abbé Savio Ascagne d'une façon humble et presque mortifié : [—] Je n'ai pu me maîtriser. — Mais chez les auditeurs émus il produisit un effet indicible.

Il lui appartint de faire la clôture de cette retraite [spirituelle] et il donna la consigne suivante : — Faites chaque mois la récollection. Faites *bien* chaque mois la récollection. Faites *infailliblement* et *bien* chaque mois la récollection. — C'est D. Rua qui en garda le souvenir.

Pour récompenser leur docilité, et pour détendre leur esprit, le lendemain de la clôture de la sainte retraite [spirituelle] D. Bosco emmena ses élèves faire une promenade jusqu'à la Sacra di San Michele. La fanfare de Giaveno voulut les accompagner pour les réjouir de ses douces harmonies. Le trajet sur la montée escarpée apporta l'un des plus délicieux amusements.

Leur capitaine montait une petite bête de somme, et les

jeunes faisaient cercle autour de lui, tantôt en plaisantant avec le bourricot, tantôt en répétant la canzone, alors très familière, qui commençait [ainsi] :

Et vive D. Bosco,
 Qui nous conduit
 Toujours vers la lumière
 De la vertu,
 Qui en lui moins brillante
 Jamais ne fut.

D. Bosco, par contre, en faisant une variante pour le premier vers, chantait : *Et vive Roberto*, en adressant le reste de l'éloge au Théo[ogien Robert] Murialdo, son compagnon de voyage. De temps en temps on faisait un court arrêt ; les musiciens soufflaient dans les trompettes, et les notes harmonieuses, en battant sur une cime qui les renvoyait sur une autre, remplissaient d'échos majestueux les vallées situées plus bas. A ce bruit insolite les oiseaux effrayés voletaient d'un arbre à l'autre ; les paysans sortaient de leurs pauvres habitations pour écouter ; et le petit âne dressait les oreilles, et avec son braiment vulgaire il essayait d'être dans le ton de la fanfare ; c'étaient des scènes d'un agrément indicible. Parvenus au but tant désiré, ils y furent accueillis avec un tendre élan d'affection par les aimables Pères Rosminiens, qui assuraient l'administration religieuse de ce célèbre sanctuaire. D. Bosco était lié à ces derniers par une grande amitié, et lorsqu'ils étaient en voyage, n'ayant pas eux-mêmes de maison à Turin, ils étaient hébergés à Valdocco. Les jeunes visitèrent ensuite l'église, l'établissement et ses souvenirs vétustes ; ils en entendirent l'histoire [racontée] par D. Bosco, en en recueillant des notions très utiles.

D. Bosco, quel que fût le pays où il allait avec ses jeunes, avait l'habitude de raconter l'histoire du lieu et de quelques faits mémorables qui s'y étaient produits. C'est pourquoi il leur dit : « Ce sanctuaire S[aint]-Michel-de-la-Cluse, [en italien] communément appelé *Sacra di S[an] Michele*, parce qu'il est consacré en l'honneur de cet Archange, est l'une des plus célèbres Abbayes des Bénédictins dans le Piémont. De simple

ermitage qu'il était vers l'an 900, construit sous l'inspiration de S[aint] Michel par un certain Jean de Ravenne, homme de sainte vie qui s'était retiré là, il fut transformé quelques années après par Hugues de Montboisier [= Montboissier], dit le Décousu, gentilhomme d'Auvergne, en une majestueuse église de style gothique, avec un grand Couvent annexe pour l'habitation des moines. Hugues, qui faisait construire à ses frais ce monastère, en pénitence de ses péchés, pour le pardon desquels il avait fait le pèlerinage de Rome, laissa la charge des travaux à Atverto ou Avverto, Abbé de Lusathe en France ; celui-ci, une fois terminée la construction de l'édifice, fit venir pour l'habiter les moines Bénédictins qui élurent Atverto lui-même pour être leur premier Abbé. La réputation de leur sainteté s'étant répandue rapidement, le monastère vint à compter jusqu'à 300 moines ; et des Papes et des Evêques, des Rois et des Ducs rivalisèrent d'efforts pour faire des largesses en privilèges et en cadeaux à ce [monastère]. — Mais comme on avait perdu la discipline primitive de la règle, il fut en 1383 érigé en Abbaye en commende sous le patronage des Comtes de Savoie, et continua ainsi jusqu'à l'invasion française, au début de ce siècle, lorsque avec le reste fut aussi supprimée la célèbre Abbaye. Cependant restauré et embelli pour effacer les ravages du temps grâce à la magnificence de nos bons souverains Charles-Félix et Charles-Albert, il fut cédé aux Pères Rosminiens, qui aujourd'hui vous accueillirent avec tant d'affection et de générosité. Entre ce mont sur lequel nous sommes actuellement, appelé Pircheriano [= Pirchiriano ; 'mont des porcs'], et l'autre mont appelé Caprasio ['mont des chèvres'] qui se tient devant vous, vous voyez là en bas une vallée large d'un peu plus de mille pas. Celle-ci forme la cluse ou la gorge de Suse, ainsi appelée parce qu'elle ferme presque le passage aux armées qui par là descendraient de la France. Ce passage est célèbre dans l'histoire en raison du stratagème de Charlemagne qui, pour secourir le Pontife de Rome, ayant franchi la Cluse, prit à revers Didier, roi des Lombards, et l'ayant battu, il mit fin à leur règne en Italie ».

Bien qu'aux jeunes il ne fût pas déplaisant d'apprendre des choses que jusque là ils ignoraient, toutefois vers midi une autre curiosité occupait en priorité leur esprit. La promenade du matin et l'air extrêmement pur qui soufflait sur ces chaînes alpines avaient suscité à l'intérieur d'eux un besoin, auquel on donne le nom d'appétit ; et même plus qu'appétit, leur [besoin] pouvait être dit une vraie faim. C'est pourquoi, pendant la visite, en passant d'un lieu à un autre, ils ne pouvaient se retenir de lancer de temps en temps un coup d'œil furtif vers le réfectoire, et pour eux l'heure du repas de midi mettait mille ans à venir. Cette [heure] arriva finalement, et bien qu'ils ne fussent pas tous musiciens, ils mangèrent néanmoins tous avec un appétit musical*.

Ensuite, n'ayant pas de quoi fournir une compensation satisfaisante à leurs charitables hôtes, ils les rétribuèrent en chantant et en jouant de la musique. Donc, si les garçons de D. Bosco se réjouirent ce jour-là, bien plus encore se montrèrent heureux les bons Pères, qui étant venus au milieu d'eux les conduisaient çà et là pour visiter les alentours et les autres curiosités dignes, elles aussi, d'une attention particulière. Plusieurs heures de nouveaux divertissements s'étant écoulées, ils se rassemblèrent tous au pied de l'autel et, après le chant des litanies, on donna la bénédiction du Saint Sacrement.

Ayant ainsi invoqué la protection du Ciel, on fit encore jouer la musique, on adressa une cordiale salutation aux vigilants gardiens du Sanctuaire renommé, et vers cinq heures de l'après-midi, une fois accomplie par ces bons Pères une distribution de petits pains avec l'accompagnement de fruits excellents, pleins de reconnaissance, ils prirent congé d'eux et commencèrent à descendre. Arrivés à S[ant']Ambrogio [di Torino], endroit où la route se divise en deux, on fit une courte halte. Les musiciens jouèrent une symphonie joyeuse, à la fin de laquelle ceux de Turin crièrent *Vive les gens de Giaveno* et ceux-ci répétèrent *Vive les Turinois*, et avec les signes de la plus affectueuse amitié ils se séparèrent, les uns pour rentrer à Giaveno, et les autres à Turin par la route de Rivoli. Leur marche fut accom-

* *Appétit musical* : pour exprimer un appétit énorme le dialecte piémontais parle d'un 'appétit de musiciens'.

plie au milieu de joyeux cantiques, de la récitation de pieuses prières et de la narration de charmantes anecdotes effectuée tour à tour par D. Bosco et par le Théol[ogien] Murialdo ; ce dernier, en se plaçant de nouveau sur [le sujet de] la sainte Retraite [spirituelle], leur laissa comme consigne de réciter chaque jour de leur vie un *Ave Maria*, pour obtenir la grâce qu'aucun de ceux qui l'avaient faite n'eût à se perdre en enfer. — Quel doux plaisir ce sera donc, leur disait ce bon religieux, quelle joie ce sera donc quand nous pourrons faire tous ensemble nos belles promenades sur les éternelles et très riantes collines du Paradis !

Ils parvinrent à la ville de Rivoli : la nuit était quelque peu avancée et, pour la plupart, ils étaient fatigués à n'en plus pouvoir. Il restait encore à faire 12 kilomètres. D. Bosco n'eut pas le cœur de faire continuer [aux jeunes] la route jusqu'à Turin dans cet état et, les ayant conduits dans une auberge, il chercha [à savoir] combien de diligences et d'omnibus on pouvait dénicher afin de les faire transporter par ces véhicules. Mais on n'en trouva pas en nombre suffisant, et c'est pourquoi des jeunes, une vingtaine, durent se résigner et continuer le voyage à pied. Mais D. Bosco pensa à ces derniers d'une autre manière et, après les avoir déridés par des paroles aimables, il fit venir à lui Brosio, celui qu'on appelait le *Bersaglier*, et lui remit une somme d'argent pour qu'il les fit tous reprendre des forces avec un bon dîner ; et ainsi fut fait. Revint alors dans les esprits le bon Jésus qui, à la vue des foules affaiblies pour l'avoir suivi, s'écria tel un Père affectueux : J'ai pitié de ces personnes : *Misereor super turbas* ; et il leur procura de quoi ne pas défaillir en route.

Après avoir pris un peu de repos et d'alimentation, l'arrière-garde se remit en chemin en direction de Turin. La nuit était déjà très avancée, et pour chasser la peur de l'esprit des plus timides et pour faire paraître moins long leur trajet, le *Bersaglier* employa un stratagème : il saisit deux pierres, invita les autres à en faire autant, et tous à un moment commencèrent à les battre ensemble. De cette façon, furent improvisées une musique et une illumination de dernière

fabrication, et au milieu de ce martèlement et de ces étincelles de pierres ils parvinrent à l'Oratoire vers onze heures du soir.

Le 21 septembre 1850 D. Bosco signait et présentait sur papier timbré la liste des noms d'une bonne centaine de ces retraitants à la direction de l'Œuvre pie de S[aint] Paul, qui paya la dépense entière de leur retraite [spirituelle]. Une liste de neuf autres noms complétait la précédente, si bien que d'après nos archives on peut connaître la majeure partie de ceux qui allèrent à Giaveno et leur âge * (1).

* Certains parmi les plus jeunes semblent être indiqués avec un âge supérieur à leur âge réel. La raison est sans doute d'ordre administratif. Quelques exemples sont signalés par un °.

(1) Nous lisons ceci dans un document autographe de D. Bosco : Retraite [spirituelle] à Giaveno 1850. — Brosio Joseph, 21 ans — Cumino Joseph, 17 — Diato Barthélemy, 18 — Reffo Hermann, 18 — Gaspardone Thomas, 18 — Testore Michel, 17 — Costa Eugène, 19 — Tirone Dominique, 18 — Piumatti Jean, 18 — Beglia Jacques, 17 — Buzzetti Joseph, 18 — Rastelli Jean, 19 — Reviglio Félix, 18 — Reviglio Joseph, 17 — Caglieri Hyacinthe, 18 — Gastini Charles, 18 — Chiosi Joseph, 16 — Canale Joseph, 22 — Fornasio Clément, 21 — Libois Michel, 18 — Borselli François, 20 — Gotti Etienne, 18 — Micheletti l'aî[né], 19 — Micheletti le ca[det], 17 — Pagani Félix, 16 — Montanaro Laurent, 25 — Porporato Laurent, 16 — Ghiotti Antoine, 28 — Pasquale Michel, 16 — Gillardi Jean, 48 — Manuele Matthieu, 17 — Chiala ° César, 16 — Bruno Georges, 17 — Bertolino Jacques, 17 — Bosselli Je[an]-Bapt[iste], 16 — Margaretelli Etienne, 16 — Bruna Joseph, 16 — Savio ° Ange, 17 — Bargetti François, 20 — Costante Zéphyrin, 17 — Valfrè Jean, 20 — Croce Alexandre, 16 — Jeu[ne abbé] Casetti François, 16 — Bardissone Jean, 17 — Comoglio Joseph, 23 — Rovetti Joseph, 38 — Marchisio Dominique, 16 — Locatelli François, 17 — Ferrero Jean, 16 — Rua ° Michel, 16 — Jeu[ne abbé] Savio Ascagne, 18 — Odasso Joseph, 16 — Rossi François, 17 — Bracotti Jean, 18 — Battagliotti Joseph, 18 — Audenino Victor, 16 — Ippolito Louis, 17 — Perim Jean, 16 — Vascetti Victor, 17 — Falchero François, 19 — Pasero Laurent, 17 — Alasia Félix, 17 — Casassa Joseph, 16 — Gorino Pierre, 33 — Forno Bernard, 38 — Piovano Pierre, 25 — Gilardi Dosithée, 40 — Casanova Alphonse, 26 — Gauter Jean, 22 — Rovere Jules, 19 — Bajetti Jean, 25 — Serale Pierre, 16 — Castagna Jacques, 16 — Gatta Bernard, 22 — Rovaretto Antoine, 17 — Reviglio Joseph, 16 — Giovannino

Nous avons voulu raconter en détail l'histoire de cette Retraite [spirituelle] et de cette promenade, parce chez les jeunes elle demeura gravée comme l'un des plus agréables souvenirs, et pour que l'on connaisse mieux le soin de D. Bosco à faire servir Dieu dans une sainte joie.

A certains cette promenade donna également la raison de croire aux vertus singulières de D. Bosco. Pour obtenir de Dieu des guérisons et d'autres grâces, il suggérait, c'était son habitude, à ceux qui avaient recours à lui [de faire] des prières spéciales et parfois même un vœu. Le jeune Reviglio Félix avait supporté pendant plusieurs mois les fièvres tierces, qui l'avaient mis dans un tel état que les médecins le déclarèrent phtisique. D. Bosco l'avait conduit à Giaveno, et au cours de la confession, comme nous le raconta Reviglio lui-même, il lui suggéra de faire le vœu de recevoir le Sacrement de pénitence tous les huit jours pendant l'espace de six mois. Dans le même temps il lui conseillait quelques pieuses pratiques. Ce moyen fut plus efficace que tous les médicaments qui jusqu'alors n'avaient pas eu d'effet, et en peu de temps le jeune homme fut remis en parfaite santé.

Un autre jeune, ayant environ vingt-sept ans, l'un des plus âgés qui fréquentaient alors l'Oratoire, faisait la Retraite [spirituelle] ; il vaut mieux taire son nom : il entre dans la sacristie tandis que

Augustin, 16 — Giacomelli Antoine, 21 — Barrucco Joseph, 35 — Lione François, 17 — Costa Eugène, 19 — Comba Antoine, 18 — Usseglio Jean, 19 — Tessa Charles, 17 — Brunelli Jean, 19 — Ricci François, 16 — Vesso Georges, 17 — Rosso Félix, 21 — Ferro Félix, 17 — Demateis Jean, 22 — Ferro Michel, 20 — Picco Je[an]-Bapt[iste], 20 — Rolando, 17 — Luciano Delphin, 20 — Marnetto Paul, 25 — Randù Joseph, 45 — Rosa Hyacinthe, 18 — Guardi, 19 — Cagno Jacques, 16 — Pezziardi Albert, 16 — Santi Modeste, 17 — Giovale Gaudence, 17 — Plano Jean, 16 — Depetris, 21 — Dalmasso François, 17 — Rufino François, 17 — Giay Irénée, 19 — Davico Louis, 23 — Usseglio Louis, 20.

D. Bosco était prêt pour aller célébrer la Messe. Brosio Joseph tenait déjà le missel pour la servir et ce jeune le lui arrache des mains grossièrement et se met en route tout de suite. D. Bosco, qui fut toujours l'homme du pardon, en voyant Brosio subir une telle offense, lui fit aussitôt un signe de l'œil de céder et de se tranquilliser. Mais après la messe, l'ayant pris à part, il lui dit : — Brosio, tu as fait une belle action en cédant. Tu verras en son temps qui est ce jeune ! — Et malheureusement D. Bosco prévoyait juste.

En effet, quelque temps après ce [garçon] se vendait aux protestants, désertait l'Oratoire et était au premier rang parmi les chahuteurs et les blasphémateurs de la Jardinière. A plusieurs reprises il apparaissait, menaçant, dans les parages de l'Oratoire pour effrayer les jeunes et ainsi les pousser à se tenir loin de D. Bosco ; mais ce dernier avait déjà dit quelque chose à Brosio au sujet de la conduite de ce misérable, et c'est pourquoi le Bersaglier le surveillait. Un jour, il se présenta à la grille d'entrée de la cour, armé d'un long stylet, prêt à s'en servir si quelqu'un avait essayé de le repousser. Un enfant courut aussitôt avertir le Bersaglier, tandis que ses autres compagnons remplis d'épouvante s'étaient enfuis vers l'extrémité opposée. Brosio s'approcha de lui, en le priant de se retirer, d'abord de façon affectueuse et ensuite dans une attitude assez résolue ; mais, en voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, car ce querelleur ivre cherchait des prétextes pour en venir au corps à corps, il se retira, en l'observant à distance respectueuse. Mais ce forcené ne tarda pas à tomber entre les mains de la justice, et D. Bosco, appelé à déposer contre lui, lui obtint le pardon et la remise de peine, et il se contenta de supplier le tribunal de bien vouloir protéger sa personne et l'Oratoire : ce qui fut exécuté par l'envoi de ce sujet, reconnu dangereux, loin de la ville de Turin. D. Rua apprit cela de la personne qui avait accompagné D. Bosco au tribunal.

CHAPITRE XIII

Achat du champ des rêves — Pourparlers avec Rosmini pour un prêt et projet d'une construction à Valdocco — Don Bosco pour la seconde fois à Stresa — A Castelnuovo — Indulgences pour la Chapelle des Becchi — Lettre de D. Bosco au Théol[ogien] Borel — Cagliari Jean rencontre D. Bosco.

AU COURS des mois précédents D. Bosco n'avait pas écarté de ses visées les propositions faites à l'Abbé Rosmini. C'est pourquoi le 20 juin, avec un acte passé devant le notaire Turvano, il faisait l'acquisition, auprès du Séminaire de Turin, d'un terrain d'une journée ([mesure piémontaise équivalant à] 38 ares), cultivé comme potager et de forme triangulaire, pour le prix de 7 500 livres. C'est cet emplacement même où, après d'autres reventes et achats, se dressent aujourd'hui [1904] l'Eglise Marie-Auxiliatrice et les ateliers de l'imprimerie avec la cour annexe.

Le Père Gilardi Charles avait entre-temps écrit de Stresa à D. Bosco, [en disant] que l'Abbé Rosmini acquiesçait volontiers à sa demande de lui donner une somme à titre de prêt. D. Bosco lui répondait ainsi :

Très ill[ustre] Monsieur,

C'est avec une grande satisfaction que j'ai reçu la lettre très aimable de V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] exprimant les senti-

ments du Très rév[érend] M. l'Abbé Rosmini, et elle me fit d'autant plus plaisir, car l'offre dépasse mon attente.

J'accepte donc le prêt de vingt mille francs à employer dans le bâtiment dont nous avons déjà parlé, en en donnant une assurance-[crédit] hypothécaire et en nous réservant de venir en des temps meilleurs à des décisions relatives aux moments, aux lieux et aux personnes. Mais comme à présent je suis très accablé par les loyers, je demanderais donc seulement de me faire grâce de l'intérêt pendant trois ans, jusqu'au moment où, entrant en possession du nouvel Oratoire, je serais déchargé en partie du loyer actuel. Je dis cela seulement pour ma convenance, et non comme condition du contrat, puisque j'accepte la proposition même sans d'ultérieurs avantages.

Pour nous entendre de façon adéquate, voyant nécessaire la présence des deux parties, j'attendrai seulement que soit terminé le projet déjà commencé de la nouvelle construction pour le porter personnellement chez Vous et avoir ainsi les sages avis du Très Cél[èbre] Monsieur l'Abbé Rosmini.

Présentez mes sentiments de la plus vive gratitude à votre très vénéré Supérieur et dans l'espérance que le Seigneur, qui disposa les choses pour que fussent commencés nos pourparlers, veuille les achever pour sa plus grande gloire et pour l'avantage spirituel de nos âmes et de celle d'autrui, je considère comme un honneur de pouvoir me déclarer

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Turin, 13 juillet 1850.

Très hum[ble] Serviteur ami

D. BOSCO J[ean]

Chef des Garnements.

Le Père Gilardi, comme procureur des Rosminiens, répondait ceci au Directeur du pieux Internat à Valdocco :

Stresa, 26 juillet 1850.

Ayant commencé par présenter les excuses que je Vous dois pour avoir jusqu'ici tardé à répondre à votre très aimable [lettre] du 13 de ce mois, [je dirais que] mon Très rév[érend] P[ère] D. Antoine Rosmini ne pourrait, même pas dans les trois premières années, se priver de l'intérêt du capital convenu ; mais il pourrait Vous accorder d'en différer au-delà des trois années le versement effectif, au moyen des *billets à ordre*, ou *pagherò* * comme il les appelle, que Vous lui feriez en attendant.

Le Très rév[érend] Sus[nommé] avec beaucoup de plaisir a compris votre détermination à venir bientôt nous voir et il désire que Vous ne tardiez pas trop, également pour cette raison que la somme d'argent serait presque entièrement prête à être mise n'importe quand à votre disposition, etc., etc.

C[harles] GILARDI P[rêtre].

D. Bosco lui écrivait de nouveau :

Très ch[er] D. Charles,

Je crains que mon retard à me rendre à Stresa ne cause quelques doutes au sujet de notre entente ; c'est pourquoi je crois bon d'écrire à V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère] et de Vous exprimer que l'unique motif de mon retard actuel est bien l'attente du plan et du projet de la maison à construire. M. Bocca m'a assuré qu'au cours de cette semaine il finit le travail désiré, de sorte que la semaine prochaine j'espère pouvoir me rendre à Stresa. Toutefois, devant le 9 septembre être engagé pour une session de Retraite Spirituelle, il s'ensuivra que, si je ne vais pas la semaine prochaine, je ne le pourrai pas avant le 16 du prochain [mois de] septembre.

* *Pagherò* : le mot italien 'pagherò' veut dire 'je paierai'.

C'est le motif pour lequel je n'ai pas pu effectuer mon voyage à Stresa, comme je le désirais. C'est pourquoi je Vous prie de me faire excuser auprès du Très rév[érend] M. l'Abbé Rosmini et de lui assurer que je suis toujours dans la même détermination.

Tandis qu'avec les sentiments de la plus grande vénération, je considère comme un grand honneur de pouvoir me dire de tout cœur in Domino [dans le Seigneur]

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très ch[ère]

Turin, 27 août 1850.

Très obl[igé] Serviteur

D. BOSCO J[ean].

Donc le 16 septembre 1850 D. Bosco partait de Turin pour Stresa. Il allait pour s'entendre au sujet d'affaires et de constructions ; mais dans le même temps il voulait mieux observer le règlement et la méthode disciplinaire de cette maison, qui était la principale de la Congrégation des prêtres *de la charité*, et le noviciat.

Parvenu à Santhià vers minuit il confessait le conducteur de la *diligence* ; ensuite, ayant atteint Verceil et Novare, il descendait à Arona. Il avait fait le projet de se rendre à Stresa par le bateau. Au bureau de la diligence cependant il trouvait le Marquis Arconati, son ami et bienfaiteur de l'Oratoire, qui lui proposa de ne pas faire le trajet sur l'eau et de monter dans sa voiture personnelle, puisqu'il pensait l'accompagner. De cette façon il espérait que le voyage serait moins pénible pour D. Bosco. Dans cette même occasion le Marquis proposait [de faire] une visite à Alexandre Manzoni. D. Bosco accepta la cordiale invitation. Attelés, les chevaux arrivèrent en peu de temps à Lesa, où en cette saison Manzoni demeurait en villégiature. Ils furent accueillis en toute amabilité, et là D. Bosco fit le *dejuné* [= déjeuner] avec le grand écrivain, qui avait avec lui quelques parents et qui lui

fit voir ses manuscrits tout barbouillés à cause des nombreuses corrections. D. Bosco n'eut pas d'autre contact avec Manzoni pendant sa vie que l'arrêt de ces quelques heures ; mais cela lui suffisait pour que de plus en plus il se persuadât que la simplicité pour écrire est le fruit de longs travaux.

Reparti avec le Marquis, il fut conduit à Stresa, où il fut accueilli sur des airs de grande fête par l'Abbé Rosmini et par ses religieux, qui caressaient l'espoir de l'avoir toujours ensuite comme confrère. Là il resta seulement cinq ou six jours et eut de longs entretiens avec l'Abbé. On parla également des biens Ecclésiastiques, auxquels avidement on portait de graves atteintes. On voyait clairement que les anciennes formes des Ordres religieux ne pouvaient plus subsister devant les usurpations dont les Gouvernements menaçaient leurs propriétés collectives. Il fallait donc trouver le moyen d'assurer l'existence d'une société de manière qu'un Gouvernement se trouvât devant le droit commun des citoyens pris individuellement et en même temps que subsistât le lien sacré des vœux. Don Bosco avait résolu le problème dans sa tête, mais l'Abbé Rosmini avait été parmi les premiers à concilier dans les règles de son Institution le vœu de pauvreté avec la possession personnelle. Il présenta donc à D. Bosco les Constitutions des Prêtres de la Charité, en en racontant l'histoire, les raisons et l'approbation obtenue de Rome. Il avait établi que chaque membre conservait la propriété de ses biens aux yeux de l'autorité civile, mais ne pouvait les aliéner, ou en disposer d'une autre façon, sans le consentement du supérieur ; et ainsi, tandis que le vœu de pauvreté restait essentiellement sauf, on évitait les dangers de la propriété collective. La chose paraissait au commencement si nouvelle que la Congrégation romaine, à laquelle était confié l'examen des constitutions, avait avancé de graves difficultés. Mais, comme il avait fait remarquer que l'essence de la vertu se tient dans l'âme et non dans les choses extérieures, et que la pauvreté religieuse

consiste dans le détachement de toute affection pour les riches et dans la prompte disposition à s'en priver, et à vivre la pauvreté effective, ces [constitutions] obtinrent l'approbation. — Et il concluait : — Notre Congrégation ne sera jamais supprimée, car il n'y a rien à gagner !

A Stresa se produisit un fait digne d'être rappelé. Une dame riche et cultivée, Anne-Marie Bolongaro, avait donné à l'Abbé Rosmini une villa, des mieux situées sur les bords du Lac Majeur, avec un jardin annexe et un petit bois. Comme beaucoup de savants venaient lui rendre visite pour le connaître personnellement, pour s'entretenir avec lui, pour entendre ses enseignements, il avait, afin de ne pas causer de dérangements dans la maison du noviciat, transféré cette année-là son domicile dans cet hôtel particulier. Là-bas ses hôtes se rassemblaient pour des discussions scientifiques, et avec une plus grande commodité ils y étaient logés. Comme D. Bosco était hébergé au Couvent, Rosmini l'invita un jour à déjeuner dans la maison de Madame Bolongaro : en consentant, [D. Bosco] se trouva dans une réunion [voir * page 138] de scientifiques et de philosophes de cette époque, pour une part des alentours, pour une part venus de loin. Les commensaux étaient environ trente et parmi eux Nicolas Tommaseo, le poète et romancier Grossi, le napolitain Roger Bonghi, et le médecin [Louis-Charles] Farini, de Russi ; et d'autres qui figurèrent ensuite dans les révolutions italiennes. Farini avait publié l'*Histoire de l'Etat Romain*, et il parut modéré dans ses jugements. D. Bosco avait lu ce volume, mais n'en connaissait pas l'auteur et il se doutait encore bien moins de ce qu'il se trouvât présent à la réunion.

A table on discuta de sujets politiques et religieux ; mais les jugements émis par les commensaux n'étaient pas tous droits. Chez tous il y avait un penchant vers le libéralisme dans le vrai sens actuel du mot ; on critiquait les mesures de la Cour romaine, et on louait les Gouvernements d'Italie qui par des actes illégitimes avaient placé des obstacles aux droits du S[ain]-Siège.

L'Abbé Rosmini ne se montra pas opposé à certaines de ces observations qui concernaient la politique, et D. Bosco, qui était de tout son cœur attaché au S[aint]-Siège, et au Pape de façon spéciale, en était grandement révolté ; mais se trouvant dans la maison d'une autre personne, au milieu d'hommes ayant la réputation d'être chevronnés dans les études, il écoutait sans prononcer un mot. A un certain moment on vint à parler des nouvelles relations de l'Eglise avec l'Etat en Piémont ; on prenait la défense de la Brochure de Rosmini *La Constitution selon la justice sociale*, publiée en 1848 et interdite par la Sacrée Congrégation de l'Index ; on parlait même des élections des Evêques à remettre aux comices du clergé et du peuple. Ces discussions s'étaient enflammées de sorte qu'elles sortaient des limites de l'entretien de voisin à voisin. D. Bosco restait comme une personne qui ne s'occupe pas des conversations d'autrui. Rosmini à un moment fit signe aux convives de parler plus doucement et ensuite d'arrêter, et à voix basse il dit à Bonghi : — Il y a Don Bosco ! — Mais Bonghi avec une insolence juvénile répondit à Rosmini, en croyant que D. Bosco ne l'entendait pas : — Il ne comprend rien cet imbécile ! — D. Bosco fit semblant de n'avoir pas entendu cette insulte ; mais Rosmini, à qui de tels propos ne plaisaient pas du tout, et qui savait combien D. Bosco était estimable, demeurait pensif. Et voici qu'au moment de sortir de table les conversations roulent sur l'Histoire de l'Etat Romain de Farini, qui venait d'être publiée. Rosmini qui avait observé comment D. Bosco était resté taciturne pendant tout le temps du repas, l'invita à exposer, lui aussi, quelques-unes de ses idées. Don Bosco consentit volontiers, en saisissant la balle au bond. Sans acrimonie, mais avec franchise, au milieu de la curiosité universelle, il fit remarquer que l'Histoire de Farini n'était pas digne d'une grande louange en raison de certaines inexactitudes historiques et en raison du déshonneur qu'il répandait parfois sur le pouvoir temporel des Papes ; en montrant

qu'il connaissait à fond les écrits de Farini. Tous les convives se mirent à rire devant cette critique inattendue, en approuvant habilement ce qu'il disait, et en l'incitant à continuer ses remarques. D. Bosco, ne se doutant de rien, poursuivait. Lorsqu'il s'agissait de l'honneur de l'Eglise et du Pape, il ne transigeait pas. Farini, impassible sur son visage, gardait le silence ; les autres prenaient un plaisir fou avec cet incident. Finalement imaginez quelle fut la surprise de D. Bosco lorsqu'il lui fut dit : — Connaissez-Vous le docteur Farini ?

— Je ne le connais pas !

— Le voici ! J'ai l'honneur de Vous le présenter. — D. Bosco ne se troubla pas ; il salua aimablement Farini, lui demanda pardon, en déclarant qu'il n'avait pas l'intention d'offenser quelqu'un ; et il maintint ce qu'il avait dit, en continuant à lui faire observer avec une grande délicatesse comment il était tombé dans plusieurs grosses erreurs dans le chapitre des *Affaires de la Romagne*. Tous croyaient que Farini s'en indignerait, se mettrait en colère et se défendrait ; mais il montra au contraire qu'il appréciait beaucoup cette critique judicieuse, et il remercia Don Bosco, en lui disant : On voit que Vous êtes expert et que Vous connaissez bien l'histoire ; votre franchise me plaît : jusqu'à présent personne ne m'a fait à quelque moment ces observations.

Rosmini lui-même demeura étonné du courage de D. Bosco et quand il fut seul avec lui il s'écria : — Je ne me serais pas hasardé à dire à Farini de telles choses. — Un autre avait admiré D. Bosco : Nicolas Tommaseo.

Vers la fin de cette semaine D. Bosco retourna à Turin par la *diligence*, car le dimanche il voulait se trouver au milieu de ses jeunes de l'Oratoire des dimanches et des jours de fête.

De là, vers la fin de septembre, il partait pour Castelnuovo. N'oublions pas les fatigues qu'il avait supportées durant cette année, en assurant de façon suivie le cours de langue latine aux quatre jeunes Buzzetti, Gastini, Bellia, Reviglio. Et à présent il les

conduisait avec lui aux Becchi pour la fête du Rosaire, qu'on devait célébrer avec une solennité particulière en raison des faveurs spirituelles demandées au Pape et accordées par lui (1) ; et également pour leur permettre d'avoir un peu de détente, vraiment méritée après leur intense application à l'étude, dont nous avons parlé dans le volume précédent [pp. 550-551. 572. 620]. En même temps qu'eux il conduisait avec lui plusieurs autres de ses élèves.

Dans les villages par lesquels il passait en allant à la maison paternelle ou en en revenant, il s'attardait avec les personnes qu'il rencontrait et, après avoir, avec un aimable intérêt, demandé des nou-

(1) *Très bienheureux Père,*

Dans la bourgade de Castelnuovo du diocèse de Turin il y a une Chapelle dans laquelle on célèbre la Messe et on donne la Bénédiction du Saint Sacrement. Il semblerait au Suppliant, D. Jean Bosco, que pour accroître la dévotion des fidèles, V[otre] Sainteté pourrait accorder les grâces spirituelles suivantes :

1° Une Indulgence partielle de 300 jours à quiconque prendra part au sermon et à la bénédiction [du Saint Sacrement] les jours de la neuvaine de Notre-Dame du Rosaire, pratique de piété qu'on a l'habitude d'accomplir en cette Chapelle ;

2° Une Indulgence plénière à tous ceux qui, s'étant confessés et ayant communié, visiteront cette Chapelle, en priant selon l'intention du Pontife Romain pour les besoins de la S[ainte] Eglise.

Que de la grâce, etc.

Ex audientia SS. — Die 28 Septembris 1850.

Sanctissimus Dominus Noster Pius Divina Providentia Papa IX Oratoris precibus per me infrascriptum relatis benigne annuit iuxta petita, absque ulla Brevis expeditione.

DOMINICUS FIORAMONTI

SS. D. N. ab Epistolis Latinis.

[voir traduction page 756]

Très bienheureux Père,

Le Prêtre Turinois J[ean] Bosco, Directeur des Oratoires portant le titre du saint Ange Gardien, de S[aint]-Louis de Gonzague, et de S[aint]-François de Sales, établis à Turin pour instruire dans la religion et dans la piété la jeunesse laissée à l'abandon, supplie Votre Sainteté de bien vouloir daigner lui

velles des choses de la campagne, il n'omettait pas de glisser dans ses propos quelque rappel [d'ordre] spirituel : — Que c'est beau le paradis ; mais il n'est pas fait pour les crétins... et courage. — D'autres fois il disait : — Comme ce sera beau lorsque nous verrons Dieu face à face. — Souvent on l'entendait répéter : — Envoyez-vous vos enfants au catéchisme et aux Sacrements ? — Ayez une pleine confiance en notre bonne mère, la Très s[ainte Vierge] Marie. — Fuyez le péché si vous voulez que Dieu bénisse vos champs et vos vignobles. — Quand il parlait, c'était un sermon permanent, quelle que fût l'affaire qu'il avait entre les mains. A Buttigliera tous se rappellent encore les paroles dites par D. Bosco tantôt à l'un, tantôt à l'autre en cette occasion.

Parvenu aux Becchi il ne tardait pas à écrire une lettre au Théol[ogien] Borel, toujours prêt à veiller sur l'Oratoire lorsque son ami s'en éloignait.

Très ch[er] M. le Théologien,

A l'occasion du déplacement à Turin de Comba pour quelques commissions, je ne pense pas faire une action désagréable en Vous donnant certaines nouvelles à notre sujet.

Depuis cinq jours que je suis ici il me semble avoir beaucoup gagné en santé, mais pas avec l'abondance habituelle des

accorder au moins *ad triennium* [pour trois ans] la faculté de bénir des chapelets, des crucifix, des médailles, avec les applications des saintes indulgences.

Que de la grâce, etc.

Ex audientia SS. — Die 28 Septembris 1850.

Sanctissimus Dominus Noster Divina Providentia Pius Papa IX Oratoris precibus per me infrascriptum benigne annuit, eidemque petitam facultatem ad triennium tantum valituram indulsit, absque ulla Brevis expeditione.

DOMINICUS FIORAMONTI

SS. D. N. ab Epistolis Latinis.

[voir *traduction* page 756]

autres années. *Senescimus annis* [Nous vieillissons avec les années]. Savio a tout à fait éliminé les fièvres, Reviglio va aussi, semble-t-il, de mieux en mieux, les autres vont bien, si ce n'est l'inquiétude due à un continuel et terrible appétit : mais il y a une bonne polenta.

Je m'occupe à corriger un résumé d'Histoire de la Maison Royale de Savoie que M. Marietti veut rééditer. Avant de partir nous avons eu peu de temps pour nous parler, mais agissez en bon père de famille pour cette maison qui est la vôtre et la mienne : si Vous avez besoin d'argent, allez voir D. Cafasso et il Vous remettra tout ce qu'il faut.

Je verrais la nécessité d'une promenade à Castelnuovo qui ferait du bien tant à moi qu'à Vous ; et, si Vous l'estimez, [la nécessité aussi] d'une bonne balade à faire avec M[essieurs les] T[héologiens] Vola, Carpano, Murialdo (qui me déclara qu'il viendrait très volontiers depuis Moncalieri) et aussi D. Ponte. Une fois fixé le jour pour le départ, de bonne heure, par le train à vapeur, j'espère être en mesure d'envoyer pour l'itinéraire un guide qui sans doute ne vous laissera pas toucher le sol pendant le trajet. *O quam bonum et jucundum habitare fratres in unum !* [Oh qu'il est bon et doux d'habiter en frères tous ensemble !].

Ecrivez-moi beaucoup de choses sur Vous, sur l'Oratoire et sur le Refuge, et tandis que je prie le Seigneur de Vous accompagner, je Vous prie de saluer nos habituels amis de l'Oratoire et de me croire toujours

De V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère]

Ami très aff[ectionné]

D. BOSCO JEAN.

Castelnuovo d'Asti, 30 Septembre 1850.

P.S. — J'ai reçu au bon moment la faculté de donner la bénédiction du Saint Sacrement ; de cela, [rendons] grâces.

Tandis que j'écris, je reçois votre lettre, qui me dit plusieurs choses que je désirais savoir. Je Vous recommande un de nos pensionnaires, Rossi Joseph cordonnier, avec Constantino, car depuis quelques

jours je le vois se promener à travers Turin, sans se soucier de son métier.

D. Bosco avait écrit au Théol[ogien] Borel de s'adresser, pour avoir de l'argent, à D. Cafasso ; mais ses besoins devaient être nombreux, car il avait chargé son représentant légal d'aliéner quelques pièces de terre de sa propriété à Valdocco. En effet, le 6 octobre 1850, avec un acte passé devant le notaire Turvano, il vendait à Nicco Michel un terrain de 38 centiares 250 lire ; à Franco Marianne, veuve Audagnotto, 3,89 ares pour 2 250,62 lire ; à Ferrero Jacques et à Mo Juvénal 6 centiares pour 37,16 lire.

Entre-temps à Castelnuovo D. Bosco vit devant lui pour la première fois un jeune garçon : Cagliari Jean, âgé d'environ douze ans, natif de ce bourg, qui lui était présenté par le curé D. Antoine Cinzano, pour qu'il examinât sa vocation et l'acceptât à l'Oratoire de Turin. Cagliari lui-même, à présent Evêque, nous racontait sa première rencontre avec D. Bosco : — L'impression que je reçus fut celle de reconnaître en Don Bosco un prêtre d'une valeur singulière, soit en raison de la manière et du charme attirant avec lesquels il m'accueillit et soit en raison du respect et de l'honneur avec lesquels il était traité par mon bon curé et par mes maîtres d'école à Castelnuovo et par les autres prêtres ; impression qui en moi ne s'effaça et ne diminua jamais, mais crût toujours davantage pendant les trente-trois ans durant lesquels je vécus avec lui à ses côtés. Donc Don Bosco, après m'avoir interrogé, fixa mon entrée à l'Oratoire pour l'année suivante.

Ayant accepté Cagliari, Don Bosco resta pendant quelque temps encore aux Becchi et, en mettant à profit ces [moments] pour la conclusion de son affaire avec l'Abbé Rosmini, il lui écrivait ceci :

Au Très ill[ustre] et Très cél[èbre] M. l'Ab[bé] D. Antoine Rosmini, Supérieur Général de l'Institut de la Charité. — Stresa.

Très ill[ustre] et Très révérend Monsieur,

J'informe V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] que les circonstances relatives à ma santé m'ont amené à passer quelques semaines de plus à la campagne. A présent, Dieu merci, m'étant rétabli, j'espère, sur la journée de demain, pouvoir revenir à la Capitale. C'est pourquoi Vous pouvez indiquer les mesures que Vous jugez convenir en ce qui regarde le prêt dont nous avons parlé. On peut faire, me semble-t-il, l'assurance-crédit au moyen de l'hypothèque sur l'immeuble ou au moyen d'une disposition testamentaire immédiate : en cela je m'en remets à tout ce que Vous jugerez meilleur.

Je ne peux manquer de renouveler ici mes plus cordiaux remerciements pour l'accueil plein de gentillesse et d'amabilité dont j'ai été l'objet en ces jours heureux que j'ai passés à *Stresa* ; et tandis que je Vous souhaite de la part du Seigneur tout ce qui peut Vous être utile, tant pour le maintien en bonne santé de votre personne très vénérée que pour l'accroissement de l'Institut, je considère comme le plus grand honneur de pouvoir signer en me disant

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très révérende

Castelnuovo d'Asti, 25 octobre 1850.

Très hum[ble] Serviteur

D. BOSCO JEAN (près du Refuge).

Le lendemain, réponse lui était faite :

Stresa, 26 octobre 1850.

D. Jean T[rès] R[évérend] et Très ch[er],

A votre aimable lettre écrite le 25, jour à peine terminé, je suis chargé de répondre par mon Supérieur D[irect]eur l'Ab[bé] Rosmini, qui Vous présente affectueusement ses respects.

Il est bien disposé à indiquer les mesures relatives au prêt concerté ; mais auparavant il désirerait au plus haut point que V[otre] S[eigneurie] R[évérende] fit faire par un habile architecte, en conformité avec les règles, un projet de la maison que Vous avez l'intention de construire selon les accords qu'ici on a passés avec Vous et [un projet] tel qu'il puisse être approuvé par M. l'Ab[bé] Rosmini lui-même.

La somme des 20 mille francs, il Vous la verserait en une seule fois au moment de faire le relatif document notarié pour l'obligation et l'assurance-crédit que Vous concluriez avec lui, et cela aussi pour éviter la multiplicité des documents notariés qui seraient nécessaires en versant la somme en plusieurs fois. Ensuite Vous pourriez pour votre compte personnel faire le placement avec intérêt de la partie qui ne Vous serait pas nécessaire dans l'immédiat. Ce qui serait avantageux pour V[otre] S[eigneurie] car Vous pourriez en recevoir un intérêt supérieur à celui par lequel Vous seriez engagé envers M. l'Abbé ci-dessus nommé. Finalement ce dernier choisirait que V[otre] S[eigneurie] lui assurât ladite somme au moyen d'une hypothèque sur le terrain et sur l'immeuble à construire, plutôt que par testament, pour la raison aussi que, dans ce second cas, lui ou celui qui agirait à sa place devrait se soumettre à la taxe de succession, qui vers des personnes étrangères est de 10 pour 100, etc.

C[harles] GILARDI.

* Au sujet de cette *réunion* : voir *Mémoires Biographiques* au Volume XVI, pp. 613-616.

CHAPITRE XIV

L'Archevêque permet la prise de soutane de quatre étudiants de l'Oratoire : ils constituent le premier groupe — Rua Michel, élève des cours de latinité — Le Chan[oine] Gastaldi avant d'entrer chez les Rosminiens recommande l'Oratoire à sa mère — Manière facile pour apprendre l'Histoire Sainte, à l'usage du peuple chrétien.

Don BOSCO jugeant que ses quatre élèves en langue latine pouvaient subir avec un succès louable l'examen pour revêtir la soutane, et ayant un besoin urgent de leur aide dans les Oratoires, écrivit de Castelnuovo, à ce sujet, à l'Archevêque pour obtenir les permissions opportunes. C'est pourquoi de Lyon Mgr Frasoni répondait à D. Bosco le 23 octobre 1850 :

Très cher D. Bosco,

Je suis désolé de ne pouvoir donner satisfaction à votre demande en vue d'admettre, hors du moment voulu, à l'examen pour l'habit clérical les jeunes qui m'ont été recommandés, Reviglio Félix, Bellia Jacques, Buzzetti Joseph et Gastini Charles, car, si j'ouvrais cette voie, aussitôt cesserait la mesure prise par mon prédécesseur qui fixait un seul examen par an pour les postulants tous ensemble. Quelques très rares fois j'ai accepté le compromis de

tolérer que quelqu'un revêtît l'habit clérical sans diplôme, et qu'il subît ensuite l'examen à l'époque établie pour tous. C'est par conséquent ce que je peux faire pour vos [jeunes] recommandés et il me semble que je puisse être à la hauteur de ce que Vous désirez, car avec cela Vous atteignez votre but. Conservez donc cette lettre pour votre justification, et entre-temps donnez le plus d'exercice possible aux jeunes pour assurer de mieux en mieux le résultat de l'examen.

Priez pour moi qui suis de tout cœur

Votre dév[oué] et obl[igé] Serviteur

✠ LOUIS Archev[êque] de Turin.

D. Bosco fut reconnaissant envers l'Archevêque pour sa bonté et, revenu à Turin, il continua à donner ses cours jusqu'à la fin de l'année. Pendant quatorze bons mois il avait fait classe de latin presque tous les jours, dans la matinée, et pendant cinq ou six heures consécutives. Il était donc temps de faire donner à ses élèves un examen au moins privé. De cela il chargea le Prêtre Chiaves, Docteur en Théologie, et D. Matthieu Picco, Professeur de Rhétorique, qui ne purent en aucune manière s'expliquer comment il avait été possible en peu de temps à Don Bosco de préparer des élèves aussi bien instruits. Et il les déclarèrent capables de figurer parmi les étudiants de philosophie.

La satisfaction éprouvée par D. Bosco pour cet examen avait été précédée par un grand gain et par une perte non petite. Nous avons vu le jeune garçon Rua Michel prendre part à la retraite spirituelle de Giaveno. Il avait achevé le cours primaire aux écoles des disciples de [saint Jean-Baptiste de] La Salle ; pendant l'année, le Frère Michel, son maître d'école, qui était très aimé des écoliers, connaissant son intelligence et son esprit de piété, son amabilité, sa prudence, son amour pour le travail, lui avait proposé de se faire inscrire comme confrère dans

son Institut Religieux. Le jeune garçon, qui lui témoignait en retour beaucoup d'amour, consentait à la cordiale invitation, et répondait : — Si pour l'année scolaire prochaine Vous revenez dans votre école, je ferai ce que Vous me conseillez.

Rua habitait à Valdocco pas très loin de l'Oratoire : son père maraîcher était un brave chrétien de la vieille école, et sa mère ne se montrait pas inférieure à maman Marguerite pour bien éduquer ses enfants. Le voisinage des deux maisons attirait le jeune Michel à l'Oratoire, même les jours ouvrables. Lorsqu'il eut passé le dernier examen et que fut terminée l'année scolaire, Don Bosco qui, avec l'intuition qui lui était propre, avait effectué un bon pronostic de ses rares qualités, lui demanda s'il n'aimerait pas devenir prêtre. Michel lui répondit : — Oh oui, beaucoup ! — Eh bien, prépare-toi à étudier la langue latine.

Alors le jeune garçon lui exposa l'invitation que son maître d'école lui avait faite et la réponse qu'il lui avait donnée. D. Bosco, en entendant cela, n'ajouta plus rien, mais ses paroles avaient produit une vive impression. En attendant, Dieu conduisait les événements. Le Frère, Maître d'école, avait été enlevé de son établissement sur l'ordre des Supérieurs et muté pour enseigner dans une autre localité lointaine. Michel, libéré de cette façon de son engagement, demanda à ses parents et obtint d'eux de pouvoir suivre le conseil de D. Bosco. En donnant la chère nouvelle au père spirituel de son âme, Michel lui présentait les attestations d'inscription au second degré et au premier degré du tableau d'honneur obtenues chaque mois [dans les classes] supérieures de l'école primaire pendant les années 1848-49 et 1849-50, pour son excellente conduite et [son excellente] application à l'étude. Ces [attestations] furent si chères à D. Bosco qu'il voulut les garder pour lui, qu'il les conserva tant qu'il vécut, et elles existent encore dans nos archives.

Durant les trois mois de vacances d'automne D. Bosco confia Rua Michel, ainsi que les jeunes Ferrero et Marchisio à D. Merla, qui les instruisit dans les bases de la langue latine. Mais après la fête

de la Toussaint, D. Bosco qui ne pouvait plus assumer lui-même régulièrement leur instruction, commença à les envoyer au cours privé du Professeur Bonzanino Joseph, qui avait le permis d'enseigner pour les trois classes du premier cycle des Etudes Secondaires. Ce dernier enseignait, près de la place Saint-François d'Assise, dans la maison qui appartenait à la famille Pellico et dans les pièces mêmes où le bon Silvio avait écrit *Mes prisons* ; et il accueillait volontiers la demande de D. Bosco. Cependant le soir D. Bosco faisait une révision de grammaire à tous, leur enseignait le système métrique et les exerçait à tenir des comptes.

Michel Rua continuait à habiter avec ses parents pendant plus d'un an encore, tandis que se joignit à ses condisciples, mais comme élève interne de l'Oratoire, Savio Ange. Assidu aux cours, Michel étudiait avec grand profit, de sorte qu'à la fin de l'année scolaire 1850-51, à l'étonnement des enseignants, il concluait par un examen au résultat excellent et avec de grands éloges les trois classes du premier cycle des Etudes Secondaires.

Dès ce moment-là D. Bosco l'envoyait, avec Savio Ange et d'autres, à Vanchiglia et à Porta Nuova, assister les jeunes et leur faire le catéchisme, et il continua ainsi pendant plusieurs années.

D. Bosco allait souvent demander des nouvelles de ses élèves au Professeur Bonzanino. Un jour Savio Ascagne et, avec lui, Rua Michel se rendaient à l'Oratoire S[aint]-Louis, et Savio dit en confidence à Rua : — Ecoute, Michel ; D. Bosco m'a dit qu'il est allé demander de tes nouvelles au Prof[esseur] Bonzanino et qu'il en reçut de très élogieuses. Et il m'ajouta que, sur toi, il avait fait ses projets et que dans l'avenir tu lui serais d'un grand secours. — Rua Michel n'oublia jamais ces paroles.

D. Bosco avait donc gagné un nouvel élève précieux, mais dans le même temps il perdait un cher ami. Le Chan[oine] Collégial Laurent Gastaldi, Théol[ogien], des prêtres de S[aint]-Laurent

à Turin, qui avait commencé un fructueux apostolat de prédication, s'était décidé à renoncer au Canonat, fortement désireux d'une vie plus austère et plus studieuse. Admirateur de Rosmini, partisan de sa philosophie, défenseur à travers la presse de ses doctrines, il se sentait attiré par une vive sympathie vers la Congrégation des Prêtres de la Charité ; et c'est pourquoi, en abandonnant les commodités de vie et les honneurs, étant allé à Stresa, il entra dans ce noviciat. Mais là, ayant peu à peu changé ses principes philosophiques, une fois écoulée la période probatoire, les supérieurs lui enlevèrent quelque temps plus tard le professorat de [Philosophie] Rationnelle, et sur sa demande ils l'avaient envoyé missionnaire en Angleterre ; quand il fut parvenu là-bas, ils lui permirent de tenir une correspondance avec les journaux italiens, mais ils lui défendirent d'écrire sur des sujets philosophiques. En effet, toutes les nouvelles d'Angleterre, publiées dans *L'Armonia* [L'Harmonie] de Turin et écrites par lui, parlent exclusivement de faits d'histoire. Entre-temps, poussé par un zèle plein de vigueur pour la gloire de Dieu et pourvu d'une intelligence singulière, il s'était familiarisé facilement avec la langue anglaise, en prêchant pendant plusieurs années le Catholicisme aux Anglicans [voir * page 145].

Cependant il ne cessait pas d'aimer D. Bosco, et même avant de partir pour Stresa et pour l'Angleterre il avait dit à sa mère : — En ce qui me concerne, pour suivre ma vocation, je vous abandonne corporellement ; mais, vous, ne veuillez pas vous lamenter à cause de mon départ : résignez-vous aux volontés divines, et à ma place considérez comme votre fils D. Bosco et ses pauvres jeunes gens. Les soins que vous auriez pour moi, prodiguez-les à cette famille naissante et vous ferez ce qui sera pour moi le plus cher et, auprès du Seigneur, d'un grand mérite. — Comme lui dit son fils, ainsi fit la mère, et à partir de ce moment-là elle ne laissait passer aucun jour, ou presque, sans aller, malgré son âge avancé, rendre visite à l'Oratoire, accompagnée de la sœur du théologien et de la fille de cette dernière, en continuant à s'occuper d'une manière particulière de tenir en bon ordre le linge, de le raccommo-der et aussi d'en fournir du nouveau

quand c'était nécessaire. Et tant qu'elle vécut, elle fut toujours une insigne bienfaitrice de toutes les œuvres de D. Bosco.

Mais si le Chan[oine] Gastaldi désirait ardemment les missions d'Angleterre, D. Bosco s'employait continuellement à conserver la foi en Italie. Une autre brochure était sortie de sa plume avec le titre : *Manière facile pour apprendre l'Histoire Sainte, à l'usage du peuple chrétien*. Il présentait sous forme de dialogue les faits de l'ancien [Testament] et [ceux] du nouveau Testament en trente courts chapitres, avec des demandes et des réponses extrêmement concises mais claires, de sorte qu'elles restaient tout de suite gravées dans l'esprit du lecteur. Il donnait la raison d'être de son écrit dans les termes suivants :

« L'Histoire Sainte que voici est destinée à l'usage des Chrétiens, et spécialement de ceux qui à cause de leurs occupations ou à cause d'un manque d'études ne peuvent parcourir des livres de plus grande ampleur et d'érudition plus élevée.

» Mon but est de faire observer comment sont contenues dans la Bible de nombreuses vérités professées par les Catholiques et niées par les ennemis de notre sainte Religion. Ce petit livre est un résumé de l'Histoire Sainte que j'ai composée, et que l'on utilise déjà dans beaucoup d'écoles publiques. En écrivant j'ai cherché à suivre, autant que cela me fut possible, des résumés d'Histoires Saintes joints à quelques catéchismes approuvés dans divers diocèses. J'espère que tous ceux qui liront cette Histoire s'emploieront à la répandre dans les écoles et dans les familles, persuadé comme je le suis qu'elle apportera un avantage à notre Sainte Religion. Que Dieu bénisse tous ceux qui travaillent pour le bien des âmes, qu'Il mette dans leurs cœurs la force et le courage afin qu'ils puissent persévérer sur le chemin de la vérité, en les comblant des bénédictions célestes qui sont nécessaires pour la vie présente et pour la [vie] future ».

Pour inviter les Juifs à [venir vers] Jésus Christ, il avait présenté la destruction de Jérusalem, prophétisée et réalisée ; et pour convaincre les fidèles à propos des erreurs des Protestants, il traitait

de la Bible et de la tradition, du gouvernement et des caractères de la véritable Eglise, et des Sociétés séparées de l'Eglise Catholique. A ses jeunes il donnait ces dialogues à étudier, et dans les séances récréatives et culturelles on les entendait répéter : — S[aint] Pierre fut établi par Jésus Christ chef de l'Eglise et son Vicaire. — Les Apôtres et les Evêques reconnurent S[ain]t Pierre pour leur chef. — A Saint Pierre succèdent les Papes investis de la plénitude de son autorité. — L'explication de la Bible et le témoignage de la tradition, nous devons les recevoir seulement de l'Eglise Catholique, parce que Jésus Christ Lui a donné, et à personne d'autre, l'autorité infaillible pour la conservation de la foi. — Les erreurs contre la foi furent toujours condamnées par les Papes, et leurs sentences furent toujours respectées par les vrais chrétiens comme [si elles étaient] sorties de la bouche même de Jésus Christ. — Jésus Christ a promis qu'il assistera son Eglise jusqu'à la fin des siècles.

A ce petit livre D. Bosco ajoutait ensuite une carte géographique de la Terre Sainte, et en 1855 il en faisait faire une deuxième édition. Le nombre des exemplaires diffusés parmi les [gens du] peuple au moyen des sept éditions successives est incalculable.

* Au sujet de ce “*départ en Angleterre*” : voir *Mémoires Biographiques* au Volume XVI, p. 616, (note 1).

CHAPITRE XV

D. Bosco, modèle d'amour filial — La fête patronale de sa mère — Humilité de maman Marguerite et sa simplicité — Accueil à l'égard des personnes distinguées — Reconnaissance aux bien-faiteurs — Esprit de pauvreté et de justice.

Honore ton père et ta mère, a dit le Seigneur : et D. Bosco était un modèle pour les jeunes dans l'observance de ce commandement, et il fut toujours très tendre dans la façon d'aimer ses parents. Il parlait souvent et avec affection de son père que, peut-on dire, il n'avait même pas connu, et il priait chaque jour pour le repos de son âme. Il avait pour sa mère toutes les attentions dignes du plus respectueux des fils et il la consolait dans sa vieillesse avec une piété émouvante. Tandis que d'une part il ne se produisait jamais qu'il fit passer son amour pour elle avant son amour pour Dieu, d'autre part il l'assistait, et l'aidait en tout ce qui dépendait de lui. Il lui obéissait, se soumettait docilement à ses conseils et n'entreprenait rien d'important sans lui en toucher un mot. Il était heureux car son désir était satisfait de la voir coopérer au bien des élèves, et être comme la mère de tous. Il parlait d'elle avec vénération, et lui professait une très vive reconnaissance pour les fatigues et les sollicitudes qu'elle avait supportées pour l'élever. Il faisait son éloge spécialement parce que de très bonne heure elle lui avait appris à aimer et à servir Dieu, en mettant en lui une grande horreur pour le

péché. Egalement dans son âge le plus avancé il rappelait le souvenir de sa mère avec tendresse, avec un respect filial et non sans une vive émotion de cœur. Bien que dans sa profonde humilité il parlât avec beaucoup de plaisir de sa basse extraction et que maman Marguerite apparût toujours comme une simple paysanne, pourtant, quelle que fût la condition des personnes présentes, il l'honorait grandement devant elles.

Il voulait même voir les jeunes lui obéir et la respecter et, si quelquefois l'un d'entre eux, par légèreté d'âge ou par caprice, se montrait à son égard moins respectueux, en parlant dans les mots du soir il inculquait l'obéissance, en disant : — Moi-même, qui suis le Directeur de la maison, j'obéis à ma mère et je la respecte : faites-en autant, vous ! — Et en même temps il faisait connaître aux jeunes les fatigues qu'elle supportait pour eux, et il énumérait les grands services qu'elle leur rendait. Il en tirait même des arguments pour rappeler les mères qu'ils avaient laissées à leurs maisons, en répétant les paroles de Tobie : — Honore ta mère à tous les moments de ta vie, car tu dois te rappeler comment et combien elle a souffert pour toi (1).

D. Bosco ne ratait pas une occasion pour lui rendre honneur. L'aimable simplicité de sa mère apparaissait avec constance même dans les moments plus solennels.

Sa fête patronale tombait au mois de novembre, et les jeunes la célébraient affectueusement ; la veille au soir D. Bosco les conduisait lui-même pour lui apporter un petit bouquet de fleurs. La brave mère les accueillait en souriant, et elle écoutait tranquillement, et sans dire un mot, les morceaux de prose et les poésies qu'ils lisaient. Une fois cette lecture terminée, elle répondait ; mais c'était en quelques mots : — Là ! Je vous remercie, bien que je ne fasse rien

(1) [Cf. Tb] 4,3-[4].

pour vous. Celui qui fait tout, c'est D. Bosco. Toutefois je vous remercie de vos souhaits et de vos compliments, et demain, si D. Bosco le permet, je vous donnerai un plat en plus.

Alors le cri de *Vive Maman* résonnait avec fracas et on levait la séance.

D'après les paroles de Marguerite on voit qu'elle n'avait pas d'autre but que d'exalter son D. Jean en présence des jeunes et de le faire considérer comme l'unique autorité.

Cette humilité, qui lui était propre, la faisait aimer de tout le monde, et elle était donc vénérée par tous ceux qui la connaissaient et également par ceux qui s'étaient entretenus pendant peu de temps avec elle à l'Oratoire. Dès les premiers moments de sa venue à Turin, à peine était-elle connue des citoyens des quartiers voisins, elle ne fut pas appelée par un autre nom que par celui de maman. Elle traitait avec la même douceur et la même charité le Duc, le Marquis, le riche banquier, le cordonnier et le ramoneur.

Beaucoup de nobles messieurs et de nobles dames et les Evêques eux-mêmes, [tous] d'éminents bienfaiteurs de la maison, en venant rendre visite à Don Bosco, ne manquaient jamais d'apparaître dans l'encadrement de la porte de Marguerite et de la saluer aussi bien en arrivant qu'au moment de partir. Sa franche vertu, sa simplicité de manières et son bon sens exquis faisaient l'objet de leur plus vif plaisir. Si parfois ils ne trouvaient pas D. Bosco chez lui, ou bien si à ce moment-là il recevait quelqu'un en audience, sans plus ils se résolvaient à attendre en s'attardant avec Maman Marguerite. A cette époque, il n'y avait pas d'antichambre, et ces messieurs, ne voulant pas entrer pour ne pas causer de dérangement, trouvaient que c'était une chose peu convenable de rester sur le balcon en plein air, au soleil ou à la pluie.

Ils frappaient donc à la porte de Marguerite : — Maman, on peut ? — La brave femme était assise au milieu de quelques chaises, sur lesquelles étaient amoncelés pour être rapiécés, les vêtements pauvres et déchirés des jeunes : — Venez, entrez, mes

[bons] messieurs, répondait-elle toute joyeuse ; que Dieu vous bénisse ; — et, débarrassant les chaises, elle les leur présentait en les invitant à s'asseoir. C'étaient les personnes les plus riches en biens patrimoniaux, les plus haut situées en intelligence, les plus pourvues de science, les plus célèbres pour la réputation que pouvait posséder Turin ; mais elle ne se troublait pas, ne perdait rien de son habituelle aisance ; et même parfois elle disait en toute simplicité : — Si vous permettez, je termine trois *Ave Maria*, que j'ai commencés, et ensuite je serai entièrement à vous écouter.

— Faites donc ! répondaient ces messieurs en souriant, car ils étaient entrés exprès pour jouir de sa simplicité ; et Marguerite terminait en toute paix sa prière. Ensuite elle commençait la conversation ; mais si parfois celle-ci languissait, à voix basse elle commençait d'autres prières.

Souvent ces messieurs s'entretenaient avec elle pendant des demi-heures ou des heures entières en l'interrogeant et en la faisant parler. Ils se délectaient infiniment de ses réponses, de ses réflexions et des proverbes qui fleurissaient toujours à propos sur ses lèvres. Parfois, en raison de cette familiarité qu'ils avaient avec elle, ils allaient jusqu'à lui proposer des questions de morale, d'histoire, de politique. Marguerite conservait toujours une tranquillité parfaite et sereine. Jamais elle ne restait troublée, ou impatiente, ou honteuse, ou gênée. Ses réponses ne donnaient pas l'impression de sottise, de présomption ou de légèreté. Le bon sens et le Catéchisme venaient souvent à son aide ; un bon mot ou un proverbe sur sa propre ignorance, le récit d'un fait [qu'elle avait] vu, ou bien entendu raconter, ou également qui lui était arrivé personnellement, lui donnaient matière pour éluder les interrogations qu'elle ne comprenaient pas. Ses nobles visiteurs riaient de bon cœur, car c'est à dessein qu'ils l'entraînaient sur ces conversations, dans le désir d'admirer la manière dont se tirait d'embarras une pauvre paysanne qui à peine alors, peut-on dire, était sortie pour la première fois des confins de son petit coin de campagne. Marguerite, elle aussi, riait de bon cœur.

Et il faut ici faire remarquer qu'en toute circonstance la brave dame restait toujours égale à elle-même, fût-elle même l'objet des plaisanteries, ou encore provoquée par des paroles irrévérencieuses ou contrariée dans ses projets.

Envers les bienfaiteurs de la maison et de son fils, elle nourrissait une reconnaissance très vive et inaltérable. Elle aurait voulu les payer de retour pour leur charité ; mais comment faire ? Par ses paroles elle montrait son cœur, en se plaignant de l'impossibilité où elle se trouvait de remplir ce devoir, et par ses manières aimables elle cherchait à faire tout ce qui pourrait leur être agréable. Lorsqu'il lui semblait qu'en raison du trop grand froid ou en raison d'une trop forte chaleur ses visiteurs avaient besoin de quelque réconfort, elle avait aussitôt sa proposition à faire : — Accepteriez-vous une tasse de café ? — Ces messieurs remerciaient en affirmant qu'ils n'en avaient pas besoin ou qu'ils l'avaient déjà pris ; mais elle insistait avec des manières si cordiales, avec un *mais oui, mais oui* tellement prévenant et suppliant, que ces messieurs consentaient, et elle, toute contente, allait le préparer.

Lorsque vers midi arrivaient quelques curés, elle ne croyait pas pouvoir trouver de manière polie pour leur faire davantage plaisir que de les inviter à table. Elle insistait affectueusement en répétant : — Si vous m'aviez annoncé votre arrivée, si je l'avais apprise, j'aurais préparé quelque chose de meilleur ; toutefois restez : vous ferez une grande joie à mon fils. — Ces bons prêtres, uniquement pour lui faire plaisir et pour s'entretenir tout à leur aise avec D. Bosco, acceptaient l'invitation. Mais qui était de la ville revenait ensuite manger chez lui et qui n'en était pas allait à la recherche d'une auberge pour se restaurer. En ces temps-là à l'Oratoire il y avait quelque chose, mais moins que le strict nécessaire pour un moine.

Toutefois Marguerite savait rechercher avec habileté les moyens de faire quelque aimable surprise à ceux qu'elle considérait, et ils l'étaient, comme les anges de la Providence.

Lorsque lui arrivaient de son pays des fruits précoces ou rares, ou si Joseph lui avait apporté quelque lièvre ou quelque volatile précieux, elle était en fête et envoyait aussitôt son don aux familles pour lesquelles elle témoignait tant d'affection.

Mais surtout elle tenait la promesse que souvent elle faisait aux bienfaiteurs : — Je prierai pour vous Dieu d'agir à notre place, et de vous accorder toutes les formes de prospérité que vous méritez bien.

Ces relations avec des personnes importantes ne changèrent rien dans ses idées et dans ses manières habituelles de faire. Sous l'influence de l'amour pour la vie de privations endurée par N[otre] S[eigneur] Jésus Christ, elle répétait maintes fois : [—] Je suis née pauvre et je veux vivre et mourir pauvre.

Elle avait l'habitude de temps en temps, pour rendre les visites, d'aller dans les hôtels particuliers des bienfaiteurs, où elle était accueillie avec grande joie. Malgré cela elle ne voulut jamais cesser de porter sa robe de paysanne, ni permettre l'emploi pour elle d'étoffes ou de linge d'une certaine valeur. — Ils le savent, ces messieurs, que je suis pauvre, s'écriait-elle, et par conséquent ils me pardonneront la grossièreté de mon vêtement. — Toutefois ce linge était toujours si proprement tenu qu'il réjouissait quiconque s'entretenait avec elle.

Mais avec le temps et après plusieurs années où elle avait porté le même vêtement, celui-ci, bien que sans taches, était néanmoins devenu décoloré et rapiécé.

Un jour D. Bosco lui disait : — Maman, pour l'amour de Dieu, procurez-vous une autre robe. Il y a déjà tant d'années que vous portez celle-là !

— Oh, alors donc ! Et il ne te semble pas qu'elle aille encore bien cette robe ?

— Bien ? Je vous dis qu'elle n'est plus correcte. Viennent chez vous le Comte Giriodi et la Marquise Fassati, et certainement il n'est pas convenable que vous les receviez avec cette robe. Aucun de ceux qui balaient dans la rue n'est habillé plus mal que vous.

— Mais comment veux-tu que je fasse pour m'acheter une robe alors que nous n'avons rien ?

— C'est vrai que nous n'avons rien ; mais plutôt que de vous voir déguenillée de la sorte, nous cesserons d'acheter du vin, nous laisserons le plat de résistance et, vous, procurez-vous le nécessaire.

— S'il en est ainsi, allons-y donc pour cette dépense.

— Et combien coûtera un vêtement ?

— Vingt lires !

— Les voici !

Marguerite, ayant pris les vingt lires, s'en alla recommencer ses travaux. Passe une semaine, il en passe deux, passe un mois et Marguerite portait toujours la même robe. Finalement D. Bosco l'interrogeait : — Maman ! Et le vêtement neuf ?

— Ah oui ! Tu as raison ! Mais comment fait-on pour l'acheter si je n'ai pas un sou ?

— Et les vingt lires ?

— Oh ! à cette heure elles sont dépensées ! Avec celles-là j'ai acheté du sel, du sucre, des oignons et des choses semblables. Puis j'ai vu un pauvre jeune qui était sans chaussures et j'ai dû lui en acheter une paire. Il me subsista quelque reste, et j'ai pourvu de pantalon un tel, et de cravate tel autre.

— D'accord : vous avez bien fait, mais je ne peux plus supporter de vous voir dans cet état ; il y va de mon honneur !

— Je le regrette : il faut y remédier ; mais comment faire ?

— Eh bien ; je vous donnerai vingt autres lires, mais cette fois j'exige absolument que vous procuriez le nécessaire à vous-même.

— Je procurerai le nécessaire, si c'est ce qui te plaît.

— Voici les vingt lires ; mais rappelez-vous que je désire vous voir finalement habillée avec plus de dignité !

— Sois tranquille, sois tranquille !

Mais on était revenu au point de départ : tout était dépensé pour les jeunes. Une bienfaitrice lui offrit une belle mantille de soie

très grande. Après l'avoir examinée avec attention, Marguerite dit à la sœur de D. Giacomelli : — A quoi pourra servir ce [signe de] richesse ? Moi, pauvre paysanne, habillée de soie ? Non je ne veux nullement me faire tourner en ridicule ! — Et, ayant pris les ciseaux, elle décousit toute la mantille, et s'en servit pour tailler quelques gilets pour les enfants recueillis.

Comme il y avait déjà dans la maison quelques jeunes abbés et quelques prêtres, D. Bosco avait dû à leur intention ajouter un plat supplémentaire pour le repas de midi. Elle aurait pu manger comme les Supérieurs, car il y en aurait eu aussi pour elle. Pourtant elle ne se nourrissait que de polenta froide, avec un poivron, un oignon, quelques radis assaisonnés seulement de sel, et elle était très satisfaite. — Les pauvres, s'écriait-elle souvent, n'ont pas toujours la nourriture qui, à moi, ne manque pas, et donc je peux me dire au rang des dames riches.

Parfois quelques personnages très distingués, comme un Evêque, un curé, venant à l'Oratoire, s'approchaient d'elle, et, en lui tendant la boîte qui avait de la valeur, l'invitaient à prendre une pincée de tabac.

Marguerite refusait toujours en remerciant.

— Mais, à vous qui restez continuellement assise et occupée, ne vous semble-t-il pas que vous ferait du bien ce réconfort ?

— Monsieur, j'ai à acheter des chaussettes pour les jeunes !

— Et moi, je vous fais cadeau de cette boîte !

— V[otre] S[eigneurie] est trop bonne, mais Vous savez que les habitudes coûtent et beaucoup... et nous sommes pauvres.

Malgré la grande pauvreté qui régnait dans la maison, elle était d'une justice rigoureuse pour donner à chacun ce qui lui revenait de droit, et en toute occasion le cœur de cette femme se montrait plein de délicate attention pour tous. Un jour, avec la jeune Giacomelli, elle alla faire sa provision d'aiguilles, de fil, de boutons dans une boutique en face de l'église du *Corpus Domini* [Corps du Seigneur ; voir page 580], et, ayant tout payé, elle revenait à la maison

avec ses achats. Chemin faisant, elle refaisait les comptes dans sa tête et elle trouva qu'il y avait une différence de trois ou quatre lires au détriment du marchand. A partir de ce moment-là elle fut incapable de rester en paix et, rentrée à la maison, elle dit à la [jeune] Giacomelli : — Retourne tout de suite à la boutique pour reconnaître si réellement il y eut une erreur ; mais aie la délicatesse d'appeler à l'écart l'employé qui nous a vendu la marchandise et de parler de manière à ne pas te faire voir par le patron.

La jeune fille fit la commission avec exactitude, et, en rapportant les paroles de maman Marguerite, elle mit dans la main de l'employé ces lires. L'employé resta surpris, et lui demanda qui était celle qui l'avait si bien instruite sur ce qu'elle devait faire ou dire :

— C'est la maman de D. Bosco, répondit la [jeune] Giacomelli.

— Eh bien, dites-lui que je la remercie beaucoup, surtout pour l'attention dont elle a fait preuve à mon égard. Si vous vous étiez adressée au patron lui-même, je serais perdu, car il m'aurait certainement renvoyé et je me serais retrouvé sans pain. Remerciez-la donc, cette bonne dame, et dites-lui aussi de venir se fournir dans cette boutique, que je la servirai mieux, et à un meilleur prix, que n'importe quelle autre personne.

Tous ces récits nous furent répétés par le Théol[ogien] Savio Ascagne, par Tomatis, par Buzzetti et surtout par D. Bosco lui-même.

CHAPITRE XVI

D. Bosco et l'assistance aux malades et aux mourants — Admirable conversion d'un athée — Autre conversion d'un membre de secte — Une vilaine affaire bien embarrassante avec les sectes.

Les aimables vertus de Marguerite, reproduites et portées à la perfection chez son fils jusqu'à l'héroïsme, inspiraient aux gens, en chacun de leurs moments difficiles, une confiance illimitée envers D. Bosco. D'une manière particulière, sa charité envers les malades et les mourants était si notoire à Turin que fréquemment, non seulement les jeunes externes de l'Oratoire, mais les malades des hôpitaux et de la ville le faisaient appeler pour lui confier les secrets de leur âme. Les familles souhaitaient au plus haut point sa venue, car il savait reconforter leurs êtres chers avec des manières si douces qu'il les amenait à recevoir, sans se troubler, et avec facilité, le saint Viatique. Dans sa foi vive il s'empressait également pour que leur fût administré le sacrement des malades avec la bénédiction papale, de sorte qu'ils mouraient reconfortés par l'espérance chrétienne. Et à de bien nombreuses reprises, témoigne D. Rua, le Seigneur récompensait cette foi qui l'habitait et cette sollicitude qui l'animait en accordant la santé même corporelle aux malades qu'il assistait, dès la réception de l'Huile sainte.

Il était également admirable dans sa manière de faire disparaître les craintes angoissantes de certaines âmes pieuses,

qui, parvenues à leurs derniers moments, redoutaient grandement les peines du Purgatoire. Il savait parler si bien des mérites que l'on gagne avec les indulgences, des peines que l'on purge en supportant avec résignation les douleurs de la maladie, de l'offrande généreuse de la vie personnelle à Dieu, de la charité parfaite qui efface toute faute, au point de les remplir d'une confiance, apte à consoler, dans la miséricorde de Dieu. Il ajoutait qu'on célébrerait de nombreuses messes à leur intention et qu'il prierait et ferait prier pour elles. Et si parfois quelqu'une ne cédait pas facilement aux raisons invoquées, poussé par sa charité, pour l'apaiser et la reconforter, il lui assurait qu'il assumait lui-même une partie des expiations qu'elle aurait dû trouver dans l'autre monde. Et, en effet, il lui arriva d'être une fois frappé par un mal de dents très fort, qui pendant une semaine ne lui donna de répit ni le jour ni la nuit. Interrogé par D. Rua pour savoir comment cela lui était arrivé, il lui déclara confidentiellement que, pour soulager un pauvre mourant, il avait fait la promesse [à cet homme] de prendre sur lui les peines que lui, [le malade], aurait dû souffrir au Purgatoire.

En raison de la bonté et de l'habileté si grandes qu'il avait pour accomplir ce ministère sacré, il lui arrivait souvent d'être appelé par des parents ou par des amis de malades qui refusaient obstinément ou différaient leur réconciliation avec Dieu. C'est lui qu'ils invitaient de préférence à un autre prêtre, convaincus qu'il réussirait à les ramener à la sagesse et à les aider à faire une bonne mort. Il possédait à un degré éminent ce que S[aint] Paul appelle *Gratias curationum* [Dons des guérisons].

Un certain avocat, habitant en ville dans la paroisse S[aint]-Augustin, tomba malade, et la maladie était au point de ne plus laisser aucun espoir de guérison en raison de son âge avancé. La vie de cet avocat n'avait pas été celle d'un chrétien, mais bien plutôt [celle] d'un athée, de telle sorte qu'il détestait

ce qui touche à la religion. Dès que le curé eut connaissance de cela, il alla lui rendre visite et fit tout ce que peuvent suggérer la charité et la prudence pour ranimer en lui des sentiments chrétiens, afin de pouvoir le confesser ; mais tout fut inutile et le curé fut repoussé vilainement. Divers prêtres zélés essayèrent, ils mirent en œuvre tout ce dont ils furent capables : mais tout fut en vain ; et certains qui voulurent insister furent renvoyés avec bien peu d'amabilité. Le malade répétait qu'il ne voulait entendre parler ni de prêtres ni de confession. Il finit par intimider à ceux de sa famille l'ordre de ne permettre, de façon absolue et pour aucun motif, qu'un prêtre s'approchât de lui. La conversion de cet homme semblait vraiment désespérée. Toutefois la charité sacerdotale sut trouver d'autres moyens.

Le Théol[ogien] Robert Murialdo, l'un de ceux qui lui avaient rendu visite, vint un matin à l'Oratoire en donnant connaissance à Don Bosco, afin qu'il voulût bien faire, lui aussi, l'essai de sauver cette âme qui menaçait de se perdre. D. Bosco dit que volontiers il ferait le possible. En même temps il se mit tout de suite à examiner la façon de procéder pour rendre visite à ce malade, et après y avoir beaucoup réfléchi il ne trouva pas de raison ou de prétexte sous lesquels il pourrait s'introduire dans cette maison. Néanmoins, sorti de l'Oratoire, il se mit en chemin et, en passant près de l'Eglise Notre-Dame de Consolation, il y entra et s'y arrêta quelque temps afin de prier la Très s[ainte Vierge] Marie pour le malade. Puis il prit le chemin de la maison de l'avocat. Il était entré par la porte, avait monté l'escalier, se trouvait déjà sur le palier du malade, était presque sur le seuil ; et il ne savait trouver aucune façon de procéder pour s'introduire, malgré sa recherche pour imaginer la nature des accueils qui lui seraient faits. Mais tout à coup sort d'un couloir un enfant qui fréquentait l'Oratoire et, dès qu'il le vit, il se mit aussitôt à crier : — D. Bosco ! D. Bosco ! Comment allez-Vous ? — et il s'approcha de lui en le saluant respectueusement.

— Je vais bien, lui répondit D. Bosco. Et toi, tu te trouves ici dans ta maison ?

— Oui, c'est là que j'habite. Venez trouver ma mère, venez. Maman, maman, il y a D. Bosco.

D. Bosco suivit le jeune garçon chez lui : tout content il le présenta à sa mère qui était venue à sa rencontre.

Ils s'assirent et firent un brin de conversation, lorsque tout à coup l'enfant dit : — Savez-vous, D. Bosco ? Ici tout près il y a un malade.

Et lui, en cachant son jeu : — Et comment va-t-il ?

— Son état s'est beaucoup aggravé ; venez le voir.

— Oui, mais voudra-t-il me recevoir ? il faut d'abord savoir si cela lui fait plaisir ; si ma visite ne le dérange pas ! Va voir ; [va] demander ; dis-lui ceci : D. Bosco est venu trouver ma mère ; nous lui avons dit que vous étiez malade, et si cela vous faisait plaisir, il viendrait vous trouver.

— Je vais tout de suite, répondit l'enfant.

Il court, ouvre la porte d'entrée qui donnait dans l'habitation de l'avocat, et sans rien dire aux gens de la maison ni s'occuper d'eux, il traverse les pièces et se rend près du malade et lui dit : — Monsieur l'avocat, D. Bosco est venu chez nous ; nous lui avons parlé de vous et c'est pourquoi il désirerait venir vous trouver. Il est chez moi, savez-vous ! Cela vous fait-il plaisir qu'il vienne vous voir ? Voyez, il vous donnera la bénédiction et il vous fera guérir, car je sais que beaucoup de personnes qui étaient malades, dès que D. Bosco leur eut donné la bénédiction, guérissent aussitôt.

Le malade demanda : — Qui est ce D. Bosco ?

— C'est le prêtre qui là-bas à Valdocco rassemble tant de jeunes gens à l'Oratoire tous les dimanches et les jours de fête, répondit l'enfant ; qui en reçoit même tant parmi les plus pauvres dans sa maison et il subvient à leurs besoins et leur enseigne un métier.

— Oh ! bien, reprit le malade, je sais qui est D. Bosco... [—] Il resta un moment à réfléchir et puis il dit : [—] Eh, là ! qu'il vienne ; oui, qu'il vienne, s'il est D. Bosco.

A peine cela fut-il dit, le jeune courut jusqu'à D. Bosco qui parlait encore avec sa mère, et il lui dit que le malade l'attendait. D. Bosco, sans plus tarder, va et se présente au malade, qui s'écria aussitôt qu'il le vit, en le saluant aimablement : — Oh, D. Bosco ! Je suis content de vous voir. Je vous remercie d'un si grand dérangement et de tant de gentillesse.

Et lui [de dire] : — Oui, c'est bien moi ; [—] et puis il ajouta en riant : [—] Observez un peu : ai-je bien la physionomie d'un honnête homme ?

Le malade répondit : — Pas trop mal, pas trop mal.

— Et comment se fait-il qu'un homme robuste et courageux comme vous reste à présent dans ce lit ?

— Il fut un temps où j'avais mon mot à dire : maintenant il faut céder ; ... mais asseyez-vous.

— Oh permettez donc ; si cela ne vous dérange pas, je reste debout.

— Non, non, asseyez-vous ; cela me fait de la peine de vous voir ainsi debout. — Alors D. Bosco s'assit à côté du malade et commença à causer avec lui sans jamais parler de confession. La conversation fut très variée et fut amenée sur de nombreuses questions de politique, de loi, de médecine, d'armée, de philosophie, etc. Don Bosco le suivait toujours, et il sut en tout point lui répondre et le satisfaire si bien que l'avocat, rempli d'étonnement, lui dit finalement : — Vous semblez l'encyclopédie en personne. — Trois quarts d'heure s'étaient déjà écoulés et D. Bosco voulait prendre congé ; s'étant donc levé, il fit le geste de saluer le malade, qui lui dit : — Vous voulez déjà partir ? Restez donc si cela ne vous dérange pas.

D. Bosco : — Il est temps que je m'en aille chez moi à cause de quelques affaires ; je ne peux plus rester.

— Oh, restez encore un peu.

— Non, je dois aller ; mais si cela vous fait plaisir, je viendrai de nouveau vous trouver.

— Oui, venez de nouveau. — Entre-temps il avait pris entre les siennes la main de D. Bosco et il la tenait serrée.

D. Bosco l'exhorta à prendre courage et le salua pour la seconde fois au moment de partir.

Ce monsieur, sans répondre, continuait à le retenir en le regardant fixement.

Alors D. Bosco, en souriant, [lui dit] : — Je sais ce que vous voulez.

— Ce que je veux ? Est-ce possible ? voyons un peu !

— Vous voulez que je vous donne ma bénédiction.

Alors tout étonné il s'écria : — C'est exactement cela ! Mais comment est-il possible que vous le sachiez ? Il y a trente-cinq ans que je déteste les prêtres et la religion, et maintenant que pour la première fois me vient à l'esprit cette pensée, D. Bosco la devine aussitôt ! Alors donnez-la-moi donc.

— Oui, volontiers ; et que voulez-vous que nous demandions au Seigneur ?

— Que je guérisse.

— Je regrette de vous le dire, mais s'il était décrété là-haut que vous devez passer à l'éternité ?

— Comment le savez-vous ? Les médecins me disent tous que je vais mieux, que je reprenne courage, que bientôt je serai guéri !

— Moi aussi je vous encourage, lui ajouta D. Bosco avec une grande affection ; pourtant il est décidé ainsi : Vous ne guérirez plus. Je ne peux rien obtenir pour votre guérison ; je peux toutefois vous donner la bénédiction, et ce que je demanderai sera que le Seigneur vous donne le temps pour pouvoir régler les comptes de votre conscience, mettre votre âme dans la grâce de Dieu et faire une sainte mort.

Ces paroles ne firent toutefois pas beaucoup d'effet ; le malade demeura presque indifférent. Néanmoins, il reçut la bénédiction et, avant que D. Bosco ne le quittât, il lui dit avec un certain élan : — Venez encore me trouver, vous savez !

Cela faisait 4 ou 5 heures que D. Bosco était revenu à l'Oratoire, lorsque arrive un domestique pour le chercher au

nom du malade, en disant que l'avocat désirait beaucoup une autre visite de sa part. La nuit était déjà proche ; D. Bosco y alla. Dès que l'avocat le vit, il fut content et dit : — Oh ! je désirais beaucoup une autre visite de votre part. Ce matin vous m'avez diverti et fait rire.

— Ce n'était rien ce matin : ce soir je veux vous faire rire encore plus. Dites un peu : je sais que chez vous on fait du bon café et, si vous me l'accordez, j'en prendrais volontiers une tasse.

— C'est même un très grand plaisir que vous me faites.

Il appela aussitôt la personne de service :

— Vite, vite une tasse de café pour D. Bosco.

Bien que pour lui cette boisson s'avérât plutôt fastidieuse qu'utile, D. Bosco la prit ; puis il dit aux personnes de la maison : — Retirez-vous donc maintenant, nous voulons causer entre nous deux.

Resté seul avec le malade, il s'assit et commença à lui donner la bénédiction, en disant : *Dominus sit in corde tuo, etc.* [Que le Seigneur soit dans ton cœur]. Mais l'autre ne comprenait pas, et il ne faisait pas sur lui le signe de la sainte croix... et il demanda : — Que faites-vous ?

— Rien ; faites, vous, le signe de la sainte croix.

— Et pourquoi ?

— Ne cherchez pas le pourquoi, faites ce que je vous dis.

— Mais vous voulez me confesser ?

— Ne parlez pas de confession maintenant ; signez-vous ; n'êtes-vous pas capable de vous signer ? Je voudrais voir qu'un avocat, savant et estimé comme vous [l'êtes], ne sache pas faire le signe de la sainte croix !

— Certainement que je sais.

— Voyons un peu. Je ne crois pas ce que je ne vois pas.

— Vous le voulez ? Eh bien, voici ; et il commença à se signer : Au nom du Père, etc.

Alors D. Bosco se servit du don spécial qu'il avait de connaître exactement, quand c'était nécessaire, l'état de conscience du

pénitent sans qu'il parle ni qu'il se soit déjà confessé à lui. C'est pourquoi il commença à l'interroger ainsi : — Dites un peu, monsieur l'Avocat, combien de temps y aura-t-il que vous ne vous êtes plus confessé ?

— Mais vous voulez me confesser ?

— Ne parlons pas de cela à présent ; laissez-moi faire ; vous savez ce que je vous ai promis : je veux vous rendre content ; écoutez-moi ; donc il y a tant d'années, [—] et il précisa le nombre [—], que vous ne vous êtes plus confessé ?

— C'est précisément le temps que vous avez dit, mais vous savez que je ne veux pas me confesser ?

— Ne parlez pas de cela ! — Entre-temps il continuait en disant : — Vos affaires à ce moment-là allaient de telle et de telle autre façon. Alors votre situation était ainsi et ainsi. — Et il précisait à merveille.

— Tout à fait cela ; mais il semble que vous connaissiez ma vie !

— Ensuite, dans telle circonstance, vous avez fait ceci et encore cela.

— C'est bien vrai ; je regrette, j'ai fait du mal. Oh je voudrais n'avoir pas agi de la sorte. — De cette manière D. Bosco, un à la fois, disait tous les péchés du malade, qui devenait de plus en plus pensif et de plus en plus ému et, à chaque péché que D. Bosco lui présentait, il s'écriait : — Celui-là, je le regrette ; celui-ci m'humilie ; j'ai vraiment fait du mal ! [—] A chaque expression de repentir D. Bosco lui prenait la main et lui disait : — Cher monsieur, prenez courage. — Ces mots paraissaient blesser son cœur, et chaque fois que D. Bosco les répétait, ils rendaient plus vive son émotion et lui faisaient tomber une larme des yeux. Il arriva ainsi au terme de sa confession, en versant comme un enfant des larmes très abondantes de vrai repentir. Ayant reçu l'absolution, il s'écriait : — D. Bosco ! Vous m'avez sauvé ! au début je ne me serais confessé pour rien au monde ; j'étais disposé à faire n'importe

quelle bêtise plutôt que de céder ; mais vous avez su me prendre habilement, vous m'avez vaincu ; merci ; maintenant je ferais mille confessions : mon cœur est rongé par la douleur, et toutefois j'éprouve une très grande consolation, ce que je n'ai jamais éprouvé, et n'aurais pu imaginer. Que l'on me porte donc le S[ain]t Viatique. — A ce moment-là arrivaient pour lui rendre visite deux ou trois de ses amis, qui certainement essaieraient de détruire tout ce qui avait été fait.

Alors D. Bosco, qui en avait été averti, dit au malade : — Si quelques personnes venaient vous rendre visite, devons-nous leur dire de vous laisser tranquille et de revenir demain, parce que maintenant vous avez besoin de repos ?

— Donnez donc l'ordre dans ce sens, répondit le malade.

Ainsi fut fait, et ces personnes prirent la chose en bonne part et s'en allèrent pour revenir le lendemain. D. Bosco sortit alors et toute la famille, qui était rentrée dans la pièce, fut remplie de joie en apprenant du malade les manières employées par D. Bosco pour le reconduire à Dieu.

Le lendemain matin, après qu'il eut reçu le saint Viatique et le Sacrement des malades, revinrent ses vieux amis et compagnons que l'incroyance et une vie dérégulée sous prétexte de liberté lui avaient donnés, et on les fit entrer. Ayant appris qu'il avait accompli ses devoirs de bon chrétien, ils commencèrent à se moquer de lui, qui par faiblesse avait capitulé devant les ordres intimes par le prêtre. Mais le malade, auquel D. Bosco avait suggéré ce qu'il devait dire à ces gens-là répondit avec franchise : — A l'heure de la mort, on juge les choses sous des points de vue bien différents, et cette heure s'approche aussi pour vous. Après la vie présente, il y en a une autre avec un enfer de peines interminables. Est-ce que par hasard vous prétendriez que, moi, je suis assez sot pour me précipiter au milieu des flammes ? Vous avez un joli rire : rira bien qui rira le dernier. Vous dites ne pas croire à la vie future et à l'éternité ; mais il y en a trop d'autres qui affirment leur existence, et vous n'êtes donc pas raisonna-

bles si vous ne vous en souciez pas. A supposer même seulement que fût douteuse l'existence de l'enfer, ne serait-ce pas une stupide insouciance de vivre avec tant d'indifférence et avec le danger manifeste d'y tomber, si réellement il existait. Est-ce que peut-être ce n'est pas la marque d'une personne de bon sens, quand il s'agit d'éternité, que de prendre la voie la plus sûre ? Pourquoi me tourner en ridicule ? Je suis plus prudent que vous !

Ses amis, devant cette déclaration, ne surent pas quoi répondre et, après quelques mots brefs et dénués de sens, ils se retirèrent. L'avocat vécut encore une semaine, recevant chaque jour de la part de D. Bosco une visite et du réconfort ; et, en le remerciant, il expirait dans les bras du Seigneur.

Un autre jour, une dame distinguée venait à Valdocco chercher D. Bosco, en le priant chaudement d'aller trouver untel, gravement malade et désormais en fin de vie. Il s'agissait d'un personnage mêlé à la politique, très haut placé dans les échelons des sectes. Il s'était catégoriquement refusé à recevoir le prêtre, en assurant que cela se terminerai mal pour l'ecclésiastique qui oserait s'approcher de son lit. C'est seulement avec difficulté qu'il avait permis qu'on appelât D. Bosco. Et D. Bosco, rempli de confiance en Dieu et sous la protection de la Bienheureuse Vierge, y alla. Dès qu'il fut entré dans la chambre et qu'il eut fermé la porte, ce monsieur, ayant rassemblé les quelques forces qui lui restaient encore, lui dit brusquement : — J'ai cédé aux prières instantes d'une personne que j'estime et que j'aime ; mais venez-vous comme ami ou comme prêtre ? Je n'aime pas les farces, et je ne suis pas ami des bouffonneries. Malheur à vous si vous prononcez devant moi même seulement le nom de la confession. En disant cela, il saisit deux pistolets, qu'il avait placés l'un d'un côté, l'autre de l'autre côté de l'oreiller. Il les pointa sur la poitrine de D. Bosco et s'écria : — Rappelez-vous bien qu'au premier instant où vous prononcerez devant moi le nom de la confession, un coup de ce pistolet sera pour vous et celui de cet autre pour moi : puisque, pour moi, il n'y a plus que quelques jours de vie.

D. Bosco lui répondit avec calme dans un sourire [en lui disant] de rester bien tranquille, car il ne lui parlerait jamais de confession, sans sa permission. Puis il l'interrogea sur sa maladie, sur ce qu'en disaient les médecins et sur la méthode des soins choisis. Sa manière de parler était si aimable, si intéressante et pleine de réconfort qu'il ne fatiguait pas celui qui l'écoutait, attendrissait les cœurs, même les plus insensibles, et éveillait en eux de la sympathie et de la confiance envers sa personne. Avec les hommes cultivés il se servait d'un moyen ingénieux qui bien des fois le conduisit à son but pieux. Il faisait allusion à quelque fait contemporain intéressant, le comparait à quelque événement historique des siècles précédents, et il le choisissait de manière qu'il coïncidât avec la vie de quelque impie fameux, connu pour ses actions ou pour ses écrits. Son art était de se faire interroger. En décrivant la mort de ce personnage, qui selon toute apparence était mort impénitent, il donnait toutefois cette conclusion : — Certains, arrivés à ce point de l'histoire, disent qu'il s'est damné ; moi, je ne le dis pas, ou du moins je ne me sens pas de le dire, car je sais que la miséricorde de Dieu est infinie et ne révèle pas ses secrets aux hommes.

Et c'est ainsi que D. Bosco s'était également ingénie avec ce malade qui, surpris et tout ému, l'interrompit : — Comment, il y a encore de l'espoir même pour celui-là ?

— Et pourquoi pas ? — Et il lui démontrait avec des paroles, peu nombreuses mais chaudes et persuasives, comment Dieu était disposé à pardonner les péchés, fussent-ils énormes et en grande quantité, à celui qui se repent de tout cœur, et que la plus grave offense que l'on puisse lui faire est bien de douter de sa miséricorde.

Ce monsieur resta alors quelque temps absorbé dans ses pensées, et puis il lui tendit la main et lui dit : — S'il en est ainsi, ayez la bonté de me confesser !

D. Bosco le prépara, le confessa et, dès que le malade eut reçu l'absolution, baigné de larmes, il se répandit en exclama-

tions de joie, en affirmant qu'il n'avait jamais goûté personnellement une si grande paix durant sa vie, comme en ce moment-là. Dans le même temps il se soumettait de bon gré à toutes les prescriptions de l'Eglise. Entre-temps, le malade fut averti de l'arrivée de deux messieurs à la physionomie bourrue, qui se tenaient sur leurs gardes dans la salle. C'étaient deux membres de la loge [maçonnique]; le malade ordonna de les faire entrer dans la pièce et, dès qu'ils apparurent, il leur cria : — Partez tout de suite : hors de chez moi.

Ils lui répondirent : — Mais vous savez bien ! Nos engagements sont...

Le malade sortit alors de la table de nuit un des pistolets, qu'il avait placés là, et en le montrant il ajouta : — Il était préparé pour les prêtres, et à présent il vous est destiné si vous ne partez pas. Pas un mot de plus !

— S'il en est ainsi, nous sortirons, — répondirent les deux, en lançant un coup d'œil menaçant vers le prêtre ; et ils s'éloignèrent.

Le lendemain lui fut porté le Saint Viatique ; mais avant de communier il appela dans sa chambre toutes les personnes de la maison et il demanda publiquement pardon pour le scandale qu'il leur avait donné. Après [qu'il eut reçu] le Viatique, sa santé s'améliora grandement, de sorte qu'il vécut encore deux ou trois mois, qui furent employés par lui dans la prière, à demander souvent à tous ceux qui lui rendaient visite le pardon de ses scandales, et à recevoir plusieurs fois encore Jésus dans le Saint Sacrement en donnant à ses proches la plus grande édification.

Cette conversion mettait cependant D. Bosco dans une vilaine affaire bien embarrassante. Ce monsieur lui avait remis, peu avant de mourir, les diplômes et les insignes de ses grades dans la secte, ainsi que les documents contenant les noms des complices, qu'il gardait avec un soin jaloux dans un autre endroit. D. Bosco les lut et s'étonna devant ces noms. C'étaient des personnes qui aux yeux du monde apparaissaient comme de bons catholiques et qui ensuite jouèrent les rôles principaux dans les révolutions italiennes. Parmi elles, plusieurs ecclésiastiques venus d'autres diocèses pour établir leur domicile à Turin. D. Bosco appela

aussitôt son confident Buzzetti Joseph, qui était un jeune d'une discrétion à toute épreuve. Jusqu'en 1849 il avait travaillé dans son métier de maçon et maintenant, en faisant des études, il s'occupait uniquement à aider Maman Marguerite dans les travaux de la maison et à assister l'infirmerie. Il gardait l'argent pour les commissions, et une fois D. Bosco, ne se souvenant plus de lui avoir donné un écu, entendit comme réponse, alors qu'il lui en présentait un second : [—] Voulez-vous me le donner deux fois ? — Sa fidélité était proverbiale. D. Bosco le chargea donc d'extraire deux copies de ces documents fatals, en lui donnant l'ordre que l'une des copies fût brûlée, l'autre conservée par Buzzetti lui-même et cachée avec les originaux sans dire à D. Bosco lui-même où il l'avait placée. Il était nécessaire qu'il attendît le moment opportun pour demander conseil à ses Supérieurs. Il avait jugé qu'il était préférable de remettre aux Services diocésains cette copie, au lieu de faire autrement dans le but de ne pas provoquer de l'hostilité et des brimades contre eux à une époque aussi orageuse.

Entre-temps quelques membres des sectes, envoyés par leurs chefs, avaient couru jusqu'à la maison du défunt, qui venait tout juste d'expirer, pour s'emparer de ces documents délicats qu'ils craignaient de perdre, et, les ayant en vain recherchés, ils comprirent aussitôt en quelles mains ils pouvaient se trouver. Et ce jour même, deux messieurs se présentèrent à D. Bosco et, d'abord avec des manières aimables et ensuite avec décision, ils lui demandèrent ces documents. D. Bosco chercha à se dérober, trouva des prétextes, et affirma avoir vu ces feuilles qu'ils demandaient, mais ne pas savoir pour le moment où elles étaient gardées. D'autres personnes étant arrivées, il finit par les renvoyer ; et ces [messieurs] partirent en bougonnant.

D. Bosco s'empressa de demander des instructions aux Services diocésains. En effet, comme il le prévoyait lui-même, quelques heures plus tard les deux messieurs revinrent et, cette fois-ci, avec des menaces. D. Bosco répondait qu'il ne savait pas quels droits ils pouvaient avoir sur des documents, qui lui avaient été confiés par un ami, et donc qu'il ne se croyait

pas autorisé à violer un tel secret. Par ailleurs il affirmait que ces documents n'étaient d'aucune importance, car ils ne contenaient que quelques noms.

Ces messieurs se calmèrent, en voyant comment D. Bosco manifestait qu'il n'en faisait pas grand cas, et ils s'abaissèrent avec de belles manières à des supplications, en montrant comment, si on avait révélé ces noms, il en serait venu du déshonneur et du préjudice pour les personnes et pour leurs familles.

D. Bosco se laissa persuader et, ayant remis les documents authentiques, il prenait prétexte de leurs paroles elles-mêmes pour démontrer combien était mauvaise la voie dans laquelle ils s'étaient mis, combien elle était dangereuse pour leur âme, et aux yeux de la société civile elle-même.

Les autres laissèrent dire, bredouillèrent des excuses et partirent. Ils ne tardèrent cependant pas à réapparaître pour la troisième fois, et après de longues périphrases ils lui demandèrent s'il avait près de lui une copie de ces documents. Dans le même temps ils lui faisaient comprendre que la secte avait des moyens pour se venger.

D. Bosco répondit franchement non. En effet, l'unique copie avait été remise à qui de droit. Les autres insistaient, et D. Bosco assura qu'en vérité il en avait pris une copie, mais qu'il l'avait jetée aux flammes ; c'est pourquoi ils se tinrent tranquilles. Il parlait cependant d'égal à égal, sans se laisser intimider.

Ces messieurs étaient sur le point de s'éloigner, mais ils revinrent en arrière, en lui demandant de jurer le secret. D. Bosco se montra plutôt offensé par le fait qu'ils le croyaient capable de causer du tort à quelqu'un et il se refusa à jurer ; il promit cependant que personne n'apprendrait de lui quelque chose qui pût les compromettre. Et c'est ainsi, sembla-t-il, que prenait fin cette dangereuse histoire ennuyeuse.

Toutefois il se produisit un fait, mais nous n'osons pas assurer qu'il est une conséquence de cette querelle. Cette même

année-là, tandis qu'une nuit D. Bosco traversait une partie obscure de la Place du Château, deux inconnus qui s'étaient approchés de lui et qui avaient sorti les poignards, lui sautèrent dessus. Mais un certain m[onsieur] Rolando, qui plus tard racontait l'incident à D. Michel Rua, passait à une courte distance avec un de ses amis : dès les premiers mouvements de ces gredins, s'étant aperçus du guet-apens, ils accoururent tous les deux avec les solides gourdins dont ils étaient munis, et ils les obligèrent à s'enfuir.

CHAPITRE XVII

Une Pieuse Union provisoire de laïcs catholiques pour empêcher les progrès de l'impiété — D. Bosco prêche le jubilé à Milan — Faits édifiants — Conférence annuelle en remerciement à la Très s[ainte Vierge] Marie Immaculée — Notre-Dame de Rimini.

La vie de D. Bosco devient chaque jour plus riche de travaux et de mérites. Vers la fin de 1850, il est sur le point d'effectuer un déplacement à Milan. Le Souverain Pontife avait annoncé publiquement un nouveau Jubilé pour réparer les nombreux torts causés aux âmes par les haines de parti, par les guerres et par les rébellions. D. Séraphin Allievi, Directeur à Milan de l'Oratoire S[aint]-Louis, situé rue S[ainte]-Christine, invitait D. Bosco à venir le prêcher à ses jeunes. Cet Oratoire des dimanches et des jours de fête, très florissant, avait pour but d'instruire les enfants les plus pauvres, les plus délaissés et ignorants de la ville, de les accueillir alors qu'ils ont perdu le droit chemin, de les éloigner du jeu et des bistrots, et, en un mot, de les éduquer chrétiennement. D. Blaise Verri était un modèle pour prier, pour confesser, pour prêcher et pour conduire parmi ces jeunes le développement d'un grand nombre de vocations, tant ecclésiastiques que religieuses, il habitait chez D. Séraphin et il était très ami de D. Bosco pour en avoir connu de près les rares vertus : il l'attendait donc avec une vive impatience. L'invitation

avait été faite en plein accord avec l'Archevêque Mgr Romilli. Egalement le curé de S[aint]-Simplicien, église paroissiale de l'Oratoire S[aint]-Louis, avait non seulement approuvé cette décision, mais avec de vives insistances de sa part il renouvelait l'invitation à D. Bosco, dans l'espoir de se servir de son ministère sacré pour le grand bien de sa propre population.

Volontiers D. Bosco consentit à faire ce voyage, et il en avait demandé l'assentiment auprès de l'autorité ecclésiastique et la permission à l'autorité civile et à la Légation Autrichienne. Le passeport porte des signes particuliers que nous avons jugé bon de ne pas omettre : *âge : 35 ans ; taille : 38 onces * ; cheveux : châtain foncé ; front : moyen ; sourcils : châtains ; yeux : id ; visage : ovale ; teint : brun ; situation : maître d'école primaire.*

Mais avant de partir il désirait assister à l'heureux aboutissement de quelques réunions qu'on avait organisées pour opposer une digue efficace à l'erreur envahissante. Depuis les débuts de l'Oratoire, il avait tout entier dans l'esprit le programme des œuvres qu'exigeait de lui la Divine Bonté. Il mesurait, ce que d'autres ne comprirent que plus tard, la nature de l'aide que pouvait être, pour les Evêques et pour le Clergé, le laïc catholique s'il était éduqué et conduit de manière à contribuer à la défense de la société chrétienne menacée. Dans le même temps, ne lui échappait pas l'importance, pour obtenir ses fins, d'une association capable de lier étroitement dans un commun accord ses bienfaiteurs. Se trouvait donc également dans son esprit une tentative pour commencer, quoique de façon très petite et avec beaucoup de réserves de prudence, la pieuse union de ceux qui furent ensuite appelés Coopérateurs Salésiens. Le document suivant fait connaître le projet fermement soutenu par D. Bosco.

* *Once* : En Piémont mesure de poids, mais aussi de longueur. Une once correspond à 4,2 cm. Ici, une taille proche de 1,60 m.

Copie de délibération constitutive.

L'écrit suivant est formulé pour servir de preuve positive et solennelle à ceci : se sont réunis des amis, ici soussignés, tous des catholiques et des laïcs, qui, affligés par les abus de la presse libre sur des sujets religieux et par la guerre sacrilège que de nombreux mauvais chrétiens ont déclarée contre l'Eglise et ses ministres, ainsi que par le danger de voir que dans le Piémont la vraie religion serait supplantée par le Protestantisme, après avoir reçu l'avis favorable de cinq Ecclésiastiques très savants, parmi les plus distingués et zélés du clergé de cette Capitale, sont parvenus aux décisions suivantes :

1° De se constituer eux-mêmes en *Pieuse union provisoire* sous l'invocation de S[aint] *François de Sales*, en préférant ce Saint pour une raison d'analogie entre la situation actuelle de notre pays et celle de la Savoie à l'époque dudit Saint qui, par son zèle éclairé, sa prédication prudente et sa charité illimitée l'a libérée des erreurs du Protestantisme.

2° Que cette pieuse société provisoire soit le commencement d'une association sur une vaste échelle qui, avec la contribution de tous les membres et avec les autres moyens licites, légaux et corrects qu'elle pourra se procurer, s'occuperait de toutes les œuvres de bienfaisance que, sur le plan de l'instruction, sous l'aspect moral ou l'aspect matériel, on reconnaîtra les plus aptes et expéditives pour empêcher l'impiété de faire d'ultérieurs progrès et pour, si c'est possible, l'éradiquer là où déjà elle aurait pris racine.

3° A commencer par cette union provisoire, puis pour la Société, ou Association comme elle viendrait à s'appeler, que ce soit une institution laïque, pour que certaines méchantes gens ne puissent pas l'appeler, dans leur jargon à la mode, *un truc de curés pour se faire du fric*. Mais que, malgré cela, on

n'en exclue pas les bons ecclésiastiques pleins de ferveur qui voudront bien aider au développement de la société au moyen de leur adhésion, au moyen de leurs lumières et au moyen de leur coopération, selon l'esprit et les buts de cette institution.

4° Pour régulariser l'existence morale et l'activité de cette société provisoire, les quelques participants ici présents se sont réparti entre eux par consentement mutuel les fonctions de la société de la façon suivante :

Premier Membre Fondateur. — Bognier Joseph-Marie.

Deuxième Membre Fondateur. — Roggieri Dominique.

Troisième Membre Fondateur. — Donna Dominique.

Quatrième Membre Fondateur. — Battistolo Pierre.

Cinquième Membre Fondateur. — Bognier Léandre.

Sixième Membre Fondateur. — Gilardi Je[an]-Bapt[is]te.

Septième Membre Fondateur. — Bosso Amédée.

Et pour tenir le rôle de secrétaire on délègue le Membre Fondateur Bognier. Comme Trésorier on mandate le Membre Fondateur Roggieri Dominique.

On prend acte de la collecte qui s'est faite ici entre nous, et qui a produit la somme de cinq liras qui furent remises ici à m[onsieur] le Membre Fondateur Roggieri en sa qualité de Trésorier, pour servir de première obole [faite] à la société, à ne dépenser qu'à la suite d'un ordre du jour régulier de cette [société].

5° Tous les Membres Fondateurs susdits, participant à cette réunion, auxquels s'est ajouté, au cours de la séance, m[onsieur] Borel Joseph, ici présent, s'engagent à s'employer, pour autant que cela dépend d'eux, à procurer à la société le plus grand nombre de nouveaux membres qu'il sera possible, toujours cependant avec les précautions nécessaires, pour ne pas introduire d'hypocrites, ou des frères de catholicité équivoque ou d'un zèle exagéré.

6° Que Dimanche prochain ait lieu une nouvelle réunion avec la présentation des nouveaux membres que l'on aura pu acquérir,

à l'heure et à l'endroit qui seront indiqués par le premier Membre Fondateur.

7° Que dans la semaine le Membre Fondateur Bognier présente une copie de cet acte aux notabilités, tant chez les laïcs que chez les ecclésiastiques, qu'il jugera capables d'aider au développement de notre Institution, en les priant d'adhérer, en écartant cependant aussitôt toute démarche ultérieure avec qui se montrera plutôt opposé que favorable.

Lu et approuvé :

Turin, le dix-sept novembre mil huit cent cinquante, à huit heures du soir.

Ont signé sur l'original :

Bognier Joseph.	Gilardi Je[an]-Bapt[is]te.
Dominique Roggieri.	Bognier Léandre.
Donna Dominique.	Borel Joseph.
Battistolo Pierre.	

Suivent les signatures des membres adhérents et les montants des offrandes volontaires.

Au bas de la page est écrite cette *Instruction* :

On proposera en premier lieu la chose comme un simple désir, puis comme une nécessité, ensuite comme un projet, à mesure que celui qui écoute donne en son âme un écho favorable ; mais pour peu qu'il se montre réticent, on s'écartera aussitôt de toute démarche ultérieure, aussi pieuse et excellente que soit la personne. On notera cependant les réponses et les observations obtenues, pour aider à la conduite de la Société.

Les personnes, qui pour des motifs particuliers ne consentiront qu'à condition que leur nom reste secret, ne seront connues que par le Membre Fondateur qui les aura inscrites. Elles figureront de

façon anonyme, en marquant seulement une initiale sur la liste de la Société, ou encore avec l'appellation de bienfaiteur.

On fera peut-être trois catégories : *Membres, adhérents et bienfaiteurs*. Que tous soient prévenus que les membres auront à payer au moins 20 sous par mois, en plus de la première offrande. Les autres, quelque petite monnaie, selon ce qu'ils voudront chaque semaine.

Une fois terminées ces réunions, D. Bosco partait de Turin le 28 novembre à 2 heures de l'après-midi, et avec un voyage sans interruption, en passant par Novare et par Magenta, il arrivait à Milan le lendemain à 11 heures du matin. Il avait beaucoup souffert pendant le voyage à cause du mouvement de la voiture.

Les temps qui couraient étaient très difficiles. Après les fameuses journées [voir * page 182], [la ville de] Milan semblait être assise sur un volcan encore allumé. Les libéraux et les sectes continuaient sans cesse à diriger leurs projets vers la Lombardie, en attendant et en cherchant l'occasion d'en chasser les Allemands [voir ° page 182]. D'autre part ces derniers épiaient et connaissaient presque en totalité les projets et les brigues des conjurés, et ils redoublaient de vigilance. De temps en temps les arrestations et les très lourdes condamnations pour crime de lèse-majesté provoquaient la terreur chez les citoyens. La police autrichienne tenait mille yeux bien ouverts, également sur le clergé et sur les prédicateurs, car elle craignait que, du haut des chaires sacrées, on ne fit des allusions à l'insurrection récemment maîtrisée. En attendant, par crainte du Gouvernement, les curés hésitaient à commencer les missions sacrées pour préparer [les fidèles] à gagner le Jubilé : les rassemblements en grand nombre dans les églises auraient pu donner prise à des mouvements d'agitation politique ou provoquer des suspensions, des interdictions et des répressions. Les orateurs sacrés ne s'avisèrent pas de monter en chaire, car une de leurs phrases mal interprétée pouvait être la cause de démêlés.

C'est dans ces circonstances critiques que D. Bosco allait

loger chez D. Séraphin Allievi et D. Blaise Verri, et il annonça au curé de S[aint]-Simplicien qu'il commencerait aussitôt la prédication pour le Jubilé dans son église. Mais le curé, peut-être sur la suggestion de conseillers timides, avait changé d'avis : il fit remarquer que c'était une chose de prêcher à l'intérieur et comme en privé dans l'Oratoire S[aint]-Louis, et que c'en était une autre de prêcher à une grande foule dans une église publique ; et il déclara d'une façon absolue qu'il ne pouvait pas permettre que l'on commençât cette mission sans d'abord en parler avec l'Archevêque. — Oh, quant à cela, je m'en occupe ! — répondit D. Bosco ; et sans plus il se rendit chez Mgr Romilli pour lui demander cette permission.

Le Prélat, qui était bien vu de la Cour de Vienne, ne la lui refusa pas ; mais tout d'abord il cherchait à le dissuader. Voyant cependant que D. Bosco était rempli de courage et ne craignait rien, il lui dit : — Monsieur l'Abbé, je n'ai rien contre, mais si vous prêchez, prenez-en sur vous la responsabilité. S'il vous arrive malheur, je n'ai rien à y voir. Vous savez que nous vivons dans une époque dangereuse.

— Et je prêcherai, répondit D. Bosco, de la manière qu'on utilisait pour faire les sermons il y a cinq cents ans.

— Vous êtes libre, je vous le répète, conclut l'Archevêque. Si vous vous sentez la hardiesse, allez donc et prêchez. Personnellement je ne vous le commande pas et je ne vous le conseille pas, mais je vous le permets de bon gré. Rappelez-vous cependant que, si grande que puisse être votre prudence, elle ne le sera jamais trop.

Et D. Bosco commença à prêcher à S[aint]-Simplicien. Dès le premier sermon la foule accourut avec une curiosité et une anxiété que l'on ne pourrait décrire. Au milieu de ces fièvres révolutionnaires l'indifférence politique semblait impossible. On attendait une chose et se présentait une autre bien différente. Il prêchait ni plus ni moins comme l'aurait fait un orateur sacré deux ou trois siècles auparavant. Avec une grande franchise et [une grande] affection il invitait les pécheurs à faire pénitence ; et ce qu'il fallait dire pour le

changement radical des mœurs, il l'exposait sans ambages, en ne s'occupant de personne. Au sujet de ce qu'on agitait dans le cœur des gens du peuple et qui ne laissait pas se relâcher la vigilance résolue du Gouvernement, il ne fit pas la moindre allusion et il évita de raconter toute comparaison ou tout fait, même ancien, qui auraient pu être jugés, même de loin, une évocation des circonstances de l'époque : en toutes choses il se comportait entièrement comme s'il n'existait pas de questions politiques et qu'il n'en avait jamais existé. C'est pourquoi aucune des autorités n'eut à lui faire la moindre observation. Tous ses auditeurs ne trouvaient dans ses paroles, [prises] en long et en large, rien d'autre que la méditation sur les fins dernières et les enseignements sur la manière de se confesser et de communier. [La ville de] Milan fut émerveillée par la façon de prêcher dont il procédait.

Son style était celui de S[aint] Alphonse-Marie de Liguori. Nous autres, de ces entretiens spirituels donnés à Milan, nous avons conservé les esquisses écrites par lui-même ; et l'on comprend comment sa parole avait toujours une force irrésistible. Bien que lent pour parler, il imprimait pourtant ses sentences dans le cœur de celui qui l'entendait. Que nous suffise comme échantillon l'exorde de son sermon sur le jugement universel : « Et jusques à quand, ô pécheurs, abuserez-vous de la bonté de Dieu, jusques à quand continuerez-vous à l'offenser ? Déjà crient vengeance les compagnons entraînés au péché par vous ; déjà crient vengeance les églises dans lesquelles vous commettez tant d'irrévérences ; déjà crient vengeance les sacrements profanés au moyen de tant de sacrilèges ; déjà crient vengeance le soleil, la lune, les étoiles, témoins de votre rébellion contre leur Créateur ; déjà, crie vengeance la terre dont vous avez fait le théâtre de vos iniquités ; déjà crient vengeance les anges eux-mêmes qui voudraient venger les insultes faites par vous à leur Dieu. Et jusques à quand abuserez-vous à votre profit de la patience de ce miséricordieux Seigneur ? Cela vous dérange sans doute de changer de vie ? Ne tremblez-vous pas devant l'épée de la justice divine, déjà dégainée pour vous frapper ? Eh bien, con-

tinuez à blasphémer son saint Nom, continuez aussi à dire du mal contre notre S[ainte] Religion et contre ses ministres, continuez aussi à murmurer contre votre prochain, continuez aussi à tenir de mauvaises conversations, continuez aussi à profaner les dimanches et les jours de fête, faites vite pour crucifier de nouveau, sur ce bois dur, Jésus plein de bonté, car le temps qui vous reste est court, l'éternité s'avance, est imminente, déjà les éclairs étincellent dans l'air et sont sur le point de s'abattre sur vous, déjà est en place le tribunal où siègera le Juge Eternel. Ne vous faites donc pas d'illusions ; n'espérez pas de salut : le bras du Seigneur est déjà étendu et vous n'aurez pas de lieu pour y échapper. Au jugement je vous attends, au jugement nous devons tous comparaître et rendre un compte très serré de nos actions ; de tout ce que nous aurons fait, que ce soit une omission du bien, que ce soit une action mauvaise... ». C'était la politique pour l'éternité.

[Comme il était] beau d'observer alors dans l'église certains hommes aux grosses moustaches, postés à l'affût seulement pour observer si lui échappaient quelques paroles contre le Gouvernement ou contre la situation alors vécue dans les affaires publiques. Et de temps en temps, également ces [hommes]-là ne pouvaient pas s'empêcher d'essayer une larme, terrifiés à la pensée du jugement et de l'enfer.

Il n'avait pas encore terminé ce triduum avec deux sermons par jour à S[aint]-Simplicien que, le lundi après le premier dimanche de l'Avent, le 2 décembre, à des heures diverses il commençait à l'Oratoire S[aint]-Louis la retraite spirituelle qui devait durer aussi trois jours. D. Séraphin avait regroupé ses jeunes par centaines.

D. Bosco qui accomplissait tant de merveilles parmi ses jeunes de Valdocco, devait également attirer à lui les cœurs des jeunes de Milan. De nombreuses années après, D. Séraphin Allievi en donnait en notre présence un bien cher témoignage. De ces sermons de Don Bosco nous avons également les points principaux qu'il avait

notés sur un feuillet. En premier lieu il parla de la parabole d'une mère qui envoie en voyage ses deux fils, en adjoignant à chacun un compagnon, et qui leur donne les avis nécessaires pour qu'ils puissent, avec un trésor qu'elle leur confie, arriver sains et saufs à une ville lointaine où les attend leur père. Ils partent, rencontrent diverses aventures et également un ennemi qui s'efforce de leur faire mépriser les avis maternels. L'un des deux suit [ces avis] et réussit bien, l'autre les néglige et réussit mal. Application. Les deux fils, c'est nous ; la mère, c'est la S[ainte] Eglise ; les compagnons, les anges gardiens ; le voyage, notre vie mortelle ; la ville, le paradis ; le père qui nous attend, le Seigneur ; l'ennemi, le démon ; le grand trésor, notre âme. Sur cette idée fondamentale il développa les thèmes de la fin de l'homme, du salut de l'âme, du scandale, de la mort qui peut se produire à l'improviste, de la confession sacramentelle et du paradis.

Ses paroles finales furent celles qu'il avait déjà prêchées aux retraits de Giaveno. Il laissait comme consigne : — Chaque mois : préparation à une bonne mort et moyens de la réaliser.

Pendant ce temps-là, divers Recteurs d'églises, ayant acquis la certitude que sa prédication à S[aint]-Simplicien non seulement n'avait donné le moindre prétexte ni à des désordres ni à des violences, mais avait eu une heureuse réussite avec beaucoup de fruit pour les âmes, l'appelèrent dans leurs églises. Il consentit volontiers, et prêcha à S[anta] Maria Nuova, à S[aint]-Charles, à S[aint]-Louis et à Sant'Eustorgio, ainsi que l'affirme D. Rocca Louis pour en avoir entendu parler par ses parents et des concitoyens milanais. Parfois il faisait une seule prédication par jour dans l'une des églises susnommées, parfois jusqu'à cinq sermons par jour dans diverses églises.

Tandis qu'il prêchait un triduum à S[aint]-Roch, il reçut une invitation des pères Barnabites, dont il avait connu certains à

Moncalieri, pour aller prêcher la retraite spirituelle à Monza. A l'époque, entre Milan et Monza, existait l'unique chemin de fer que l'on possédait dans les terres lombardes. D. Bosco partait de Milan à 10 heures et demie du m[atin], prêchait à Monza et à une heure de l'après-midi il était déjà à Milan pour le sermon à S[aint]-Roch. Le nombre de ceux qui venaient se confesser était très grand.

Un jour, tandis que D. Bosco allait à son confessionnal entouré de pénitents, un jeune homme le prit par la soutane, le tira dans un banc au milieu de l'église, qui était plutôt obscure car les rideaux étaient abaissés, et il lui dit : — Confessez-moi ici ! — D. Bosco s'assit et l'autre se jetant à genoux se confessa. Ayant fini la confession, ce jeune dit à D. Bosco : — Vous confessez exactement comme, et avec les mêmes mots, un prêtre auquel je me confessais à Turin il y a des années.

— Et si ce prêtre-ci était ce prêtre-là ? lui répondit D. Bosco.

— Vous D. Bosco ! s'écria le jeune en le regardant fixement.

— Exactement D. Bosco ! — dit le bon prêtre. Ce jeune homme fondit alors en larmes, tellement furent grandes la consolation et la tendresse qu'il éprouvait en cet instant.

D. Bosco, non seulement ne fut pour cette prédication exposé à aucune situation fâcheuse, mais en divers endroits, s'étant trouvé au milieu des soldats et des officiers autrichiens, il était très volontiers rencontré. D'autant plus qu'il mettait à profit le peu de langue allemande, qu'il avait appris en 1846, pour leur inspirer quelques bons sentiments.

Entre-temps, suivant son exemple, d'autres prêtres s'étaient mis à prêcher, et, en raison de cela, plus tard l'Archevêque lui témoigna sa vive reconnaissance.

Cette prédication avait duré 18 jours. Don Bosco revenait à Turin en passant par Magenta et Novare. Comme d'habitude, il confessa le conducteur de la diligence [voir # page 182] et, au moment

d'une halte, un garçon d'écurie dans l'écurie. Avec les aubergistes, d'autre part, eurent lieu les mêmes scènes charmantes de sermons et d'invitations à penser sérieusement à l'âme.

A la Barrière dite de Milan, il trouvait les jeunes Rua Michel et Savio Ange qui l'attendaient.

Dès qu'il arriva à Turin, sa première pensée fut de donner un témoignage de reconnaissance envers la Très s[ainte Vierge] Marie en rappelant les nombreuses grâces qui par Elle avaient été accordées à l'Oratoire. C'était l'une de ses pratiques particulières, je dirais presque un geste de confiance familière. Depuis l'année 1842, il avait l'habitude de tenir une conférence à ses fils, le jour de l'Immaculée [Conception], autour du thème dont on vient de parler : la première fois aux jeunes gens, puis aux catéchistes seuls, ensuite aux jeunes abbés ; et enfin il la continua aux Salésiens pendant toutes les années de sa vie, c'est-à-dire au fur et à mesure que, son Institution se développant, les uns prenaient de l'importance et de la suprématie sur les autres. Si quelque rare fois il en était empêché, il n'omettait jamais de la tenir avant que ne terminât l'année.

Et, cette année-là, pour allumer de plus en plus chez ses chers [fils] la dévotion envers la Mère du Divin Sauveur, lui donnait également un motif de prendre la parole un fait qui remplissait l'Italie du bruit qu'il faisait. A Rimini, dans la petite église Sainte-Claire, on vénérât un tableau de la Très s[ainte] Vierge sous l'invocation : *Reine Mère de Miséricorde*. A la tombée de la nuit du 11 mai trois braves dames qui s'étaient mises à prier devant Elle, avec un grand étonnement et [une grande] consolation, remarquèrent un mouvement dans les pupilles de la sainte image, dans le sens horizontal et [dans le sens] vertical ; parfois doucement elles s'élevaient au point de se cacher sous les paupières avec un léger changement dans la couleur du visage sacré. La ville, comme dans le temps d'un éclair, fut remplie de la nouvelle surprenante et tout entière elle se pressait autour de cet autel. Et le prodige très sensible, évident, continua pendant environ huit mois

devant des milliers et des milliers de témoins. Les mœurs en plein changement dans tout le peuple, les sacrements fréquentés d'une manière étonnante, une source de grâces qui dès lors commencèrent à jaillir en permanence, le procès diocésain rigoureux qui reçut l'approbation de la Sacrée Congrégation des Rites, l'Office et la Messe propres accordés pour ce prodige, la couronne d'or concédée par le Souverain Pontife, l'église transformée dans une élégante architecture de croix latine et dédiée en novembre de cette même année, étaient autant de témoignages de la vérité du prodige.

Avec la vive joie occasionnée par cette nouvelle gloire de Notre-Dame et avec les douces émotions causées par les Fêtes de Noël, D. Bosco parvenait à la fin de 1850.

* A l'époque des révolutions de 1848, Milan a connu :

- le 3 janvier (*la journée des cigares*), une manifestation contre Metternich ;

- les 18-22 mars (*les cinq journées*), une bataille pour l'expulsion des Autrichiens.

° *Allemands* : pour désigner ici les peuples de langue allemande et en particulier les Autrichiens qui dominaient l'Italie du Nord.

Diligence : il s'agit d'une diligence, appelée autrefois *vélocifère*, qui assurait un service rapide sur de longues distances.

CHAPITRE XVIII

Esprit de pénitence — Recommandations aux jeunes — Témoins permanents de la vie de D. Bosco — Son repos et sa nourriture — L'Abbé Stellardi et le Chan[oine] Ronzino [= Ronzini] à la table de D. Bosco — Ses distractions — Le firmament lors d'une nuit sereine.

Les vertus de D. Bosco étaient éminentes comme ses œuvres. Il avait pris pour lui servir de modèle la vie mortifiée, tant intérieure qu'extérieure, du Divin Sauveur, en crucifiant ses passions personnelles et ses inclinations naturelles. Même à ses élèves il recommandait cette mortification, en proclamant qu'à celui qui veut se réjouir avec Jésus Christ dans le ciel, il est nécessaire de souffrir avec lui sur la terre. Il insistait près d'eux spécialement sur le fait d'être tempérants dans la nourriture, pour boire et pour dormir, en disant que le démon tente de préférence les personnes intempérantes. Bien qu'il prît des décisions pour que la nourriture fût abondante, afin que chacun eût de quoi se sustenter sans nuire à sa santé, surtout parce que ses commensaux étaient jeunes, toutefois il établit qu'en fût éloignée toute préparation superflue. Il ne tolérait pas que quelqu'un se plaignît du cuisinier et des aliments dont il se nourrissait lui-même ; cependant si quelqu'un avait besoin d'une alimentation différente, il la fournissait volontiers. Il exhortait tous à éviter la glotonnerie et l'empressement excessif pour manger, en répétant la sentence : *prima digestio fit*

in ore [la première digestion se fait dans la bouche]. Il établissait que le vin fût donné aux jeunes abbés en quantité très modérée, en affirmant que l'eau de bonne qualité convient bien mieux pour étancher la soif et fait davantage de bien à la santé. Il insistait beaucoup sur la tempérance dans l'usage du vin. En prêchant il avait l'habitude de répéter les paroles de l'Écriture : *In vino luxuria* [Dans le vin la luxure]. Il faisait attention [pour voir] si quelqu'un, pour le plaisir de savourer le vin, buvait par petites gorgées, ou bien s'il buvait un vin généreux sans le mouiller : ce qui arrivait rarement, c'est-à-dire lors des fêtes solennelles et s'il y avait des invités à table. Et sur ce point il faisait aux élèves ses recommandations. Il les exhortait également chaudement à ne jamais aller au lit pendant les heures de l'après-midi, en les prémunissant, comme il disait, *ab incursu et demonio meridiano* [contre l'attaque et le démon de midi]. Mais il leur permettait pendant la saison estivale, soit dans la salle commune d'étude, soit dans la classe, de dormir une demi-heure ou trois quarts d'heure, en appuyant les bras ou la tête sur le bureau ou sur le banc.

Il avait l'habitude de dire : — Donnez-moi un jeune qui soit tempérant pour manger, pour boire ou pour dormir, et vous le verrez plein de vertus, assidu dans ses devoirs, toujours prêt quand il s'agit de faire du bien, et porté à aimer toutes les vertus ; mais si un jeune est gourmand, porté à aimer le vin, dormeur, peu à peu il aura tous les vices. Il deviendra étourdi, paresseux, instable, et tout ira mal pour lui. Combien de jeunes furent ruinés par le vice de la gourmandise. Jeunesse et vin sont deux feux. Vin et chasteté ne peuvent cohabiter ensemble !

Ses paroles s'avéraient d'autant plus efficaces que ses disciples le virent toujours tempérant en tout. Néanmoins le degré d'héroïcité de cet esprit de pénitence, à l'instar de celui de S[aint] Philippe Néri, en raison de son ingéniosité et pour son plus grand mérite, ne put être remarqué pendant des années et des années par de très nombreuses personnes étrangères à la maison qui le connaissaient sans en être des familiers. Même ceux qui se tenaient continuellement dans son entourage ne s'en formèrent un jugement sûr qu'après de

continuelles et longues observations, tant il était jovial et facétieux. [Pris globalement] ceux-ci furent, du début jusqu'à la fin de sa vie, des témoins continuels et parfois importuns, de nuit et de jour, à la maison et hors de la maison, de chacune, même la moindre, de ses actions. Depuis 1841 Buzzetti Joseph, depuis 1848 Savio Ascagne, depuis 1852 Rua Michel, Cagliero Jean et ensuite Cerruti François, Bonetti Jean et enfin Berto Joachim, qui à partir de 1864 fut son secrétaire intime, son confident, jusqu'en 1888 environ : et avec eux des milliers et des milliers d'autres, auprès desquels pour un grand nombre nous avons recueilli ce que nous sommes sur le point de dire.

Dès les débuts il ne manqua pas de gens portés à la critique pour interpréter d'une façon plutôt inexacte certains de ses actes, en les jugeant d'après les apparences ; mais ils durent maintes et maintes fois revenir sur leur jugement après un examen impartial. Nous parlerons d'un fait arrivé vers 1850, au sujet duquel nous écrivit Brosio Joseph.

« L'Oratoire était même fréquenté par de jeunes externes grands et très enclins à la critique ; par légèreté ils jetaient un blâme sur n'importe laquelle des plus petites choses, et non seulement parmi leurs compagnons, mais aussi parmi les personnes tout à fait étrangères à l'Oratoire. D. Bosco, à cause d'une indisposition qui le tenait, mangeait de la soupe même le soir les jours de jeûne ; mais elle n'était assaisonnée qu'avec du sel et je le savais. Alors la coutume générale imposait que les jours de jeûne, au repas léger du soir, on ne servît pas de soupe. Or il arriva qu'un jeudi saint après le lavement des pieds, que D. Bosco faisait lui-même, il invitât à table avec lui le soir les treize jeunes qui avaient tenu le rôle des apôtres : cette année-là, moi, je représentais S[aint] Paul. Pour eux fut mis sur la table un abondant plat de maigre et, selon l'habitude, Maman Marguerite apporta de la soupe à D. Bosco. Et voici qu'aussitôt un jeune dit à un autre : — Tiens, regarde ; D. Bosco mange de la soupe ce soir alors que c'est un jour de jeûne ! — Moi, en entendant ces mots, je désirai

que D. Bosco donnât une bonne leçon à de tels êtres scrupuleux et je dis à haute voix à [Maman] Marguerite : — Eh, mère si bonne ! Vous avez donné de la soupe à D. Bosco aujourd'hui alors que c'est un jour de jeûne : ne savez-vous pas qu'on ne peut pas en manger ? — A ces mots que je venais de sortir, toutes les personnes qui se trouvaient dans cette pièce se mirent à rire. La maman et la tante de Don Bosco se défendaient en disant que la soupe assaisonnée avec seulement du sel était bien loin d'être savoureuse. D. Bosco ne soufflait pas mot et moi, qui désirais qu'il parlât, je faisais semblant de ne pas comprendre et je continuais à enfoncer le clou, en expliquant que de soupe ce soir-là on ne devait pas en apporter à table. Alors D. Bosco, qui peut-être comprit ce que je voulais, fit un discours si émouvant sur le sujet en question, sur la nécessité qui dispense même d'une loi, sur la faiblesse de son estomac après l'écoute de tant de confessions, que le jeune, qui avait pris le risque d'avancer son mot imprudent, pleurait ; et à partir de ce moment-là je n'entendis plus critiquer les usages de l'Oratoire ».

Après ces explications, nous passons à présenter des faits et des témoignages en rapport avec l'esprit de mortification de Don Bosco, bien qu'ils concernent plusieurs années.

« Moi, c'est ainsi que s'exprime le premier jeune abbé de l'Oratoire, le Théol[ogien] Savio Ascagne, je ne le vis jamais pratiquer de pénitences extraordinaires ; cependant, à mon avis, dans sa vie ordinaire de bon prêtre, il apparaissait extraordinaire. Il ne m'est pas connu qu'il portait un cilice, qu'il se donnait la discipline jusqu'au sang, qu'il se provoquait de la douleur avec des jeûnes prolongés ou d'autres macérations ; mais pourtant il pratiqua la mortification corporelle si assidue, constante et minutieuse, avec tant de facilité et un si grand plaisir qu'on peut comparer sa vie à celle des moines les plus austères et des pénitents les plus rigides. Etant donné ses maladies et, de façon continuelle, les fatigues, les soucis, les préoccupations, les adversités, les persécutions, chaque jour, et même je dirais chaque heure, il eut sa croix qu'il porta patiemment ».

Le même ajoutait : « C'est ma ferme conviction qu'il passait des nuits entièrement blanches, pour vaquer à la prière, écrire ses livres, étudier, faire son courrier, et organiser avec Dieu ses œuvres ». — « Une fois Don Bosco me confia, disait D. Rua, que jusqu'à l'âge de cinquante ans il n'avait pas dormi plus de cinq heures par nuit, en veillant à son bureau une nuit entière chaque semaine ; et j'en fus témoin jusqu'à l'année 1866, car je voyais toujours la lumière allumée dans sa chambre jusqu'au delà de minuit. De 1866 à 1871 il commença à s'accorder six heures de repos en continuant à veiller une nuit par semaine. Ordinairement cependant, pendant la belle saison, il se levait à 3 heures du matin et se couchait à 11 heures et demie du soir. De cela s'apercevait son secrétaire D. Berto qui dormait dans la chambre voisine. Après la maladie de Varazze en 1872, il dut se résigner à prendre sept heures de repos et renoncer à veiller une nuit par semaine. Ce qui n'empêchait pas cependant que quelquefois il revînt à la vieille habitude ».

A son tour, Bisio Jean nous affirma : « Quant à moi, appelé à faire le service de sa chambre, de 1864 à 1871, je trouvai plusieurs fois son lit intact et, comme je lui exprimais mon regret pour le fait qu'il ne s'était pas reposé, il répondait qu'à cause du grand travail il n'avait pu se coucher ».

Le matin, il était prompt à se lever avec tous les autres à 5 heures ou à 5 heures et demie, même au plus rude de l'hiver, dès que la cloche de la communauté donnait le premier tintement. Il sortait de son pauvre lit, qu'il garda, presque jusque dans les dernières années, dans la chambre elle-même où il donnait audience ; et, bien qu'à cause de sa trop grande faiblesse, son corps parfois transpirât, et beaucoup, et qu'il dût supporter une grande fatigue pour s'habiller, il le fit toujours lui-même. Lorsque les jeunes descendaient dans l'église, il était déjà à sa place pour les confessions, et avant et

pendant la messe de communauté il écoutait chaque jour les pénitents, et cela tant que les forces le lui permirent. C'est seulement les dernières années qu'il prolongeait son repos jusqu'à six heures, car autrement il aurait contristé ses fils.

Si l'aube le surprenait à la table où il avait passé la nuit à travailler, il se levait de la chaise et allait confesser les jeunes, et, une fois la Messe célébrée, il retournait à son bureau. Si rien d'autre ne le retenait, il vaquait aussitôt à l'expédition de ses travaux, avec toute la puissance de son esprit, et il leur sacrifiait tout ce qui est nécessaire à la vie. « L'hiver, dit Bisio, ci-dessus nommé, il se mettait à travailler sans jamais se chauffer au moyen du feu. Il me semblait impossible qu'avec le froid intense il pût écrire sans que la plume tombât de sa main. Et je ne l'ai jamais entendu se plaindre du froid, ni de la chaleur, ni de n'importe quel désagrément ».

Au petit déjeuner pendant de nombreuses années il ne prenait pas autre chose qu'une petite tasse de café mélangé avec de la chicorée, boisson qui ne faisait envie à personne, en y mêlant quelques gouttes de lait seulement lorsqu'il était contraint par quelque indisposition. Pendant quelque temps et rarement il y trempait si peu de pain, et du pain ordinaire, qu'il ne risquait sûrement pas de rompre le jeûne, et à la fin il abandonna même cela. Nous ferons remarquer qu'il observait rigoureusement les abstinences prescrites par l'Eglise, et qu'il jeûnait tous les samedis, jour qui plus tard dans les règles qu'il donna aux Salésiens fut échangé avec le vendredi.

Midi ayant sonné, parfois il était encore retenu dans sa chambre par les audiences, qui furent une cause, comme nous le verrons, des plus grandes de ses mortifications, c'est pourquoi ordinairement il arrivait très en retard au réfectoire. D'autant plus que sur ce trajet il était souvent arrêté par plusieurs personnes, qui l'une après l'autre voulait lui dire ou entendre de lui quelques mots ; et parfois il en rencontrait de celles qui ne con-

naissaient pas la discrétion, le retenant longuement. Et lui, avec une patience admirable et un calme total, il écoutait, répondait et cherchait à donner satisfaction à chacun. Si celui qui lui servait de secrétaire faisait, dans son inquiétude, quelques remontrances aux indiscrets, D. Bosco l'avertissait en l'invitant à tolérer et à permettre que chacun pût venir à lui, car il était trop désolé de les voir partir insatisfaits.

Parvenu au réfectoire, si les habitués commensaux étaient déjà sortis, il déjeunait, entouré des jeunes arrivés à l'improviste qui l'entouraient au point de lui enlever presque le moyen de respirer, assourdi par leur vacarme, au milieu d'un nuage de poussière et d'une ambiance certainement peu agréable aux sens, mais source d'un très grand plaisir pour lui qui ne recherchait pas son confort, mais bien plutôt l'avantage de ses enfants.

Parmi eux Monseigneur Cagliero Jean nous disait : « La table de D. Bosco fut toujours très frugale, pour ne pas dire de piètre qualité. Jeune garçon en 1852 et en 1853, j'assistais à son déjeuner et à son dîner. La soupe et le pain étaient les mêmes que ceux que nous mangions ; et le plat de résistance que lui préparait sa bonne Maman Marguerite était le plus souvent composé de légumes avec quelquefois de très petits morceaux de viande ou d'œufs ; fréquemment de courges assaisonnées : et je voyais que le même plat présenté le matin revenait réchauffé le soir. Bien plus, je le voyais parfois revenir pendant plusieurs jours et même jusqu'au jeudi si c'était une tarte aux pommes ». Mais lui pourtant ne s'occupait pas des préparations de sa mère. Il suivait toujours la maxime de Saint François de Sales : « Ne rien demander et ne rien refuser » — et également le conseil de l'Apôtre Paul : — *Manducate quæ apponuntur vobis* [Mangez ce qui vous est servi ; S[aint] Paul en 1 Co 10,27 - quoique cette citation latine soit plutôt en Lc 10,8].

Quelque temps après cependant, par égard pour ses commensaux, à la soupe et au plat de résistance il ajouta quelques fruits ou un peu de fromage, et, en 1855, un second plat pour le déjeuner lorsque quelques prêtres vinrent demeurer

avec lui. Seulement le premier plat avait de la viande et le second des légumes cuits, ou bien de la salade. Si en guise de soupe on préparait la polenta, avec quelques assaisonnements, cette dernière tenait lieu aussi d'un plat de résistance. D. Bosco avait également l'habitude de recommander aux cuisiniers d'éviter les mets excitants, et cela, semble-t-il, était fait par amour de la moralité.

Et D. Bosco préférait les pommes de terre, les navets et les légumes pourvu qu'ils fussent bien cuits, quoique insipides, en alléguant comme raison qu'ils convenaient davantage à son estomac ; et il répétait fréquemment la maxime : — L'homme doit manger pour vivre et non pas vivre pour manger. — De temps en temps ses jeunes abbés cherchaient à lui faire apporter quelque plat plus adapté à sa santé délicate ; mais s'il s'apercevait de cette particularité, il se plaignait et pria le Préfet de la maison de donner à la cuisine des ordres aptes à empêcher le renouvellement de semblables attentions. Son indifférence au sujet de la qualité et de l'assaisonnement des aliments était admirable. Les plus savoureux étaient ceux qui flattaient le moins son goût. On ne l'entendit jamais se plaindre de la nourriture. Il advint parfois qu'après lui se servit de soupe un autre qui, dès le premier instant où il la goûtait, la laissait à cause d'une saveur qui lui répugnait, mais, lui, sans en faire cas, l'avait mangée. Parfois on lui apportait des œufs ou d'autres mets qui commençaient à s'altérer et, lui, s'en nourrissait tranquillement sans donner signe de s'en apercevoir. Il avait pris la résolution de ne jamais dire : — Ceci me plaît, ceci ne me plaît pas. — Mais lorsque la soupe était meilleure, soit à cause du bouillon, soit à cause de l'assaisonnement, bien des fois on le vit y verser de l'eau de la carafe, avec l'excuse qu'il devait la refroidir, du fait qu'elle était trop chaude. Même le pain lui servait pour s'exercer à la mortification et en même temps pour encourager l'esprit d'économie. Il avait fondé dans la maison une espèce de compagnie, dite des morceaux de pains, dont les membres se proposaient de se servir de préférence de tous les

restes du pain, laissés lors des repas précédents, même par les autres, avant de rompre un petit pain encore entier. Et Don Bosco était le premier à en donner l'exemple.

D'autre part il mangeait en quantité si frugale que nous étions, nous autres, étonnés [de voir] comment il pouvait résister à tant de fatigues. Sa nourriture suffisait simplement à le maintenir en vie. Interrogé sur la raison pour laquelle il s'astreignait à tant de privations, il répondit avec humilité à celui qui écrit ces mémoires [biographiques] : — Avec tant d'affaires que j'ai à régler, à cause du grand travail continuel de mon esprit, si je n'avais pas agi ainsi, mes jours se seraient vite arrêtés. — Et ce fut sa coutume pendant tout le temps de sa vie. Même plusieurs fois il s'astreignait à des abstinences extraordinaires. « Parfois, nous répétait Buzzetti Joseph, observateur attentif de toutes les plus petites actions de D. Bosco, si pour déjeuner ou pour dîner, alors qu'il ne restait rien de ce qui avait été préparé en cuisine, arrivait à l'improviste de l'extérieur un ami, il se privait lui-même du plat principal pour le donner tout entier à l'hôte. Mais il savait le faire avec tant de grâce et une telle rectitude dans les prétextes que le commensal ne s'apercevait pas de son artifice ».

Egalement dans le boire il fut un modèle de tempérance. Le peu de vin qu'il buvait, [c'était] *propter stomachum* [à cause de l'estomac], comme dit S[aint] Paul, mais tellement étendu qu'il perdait presque sa nature. Jusqu'en 1858, au moins, sa cave était en partie approvisionnée par la Mairie, qui envoyait à l'Oratoire, presque chaque semaine, une quantité d'échantillons, de spécimens, de fonds de tonneaux qui restaient sur le marché du vin, le blanc étant mélangé avec le rouge, le doux avec le fort et parfois le sain avec le tourné. Et il se servait de ce dernier, bien qu'il fût originaire d'un pays où l'on fait un vin excellent. Souvent il oubliait de boire, absorbé qu'il était en bien d'autres pensées, et il revenait aux voisins de table de le lui verser dans le verre. Et alors, si le vin était bon, il cherchait aussitôt l'eau *pour le rendre meilleur*, disait-il. Et il ajoutait en sou-

riant : — J'ai renoncé au monde et au démon, mais pas aux pompes : — en faisant allusion à celles qui extraient l'eau des puits. A chaque repas il buvait un seul verre.

Mgr Jean Bertagna, qui connaissait bien la vie intime de D. Bosco, affirma un jour à son sujet : « Pour la tempérance il fut un exemple rare : dans sa maison jamais il ne rechercha le raffinement ; au contraire il semble qu'il aurait pu se permettre pour lui et pour les autres une certaine qualité, bien meilleure ».

Mais D. Bosco avait un idéal de perfection qui lui était personnel. Vers 1860, ayant dû améliorer la nourriture en raison des besoins de ceux qui habitaient avec lui, il mangeait sans difficulté ce qui était mis devant lui. Toutefois souvent nous l'entendîmes s'écrier : — J'espérais que dans ma maison tous se seraient contentés seulement de soupe et de pain et au plus d'un plat de légumes. Je vois cependant que je me suis trompé. Mon idéal était une Congrégation [qui fût un] modèle de frugalité et [j'imaginai] que j'aurais laissé telle à ma mort celle que je pensais fonder. Mais à présent je me suis persuadé que mon idée n'était pas réalisable. Mille causes me poussèrent peu à peu à suivre l'exemple de tous les autres Ordres religieux. Soupe, deux plats, et fruits. La Sacrée Congrégation elle-même n'aurait pas approuvé les règles, si j'avais été trop rigoureux en limitant la qualité des aliments ; et pourtant maintenant encore il me semble que l'on pourrait vivre comme je vivais, moi, dans les premiers temps de l'Oratoire.

Néanmoins, chose incroyable ! dans les premiers lustres de l'Oratoire, raconte D. Turchi Jean, à Turin il se disait dans la bouche de quelques-uns que D. Bosco se montrait pauvre en paroles, mais que chez lui il menait plutôt un train cossu. Bien plus il y eut quelqu'un qui osa dire, non sans un peu de méchanceté : — D. Bosco fait rester ses jeunes en mauvaise santé et, en attendant, lui sait se maintenir en bon état. —

Il y eut donc des personnes qui voulurent connaître les déploiements de luxe de Don Bosco. L'Abbé Stellardi, accompa-

gné de plusieurs messieurs, avait été invité à déjeuner chez le Comte d'Agliano et, pendant que l'on causait, la conversation tomba sur D. Bosco. L'Abbé disait que les repas de Don Bosco étaient comme ceux qui conviennent à une personne qui brasse beaucoup d'argent. Parmi les convives, les uns étaient d'accord, les autres non. Les uns disaient que D. Bosco mangeait très pauvrement ; les autres au contraire que sa table était très somptueuse. Pour mettre un terme à la question l'Abbé s'offrit pour aller de façon inattendue surprendre Don Bosco, au moment où il se mettait à table. Et voici qu'il apparaît un jour à l'Oratoire un peu avant midi sous le prétexte d'un renseignement à demander ; et, après s'être quelque temps entretenu avec D. Bosco, il le pria de bien vouloir l'inviter à table en sa compagnie, car ses affaires ne lui permettaient pas de retourner à Soperga [= Superga ; prononcer Souperga]. — Bien volontiers, répondit D. Bosco ; mais laissez-moi d'abord avertir ma mère de l'honneur que vous nous faites, car nous n'avons pas pour le moment ce qu'il faut pour vous recevoir à table comme vous le méritez, ni les plats comme V[otre] S[igneurie] en voit porter sur sa table.

— Non ; faites-moi ce plaisir ; ne donnez aucun avertissement à la cuisine. Ce que vous servez d'habitude me suffira.

Après un instant d'insistance de part et d'autre on alla à table. D. Bosco, s'étant tourné vers maman Marguerite, lui dit : — Vous voyez, nous avons ici avec nous l'Abbé Stellardi.

— Tu pouvais m'en informer avant ; à présent je n'ai rien de préparé, — dit Marguerite.

— Mais, lui, il ne veut rien d'autre que notre repas, — s'écria D. Bosco en souriant.

— Oui, oui, ajouta l'Abbé, je me contente de prendre le repas comme le prend D. Bosco.

— Et donc qu'il en soit ainsi ! donna pour réponse maman Marguerite, qui aussitôt servit à table. La soupe était faite avec du riz accompagné de châtaignes et de farine de maïs. D. Bosco mangea du meilleur appétit, mais l'Abbé en goûta une demi-cuillerée et,

en faisant une grimace dans la direction opposée, ne put l'avaler et dit : — Oh ! je mangerai le plat principal.

Comme premier mets fut apporté un morceau de merlu assaisonné avec une huile tout autre que surfine. D. Bosco continua à manger ; mais ce monsieur, ayant perçu l'odeur de cette huile, fit un geste de désagrément et laissa tout. Les jeunes abbés qui déjeunaient avec lui, et qui plus tard décrivirent cette scène, retenaient avec peine leur rire. Comme second plat vint sur la table un peu de cardon bouilli en eau salée, et pour dessert une tranche de fromage frais. L'Abbé ne put rien absorber et, après son départ de l'Oratoire, il alla sans tarder chez la famille d'Agliano en disant : [—] De grâce, donnez-moi à manger car je ne tiens plus debout d'épuisement. — Et il racontait ce qui était arrivé, tandis que tous riaient savoureusement. Le Comte d'Agliano connaissait D. Bosco et il avait déjà en attendant plaisanté sur la désillusion prévue de l'Abbé, habitué à avoir dans sa maison une cuisine somptueuse, avec un choix d'aliments. Ainsi l'Abbé put se convaincre, et il le dit plus tard en de nombreux lieux, que le repas de Don Bosco était tout autre qu'enviable.

Un autre ecclésiastique éminent, dans un but différent, mais avec la persuasion qu'il y avait quelque chose de vrai dans ce qu'on disait au sujet de D. Bosco, était venu à l'Oratoire pour traiter je ne sais quoi. C'était le Chanoine de la Cathédrale métropolitaine Ronzini César. L'heure du repas de midi étant venue, D. Bosco l'invita à y prendre part. Le Chanoine s'excusa tout d'abord, et finit ensuite par accepter. L'ensemble des plats est comme d'habitude modeste et pauvre : du bouilli et des choux. Don Bosco cependant, en l'honneur de son invité, avait fait ajouter un peu de hors-d'œuvre. Le Chanoine apprécia beaucoup cette gentillesse et, en prenant congé, il dit à son hôte : — On m'avait fait croire qu'à l'Oratoire une bonne table était servie pour vous ; mais à présent je suis persuadé qu'il en va bien diversement. — Et en le regardant, les yeux pleins de larmes, et

en lui serrant la main il répéta : — Ah ! D. Bosco ! J'en suis content, très content !

Plus tard, à cause de certains qui souffraient de la poitrine, il avait fait mettre quelque morceau de viande en plus, même pour le dîner. Et cela était nécessaire pour celui qui se donnait à l'étude ou aux fatigues du ministère sacerdotal, comme aussi pour accorder son consentement à ceux qui, étant de condition aisée, désiraient faire partie de la famille de l'Oratoire. Lui-même, il avait également vu comment plusieurs personnes, des prêtres ou des laïcs, venues habiter avec lui, avaient essayé de vivre plusieurs mois selon les règlements, mais qu'à la fin, ne pouvant pas s'adapter à ce style de vie, elles avaient dû se retirer et s'inscrire auprès d'un autre Ordre religieux.

Mais la soupe et le pain, il les laissa toujours les mêmes que ceux servis aux jeunes pensionnaires.

Toutefois, nous l'avons entendu plusieurs fois se plaindre de cette abondance de viande, comme il disait, car il faisait remarquer qu'elle pouvait exciter les passions. Et ce fut dans cette circonstance que sans le vouloir il fit un aveu tout simple et franc de son esprit de pénitence, en disant : — qu'il s'était toujours abstenu de manger de la viande, car il avait craint le réveil hostile de la concupiscence ; — et il ajoutait étonné : — Peut-être les autres ne sont-ils pas sensibles, comme je le suis moi, et qu'ils n'ont pas à s'accrocher aux mêmes précautions !

En effet, généralement, il s'abstenait des viandes ; ou plutôt il semblait les avoir presque en horreur et, pour autant qu'il le pouvait, il évitait d'en manger, sous prétexte que ses dents très gâtées lui faisaient mal et qu'il ne pouvait pas les mâcher. Mais, détestant toujours la singularité, il acceptait parfois ce qui lui était offert. Si on lui demandait quelle portion il préférerait, il avait l'habitude de dire : — Pour moi la portion de viande la plus agréable, c'est la plus petite ! — Cependant il laissait une partie

dans le plat et, le peu qu'il mangeait, il ne l'assaisonnait jamais avec du sel. C'est seulement dans les dernières années de sa vie qu'il capitula et accepta de s'en servir plus fréquemment, en vertu des ordres répétés des médecins.

Après le repas de midi, fatigué par les mauvaises nuits, passées à travailler, ou avec des insomnies, ou avec des tourments infligés par le diable, comme il le confia à Mgr Cagliero et à plusieurs de ses intimes, épuisé par de grands labeurs, vaincu par la fatigue, parfois il faisait un somme pendant un court moment à table, assis sur la chaise sans appui et en baissant la tête sur la poitrine. Alors les personnes présentes, dans le plus grand silence, sortaient du réfectoire sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller. Mais il ne lui arriva jamais de prendre à cette heure-là du repos sur son lit, pas même dans la dernière période de sa vie. C'était pour lui l'heure la plus pesante de la journée, parce qu'il avait l'habitude de sortir dans Turin, pour rendre visite aux bienfaiteurs, mener à terme des affaires pressantes et chercher des secours pour son œuvre. Travaillé par le besoin de dormir, il prenait en sa compagnie un jeune garçon qui connaissait bien la ville, en lui disant : — Conduis-moi dans tel endroit et dans tel autre ; mais, toi, reste attentif car le sommeil pourrait me vaincre et me faire trébucher. — Et, appuyé de la main sur le bras du jeune, tout en marchant, il somnolait, comme si ce mouvement et ce moment d'assoupissement lui suffisaient pour faire disparaître la fatigue due au fait de n'avoir pas dormi.

Une fois, ayant passé plusieurs nuits blanches et oublié cette précaution, il se trouva seul sur la petite place [Notre-Dame de] Consolation, sans même savoir où il était ni où il voulait aller. Un cordonnier, qui habitait près de là, s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il ressentait, s'il avait mal, ou s'il était de mauvaise humeur.

— Non, lui répondit D. Bosco ; mais j'ai sommeil.

— Eh bien, venez donc chez moi ; vous dormirez un peu et puis vous reprendrez votre route pour vos affaires. — Don Bos-

co accepta, entra dans cette petite échoppe, s'assit à une table de cordonnier et dormit de deux heures et demie jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Lorsqu'il s'éveilla, il se plaignit auprès du cordonnier de ce qu'il ne l'avait pas réveillé : — Oh, cher Père, lui répondit ce brave homme ; je vous voyais si épuisé, vous dormiez si profondément appuyé à ce mur ! Je vous regardais avec dévotion, en pensant aux nombreuses fatigues que vous aviez dû supporter !

Parfois il lui arriva, en sentant que les forces lui manquaient, d'entrer dans une boutique, en priant le maître des lieux de le laisser reposer un instant. Si le boutiquier était l'une de ses connaissances, aussitôt bien volontiers il lui présentait une chaise, car il était au courant. Si le boutiquier n'était pas une connaissance, D. Bosco, interrompant les habituelles offres de marchandise, lui disait dans un geste de confiance : — Faites-moi le plaisir de me permettre de m'arrêter ici ; de me donner une chaise pour que je puisse me reposer un peu. — Et le patron [de répondre] : — Oui, oui ; faites donc à votre aise. — A peine assis, D. Bosco s'endormait. Entre-temps allaient et venaient les clients étonnés de voir un prêtre dormir en cet endroit. Quelques minutes cependant suffisaient pour le remettre en forme et, lorsque prenant congé il remerciait, [le patron reprenait] : — Excusez-moi : qui êtes-vous ?

— Je suis D. Bosco !

— Mais pourquoi ne pas me le dire ? Voulez-vous une tasse de café, un peu de vin ? — Et ces braves boutiquiers étaient ensuite contents de pouvoir raconter cette petite aventure.

Jamais il ne buvait quelque chose et ne touchait à la moindre miette, quelle qu'elle fût, en dehors de l'heure des repas, excepté dans les dernières années de sa vie, au cours desquelles, en raison de sa grande difficulté à digérer, il prenait sur ordre du médecin un peu de vermouth, avant d'aller à table ; mais non acheté, car au contraire reçu en cadeau de la charitable famille du Théol[ogien] Carpano ; mais si on ne le lui présentait pas, il ne le demandait pas. De même aussi il se permettait à cette époque-là un peu de camomille, lorsqu'on lui

en offrait, tandis qu'il vaquait pendant de nombreuses heures aux confessions. Durant la journée, quoiqu'il fût fatigué et épuisé par les audiences, avec parfois la gorge sèche à cause de la soif, étant sujet à une grande inflammation dans la bouche, il ne demandait même pas d'eau, et lorsque quelquefois son secrétaire, D. Berto, lui en apportait par compassion, en l'importunant pour qu'il bût au moins pour lui faire plaisir, il en prenait seulement quelques gouttes sous prétexte qu'elles le faisaient transpirer. Bisio Jean racontait qu'il ne l'avait jamais vu boire un rafraîchissement et que, lui ayant présenté un jour au moment des grandes chaleurs de l'été une boisson avec de la glace en morceaux et du citron, il la refusa gracieusement en disant : — Prends-la toi ! — Il ne voulut jamais dans sa chambre de vins, de sirops [de fruits], de liqueurs ; et si on lui en faisait cadeau, il les envoyait à la réserve commune ou à l'infirmerie pour les malades, ou il les faisait ranger pour les donner à son tour aux bienfaiteurs. De temps en temps il recommandait à ses jeunes élèves, à ses jeunes abbés et à ses prêtres de ne pas garder près d'eux ces gourmandises souvent dangereuses ; et il ne se fatiguait pas de répéter une semblable recommandation, et punissait même ceux qui la transgressaient. Lorsque dans les maisons qui lui accordaient l'hospitalité lui était offert du vin, il s'y dérobaient gentiment, ou sous le prétexte qu'il pouvait lui causer un mal de tête ou avec d'autres excuses.

Il voulait qu'on supprimât les goûters avec vin, fruits et autres produits alimentaires, en disant que *venter pinguis non gignit mentem tenuem* [un ventre gras n'engendre pas d'esprit fin]. Il ne fit jamais de collation entre le repas de midi et le dîner ni dans sa propre maison, ni dans celle d'autrui, ni même lorsque invité, soit seul, soit en compagnie de ses jeunes, il s'y rendait. Dans de telles circonstances, s'il était seul, et que l'invitation était un cas extraordinaire, il se contentait de s'entretenir en d'utiles conversations avec les personnes de la maison. Si ses jeunes l'accompagnaient, il n'avait qu'un soin empressé, celui qu'ils fussent servis autant qu'ils voulaient et que le voulait la personne qui invitait, en respectant les convenances ; mais, lui, il ne goûtait rien, en alléguant comme raison qu'il avait à faire

pour eux. Tout au plus il se limitait à quelques gouttes de vin étendu pour consentir en quelque sorte aux amabilités d'autrui. « En tant d'années que je vécus avec lui, dit Don Rua, je me souviens de l'avoir vu une seule fois en dehors du repas avec quelques grappes de raisin en période de vendanges, et même alors [c'était] plutôt afin de donner du courage à ses jeunes qu'il avait conduits exprès à la campagne pendant quelques jours de vacances ».

Il ne parlait jamais d'aliments ni de boissons et, par l'exemple et par le conseil, il détournait aussi les jeunes de conversations et de désirs semblables. Il prenait part avec un égal appétit aux grands banquets, auxquels il était obligé de participer, comme aux simples repas de l'Oratoire. Tous voyaient qu'il mangeait par nécessité. En lui n'apparaissait pas l'ombre d'un manque de mortification et il évitait le trop grand empressement. Celui qui s'assit à table à ses côtés pendant de nombreuses années peut attester que, lorsqu'il prenait de la nourriture, il était comme distrait, toujours occupé à d'autres choses, ne faisant pas la distinction entre nourriture et nourriture. Il arriva ceci : on lui demandait lors du repas s'il avait déjà mangé du second plat, ou seulement du premier ; comme aussi, alors qu'il venait tout juste de se lever de table, pour une circonstance particulière on causait de ce qui avait été servi à table : mais il ne savait pas le dire. Il s'était habitué à modérer le sens du goût, jusqu'au point d'en perdre presque l'excitation.

En effet, alors qu'il prêchait dans une paroisse de campagne la retraite [spirituelle], vers la fin de cette dernière, étant un soir sorti du confessionnal à une heure avancée, il rentra au presbytère lorsque tous, et même le curé, étaient déjà au repos. Comme il en ressentait le besoin, il alla à la cuisine pour prendre un peu de dîner. A la clarté d'un lumignon qui se trouvait là allumé, il chercha à voir si on lui avait gardé une assiette de soupe, et il vit une petite casserole dans le fourneau sur la cendre chaude. Croyant qu'elle contenait la soupe, l'ayant prise et ayant trouvé une cuillère, il mangea tranquillement ce qu'il croyait être une petite polenta de semoule. Mais

quelle ne fut pas le lendemain la stupeur de la cuisinière, lorsque, cherchant l'amidon qu'elle avait préparé pour empeser le linge, elle ne le trouva plus ! — La brave femme ne finissait pas de s'en plaindre. Cependant le curé, s'étant douté de quelque chose, interrogea D. Bosco et à son grand étonnement personnel il apprit que [D. Bosco] avait mangé de l'amidon sans s'en apercevoir. De l'affaire, [le curé] faisait souvent un sujet de conversation, en décrivant à ses amis la mortification admirable du serviteur de Dieu.

D. Bosco était si loin de donner satisfaction à son palais qu'à la ressemblance des saints il paraissait éprouver une espèce de répugnance chaque fois qu'il devait se mettre à table. A plusieurs reprises il eut le geste de quelqu'un qui s'indigne d'avoir à se plier à une telle nécessité, et il disait : — Quelle bassesse pour l'homme de devoir tous les jours se nourrir d'aliments matériels. — Et il avait l'habitude de répéter fréquemment : — De deux choses je désirerais me passer : dormir et manger. — Il avait souvent besoin que quelqu'un l'avertît de l'heure du repas, car autrement il l'oubliait.

Et bien souvent lui échappait même l'idée d'avoir ou non déjà déjeuné. Parfois il sortait en ville le matin et, rentré vers deux heures de l'après-midi, il se mettait à son bureau. Marguerite, croyant qu'il avait été reçu à table chez quelque bienfaiteur, avait déjà rangé ce qu'elle avait préparé, débarrassé la table et éteint le feu. Vers quatre heures, ne soutenant plus l'activité de son esprit, tandis que sa vue se troublait et que les forces lui manquaient, D. Bosco posait la plume en pensant : — Mais pourquoi la tête me tourne-t-elle ? Serait-ce que je ne vais pas bien ? — Et il se promenait pour se détendre. Toutefois, ne pouvant plus tenir debout, il appelait sa mère.

— De quoi as-tu besoin ? — lui disait Marguerite en apparaissant à la porte.

— Je me sens faible ; la tête me tourne ; je me sens un peu mal.

— Et où as-tu déjeuné aujourd'hui ?

— Curieuse demande ! A la maison ! Avez-vous oublié ?

— Oh ! à la maison, sûrement pas ; je peux t'en assurer, moi.

— Donc ?

— Donc tu n'as pas déjeuné ; à midi tu n'étais pas à la maison et jusqu'à 2 heures j'ai tenu la soupe au chaud. Je croyais que tu avais pris ton déjeuner ailleurs.

— Alors je comprends pourquoi je suis si affaibli. — Et en riant maman Marguerite allait mettre la casserole sur le feu.

D. Reviglio racontait ceci : étant déjà curé à Turin, il entra un jour à l'Oratoire tandis que D. Bosco déjeunait tout seul vers cinq heures de l'après-midi, après avoir travaillé de nombreuses heures à son bureau. Il avait devant lui une assiette en étain, mangeait des haricots mal assaisonnés, et rien d'autre, et toute sa nourriture se réduisait à si peu que lui, Reviglio, en ressentit un serrement de cœur.

Au repas du soir il avait l'habitude de prendre quelque chose de moins qu'au repas de midi, en enseignant par l'exemple tout ce qu'il recommandait également à ses jeunes, à savoir de maintenir léger l'estomac le soir. Souvent, il lui arrivait de dîner très tard, surtout le samedi, la veille des fêtes et à l'occasion de la récollection. Tant que vécut sa mère, la nourriture au moins était chaude, et quelques rares fois légèrement plus substantielle qu'à l'habitude. — Une fois, racontait le Théol[ogien] Savio Ascagne, Marguerite, voyant son fils épuisé, lui prépara une soupe avec un jaune d'œuf dedans. Mais, lui, voyant que, moi aussi, j'étais très fatigué, la partagea avec moi. — La maman disparue, le cuisinier, pas toujours prévoyant, mettait de côté pour lui une soupe cuite depuis environ quatre heures, et Don Bosco se contentait de celle-là, devenue de la bouillie et parfois trop salée. Le plat de légumes frits, de cardes bouillies, non seulement n'était pas appétissant, mais tel qu'on devait le repousser. Nous nous rappelons encore comment, toujours content et sans

chercher autre chose, il brisait la croûte de ces pâtes ou de ce riz qui s'était formée à la chaleur du four ; quelquefois il commençait à pêcher sous cette écorce et ensuite il mangeait celle-ci bien que froide et dure sans donner le moindre signe de dégoût. Dans le même temps il parlait de choses utiles, totalement étrangères au dîner, avec quelques-uns des siens, jeunes abbés et prêtres, qui l'avaient attendu pour lui tenir compagnie à cette heure avancée : il ne pensait même plus au travail qu'il avait fourni ; eux le voyaient alors si exténué. Ils auraient désiré lui faire préparer quelque chose de meilleur, mais, lui, il ne voulait pas de préférences, le cuisinier sur son ordre était allé dormir, et le feu dans la cuisine était éteint. Si quelqu'un lui proposait de faire cuire un œuf, il répondait inmanquablement : — La soupe des jeunes me suffit, ainsi que cette nourriture ; — ou bien : — Si ce plat de résistance a suffi pour les autres, pourquoi ne doit-il pas suffire pour D. Bosco ? — Et il refusait n'importe quoi d'autre, malgré les longues heures de confessionnal, la Messe et le sermon qui le lendemain l'empêcheraient de prendre de quoi se reconforter avant 11 heures ou midi.

Le soir, il était le dernier à se retirer dans sa chambre, visitant d'abord les dortoirs, s'arrêtant à donner quelque mesure pour la bonne marche de la maison ou tenant une réunion aux jeunes abbés. Alors qu'il restait seul, la pensée de Dieu l'emportait souvent dans un moment d'exaltation, en le laissant comme stupéfait. Il nous racontait : — Dans les années 1850-51-52, après avoir toute la journée du samedi travaillé et confessé et être resté à raconter des choses drôles, après le dîner, aux jeunes qui servaient au réfectoire ou, après les prières, aux jeunes abbés, je montais vers 11 heures dans ma chambre. Parvenu sur le balcon, je m'arrêtais à contempler les espaces infinis du firmament, je m'orientais au moyen de la grande ourse, je fixais le regard sur la lune, puis sur les planètes, puis sur les étoiles ; je pensais, je contemplais la

beauté, la grandeur, la multitude des astres, l'éloignement immense entre eux, la distance par rapport à moi ; et, en m'enfonçant dans ces pensées, je montais jusqu'aux nébuleuses et au-delà encore ; et, en réfléchissant au fait que la dernière étoile de la dernière nébuleuse ainsi que chacune de celles qui par millions forment ce groupe pouvaient être comme un centre d'où l'on pouvait jouir d'un spectacle semblable à celui dont on jouit à partir de la terre, quelle que soit la région, quel que soit le point à partir desquels le regard se dirige à la ronde dans une nuit sereine, j'étais tellement pris par cela que me venaient les vertiges. L'univers m'apparaissait une œuvre si grande, si divine, que je ne pouvais pas tenir devant un tel spectacle, et mon unique moyen d'en sortir était de courir vite dans ma chambre... — Tous les jeunes à ce moment-là restaient surpris, retenant leur souffle, attendant ce que dirait encore D. Bosco ; et lui, ayant fait une courte pause, reprenait : — ... et je courais me fourrer dans les draps. — Les jeunes riaient devant cette sortie et D. Bosco concluait : — C'est seulement là, dessous, dans ce trou, qu'il me semblait n'être pas si petit et méprisable.

D. Bosco, devant de telles merveilles sidérales, était si impressionné que souvent il entrait en conversation avec ses amis à propos de l'énorme distance des astres les plus proches de nous et ensuite des plus éloignés de la terre et encore visibles, ainsi que de leur immense volume. Et il se plaisait à calculer les dix millions d'années qu'il faudrait, à la vitesse de la lumière de 300 000 kilomètres par seconde, pour arriver à certaines étoiles. — Notre esprit s'y perd, s'écriait-il, et ne peut s'en faire une idée, si faible soit-elle. Comme est merveilleuse la toute-puissance de Dieu !

Avec ces pensées sublimes il entrait dans sa chambre ; mais il ne prenait pas de repos, sauf si la fatigue l'y obligeait. Parfois, habillé comme il était et, sans s'en apercevoir, il se jetait sur le lit et restait ainsi à dormir jusqu'au matin. Mais souvent il était tourmenté par l'insomnie et pendant ces quelques

heures où il restait au lit en priant, il rêvait au sujet de ses projets et sur les manières de les réaliser. Mais son comportement était le même la nuit que le jour. Celui qui dormait dans la pièce voisine, en entendant un cri et en craignant que D. Bosco n'eût mal, entra à plusieurs reprises dans sa chambre à l'improviste et sur la pointe des pieds. Et il vit qu'il était couché sur le lit, assoupi, sur le dos, la tête un peu redressée, les mains jointes sur la poitrine, dans une attitude si correcte qu'il semblait être un de ces corps de saints que l'on conserve sur les autels à la vénération des fidèles à l'intérieur de leurs châsses de cristal. Nous-mêmes, ainsi que beaucoup d'autres, nous pouvons en rendre témoignage.

CHAPITRE XIX

Comment D. Bosco réfrénait rigoureusement tous ses sens — Mortification pour parler, pour écouter, pour travailler — Magnifique éloge de Don Bosco écrit par Mgr Cagliero — Pénitences extraordinaires et secrètes de D. Bosco — Il ne les permet pas à ses élèves — Ses douloureuses et continuelles maladies.

Le comportement de D. Bosco révélait sans cesse sa grande modestie et [sa grande] mortification. On le voyait se tenant très droit, même lorsqu'il était à genoux. Assis, il ne posait jamais une jambe à cheval sur l'autre ; il n'appuyait jamais le dos contre le dossier de la chaise ou du sofa ; s'il n'écrivait pas, il tenait les mains jointes sur la poitrine, avec les doigts croisés. On ne le vit jamais rechercher une position plus commode ou se coucher sur un sofa, sauf s'il y était obligé par un grave malaise. Lorsqu'il s'asseyait, son comportement était si digne qu'il imposait le respect. Il fut approché par surprise de très nombreuses fois, de jour comme de nuit ; il fut même épié par la fente de la porte tandis qu'il travaillait tout seul, ou qu'il méditait ; et on dut toujours admirer sa modestie, qui n'aurait pu être plus grande. Tout à fait semblable était son aspect lorsqu'il se tenait debout ou qu'il se promenait. Il ne s'appuyait jamais au bras d'un autre, également dans son âge plus avancé, sauf les fois où, les forces lui manquant, il menaçait de tomber. Et il se soutenait ainsi, mais seulement pendant de courts instants. Une

seule fois en de nombreuses années, après avoir refusé le bras qui lui était offert par quelqu'un qui le voyait traîner péniblement les pieds, il le demanda et s'y appuya, car autrement il se serait écroulé sur le pavé de la rue. Mais tant qu'il put, les bras croisés derrière le dos, il se tenait en équilibre par lui-même.

Ses gestes dont nous parlons étaient inspirés par la vertu de tempérance : en sont une preuve les recommandations [qu'il adressait] à ses jeunes de ne pas négliger les petites mortifications occasionnées par le fait de garder une attitude correcte et modeste en priant, en étant assis, en étudiant, en se promenant, et [inspirés aussi] par sa ferme résolution, pratiquée pendant toute sa vie et jamais transgressée, de ne pas accorder d'apaisement à ses sens.

Il confessait les jeunes en étant assis sur une simple chaise à haut dossier, mal à l'aise, toujours sans appui et les bras en l'air pour tenir son visage et celui de son pénitent à l'abri de son mouchoir blanc. L'hiver, il supportait ces longues heures dans l'atmosphère glacée de l'emplacement réservé à la chorale ou de la sacristie et, l'été, l'exhalaison de tant de jeunes qui l'entouraient l'empêchait presque de respirer. Comme s'ajoutait à la multitude des internes celle des externes, il n'est pas étonnant [d'apprendre] qu'il était tourmenté par certains insectes qui abondaient. Mais il les supportait avec indifférence, sans faire apparaître qu'il éprouvait des désagréments.

Lorsque plus tard il allait sur la Riviera, étant au confessionnal, il était piqué par les moustiques à la figure et aux mains et, tandis que les pénitents s'en libéraient avec leur mouchoir, D. Bosco les laissait mordre autant qu'ils le voulaient ; et ensuite, en descendant pour le dîner et en apercevant ses mains couvertes de piqûres, il disait en plaisantant aux Supérieurs de la maison : — Voyez comme les moustiques aiment bien D. Bosco ! — C'est pour cette raison qu'un matin il sortit de sa chambre le visage tout gonflé et taché de sang. Tous ceux qui le rencontraient le plaignaient ; mais cette figure était toujours hilare.

Pour sa part il était très patient pour supporter les désagrèments des saisons, et il exhortait ses fils à les accepter des mains de Dieu comme une source de mérites. Un froid intense sur les pieds le faisait souffrir, et, cependant, il ne voulut jamais se servir de la chaufferette.

Tout le monde remarquait constamment sa mortification dans le parler. Toujours modéré, il causait avec calme, lentement et avec une douce gravité. Il évitait toute parole inutile ; il avait horreur des conversations profanes, des manières [de parler] trop vives, des expressions marquant de l'emportement et de l'excitation. Il parlait peu, attribuant de l'importance à chaque parole, qui ne tombait jamais en vain, parce qu'elle instruisait toujours et édifiait. Si parfois il disait quelque chose d'amusant ou de subtil, pour réconforter lui-même ou les autres, il se le permettait avec beaucoup de parcimonie et toujours en y mêlant quelque pensée tout à fait empreinte de spiritualité. Il refrénait sa langue, qui ne descendait jamais jusqu'à la causticité, à l'ironie ni à des plaisanteries plus ou moins déplacées dans la bouche d'un prêtre. Il ne pouvait supporter les offenses à la charité, et l'une de ses recommandations les plus répétées était justement celle de fuir n'importe quelle grossièreté dans les gestes et dans le langage. Il ne permettait pas que l'on dît des médisances, et sans laisser les interlocuteurs s'en apercevoir, il détournait adroitement la conversation sur d'autres sujets. Il causait même longtemps lorsqu'il s'agissait de respecter les convenances ; mais s'il n'y avait pas de nécessité particulière il savait garder le silence, surtout pour vaquer à ses occupations.

Il montrait une très grande capacité à se modérer à l'égard des personnes qui par malveillance, ou par erreur, le contrariaient ou le traitaient injustement. Dans ces cas-là, plus les expressions de l'adversaire étaient aigres et insolentes, plus celles de D. Bosco étaient douces et bienveillantes. « Je me rappelle, déclare Mgr Cagliero qu'un tel, venu lui parler dans l'escalier avec des façons de faire exprimant la colère et des paroles malséantes, ayant été vaincu par ses réponses affables et par ses manières aimables, se calma et lui en demanda pardon

pardon alors même que nous, les jeunes, étions présents ». Parfois, ne pouvant persuader celui qui s'opposait à lui, il gardait totalement le silence.

Cette capacité à se modérer l'animait également lorsqu'il recevait des lettres injurieuses. Il avait l'habitude de ne pas répondre ou plus ordinairement encore de répondre avec douceur. Que de fois il retourna des bienfaits en échange d'insultes !

A celui qui ne savait pas demeurer suffisamment calme pour répondre, il donnait cette consigne : — N'écris pas de paroles offensives : *Scripta manent* [Les écrits restent].

— Je vous recommande chaudement ceci, — disait-il fréquemment aux siens ; — évitez dans votre langage les manières aigres et mordantes : sachez vous supporter les uns les autres en bons frères. —

Un prêtre était sur le point de publier un de ses livres sur l'instruction et sur l'éducation et il lui demandait des règles et des conseils. — Je te recommande, — lui répondit-il, — une chose en particulier : n'offense pas la charité. — Et sa capacité à se modérer est reflétée par ses écrits, où tout est calme et limpide sans une ombre d'acrimonie.

Il refrénait l'appétit naturel de voir et de connaître des choses qui ne le concernaient pas. Bien qu'il eût un goût raffiné pour juger des œuvres d'art, il ne se laissait pas séduire par la curiosité de visiter des monuments, des palais, des pinacothèques, des musées. En quelque endroit où il se trouvait, le plus souvent il avait les yeux tournés vers le sol, de sorte qu'il n'apercevait pas les personnes, même lorsqu'elles le saluaient. C'était pour lui une mortification très pénible que de renoncer à la lecture de livres qui excitaient son désir pour les sciences, la littérature ou l'histoire. Cependant, pour vaquer aux œuvres de charité que la Divine Providence lui avait confiées, il s'en abstenait presque toujours, à moins que [ces matières] ne lui fussent nécessaires. Rarement il lisait ou se faisait lire des journaux, et seulement dans les occasions où ils donnaient des informations

[qui portaient] sur quelques faits glorieux ou douloureux pour l'Eglise Catholique, ou qui regardaient directement ses propres Institutions. Mais il demandait de temps en temps que quelqu'un lui rapportât les nouvelles principales du jour, en particulier dans les moments des plus grandes agitations politiques, afin de donner à d'autres une orientation pour juger certains faits publics et pour ne pas en être tout à fait ignorant lors des conversations auxquelles par sa situation il devait se trouver mêlé. Toutefois on voyait ouvertement qu'il n'avait pas beaucoup le désir de savoir. Il n'admettait pas d'autre part un journal qui ne fût pas sincèrement catholique ; et il recommandait, en insistant, à ses élèves de se garder de la vaine curiosité de lire des livres ou des journaux qui ne seraient pas utiles à leur propre situation.

Il ne faisait pas usage de tabac à priser, bien qu'il en eût besoin en raison de son mal d'yeux et en raison de son continuel mal de tête ; des maux causés par le sang qui montait à la tête à la suite de ses occupations assidues et pesantes. Le médecin lui ayant conseillé d'en prendre, il en conservait un peu dans une boîte microscopique de carton-pâte qui lui avait été offerte par des amis et dans laquelle entraient avec difficulté deux doigts ; mais, ou bien il oubliait de l'ouvrir, ou bien il en prenait rarement quelques grains. Le plus souvent, il se contentait de l'approcher du nez pour en sentir l'odeur et se réveiller, en provoquant l'éternuement. Il s'en servait au cours des conversations et lors des voyages pour se faire des amis, comme il disait, en en proposant, lorsque c'était indiqué par les convenances, à des compagnons de voyage et en s'ouvrant ainsi la route pour entamer la conversation ; spécialement pour dire quelque bonne parole à certains qui avaient peu de religion. C'est pourquoi parfois la boîte lui servit d'appât pour pêcher des âmes pour Dieu. Quelques très rares fois il en offrait à l'un de ses jeunes, auquel il disait : — Prends ; cela chasse toutes les mauvaises pensées. — Et la consommation de ce tabac était si peu élevée que le Théologien Pechenino, qui le lui fournissait, lui remplissait cette tabatière une seule fois par an. Par ailleurs si quelqu'un d'autre lui en offrait, il se livrait à une plaisanterie :

il y plongeait le petit doigt, et il aspirait sur le pouce. Et dans le même temps il recommandait à ses élèves de ne pas utiliser de tabac [à priser] sans la prescription du médecin et il interdisait à tous de façon absolue l'usage du [tabac pour] fumer, jusqu'à mettre cette habitude au rang des empêchements pour être reçu à l'Oratoire et dans la Congrégation.

Il ne humait jamais l'odeur des fleurs. Si un garçon lui en offrait une, il l'acceptait et l'appréciait ; et en souriant il l'approchait de son nez en contractant les narines et en soufflant dessus au lieu d'en aspirer l'odeur suave ; ensuite il s'écriait : [—] Oh quelle odeur précieuse, quel agréable parfum a cette belle fleur ! — Il faisait le même geste en recevant en cadeau, de la part de personnes bienveillantes, un bouquet de fleurs, pour faire plaisir à qui le lui avait offert ; et il l'envoyait aussitôt dans l'église à l'autel de Notre-Dame.

Aimant la propreté, pour se laver il n'employait pas les savonnettes, et il avait l'habitude de recommander aux jeunes abbés, aux prêtres et aux coadjuteurs de ne pas utiliser de parfums, seulement bons pour la vanité.

De même aussi il ne prenait pas de bains, pas même au plus chaud de l'été, et rarement il ne s'y résigna que sur l'ordre des médecins. Il se privait des promenades de simple détente, alors qu'elles lui étaient recommandées tous les jours pour le grand avantage qu'en aurait retiré sa santé peu solide. Mais fidèle aux résolutions prises au moment de son ordination sacerdotale, s'il sortait de la maison, c'était pour rendre visite à un malade, pour se rendre à quelque hôpital, pour trouver des secours pour ses fils. Ou bien il sortait pour chercher une cachette dans laquelle il donnerait suite à son courrier et à la composition des œuvres qu'il publiait ; résultat que difficilement il aurait pu obtenir à l'Oratoire, assiégé comme il était par les audiences. Et pour sortir il se faisait accompagner par l'un de ses coadjuteurs ou l'un de ses jeunes, en causant de choses utiles ou instructives.

Au cours des voyages, son esprit ne restait jamais au repos :

il corrigeait les épreuves d'imprimerie, lisait et annotait les lettres pour les réponses, priait, ou méditait.

«Un jour, racontait D. Rua, je devais, pour ma part l'accompagner dans le train de Troffarello [= Trofarello] à Villastellone. Tandis que nous nous approchions de la gare, le sifflet de la [locomotive à] vapeur nous avertit de son départ. D. Bosco, sans se troubler le moins du monde, tira de sa poche un gros cahier, se mit en chemin à pied et, le crayon à la main, n'ôta plus les yeux de ces feuilles jusqu'à l'arrivée à Villastellone. Lorsque nous fûmes parvenus en ce lieu, il me dit : — C'est bien vrai qu'à quelque chose malheur est bon ; si nous avons rejoint le train, je n'aurais pas pu corriger tout ce petit ouvrage. Ainsi j'ai réussi à le finir et aujourd'hui même je pourrai l'envoyer à l'imprimerie. — Il avait toujours l'habitude d'agir ainsi dans ses voyages ; et lorsque sa vue ne le lui permit plus, il engageait plus fréquemment des conversations édifiantes [»].

On aurait dit [que constituaient] un réconfort [pour lui] une sortie à la campagne au cours de laquelle il accompagnait ses jeunes, ou bien les promenades qu'il faisait avec eux dans les premières années de l'Oratoire sur les collines qui environnent Castelnuovo. Mais si pour les autres elles apportaient un soulagement, pour lui elles devenaient une source de préoccupations sérieuses, de fatigues et de grands soucis, car il devait penser à tout et à tous. Mais elles aboutissaient à ce qui était recherché : une véritable mission tant en faveur des élèves qu'en faveur des villages au milieu desquels il passait.

Il se priva toujours de toutes sortes de divertissements, et ne prit jamais part à des fêtes publiques de pure récréation, à des spectacles, même honnêtes, à des revues militaires, à des illuminations, à des entrées en ville de princes, bien que plusieurs fois il fût invité et sollicité pour participer. Pratiquant au plus haut point comme il le faisait la mortification des yeux, tandis qu'il permettait les feux d'artifice pour divertir les jeunes, lui, s'il était dans la cour de récréation, n'y prêtait pas attention, s'il était dans sa chambre, il ne sortait pas sur le balcon. Si on le

priait de venir y assister, il s'excusait en disant que ses yeux ne supportaient pas ces jets de lumière trop vive, et qu'ils lui faisaient mal. Nous nous rappelons qu'un soir au cours duquel tout l'intérieur de l'Oratoire était artistiquement illuminé, il resta pendant plus d'une heure près de la fenêtre afin de permettre aux jeunes de le voir, mais en tournant toujours le dos et le côté par rapport à la zone où les petites flammes étaient plus entremêlées et variées. Quelquefois au cours de l'année il participait aux représentations dramatiques de l'Oratoire, mais, lui, il s'y résolvait pour instruire et égayer ses jeunes, pour leur donner un motif de contentement, pour les encourager à l'étude, pour leur démontrer que la piété n'est pas ennemie de l'allégresse honnête, pour tenir compagnie et faire honneur aux personnes de qualité qu'il invitait ; mais il ne s'accordait pas de distraction. Il félicitait, applaudissait, mais nous remarquons que son regard tranquille ne fixait pas la scène et les acteurs. Du reste, lorsque sa présence n'était pas requise, il préférait se retirer dans la solitude de sa petite chambre.

Le contrôle total sur les passions et la maîtrise de son cœur étaient admirables, en modérant les sentiments de sympathie, de sensibilité, comme aussi de colère et d'aversion, de façon à les soumettre toujours à la droite raison, aux enseignements de la foi, et à les tourner vers la plus grande gloire de Dieu. Tous ceux qui le connurent de près durent l'admirer. En effet, une vie aussi extraordinaire et sérieuse était chez lui si spontanée qu'il aurait éprouvé une grande peine à faire autrement. C'étaient des dispositions qu'il possédait à un degré héroïque.

A présent, une allusion à ses occupations. On ne le vit jamais un instant oisif. Lorsqu'il parlait de la fatigue et du travail et qu'il répondait à qui lui demandait comment il pouvait supporter sans faiblir, il disait : — Dieu m'a fait la grâce qu'au lieu d'être pour moi un poids, le travail et la fatigue fussent pour moi toujours une récréation et un réconfort. — Et en 1885, en raison de l'importance et de la multitude des lettres

qui demandaient une réponse de sa main, il restait enfermé dans sa chambre du matin au soir pendant plusieurs semaines. On l'interrogea : — Est-il possible que Vous n'en ayez pas eu assez de cette ennuyeuse occupation, sans sortir pour respirer un peu d'air plus salubre ? — Vois, répondit-il : je le fais avec le plus grand plaisir du monde. Il n'y a rien qui me plaise plus que cela.

Et c'est ainsi qu'il répondait en diverses circonstances, si on le plaignait tantôt pour les confessions interminables, tantôt pour les prédications, pour les loteries, pour les publications, pour ses autres préoccupations variées : — Il n'y a rien qui me plaise plus que cela.

« Dans la souffrance, écrivit D. Bonetti, il éprouvait une très grande joie, qui apparaissait même sur son visage, et c'est pourquoi il ne cessait jamais d'entreprendre, et n'abandonnait pas un travail si antipathique et si pénible qu'il fût, en faisant partager l'idée qu'il éprouvait une plus grande peine à le cesser qu'à le continuer ».

Mgr Cagliero écrivait : « Moi-même et tous mes confrères, nous avons cette conviction : bien qu'avec un soin jaloux notre cher père cherchât à soustraire aux regards extérieurs ses mortifications, ses abstinences et ses pénitences, au point que sa vertu nous semblait ordinaire et partagée avec n'importe quel prêtre exemplaire, et [bien] qu'il n'effrayât personne, qu'il infusât au contraire chez autrui le courage et l'espoir de pouvoir l'imiter, toutefois [il a dû sans cesse] conjuguer sa santé délicate, les désagréments cachés, le détachement des biens de ce monde, la très sévère pauvreté, spécialement dans les vingt-cinq premières années de son Oratoire, le manque de nourriture, la privation de distractions, de réconforts, de divertissements et de tout bien-être, et surtout les fatigues continuelles de l'esprit et du corps ; nous pouvons affirmer en toute vérité que D. Bosco a mené une vie si remplie de mortification et de pénitence, comme ne le font que les âmes parvenues à une perfection et à une sainteté des plus hautes. Et toutes ces mortifications étaient chez lui si faciles et si naturelles qu'elles nous donnèrent la conviction que le serviteur de Dieu a possédé la vertu de tempérance à un degré héroïque ».

Exacte, cette affirmation de Mgr Cagliero, et nous avons des arguments pour être persuadés que D. Bosco pratiquait également des pénitences extraordinaires. Nous avons commencé à les supposer lorsqu'un jour il nous dit que pour obtenir du Seigneur une grâce très remarquable et nécessaire il avait dû avoir recours à des moyens proportionnés et qu'il avait atteint son but. Cependant il ne voulut pas nous dire, malgré notre prière instante, quels étaient ces moyens. Il ne faut pas garder le silence sur le fait suivant : alors que sa tenue était si correcte en chaque geste de sa personne, il levait de temps en temps légèrement les épaules, comme s'il avait sur les hanches quelque objet qui lui occasionnait du désagrément ou de la douleur. Un petit cilice piquant, qui n'eût pas à faire douter de l'usage auquel il était destiné, il fallait peu d'habileté pour le réaliser ; et D. Bosco avait un épiderme très délicat. C'est là notre opinion, et nous ne l'avons pas abandonnée pendant plus de trente années de suite. Charles Gastini, en refaisant le lit [de D. Bosco], trouva un matin, éparpillés sur le matelas et recouverts par le drap, quelques morceaux de fer, qui avaient certainement été oubliés par D. Bosco dans la hâte de se lever pour aller à l'église. Le jeune ne réfléchit pas plus loin et, ayant mis les morceaux de fer sur le bureau, il n'en parla pas à Don Bosco. Le lendemain, il ne vit plus cette ferraille et elle ne parut plus au cours des divers mois pendant lesquels il continua à remettre en ordre cette chambre. D. Bosco ne lui en souffla pas mot, et c'est seulement de nombreuses années après que Gastini réfléchit sur ces objets bizarres, et il comprit à quel usage ils avaient dû servir. « Une autre fois, raconte Mgr Cagliero, furent trouvés dans ce lit quelques cailloux et des morceaux de bois ». D. Bosco avait donc trouvé la façon de tourmenter la nuit son corps déjà éreinté, et de se rendre pénible ce peu de sommeil.

Mais, craignant que quelqu'un n'eût pu découvrir ce secret, et s'étant mis plus attentivement sur ses gardes, bien souvent, il refaisait lui-même son lit, balayait et rangeait sa

chambre, et époussetait les pauvres meubles. Joseph Brosio le surprit un jour dans ce ménage et D. Bosco lui sortit une très belle leçon de morale au sujet d'une chambre bien ordonnée ; mais Brosio remarqua également avec surprise que c'était seulement en de semblables circonstances que souvent la porte était fermée à clef.

Cependant les plus grandes formes d'austérité, il les réservait, semble-t-il, pour les jours qu'il allait passer auprès de ses plus intimes bienfaiteurs, chez qui l'étendue des bâtiments et l'éloignement de la chambre qui lui était attribuée par rapport à celles de la famille de ses hôtes lui donnaient une plus grande sécurité contre les investigations indiscrètes. Il acceptait parfois l'invitation d'une vénérable et noble dame, et il se rendait à sa maison de vacances, toujours tranquille et toujours jovial. Or une personne de la famille, à une heure avancée de la nuit, peut-être en 1879, en traversant la salle dans laquelle donnait la porte de la chambre où était D. Bosco, entendit à l'intérieur un bruit sourd, monotone et prolongé comme [s'il s'agissait] de coups. Elle fit des suppositions, mais n'en parla à personne ; elle se plaça à son poste d'observation, et constata que ce phénomène se répétait chaque fois que D. Bosco était hébergé, et elle se convainquit que D. Bosco, en imitant S[aint] Vincent de Paul, obtenait du Seigneur de très nombreuses grâces. Ayant quelques années plus tard confié la chose à quelques autres messieurs habitués à recevoir D. Bosco, elle apprit qu'eux aussi avaient fait la même observation, et qu'ils étaient persuadés que le serviteur de Dieu se donnait la discipline. A [ce dernier] toutefois, par prudence et amabilité, aucun ne fit à quelque moment mention de cette découverte. Et avec un soin jaloux il tenait cachées certaines de ses pénitences, soit par humilité, soit parce que ce n'était pas l'exemple qu'il voulait laisser aux membres de sa Congrégation. Ce n'étaient pas les pratiques qu'il avait l'habitude de recommander, et avec ses pénitents eux-mêmes il n'était que bonté et compassion.

La même personne déjà mentionnée avait l'habitude de s'adresser à lui pour le sacrement de la Confession et elle lui

demanda un jour la permission de pouvoir s'infliger quelque pénitence corporelle, comme avaient fait certains saints dont elle avait lu la biographie. Cette personne était d'une constitution très délicate et fragile. D. Bosco n'approuva pas ce qu'elle lui demandait et comme elle insistait pour connaître le moyen de recopier en elle les souffrances de Notre Seigneur Jésus Christ, il répondit : — Oh, vois-tu ! Les moyens ne manquent pas. Le chaud, le froid, les maladies, les choses, les personnes, les événements... Il y en a des moyens pour vivre mortifié !

Egalement à ses jeunes il interdisait de se livrer à des formes d'austérité trop rigoureuses, faisant remarquer que le démon lui-même suggère parfois pour ses fins personnelles de telles pénitences extraordinaires. Quand l'un de ses élèves ou de ses pénitents lui demandait la permission de faire des jeûnes prolongés, ou bien de dormir à même le sol, ou de pratiquer d'autres mortifications pénibles, il avait l'habitude de les changer en mortifications des yeux, de la langue, de la volonté et en exercices de charité. Et, tout au plus, il leur permettait de délaissier le goûter ou une partie du petit déjeuner. Du reste il répétait : — Mes chers jeunes ! Je vous fais une recommandation : non pas pénitences et disciplines, mais travail, travail, travail !

Et cette mortification qu'il pratiquait, continue, laborieuse, tranquille, apparaît non seulement héroïque mais presque surhumaine, si l'on réfléchit au fait qu'il était sujet à des maladies qui le tourmentèrent tout le temps de sa vie sans lui accorder de répit, et qu'il supporta avec une force d'âme digne d'un saint. Dès le commencement de son apostolat, il lui arrivait de cracher du sang, un mal qui de temps en temps se renouvelait et en raison duquel les médecins lui avaient prescrit de faire inmanquablement tous les jours une promenade, car autrement sa vie ne durerait pas longtemps. A partir de 1843, il commença à avoir mal aux yeux avec des brûlures, causées par les longues veilles et par le fait continuel de lire, d'écrire et de corriger des publications, et ce mal augmenta lentement jusqu'au point de lui provoquer l'extinction de l'œil droit.

En 1846, se répandit dans ses jambes une légère tuméfaction qui s'accrut beaucoup en 1853, en lui apportant des douleurs et en s'étendant jusqu'aux pieds ; et elle augmenta sans cesse d'année en année, si bien que dans les derniers temps il avait du mal à marcher, et qu'il fut obligé d'utiliser des chaussettes élastiques. Comme il était incapable de se déchausser tout seul, il fallait que quelqu'un lui rendît ce service. Celui qui prêtait son concours pour ce geste de charité filiale s'étonna [de voir] comment la chair faisait un pli au-dessus du bord de ses chaussures, et il ne savait pas comment lui, D. Bosco, pouvait supporter de rester debout pendant des heures. Ce gonflement douloureux, D. Bosco avait l'habitude de l'appeler gentiment : *sa croix quotidienne*.

Dans le même temps il était bien souvent tourmenté par de forts maux de tête, de sorte qu'il lui semblait que son crâne s'était dilaté, comme lui-même, parfois, le manifesta à D. Rua ; et Don Berto constata un tel soulèvement. Egalemeut d'atroces douleurs aux dents lui duraient, bien des fois, plusieurs semaines, et des insomnies persistantes ne lui accordaient pas de repos.

Ajoutez des palpitations de cœur qui lui rendaient difficile la respiration et il sembla même qu'une de ses côtes avait cédé sous cette poussée.

Dans les quinze dernières années de sa vie, aux anciennes maladies s'ajoutèrent de nouvelles. De temps en temps il était visité par les fièvres miliaires avec de fréquentes éruptions cutanées. Sur son os du sacrum s'était formée une excroissance de chair vive, de la grosseur d'une noix : lorsque sur cette [excroissance] il s'asseyait ou posait dans le lit son corps, il en ressentait une grande souffrance. De cette torture, il ne parla jamais à quiconque, et il ne chercha point à s'en délivrer en la montrant au médecin qui aurait pu y remédier facilement avec une petite incision ; mais il ne voulut pas par amour de la modestie chrétienne. Ceux qui se tenaient autour de lui depuis des années et des années s'apercevaient qu'il semblait souffrir en restant assis et, comme ils l'avaient interrogé, il se contenta de répondre : — Je suis

mieux debout ou en me promenant. Rester assis me cause des tracas. — Et pourtant il continua à utiliser une simple chaise de bois à haut dossier. Enfin pendant les cinq dernières années, l'affaiblissement de la colonne vertébrale l'obligea à se courber sous le poids de ses croix.

Avec tant de désagréments, pour lesquels un autre, mis dans sa situation, se serait porté malade ou se serait abstenu de tout travail, il ne ralentit jamais son habituel pas de géant pour lancer et achever ses merveilleuses entreprises. Alors que croissaient les difficultés et les maladies, il augmentait son courage, en disant : — D. Bosco fait ce qu'il peut ! — Et il put tant que les œuvres de son zèle s'étendirent sur toute la terre.

Et tout cela sans jamais se plaindre de ses tribulations, sans jamais donner signe de la moindre impatience, au point que toujours de bonne humeur et facétieux, il semblait jouir d'une excellente santé. Avec son aspect habituellement joyeux et souriant et avec ses conversations agréables et édifiantes il donnait du courage et de la joie à tous ceux qui s'approchaient de lui, et il les renvoyait tous consolés.

Bien qu'il considérât la vie comme un don de Dieu et qu'il aimât vivre longtemps pour travailler à sa plus grande gloire, il pensait toutefois sans cesse avec plaisir au jour de la mort qui lui ouvrirait les portes du ciel. En raison de ce désir qu'il avait il ne pria jamais pour sa propre guérison, laissant aux autres de prier par exercice de charité. Les médecins qui venaient régulièrement rendre visite aux malades, spécialement le docteur Gribaudo, son compagnon de classe, l'exhortaient, quand ils apprenaient qu'il était très opprimé et semblait s'évanouir, à faire attention à lui. Quant à lui, bien rarement il donnait de l'importance à leur conseil ou s'en tenait à l'une des choses ordonnées, et il répondait : — Mais, si je vais bien, je n'ai pas besoin, moi, de tant de précautions ! — Et il entra dans des sujets de médecine, de sorte que les docteurs disaient que lorsqu'ils se trouvaient avec D. Bosco ils devaient toujours subir un examen.

Lorsque les maladies se déclaraient, il ne se remettait jamais entre les mains des médecins s'il n'y était pas obligé par quelqu'un qui lui commandait ; et alors il s'en tenait à leurs prescriptions, mais se montrait indifférent à l'amélioration, ou à l'aggravation. Même alors cependant, si un motif de charité ou de religion l'obligeait à un travail ou à un voyage, il se risquait courageusement, fût-ce toutefois contre l'avis des docteurs, bien content de perdre la vie pour l'Eglise et pour les âmes.

Dans ces pages nous avons apporté les témoignages de quelques-uns de nos confrères, en avançant de plusieurs années leur apparition sur la scène de nos récits. Mais il était nécessaire qu'à tout moment et en toute circonstance que nous serons sur le point d'exposer, les lecteurs eussent sous les yeux la vie constamment mortifiée de notre admirable fondateur.

CHAPITRE XX

La Foi catholique assaillie par les Vaudois et défendue par D. Bosco — Deuxième édition de la Jeunesse Instruite et Fondements de la Religion Catholique — Un libraire vaudois — Une sentinelle vigilante — Construction d'un temple vaudois à Turin — Avis aux Catholiques — Acharnement des membres des sectes contre l'enseignement de la Théologie — Népomucène Nuytz — Constituant un premier groupe, quatre élèves de l'Oratoire prennent la soutane — Vie retirée et héroïsme de Maman Marguerite — Deux lettres d'un ancien élève — Indulgences.

Le roi Charles-Albert, comme nous l'avons dit, avait émancipé les Protestants. Il semblait que par cet acte il entendait seulement leur donner la liberté d'exercer ouvertement leur culte, sans préjudice pour la Religion Catholique. Mais les hérétiques ne l'entendirent pas ainsi et c'est pourquoi, à peine obtenus cet acte et la liberté de presse, ils s'étaient vite mis à faire parmi [les gens] du peuple une propagande sans répit de leurs erreurs en employant tous les moyens possibles, particulièrement des livres et des tracts nuisibles comme la peste. Comparurent entre autres les journaux : *La Buona Novella* [La Bonne Nouvelle], *La Luce Evangelica* [La Lumière Evangélique] et *Il Rogantino Piemontese* [Le Petit arrogant Piémontais] ; et puis, en grand nombre, des livres bibliques falsifiés, de petit format, commencèrent à se répandre dans nos villages, à pénétrer dans les

familles, à circuler entre les mains de tous, en en pervertissant l'esprit, en en corrompant le cœur, en instillant somme toute dans les âmes le venin des plus funestes doctrines.

Dans le même temps de scélérats trafiquants d'âmes se présentaient à tous ceux dont ils venaient à connaître la situation de gens tourmentés ou accablés par les dettes, et ils leur offraient une somme à une double condition : s'inscrire à leur secte et abandonner la vraie foi de leurs ancêtres. Et malheureusement il y avait de ces miséreux qui, appâtés par le scintillement de ces pièces de monnaie, ne savaient pas résister à la tentation.

Apportait une aide à la propagande hérétique le journal *L'Opinione* [L'Opinion], dans lequel, entre autres ennemis de l'Eglise, continuait à écrire, plus impudemment que tous, [Aurelio] Bianchi-Giovini, auteur d'une ignoble et calomnieuse *Histoire des Papes* et d'autres œuvres infâmes. Il s'ajoutait que les Protestants étaient préparés à cette propagande, et les Catholiques ne l'étaient point pour lui opposer une barrière, l'empêcher, ou du moins en réduire les désastreuses conséquences. En plaçant leur confiance dans les lois civiles, qui jusqu'alors avaient protégé la Religion Catholique des assauts de l'hérésie ; en plaçant surtout leur confiance dans le premier article du Statut qui porte : *La Religion Catholique, Apostolique, Romaine est la seule Religion de l'Etat*, les Catholiques se retrouvèrent comme des soldats réveillés à l'improviste par le son de la trompette guerrière, et appelés à descendre sur le champ de bataille, sans avoir d'armes adaptées à combattre des ennemis équipés en tout point. En effet, les Catholiques avaient besoin de petits journaux de bonne qualité pour les diffuser à pleines mains, et ils en possédaient très peu ; il fallait surtout des brochures simples et peu coûteuses, et au contraire on n'avait que des ouvrages volumineux de grande érudition. Etaient donc en danger de perdre la foi non seulement les jeunes, mais tout le bas peuple, à la séduction desquels visaient les ennemis de l'Eglise.

En voyant cela, notre D. Bosco sentit son cœur s'enflammer de charité et de zèle : dans le but de préserver ses chers jeunes des erreurs qui se glissaient comme des serpents, il fournit un moyen de salut également à des milliers, bien plus à des millions d'autres personnes.

Il composa et publia donc quelques tableaux synoptiques au sujet de l'Eglise Catholique, des feuilles volantes riches de consignes et de maximes morales et religieuses adaptées à l'époque, et il se mit à les répandre gratuitement parmi les jeunes et parmi les adultes par milliers d'exemplaires, spécialement à l'occasion de retraites spirituelles, de missions sacrées, de neuvaines, de triduums et de fêtes.

Et la charité très habile de notre bon Père ne se limita pas à de simples feuilles ; car en 1851 il fit également paraître une deuxième édition de la *Jeunesse Instruite* avec, sur le frontispice, l'image de S[aint] Louis et les vers : *Venez, jeunes gens, — offrez au Divin Cœur — la virginale candeur — car je vous protégerai.* — et il y ajouta à la fin six chapitres sous la forme de dialogue qui portaient comme titre commun : — *Fondements de la Religion Catholique*. Ceux-ci démontraient qu'il n'y a qu'une seule vraie religion ; que les sectes des Vaudois et des Protestants n'ont pas les notes caractéristiques qui montrent un lien avec la Divinité, que ne se trouve pas en elles la véritable Eglise de Jésus Christ ; que les Protestants sont séparés de la source de la vraie vie qu'est le Divin Sauveur, et qu'eux-mêmes conviennent que les Catholiques peuvent se sauver et se trouvent dans la véritable Eglise. Il n'omettait pas un avertissement sur ce que doivent faire les Juifs, les Musulmans et les Protestants pour sauver leurs âmes.

Dans les rééditions suivantes de la *Jeunesse Instruite* D. Bosco étendit ces solides enseignements sur dix chapitres : il ne voulut jamais que [ces chapitres] fussent séparés du corps du livre, afin que les Chrétiens les eussent continuellement sous la main, avec les explications du dogme de l'Infaillibilité Pontificale. Plus tard, on voulait faire de ces *Fondements* un petit volume à part, mais D. Bosco s'y opposa absolument : il était persuadé qu'après leur séparation de son livre, personne ne

les lirait. — Ils doivent être un *Vade-mecum* ! s'écria-t-il.

Et ces *Fondements*, déjà sous la forme succincte de leur présentation de 1851, durent sembler aux Protestants un coup assez sérieux porté à leurs fausses doctrines, car ils circulaient, tout comme l'Histoire de l'Eglise et l'Histoire Sainte, entre les mains de tant de milliers de jeunes, vers lesquels de préférence [les Protestants] tendaient leurs filets. D. Bosco, dans la conclusion, avait écrit : « Tous ceux qui persécutèrent l'Eglise dans les temps passés n'existent plus, et l'Eglise de Jésus Christ existe toujours. Tous ceux qui persécutent l'Eglise actuellement, d'ici quelque temps ne seront plus là ; mais l'Eglise de Jésus Christ sera toujours la même, car Dieu a engagé sa parole en disant qu'Il la protégerait et qu'Il serait toujours avec elle jusqu'à la fin du monde ».

D. Bosco eut à éprouver une grande consolation tandis qu'il travaillait à la deuxième édition susdite. Un soir, revenant de l'imprimerie à la maison et passant par ce qu'on appelle *Porta Palazzo* [= Porte du Palais], il s'arrêta sous les arcades à gauche et il observait un comptoir de livres en vente. Le vendeur lui dit que ces livres n'étaient pas faits pour lui, car c'étaient des livres de Protestants. Alors il répondit : — Je vois qu'ils ne sont pas faits pour moi ; mais plus tard serez-vous content, au moment de mourir, d'avoir vendu de tels livres ? — Et en le saluant il s'en alla. Tandis que D. Bosco s'éloignait, le vendeur demanda à ses voisins qui était ce prêtre, et il lui fut répondu qu'il était D. Bosco. Le lendemain il se rendit chez [ce dernier] : il eut une conversation avec lui, puis il finit par lui apporter tous ses livres et par se remettre sur la bonne voie.

En attendant, D. Bosco était informé avec certitude que l'hérésie vaudoise s'insinuait et faisait chaque jour davantage de chemin dans plusieurs communes. A Valdocco affluaient des personnes de toute espèce qu'une sympathie providentielle attirait vers D. Bosco et certaines d'entre elles lui rapportaient tout ce

qui se passait dans les réunions des sectes ou des protestants, leurs espérances, leurs désastreux succès, avec une familiarité particulière. Il y eut quelqu'un pour aviser D. Bosco de ne pas y ajouter foi ; mais, lui, se tenait sur le qui-vive, prenait des renseignements et en avertissait fidèlement les Services diocésains. Cependant un Ecclésiastique distingué s'en montra importuné, en raison de l'importance que D. Bosco semblait attribuer à de telles révélations. Toutefois le bon prêtre ne cessa pas, au prix d'humiliations, d'accomplir son devoir. Parmi d'autres cas semblables, les Protestants s'étaient infiltrés en douce à Ciriè, et commençaient à faire des adeptes. L'ayant su, Don Bosco ne garda pas le silence : — Et quoi ? lui répondit cet Ecclésiastique : Savez-vous ce que ne savent pas les autres ? A Ciriè, il y a deux curés ; et ces derniers n'ont-ils pas d'yeux ? Croyez-vous que nous ne sommes pas informés de tout ce qui arrive ? Donc à présent la lumière ne doit-elle venir que de Valdocco ? — D. Bosco ne répliqua pas ; mais quelque temps passa et l'ivraie crût d'une manière si visible qu'on dut en toute hâte commencer à Ciriè une mission pour s'opposer aux hérétiques et réfuter leurs erreurs.

Diverses autres paroisses durent également être prému-
nies, et D. Bosco en eut le mérite principal.

Pendant qu'il s'occupait avec empressement de tout cela, de la bouche d'un pauvre malheureux nommé Wolff [= Wolf], qui avait apostasié et qui, selon les habituelles contradictions du cœur humain, lui racontait toutes les décisions et toutes les activités de ses coreligionnaires, il apprit que les Vaudois étaient résolus à élever un temple à Turin. En effet, dans ce but ils avaient demandé à la Mairie de leur octroyer un terrain à bâtir auprès du jardin public. Les Protestants à Turin étaient un peu plus de deux cents. La Mairie n'avait pas consenti, bien que le projet fût appuyé par l'Avocat général près de la Cour d'Appel. Alors les hérétiques achetèrent à leurs frais un autre terrain le long de l'avenue du Roi, à peu de distance de l'Oratoire S[aint]-Louis, ayant reçu l'autorisation, au moyen de décrets

royaux du 17 décembre 1850 et du 17 janvier 1851, de construire le temple projeté. Après l'approbation par la commission de l'urbanisme des plans de ce [temple] et des bâtiments annexes, la Mairie cherchait à gagner du temps en voulant décliner toute responsabilité aux yeux des Catholiques ; mais le Ministre de l'Intérieur Galvagno fit connaître les mesures décrétées par le Souverain et il fallut accepter de voir cesser les nobles oppositions à cette honte qu'on voulait occasionner pour la ville. Dès que la chose devint publique, les Turinois, et même tous les Catholiques du Piémont, en furent vivement affligés et prièrent le Seigneur de tenir loin de leur pays un si grand scandale. Les Evêques réclamèrent dans une lettre collective adressée au Roi, au nom de la Religion, du Statut, de l'honneur de la Maison de Savoie, en citant les mesures du code pénal et du code civil. Mais on ne tint pas compte de ces réclamations et on commença aussitôt la construction du temple pour l'exercice du culte réformé protestant. C'est ainsi que recevaient un appui ceux qui menaient une guerre des plus terribles contre la Religion Catholique.

Dès qu'il eut connaissance de ces menées, D. Bosco, pas encore satisfait de ce qu'il avait déjà fait, composa et publia un petit livre intitulé : *Avis aux Catholiques*. Cela mérite la peine d'en reproduire ici l'avant-propos.

« Peuples Catholiques, ainsi écrivait-il, ouvrez les yeux. On vous tend de très nombreux pièges en essayant de vous éloigner de cette Religion unique, vraie, sainte, qui ne se conserve que dans l'Eglise de Jésus Christ.

» Ce danger fut déjà de plusieurs façons dénoncé par nos Pasteurs légitimes, par les Evêques, placés par Dieu pour nous défendre de l'erreur et nous enseigner la vérité.

» La voix infallible elle-même du Vicaire de Jésus Christ nous avertit de ce filet insidieux tendu aux Catholiques, à savoir que de nombreux malveillants voudraient déraciner de vos cœurs la

Religion de Jésus Christ. Ces gens-là se trompent eux-mêmes et trompent les autres ; ne les croyez pas.

» Serrez-vous plutôt d'un seul cœur et d'une seule âme autour de vos Pasteurs, qui toujours vous enseigneront la vérité.

» Jésus dit à S[aint] Pierre : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, car je serai avec ses Pasteurs tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

» Et, cela, il l'a dit à S[aint] Pierre et à ses successeurs, les Pontifes Romains, et à aucun autre.

» Celui qui vous dit des choses différentes de tout ce que je vous dis, ne le croyez pas : il vous trompe.

» Soyez intimement persuadés de ces grandes vérités : Là où il y a le successeur de S[aint] Pierre, là il y a la véritable Eglise de Jésus Christ. Personne ne se trouve dans la vraie Religion, s'il n'est pas Catholique ; personne n'est Catholique sans le Pape.

» Nos Pasteurs, et spécialement les Evêques, nous unissent au Pape, le Pape nous unit à Dieu.

» Dans l'immédiat lisez les avis suivants qui, bien gravés dans votre cœur, suffiront pour vous préserver de l'erreur.

» Par ailleurs ce qui maintenant est ici brièvement exposé, sous peu vous le trouverez longuement expliqué dans un livre spécial.

» Que le Seigneur des miséricordes infuse à tous les Catholiques assez de courage et une constance assez grande pour se maintenir de fidèles pratiquants de cette Religion, dans laquelle nous avons eu le bonheur de naître et d'être éduqués.

» Une constance et un courage, qui nous rendent prêts à souffrir n'importe quel mal, fût-ce même la mort, plutôt que de dire ou faire quelque chose qui soit contraire à la Religion Catholique, vraie et seule Religion de Jésus Christ, hors de laquelle personne ne peut se sauver ».

A cette espèce de manifeste, adressé non plus seulement aux jeunes, mais en général aux Piémontais et en particulier aux Turinois,

faisaient suite les *Fondements de la Religion Catholique*, publiés peu auparavant dans la deuxième édition de la *Jeunesse Instruite* ; et l'on promettait dans le même temps un livre spécial nouveau qu'il était en train d'écrire. Ce [livre] aurait pour but de mettre en garde les âmes contre les pièges des hérétiques, de les instruire dans les vérités qu'il est le plus nécessaire de connaître, de démasquer l'erreur des ensorceleurs, d'en arrêter la mauvaise influence et, ainsi, de confirmer dans la foi les catholiques. C'était le livre qui eut pour titre : *Le Catholique instruit dans sa religion*.

L'écoulement des *Avis aux Catholiques* fut extraordinaire ; en seulement deux ans on en diffusa plus de deux cent mille exemplaires. Mais si ce petit ouvrage fut très agréable pour toutes les bonnes personnes, il irrita les Protestants et les fit monter sur leurs grands chevaux. Alors qu'ils croyaient avoir la possibilité de dévaster tout à leur aise, à la manière des anciens Philistins, le champ du Seigneur, ils voyaient devant eux un nouveau Samson venir dévoiler leurs ruses, briser leurs rangs, bouleverser leurs troupes afin de défendre le peuple de Dieu.

Avec cette publication et avec les autres nombreuses qui la suivirent, D. Bosco indiquait au monde l'arme la plus puissante pour combattre les ennemis de la religion et jalonnait la route pour tous ceux qui voudraient accourir pour prendre la défense de la société chrétienne menacée. A cette époque-là tout semblait mort dans le camp catholique, et D. Bosco le réveilla à Turin.

Et il ne se lassait pas de diffuser de tous côtés son dernier ouvrage. Entre autres, il en envoyait 150 exemplaires à D. Scesa, maître des novices à Stresa, avec une lettre du 3 mars 1851 ; et à ce propos il écrivait ceci à son Professeur, le Théol[ogien] Appendino [= Appendini], à Villastellone.

Très aimé M. le Théologien,

J'envoie à V[otre] S[eigneurie] très aimée cent exemplaires des *Avis aux Catholiques*, en vous faisant seulement observer que si

vous vous occupez de ces livres, vous perdez la protection de la *Gazzetta del Popolo* [Gazette du Peuple] et qui sait davantage encore, car ce minuscule petit livre, bien qu'à peine visible, va à l'encontre [de ce journal dont la direction] fait tout ce qu'elle peut pour en avoir et en brûler [des exemplaires].

Néanmoins, si vous vous occupez de diffuser les bons livres (et c'est, je crois, une excellente [forme] d'aumône), Vous serez *a fulmine tutus* [à l'abri de la foudre].

Le montant* de ce que vous devez est :

Livres déjà expédiés	1 95
<i>Avis aux Catholiques</i> 100 exemplaires	<u>5 00</u>
	6 95

que j'espère pouvoir aller percevoir moi-même sur place.

Aimez-moi dans le Seigneur, donnez-moi des ordres et, si je suis utile à quelque chose, ce sera pour moi un grand plaisir de pouvoir vous servir avec cette filiale affection avec laquelle je me dis en signant

D[e] V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et très ai[mée]

Très obl[igé] serviteur et élève

BOSCO J[ean] Pr[être]

Chef des garnements.

* Unité non précisée : vraisemblablement en "lires".

Mais malheureusement les Protestants avaient leurs complices parmi les législateurs qui ne rataient pas une occasion pour faire des propositions et avancer des accusations contre l'Eglise. En mars il y eut au Parlement un débat acharné contre l'enseignement théologique, que l'on disait rempli d'erreurs, de doctrines surannées et d'une morale basse et corruptrice. On proclama avec beaucoup de cris qu'il valait mieux donner plus de développement aux études bibliques, comme chez les Protestants. On voulait attribuer au Gouvernement la nomination des professeurs dans les collèges épiscopaux et qu'aux Evêques on enlevât la direction de l'enseignement théologique ; on déclara publiquement qu'on devait supprimer dans les Universités et dans les collèges les Oratoires et les Congrégations [= Réunions spirituelles] et laisser aux jeunes la pleine liberté d'être athées ou croyants. Mais le Comte Camille de Cavour, qui ne s'était pas encore

déclaré ennemi du clergé, parla plutôt en faveur de l'enseignement épiscopal, et ainsi ces actions de fureur n'eurent pas à cette époque-là d'autre effet qu'une lettre du Ministre de l'Instruction Publique [adressée] aux Evêques, par laquelle il essayait de leur imposer certaines conditions pour l'enseignement théologique et qui provoquait de leur part de fortes réclamations.

L'irritation des membres des sectes était produite par l'orthodoxie de pensée qui caractérisait les Docteurs du Collège Théologique de l'Université de Turin, à l'exception du professeur de droit canonique Népomucène Nuytz, pauvre théologien laïque, presque ignorant d'histoire, formé à partir des livres de Febrius et de Van Espen, janséniste par imitation. Depuis plusieurs années il donnait des cours et avait été mis sur cette chaire justement pour qu'au moyen de ses mauvais enseignements il pervertît les jeunes ecclésiastiques. Il soutenait hardiment de très graves erreurs au sujet des droits du sacerdoce et de l'empire, sur le sacrement du mariage et sur les excommunications. Certains de ses traités avaient été frappés par la condamnation d'un Bref Pontifical. Les journaux et le Gouvernement lui apportaient leur soutien. Les Evêques adressaient une requête au Roi, pour qu'il fit cesser ce scandale, et ils furent un peu écoutés. L'enseignement du Droit Canonique fut suspendu ; et, peu après, Nuytz fut remplacé par Philibert Pateri, qui n'était pas moins que lui régaliste* et hostile aux droits de l'Eglise, mais qui avait plus d'égards. Nuytz mourait en 1870, sans recevoir les Sacrements, en se refusant à faire des rétractations.

En attendant, cette année-là, le Ministre cherchait à inciter les séminaristes à fréquenter l'Université, en invitant les Services de l'Archidiocèse à les avertir que, pour nommer aux bénéfices, le Gouvernement continuerait toujours à faire passer en priorité les Ecclésiastiques qui auraient obtenu les grades dans les études universitaires. Les Evêques ne consentirent pas à voir les étudiants en formation pour le service du sanctuaire suivre de tels cours sur le droit canonique.

* *Régaliste* : ici, défenseur de la doctrine qui affirme la supériorité de l'autorité du Roi sur celle de l'Eglise.

Mais cela ne suffisait pas. En plus de la liberté, l'erreur devait recevoir sa récompense. Le 16 mars 1851, un décret royal déclarait institution civile l'Ordre religieux équestre des S[aint]s Maurice et Lazare, fondé par l'autorité des [Souverains] Pontifes qui l'avaient doté de biens et de rentes ecclésiastiques ; et il supprimait la profession [de foi] religieuse que les commandeurs et les personnes pourvues des biens de l'Ordre devaient proclamer solennellement. On faisait cela pour pouvoir ainsi en conférer également les honneurs et les rentes à des juifs, à des protestants et à des hétérodoxes.

Nous avons écrit cette page pour que l'on comprenne toujours mieux quelle était la lutte que D. Bosco avait engagée.

Entre-temps, il avait vu s'accomplir l'un de ses vœux ardents. Le 2 février, jour de la Purification de Marie, au cours duquel cette année-là on célébrait également à l'Oratoire la fête de S[aint] François de Sales, les jeunes Joseph Buzzetti, Félix Reviglio, Jacques Bellia, Charles Gastini avaient revêtu la soutane. Présidait la cérémonie le Théol[ogien] Collégial Ortalda Joseph, Chanoine Théologien de la Cathédrale Métropolitaine ; en une si belle occasion il développa les idées du texte de l'Evangile de ce jour : *Positus est hic in resurrectionem et in ruinam multorum* [Cet enfant est placé en vue du relèvement et de la chute de beaucoup], et il expliqua aux nouveaux jeunes abbés quelle serait leur mission s'ils étaient à la hauteur de la grâce reçue.

D. Bosco, comblé d'une immense joie, ne se contenta pas de la solennité à l'église, mais il voulut préparer un repas auquel il invita également le Chan[oine] Ortalda, le Théol[ogien] Nicco, le Chan[oine] Nasi et le Docteur Collégial Théol[ogien] Chan[oine] Berta. Ce fut un banquet qui resta mémorable. Les cuisiniers donnèrent la preuve de leur habileté, car D. Bosco ne fut jamais regardant avec ses amis, mais aucun des commensaux ne put manger le pot-au-feu et boire le café. Tandis que Maman Marguerite était occupée aux préparatifs de la table et avait déjà fait chauffer le café dans une marmite, sa sœur Marianne Occhiena, qui après la mort de D. Lacqua, son employeur,

demeurait à l'Oratoire, avait par inadvertance mis la viande à cuire dans cette même marmite. Comment il s'est fait que fussent servis à table ces petits plats délicieux, nous ne le savons pas ; mais le Chan[oine] Berta, nous étions alors en 1901, nous racontait le goût étrange qu'ils avaient, sans qu'il en sût la cause ; et [il nous rapportait] qu'aucun des convives ne pouvait en avaler, tandis qu'en personnes bien éduquées elles ne montraient pas leur répugnance. Alors nous lui expliquâmes ce mystère et lui, en riant, mais avec admiration, ajouta que D. Bosco avait mangé avec indifférence un petit morceau de cette viande nauséabonde et absorbé sa tasse de café assaisonnée de graisse.

Le lendemain de leur prise de soutane les quatre nouveaux jeunes abbés commencèrent à aller aux cours de philosophie donnés par les Théologiens Farina et Mottura, et aux leçons particulières chez le Chan[oine] Berta, et quelques mois après D. Bosco, pour faire face aux dépenses qui en découlaient pour lui, fit écrire par chacun d'eux une supplique au Roi pour obtenir un subside, qui fut accordé (1).

D. Bosco pouvait finalement espérer que les nouveaux jeunes abbés seraient pour lui ; mais cette tentative elle aussi,

(1) Voici l'une des quatre réponses reçues :

A M. le Jeune abbé Charles Gastini à Turin.

Au moyen d'une dépêche du Secrétariat Royal d'Etat pour les Affaires Ecclésiastiques [du Ministère] de la Justice du 30 septembre der[nier] il a été notifié à l'Administration Générale de l'Economat R[oyal] Apostolique que S[a] M[ajesté] avait daigné accorder à V[otre] S[eigneurie] Très Distinguée un subside [pris] sur cette caisse, pour la somme de 90 liras.

J'en avise V[otre] S[eigneurie] afin que vous vous présentiez personnellement, ou bien que vous chargiez quelque personne connue que vous munirez de votre blanc-seing dûment légalisé, pour percevoir le montant du Mandat correspondant.

Turin, le 3 octobre 1851.

L'ECONOME GÉNÉRAL ROYAL APOSTOLIQUE

Ab[bé] MORENO.

préparée par lui avec tant de zèle, ne devait pas réussir, puisque comme nous le raconterons, deux d'entre eux quittèrent la soutane quelque temps après, deux autres sortirent de l'Oratoire pour plusieurs raisons indépendantes de leur volonté et furent des prêtres zélés dans leurs diocèses. Reviglio cependant devint un puissant auxiliaire de D. Bosco pour l'Oratoire S[aint]-François et pour l'Internat jusqu'en 1857.

Les trois autres aussi l'aidèrent efficacement dans l'œuvre des Oratoires, soit pour catéchiser et instruire les jeunes, externes comme internes, soit pour les assister à l'église et durant les récréations, soit pour leur donner des leçons de chant.

Marguerite se réjouissait de voir augmenter les vocations ecclésiastiques autour de D. Bosco ; mais elle aimait mener une vie retirée, et avec sa grande perspicacité elle connaissait ce qui lui convenait et ce qui ne lui convenait pas. Dès l'instant où la maison fut organisée et où D. Bosco commença à s'asseoir à table en compagnie de ses premiers jeunes abbés et [de ses premiers] prêtres, on ne l'a plus vue manger avec lui. D. Bosco aurait désiré que quelquefois elle apparût, mais elle savait toujours s'excuser. Comme parfois il avait l'habitude d'inviter les jeunes gens les plus braves à table avec lui, il insista pour qu'en s'asseyant au milieu d'eux et en les assistant, elle s'efforçât d'empêcher les impolitesses, le bruit trop élevé des voix, et de leur faire éviter de se salir, ou de manger avec trop d'avidité. D'une manière particulière, lorsqu'il avait pour commensaux des personnes qui étaient venues de l'extérieur de la maison ou des étrangers qu'il avait invités, il désirait empêcher tout ce qui aurait pu donner à ces messieurs une raison de trouver à redire. Maman Marguerite consentit finalement, quoique à contrecœur ; elle y alla pendant environ une semaine, mais ensuite on ne la vit plus. — Ce n'est pas ma place, dit-elle à Don Bosco ; la présence d'une femme en cet endroit, détonne.

Cependant malgré son aspect tranquille il ne faut pas croire qu'elle passait sa vie à Valdocco sans tribulations. Une femme, qui aime l'ordre et l'économie domestique, ne peut pas

voir d'un bon œil quelqu'un gaspiller ce qui lui coûta de la dépense et de la fatigue. Et comment empêcher de jeunes garçons, remplis d'une très grande vivacité, de causer plus d'une fois, non par mauvais esprit, mais par étourderie, des dommages qui ne sont pas sans importance et donc d'apporter quelques ennuis à la bonne maman ?

Toutefois, comme de tels faits se renouvelaient, un beau jour de 1851, Marguerite entra dans la chambre de son fils, et lui dit : — Ecoute-moi. Tu vois qu'il n'est pas possible que je fasse bien avancer les affaires de cette maison. Tes jeunes tous les jours font quelque nouveau truc de leurs exploits. Ici ils me jettent par terre le linge propre étendu au soleil, là ils piétinent le potager et tous les légumes. Ils n'ont aucun soin de leurs vêtements et les déchirent de sorte qu'il n'y a plus moyen d'arriver à les rapiécer. Tantôt ils perdent les mouchoirs, les cravates, les chaussettes ; tantôt ils cachent les chemises et les caleçons, et on ne peut plus les retrouver ; tantôt ils emportent les ustensiles de cuisine pour leurs jeux qui tiennent du caprice et ils m'obligent à tourner pendant une demi-journée à droite et à gauche pour les chercher. En somme j'y perds la tête au milieu d'une si grande confusion. J'étais bien plus tranquille lorsque j'étais en train de filer dans mon étable sans casse-tête et sans anxiété. Tu vois ! J'aurais presque envie de rentrer là-bas dans notre petite maison aux Becchi, pour finir en paix ces quelques jours qui me restent encore à vivre.

D. Bosco regarda en face sa mère, et plein d'émotion, sans parler, il lui montra le crucifix qui pendait au mur.

Marguerite regarda ; ses yeux se remplirent de larmes : — Tu as raison, tu as raison ! — s'écria-t-elle ; et sans plus elle retourna à ses occupations. A partir de cet instant jamais plus une parole de mécontentement ne lui échappa des lèvres.

En effet, depuis lors elle sembla insensible à ces misères. Un jour, un de ces jeunes dissipés épouvantait les poules et, en les poursuivant, les faisait courir en dispersion dans les prés environnants. Marianne, la sœur de Marguerite, criait de toute la

voix qu'elle avait dans son gosier, afin que le garnement laissât en paix les poules, et elle se donnait du mal pour les ramener vers le poulailler.

Marguerite, en entendant ce criaillement, vint dehors et, après avoir observé l'affaire avec un calme total, elle dit à sa sœur : — Là, là ! Apaise-toi ! Aie patience ! Que veux-tu y faire ! Tu vois bien qu'ils ont du vif-argent dans les veines !

Mais, si à l'Oratoire il y avait quelques étourdis, le cœur de tous les jeunes brûlait pour D. Bosco d'un amour constant : et ils le maintenaient bien vif une fois sortis de l'Institution pour rentrer dans leurs familles et se lancer dans une carrière ou une situation. Parmi les meilleures preuves que nous pourrions apporter, nous choisissons pour le moment les deux lettres suivantes, d'époques différentes, écrites par l'[ancien] élève Comba Antoine.

La première est postée à Rumilly, en Savoie, avec la date du 16 février 1851 et adressée à D. Bosco : « Je ne saurais comment exprimer la joie et la satisfaction que j'éprouve en recevant une de vos chères lettres, désirée depuis beaucoup de temps. Oh, combien de fois par la pensée je me porte là-bas dans cet enclos riant et joyeux ! Oh, à combien de reprises par l'esprit je me trouve parmi vous ! Tantôt je m'y présente sous un aspect, tantôt sous un autre. Ne croyez pas que ma mémoire soit assez ingrate pour oublier si vite le bon Oratoire, alors qu'au contraire elle sera perpétuelle ; oui, ils seront éternels ces jours heureux qu'avec vous je passai.

» Je me réjouis et j'adresse de très nombreuses félicitations pour l'heureuse réussite de mes compagnons, à savoir qu'ils aient revêtu la soutane ; ce que j'espère avec l'aide de Dieu faire un peu plus tard. Dans cette école de rhétorique j'ai beaucoup de travail à accomplir ; mais j'en suis très content puisque j'ai déjà obtenu la deuxième place... Nous avons un très bon supérieur, qui a été très longtemps à Rome ; il connaît remarquablement l'italien. Tous les vendredis nous en avons un cours. Quelquefois je vais le trouver, et nous causons en italien ; nous sommes très amis ; je l'ai choisi comme confesseur. Nous avons d'excellents

professeurs... nous sommes 57 pensionnaires. Le mardi, le jeudi et le dimanche, après le repas de midi, nous allons tous ensemble en promenade... Je ne saurais rien ajouter si ce n'est que Vous disiez bien des choses de ma part à votre mère, à votre frère Joseph, à D. Grassino, à Savio, à Bellia, à Buzzetti, à Gastini, à Reviglio, à Angeleri, à Piumatis, à Aellisio, à Tomatis, à Canale, à Arnaud, etc., etc., sans oublier le Théol[ogien] Vola, le Théol[ogien] Borel, le Théol[ogien] Carpano, etc., etc. Je serais désireux de recevoir une lettre de mon compagnon Bellia, dans laquelle il me donnerait quelques nouvelles de Turin et me ferait le plaisir de m'envoyer une copie de la canzone : *È consumato il calice* [Le calice est bu jusqu'au bout] avec le premier couplet en musique. Je crois que Buzzetti l'a sous forme imprimée. Quand Vous m'écrivez, je Vous prie de ne pas affranchir les lettres ».

Et cette affection ne durait pas seulement quelques années après le départ de l'Oratoire de Comba ; mais en 1882, le 11 septembre, il écrivait une deuxième lettre de Montauroux par Callian, département du Var.

Très ch[er] ami et ancien compagnon D. Rua,

Tout d'abord je Vous remercie infiniment, comme aussi Don Lago, de votre lettre commune, très remplie d'affection, du 15 août dernier, qui nous donna tant de consolation. Donc merci et merci beaucoup.

Nous avons récité en famille les prières prescrites, et grâce à Jésus au Saint Sacrement, à la B[ienheureuse] V[ierge] Marie Auxiliatrice, aux puissantes prières de notre père toujours très aimé, D. Bosco, et à celles de vous autres tous, très chers amis et excellents frères, nous avons été consolés en voyant que ma bonne épouse a pu aller à la messe lors du beau jour de la Nativité de la V[ierge] M[arie]. Une fois D. Bosco m'écrivait en Savoie : *Garde-toi dans la sainte crainte de Dieu, aime-moi toujours dans le Seigneur et, si en quelque chose je peux te servir, tu me trouveras toujours ton ami très affectionné. D. Jean Bosco.* Et je l'ai toujours

aimé, le très cher D. Bosco ; je n'ai jamais oublié l'Oratoire, mes chers compagnons, et je me rappelle toujours avec joie les petites canzoni d'une époque déjà bien éloignée :

D'une vive jubilation	Et vive D. Bosco
Exultant tous,	Qui nous conduit
Que chez nous soit chanté	Toujours vers la lumière
Un bel hymne d'amour	De la vertu,
Pour notre aimable	Qui en lui moins brillante
Et cher pasteur	Jamais ne fut.

Que mille fois béni
Soit notre père élu (*bis*),
Notre joie et notre amour.

Ah ! Ah ! pour toi
Dont le ciel nous donna le soutien (*bis*).

Nous croîtrons en vertu,
Appliqués dans l'étude (*bis*)
Assidus au travail.

Ah ! Ah ! pour toi
Dont le ciel nous donna le soutien (*bis*).

Si, près de nous, tu viens t'asseoir
Rempli d'amour, ô souris-nous ! (*bis*)
Nous sommes fils de ton amour.

Ah ! Ah ! pour toi
Sous l'aile de la foi (*bis*).

Ce groupe uni ensemble
Passera une vie heureuse (*bis*)
Dans les joies du Seigneur.

Ah ! Ah ! pour toi
Sous l'aile de la foi !
Vive D. Bosco !

Adieu, D. Rua, adieu, ô tous mes chers compagnons et amis :
adieu.

Toujours très affectionné
COMBA ANTOINE.

Alors qu'à présent nous reprenons, pour notre part, le fil du récit, il faut ici remarquer comment D. Bosco au mois de février obtenait du S[aint]-Père une autre faveur spirituelle, en sachant bien que *indulgentiæ tantum valent quantum sonant* [les indulgences procurent autant d'effet que ce qui s'y trouve indiqué], et que, lorsqu'on dit qu'une rémission est pleine et totale, elle l'est aussi effectivement. — Ayez une grande estime pour les indulgences, — disait-il aux jeunes, et c'est dans cet esprit qu'il écrivait ceci au Pape :

Très bienheureux Père,

Le Prêtre Jean Bosco, en union avec ses confrères prêtres chargés des Oratoires pour les apprentis de la ville de Turin, supplie humblement V[otre] S[ainteté] d'accorder l'indulgence plénière à tous ces jeunes qui fréquentent chaque dimanche et chaque jour de fête lesdits Oratoires : ils la gagneraient, après s'être confessés et avoir communie, lors du dernier dimanche de chaque mois.

Que de la grâce, etc.

« Ex audientia SS.mi SS.mus Dominus Noster Pius Papa IX omnibus Christi fidelibus, de quibus tantum in precibus, Plenariam Indulgentiam semel in mense, in ultima nempe cujuslibet mensis dominica acquirendam, dummodo vere pœnitentes et confessi SS.mum Eucaristiæ Sacramentum sumpserint, nec non aliquam ecclesiam seu oratorium publicum visitaverint, ibique per aliquod temporis spatium juxta mentem Sanctitatis Suæ oraverint, benigne concessit, Præsenti ad septennium valituro absque ulla Brevis expeditione.

Datum Romæ ex Secreteria S[acræ] Congregationis Indulgentiarum die 18 februarii 1851.

(L. S.)

F. Card. ASQUINIUS Bp.

[voir traduction page 757]

A. Archipr. Prinzivalli Substitutus ».

CHAPITRE XXI

Monsieur Pinardi propose à D. Bosco l'achat de sa maison à Valdocco — Prêt de l'abbé Rosmini à Don Bosco — Un geste visible de la Divine Providence — Contrat et achat de la maison — Reconnaissance à Rosmini.

L'Oratoire S[aint]-François était encore installé sur un terrain ne lui appartenant pas. La location de toute la maison Pinardi, quoique matériellement lourde, avait néanmoins constitué un grand gain moral ; mais elle ne suffisait pas encore à rassurer totalement D. Bosco. Ceux qui avaient été délogés de ce taudis ne pouvaient pas s'en consoler ; et ils criaient : — N'est-il pas répugnant qu'une maison, qui depuis si longtemps était le lieu de rendez-vous, de distraction, de joyeuse vie, soit tombée entre les mains d'un prêtre intolérant ?

Mais entre-temps quelqu'un, afin de rentrer dans cet emplacement et, par avidité du gain, de le faire revenir à être un lieu de débauche et de mauvaises mœurs, proposa à monsieur Pinardi un loyer presque double de celui que payait D. Bosco. Mais l'honnête homme ne voulut pas manquer de parole ; et même en bon chrétien, se trouvant très content de voir sa maison servir à une œuvre sainte, il avait plusieurs fois exprimé le désir de la vendre, au cas où D. Bosco voudrait l'acheter ; mais, ou bien parce que peut-être il croyait posséder un joyau, ou bien parce que peut-être il avait besoin d'argent, il ne demandait rien de moins que la somme considérable de quatre-vingt mille livres. A

une telle prétention D. Bosco répondait toujours qu'il lui était impossible de prendre en charge une semblable dépense.

— Mais fixez vous-même un prix et nous verrons ; — insistait m[onsieur] Pinaridi.

— Je ne peux pas le faire après une demande aussi exorbitante, ajoutait D. Bosco.

— A soixante mille lires, est-ce que cela peut aller ?

— Excusez-moi, mais je ne peux pas faire d'offres, moi.

— Je viens à ma plus basse proposition, à mon dernier mot : Cinquante mille lires !

— N'en parlons plus, en restant cependant toujours amis.

En ce temps-là le jeune ingénieur Spezia habitait dans une pièce au voisinage de l'Oratoire. Un matin D. Bosco le rencontra et, en voyant sur son visage un air de grande innocence, il en resta frappé : il l'arrêta et lui demanda dans quelle branche d'activité il était employé à Turin. — J'ai obtenu, répondit le jeune, il y a peu de jours, le diplôme d'architecte, et je m'occupe de pouvoir me procurer le moyen d'exercer ma profession.

Ayant entendu cela D. Bosco l'invita à visiter la maison Pinaridi et à estimer quel serait le prix honnête à fixer pour l'achat de ce bâtiment, avec le hangar et le terrain environnant. Le jeune architecte s'excusait, car réellement il ne savait pas encore ce que coûtaient les constructions et les terrains. Il dut cependant consentir et son estimation, plutôt élevée, retint l'idée que cette propriété pouvait avoir la valeur de vingt-cinq à trente mille lires. En prenant congé de lui, D. Bosco lui dit : — Voyez ; une autre fois j'aurai besoin de Vous. — Et l'architecte Spezia se souvint de ces paroles, lorsque D. Bosco lui confia les plans pour la construction de l'Eglise Marie-Auxiliatrice.

Il ne semblait donc pas facile pour le moment d'acquérir la maison de Valdocco, d'autant plus que D. Bosco n'avait aucune chance de pouvoir se procurer toute la somme importante

d'argent qu'il prévoyait nécessaire. Lui et sa mère avaient déjà aliéné tout leur avoir au profit des jeunes gens et dans leur maison ils n'avaient plus désormais aucune ressource. Bien plus il manquait même l'argent pour acheter le pain en ces jours-là.

Mais, au début de 1851, Dieu faisait voir qu'il est le maître des cœurs et qu'il avait destiné cet emplacement pour notre Oratoire. Et voici de quelle façon.

C'était l'après-midi d'un dimanche ou d'un jour de fête. Les jeunes étaient déjà rassemblés dans la Chapelle : le Théologien Borel prêchait, et Don Bosco se tenait dans l'entrée de la cour, afin d'empêcher les désordres et les attroupements des jeunes gens qui continuaient à arriver.

Dans la sinistre maison qui était voisine, quelques instants auparavant, avait eu lieu une violente bagarre. Un officier était là étendu à terre à quelques mètres de distance, la tête en mauvais état, et baignant complètement dans son sang, que c'en était une pitié de le voir. A ce moment apparaît monsieur Pinardi, indigné parce que déjà plusieurs fois il avait été appelé dans les services de police, pour de semblables affaires avec effusion de sang, à déposer comme témoin, ce qui entraînait une perte de temps et le danger de se faire haïr par les auteurs des blessures. Il se présenta donc à D. Bosco tout pensif, les bras croisés : — Il est grand temps d'en finir, — commença-t-il ; — c'est une chose qui ne va plus ; c'est un continuel désespoir : des bagarres et toujours des bagarres.

— Moi, je voulais acheter cette maison, — fit remarquer D. Bosco, [—] mais, vous, vous ne voulez pas me la vendre, et donc comme propriétaire vous en aurez encore des ennuis à cause de certains voisinages.

— Moi, je ne veux pas la vendre ? Halte-là, — s'écria Pinardi sur un ton badin et à la fois résolu ; — D. Bosco achètera ma maison !

— Halte-là, — répondit D. Bosco, — il faut que monsieur Pinardi veuille me la vendre pour le prix qu'elle vaut, et je l'achète aussitôt.

- Eh oui que je vous la vends pour ce qu'elle vaut.
- Et combien ?
- Ce que je vous ai déjà demandé : quatre-vingt mille liras.
- Je ne peux pas faire d'offres.
- Offrez, offrez.
- Je ne peux pas.
- Pourquoi ?
- Parce que c'est un prix exagéré, et, moi je ne veux pas offenser celui qui le demande.
- Offrez donc ce que vous voulez.
- Me la donnez-vous pour sa valeur ?
- Parole d'honneur que je vous la donne.
- Serrez-moi la main, et ensuite je ferai l'offre.
- De combien donc ?
- Les mois derniers, — ajouta D. Bosco, — moi-même, je l'ai fait estimer par l'un de vos amis, et mon ami aussi, qui m'assura que dans l'état actuel [le prix de] cette maison doit être négocié entre vingt-six et vingt-huit mille liras ; et moi, afin que ce soit une affaire conclue, je vous en offre trente mille.
- Est-ce que vous ferez en plus le cadeau d'une broche de 500 francs à ma femme ?
- Je ferai aussi ce cadeau.
- Me paierez-vous comptant ?
- Je paierai comptant.
- Quand ferons-nous le contrat ?
- Quand il vous plaira.
- D'ici quinze jours à partir de demain et en un seul paiement.
- Comme vous voulez.
- Cent mille francs d'amende pour celui qui fait machine arrière.
- Et qu'il en soit ainsi, — conclut D. Bosco ; — et même, si vous êtes content, je donnerai en plus un repas auquel seront invitées les personnes que vous indiquerez.

— Jusqu'à neuf ou dix ?

— Oui, jusqu'à neuf ou dix. — Et ainsi cette affaire fut conclue en quelques minutes.

A D. Bosco l'acquisition de cette maison tenait beaucoup à cœur et il craignait que, s'il ne concluait pas tout de suite, m[onsieur] Pinardi ne changeât d'idée et ne la vendît à des personnes qui offriraient davantage. Mais où trouver trente mille lires, et en un temps si court ?

Il écrivait aussitôt à l'Abbé Rosmini, qui se trouvait à Stresa.

Très ill[ustre] et Très révérend Monsieur,

Je me fais un devoir d'informer V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende] qu'au moment où l'on exécutait le plan du nouveau bâtiment futur se présenta à moi une meilleure occasion d'avoir l'équivalent avec un plus grand profit.

Le propriétaire de la maison que j'habite actuellement, en raison de certaines circonstances qui lui sont personnelles, est disposé à vendre et, comme il en a été discuté à ce sujet, on pourrait conclure le contrat, selon lequel on acquerrait un corps de bâtiment de vingt secteurs habitables, avec également un emplacement de 95 planches, complètement enclos. Le prix est de vingt-huit mille cinq cents fr[ancs] — [voir ° page 248].

Remarquez ici que ce qui a été acheté pour le nouveau bâtiment, en le vendant sans hâte, s'élèverait à pas moins de 30 000 fr[ancs] : de sorte que serait échangé un emplacement contre un autre, d'une extension à peu près égale, construit et enclos. Les deux emplacements sont voisins et jouissent des mêmes conditions quant à la distance par rapport à la ville.

Si V[otre] S[eigneurie] était actuellement disposée à prêter la somme sur laquelle d'autres fois nous nous sommes déjà concertés, ce serait un grand bien pour l'Oratoire. Le nouvel achat serait entièrement réglé, et Vous pourriez assurer votre argent sur une maison et un emplacement exempts de toute charge. Dans l'amélioration par la

suite du bâtiment, une partie quelconque pourrait être transformée selon notre bon vouloir [pour devenir] l'Internat mentionné.

Le P[ère] Puecher, D. Scesa, D. Pauli ont pleine connaissance de l'endroit, puisqu'il est précisément celui où existent l'Oratoire S[aint]-François de Sales, l'Internat pour les jeunes laissés à l'abandon, etc. J'attends seulement un signe de Votre part pour conclure le contrat.

Dans l'espérance que Vous vouliez bien coopérer à cette œuvre, que personnellement je considère comme étant de la plus grande gloire de Dieu, je Vous souhaite tout bien venant du Seigneur en considérant que j'ai le plus grand honneur de pouvoir me déclarer

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très révérende

Turin, 7 janvier 1851.

Très humble Serviteur
BOSCO J[ean] Pr[être].

D. C[harles] Gilardi s'empressait de lui répondre :

Très Rév[érend] et Très ch[er] Don Jean Bosco,

En réponse à votre vénérée [lettre] du sept de ce mois de janvier, mon Très rév[érend] Supérieur D. Antoine Rosmini, qui Vous présente affectueusement ses respects, m'ordonne de Vous écrire que, si l'emplacement et le bâtiment, qu'actuellement Vous habitez à Valdocco, et qui Vous seraient vendus par le propriétaire, étaient réellement libres de toute autre charge, il serait très disposé à Vous fournir la somme de 20 000 livres aux conditions qui furent déjà convenues réciproquement ; c'est pourquoi Vous pouvez compter sur ladite somme pour l'achat : cette [somme] Vous sera remise pour une part en argent et pour une part en coupons ou obligations de l'Etat avec production d'intérêts, quand Vous ferez signe, et Vous passerez le contrat de prêt.

Je saisis l'occasion pour Vous souhaiter toutes les bénédictions du Seigneur que l'on peut désirer pour la nouvelle année commencée et pour beaucoup d'autres : [qu'elles viennent] sur Vous, et sur les œuvres de charité entreprises par Vous. Veuillez me rappeler au bon souvenir de votre excellente mère, et croyez-moi toujours

Stresa, 10 janvier 1851.

Votre dévou[é] et obl[igé] serviteur

CHARLES GILARDI *prêtre.*

Mais vingt mille lires n'étaient pas trente, et l'on devait en trouver encore dix. Dieu, cependant, ne délaisse jamais les besoins de ses serviteurs ; et Lui qui avait commencé l'œuvre la mena à bon terme. Et voici un geste visible de sa Divine Providence en faveur de notre Oratoire.

Un dimanche soir, entre à l'Oratoire Don Joseph Cafasso. Il était vraiment insolite de voir l'illustre ecclésiastique se rendre à l'Oratoire un jour comme un dimanche, puisqu'il était sans cesse occupé dans l'église S[aint]-François d'Assise. Donc il s'approche de D. Bosco pour lui dire : — Je suis venu vous donner une nouvelle qui ne vous déplaira pas. Une personne charitable (la Comtesse Casazza-Riccardi) m'a chargé de vous porter dix mille lires, à dépenser dans ce que vous jugerez à même de servir à la plus grande gloire de Dieu. — *Deo gratias*, répondit D. Bosco, voilà qui arrive vraiment au bon moment. — Et dans le même temps il lui raconta comment peu avant il avait conclu l'achat de la maison Pinardi et qu'il commençait à se mettre l'esprit à la torture pour trouver la somme totale convenue. Les deux prêtres ne purent pas ne pas voir dans ce fait le doigt de Dieu, et quel ne fut pas l'étonnement de Pinardi lorsque, à peine écoulée une semaine depuis qu'il avait reçu la parole donnée, le 14 janvier il vit paraître devant lui D. Bosco qui lui disait : [—] Quand voudrez-vous que nous fassions l'acte notarié, l'argent est prêt, et c'est

tout or ! — Le lendemain fut fixé pour le *compromis de vente* ; Pinardi reçut en acompte de la main à la main sans acte juridique deux mille lires ; et il fut invité au repas, selon la promesse.

Entre-temps D. Bosco s'empresait d'accomplir toutes les démarches nécessaires pour faire rédiger sous forme légale l'acte notarié public, et il écrivait à ce sujet à D. Charles Gilardi :

Très ch[er] et T[rès] Rév[éren]d Monsieur,

Pour donner suite à votre lettre très appréc[iée] que Vous m'avez écrite de la part du Très ill[ustre] et Très rév[érend] Ab[bé] Rosmini, j'ai examiné attentivement le dossier de l'Hypothèque de la maison Pinardi, dont il s'agit et, l'ayant trouvée libre de toute charge et d'hypothèque, j'arrivai à la conclusion du Contrat. Dans la passation de l'Acte notarié on ne mettra pas d'autre hypothèque sur cette maison et sur l'emplacement que [pour] les vingt mille francs prêtés par le bienfaiteur M. l'Abbé Rosmini. Il reste seulement que m[onsieur] Rosmini, nommé ci-dessus, veuille bien déléguer une personne qui le représente, soit pour vérifier que l'immeuble se trouve vraiment libre, soit pour la passation de l'Acte notarié.

En attendant, présentez mes plus sincères remerciements à votre Très vén[éré] Supérieur pour tout ce qu'il veut bien faire pour nous, et j'espère que cette œuvre de charité, du moment qu'elle sert à la plus grande gloire de Dieu, fera descendre sur lui et sur tout l'Institut les bénédictions divines.

Presque tous les jours je passe un peu de temps avec le cher D. Costantino et [avec] D. Nicolino. Aimez-moi dans le Seigneur, et croyez que je suis de tout cœur dans le Seigneur

Turin, le 15 janvier 1851.

Très ob[ligé] Serviteur

D. BOSCO J[ean].

P.S. — Un peu à la hâte et dérangé par le vacarme des garnements.

Enfin arriva à Turin le prêtre Charles Gilardi, procureur général des Rosminiens, qui apportait les vingt mille livres. — C'est vraiment Dieu qui me les a envoyées, s'écria D. Bosco, et il dit cela de façon si ressentie que le bon religieux en fut ému.

On lit dans la minute notariale : « Le 19 février 1851, avec un acte passé devant le notaire Turvano, François Pinardi vend en commun aux prêtres Jean Bosco, Théol[ogien] Jean Borel, Théol[ogien] Robert Murialdo, Joseph Cafasso les terrains et les constructions qui jouxtent la propriété de messieurs Filippi, frères, à l'est et au nord ; la rue de la Jardinière au sud ; et la propriété de madame Marie Bellezza à l'ouest. Le prix est convenu pour la somme de 28 500 livres, qui pour 20 000 livres est payée par M. le Rév[érend] Charles Gilardi en tant que représentant de Monsieur l'Abbé Antoine Rosmini-Serbati ; et pour le reste on délivre un sous-seing ».

Il fallait encore 3 500 autres livres pour les frais accessoires, et elles furent ajoutées par le Comm[andeur] Joseph Cotta, dans la banque duquel était passé l'acte notarié. Ce monsieur était la première personne à apporter une protection et un soutien à l'Oratoire, et il le fut toujours tant qu'il vécut.

Comme on le voit, notre D. Bosco eut en cette occasion une nouvelle preuve de la divine Bonté en faveur de son Œuvre, et il conçut une confiance et une conviction de plus en plus grandes dans le fait que la Providence ne lui ferait jamais défaut, pas même pour l'avenir. Et nous croyons que cette confiance illimitée, que cette conviction, qui ne se démentirait jamais au cours de presque 50 ans, sont parmi les principales causes de l'activité de Don Bosco. Le monde lui-même voudrait parfois l'appeler un homme audacieux : mais d'après l'heureuse réussite de ses entreprises il est au contraire obligé de l'appeler un homme *providentiel* ; et il a raison de le faire.

Et il était tel à cause du concours généreux de tant de cœurs chrétiens ; et parmi ceux-ci il y eut l'Abbé Rosmini qui fournit la

plus grande partie des ressources nécessaires pour que l'Oratoire Saint-François de Sales eût son propre siège. Et, en donnant ce prêt à quatre pour cent, il avertit par ailleurs que les intérêts seraient payés lorsqu'il les réclameraient et il ne demanda jamais avec insistance l'intérêt ni le capital. Toutefois D. Bosco, fidèle à ses obligations, arrêtait chaque année les comptes avec le procureur C[harles] Gilardi. Rosmini fut ami avec D. Bosco jusqu'au dernier instant de sa vie, et ses religieux lui portaient la même affection : et D. Bosco les payait de retour, même par devoir de reconnaissance, comme déjà on l'a vu d'après ses lettres ; et parmi celles-ci nous le montre une que nous citons d'autant plus qu'elle fait allusion aux prédications qu'il fit au cours de ces mois-là. Elle est adressée à un autre prêtre de l'Institut de la Charité, muté à la Sacra di S[an] Michele.

Très ch[er] D. Fradelisio [= Fradelizio],

Je m'avoue proprement coupable de négligence : au milieu des occupations, de quelques embarras, de *quelques tournées* [voir * page 248] et du fait que je suis un garnement, je n'ai pas répondu à vos très gentilles lettres ; c'est pourquoi sans chercher d'excuses je me déclare coupable et je demande que m'en soit accordée une bienveillante indulgence.

En attendant, je Vous envoie l'exemplaire des livres qui m'ont été demandés, auxquels je joins quelques autres petites choses que je juge à même de servir, là où Vous êtes, à attirer ces enfants qui dans votre personne trouvent un père. J'y ajoute la note de tout ce que j'ai dépensé pour quelques commissions faites à Turin.

J'ai beaucoup regretté de ne m'être pas trouvé chez moi quand Vous êtes passé ici à Turin ; cependant puisque Vous demeurez à présent dans un lieu moins éloigné que ne l'est Stresa, j'espère Vous voir bientôt, et ici dans la grande famille *des garnements*. Je considère comme un geste de la Providence que Vous soyez allé à la Sacra : quant à moi, je juge que Vous ferez

du bien à ces populations ; votre bon cœur le peut et le veut ; ces gens du peuple paient de retour.

Beaucoup de salutations à D. Cesare et aux autres que je connais ; aimez-moi dans le Seigneur ; si je suis utile à quelque chose, donnez-moi des ordres, je ne serai plus si négligent.

Turin, le 18 janvier 1851.

Ami très aff[ectionné]

D. BOSCO J[ean].

* *Quelques tournées* : allusion aux déplacements pour des prédications.

° La lire neuve [du Piémont], instituée en 1816, était équivalente au franc de France [voir volume II (p. 488 - milieu) des *Mémoires Biographiques*].

CHAPITRE XXII

Les financiers du monde — D. Bosco et la banque de la Divine Providence — Projet de l'Eglise S[aint]-François de Sales — Le Carnaval à Valdocco — Catéchismes du Carême — D. Bosco à l'Oratoire S[aint]-Louis — Projets des Députés contre les Ordres religieux et la loi de la Mainmorte — Les travaux d'excavation pour les fondations de la nouvelle église.

Don BOSCO, en achetant et en revendant la maison Moretta, en faisant l'acquisition du champ que nous dirons de Marie Auxiliatrice, en devenant propriétaire de la maison Pinardi, tandis que les personnes peu perspicaces pouvaient le croire intéressé à son propre profit, faisait au contraire les premiers pas dans une nouvelle aire de combat, auquel l'appelait le Seigneur.

En face d'un monde matériel et financier, dans lequel tiennent les premières places les sciences dites économiques, la mécanique avec ses diverses machines, les monopoles avec l'accumulation de millions ; au milieu de tant de spéculateurs, de banquiers, d'égoïstes, d'hommes qui ne portent pas de soucis ou qui ont un orgueilleux mépris de la Divine Providence, avides seulement d'accumuler des richesses, *parce que* [«] *l'argent l'emporte sur tout* [»] (1) : Dieu faisait se lever un homme qui, sans

(1) [Qo] 10,19.

capitaux, sans [avoir un] nom dans les milieux du commerce, sans associations d'actionnaires, sans la pratique des systèmes économiques modernes, conduira ses œuvres à des proportions colossales, maniera des millions et des millions, que lui fournira la charité et qui tous seront dépensés par lui pour la gloire de son Seigneur et pour le salut des âmes. L'argent, pour lequel il n'éprouvera pas la moindre affection, ne sera qu'un moyen pour atteindre le but.

Qu'on veuille bien réfléchir un instant à la vie entière de D. Bosco. Il ressentait en lui la dignité et l'assurance d'[être] un administrateur des trésors de la Divine Providence ; mais comme un serviteur fidèle il commença à faire valoir les talents que le Père de famille avait déposés en lui. Sa règle [de conduite] fut la maxime de S[aint] Ignace de Loyola : « Travailler comme si le résultat d'une affaire dépendait uniquement de nos sueurs, et dans le même temps nous défier de nous-mêmes comme si tout dépendait uniquement du Seigneur ». C'est ce principe qui est la cause de ces mille moyens qu'il imagina pour faire appel à la charité chrétienne des fidèles, en ne se lassant jamais tant que les œuvres entreprises n'étaient pas achevées et au prix de toutes les fatigues et les souffrances les plus lourdes. Et le serviteur fidèle n'en vit jamais échouer une, parce que Dieu récompensait ses vertus. Lorsque l'argent lui manquait, la banque à laquelle il avait recours était celle de la Divine Providence ; et pour obtenir d'elle les chèques de paiement il vécut, et voulut que vécut aussi ses élèves, dans la véritable pauvreté évangélique. Cependant avant d'entreprendre ses nombreuses œuvres, il les avait longuement méditées dans l'oraison, il s'était recommandé aux prières de ses fils et d'autres pieuses âmes et, pour s'assurer de mieux en mieux de faire la volonté du Seigneur, avec constance jusqu'à ses derniers jours, il demanda conseil à des prêtres prudents, à des supérieurs ecclésiastiques et au Pontife Romain lui-même. De tout ce que nous disons, portent un ample témoignage D. Rua et tous ceux qui vécurent avec D. Bosco.

Donc la pauvreté volontaire, la prière continuelle, l'humilité sincère le rendaient digne de cette mission qu'il avait reçue. Qu'on ajoute la solidité de sa confiance en Dieu. Ainsi Mgr Cagliero et D. Rua purent nous dicter la page suivante : « D. Bosco avait l'habitude de dire, et nous l'entendîmes plusieurs fois : — Le maître de mes œuvres, c'est Dieu, Dieu qui les inspire et les soutient et Don Bosco n'est rien d'autre que l'instrument ; c'est pourquoi Dieu se trouve engagé à ne pas faire triste figure. La Très s[ainte] Vierge] Marie par ailleurs est ma protectrice, elle est ma trésorière. — Et lorsque se faisaient plus grand le manque de ressources ou plus importantes les difficultés ou les tribulations, on le voyait plus joyeux qu'à l'ordinaire, de sorte qu'en le voyant dire avec plus de fréquence et d'esprit des plaisanteries, nous disions : — Il faut que Don Bosco ait vraiment beaucoup d'ennuis, puisqu'il se montre aussi souriant. — En effet, en examinant les circonstances dans lesquelles il se trouvait alors, et en l'interrogeant, nous venions à découvrir les nouveaux et graves obstacles qui surgissaient devant lui. Mais Don Bosco répétait sans cesse ces paroles de S[aint] Paul : — *Omnia possum in eo qui me confortat* [je peux tout en celui qui me rend fort]. — Il était sûr que Dieu, comme d'autres fois, après l'avoir mis à l'épreuve, l'exaucerait. Personne n'apercevait chez lui l'agacement ou l'ennui. Ces soucis continuels étaient pour Don Bosco des choses si naturelles que, [pourrait-on] presque [dire], il ne s'en rendait pas compte, et cela durait du matin au soir et un jour après l'autre ; et toujours comme si ce n'était pas lui qui en supportait le poids. Il ne se donnait aucune prétention et on le voyait humble comme quelqu'un qui n'avait rien à faire, et qui n'avait rien fait ».

Et pourtant on ne pouvait pas dire qu'était aisé le maniement des trésors que la Providence Divine déposait dans ses mains, puisque pour administrer tout cela il devait nécessairement se servir de l'action d'autrui. Il était avisé pour préparer tout projet, attentif dans le choix des personnes, très minutieux pour chercher à ce que fût faite la plus grande économie possible, précis pour demander à examiner les contrats, mais dans le même temps non méfiant. Ayant choisi une

personne qui avait la réputation d'honnêteté, il se comportait comme le Prêtre Yehoyada à l'époque du Roi Joas lors de la réparation du temple. « On ne faisait pas rendre des comptes par ceux qui recevaient l'argent pour payer les artisans, mais ils l'administraient selon leur honnêteté (1) ».

Toutefois, ayant le cœur ouvert, étant incapable de tromper, il crut parfois qu'il y avait chez les autres le même amour pour la justice que celui qu'il déployait dans chaque contrat ; et, ne connaissant pas les intrigues employées par les gens du monde, il fut, dans les activités commerciales avec eux, plusieurs fois trompé, en basant ses calculs sur un devis concernant des dépenses qu'il vit ensuite monter à des sommes plus élevées. Quelquefois les fournisseurs, spécialement dans ses débuts, le trahirent de diverses manières ; d'autre fois, contraint par des circonstances impérieuses, il rencontra des personnes peu délicates qui l'obligèrent à vendre pour peu ce qui valait beaucoup, et à acheter pour beaucoup ce qui valait peu. Ne manquèrent ni les fraudes ni les vols, car Don Bosco ne pouvait pas toujours avoir l'œil à tout. Et cela ne doit pas étonner. Jésus, béni [de Dieu], n'avait-il pas confié à un Judas la bourse des aumônes ? Ayant multiplié les lieux d'activité, il chercha des personnes de son Institution pour l'aider dans ces divers besoins ; et il trouva finalement des hommes très honnêtes, d'une confiance à toute épreuve, mais quelques-uns ne s'y connaissant pas toujours en affaires, n'étant pas aptes à certaines opérations commerciales, et [restant] souvent tout dépourvus de l'argent qui était indispensable, puisque D. Bosco avait sa caisse qui était vide. Ajoutons encore que les dettes de l'Oratoire montaient souvent à des sommes énormes, et cela sans avoir un centime de revenu. Et pourtant Don Bosco, presque en se promenant sur le bord d'une faillite, fit toujours

(1) [2] R 12,[16].

face à tous ses engagements ; ses créanciers ne perdirent jamais un centime ; continuellement s'élevèrent des bâtiments ; et ses jeunes en nombre immense et sans cesse croissant ne manquèrent jamais de la moindre chose. Pour pousser les usines de France, d'Autriche, d'Angleterre à faire l'envoi d'un grand nombre de marchandises à ses maisons, il suffisait de son nom comme garantie ; beaucoup de prêts lui furent accordés simplement sur parole ou avec un document sans forme légale, et il y eut des banques en Amérique qui d'abord versèrent aux Salésiens de grosses sommes, et ensuite envoyèrent à Don Bosco, sous le nom de qui le prêt était établi, les lettres de change en blanc pour qu'il les signât, et c'est ce qu'il fit.

Tout cela ne fut-il pas un miracle éclatant, continu pendant presque un demi-siècle ? N'est-il pas évident que Don Bosco fut l'homme que Dieu voulut présenter au monde matérialiste pour lui faire toucher de la main ce que peut, sans les calculs et les moyens habiles des hommes, le soutien de la Divine Providence pour celui qui place en Elle une confiance sans limites ?

Il faut donc tenir compte aussi de cette mission de Don Bosco pour avancer dans notre récit, au moment où nous devons dire ici qu'en 1851 avec D. Cafasso, avec le Théol[ogien] Borel et avec D. Giacomelli il avait plusieurs fois manifesté son idée de mettre vite la main à l'œuvre pour la construction de son futur et grandiose Oratoire. Et même un jour, vers le début de l'année, tandis qu'il était entouré de ses jeunes, il leur parla de l'avenir splendide de la maison de Valdocco, d'arcades qui entoureraient une vaste cour, en décrivant également, comme si déjà cela arrivait, les fêtes qu'on célébrerait dans une grande église, et les musiques qui y résonneraient, ainsi que le concours des foules qui accourraient au pied des autels.

Don Bosco décidait par conséquent au mois de mars de commencer aussitôt la construction d'une chapelle plus digne

pour le culte divin, et plus appropriée au besoin croissant. L'ancienne, comme nous l'avons déjà exposé, avec l'adjonction de quelques petites pièces, s'était bien sûr pas mal agrandie, mais elle ne cessait pas d'être insuffisante et inadaptée. Comme pour y entrer il fallait descendre deux marches, l'hiver et par temps de pluie elle était souvent inondée et remplie d'humidité. L'été, par ailleurs, à cause du manque de hauteur et du peu d'aération, on s'y évanouissait et on y étouffait en raison de la chaleur excessive : c'est pourquoi bien peu de jours de fête s'écoulaient sans que quelque jeune garçon fût pris de défaillance, et par suite porté dehors comme asphyxié. Il était donc non seulement utile mais nécessaire de commencer un édifice sacré portant davantage à la prière, ayant plus de capacité d'accueil et offrant une plus grande salubrité.

Mais de quelles ressources pouvait disposer Don Bosco, alors que peu de semaines avant il avait payé la maison Pinardi ? Brosio Joseph écrivait ainsi à D. Bonetti Jean : « Un jour de semaine je suis allé lui rendre visite et je le trouvai dans la cour : pensif, il tenait en main une lettre. En redoutant la nature de la cause de cette préoccupation, je l'interrogeai ; et Don Bosco me présenta la lettre pour me la faire lire. C'était un fournisseur qui menaçait de le faire citer en justice s'il ne lui payait pas aussitôt environ deux mille liras en acompte de [la dette portée sur] son avoir. Ayant terminé de lire cette lettre, je baissai la tête en réfléchissant à ce que seraient la peine et la honte pour Don Bosco à devoir comparaître en jugement et à entendre qu'il était condamné pour dettes ; et un long soupir m'échappa. Don Bosco au contraire tout tranquille me dit : — Comment se fait-il, mon cher Brosio, que tu pousses des soupirs pour cela ? Crois-tu que la Providence Divine m'abandonne ? Prions et tu verras ce que fera Notre-Dame pour l'Oratoire ! — Et nous sommes allés prier à la chapelle. Une fois terminée la prière, voici que se présente un monsieur qui désirait parler avec Don Bosco et lui remettait l'argent nécessaire pour cet acquittement.

[>] Cette somme réparait un seul trou, car il lui restait encore d'autres dettes à éteindre, en ne comptant pas les dépenses continues à faire. La petite église était de dimensions trop peu élevées pour contenir tant de jeunes, les locaux beaucoup trop étroits pour loger les pensionnaires. Comment faire ? Où prendre assez d'argent pour subvenir à tous les besoins ? J'ai présenté ces remarques à Don Bosco et il me dit : — J'ai l'intention de faire en son temps une loterie ; il manque seulement le local [d'exposition des lots] et les objets qui devraient servir de lots pour les donateurs. Où donc prendre toutes ces choses ? — Et en parlant ainsi il souriait. — Vous, lui répondis-je, qui connaissez tant de messieurs riches, demandez-leur les objets nécessaires, et je ferai ce que je pourrai auprès de commerçants que je connais, et Vous verrez une loterie qui sera surprenante. — Et nous avons convenu de cela. Mais Don Bosco garda pour lui ses projets, à propos des buts et à propos de la manière de faire appel à la charité publique. La construction de l'église devait fournir les sommes nécessaires pour mettre debout l'Internat et pour recueillir les jeunes. Et, ces buts, il sut les atteindre tous les trois, chaque fois qu'il se disposait à [accomplir] une entreprise grandiose qui était la principale : celle-ci devait soutenir les deux autres, également importantes ».

Un soir de ces mêmes jours Don Bosco disait à sa mère : — A présent je veux que nous élevions une belle église en l'honneur de S[aint] François de Sales. — Mais où prendras-tu l'argent ? lui demanda la bonne Marguerite. Tu sais que de nos biens nous n'avons plus rien ; tout a déjà été vidé pour donner la nourriture et le vêtement à ces pauvres jeunes. Donc avant de t'assujettir aux dépenses pour une église tu dois y réfléchir deux fois, et bien t'entendre avec le Seigneur. — Et nous ferons précisément ainsi. Si vous aviez de l'argent, m'en donneriez-vous ? — Tu peux t'imaginer avec combien de plaisir. — Eh bien, conclut le fils, Dieu, qui a tellement plus de bonté et de générosité que vous, de

l'argent, il en a pour tout le monde et, pour une œuvre qui doit servir à sa plus grande gloire, j'espère qu'il m'en enverra quand et où il faudra.

Avec cette confiance Don Bosco fit un jour appeler l'ingénieur, monsieur le chev[alier] Blachier [= Blanchier], le conduisit sur l'endroit à choisir pour l'édifice sacré et le pria de faire un projet ; presque au même moment, ayant fait venir un certain m[onsieur] Frédéric Bocca, il lui demanda s'il voulait s'engager pour entreprendre l'exécution de [ce projet]. — Bien volontiers, répondit ce dernier. — Mais je vous avertis, ajouta Don Bosco, qu'il pourrait m'arriver quelquefois de ne pas avoir l'argent pour les dépenses opportunes. — Et alors nous irons plus lentement dans les travaux. — Mais non, car, moi, je voudrais nous voir aller en vitesse, et d'ici un an avoir l'église bien finie. — Nous irons aussi en vitesse, reprit l'entrepreneur. — Donc commencez, conclut Don Bosco. Quelque chose en caisse, il y en a déjà ; le reste, la Divine Providence nous l'enverra en son temps.

Tandis que l'on prenait ces mesures, approchait le Carême, et dans les derniers jours de carnaval, pendant diverses matinées, les jeunes de l'Oratoire, internes comme externes, accomplissaient la récollection. « Je me rappelle, nous écrivait le Chan[oine] Anfossi, que chaque année pendant le carnaval en compensation des nombreux désordres qui sont commis, Don Bosco nous exhortait à recevoir la S[ainte] Eucharistie et à faire des moments d'adoration devant le tabernacle. Et tandis qu'il parlait, en pensant aux insultes que recevait Jésus dans le Saint Sacrement, spécialement ces jours-là, il pleurait et nous faisait pleurer nous aussi. Il nous recommandait également d'accomplir nos pratiques de piété le plus dévotement qu'il fût possible avec l'intention de gagner l'indulgence plénière qui y était jointe, et il disait : [—] Procurons un bon carnaval aux pauvres âmes du purgatoire, en contribuant à les faire entrer plus vite dans les joies

du paradis. — Il insistait aussi pour nous inviter à ne pas oublier dans nos prières nos bienfaiteurs. Ensuite, bien qu'à Turin on fit étalage de nombreux divertissements publics et que toute la ville fût en mouvement avec ses masques, nous autres jeunes garçons, nous ne sentions point le besoin de sortir à travers Turin ; il ne nous venait même pas l'idée d'en demander la permission ; cependant en compensation Don Bosco nous procurait quelques divertissements dans la cour et au petit théâtre ».

Le 11 mars les catéchismes de carême étaient organisés. A l'Oratoire S[aint]-Louis, le Directeur, Pr[être], D. Pierre Ponte, eut avec lui le jeune Pr[être] Théologien Félix Rossi [voir * page 260]. Le Théol[ogien] Léonard Murialdo commençait à fréquenter l'Oratoire de l'Ange Gardien à Vanchiglia, dirigé ensuite par le Théol[ogien] Robert Murialdo, son cousin, et il s'y rendait tous les dimanches et tous les jours de fête pour y faire le catéchisme. Pour aider ces prêtres zélés et d'autres encore, Don Bosco envoyait de Valdocco, non seulement des jeunes abbés, mais ses jeunes eux-mêmes les plus solides et les plus sûrs, qui remplissaient ce rôle également tous les dimanches de l'année. En 1851 par déférence pour le Curé du Faubourg de la Doire, dans la paroisse duquel se trouvait l'Oratoire de Valdocco, il commença également à les envoyer faire le catéchisme dans son église S[aint]s-Simon-et-Jude et il continua toujours ainsi, excepté de courtes interruptions, pendant de longues années.

D. Bosco faisait le catéchisme à l'Oratoire de Valdocco, mais il avait l'œil sur tout et sur tous.

Nous avons le témoignage que nous a donné m[onsieur] Cristino Nicolas : « Je fus parmi les premiers à faire partie de l'Oratoire Saint-Louis et je le fréquentai pendant plusieurs années. Bien des fois D. Bosco s'y rendait, soit pendant le carême soit au cours de l'année et parfois accompagné de nobles et distingués personnages de la ville qui l'aidaient, et il était accueilli avec un enthousiasme difficile à décrire. Il présidait aux catéchismes et aux cérémonies, prêchait et stimulait le zèle de ses collaborateurs. Moi, j'admire souvent l'ascendant que D. Bosco avait sur ces

jeunes gens. Parfois quelques-uns en furie se battaient et D. Bosco s'approchait en disant très calmement : — Eh là ! Eh là ! — et il les prenait, comme en les caressant, par une oreille ; et à ce geste instantanément ils s'apaisaient.

» Parfois, en récompense pour les plus appliqués, il les conduisait pour déjeuner ou bien dans la maison de campagne du Théol[ogien] Vola à S[ainte]-Marguerite, ou bien à Sassi chez le bon curé [de l'endroit]. En se tenant au milieu des jeunes, il en étudiait attentivement les penchants, la piété et la conduite pour voir s'il découvrait des indices de vocation ecclésiastique. Entre autres, comme il lui semblait que je pouvais fournir une bonne réussite, il me confia au Théol[ogien] D. Pierre Ponte, pour qu'il me fît commencer l'étude de la langue latine. Mais je ne réussis pas, car mon frère aîné n'eut pas la patience d'attendre que le cours des études fît apparaître plus clairement ma vocation, et c'est pourquoi je dus m'orienter vers un art libéral. Mais à d'autres, aidés directement par D. Bosco fut conféré le sacerdoce ; d'autres apprirent d'honorables professions, tous l'aimèrent, beaucoup se montrèrent reconnaissants envers lui, et souvent ils allaient lui rendre visite à Valdocco. Et moi, depuis le jour où il mourut, je ne peux manquer de me rendre toutes les semaines sur sa tombe à Valsalice ».

D. Bosco apportait les mêmes soins à l'Oratoire de Vanchiglia.

A l'approche de la fête de Pâques, qui en 1851 tombait le 20 avril, la sainte activité des triduums et des confessions battait son plein : les Capucins du Mont [= du couvent situé au Mont des Capucins] à Portanuova et les Oblats de [la Vierge] Marie de Notre-Dame de Consolation à Valdocco s'offraient, comme d'autres fois dans l'année, à exercer le ministère sacré, avec les désagréments que cela leur apportait. Les chœurs des jeunes gens préparés à la première communion chantaient le cantique que D. Bosco leur avait enseigné et [qui fut] cette année-là ajouté à la *Jeunesse Instruite* :

A nous aussi est enfin accordé
le Banquet des Anges, etc.

Et les [membres du] clergé, tant séculier que régulier, se donnaient du mal en ville et dans la province pour aider à la sanctification des âmes et en même temps, il convient aussi de le dire, à la formation de bons citoyens fidèles au Souverain et obéissants aux lois de l'Etat ; sans faire mention des autres innombrables bienfaits, moraux comme matériels, qu'ils procuraient aux populations. Mais les membres des sectes ne voulaient pas, ou plutôt haïssaient, le vrai bien et ils désiraient ardemment enlever toute influence à la religion.

Au Parlement, qui désormais avait l'aspect d'une assemblée de protestants, vers la fin de mars, au milieu des grossièretés et des insultes envers le clergé, avait été proposée une réforme des Ordres monastiques : on voulait interdire l'émission des vœux solennels aux novices avant l'âge de vingt et un ans et imposer aux novices, d'un sexe comme de l'autre, au cours des deux années précédant la profession, une période d'au moins six mois continus de vie en dehors du cloître ; [on voulait] que celui qui accepterait une profession religieuse non permise fût condamné à la relégation et que celui qui ferait alors profession fût privé des droits civils. Cependant on n'en vint pas au vote, et peu de jours après, comme les projets de suppression des Bénéfices et des Ordres religieux n'étaient pas encore bien mûris, sur ceux-ci on commença à prélever de lourds impôts, et, en laissant exemptes les églises, on frappait les habitations des curés et des bénéficiers. Le 15 avril le Roi signait la nouvelle loi qui abolissait les dîmes en Sardaigne, et le 23 mai il sanctionnait celle de [= contre] la mainmorte, qui s'étendait aux provinces, aux communes et aux institutions de charité et de bienfaisance ; mais, tandis que pour ces dernières le quota était fixé au demi pour cent, pour les Institutions Ecclésiastiques, il fut élevé à quatre.

En attendant, vers la fin de mai, Don Bosco, une fois démoli en partie le mur intérieur qui séparait les deux cours, fit commencer les travaux d'excavation pour la construction de l'Eglise projetée, si bien qu'au début de l'été on put en jeter les premières fondations. Mais, comme les maçons de temps en temps

se laissaient aller à des blasphèmes, Don Bosco les fit venir chez lui, les pria de ne plus blasphémer, et, pour empêcher l'offense du Seigneur, il promit que chaque samedi il leur donnerait à chacun un et même deux verres de vin, à la condition pour eux de quitter cette mauvaise habitude. Les maçons promirent et tinrent leur parole, et pendant plus d'un an chaque samedi Marguerite leur apportait un petit tonneau, qui était vidé pour rendre honneur à Dieu, pour souligner le mérite de D. Bosco et pour rafraîchir le gosier de ces ouvriers.

* *François* ou *Félix* : Le texte italien des *Mémoires Biographiques* utilise l'un ou l'autre. On rencontre par ailleurs *Paul*. — [Voir au volume IV, p. 572 et au volume V, pp. 38. 558-59. 639].

CHAPITRE XXIII

D. Bosco demande des offrandes aux bienfaiteurs pour la construction de la nouvelle église — Réponse de l'abbé Rosmini — Don Bosco à Biella et sa rencontre avec le Père Goggia — A Oropa — Lettres encourageantes des Evêques — A Valdocco la fête de S[aint] Jean et [celle] de S[aint] Louis — D. Bosco à S[ant]'Ignazio et à Lanzo : ses prévisions.

Don BOSCO, n'avait pas perdu de temps dans la recherche d'offrandes auprès des fidèles afin de commencer l'église projetée, et entre autres il avait recours à l'Abbé Rosmini.

Très ill[ustre] et Très rév[érend] Monsieur,

Le peu de temps pendant lequel V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende] put rester ici à Turin ne nous permit pas de vous faire voir la manière dont on désirait construire notre église, et restaurer notre maison ; raison pour laquelle, une fois le projet réalisé, j'ai pensé réunir une dizaine de personnes expertes en ces matières, afin de faire examiner le travail à réaliser.

Une réflexion fut donc menée sur le plan et sur la manière de l'exécuter : et à la suite de quelques observations d'ordre hygiénique et d'ordre économique il fut décidé de commencer la construction de

l'église. Mais, comme les ressources pour effectuer une telle œuvre sont uniquement basées sur les offrandes des particuliers, selon la manière et la quantité que chacun désire librement pour donner sa contribution, je me permets avec le plus grand respect d'inviter V[otre] S[eigneurie] à bien vouloir nous prêter une aide bienfaisante. La dépense pour l'église fut estimée dans les calculs de l'architecte à trente mille francs ; par les offrandes faites en matériaux, en argent et en travaux accomplis sur le chantier, nous avons déjà quinze mille francs. Il nous en manquerait encore autant. Remarquez cependant que n'importe quelle somme, même très petite, sera reçue avec la plus grande gratitude, et ce sera toujours pour moi un plaisir très intense de pouvoir Vous compter au nombre des bienfaiteurs qui contribuèrent à la construction d'une église sous le titre de S[aint] François de Sales, la première que dans le Piémont on ait élevée en faveur de la jeunesse laissée à l'abandon.

Par ailleurs, pour ce qui est de la restauration de la maison, il fut décidé de la surélever entièrement d'un étage, ce qui double l'espace de l'actuelle habitation ; d'autre part les ressources pour ce deuxième ouvrage sont basées sur le morceau de terrain mis en vente, et le résultat (il est déjà en partie vendu) nous en paraît bon.

Persuadé que dans votre bonté Vous voudrez bien nous continuer votre aide bienfaisante, je Vous remercie de tout cœur de ce que Vous avez fait à notre égard, en priant le Seigneur pour que dans ses saints désirs Il veuille Vous accorder de l'aide et Vous être favorable de la façon qui servira à la plus grande gloire de Dieu.

Par ailleurs, tandis que de tout cœur je me recommande moi-même à vos pieuses prières, avec les sentiments de la plus vive gratitude je me déclare en toute vénération

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende]

Turin, 28 mai 1851.

Très reconnais[sant] Serviteur

BOSCO J[ean] Pr[être].

De Stresa le 1^{er} juin 1851 le P[ère] Gilardi lui répondait ainsi :

Très Rév[éren]d et très ch[er] D. Jean,

Ce fut une grande consolation pour le Très Rév[éren]d P[ère] D. Antoine Rosmini de lire dans votre respectable [lettre] du 28 r[écemment] é[coulé] comment Dieu bénit votre zèle empressé, en Vous préparant les ressources pour édifier l'église et agrandir la maison destinées à l'œuvre charitable qu'Il Vous inspira de développer : et, lui aussi, il désirerait ardemment pouvoir y contribuer au moyen d'une large offrande ; mais sa situation actuelle et les nombreuses dépenses qu'il a dû supporter ces dernières années, et qui lui incombent encore, ne lui permettent pas de seconder tout votre désir. Toutefois, au cas où cela plairait à V[otre] S[eigneurie], il Vous offrirait un certain nombre de livres de ses Œuvres : en les faisant vendre, Vous en convertiriez le prix en subside pour cette construction que Vous assumez. Si l'expédient Vous convient, faites-m'en signe, afin que je puisse mettre à exécution...

P[ère] GILARDI.

D. Bosco, reconnaissant, envoyait sa réponse.

Turin, 4 juin 1851.

Très ch[er] et Très Rév[érend] D. Charles,

Dans la personne de V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère] je remercie Monsieur le Très rév[érend] Abbé Rosmini de la part qu'il veut bien prendre à notre édifice qui vient de commencer et qui est destiné pour la maison du Seigneur.

S'agissant d'une offrande de charité, on accepte donc n'importe quelle somme ; et même, je l'espère, les livres pourront facilement se transformer en argent. Ayez seulement la complaisance de me faire savoir la manière dont Vous désirez me les envoyer et, moi,

je serai prêt à les recevoir ; il me serait aussi avantageux pour ma gouverne personnelle, si Vous m'indiquiez approximativement à quel prix ces livres sont mis ailleurs en vente.

Je regrette beaucoup la nouvelle au sujet de D. Charles Rusca : j'espère cependant *in Domino* [dans le Seigneur] que la maladie ne sera pas *ad mortem* [pour la mort]. De toute façon, j'ai déjà prié et je continue à prier pour que soit faite la très sainte volonté divine.

Je Vous salue de tout cœur et je Vous remercie en me disant
De V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère]

Très obl[igé] serviteur
BOSCO J[ean] Pr[être].

Entre-temps D. Bosco, selon son habitude lorsqu'il devait commencer une entreprise plus importante, avait établi de se rendre au sanctuaire de Notre-Dame d'Oropa pour invoquer, avec toute l'effusion du cœur, son aide maternelle. « Je l'en avais prié, nous écrivit D. Jacques Bellia, et il vint faire la clôture du mois de Marie à Pettinengo. C'était la première fois que dans ce village on célébrait une cérémonie aussi émouvante. En prêchant, D. Bosco tira son sujet d'un petit bouquet de lis, de roses, de violettes et d'autres fleurs pour parler des vertus, avec la pratique desquelles on peut devenir agréable à Marie. Il habita une semaine chez nous, en donnant beaucoup d'édification, et plusieurs se confessèrent dans notre maison.

» A son passage ensuite à Biella dans l'église S[aint]-Philippe, lui fut demandé son *celebret*, mais il ne l'avait pas avec lui. Interrogé pour savoir s'il connaissait quelqu'un qui pût témoigner en sa faveur, il répondit : — Oui : p[ar] ex[emple] le Père Goggia. — Mais il ne le connaissait que de réputation. Et voici que le Père Goggia entre dans la sacristie. Les deux prêtres, dès qu'ils se virent, s'embrassèrent, chose que fit de rares fois dans sa vie D. Bosco, en s'appelant l'un l'autre par leur nom, sans

s'être jamais vus. Je restai saisi d'étonnement, car le nom de D. Bosco n'avait pas été prononcé, et je dus observer avec d'autres qu'un saint embrassait l'autre, sans avoir jamais auparavant fait connaissance entre eux.

» Au cours de ce voyage, il alla à Oropa, y célébra la Messe et fut invité par le Recteur à revenir pour y rester jusqu'à trois mois, en travaillant dans ses manuscrits et en célébrant en compensation pour le Sanctuaire. D. Bosco accepta et remercia, en pensant que quelques semaines de calme et de prière devant la sainte représentation [de la Vierge], si toutefois cela lui était possible, lui apporterait un grand réconfort. Et de fait, quelque temps après, il y retourna ; mais [les responsables de] l'administration avaient changé et il ne lui fut pas accordé de demeurer ». Jusqu'ici [s'exprimait] D. Bellia.

Revenu du Sanctuaire d'Oropa Don Bosco s'empressa de faire préparer les plans de l'église à construire, et, avec une demande de sa part pour obtenir l'approbation, il les présenta à la Mairie. Aussitôt après il commença à écrire des lettres à un grand nombre de personnes dont il connaissait la propension à faire le bien, en leur exposant le besoin dans lequel se trouvait le secteur de Valdocco d'avoir un édifice dédié au culte divin, en leur demandant de venir à son aide, et en leur transmettant un bulletin de souscription formulé par lui (1).

Quant à lui, pendant plusieurs mois de suite, il ne cessa pas d'écrire son courrier et il en reçut les réponses, même des Evêques du Piémont, auxquels il avait adressé sa chaleureuse demande,

(1) Pour la construction d'une église à l'Oratoire de Valdocco sous le titre de S[aint]-François de Sales pour la jeunesse en danger :

J'offre l'aumône de francs en totalité

Ou bien répartis comme suit :

Pour l'année en cours : dix francs payés.

Pour l'année à venir 1852 : dix francs à payer.

Turin, 20 juin 1851.

en les priant de bien vouloir se faire les promoteurs dans leurs diocèses de la souscription. Les Prélats se déclaraient très prêts à l'aider ; mais ils déploraient la difficulté d'obtenir les offrandes demandées, ayant eux-mêmes bien des dépenses auxquelles ils ne pouvaient faire face par manque de fonds, que la charité refroidie laissait désirer. Les uns avaient des églises à construire ou à réparer, les autres se trouvaient dans une très grande difficulté sur le plan financier, d'autres étaient accablés par le poids d'institutions à soutenir dans une ville et un diocèse très pauvres, et harcelés par de multiples demandes pour des œuvres charitables et d'autres ne relevant pas de la charité. Néanmoins, en promettant qu'avec le temps ils ne failliraient pas à son attente, l'un envoie son obole, un autre accepte des messes qu'il célébrera en laissant les honoraires à la disposition de Don Bosco. Mais surtout on doit remarquer la déférence qui émane de leurs réponses. Ecrivent l'Evêque de Fossano : « Je Vous encourage dans le Seigneur à continuer avec ardeur votre œuvre, et Dieu ne Vous délaissera pas dans sa Providence. Conservez à mon égard votre amitié » ; [—] l'Evêque d'Alba : « Dieu ne fera pas défaut à V[otre] S[eigneurie] qui accomplit une si bonne œuvre. Quant à moi, je ne manque pas de prier S[a] D[ivine] M[ajesté] de Vous bénir » ; — l'Evêque de Suse : « Le Théol[ogien] Gey m'a remis la lettre très appr[éciée] de V[otre] S[eigneurie] T[rès] Rév[érende], dans laquelle Vous m'informez du projet d'ajouter une église aux grandes œuvres que le Seigneur Vous inspire de faire en faveur de la jeunesse laissée à l'abandon » ; — l'Evêque de Saluzzo : « On ne peut pas faire tout ce que l'on voudrait. En tout cas, je Vous envoie une marque évidente du cas que je fais de l'œuvre sainte entreprise par votre zèle » ; — l'Evêque de Vigevano : « Toujours occupée à de bonnes œuvres, V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Rév[érende] gagnera un nouveau titre [pour être comblée] de mérite et pour [recevoir] les bénédictions du Ciel avec l'église publique que Vous Vous êtes proposé de construire à l'avantage particulier des personnes qui habitent entre le faubourg de la Doire et le Martinetto ».

Mais il semble que toutes ces lettres soient résumées dans celle de l'Evêque de Mondovì.

T[rès] Rév[érend] *Monsieur,*

Je n'ai jamais entendu parler de V[otre] S[eigneurie] T[rès] R[évérènde] et Très est[imée] et des œuvres saintes dans lesquelles Vous Vous employez actuellement au bénéfice de la jeunesse, sans remercier vraiment de tout cœur le Seigneur d'avoir, à cette époque si corrompue, suscité en Vous un Prêtre rempli de son esprit et d'un saint zèle pour le salut des âmes. Vous pouvez donc Vous imaginer aisément combien, personnellement, je serais disposé à Vous aider pour la bonne réussite de l'entreprise à propos de laquelle Vous m'avez écrit. Mais si nombreux sont les engagements que j'ai assumés, si nombreuses les dépenses auxquelles je dois être soumis, qu'il me faut me limiter pour le moment à mon bon vouloir. Pour ne pas dire que, seulement au niveau des églises, quatre, et parmi elles deux paroissiales, sont en train présentement d'être construites dans mon Diocèse. Je ne peux absolument pas me dispenser de contribuer, pour autant que me le permettent mes forces, à ces constructions, qui furent entreprises sur mon encouragement et à la suite de la promesse de mon aide. Je ne parle pas du nombre immense de pauvres, auxquels je dois parfois fournir la nourriture, le logement et le vêtement, ni de la difficulté, ressentie en ces jours d'une façon générale et par moi en particulier, d'avoir de l'argent, en raison de quoi souvent je ne peux pas subvenir à d'énormes besoins. Pour ces motifs, il ne m'est pas possible d'apporter à présent à V[otre] S[eigneurie] T[rès] R[évérènde] et Très est[imée] le secours que l'on attend de moi pour l'installation de la nouvelle église que Vous avez commencée. Cependant il ne se produira pas que j'oublie votre demande. Je m'en souviendrai, moi-même, toujours pour la satisfaire, si ce n'est pas maintenant, lors de la première circonstance favorable. Je chercherai aussi à recommander votre généreuse entreprise à ces pieuses et charitables personnes dont je peux espérer quelque offrande. En attendant, ce dont je ne dois pas actuellement me dispenser, c'est de Vous présenter mes plus cordiales félicitations pour le grand bien que Vous faites et de

prier le bon Dieu de bénir de plus en plus les œuvres saintes que Vous avez commencées et de leur être favorable. Vous aussi, souvenez-Vous de moi dans vos ferventes prières, et veuillez agréer la marque évidente de la considération distinguée et affectueuse avec laquelle j'ai le plaisir de me déclarer...

Mondovi, 12 août 1851.

✠ Fr[ère] J[ean]-THOMAS *Evêque*.

Au milieu de ces échanges de lettres, durant la journée du 24 juin, tandis que les jeunes, à Valdocco, célébraient la fête patronale de D. Bosco, le Conseil de l'Urbanisme, qui s'était réuni à l'Hôtel de ville, approuvait les plans pour la nouvelle église S[aint]-François et donnait le permis de construire. Le 30, le P[remier Adjoint au] Maire Bursarelli communiquait à D. Bosco une copie de la décision attendue qui avait été prise.

A la fête de S[aint] Jean-Baptiste succédait celle de S[aint] Louis. Avec des planches on avait couvert toutes les tranchées des fondations de la nouvelle église et, en face de la porte de l'ancienne, s'élevait une grande estrade pour les invités. Cette [estrade] et la cour étaient ornées de tapis et de tentures ; et deux rangées de longues perches d'échafaudage, [qui étaient] revêtues de toiles de différentes couleurs et [de chacune] desquelles pendait une oriflamme, jalonnaient depuis la porte de la petite église jusqu'à la grille extérieure le chemin que devait suivre la procession.

A cette fête solennelle avait été invité l'Evêque de Fosano ; mais, empêché, il en envoyait ses excuses à D. Bosco (1)

(1) *Très cher D. Bosco,*

Vous pouvez Vous imaginer avec quel plaisir et [quelle] joie de l'esprit je me rendrais à votre pieuse institution le 29 prochain et pour la fête de S[aint] Louis et pour administrer la Confirmation, si des affaires urgentes d'une part et le fait d'avoir donné ma parole d'autre part de me rendre le même jour dans une paroisse du diocèse pour le même but ne m'en empêchaient pas. Gardez-moi donc à votre disposition

et, à sa place, prêtait ses services l'Evêque de Pinerolo. *L'Armonia* [L'Harmonie] du 4 juillet 1851 relate cette fête : « Dimanche dernier (29 juin) à l'Oratoire Saint-François de Sales à Turin on célébra la fête de S[aint] Louis de Gonzague de la manière la plus pieuse et la plus solennelle. Pendant la matinée, grande fréquentation des Sacrements Sacrés ; Mgr Renaldi, ayant fait précéder une chaleureuse exhortation, administra [la Confirmation avec l'onction du] Saint Chrême à près de quatre cents personnes, entre jeunes et adultes. Pour une fête solennelle célébrée par une jeunesse solidement chrétienne, il ne manqua pas la musique des voix de jeunes pleines d'harmonie, les représentations de dialogues scéniques et des choses analogues ; les préparatifs [furent] modestes et exécutés avec maestria ; [le lâcher] d'un ballon [et le tir] d'une bonne quantité de fusées et de feux d'artifice concluaient la charmante journée. La gaieté, la joie, la sérénité étaient gravées sur les visages de cette nombreuse jeunesse, qui à regret quittait ce séjour de réjouissances. Ce fut la fête d'une famille de plus de 1 500 jeunes qui, au milieu des vivats les plus cordiaux et les plus religieux jaillis d'un seul cœur et d'une seule âme, étaient suspendus aux lèvres de leur père affectueux. Pour donner une splendeur magnifique à cette fête solennelle, il nous manquait une église appropriée, puisque pour les deux tiers les participants durent rester dehors à cause du petit volume et de l'étroitesse de l'édifice actuel, mais notre esprit trouve sa joie dans la divine Providence, qui semble pré-

pour une autre occasion et croyez bien que ce sera pour moi une vraie consolation de prêter mon concours à tous vos désirs. Oh ! ce sera réellement un jour de fête lorsque je pourrai me retrouver au milieu de vos bons élèves. Que Dieu les bénisse tous, comme moi-même de tout cœur je les bénis. Présentez mes respectueuses excuses aux généreux messieurs que V[otre] S[eigneurie] me nomme et qui m'invitent par votre intermédiaire, et persuadez-les de croire à la peine que j'éprouve de ne pas pouvoir répondre à cette invitation. Les bonnes nouvelles que Vous me donnez au sujet de mes Fossaniens me consolent : continuez envers eux vos charitables soins ; saluez de ma part l'ami Borel et croyez-moi...

✕ L[ouis], E[vêque] de Fossano.

parer les moyens pour une église nouvelle plus convenable pour le culte divin, plus adaptée aux besoins actuels ».

Nous rappellerons encore que le Jeu[ne abbé] Reviglio, sur une suggestion de D. Bosco, avait mis sur le balcon trois barils remplis d'eau, dans chacun desquels il avait mélangé une matière colorante différente. De ces [barils] partaient trois petits tuyaux qui, descendant vers la cour et passant sous terre, aboutissaient à un bassin. — Là, le soir, jaillirent à l'improviste trois jets avec trois couleurs, pour l'étonnement et la joie immenses des jeunes. Il fallait peu pour les contenter.

Peu après cette fête D. Bosco se rendait à S[ant']Ignazio, sur les hauteurs de Lanzo, pour la Retraite [spirituelle] où le Théol[ogien] Gastaldi prêchait les conférences et le Père Molina, Prêtre du Calvaire, les méditations. De ce déplacement effectué par D. Bosco, Joseph Brosio nous donne un compte rendu en ces termes : — « La bienveillance, ou mieux l'affection, de D. Bosco à notre égard ne peuvent être décrites. Il avait toujours peur de voir ses fils souffrir de quelque privation, ou ne pas être contents de lui (1). Sur l'espace d'environ quarante-six années j'ai

(1) L'intérêt que D. Bosco prenait pour les jeunes apparaît dans une de ses lettres adressée le 29 août 1851 à D. Chiatellino, maître d'école à Carignano : — « Je juge bon de faire part à V[otre] S[eigneurie] très chère que B... Joseph, père du garçon que Vous avez recommandé, à la suite de la lettre ci-jointe, rappela chez lui son fils sur la suggestion de M. Chiusano Michel.

» Bien que cela m'ait plu, parce que, je le suppose, les parents du jeune susdit ne se trouvent plus tellement dans un grand besoin, et aussi parce que cela me redonne une place pour quelqu'un des nombreux quémandeurs, j'ai cependant pas mal regretté, parce que le fils avait après une longue application fait beaucoup de progrès dans la conduite, surtout dans le travail.

» Moi-même, V[otre] S[eigneurie], M. Chiusano, nous avons fait ce que nous avons pu ; que le Seigneur continue ce que nous avons essayé de faire...

» Saluez de ma part affectueusement votre cousin Chiusano Michel, les personnes de votre maison, également de la part des personnes de notre Oratoire, et aimez-moi dans le Seigneur, tandis que je me dis, etc. [»].

toujours reconnu que D. Bosco ne fut jamais avare pour aider les jeunes, qu'il désirait qu'ils fussent toujours tous joyeux, en cherchant continuellement les moyens les plus susceptibles de satisfaire leurs aspirations ou leurs envies, lorsqu'elles étaient réalisables et justes. Je pourrais raconter plus d'un fait à ce propos.

» D. Bosco nous conseillait même, à nous les externes, de partir en un lieu à l'écart, si nous le pouvions, pour faire chaque année la retraite spirituelle ; et au cas où nos occupations ne le permettraient pas, d'employer au moins un jour à ajuster les affaires de notre conscience de la façon que nous aurions désiré nous trouver sur le point de mourir. Or, moi, j'avais beaucoup de plaisir à aller à S[ant]'Ignazio près de Lanzo faire la retraite spirituelle, et D. Bosco me conduisit avec lui et me voulut comme compagnon de table, de récréation et de promenade. Nous étions presque toujours ensemble. Au déjeuner et au dîner, il manifestait la crainte de me voir manger et boire trop peu, et il faisait en sorte que ma portion prise au plat de résistance fût abondante. Parfois le soir il me disait : — Encore aujourd'hui tu as peu mangé. Tu es jeune. Fais attention à ce que ton estomac n'ait pas à en souffrir.

» Après la retraite [spirituelle], descendus à Lanzo, nous sommes allés visiter le village et ses alentours. Lorsque nous fûmes parvenus sur un beau sommet, nous nous sommes arrêtés à observer attentivement l'endroit. D. Bosco demeura pensif pendant un peu de temps, et je le regardais, et il ne savait pas quoi me dire de ce changement soudain. Après un long silence il me prit par la main et s'écria : — Comme conviendrait bien ici un Oratoire et quelle belle position pour un collège ! — *Et là 14 ans après, son Collège était implanté !*

» En arrivant à Turin il me dit : — Ecoute, cher Brosio ; si tu études, tu prendras le diplôme de maître d'école et ainsi tu deviendras enseignant... Pense que je t'aime, et beaucoup, comme un fils, et, je te le promets, tant que D. Bosco aura un morceau de pain, il le partagera toujours avec toi. — Souvent il me

répéta ces paroles. Je m'apercevais que les intentions de son esprit étaient fixées sur des classes primaires et sur un collège, et finalement un jour je lui répondis : — Eh bien, oui, D. Bosco ; j'étudierai pour être maître d'école. — En effet, j'ai étudié ; si ce n'est que, m'étant vite fatigué, je continuai dans ma profession de commerçant ; mais je ne perdis rien de la confiance que D. Bosco m'accordait d'une manière familière.

» J'avais également le plaisir d'aller au Sanctuaire d'Oropa, et, D. Bosco ne pouvant pas m'accompagner, il me remit un billet pour le Recteur [du Sanctuaire], qui me reçut comme si j'étais un personnage distingué. Je fus hébergé dans les chambres des prêtres et un domestique fut attaché à mon service... Et, avec moi, furent très nombreux ceux qui en diverses occasions éprouvèrent les effets de traits semblables de la bonté de D. Bosco ».

CHAPITRE XXIV

Autres démarches de Don Bosco pour obtenir des subsides — Promesse généreuse du Roi — Bénédiction et pose de la première pierre de l'église — Discours du P[ère] Barrera — Fêtes, dialogue scénique et nouvelle prédiction — Don Bosco et les Juifs.

AU COURS des mois de juin et de juillet D. Bosco n'avait pas cessé un instant de s'occuper de la construction de son église.

A certains, il sembla que D. Bosco était trop importun avec ses demandes d'aumônes et qu'il montrait presque trop d'empressement pour obtenir de l'argent. Mais nous ferons remarquer qu'il ne demandait pas pour lui, qu'il était toujours grandement dans le besoin, que ses dettes il ne pouvait jamais les éteindre entièrement, que sans une vertu héroïque il n'aurait pas pu se soumettre à tant de sacrifices de tout genre.

En effet, le 18 juin, avec un acte passé devant le notaire Porta, il avait été obligé de vendre à m[onsieur] Jean-Baptiste Coriasso l'un de ses terrains près de la Maison Moretta qui mesurait 3,43 ares [343 mètres carrés] pour le prix de 2 500 livres : [ce terrain] touchait à l'ouest au champ des rêves. Coriasso y construisait une petite maison avec un atelier de menuiserie sur l'emplacement qui à présent [1904] est occupé par la porterie de l'Oratoire.

D. Bosco, une fois cette vente effectuée, expédiait, en plus des bulletins de souscription, des invitations exprimées sur un ton familial à ses amis : nous reproduisons ici à titre d'échantillon l'une d'entre elles qui fut adressée à la Sacra di S[an] Michele.

Très cher D. Fradelizio,

Rempli du désir de voler sur le [mont] Pirchiriano, j'en suis empêché par mes occupations. La cause principale de ces occupations est l'église à construire à laquelle V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère] doit (*non sub gravi* [pas sous une obligation grave]) prendre part. De quelle manière ? Pas avec des briques qui sont trop lourdes ; pas avec de l'argent, parce que, à Turin, il y a la Zecca [= Atelier où l'on frappe la monnaie] : Vous devrez prendre part en m'envoyant quelques faisceaux de bois, quelques poutres de mélèze, un certain nombre de liteaux ou de montants pour faire le toit à ma pauvre église. Recommandez-moi aussi à ce sujet à m[onsieur] le Curé de S[ant']Ambrogio ; et que *inter totos et omnes* [tous ensemble] m'aident pour la couverture de l'édifice déjà commencé.

Cette lettre de ma part manque de beaucoup de qualités, mais tolérez-la comme écrite par un garnement ; et même faites-moi une belle réprimande, pourvu que Vous m'envoyiez quelques faisceaux de bois.

Veillez offrir mes plus cordiales salutations à D. Puecher, à Don Gagliardi, à D. Costantino, à D. Flecchia ; et tandis que je Vous souhaite tout bien venant du Seigneur, je me recommande de tout cœur à vos prières, en me disant

Turin, 4 juillet 1851.

Très obl[igé] Serviteur et ami

BOSCO JEAN *Pr[être]*

(près du Refuge)

P.S. — L'examen du Jeune abbé Nicolini a été bien réussi ; il doit encore subir l'[examen] public lundi.

Et il n'oubliait pas de s'adresser également à de très riches personnages qui n'étaient pas habitués à faire la charité. Tantôt il n'obtenait pas de réponse, et tantôt il renouvelait les

démarches même en prévoyant une [réponse] négative. Cependant, mettant sa confiance en Dieu, il disait : — Faisons pour notre part tout ce que nous pouvons, et le Seigneur fera avec sa bonté ce que nous ne pouvons pas. — Et après avoir laissé s'écouler un temps notable il renouait ses essais sous une autre forme.

C'est pourquoi, peu après la mi-juin, il avait présenté au trône du Roi Victor-Emmanuel une supplique, dans laquelle il rappelait avec gratitude sa souveraine bienveillance envers les jeunes de l'Oratoire, il lui donnait connaissance de la construction de la nouvelle église, il le priait de bien vouloir daigner venir en poser la première pierre, et, au cas où cela ne pourrait se faire, il suppliait Sa Majesté de bien vouloir, en suivant, comme il l'avait fait jusqu'alors, les traces glorieuses de son auguste Père, continuer en faveur de notre Institution son appui souverain. Eh bien, peu après, D. Bosco recevait du Secrétariat Royal d'Etat la lettre suivante très importante :

Turin, le 5 juillet 1851.

Très Rév[éren]d M[onsieur] Très resp[ecté],

Son Excellence le Duc Pasqua, Préfet du Palais Royal, à qui ce Ministère a dû transmettre pour une raison de compétence le recours qui a été présenté par V[otre] S[eigneurie] T[rès] Rév[é]rende], a dans sa lettre du 25 [juin] dernier fait savoir que, lorsqu'il a soumis aux décisions royales les demandes adressées, Sa Majesté vit avec une véritable satisfaction la décision prise par V[otre] S[eigneurie] et par d'autres personnes charitables de recueillir des jeunes dans l'Oratoire établi là-bas, afin de leur procurer une éducation religieuse et morale.

Et que pour cela, dans le désir de favoriser la réalisation de cette œuvre pie et ne pouvant, vu ses nombreuses occupations, prendre part à la pose de la première pierre de la

nouvelle église, dont a été projetée la construction, il a daigné donner dès à présent une preuve de son cœur Royal généreux, en manifestant l'intention de contribuer de quelque manière en faveur d'une telle œuvre, lorsque s'en présentera le cas.

Cela me fait bien plaisir de faire savoir à V[otre] S[eigneurie] T[rès] Rév[érende] les dispositions favorables manifestées par Sa Majesté à l'égard d'une institution si digne de louanges en raison du but charitable vers lequel elle est dirigée et, ne pouvant pas ne pas ajouter pour ma part personnelle un apport d'éloge pour les soins pleins de zèle avec lesquels Vous la développez et la dirigez, je profite de l'occasion propice, qui se présente à moi, pour me déclarer avec une estime distinguée

De V[otre] S[eigneurie] T[rès] Rév[érende]

Très dévoué Serviteur

Pour le Ministre

Le premier Officier DEANDREIS.

Entre-temps comme on travaillait avec une grande ardeur, les fondations de l'église étaient arrivées au niveau du sol, et D. Bosco et les autres ecclésiastiques chargés des Oratoires présentaient, dans les Services diocésains, une supplique adressée à l'Archevêque, en demandant la faculté d'en bénir la première pierre. Le 18 juillet le Chan[oine] Célestin Fissore, Provicaire Général, au nom de Mgr Frasoni absent, acquiesçait par lettre à la demande, en accordant à D. Bosco, ou à un autre prêtre auquel il demanderait, la faculté de [donner] cette bénédiction et [d'accomplir] la cérémonie selon le Rituel Romain.

C'est au 20 juillet que fut fixée la pose de la pierre angulaire. Les six cents, et plus, jeunes de l'Oratoire, comme autant de trompettes, avaient répandu cette nouvelle à travers toute la ville : au soir de ce jour se trouva sur les lieux une bien grande foule de gens, comme on n'en avait jamais vu dans ce quartier.

La bénédiction de la pierre aurait certainement été faite par Mgr Louis Frasoni, qui aimait tant D. Bosco et son Œuvre ;

mais malheureusement cet intrépide Prélat demeurait en exil à Lyon. Il était remplacé pour la bénir par l'Ab[bé] Moreno, Chan[oine], économe général ; et pour la mettre en place intervenait monsieur le Comm[andeur] Joseph Cotta, grand ami des pauvres et bienfaiteur insigne des œuvres de D. Bosco. De tout cela on rédigea un procès-verbal approprié, dont une copie, jointe à des pièces de monnaie, grandes et petites, des médailles et d'autres souvenirs, fut déposée à l'intérieur de la pierre elle-même. Le Maire Bellono versa la première truelle de mortier.

A cette occasion le célèbre P[ère] Barrera, de la Doctrine Chrétienne, ému à la vue de la grande foule accourue et édifié par le beau nombre de Prêtres, de Nobles et de Dames de Turin, qui faisaient cercle autour de lui, monta sur un tas de terre, et improvisa un discours merveilleux. Il commençait par ces mots : — Messieurs, la pierre, qui vient d'être bénie et placée dans les fondations de cette future église, a deux grandes significations. Elle signifie le grain de sénevé qui grandira en arbre mystique, près duquel de nombreux garçons, comme les oiseaux des airs, viendront chercher refuge ; elle signifie encore que l'Œuvre des Oratoires, basée sur la foi et sur la charité de Jésus Christ, sera ce rocher immobile contre lequel lutteront en vain les ennemis de la Religion et les esprits des ténèbres. — L'orateur démontrait ensuite avec tant d'éloquence l'une et l'autre des idées qu'il venait de proposer que tout l'auditoire était comme dans l'extase, suspendu à ses lèvres. Mais le discours fut caractérisé par une comparaison et une prière. Il compara les temps d'alors à un ouragan qui menace de dévastation et de ruine les villes et les villages. — Dans cette épreuve périlleuse, que voyons-nous, messieurs ? demanda l'illustre [prêtre] de la Doctrine [Chrétienne]. Nous voyons chaque être vivant saisi de peur et de tremblement rechercher pour soi un abri. Les gens rentrent chez eux ; les bêtes sauvages des champs s'enfuient vers leurs tanières ; et les oiseaux des airs volent chacun vers son nid, ayant de la chance s'ils l'ont construit

sur un arbre bien solide et sûr. Les temps qui courent deviennent mauvais, mauvais surtout pour la jeunesse pauvre. Voilà ici un arbre, qui enfoncera profondément ses racines et la cime ne sera pas abattue à cause des vents qui soufflent. A l'ombre de cet arbre, dans l'enceinte de cet édifice sacré viendront des milliers de jeunes gens pour trouver un abri et une défense contre des erreurs, semées aujourd'hui par des hommes impies et par des écrivains vénaux ; un abri et une défense contre des maximes destructrices de toute idée de vertu et de morale ; un abri et une défense également [en protection] des flèches enflammées des ardentes passions juvéniles, excitées par les mauvais exemples et par les scandales de personnes de toute condition. Déjà il me semble voir des jeunes gens regroupés en bandes s'envoler, comme des colombes terrifiées, les uns d'un côté et les autres d'un autre, et se diriger ici comme vers un lieu sûr, et se réunir ici non seulement pour y trouver un abri et une défense, mais un aliment, mais une nourriture pour la vie temporelle et [la vie] éternelle. Messieurs qui m'écoutez, de grâce ! par le conseil et par l'action employez-vous à faire en sorte que cet arbre croisse devenant vite très grand, étende ses branches à travers toute la ville, et recueille sous lui tant de pauvres jeunes gens, qui en déshonorant la Religion, en offensant la morale, viennent s'ébattre les dimanches et les jours de fête dans les rues et sur les places, au risque de devenir ainsi le déshonneur d'eux-mêmes, la honte des familles, le désordre et la désolation de la société civile. Votre charité, ô Messieurs, ne pourrait pas désormais être employée dans une œuvre plus utile à l'Eglise et à l'Etat ; car c'est de la jeunesse bien ou mal éduquée que dépend la vie ou la mort des familles, des royaumes et du monde. — A la fin le bon Père, s'étant adressé à Jésus Christ, lui fit une prière si belle qu'elle fit venir les larmes à beaucoup. — Et vous, mon Dieu, dit-il, Vous, notre Sauveur Jésus Christ, symbolisé dans la pierre posée ici, de grâce ! avec la force de votre

bras tout-puissant protégez l'Œuvre de cet Oratoire. Peut-être sera-t-elle par les impies maudite ? eh bien, Vous, bénissez-la ; combattue ? eh bien, Vous, défendez-la ; haïe ? eh bien, Vous, aimez-la comme la pupille de vos yeux. Elle a tous les titres à votre bienveillance, car elle a pour but de recueillir, d'instruire, d'éduquer ces enfants qui, en votre vie mortelle, constituaient les délices de votre cœur, et [qui] sont et seront toujours l'objet de vos gentillesses pleines d'amour, comme les petits agneaux de votre troupeau, comme la fleur la plus noble du jardin de votre Eglise. Oui, que sous votre protection continue cette Œuvre impérissable ; et même que sa semence, emportée par le vent de votre grâce, se répande partout et qu'aient à s'écrouler les colonnes qui soutiennent le firmament avant qu'elle-même ne vienne à cesser sur la terre. — Les paroles de l'éloquent religieux eurent un effet admirable, et à présent elles apparaissent presque inspirées par le Ciel, elles apparaissent comme prophétiques, car elles se réalisèrent et continuent à se réaliser lumineusement.

Après que l'Abbé Antoine [= Octave] Moreno eut signé la déclaration attestant que la pierre avait été bénie par lui, on commença une gracieuse séance récréative et culturelle. Le Jeu[ne abbé] Bellia lut un discours de circonstance, certains élèves quelques courtes poésies, et six jeunes parmi les plus petits des externes récitèrent un petit dialogue scénique, écrit par D. Bosco, tandis qu'ils apportaient un bouquet de fleurs à présenter au Maire.

Petit Jean, Charles, César, Augustin, Pierre, Manfred.

César — Petit Jean ! As-tu pensé à ce que tu dois dire à ces messieurs avant de leur présenter notre très humble offrande que voici ?

Petit Jean — Tu sais bien que, moi, je ne suis pas capable.

César — As-tu au moins étudié la leçon qu'on t'a assignée en classe pour ce beau jour ?

Petit Jean — Oui, je l'ai étudiée, mais...

César — Quoi *mais* ? l'as-tu déjà oubliée ?

Petit Jean — Dis-moi seulement le premier mot et le reste, c'est moi qui le dirai !

César — En classe on ne doit pas faire ainsi ! Donc ou compliment, ou une leçon [en plus]. Si tu l'as étudiée, récite ce que tu sais !

Petit Jean — Puisque je ne sais plus toute la leçon, alors je dirai ce que je pourrai. Messieurs, moi, je vous remercie de la part de mes compagnons pour tout le dérangement que vous avez pris pour nous.

Augustin — Moi, je remercie m[onsieur] le Maire et, dans sa personne, je remercie la Mairie pour toutes les faveurs faites à notre Oratoire.

Charles — Moi, je dirai tout autant à m[onsieur] le Chanoine Moreno, à M. le Chevalier Cotta et à tous nos bienfaiteurs que voici. Merci à tous.

Pierre — Moi, je parle aussi de la part de mes compagnons. Nous aimons la religion, nous aimons la patrie, nous aimons le savoir et la vertu.

Manfred — Ne sachant plus dire autre chose, j'invite mes compagnons à dire à haute voix : Vive le Maire ! Que vivent toujours heureux tous ces messieurs, qui aujourd'hui sont venus parmi nous !

A tous plurent les manières dégagées et naïves de ces frustes enfants du peuple, [observés] tandis qu'après avoir participé à la fête en maintenant le bon ordre, l'équipe formée pour ce service, composée des gymnastes de l'Oratoire et commandée par le Bersagliier Brosio, concluait les divertissements de toute espèce en exécutant des évolutions militaires, comme elle avait l'habitude de le faire lors de toutes les fêtes solennelles.

Lorsque la nuit fut tombée et que la foule se fut retirée, D. Bosco resta seulement avec ses internes, auxquels la construction de cette église semblait la plus grande œuvre que pourrait faire D. Bosco. Et au Jeu[ne abbé] Reviglio, qui manifes-

tait son profond étonnement pour l'église S[aint]-François, il répondit avec une totale assurance, comme s'il avait des trésors à sa disposition : — Oh, ceci n'est rien ; tu verras que l'on construira ici... devant... autour... — et il décrivit la maison colossale qu'actuellement on contemple. Et tandis qu'il parlait, les jeunes notaient attentivement ses paroles, et attendaient la réalisation de ses prédictions, bien qu'alors n'apparût aucune probabilité d'un bon résultat.

La nouvelle construction cependant suffisait pour accroître l'enthousiasme des jeunes de l'Oratoire, et avec eux venaient souvent des garçons juifs. D. Bosco avait témoigné tant d'amour et de tendresse envers leurs coreligionnaires [qui avaient été] ses condisciples à Chieri et il avait aidé aux conversions d'Abraham et de Jonas : il accueillait donc très volontiers [ces jeunes]. Il confia un jour l'un d'eux au Jeu[ne abbé] Savio Ascagne pour qu'il l'instruisît, et le jeune fut baptisé. Beaucoup d'autres se seraient de bon gré convertis, mais ils avaient l'empêchement de leurs parents. Après l'émancipation, en fréquentant les écoles publiques, qu'ils le voulussent ou ne le voulussent pas, ils écoutaient quelques enseignements de catéchisme, et ils devaient éprouver une incitation vers le christianisme. Mais les parents ne manquaient pas de les prémunir, [en leur disant] de bien se garder des chrétiens comme d'ennemis, contre lesquels il était un devoir pour eux d'entretenir une haine implacable. Et si l'un donnait des signes de pencher vers les Catholiques, ils l'enlevaient aussitôt des écoles.

« J'en ai connu beaucoup de ces enfants, nous disait D. Bosco dans ses dernières années, qui brûlaient du désir d'embrasser notre sainte religion ; et parce qu'ils insistaient dans leur volonté de venir à la foi chrétienne, leurs familles se mirent à les appeler des ingrats, des traîtres à leur religion, des diffamateurs de leur parenté et à les menacer [en disant] qu'ils les déshériteraient, les expulseraient de la maison paternelle au cas où ils ne changeraient pas de résolution. Et j'en connais égale-

ment certains qui furent enfermés pendant longtemps dans une pièce, comme dans une prison, afin de les empêcher de devenir chrétiens. Et cela ne doit pas causer de surprise. Le Judaïsme moderne n'est plus la loi sainte d'autrefois, annoncée par les prophètes et confirmée par les miracles. Il a la Bible, mais tient en une plus grande estime le Talmud, inspirateur de haine contre les chrétiens, et blasphémateur de Dieu en en niant indirectement l'existence.

» Au cours de ma vie bien souvent il m'arriva de traiter avec des Juifs adultes, et fréquemment la conversation tomba sur des questions de religion ; cela faisait pitié d'entendre, en parlant du Messie, comment ils discutaient de cette très importante vérité. Certains, interrogés par moi, me touchèrent presque jusqu'à l'indignation à cause de leurs réponses cyniques. Il y en eut un à qui je demandai s'il croyait au Messie et qui me répondit : ' Mon Messie, c'est l'argent de ma bourse '. Un autre, à une interrogation semblable, me répliqua : ' Un bon repas est pour moi un vrai Messie '. Qu'a-t-on donc à répondre à de telles personnes ? Pour le plus grand nombre d'entre eux, ils passent la vie dans l'ignorance de leur propre religion, sans se soucier du Messie et en fuyant quiconque voudrait s'employer à les instruire. Les Rabbins refusaient toujours d'entrer dans un tel sujet.

» Cependant ce n'est pas à tous qu'était inconnu N[otre] S[eigneur] Jésus Christ, mais ils restaient dans le Judaïsme, n'y étant retenus que par l'intérêt. Il n'y a pas longtemps qu'un Juif, qui s'était fait instruire dans la religion chrétienne, se montrait très disposé à recevoir le Baptême, avec assez de vérité pour qu'on payât à sa place certaines dettes qu'il avait contractées. Un autre m'assura qu'il embrasserait notre religion, au cas où avec cela il ne serait pas obligé de renoncer à l'héritage de son père. Un troisième, homme très savant, était prêt à se convertir, pourvu que de ma part lui fussent assurés les moyens de sa subsistance à l'aide d'une grosse somme. Il était Rabbín. Néanmoins, je trouvai aussi parmi les Juifs des personnes honnêtes

dans les contrats et bienfaites et quelques-unes, peu nombreuses, qui vivaient selon la loi de Dieu, et il me sembla qu'elles restaient de bonne foi dans l'attente du Messie ».

D. Bosco comptait, parmi les Juifs aussi, des amis et de deux [d'entre eux] nous parlerons en temps voulu. Pour le moment disons qu'un jour, en accompagnant D. Bosco à travers Turin, nous avons vu un monsieur d'aspect respectable qui, s'étant approché de lui avec révérence, se mit à parler d'une manière telle que nous étions persuadés qu'il était catholique. Après qu'il eut pris congé, D. Bosco nous dit : — Vois-tu ce monsieur ? Toutes les fois qu'il me rencontre, il s'entretient avec moi longuement. Sais-tu qui il est ? Un Rabbin ! Il connaît la vérité, mais ne l'embrasse pas par crainte de la pauvreté à laquelle il serait réduit au cas où il perdrait l'honoraire important que lui fournit la Synagogue. Plusieurs fois, moi-même, je l'exhortai à mettre sa confiance dans la Providence, mais il lui manque le courage.

Et D. Bosco était rempli de compassion pour les Juifs et il priait et exhortait les autres à prier pour une nation qui fut un jour le peuple de Dieu, destiné à entrer à la fin des temps dans le sein de l'Eglise.

Et, tant qu'il vécut, il continua à procurer comme il pouvait leur salut. Même les adultes, comme nous l'avons vu, furent l'objet de ses soins et, au cours du récit, nous présenterons d'autres faits. Il les traitait avec charité et les hébergeait lorsqu'ils le lui demandaient. Il recueillit également des jeunes gens, les instruisit et les baptisa.

Le 17 juillet 1851 Mgr Louis Calabiana, Evêque de Casale, lui recommandait un jeune israélite nommé Deangelis, appelé par surnom Jean des Pharisiens. Ce dernier était envoyé de Casale à Turin pour voir s'il y avait une place à l'Hospice des Catéchumènes pour être instruit dans la religion catholique et pour le soustraire aux persécutions de ses coreligionnaires, car le Ghetto de Casale s'était mis sens dessus dessous pour empêcher

le jeune d'accomplir sa vocation. S'il n'y avait pas d'accueil dans l'Hospice, l'Evêque priait D. Bosco de recevoir Deangelis parmi ses fils, au moins pour une courte durée, sûr de le confier à un père, et en promettant de payer toutes les dépenses pour la subsistance.

D. Bosco était heureux de recevoir de tels jeunes, et de les présenter à Jonas, de Chieri, qui, toujours son bon ami, venait souvent lui rendre visite à l'Oratoire.

CHAPITRE XXV

Jean Cagliero — Les impressions et les jugements du jeune Turchi accepté à l'Oratoire — La Commémoration de tous les défunts à Castelnuovo — Cagliero est conduit par D. Bosco à Valdocco — Son témoignage sur la pauvreté de la maison ainsi que sur la bonté et le zèle de D. Bosco — Cagliero et Rua suivent des cours — Formules de contrats de travail pour les apprentis.

AU début d'octobre D. Bosco arrivait au hameau des Becchi pour la fête de Notre-Dame du Rosaire, en y conduisant plusieurs de ses élèves. Le jeune Cagliero Jean l'avait attendu avec impatience. Ses compagnons de Castelnuovo le reconnaissaient pour leur chef dans tous les divertissements. Un Evêque était venu donner la confirmation dans la paroisse : le jeune garçon, admirant la manière d'être habillé de Monseigneur, s'était fait une mitre et une chape en papier ; à partir d'un roseau il avait façonné une crosse, ensuite assis sur une échelle il se faisait porter sur les épaules des compagnons au milieu de la troupe des enfants qui applaudissaient au petit évêque, tandis qu'il les bénissait avec sérieux. Ce lutin si vif, mais bon, bénéficiait des sympathies de Don Cinzano, qui le laissait venir librement au presbytère, le chargeait de quelques petits services, et beaucoup plus encore lorsque D. Bosco lui eut promis de l'accepter à l'Oratoire. Et

c'est ici que Jean Cagliero commença à se sentir pris d'affection et d'enthousiasme pour D. Bosco.

Cagliero lui-même nous racontait : — J'entendais continuellement les éloges [faits] de D. Bosco. Mes compatriotes, et spécialement ma mère, mes cousins et mes amis, me disaient qu'ils avaient vu au cours de l'enfance du jeune Bosco quelque chose d'extraordinaire qui le distinguait de ses compagnons de même âge et que son comportement, sa modestie et sa douceur révélaient un jeune plus que riche de vertus. Moi-même, je connaissais à Castelnuovo plusieurs de ses condisciples des années d'études secondaires et de séminaire, comme m[onsieur] Matta, de Morialdo, le docteur Allora et l'avocat Musso. Ils me parlaient toujours du serviteur de Dieu avec assez de révérence et d'éloge envers sa bonté et sa vertu pour le considérer plus qu'un modèle de perfection chrétienne, qu'un modèle de vie sainte. Le médecin Allora [nous] a dit par ailleurs, à moi et à d'autres, qu'à Chieri dans le groupe de ses compagnons il était tenu en odeur de sainteté. D. Cinzano, Curé-Doyen de Castelnuovo, en me parlant de lui répétait : « Moi-même, j'ai toujours vu en D. Bosco quelque chose qui n'était pas ordinaire : n'étaient pas ordinaires sa piété, sa jovialité, sa réserve, son obéissance, son humilité, etc. Il était extraordinaire en tout [»]. Et ensuite en faisant allusion à sa ténacité dans le bien et dans ses œuvres entreprises, il avait l'habitude de me dire en plaisantant : [«] D. Bosco fut toujours extravagant et entêté comme les Saints [»].

Donc Cagliero, dès qu'il sut l'arrivée de D. Bosco, s'empressa de courir aux Becchi et, d'après l'aspect grave, composé, modeste du bon prêtre, il reconnut aussitôt que ce dernier était paré de ces nombreuses vertus dont il avait entendu parler. Revenu à la maison, il invita un compagnon, un certain Jean Turchi, qui avait 16 ans, à y aller lui aussi. « Cagliero, — nous rapportait Don Turchi, à présent chevalier et professeur de belles lettres, — me dit tant de choses excellentes sur D. Bosco, que, moi, de Castelnuovo je me portai aux Becchi. Arrivé là, je fus

frappé de découvrir un prêtre si pénétré de son ministère et si affable, ce à quoi je n'étais pas du tout habitué ; et dès ce moment-là j'en conçus une idée et une impression ineffaçables. A voir ensuite la manière pleine d'amour et d'affection dont il parlait avec moi et avec les autres jeunes, j'en restai enthousiasmé. Il m'examina un peu sur les matières que j'étudiais et sur le choix de l'état [de vie] : il finit par me dire : — Pour ma part, je connais ton père et je suis son bon ami ; dis-lui de venir demain me trouver ! — Mon père vint, et c'est ainsi qu'il fut conclu que j'entrerais à l'Oratoire vers la mi-octobre.

» Conduit à Valdocco pour les études, j'appris de mes compagnons comment D. Bosco accomplissait des choses extraordinaires, et cette réputation, je dus le constater, allait toujours en s'agrandissant ; et je vis les cours du soir qu'il dirigeait et, entre autres maîtres d'école, le Théol[ogien] Chiaves et un certain Monsieur Geninatti. Les murs de la nouvelle église S[aint]-François étaient à la hauteur des grandes fenêtres, et moi aussi avec mes compagnons je m'appliquai aussitôt à mettre des briques jusque sur les échafaudages. Les dimanches et les jours de fête prenaient part aux cérémonies d'église de très nombreux jeunes externes, et nous nous divertissions tant, entre autres jeux, dans les exercices militaires faits avec des montures de fusil dont la fabrique d'armes n'avait plus usage. Mais surtout ce qui me frappa lors de mon entrée à l'Oratoire, ce fut d'y trouver une piété, dont je n'avais pas idée, et je dois affirmer que je compris alors ce que veut dire se confesser. Il y avait une fréquentation de Sacrements, non seulement les dimanches et les jours de fête, mais aussi les jours ouvrables. Don Bosco nous recommandait de répartir entre nous, le long de la semaine, les jours pour les communions, afin qu'elles fussent sans interruption. Pour une très grande partie, nous allions nous confesser à lui, bien que les dimanches et les jours de fête il y eût aussi quelques autres prêtres pour l'aider. La délicatesse de beaucoup de jeunes pour s'approcher de la sainte table était si grande que les jours ouvrables, tandis qu'il se préparait pour la Messe, il avait presque toujours quelqu'un qui lui confiait à l'oreille quelque peine ou quelque scrupule pour

être sûr de pouvoir faire tranquillement la communion. Alors, et toujours, j'ai vu à l'Oratoire un bon noyau de jeunes d'une piété si solide et si admirable qu'il donnait le ton et attirait tous les autres au bien. — Et Don Bosco cherchait avec beaucoup de zèle à ce qu'on fit les catéchismes. Ses sermons étaient pleins de saveur. Il avait l'habitude d'exposer l'Histoire de l'Eglise d'une manière facile, claire, attrayante et, avant de terminer son propos, il avait l'habitude d'interroger l'un des auditeurs pour faire sur la réponse quelques remarques, ou pour déduire quelques conséquences pratiques. Par ailleurs, le soir après les prières, il nous donnait depuis la petite chaire des avertissements si appropriés qu'une fois retiré dans ma chambre j'en ressentais une impression et une joie que je ne peux exprimer. D. Bosco éduquait les jeunes et les portait au bien en s'aidant de la persuasion, et ceux-ci l'accomplissaient avec des transports de joie. Il procédait toujours avec douceur ; en donnant des ordres il nous priait presque, et nous nous serions astreints à n'importe quel sacrifice pour le contenter. Ainsi je vis marcher de mieux en mieux l'Oratoire au cours des dix années où j'y demeurais, c'est-à-dire jusqu'à mon ordination sacerdotale ; et après avoir visité de nombreuses Institutions je n'en trouvai aucune qui entretînt autant de piété que celle de D. Bosco, dont je goûtai toujours, même à distance, la bienveillance ». Jusqu'ici [s'exprimait] D. Turchi.

C'est l'acceptation définitive d'un autre jeune que Don Bosco faisait à Castelnuovo le 1^{er} novembre 1851 : elle laissera un souvenir éternel dans les annales de l'Oratoire. [A savoir] celle de Jean Cagliero, resté orphelin de père depuis quelques jours.

Cette année 1851, le jour de la Toussaint, D. Bosco devait arriver de Turin à Castelnuovo d'Asti pour prononcer l'allocution [du jour] des morts. Cagliero avec une anxiété fébrile avait précédé ses compagnons dans la sacristie quelques heures avant le début de la cérémonie. Il désirait être désigné pour

accompagner en qualité d'enfant de chœur le prédicateur jusqu'à la chaire. Ayant revêtu la soutane et le surplis, il attendait patiemment, tandis que ses compagnons de même âge étaient allés à la rencontre de Don Bosco ; et lorsqu'il arriva, il eut la joie de voir que son désir était satisfait.

D. Bosco fit un de ces sermons admirables que l'on n'oublie plus. Il dit être passé, en venant, devant la grille du Cimetière et avoir entendu des voix plaintives qui l'appelaient par son nom. Il s'approcha et vit au milieu des croix sortir de ces tombes les âmes : — Dis à mon fils, lui disait l'une, dis à ma fille, lui disait l'autre, que je me trouve au purgatoire, que, moi, je l'ai toujours aimé[e], et pourtant il [elle] ne pense plus à moi. — C'était un mari, une femme, un fils, un ami qui lui donnaient des commissions à apporter aux gens du pays, pour qu'ils se remuent pour les libérer d'atroces tourments ! D. Bosco décrivait ces scènes qui inspiraient la pitié, ces tendres lamentations, ces souvenirs du passé, avec tant de vivacité, de simplicité et de vérité que les auditeurs pleuraient. La quête recueillie fut très abondante, environ 150 livres. A ceux qui s'étonnaient des offrandes abondantes que ses sermons lui faisaient recevoir, il répondait : — Pour obtenir [des gens] du peuple la charité il faut leur faire comprendre que c'est leur intérêt de faire abondamment l'aumône, également en vue d'obtenir du Seigneur des avantages temporels, et que c'est au contraire leur détriment d'être avarés avec les âmes saintes, ou avec l'Eglise ; qu'avoir des protecteurs au ciel est avantageux aussi pour les campagnes. Ces [protecteurs] éloignent les châtiments, les malheurs, les tempêtes, les maladies, les insectes des plantes, les sécheresses, etc., etc. C'est le secret pour inciter les gens à faire l'aumône, autrement on obtient peu ou même on n'obtient rien.

Ayant fait le sermon, D. Bosco descendait à la sacristie et, s'étant tourné avec un air doux et affable vers son petit servant, il lui dit :

— Il semble que tu aies quelque chose à me dire, et à me ma-

nifester l'un de tes ardents désirs. N'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien cela, répondit le jeune garçon, le visage tout enflammé ; je veux justement vous dire une chose qui depuis longtemps me préoccupe ; je veux venir avec vous à Turin, continuer les études et devenir prêtre.

— Bien, tu viendras avec moi, lui dit D. Bosco : m[onsieur] le Curé m'a déjà parlé de toi ; dis à ta mère de t'accompagner ce soir au presbytère et nous nous entendrons.

Au son lugubre des cloches qui invitaient les fidèles à prier pour les défunts, au milieu du triste recueillement de la population, la mère et le fils entrent dans la maison du curé.

— Ma bonne Thérèse, dit alors en plaisantant ce cher prêtre et père de tant d'orphelins déjà, vous êtes venue à temps : moi déjà, je vous attendais ; parlons donc de notre affaire. Est-il vrai que vous voulez me vendre votre fils ?

— Oh ! le vendre, non, s'écria la brave mère ; mais si vous l'acceptez avec plaisir, je vous en fais plutôt cadeau.

— C'est mieux encore, répondit D. Bosco ; alors préparez-lui son petit baluchon. Demain il viendra avec moi et je lui servirai de père.

Le lendemain Jean Cagliero était prêt, et aux premières heures de l'aube il se trouvait à l'église pour servir la Messe à Don Bosco. Par tous ses mouvements il montrait une extrême vivacité. De Castelnuovo à Turin D. Bosco faisait le voyage à pied.

— Eh bien, Cagliero, allons-nous à Turin ?

— Allons.

— Et ta mère ?

— Elle est contente ; et moi à présent je suis avec D. Bosco !

Ils se mirent en route. Tantôt Cagliero marchait à côté de D. Bosco, tantôt il le précédait en courant, tantôt il l'attendait, tantôt il restait en arrière pour cueillir quelques fruits dans

les haies et ensuite il le rejoignait, tantôt il sautait le fossé et s'ébattait à travers les prés. De temps en temps D. Bosco l'interrogeait, et ses réponses étaient d'une admirable candeur. Il parlait de son présent, de son passé, de ses projets dans l'avenir. Il racontait tout ce qu'il avait fait à la maison, il dévoilait les secrets les plus cachés de son cœur. Il était si sincère que D. Bosco eut à dire qu'en peu d'heures il l'avait connu si parfaitement que, s'il s'était agi de le confesser, il n'aurait plus eu à faire autre chose que de lui donner l'absolution.

Cagliero nous parlait de ses impressions [reçues] au cours de ce voyage : « D. Bosco ne me causait que de Dieu, de la Très s[ainte] Vierge, [en me demandant] si je m'approchais des Sacrements, si j'avais de la dévotion pour Notre-Dame, ainsi que d'autres choses spirituelles. Et parfois aussi en plaisantant il m'invitait à être bon. Finalement nous arrivâmes à Turin.

» Je me rappelle toujours avec plaisir le moment de mon entrée à l'Oratoire le soir du 2 novembre. D. Bosco me présenta à la bonne maman Marguerite, en disant : — Voici, maman, un jeune garçon de Castelnuovo, qui a la ferme volonté de devenir bon et d'étudier.

» La maman répondit : — Oh oui, tu ne fais rien d'autre que de chercher des garçons, tandis que, tu le sais, nous manquons de place.

» D. Bosco ajouta en souriant : — Oh, quelque recoin, vous le trouverez !

» — En le mettant dans ton bureau, — répondit la maman.

» — Oh, ce n'est pas nécessaire. Ce jeune garçon, comme vous voyez, n'est pas grand, et nous le mettrons à dormir dans le panier des *gressins* ; et avec une corde nous l'attacherons là-haut à une poutre ; et voici l'endroit tout à fait trouvé à la manière de la cage des canaris. — La mère rit et entre-temps me chercha un emplacement, et il me fut nécessaire pour ce soir-là de dormir avec l'un de mes compagnons du côté du pied de son lit.

» Le lendemain je vis que tout était pauvre dans cette petite maison. Basse et étroite la pièce de D. Bosco, nos dortoirs [situés] au rez-de-chaussée ayant de petites dimensions et le pavement de pierres de route, et manquant du moindre mobilier, à l'exception de nos paillasses, de nos draps et de nos couvertures. La cuisine était très exiguë et dépourvue de vaisselle, sauf quelques écuelles en étain peu nombreuses avec la cuillère respective. Les fourchettes et les couteaux et les serviettes, nous les vîmes plus tard bien des années après, achetés ou offerts par quelques pieuses et charitables personnes. Notre réfectoire était un hangar, et celui de D. Bosco une petite pièce, à côté du puits, qui servait de salle de classe et de lieu de récréation. Et tout cela coopérait à nous garder dans la condition basse et pauvre dans laquelle nous étions nés et dans laquelle nous nous trouvions éduqués par l'exemple du serviteur de Dieu, qui éprouvait beaucoup de plaisir, lorsqu'il pouvait lui-même nous servir au réfectoire, se prêter à tenir en ordre le dortoir, nettoyer et rapiécer les habits, et autres services semblables.

» Sa vie commune, qu'il menait avec nous, nous persuadait que, plus que dans un internat ou un collège, nous nous trouvions comme en famille, sous la direction d'un père tout rempli d'amour et n'ayant pas d'autre souci que celui de notre bien, spirituel comme temporel.

» Il aimait se faire petit avec les petits, et même quelquefois il arrivait que l'un de nous oubliait le respect qui lui était dû ; et alors, plus que par D. Bosco, qui tolérait tout des enfants, il était averti par les plus grands, qui disaient : — Tiens-toi comme il faut ! Ne vois-tu pas qu'en nous choquant, tu choques et tu malmènes aussi D. Bosco ? S'il est si bon avec nous, nous devons, nous aussi être bons avec lui !

» Fréquemment nous voyions des messieurs qui venaient rendre visite à D. Bosco, attirés par la réputation de ses œuvres, et pour un grand nombre ils s'étonnaient de le trouver assis sur un

tréteau de bois, et même à terre et comme caché au milieu d'un groupe nombreux d'enfants, tandis qu'il nous amusait avec de charmants récits et de plaisantes facéties, ou tandis qu'il jouait avec nous à la main chaude, ou encore faisait une compétition d'agilité pour battre les paumes de ses propres mains et ensuite celles du compagnon (la gauche contre la droite, la droite contre la gauche).

» Il n'avait rien de plus à cœur si ce n'est de voir les jeunes sauver leur âme. S'il constatait que quelqu'un était moins bon, il s'ingéniait pour l'approcher, lui dire quelques bonnes paroles à l'oreille ; et ensuite il le faisait surveiller pour le pousser vers le bien et le raffermir dans la piété ! Il avait totalement confiance que Dieu l'aiderait dans l'éducation et dans l'instruction chrétiennes de tant de jeunes gens.

» Je me rappelle ceci : j'étais encore un petit élève de l'Oratoire quand je l'entendis raconter avec une sainte simplicité, et bien souvent, qu'il avait demandé au Seigneur une place au paradis pour dix-mille de ses jeunes. Et il ajoutait qu'il l'avait obtenue, à une condition : pas d'offense du Seigneur de notre part : — Oh ! mes enfants, disait-il, sautez, courez, jouez, piaillez ; mais ne faites pas de péchés, et votre place est assurée au paradis.

» En voyant plus tard que les jeunes augmentaient en nombre, nous lui demandions si dix-mille places au ciel étaient suffisantes pour nous. Alors il ajouta qu'il avait demandé un espace plus vaste pour beaucoup d'autres jeunes, qui viendraient et obtiendraient leur salut éternel avec l'aide de Dieu et avec la protection de la Très s[ainte Vierge] Marie.

» Et de sa part des paroles comme celles-ci faisaient un effet, d'une importance tellement supérieure, en raison du fait que son esprit prophétique était manifeste de mille façons et en mille circonstances et occasions, et c'était une conviction commune à l'Oratoire que D. Bosco savait les choses occultes ». Jusqu'ici [s'exprimait] Mgr Cagliero lui-même.

Donc, après la Commémoration de tous les fidèles défunts, Cagliero commença son cours classique de latinité en fréquentant l'école du Prof[esseur] Bonzanino avec Turchi, Savio Ange et d'autres. Dans le même temps Michel Rua avait été admis à l'école privée de D. Matthieu Picco, professeur d'humanités et de rhétorique qui enseignait dans un appartement d'une maison, près de la paroisse S[aint]-Augustin. Cet éminent enseignant, à la prière de D. Bosco lui-même, se chargea bien volontiers de l'instruire dans la classe des humanités. Et là aussi fut splendide la réussite du jeune Rua, qui continuait à habiter chez ses parents.

D. Bosco continuait toujours à aider ses élèves dans les études classiques. Et il était vraiment un maître pour donner des conseils, afin qu'ils pussent étudier avec beaucoup de profit la grammaire latine. De cela le Prof[esseur] D. Cerruti François apporte un ample témoignage. D. Bosco leur disait, et particulièrement à Rua Michel : — Veux-tu apprendre la langue latine comme il faut ? Traduis d'abord en italien un passage d'un auteur classique ; ensuite, en ne regardant plus le texte, remets en latin ta traduction et à la fin compare avec le texte ta composition latine. Avec cet exercice, fait tous les jours pendant un mois, je t'assure que tu comprendras de très nombreuses difficultés sans avoir besoin de dictionnaire.

Tandis que D. Bosco trouvait pour chacun des étudiants une place dans une classe, avec un soin non moindre il s'occupait du profit, dans leur profession, de ses apprentis, qu'il envoyait depuis l'Oratoire pour apprendre leur métier et pour travailler dans les ateliers de Turin. Pour empêcher leur conduite morale, leur éducation et leur instruction d'en éprouver quelque préjudice, toujours vigilant, non seulement il continuait à aller souvent leur rendre visite, mais il s'astreignait à conclure avec les patrons des conventions spéciales, et il entendait qu'on les observât rigoureusement. Et cela mérite ici la peine d'en citer quelques-unes, car elles nous donnent une idée de cette époque et aussi nous épargnent des observations, qui ne seraient pas inutiles.

Contrats de travail.

« En vertu du document d'écriture privée que voici, qui peut être présenté aux autorités sur la simple demande de l'une des parties et qui est rédigé dans la Maison de l'Oratoire S[aint]-François de Sales entre M. Charles Aimino et le jeune Joseph Bordone, élève dudit Oratoire, assisté de M. Ritner Victor, qui se porte caution pour lui, il est convenu ce qui suit :

1° M. Charles Aimino reçoit comme apprenti dans son art de verrier le jeune Joseph Bordone natif de Biella : il promet, en s'en faisant une obligation, de lui enseigner cet [art] sur l'espace de trois années complètes, dont la fin aura lieu le premier décembre mil huit cent cinquante-quatre, et de lui donner au cours de son apprentissage les enseignements nécessaires et les meilleures règles concernant son art et en même temps les avis opportuns relatifs à sa bonne conduite, en le corrigeant, dans le cas de quelque manquement, par des paroles et non autrement ; et il s'oblige aussi à l'occuper continuellement dans des travaux relatifs à son art et non étrangers à celui-ci, en ayant le souci qu'ils ne dépassent pas ses forces.

2° Le même maître devra laisser entièrement libres tous les dimanches et tous les jours de fête de l'année à l'apprenti, afin qu'il puisse, ces [jours-là], s'appliquer aux cérémonies sacrées, aux cours du dimanche et à ses autres devoirs, en tant qu'élève dudit Oratoire.

Au cas où l'apprenti, pour cause de maladie (*ou pour un autre motif légitime*) s'absenterait de son devoir, le maître aura droit à une compensation pour tout l'espace de temps qui excédera quinze jours au cours de l'année. Une telle indemnité sera effectuée par l'apprenti au moyen d'autant de journées de travail, lorsque sera fini l'apprentissage.

3° Le même maître se fait une obligation de verser journalièrement des lres à l'apprenti au cours des années susdites : c'est-à-dire pendant la première une lire, pendant la deuxième une lire et cinquante [centimes], pendant la troisième deux lres (*selon la coutume on lui accorde chaque année 15 jours de vacances*).

4° Le même patron s'oblige à la fin de chaque mois à noter en toute franchise la conduite de son apprenti sur une feuille qui, dans ce but, lui sera présentée.

5° Le jeune Joseph Bordone promet et se fait une obligation d'offrir pendant tout le temps de l'apprentissage son service au maître, son patron, avec promptitude, assiduité et attention ; d'être docile, respectueux et obéissant envers ce [patron] et de se comporter à son égard comme le demande le devoir d'un bon apprenti ; et, par précaution et en garantie de cette obligation prise par [le jeune], se porte caution pour lui M. Ritner Victor, Orfèvre, qui est ici présent et accepte : il se charge de l'obligation de réparer tout dommage causé au maître patron, dans le cas où ce dommage aurait été produit par la faute de l'apprenti.

6° S'il arrivait le cas où l'apprenti commettrait une faute pour laquelle il serait renvoyé de l'Oratoire (*tout rapport entre lui et le Directeur de l'Oratoire venant à cesser*), cesseraient alors aussi toute influence et toute relation entre le Directeur dudit Oratoire et le maître patron ; mais si la faute de l'apprenti ne concernait pas de façon particulière le maître, celui-ci devrait néanmoins mener à exécution le présent contrat passé avec l'apprenti et ce dernier accomplir chacun de ses devoirs envers le maître jusqu'au terme convenu, sous la seule caution proposée ci-dessus.

7° Le Directeur de l'Oratoire promet d'offrir son assistance pour le bon résultat de la conduite de l'apprenti et d'accueillir avec empressement n'importe quelle doléance qu'au respectif pa-

tron il arriverait de présenter à cause de l'apprenti recueilli chez lui.

A tout cela, aussi bien le maître patron que l'apprenti élève, assisté comme [indiqué] ci-dessus, en ce qui à chacun d'eux revient et appartient, promettent de s'appliquer pour l'observer sous peine des dommages et intérêts [»].

Turin, novembre 1851.

Charles Aimino.

Joseph Bordone.

D. J[ean]-Bapt[iste] Vola Théol[ogien].

Ritner Victor qui se porte Caution.

D. Bosco Jean

Directeur de l'Oratoire.

Les premières conventions étaient faites sur un simple papier, mais celles de l'année suivante sont sur papier timbré : telle est la convention entre M. Joseph Bertolino, maître menuisier demeurant à Turin et le jeune Joseph Odasso, natif de Mondovì, avec l'intervention du Rév[érend] Prêtre Jean Bosco et avec l'assistance et la caution du père dudit jeune, Vincent Odasso, natif de Garessio et domicilié à Turin. Dans cette [convention] on demande que l'écriture soit faite sur deux documents originaux : on spécifie que le patron est obligé de donner à l'élève, *relativement à sa conduite, morale comme civique, les avis opportuns et salutaires que devrait donner un bon père à son propre fils ; de le corriger avec un amour de tendresse en cas de quelque manquement de sa part, toujours cependant avec de simples paroles d'admonition et jamais avec quelques actes de mauvais traitement* ; on déclare en termes exprès que celui qui se porte caution est seulement obligé si un dommage, causé par l'apprenti au patron, peut être avec raison imputé à qui endommage,

c'est-à-dire s'il s'avérait provenir d'une volonté manifestée et méchante et non pas être un simple effet de caractère accidentel, ou la conséquence d'une inexpérience dans le métier ; on déclare que l'assistance de D. Bosco offerte pour la bonne conduite du jeune cessera à partir du moment où le jeune cesserait d'appartenir à l'Oratoire. Suivent les signatures de Joseph Bertolino, d'Odasso Joseph, d'Odasso Vincent, du Pr[être] Bosco Jean. La Convention porte la date du 8 février 1852.

Ces conventions varient dans la durée du temps [d'apprentissage], dans la paie journalière, selon l'âge et l'habileté de l'enfant, et selon l'importance, la difficulté du métier que l'on devait apprendre. Mais à lire ces articles on pourra comprendre combien de contrariétés, combien de difficultés surgissaient à tout instant pour donner du souci à D. Bosco. Combien d'ennuis, combien de peines, mais qui n'étaient pas à même de troubler sa sérénité. Il s'agissait souvent de patrons trop exigeants et de jeunes irréflechis. Toutefois sa charité apportait toujours un remède à tout : et cette charité qui l'animait, spécialement envers les jeunes, comme elle apparaît éclatante à chaque ligne de ces contrats rédigés ou adaptés par lui-même !

CHAPITRE XXVI

La Compagnie de S[aint] Louis — Conférences — Choses étonnantes accomplies par D. Bosco — Il prédit l'avenir de la Maison de Valdocco et des autres Oratoires des dimanches et des jours de fête — Il annonce la mort prochaine de quelques jeunes et une guérison inespérée — Il révèle l'état des consciences — Le don des larmes.

La Compagnie de S[aint] Louis de Gonzague était florissante dans les Oratoires de Portanuova et de Vanchiglia, enrichis d'indulgences qui devaient aussi être étendues à tous les autres Oratoires qu'on ouvrirait dans l'avenir ; mais c'était à Valdocco qu'elle portait les fruits les plus précieux et les plus abondants. Là, D. Bosco présidait, lui qui, l'aimant comme la pupille de ses yeux, invitait une fois par an à table avec lui l'assemblée des jeunes externes. [La Compagnie] tenait de temps en temps ses réunions dans la chapelle, et un secrétaire rédigeait les procès-verbaux. En faisaient partie les meilleurs jeunes externes et les jeunes internes, car D. Bosco voulait que ces derniers y fussent tous inscrits. Et ils s'empressaient de donner leur nom et portaient sur eux la médaille de S[aint] Louis.

A cette Compagnie s'étaient même agrégés, comme membres honoraires, d'illustres personnages de la noblesse turinoise, qui n'hésitaient pas à prendre part à la fête, à s'orner eux aussi de la médaille de S[aint] Louis et à accompagner la proces-

cession. Les responsables officiels de la Compagnie devaient prendre avec le Président de chaque fête les accords voulus pour [organiser] celle de S[aint] François de Sales et [celle] de S[aint] Louis. Au cours des neuf jours qui précédaient [l'une ou l'autre de] ces deux fêtes, on chantait à l'église l'*Iste confessor* [‘ Ce confesseur ’ : hymne servant pour S[aint] François de Sales] ou l'*In-fensus hostis* [‘ Ennemi juré ’ : hymne servant pour S[aint] Louis de Gonzague], avec quelques prières ou un petit sermon, ou au moins un peu de lecture de la vie du Saint, ou de quelques vérités de la foi. Le dimanche précédent, lors des cérémonies du matin et du soir, en vue de la fête solennelle, on exhortait les jeunes à [prévoir de] s'approcher des Sacrements de la confession et de la communion. Et l'on n'omettait jamais de les avertir de l'indulgence plénière que ces jours-là ils pouvaient gagner. Ces mesures furent ensuite enregistrées dans le Règlement des Oratoires des dimanches et des jours de fête. Jointe à la Compagnie de S[aint] Louis, la Société de secours mutuel prospérait sans cesse et également ses responsables officiels et ses membres plus distingués étaient invités à table par D. Bosco une fois par an.

D. Bosco réunissait souvent dans sa chambre ceux qui lui étaient les plus fidèles et qui étaient les plus remarquables pour leur bonté, afin de leur donner des instructions particulières sur la marche de l'Internat et de l'Oratoire et sur la manière de surveiller fraternellement. Là D. Bosco les éduquait selon son but, à l'aide des exemples de S[aint] Louis, et il leur disait : — Rappelez-vous que S[aint] Louis passait plusieurs heures par jour devant le Très s[aint] Sacrement. — Il aimait plus que les autres compagnons ceux qui le méprisaient. — Etant encore dans le monde, il se rendait à l'église pour enseigner le catéchisme aux ignorants, en corrigeait les mœurs et cherchait à les apaiser dans les rixes et dans les discordes. — S[aint] Louis, instruisant à Rome les pauvres, les conduisait auprès de quelque confesseur pour qu'ils fussent absous de leurs fautes et remis dans la grâce de Dieu. — Si nous ne pouvons pas faire le catéchisme aux jeunes pauvres, conduisons-les là où d'autres les instruiront. Combien d'âmes nous pourrions ainsi enlever du sentier de la perdition et les remettre sur la route qui les

conduira à être sauvés. Et alors combien de grâces S[aint] Louis nous obtiendra de Dieu.

Il n'y a pas lieu de dire combien furent efficaces les paroles de Don Bosco, soit en raison de la sainteté de sa vie, soit en raison de la persuasion générale qu'il réalisait des choses étonnantes. Et c'était naturel, S[aint] Paul disant : — Celui qui s'unit au Seigneur n'est avec lui qu'un seul esprit (1). — Il n'y a par conséquent aucune difficulté pour qu'il puisse en connaître certains secrets, et parfois se servir de sa toute-puissance. Quant à D. Bosco il est incontestable que Dieu voulut accompagner ses éminentes vertus de dons surnaturels et de grâces *gratis datae* [données gratuitement, sans quelque mérite de celui qui les reçoit] qui, tout en lui étant d'une grande aide pour procurer la gloire divine et le salut des âmes, manifestaient aux hommes sa céleste mission. En effet, il était pourvu de l'esprit prophétique, de la lecture dans les cœurs, de la connaissance des choses occultes et secrètes, du don des larmes et de celui des guérisons et des miracles.

D. Savio Ascagne, qui habita à l'Oratoire de 1848 à 1852 et D. Vacchetta, son compagnon, nous assurèrent que, dès les débuts de la maison, D. Bosco annonçait que Dieu bénirait ses projets et ses œuvres, et qu'il leur parlait de l'Oratoire qu'ils verraient s'agrandir merveilleusement.

D. Turchi Jean, venu à l'Internat en 1851, nous confirmait que dès ce moment-là D. Bosco parlait d'une grande maison, de grands ateliers et en particulier d'une imprimerie propre, pour promouvoir la gloire de Dieu au moyen de la diffusion de bons livres, destinés à répandre et à conserver la religion et la vertu chez les jeunes et à s'opposer aux erreurs des Protestants et au déluge des très mauvais livres.

(1) 1 Co 6,17.

Monsieur Villa Jean, qui commença à fréquenter l'Oratoire comme externe en 1855, nous a appris que, lui-même, il avait reçu la confirmation de ces prophéties de la bouche de beaucoup de ses compagnons qui, depuis diverses années avant lui, fréquentaient à Valdocco les réunions des dimanches et des jours de fête, et en avaient été des témoins auriculaires. Et même d'autres ajoutèrent : « D. Bosco, pour exhorter les membres de la Compagnie de S[aint] Louis, racontait parfois comment il avait vu en rêve l'essor et le développement merveilleux de l'Œuvre des Oratoires, indiquant ainsi, sans la nommer, sa future Congrégation. Avec cela il en venait même à leur faire connaître l'importance et l'extension qu'atteindrait la Compagnie. Par humilité, il parlait, lui, de rêves ; mais tous les jeunes étaient intimement persuadés que D. Bosco leur annonçait tout ce qu'il avait connu par le don de prophétie ».

Et une preuve qu'ils devinaient juste consistait dans la réalisation sous leurs yeux des prédictions d'événements proches.

D. Rua Michel raconte : « Depuis les premiers jours de ma fréquentation de l'Oratoire, de 1847 à 1852, je me le rappelle, chaque fois que devait mourir quelque jeune de la Compagnie de S[aint] Louis, D. Bosco annonçait quelque temps auparavant un tel événement. Il n'en prononçait jamais le nom, mais il disait plutôt : — D'ici quinze jours, ou bien, d'ici un mois, un de la Compagnie sera appelé à l'éternité ; ce peut être moi, ce peut être l'un de vous. Tenons-nous prêts ! — Une crainte salutaire tenait attentifs les jeunes pour noter si cette annonce était véridique. A l'époque de la prédiction, ceux auxquels faisait allusion D. Bosco comme étant appelés à l'éternité, étaient tantôt sains et robustes et tantôt maladifs ; mais les morts se produisaient dans les temps fixés. Moi-même plusieurs fois j'ai entendu donner de telles annonces, parfois j'en ai reçu l'information par mes compagnons et toujours j'ai vu se réaliser les prédictions. Il prédit la mort de mon frère ainsi que d'autres dont je me souviens ». Rua Louis, frère aîné de Michel, était mort

le 29 mars 1851 : il comptait 19 ans. Il fréquentait l'Oratoire et avait une conduite admirable.

Egalement Buzzetti Joseph nous dictait l'attestation suivante d'un fait ayant eu lieu en 1850.

« Un soir D. Bosco, après avoir parlé à quelques jeunes de la Compagnie de S[aint] Louis qu'il réunissait pour une conférence spéciale, leur dit alors que tous étaient sur le point de prendre congé de lui : — Comptez-vous donc : la prochaine fois que nous nous réunirons, il en manquera un. — Tous comprirent que cette expression — *il en manquera* — indiquait le passage à l'autre monde. C'est pourquoi il se produisit que ceux qui recevaient le plus les confidences, parmi lesquels le frère de D. Rua Michel, le prirent à part et lui demandèrent qui d'entre eux manquerait. D. Bosco chercha tout d'abord à donner une réponse évasive, mais, sous la pression, il dit : — Le nom de celui qui mourra commence par la lettre *B*.

» En entendant cette réponse franche, les jeunes se regardèrent l'un l'autre. — Qui sera celui-là ? — Parmi les [jeunes] présents à la conférence il n'y en avait que deux dont le nom commençait par la lettre *B* et, chose singulière ! bien qu'ils ne fussent pas parents, tous les deux s'appelaient Burzio. Les jeunes se firent l'un à l'autre la recommandation [de garder] le secret, et attendirent pour voir auquel des deux arriverait ce sort. Tous les deux jouissaient alors d'une excellente santé.

» Le plus jeune des deux Burzio était un petit S[aint] Louis et D. Bosco le tenait en grande odeur de vertu. Un dimanche, tandis que D. Bosco célébrait et que les jeunes assistaient au saint Sacrifice, ce Burzio demeura comme absorbé dans ses pensées, puis poussa quelques cris plaintifs et à la fin s'évanouit. Ses compagnons attribuèrent cela à un malaise ; mais D. Bosco, qui avait entendu les cris, voulut l'interroger sur leur motif. Le jeune répondit : — Au moment de l'élévation, j'ai vu l'hostie toute ruisselante de sang, et en même temps j'ai entendu une voix

formidable qui disait : — C'est là une représentation de la manière dont sera traité Jésus dans le Piémont avec les sacrilèges.

» Et ce saint jeune garçon fut celui qui mourut avant que ne fût tenue la conférence suivante ».

Buzzetti faisait allusion aussi à des faits semblables, ayant eu lieu quand D. Bosco était encore au Refuge.

« Et, ajoutait D. Rua, il annonça non seulement la mort, mais aussi la guérison de nombreuses fois, même dans des cas désespérés. — Je me rappelle un certain jeune abbé Viale, mon compagnon, qui tomba une fois gravement malade en 1853. Il n'y avait plus d'espoir de guérison. D. Bosco alla le trouver à l'Hôpital et, lui ayant recommandé d'avoir recours à quelque Saint, je ne sais pas lequel, peut-être S[aint] Louis, il lui promit que dans les trois jours il reviendrait près de lui et le trouverait assis sur le lit en train de manger une part de nourriture, et que bientôt il se lèverait totalement libéré de son mal. C'est ainsi qu'il prédit ; c'est ainsi que cela se réalisa précisément ».

Tous les noms que nous avons cités sont ceux de jeunes appartenant à la Compagnie de S[aint] Louis : c'est par eux et par de nombreux autres que nous avons entendu également raconter comment D. Bosco était dès ce moment-là pourvu par Dieu du don de la lecture dans les cœurs. Ils nous faisaient le récit de révélations ayant eu lieu au cours des confessions et en dehors d'elles et que les uns confiaient aux autres. Il avait connu leurs pensées les plus intimes, et aussi tout ce qu'ils avaient oublié ou tu lors des confessions précédentes. — Comme une eau profonde, disent les Proverbes, ainsi les pensées de l'homme dans son cœur ; mais l'homme sage les puisera (1).

Les jeunes en étaient convaincus et certains qui avaient quelque grave affaire embrouillée sur la conscience évitaient de

(1) [Pr] 20,5.

rencontrer D. Bosco, espérant ainsi qu'il ne découvrirait pas et ne connaîtrait pas leur obstination dans le mal ou leur misère intérieure. « Beaucoup, ainsi l'atteste un éminent professeur à propos de lui-même, sentant dans leur conscience qu'ils étaient poursuivis par le remords de quelque faute, étaient tenus par une force mystérieuse loin de D. Bosco pendant les conversations privées, mais en même temps ils sentaient qu'ils étaient poussés à aller au plus vite se jeter à ses pieds pour en faire la confession. Et alors bien des fois ils entendaient D. Bosco rappeler avec précision leurs fautes qui remontaient même à plusieurs années, et cela à leur grande surprise ; et de plus la confession, faite auprès de lui, leur devenait très facile et les laissait l'âme complètement satisfaite, parce que grâce à sa suggestion ils pouvaient exposer, sans en omettre une, toutes leurs fautes, avec les circonstances respectives. D'autres, au contraire, allaient vers lui avec préoccupation et avec joie pour avoir l'assurance d'être dans la grâce de Dieu, c'est-à-dire que la confession qu'ils étaient sur le point de faire recevrait avec l'aide de D. Bosco la pleine approbation du Seigneur ».

Il y eut un certain personnage, illustre et savant, qui, ayant su par un grand nombre que D. Bosco faisait des prophéties, lisait dans les cœurs, révélait des choses occultes, émit des doutes en disant ceci : étant d'une intelligence très subtile et se tenant bien au courant des affaires de l'Oratoire, du caractère et des coutumes des jeunes et de ceux qui l'approchaient, [D. Bosco] pouvait naturellement prévoir certaines choses [qui demeuraient] imprévues pour les autres et il devinait avec sagacité ce qui était caché aux personnes moins averties. Nous autres, nous concédons que D. Bosco possédait un tel discernement naturel, et nous ajouterons que prodigieuse était sa faculté de retenir les noms des personnes, les physionomies, les faits et les paroles et que parfois pour le bien du prochain il est possible qu'il ait profité de ces connaissances. Mais les choses extraordinaires si nombreuses qui furent rapportées soit par les externes soit par les élèves, et celles, innombrables que nous avons vues nous-mêmes nous obligent à conclure que là-dedans

il y avait certainement une énorme quantité de surnaturel. Du reste, les qualités naturelles elles-mêmes de Don Bosco, employées toutes sans exception héroïquement pour la gloire de Dieu, étaient, c'est évident, récompensées au moyen de dons aussi sublimes pour que son zèle fût plus fructueux. Le bon serviteur de l'Évangile a dit à son maître : — Ta mine en a rapporté dix. — Et Il lui dit : — C'est bien, bon serviteur ; puisque tu t'es montré fidèle dans une toute petite affaire, reçois le gouvernement de dix villes (1).

D. Savio Ascagne nous laissa un témoignage clair.

« C'était une opinion communément exprimée à l'Oratoire depuis 1848 que Don Bosco détectait les péchés des jeunes, et les lisait sur leur front. Les jeunes pour le mettre à l'épreuve disaient : — Don Bosco, devinez mes péchés. — Et quelquefois D. Bosco se mettait à parler confidentiellement à l'oreille de quelqu'un, et ce dernier laissait voir qu'il les avait devinés, puisqu'il ne parlait plus. Un soir, se trouvait dans une telle conversation un jeune garçon de Verceil, appelé Jules. Celui-ci dit à Don Bosco avec insistance : — Pour moi aussi, devinez les péchés que j'ai commis. — Et D. Bosco lui parla secrètement à l'oreille comme il faisait avec les autres. Ce [garçon], ayant entendu les paroles de D. Bosco, se mit à pleurer en s'écriant : — C'est lui, c'est lui qui a prêché la mission dans telle église, — en faisant allusion à quelque église de la région de Verceil. Ce jeune n'était arrivé de cette région lointaine que ce jour-là, sans avoir été connu à quelque moment par D. Bosco, et ce dernier n'avait jamais confessé dans l'église indiquée : je crois donc que D. Bosco a connu le domaine intérieur de ce jeune par une lumière surnaturelle. Elle était si répandue cette opinion disant que D. Bosco lisait les

(1) Lc 19,16-[17].

péchés sur le front, que plusieurs cherchaient tous les beaux moyens pour se couvrir le front afin qu'il ne pût les lire.

» Mon frère, D. Ange, m'a dit qu'une fois Don Bosco, en se levant le matin, écrivit quelques avis à divers jeunes de l'Oratoire, parmi lesquels un [était] pour mon frère susnommé. Je lui demandai : — Te les a-t-il devinés, tes défauts ? — Et il me répondit oui. Dans la manière dont il me parla on voyait qu'il s'agissait de défauts cachés, et qu'on ne pouvait les connaître que par une lumière surnaturelle ».

Oh, en D. Bosco, il n'y avait pas de simulation, ni de respect humain, et ce qu'il disait avait pour motif un devoir sacré, d'autant plus grave qu'étaient plus remplis de miséricorde les desseins de Dieu. Et les jeunes en étaient certains, en voyant comment chacun de ses actes, chacune de ses paroles étaient inspirés par un zèle calme, prudent, serein. Par ailleurs le don des larmes était une preuve évidente de la grande union qu'il avait avec Dieu et de l'amour tendre qu'il lui portait. Il versait parfois de douces larmes durant la célébration de la sainte Messe, d'autres fois lorsqu'il distribuait la sainte Communion, et même simplement en bénissant l'assemblée après le saint Sacrifice. En parlant le soir aux jeunes et dans les conférences à ses collaborateurs, ou en donnant ses courtes et efficaces consignes au terme de la retraite spirituelle, et en faisant allusion au péché, au scandale, à la modestie, à la réponse des hommes, faible ou nulle, pour payer de retour l'amour de Jésus Christ, ou à la crainte de voir l'un des siens aller inéluctablement à sa perte éternelle, bien souvent, à cause de l'émotion, il était interrompu par les larmes au point de les provoquer également chez ses auditeurs. Et au milieu des larmes, son visage fut parfois vu tout rayonnant par ses braves jeunes, comme l'affirmait D. Jean Bonetti. Mgr Cagliero écrivit : « Tandis que D. Bosco prêchait sur l'amour de Dieu, sur la perte des âmes, sur la passion de Jésus Christ [qu'il a vécue] le vendredi saint, sur la S[ainte] Eucharistie, sur la bonne mort et sur l'espérance

du paradis, je le vis, moi-même, plusieurs fois, et le virent mes compagnons, verser des larmes tantôt d'amour, tantôt de douleur, tantôt de joie ; et de saint transport lorsqu'il parlait de la Très[sainte] Vierge, de sa bonté et de sa pureté immaculée ».

Cela arrivait souvent lorsqu'il prêchait dans les églises publiques. D. Reviglio le vit verser des larmes au Sanctuaire Notre-Dame de Consolation tandis qu'il faisait le sermon sur le jugement universel, en décrivant la séparation des réprouvés d'avec les élus. D. Dalmazzo François remarqua plusieurs fois qu'il pleurait, spécialement lorsqu'il touchait le sujet de la vie éternelle, de sorte qu'il poussait à la componction les pécheurs obstinés, qui après le sermon cherchaient à le joindre pour se confesser.

Nous-mêmes, qui rédigeons ces pages, nous fûmes les témoins avec mille autres de ce don divin qui fut donné à D. Bosco dès l'époque où il fondait l'Oratoire et même avant ; et il dura jusqu'à sa mort.

Du don des guérisons et [de celui] des miracles, nous avons déjà parlé ; mais ce n'est rien en comparaison de ce qui reste à en dire ; et tout ce que nous avons raconté dans ce chapitre n'est qu'une petite amorce d'un sujet inépuisable.

CHAPITRE XXVII

Un article de Geoffroy Casalis — Symptômes de mécontentement dans les Oratoires — Insolence pardonnée — Prétention illégitime — Lettre du Théol[ogien] Borel à D. Ponte — Réponse — La fête de l'Immaculée — La première décennie.

Geoffroy Casalis, dans son Dictionnaire géographique, historique, statistique, commercial, écrivait un article intitulé : *Institutions de bienfaisance*, dans le Volume XXI publié en 1851. Après avoir raconté avec beaucoup d'éloges la fondation des trois Oratoires de Don Bosco à Turin, il concluait :

« Les avantages que retirent les jeunes qui fréquentent ces Oratoires sont le dégrossissement des mœurs, et l'éducation de l'intelligence et du cœur, de sorte qu'en peu de temps ils acquièrent une manière d'agir affectueuse et civilisée, se mettent à aimer le travail et deviennent de bons chrétiens et d'excellents citoyens. Ces fruits, que l'on retire en abondance, finiront certainement par pousser le Gouvernement à prendre en considération une œuvre qui s'avère d'une très grande utilité pour la classe la plus pauvre du peuple, en mettant à profit le zèle qui anime les nombreux prêtres qui se sont donnés à ce genre de bienfaisance, grâce auquel on peut arracher de l'oisiveté, et rendre utiles à la patrie et à la société de nombreux jeunes, qui sans les soins qu'on leur prodigue, feraient sans doute une triste fin. Nous ne

voulons pas ici passer sous silence que le méritant Théologien Carpano a conçu l'idée d'ouvrir un établissement pour recueillir ceux parmi les ouvriers qui, sortis récemment d'un Hôpital, ne trouvent pas tout de suite du travail, ou sont encore incapables de [travailler] parce que leur santé n'est pas encore solide, et il ne tardera pas à mettre à exécution son heureuse idée si ne lui manquent pas les appuis sur lesquels il compte fermement.

» Quelqu'un dira peut-être que nous nous attachons trop aux détails pour parler de ces Institutions ; mais c'est un jugement bien différent que formeront en eux ceux qui savent que, la reconnaissance publique étant l'unique récompense que reçoivent pour leurs fatigues continuelles et pesantes les méritants personnages qui dépensent leur vie au profit des jeunes, il serait injuste de leur refuser cette part de gratitude à laquelle ils ont un droit bien mérité ».

Le Théol[ogien] Carpano s'était donc retiré [des activités de l'Oratoire Saint-François de Sales] et, à son grand regret, il abandonnait cette œuvre qu'il avait vue naître, et se développer également en raison de sa coopération. En 1851, était encore à la tête de l'Oratoire S[aint]-Louis Don Pierre Ponte, aidé par l'Ab[bé] Charles Morozzo, par le Pr[être] Ignace Demonte, par l'Av[ocat] Bellingeri, par le Théol[ogien] Rossi et par l'Av[ocat] D. Berardi. Mais D. Ponte, excellent ecclésiastique, était cependant un homme qui était très impressionnable, et il se laissait embobiner par certains catéchistes, mécontents des manières employées par Don Bosco pour régler la marche des Oratoires de Vanchiglia et de Porta Nuova. Ces personnes attribuaient les œuvres de son zèle à un esprit d'ambition, à une envie de dominer, « bien qu'il ne me semblât jamais, affirmait le Théol[ogien] Murialdo Léonard, que telle était son intention : je devais au contraire admirer l'heureux et bénéfique développement de son œuvre ».

Mais cette prospérité devait être attribuée à l'unité de commandement : D. Bosco voulait qu'elle fût respectée, tandis que les bougonneurs auraient voulu la briser. C'est que malheu-

reusement, pour parler d'une manière générale, les hommes n'estiment que ce qu'eux-mêmes croient pouvoir faire, et ne voient pas d'un bon œil qu'il y ait quelqu'un qui aille très en avant des autres dans ce genre de choses ou dans tel autre, en particulier si ce quelqu'un est pour eux un égal. Ils se croiraient humiliés s'ils l'admiraient. L'envie, déguisée en zèle, est définie par Tommaseo : « Admiration réprimée par haine et par tristesse ».

C'est pourquoi, avec peu de bienveillance, on interprétait, bien qu'ils fussent pleins d'égarés, les ordres de D. Bosco, et les murmures continus et méchants se répandaient, bien qu'en des noyaux restreints, d'un Oratoire à l'autre. La passion aveuglait les esprits. Se manifestaient des symptômes de difficulté à supporter l'obéissance. D. Bosco souffrait et gardait le silence pour ne pas pousser les choses à l'extrême ; mais on lui faisait aussi grief du silence. Toutefois il était prêt à agir le moment venu, parce que la zizanie commençait à lever.

Joseph Brosio écrit à D. Bonetti :

« Un dimanche après les cérémonies de l'après-midi ne voyant pas D. Bosco dans la cour et ne sachant pas le motif de son absence inhabituelle, j'allai le chercher dans tous les coins de la maison. Finalement je l'ai trouvé dans une chambre, contristé et presque en pleurs. En le voyant abattu de la sorte, je le priai en insistant de me dire le motif de cette mélancolie. Don Bosco, qui ne m'avait jamais refusé la moindre chose, cédant à mes demandes répétées, me raconta qu'un jeune (et il me dit le nom) l'avait outragé d'une telle manière qu'il lui causait une grande peine. — Mais en ce qui me concerne, ajouta-t-il, cela n'a pas d'importance pour moi ; ce qui me fait mal, c'est que ce jeune irréfléchi se trouve sur le chemin de la perte.

» Ces paroles me blessèrent fortement le cœur et je me mis aussitôt en route pour demander raison [de son offense], et avec âpreté, à ce jeune, et lui faire ravalier ses insolences. Mais D. Bosco, qui

se rendit compte de mon changement d'état d'âme, m'arrêta et, s'étant mis à rire de tout cœur, il me dit : — Tu veux punir l'offenseur de D. Bosco et tu as raison ; mais la vengeance, nous la ferons ensemble ; es-tu content ?

— Oui, lui répondis-je ; mais l'indignation en cet instant ne me laissa pas entrevoir que D. Bosco entendait se venger par le pardon. De fait il m'invita à faire avec lui une prière pour l'insulteur, et je crois qu'il a également prié pour moi, car j'ai ressenti un changement subit dans mes idées, et l'indignation contre ce compagnon se transforma en un amour tel que s'il avait été à côté de moi, je l'aurais même embrassé.

» La prière terminée, je racontai à D. Bosco la modification de mon état intérieur et il me dit : — La vengeance du vrai catholique étant le pardon et la prière en faveur de la personne qui nous offense, ainsi toi, ayant prié pour ce compagnon, tu as fait ce qui plaît au Seigneur, et c'est pourquoi à présent tu te trouves content. Si tu fais toujours ainsi, tu auras une vie heureuse ».

C'était cela qui animait D. Bosco dans les contrariétés ; et le fait mentionné ci-dessus rendait évident que déjà, également à Valdocco, quelqu'un prenait parti en faveur des dissidents. Comme s'accroissait le danger de schisme, on forma alors en quelque sorte un Comité de prêtres, pour chercher la manière de l'éloigner. Il y avait le Théol[ogien] Robert Murialdo, le Théol[ogien] Tasca, le Prof[esseur] Barone, Berizzi, D. Cocchis et le Chan[oine] Saccarelli, fondateur de la Sainte Famille. D. Ponte, invité à présenter ses doléances, resta ferme dans ses prétentions et il ne voulut pas prendre part à cette réunion. D. Bosco était prêt à faire n'importe quelle concession, mais pas à renoncer à la suprématie qui lui revenait de droit.

Il y eut entre-temps un moment de trêve. Comme la Marquise de Barolo cherchait un aumônier qui fût affecté à sa maison, D. Bosco recommanda à D. Cafasso le choix de D. Ponte qui désirait une telle

charge ; et la Marquise consentit à la proposition du Supérieur du Convitto. La noble dame, vers la mi-octobre, partait pour Rome avec Silvio Pellico et D. Ponte, qui dans une lettre au Théol[ogien] Borel manifestait ses résolutions et se plaignait de choses graves qu'il disait ne pas pouvoir supporter. D. Bosco confiait alors au Théol[ogien] Rossi l'Oratoire S[aint]-Louis.

Le Théol[ogien] Borel s'était empressé d'exprimer sa réponse à D. Ponte de manière à ne pas offenser la sensibilité de ce dernier, et par cette lettre on a quelques explications sur les dissensions qui avaient surgi.

Très cher et Très Rév[érend] D. Ponte,

Le bien des Oratoires nous tenant toujours beaucoup à cœur, du moment que nous reconnaissons que l'union entre les membres, quel que soit le rang qu'ils occupent, est le meilleur conseil, car ainsi nous aurons Dieu avec nous, alors donc soyons tous d'accord, avec l'aide de Dieu, pour favoriser cette union tant désirée, soit en nous serrant davantage entre nous dans cet esprit, soit en enlevant tout ce qui s'y oppose. Entre autres choses, nous n'en doutons pas, constitue un préjudice considérable pour l'union le fait de retenir pour soi et de se réserver la propriété et l'usage des choses qui sont fournies au bénéfice d'un Oratoire, en interdisant aux autres Oratoires d'en profiter ; comme aussi dans le même Oratoire le fait qu'un membre puisse se servir des objets qui y existent pour l'usage de l'Oratoire, en ayant interdit aux autres membres [de s'en servir] en son absence. Soyons aussi tous d'accord, en pensée et en volonté, pour que chaque Oratoire, dans la personne de son Directeur, considère comme faites à tous les trois les offrandes qu'il a reçues : il nous reste dans un tel cas à informer les personnes bienfaitrices de l'esprit qui nous dirige et des Fondations de l'Oratoire. A cette décision nous ont conduits le contenu de la lettre de V[otre] R[évérende Seigneurie] et ce qui fut fait ensuite dans la même ligne. Donc, comme il peut se produire, dans la

petitesse de nos ressources en matériel, qu'à l'occasion de quelque fête solennelle manquent certains objets dans un Oratoire, il est bien que les autres coopèrent [en prêtant du matériel], de même que nous avons l'habitude de coopérer par l'apport de personnes et au moyen de l'action ; et s'il arrive que l'un de nous estime bon de prêter une de ses affaires ou qu'il prenne chez d'autres dans le même but quoi que ce soit, en plus de lui être très reconnaissant, c'est notre intention que cela lui soit restitué et porté chez lui le plus tôt possible, comme on l'a toujours pratiqué : nous en avons un exemple avec la crèche, qui gracieusement nous fut prêtée à plusieurs reprises pour l'Oratoire S[aint]-Louis.

Et par ailleurs nous ne devons pas en raison de cela craindre que ne soit sur le point de cesser l'assistance de Dieu aux Oratoires. Au contraire il faut espérer une plus grande bénédiction. Chacun des membres rend plus universelle sa charité, élargit devant soi le chemin pour faire un plus grand bien à la jeunesse, je serais sur le point de dire qu'il entre plus profondément dans la communion des saints, qu'il retranche tout ce qui sent le bien personnel, ou la volonté propre, pour entrer dans l'esprit pur de charité non embarrassé par des précautions particulières. Et l'intérêt de chaque membre n'est pas moindre, car rien n'est soustrait au bien particulier de l'Oratoire auquel il est affecté, au contraire il a l'avantage que si quelqu'un d'autre profite d'être en communion avec lui, lui aussi profite d'être en communion avec les autres. Que cela soit dit à présent et pour toujours. Oh, que soit béni le Seigneur lorsque nous sommes tous fermes dans le même esprit, et qu'ainsi unis nous élevons notre jeunesse dans tous les côtés de la ville.

Je suis heureux de pouvoir Vous annoncer que les Oratoires sont suffisamment assistés, et que la jeunesse continue avec la même affluence, [la même] docilité et [le même] comportement religieux. En raison de l'absence du très cher D. Grassino, le Seigneur a mis au cœur du Théol[ogien] Murialdo d'assumer sa charge, et déjà il en a pris possession. Le très cher Théol[ogien] Rossi fait preuve de diligence à l'Oratoire S[aint]-Louis, et jusqu'à la Toussaint il fera le sermon du soir tandis que je continue le matin. A S[aint]-François de Sales D. Bosco pourvoit ; autrement il supplée lui-même.

La nouvelle église est arrivée au dernier niveau des échafaudages et avant l'hiver on couvrira avec les tuiles.

J'ai reçu des nouvelles du [voyage pour] arriver à Florence qui s'effectua bien pour madame la Marquise et pour V[otre] R[évér-
rende Seigneurie]. Je regrette seulement que M. Pellico en ait souffert. Hier, le 22, les sœurs Madeleines ont renouvelé les prières pour le nouveau départ pour Rome de leur fondatrice et bienfaitrice. Personnellement, je ne cesse pas d'adresser chaque jour mes vœux au Seigneur pour la réussite, la longue vie et la joie de cette [dame]. Je n'ai pas de nouvelles importantes à donner par rapport au Monastère ou au Refuge. Il me semble que tout marche très bien et que Vous puissiez rassurer madame la Marquise et contribuer à sa tranquillité par cette information.

Les Prêtres vont tous bien, comme aussi le soussigné qui à cette heure se trouve à la maison et se fait un devoir de rester le plus qu'il lui est possible, tant pour le bien des familles que pour faire plaisir à la personne qui les aime tellement et leur vient tant en aide.

Je veux encore prier d'une chose V[otre] R[évér-
rende Seigneurie], et c'est de me faire savoir le plus tôt possible votre sentiment au sujet de ce que je Vous ai écrit ci-dessus sur les Oratoires et sur notre esprit pour les diriger ; et quels ordres vous êtes sur le point de donner au sujet des choses qui ne sont pas du ressort des Oratoires.

Dans l'attente d'un si grand service, en vous renouvelant mes sentiments de parfaite estime et de très sincère charité, je passe à l'honneur de me déclarer

De V[otre] R[évér-
rende Seigneurie] Très chère

Turin, 23 octobre 1851.

Très dév[oué] et très aff[ectionné] ami et serviteur

J[ean] BOREL Pr[être]

Directeur du Refuge.

Au Prêtre D. Pierre Ponte — Rome.

Voici la réponse reçue par le Théol[ogien] Borel :

Au Théol[ogien] Borel Jean, Directeur du Refuge.

Très cher et Très Rév[érend] M. le Théologien,

J'ai reçu avec grand plaisir la lettre que V[otre] R[évérènde Seigneurie] a daigné m'écrire ; pendant que je la lisais mon cœur s'est réjoui. J'avais un très grand besoin de recevoir des nouvelles des Oratoires : l'absence de celles-ci provoquait en moi des inquiétudes ; Dieu merci à présent elles sont calmées.

Venons à l'objet principal de la lettre. L'union que V[otre] R[évérènde Seigneurie] désire tant entre les directeurs des Oratoires est ce qui constitue l'objet principal de mes vœux, et de tout cœur je désire ardemment le moment où, une fois dissipées les divergences, tous d'accord, nous pourrions sûrement espérer une aide plus abondante de la part du Seigneur et une plus grande récompense pour nos fatigues. Personnellement je crois que l'origine de la désunion, que jusqu'à présent on déplore entre nous, provient du fait de ne pas avoir un chef à qui s'adresser [voir * page 318] et du *mutisme* en quantité excessive qui y règne ; et je ne suis pas, quant à moi, le seul à déplorer cette chose. Que V[otre] R[évérènde Seigneurie] agisse de manière à porter remède à ces inconvénients et sera enlevée la cause de la désunion.

Ce fut en toute conscience et avec un examen approfondi que j'ai pris la décision que je vous ai déjà fait connaître et je ne peux absolument pas la changer ; et au cas où les objets que j'ai laissés à l'Oratoire de Porta Nuova seraient source de désagrément, à peine arrivé à Turin, je les ferai enlever. Mais au cas où ils seraient dès à présent source de dérangement, je donnerai les ordres opportuns pour que, même en mon absence, ils soient enlevés. Pour l'avenir (si le Seigneur veut que j'emploie encore mes faibles forces au profit des Oratoires), de bon gré je m'adapterai à la décision prise de faire cause commune ; à savoir que, dans la personne du Directeur respectif, on considère comme faites à tous les Oratoires les offrandes faites à l'un [d'eux]

et, si le cas se présente, j'informerai les personnes bienfaitrices de l'esprit qui nous dirige et de la situation des Oratoires.

Je me réjouis beaucoup de ce que grâce aux soins de V[otre] R[évérènde Seigneurie] et du très cher Théol[ogien] Rossi l'Oratoire de Porta Nuova marche toujours bien. Quant à moi, bien qu'éloigné de corps, avec le cœur je suis toujours au milieu de vous et dans mes faibles prières je ne fais que recommander cette œuvre à Dieu ; et d'ici peu devant me rendre, comme je l'espère, à l'audience du Vicaire de J[ésus] Christ je demanderai pour les Directeurs et pour les garçons la sainte bénédiction.

Notre voyage jusqu'ici a été bon. Madame la Marquise jouit d'une bonne santé et elle fut très contente des bonnes nouvelles de ses établissements. M. Pellico, après quelques jours de maladie, va bien à présent. Que V[otre] S[eigneurie] prie pour moi et fasse aussi prier les garçons. Saluez tous les prêtres des Oratoires et dans l'espoir réconfortant d'avoir sous peu par la bonté de V[otre] S[eigneurie] d'autres nouvelles de la bonne marche des Oratoires, je me déclare avec le plus profond respect et avec l'effusion du cœur la plus ressentie

De V[otre] Seig[neurie] Très ch[ère]

Rome, 4 novembre 1851.

Très dév[oué] serviteur et l'ami toujours plus aff[ectionné]

D. PONTE PIERRE.

Pendant ce temps-là Don Bosco avait éprouvé une vive satisfaction à cause des lettres encycliques du 21 novembre par lesquelles le Pape avait accordé un jubilé : et avec ce dernier il se prépara à une joie encore plus grande.

Le jour du 8 décembre de cette même année 1851 se terminait la première décennie depuis le commencement de l'Oratoire, et le dimanche précédent D. Bosco le rappela aux jeunes

avec des paroles très affectueuses. Il aurait voulu célébrer ce dixième anniversaire de son Institution avec une particulière solennité ; mais la nouvelle église n'étant pas encore totalement prête, il se contenta de pousser dans leur ferveur ses élèves à remercier avec lui la Vierge Immaculée pour la maternelle bienveillance, avec laquelle elle les avait jusqu'alors entourés et protégés, et de raconter dans les grandes lignes les plus belles grâces reçues durant cet espace de temps ; il leur recommanda, pour donner une preuve de leur filiale gratitude, de s'approcher ce jour-là des Sacrements sacrés en l'honneur de Marie.

Tous consentirent ; et c'est sous le manteau de la Reine céleste que l'on commençait la seconde décennie. La première, on peut l'appeler période de naissance et d'enfance, la seconde, de croissance et de jeunesse.

Mais la première période finissait avec un fait que l'on peut dire précurseur du destin. Le Prof[esseur] Rayneri écrivait ceci dans l'un de ses écrits publié en 1898 en hommage à D. Bosco : « L'après-midi d'un dimanche de 1851, on avait fait une loterie ; les gagnants étaient nombreux, et à cause de cela ceux qui étaient contents étaient nombreux. Pour finir depuis le balcon D. Bosco jeta des bonbons à droite et à gauche, et ils étaient également nombreux ceux qui avaient la bouche toute sucrée. Il était facile que fussent redoublés par nous les hourras. D. Bosco, descendu du balcon, fut pris et levé comme en triomphe, ce qui était un signe de la plus grande joie, lorsqu'un jeune étudiant, appelé à devenir jeune abbé, dit : [—] O Don Bosco, si Vous pouviez voir toutes les parties du monde et en chacune d'elles beaucoup d'Oratoires ! — D. Bosco (il me semble le voir) tourna tout autour son regard plein de majesté, de douceur, et répondit : — Qui sait si ne doit pas venir le jour où les fils de l'Oratoire seront répandus à travers le monde entier ! — Il fut prophète ».

* “ *Un chef à qui s'adresser* ” : on pourrait aussi traduire : *un cap où se diriger*. De toute façon, D. Ponte semble, devant un certain *mutisme*, déplorer un manque d'orientations, de directives.

CHAPITRE XXVIII

Insuffisance de ressources pour la construction de l'église — Circulaire de l'Evêque de Biella — Généreuses subventions du Roi — La première grande loterie.

AU COURS des mois écoulés de cette année D. Bosco n'avait pas cessé un instant de se donner du mal pour construire son église. En août, l'édifice sacré sortait déjà de terre, haut de quelques mètres, lorsqu'il s'aperçut qu'étaient presque épuisées ses finances. Avec l'aide de quelques personnes méritantes il avait recueilli 35 mille liras. Mais celles-ci avaient fondu comme glace au soleil. Il fallut alors recourir à la charité publique. L'Evêque de Biella, Mgr [Jean]-Pierre Losanna [= Losana], en réfléchissant au fait que le nouvel édifice et l'Institution des Oratoires constituaient un avantage particulier pour les garçons maçons de son Diocèse qui résidaient pendant la majeure partie de l'année à Turin, invita ses Curés à y contribuer avec leur obole. Dans ce but il envoya lui-même la circulaire suivante :

T[rès] Rév[érend] Monsieur,

Le remarquable et pieux Prêtre D. Bosco, animé d'une charité vraiment évangélique, commença à rassembler les dimanches et les jours de fête à Turin tous les jeunes qu'il rencontrait, laissés

à l'abandon et disséminés sur les places et dans les rues de la longue et populeuse région qui s'étend entre le Faubourg de la Doire et le Martinetto, et à les recueillir dans un emplacement approprié, tant pour leur [offrir] un honnête divertissement que pour leur instruction et leur éducation chrétiennes. Sa sainte activité pleine d'ingéniosité fut telle que la Chapelle, installée en ce lieu, devint si exiguë par rapport aux besoins qu'actuellement elle ne serait pas suffisante pour contenir plus d'un tiers sur plus de six cents qui déjà y accourent. Poussé par l'amour d'un si grand bien [à faire], il se prépara à l'œuvre ardue de construire une Eglise correspondant aux besoins de son pieux projet, et il s'adressa donc à la charité des fidèles Catholiques, afin de pouvoir faire face aux trop lourdes dépenses qui sont nécessaires pour l'achever. C'est d'autre part avec une particulière confiance qu'il a recours à cette Province et à ce Diocèse par mon intermédiaire, étant donné que, sur plus de six cents qui déjà se réunissent autour de lui, et fréquentent son Oratoire, plus d'un tiers (au-delà de 200) sont des jeunes du pays de Biella, dont plusieurs même sont par lui recueillis dans sa maison et gratuitement pourvus de tout ce qui leur est nécessaire pour la nourriture et pour le vêtement, afin qu'ils puissent apprendre une profession. Donc non seulement un motif de charité, mais aussi un motif de justice réclament de notre part un tel secours, c'est pourquoi, en ce qui me concerne, je prie V[otre] Rév[érende] S[eigneurie] de bien vouloir informer vos bons Paroissiens sur cette affaire qui revêt tant d'intérêt, d'avoir recours aux personnes plus aisées, et de réserver un dimanche ou un jour de fête pour une [quête] d'aumônes à faire en Eglise dans ce but : la [quête] sera aussitôt transmise aux Services diocésains d'une manière sûre, et dans une enveloppe portant sur une étiquette tant la somme incluse que le lieu de sa provenance.

Tandis que les fils des ténèbres essaient d'ouvrir un temple pour y enseigner l'erreur, ce qui entraîne la perte de leurs frères (1),

(1) [L'Evêque] fait allusion au temple que les protestants étaient en train de construire à Turin dans l'Avenue Victor-Emmanuel.

les fils de la lumière fortunés manqueront-ils pour ouvrir une Eglise, afin d'y enseigner la vérité, ce qui entraîne leur salut, et [celui] de leurs frères, et surtout [s'il s'agit de] compatriotes ?

Par conséquent dans le vif espoir de pouvoir dès que possible, avec les offrandes qui nous parviendront, offrir une aide confortable à l'entreprise de cet homme de Dieu sur lequel on ne tarit pas d'éloges, et en même temps une attestation publique de la piété éclairée et reconnaissante de mes Diocésains envers une œuvre si sainte, si utile, ou plutôt si nécessaire par les temps qui courent, je saisis cette occasion pour me redire avec la plus grande estime et la plus grande affection

De V[otre] S[eigneurie] T[rès] Rév[érende]

Biella, le 13 septembre 1851.

Dév[oué] et Obl[igé] Serviteur

✕ J[ean]-PIERRE *Evêque.*

Cet appel produisit la somme de mille francs. Ce n'était pas un grand apport, mais le Souverain accomplissait sa promesse du 5 juillet.

Economat Général Royal Apostolique.

Au R[évérénd] Pr[être] Jean Bosco,

Au moyen d'une dépêche du Secrétariat Royal d'Etat pour les Affaires Ecclésiastiques [du Ministère] de la justice du 30 septembre à présent passé il a été notifié à l'Administration Générale de l'Economat R[oyal] Apostolique que S[a] M[ajesté] avait daigné accorder à V[otre] S[eigneurie] T[rès] R[évérénde] la somme de 10 000 livres [prises] sur cette caisse à Vous payer par versements successifs, c'est-à-dire 3 000 livres dès à présent et la somme restante dans les années suivantes et aux époques où cette caisse se trouvera en mesure de faire face aux paiements correspondants, ce subsidie étant à affecter de façon particulière à l'édification d'une Eglise pour l'établissement philanthropique que

Vous avez fondé pour les jeunes apprentis pauvres dans le secteur de Valdocco, comme aussi aux dépenses qui reviennent régulièrement pour l'éducation religieuse de ces jeunes ; ainsi que pour la subsistance des individus que, vu l'abandon dans lequel ils se trouvent, il y a lieu de recueillir en cet endroit.

J'en avise V[otre] S[eigneurie] afin que Vous Vous présentiez personnellement, ou bien que Vous chargiez quelque personne connue que Vous munirez de votre blanc-seing dûment légalisé, pour percevoir le montant du Mandat correspondant.

Turin, le 2 octobre 1851.

L'Econome Général Royal Apostolique
Ab[bé] MORENO.

Victor-Emmanuel accordait à D. Bosco une autre subvention très opportune quelques jours après. — [*Liste civile* : partie des dépenses de l'Etat destinée aux frais privés du Souverain et de la Cour].

Surintendance générale de la liste civile.

Turin, le 10 octobre 1851.

A M. le Théologien Bosco,

J'ai l'honneur de faire part à V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] que S[a] M[ajesté] a daigné, à l'audience du 5 de ce mois, prendre en considération la situation qui m'est indiquée dans votre lettre très appréciée et que j'eus personnellement l'honneur de lui soumettre, en accordant pour la construction d'une Eglise rattachée à votre établissement un subside de 1 000 livres.

Je m'empresse d'informer V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] de ce nouveau geste de la Générosité du Souverain, pour votre gouverne, en vue d'une décision opportune de votre part, afin qu'il Vous plaise de faire connaître l'époque où Vous désirez que soit effectué le paiement correspondant, et, en Vous priant de

bien vouloir m'indiquer la personne à l'ordre de laquelle, au moment convenable, pourra être établi le mandat nécessaire, j'ai l'honneur de me réaffirmer avec une considération bien distinguée

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Très dévo[ué] et Très ob[ligé] Serviteur
S. M. PAMPARÀ.

Mais D. Bosco, tandis qu'il remerciait le Roi de ses offrandes, cherchait à réduire le plus qu'il pouvait les dépenses et, devant encore payer à la Mairie les droits fixés pour l'expédition du permis de construire, il demandait dans une lettre du 22 octobre à en être dispensé. Le Maire lui répondait ainsi :

Turin, le 23 octobre 1851.

Ne pouvant selon les règles consenties accorder la remise des droits fixés pour l'expédition du permis, que V[otre] S[eigneurie] T[rès] Illustre et T[rès] R[évérènde] aurait dû retirer avant de faire entreprendre la construction de l'Eglise, qui en était l'objet, j'ai fait le nécessaire pour la gratuité de l'expédition, en en faisant couvrir le montant par la caisse à partir de fonds destinés à l'aide de bienfaisance, eu égard à la pieuse destination vers laquelle est orientée cette mesure.

Je Vous adresse donc dans ce pli le certificat lui-même de permis, qui doit rester auprès de la personne qui dirige la construction, afin d'éviter la contravention qui pourrait être dressée au cas où ce document ne serait pas exhibé à la demande des agents municipaux autorisés à [faire] cela.

Et avec l'espoir que vos sollicitudes religieuses pourront trouver un prompt accomplissement, j'ai l'honneur de me réaffirmer avec une considération très respectueuse et appropriée...

Le Maire G. BELLONE [= Bellono].

Mais l'argent n'était jamais en quantité suffisante, bien qu'avec un acte du 20 novembre 1851 passé devant le notaire Turvano, il vendît à Jean Emanuel 1,99 are [199 mètres carrés] du terrain provenant du Séminaire pour 1 573 livres. Toutes ces sommes ne furent toutefois que quelques gouttes d'eau sur un terrain desséché. C'est pourquoi il fut nécessaire d'avoir recours à un autre moyen. Ce fut alors que Don Bosco entreprit la première grande loterie d'objets qu'il avait imaginée, c'est-à-dire d'objets provenant de petits dons en grand nombre qu'il espérait de la générosité des Catholiques. La réalisation de ce projet était extrêmement pénible, mais indirectement il en avait déjà préparé la réussite.

D. Bosco était infatigable pour demander des secours aux autorités gouvernementales, humble dans les manières, mais avec la franchise de quelqu'un qui travaillait efficacement pour le bien public. C'est pourquoi il frappait à toutes les portes, entraînait dans tous les bureaux, se présentait à chaque ministère, faisait appel à la Province et à la Mairie, s'adressait aux membres de la famille royale. Chaque branche de l'Administration de l'Etat avait reçu ses multiples requêtes. Souvent il en écrivait jusqu'à dix par semaine, et en général il était exaucé. Beaucoup de dons étaient effectués à travers des mandats de seulement 10, 15, 20 livres, et avec ceux-ci il se présentait aux bureaux de trésorerie pour encaisser, et il était toujours accueilli avec entière politesse.

Cependant pour obtenir ce qu'il avait l'intention [d'atteindre], il devait s'astreindre à un grand nombre de fatigues, d'humiliations et d'ennuis. Il fallait des connaissances, des amitiés, des personnes capables de le recommander, et donc des visites et des lettres continuellement. Toutes les fois qu'on changeait un ministre, un maire, un préfet, un chef de bureau, il devait trouver le moyen d'approcher le [nouveau] pour se le rendre favorable. Et ensuite mettre en mouvement des connaissances, des protecteurs, et toujours des lettres et toujours des visites. Ce qui lui importait n'était pas tellement que le subside reçu fût grand ou petit, mais plutôt que le subside donné fût l'é-

quivalent d'une approbation de l'autorité pour son œuvre. Il prévoyait le cas d'hostilité, et il voulait pouvoir répondre : — C'est vous qui m'avez jusqu'ici aidé, et vous ne pouvez pas détruire ce qu'un jour vous estimiez être conforme aux lois et digne de votre protection.

De fait, il réussissait dans ce qu'il avait l'intention [d'atteindre], et la loterie en fut une preuve.

Il commença à faire des recherches pour [trouver] les personnes méritantes à même de vouloir l'aider dans cette entreprise de charité. Quarante-six [hommes] de condition diverse, des artisans, des messieurs riches et des prêtres, parmi lesquels en premier le Théol[ogien] Chev[alier] Anglesio, Directeur de la Petite Maison de la Divine Providence, acceptèrent d'être Organisateurs ; quatre-vingt-six dames de la bourgeoisie et de la noblesse, et parmi celles-ci, et pas la dernière, la Marquise Marie Fassati, née de Maistre, dame [de cour] de S[a] M[ajesté] la Reine Marie-Adélaïde, consentirent avec plaisir à être Organisatrices. Dans le même temps D. Bosco formait et établissait le Comité qu'il devait présider. Furent membres de ce [Comité] :

Arnaud de S[an] Salvatore, comte César.

Baricco T[héologien] Pierre, *adjoint au m[aire]*, secrétaire.

Bellingeri Av[ocat] Gaétan.

Blanchier Chev[alier] Frédéric, *ingénieur*.

Bocca Frédéric, *entrepreneur*.

Borel T[héologien] Jean, *supérieur du Refuge*.

Bosco D. Jean, *directeur de l'Oratoire*.

Bossi Amédée, *commerçant*.

Cappello chev[alier] Gabriel, *dit Moncalvo, conseiller municipal*.

Cotta chev[alier] Joseph, *sénateur du Royaume, conseiller municipal, trésorier*.

Cottin Hyacinthe, *intend[ant], cons[eiller] mun[icipal]*.

D'Agliano de Caravonica Chev[alier] Laurent.
 Dupré Chev[alier] Joseph, *cons[eiller] mun[icipal]*.
 Gagliardi Joseph, *quincaillier*.
 Murialdo T[héologien] Robert, *chap[elain] de cour*.
 Ortalda T[héologien] Jos[eph], Chan[oine], *directeur de l'œuvre pie de la Prop[agation] de la Foi*.
 Ritner Victor, *estimeur en orfèvrerie*.
 Rocca Av[ocat] Louis, *cons[eiller] mun[icipal]*.
 Ropolo Pierre, *serr[urier]*, *cons[eiller] mun[icipal]*.
 Scanagatti Michel.

Une fois achevées toutes les démarches nécessaires pour cette organisation, il présentait des mémoires pour obtenir l'approbation gouvernementale.

Turin, décembre 1851.

Très ill[ustre] m[onsieur] l'Intendant,

Les soussignés, désireux de procurer une longue durée à l'Oratoire S[aint]-François de Sales dont il est fait mention dans la circulaire jointe à cette lettre, s'apercevant que devenait chaque jour plus malcommode le local qui avait été affecté à l'usage de chapelle, en raison du nombre toujours croissant des jeunes qui y viennent pour accomplir les devoirs religieux les dimanches et les jours de fête et pour recevoir une bonne éducation intellectuelle et morale, décidèrent de construire une église plus digne et plus vaste. S'étant mis courageusement à l'œuvre au moyen d'offrandes privées, ils purent la mener jusqu'à l'achèvement du toit. Mais les travaux qui restent encore à faire requièrent une somme considérable et ils ne veulent pas laisser l'entreprise inachevée : aussi eurent-ils l'idée de faire un appel au public pour des gestes de bienveillance, afin de recueillir auprès de personnes charitables le plus grand nombre possible d'objets, pour en faire ensuite une loterie publique.

En obéissance à la loi du 24 février 1820, modifiée par les [lettres] patentes royales du 10 janvier 1833 et par les instructions publiées par l'Administration Générale des Finances R[oyales] en date du 24 août 1834, les soussignés recourent à V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] en invoquant votre approbation pour la loterie projetée.

Dans ce but ils ont l'honneur de Vous présenter, aux termes des instructions citées, un projet de Circulaire dans laquelle sont brièvement tracés l'histoire et le but de la Pieuse Institution et se trouve indiqué le moyen sur lequel ils ont l'intention de s'appuyer pour la collecte des dons : ils y joignent aussi la planification de la loterie.

Tout profit que l'on pourra retirer de la loterie envisagée sera dédié à l'achèvement de la nouvelle chapelle ; par ailleurs les fonds qui seront recueillis resteront auprès du Sénateur Cotta : ayant, lui aussi, signé cette lettre, il accomplira les fonctions de trésorier.

Prêts à donner à ce sujet toute explication complémentaire, les soussignés déclarent s'en remettre en toute chose aux dispositions des Instructions précitées de l'Administration des Finances.

Persuadés que V[otre] S[eigneurie] voudra bien accorder l'approbation implorée, pour le bien d'une œuvre modeste certes, mais tout autant avantageuse pour la pauvre jeunesse populaire, ils Vous expriment à l'avance les plus vifs remerciements.

Suivent les signatures.

La planification présentée pour la loterie était la suivante :

1. On recevra avec reconnaissance n'importe quel objet artisanal, industriel, c'est-à-dire des travaux de broderie et de tricot, des tableaux, des livres, des tissus de drap, de toile et des choses semblables.

2. Au moment de la remise de l'objet, sera délivré un récépissé, papier sur lequel seront décrits la qualité du don et le nom du

donateur, à moins que ce dernier n'aime conserver l'anonymat.

3. Les billets de la loterie seront émis en nombre proportionné à la valeur des objets, et dans les limites indiquées par la loi, c'est-à-dire avec le bénéfice du quart.

4. Les billets seront détachés d'une feuille à souche, et seront munis de la signature de deux membres du Comité. Leur valeur est de 50 centimes.

5. On fera l'exposition publique de tous les objets au cours du prochain mois de mars, et elle durera sur l'étendue d'au moins un mois. Il sera donné avis, dans la *Gazzetta Officiale* [Journal Officiel] du Royaume, du moment et du lieu où se fera cette exposition. Sera également indiqué le jour qui sera fixé pour le tirage public des numéros gagnants.

6. Les numéros seront tirés un à la fois. S'il arrive que par erreur on en tire deux, on ne les lira pas, mais ils seront remis dans l'urne.

7. On tirera autant de numéros qu'il y a de lots à gagner. Le premier numéro gagnera l'objet correspondant marqué du numéro 1 ; de même le second, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on ait tiré autant de numéros qu'il y a de lots.

8. Dans le *Giornale Officiale* [Journal Officiel] du Royaume seront publiés les numéros gagnants, et trois jours après on commencera la distribution des lots.

9. Les lots non retirés après trois mois seront considérés comme cédés au bénéfice de l'Oratoire.

M. l'Intendant Général de Turin accordait, par son décret du 9 novembre 1851, la permission désirée, et [celle-ci] était transmise à D. Bosco par la Mairie.

A D. Bosco, Directeur de l'Oratoire Saint-François de Sales, qui fonctionne, les dimanches et les jours de fête, à l'extérieur de la Porte de Suse, dans le Quartier Valdocco.

VILLE DE TURIN.

Turin, le 17 décembre 1851.

Je transmets à V[otre] S[eigneurie] T[rès] Révérende une copie du Décret de l'Intendance par lequel on autorise la loterie d'objets implorée par Vous à l'avantage de l'Oratoire S[aint]-François de Sales, qui fonctionne les dimanches et les jours de fête.

D'autre part comme le décret établit que la Direction de cette loterie doit toujours bien s'entendre avec monsieur le Maire de Turin, qui est chargé de surveiller l'accomplissement des mesures relatives, je prie V[otre] S[eigneurie] de daigner envoyer à cette Mairie la copie de tous les papiers que Vous avez présentés à l'Intendance Générale, et de tout autre document relatif à cette démarche, afin que puisse avoir lieu la surveillance imposée, et que tout procède avec la régularité voulue.

Je saisis l'occasion pour réaffirmer que je Vous porte toute l'estime voulue

L'adjoint au maire
BARICCO.

D. Bosco s'empressa de publier, en indiquant la date du 20 décembre 1851, l'appel du Comité à la pitié des concitoyens, approuvé par l'Intendance Générale.

Très illustre Monsieur,

Une modeste œuvre de bienfaisance fut entreprise, il y a dix ans, dans la circonscription de cette ville sous le titre d'*Oratoire S[aint]-François de Sales*, orientée uniquement vers le bien intellectuel et [le bien] moral de cette partie de la jeunesse qui,

à cause de l'incurie des parents, à cause de la fréquentation habituelle d'amis pervers ou à cause du manque de ressources pécuniaires, se trouve exposée à un continuel danger de corruption. Quelques personnes, qui aiment la bonne éducation [des gens] du peuple, virent avec douleur que devenait chaque jour plus grand le nombre des jeunes oisifs et mal conseillés qui, vivant d'aumône ou de fraude en traînant dans les carrefours et dans les rues, sont un poids pour la société et souvent un instrument pour faire toute sorte de mal. Elles virent aussi avec un sentiment de profonde tristesse un grand nombre de ceux, qui se sont dédiés avec application à l'exercice des métiers et des industries de la ville, gaspiller le dimanche et les jours de fête dans le jeu et dans les excès le maigre salaire gagné au cours de la semaine et, désireuses de porter remède à un mal dont sont à craindre de très funestes conséquences, elles décidèrent d'ouvrir une maison de réunion dominicale où les uns et les autres pourraient avoir tout le loisir de satisfaire aux devoirs religieux, et recevoir en même temps un enseignement, un message, un conseil pour conduire chrétiennement et honnêtement leur vie. Fut donc fondé un Oratoire dédié à Saint François de Sales avec les ressources que fournit la charité de ces [âmes] généreuses qui ont l'habitude de faire des largesses en tout ce qui vise le bien public ; il s'organisa autant qu'il était nécessaire pour célébrer les cérémonies religieuses, et pour donner aux jeunes une éducation morale et [une éducation] civique ; divers petits jeux capables de développer les forces physiques et de recréer honnêtement l'esprit furent aussi adoptés, et ainsi on chercha à rendre utile et en même temps agréable leur séjour en ce lieu.

Il est difficile de dire avec quelle faveur a été accueillie l'invitation, que l'on fit aux jeunes gens sans aucune publicité et de cette manière seulement que l'on souhaite entre les personnes d'une même famille, de venir tous les dimanches et les jours de fête à l'Oratoire ; ce qui encouragea à agrandir l'enclos et à y

introduire avec le temps les améliorations qu'une charité ingénieuse et prudente put suggérer ; c'est pourquoi on commença à enseigner d'abord les dimanches, et puis chaque soir pendant la saison hivernale, la lecture, l'écriture, les éléments de l'arithmétique et de la langue italienne, et une étude particulière fut mise en place pour rendre familier à ces jeunes gens pleins de bonne volonté l'usage des mesures légales dont, étant pour la plupart engagés dans des métiers, ils sentaient le plus grand besoin.

Inculquer dans leurs cœurs l'affection envers les parents, la bienveillance fraternelle, le respect envers les autorités, la reconnaissance envers les bienfaiteurs, l'amour de l'effort à fournir, et plus que toute autre chose instruire leurs esprits dans les doctrines catholiques et morales, les retirer de la mauvaise voie, leur infuser la sainte crainte de Dieu, et les accoutumer de bonne heure à l'observance des préceptes religieux, voilà ce pour quoi pendant deux lustres, par des prêtres et des laïcs pleins de zèle, est fourni un travail assidu et sont voués les plus grands soins. Ainsi, tandis qu'il y a des gens qui de façon louable s'emploient à répandre les lumières de la science, à faire progresser les arts et les métiers, à être favorables aux industries et à éduquer les jeunes gens aisés dans les collèges et dans les lycées, dans le modeste Oratoire Saint-François de Sales on distribue largement l'instruction religieuse et [l'instruction] civique à ceux qui, bien qu'ils aient été moins favorisés par la fortune, ont aussi la force et le désir d'être utiles à eux-mêmes, à leurs familles et au pays.

Cependant, reconnaissant [qu'était devenu] malcommode en peu de temps, à cause du nombre toujours croissant des jeunes, le local qui avait été affecté à l'usage de chapelle, et ne voulant pas laisser à moitié chemin une entreprise aussi bien engagée, les Organisateur, remplis de confiance dans la générosité de leurs concitoyens, décidèrent de commencer un bâtiment plus vaste et mieux approprié au besoin, et d'assurer de cette façon la durée d'une institution éducative aussi utile. Fut supprimé tout retard,

on surmonta les incertitudes, et avec courage on jeta les fondations du nouvel Oratoire.

Les offrandes, les cadeaux, les encouragements de toute espèce ne manquèrent pas jusqu'à présent, et l'on progressa tellement dans le travail que dans l'espace de quelques mois on put parvenir à la formation du toit.

Mais pour mener à terme l'édifice, les ressources ne suffisent plus, et il est nécessaire que l'inépuisable charité du public vienne au secours des gestes de bienfaisance de personnes privées. C'est dans ce but que les Organiseurs, soussignés, de cette œuvre charitable s'adressent à V[otre] S[eigneurie] en invoquant votre contribution, et en Vous proposant un moyen qui, ayant déjà été employé avec un bon résultat dans d'autres Institutions méritantes, n'échouera certainement pas pour l'Oratoire S[aint]-François de Sales. Ce moyen consiste dans une loterie d'objets, que les soussignés eurent l'idée d'entreprendre pour faire face aux dépenses d'achèvement de la nouvelle chapelle, et à laquelle V[otre] S[eigneurie] voudra bien, il n'y a pas de doute, prêter son concours, en réfléchissant à l'excellence de l'œuvre à laquelle elle est destinée.

Quel que soit l'objet qu'il plaira à V[otre] S[eigneurie] d'offrir, en soie, ou en laine, ou en métal, ou en bois, ou bien un ouvrage d'un artiste réputé, ou d'un modeste ouvrier, ou d'un artisan laborieux, ou d'une dame charitable, tout sera accepté avec gratitude, parce qu'en fait d'action de bienfaisance toute petite aide est une grande chose, et parce que les offrandes même légères d'un grand nombre peuvent, regroupées, suffire à achever l'œuvre désirée.

Les soussignés ont confiance dans la bonté de V[otre] S[eigneurie], sûrs que la pensée de contribuer à la bonne éducation de la jeunesse laissée à l'abandon ne pourra manquer d'inviter votre cœur à subvenir d'une manière ou d'une autre. Du reste, puissent servir à recommander auprès de Vous la pieuse institution, les gestes singuliers de bienfaisance avec lesquels des personnes de toute catégorie et de tout rang en ont encouragé

l'implantation et favorisé l'extension. Puisse surtout servir le vœu émis par le premier Corps législatif de l'Etat qui, après avoir pris en bienveillante considération [cette institution], nommait une Commission spéciale pour obtenir sur elle des renseignements précis et, après en avoir reconnu l'utilité, la recommandait chaudement au Gouvernement du Roi. Puissent également servir le généreux subside décrété à son avantage pendant deux années consécutives avec un vote unanime de la Mairie turinoise, la particulière largesse avec laquelle S[a] M[ajesté] le Roi et S[a] M[ajesté] la Reine daignèrent lui venir en aide, et la spéciale bienveillance avec laquelle de vénérables Prélats et de très distingués personnages se plurent à la recommander à la charité publique.

Les soussignés présentent à V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] des remerciements anticipés pour l'aimable coopération que Vous voudrez apporter pour le bon résultat de la loterie projetée, et ils implorent pour Vous toute bénédiction venant du Ciel.

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Très obl[igés] Serviteurs

LES ORGANISATEURS ET LES ORGANISATRICES.

Au bas de la feuille de cet appel étaient imprimés les noms de Messieurs les Organiseurs et de Mesdames les Organisatrices, avec le post-scriptum : « Les objets seront reçus par Messieurs les Organiseurs et par Mesdames les Organisatrices et pour une plus grande commodité on pourra les déposer chez Messieurs :

Gagliardi Joseph, quincaillier, en face de l'Eglise de la Basilique [Saints-Maurice-et-Lazare] — Chiotti Charles, march[and] de faïence et de porcelaine, dans [la rue] Dora Grossa en face de l'Eglise des S[aint]s-Martyrs — Pianca et Serra, march[ands], rue Notre-Dame-des-Anges, maison Pomba n. 6 — Hyacinthe Marietti, impr[imeur]-libraire, sous les arcades de l'Université [rue du Pô] ».

Ainsi D. Bosco, à travers l'envoi tous azimuts de quelques milliers de ces invitations à la charité dont on vient de parler, sanctifiait aussi les Fêtes de Noël.

CHAPITRE XXIX

Le premier réfectoire des jeunes — Changement de système dans la distribution de la nourriture — Différentes catégories de jeunes — Le premier règlement intérieur : les dortoirs — Deux lettres pour des acceptations de jeunes — Tolérance paternelle — Cagliero commence l'étude de la musique — Tendresse maternelle — Marguerite et les malades.

AU début de 1851 les pensionnaires ne se dispersaient plus dans la cour ou dans la maison pour manger la soupe lors des repas de midi et du soir, mais ils commencèrent à s'asseoir à quelques tables disposées sous un hangar et, comme beaucoup avaient grandi en âge, on avait accordé en plus à tous un petit pain pour le petit déjeuner. Mais en 1852 il y eut un autre progrès. D. Bosco cessa la distribution des 25 centimes par jour à chaque jeune, parce que certains, ne sachant pas bien mener leur barque, les dépensaient en friandises, en restant ensuite sans pain. Ayant supprimé les petits récipients, il les remplaça par des assiettes creuses en étain de grande capacité, et à partir de ce moment-là le pain fut fourni par le service de distribution de la maison : on ajoutait régulièrement pour le repas de midi, le jeudi et le dimanche, quelque morceau d'un plat de résistance. Plus tard, on distribuait tous les jours, le midi, le plat de résistance ou les fruits et, lors des fêtes, un verre de vin.

D. Bosco s'ingéniait autant qu'il le pouvait pour donner à ses jeunes la nourriture nécessaire ; et il n'arriva jamais que

celle-ci manquât, pas tellement raffinée, mais saine et abondante. La soupe et le pain étaient toujours à la pleine disposition de tous, qui en mangeaient à satiété. On veillait cependant à ce que du pain ne fût pas emporté en dehors du réfectoire, et pour atteindre ce but on accorda une moitié de petit pain pour le goûter. D. Bosco marchandait pour que le pain fût de première qualité et, comme le Chev[alier] Cotta lui avait suggéré de nourrir ses jeunes avec des *gressins*, il voulut faire l'essai pendant une semaine. Mais, s'apercevant que cet aliment, quoique des plus raffinés, ne lui donnait pas satisfaction parce qu'il fallait le manger avec lenteur car il était sans mie, il arrêta aussitôt. Lors des solennités et des fêtes de la maison il leur accordait quelque chose de plus : ordinairement cela consistait dans ce qu'on met sur le pain au petit déjeuner, dans un modeste hors-d'œuvre et un bon verre au repas de midi. Egalement pour le vêtement il ne laissait rien manquer aux plus pauvres.

Pour la plus grande partie, les jeunes avaient des conditions de vie à l'Oratoire meilleures que celles qu'ils pouvaient avoir dans leurs propres familles, et ils étaient en pension gratuite. En général D. Bosco donnait la préférence aux orphelins les plus nécessiteux et laissés à l'abandon, exposés au danger de commettre des délits, ou à être corrompus par les scandales qui les touchaient en famille, ou à rester pris dans les filets de quelque mauvais compagnon. Il disait tout ému et les larmes aux yeux : — Pour ces jeunes je ferai n'importe quel sacrifice : je donnerais même volontiers mon sang pour les sauver. — Et il recommandait à ses collaborateurs la même compassion.

Cependant il exigeait quelque légère contribution financière de la part de ceux qui avaient encore leurs parents, ou possédaient quelque avoir, ou avaient des bienfaiteurs : il avait l'habitude de dire qu'il n'est pas juste de subvenir aux besoins de ces jeunes-là à travers les œuvres publiques de bienfaisance, qui doivent servir seulement pour ceux qui se trouvent dans une véritable nécessité. Cependant la subsistance de n'importe lequel d'entre eux était toujours plus coûteuse que ce qu'il aurait pu

verser ; ce à quoi D. Bosco suppléait avec les secours qui lui étaient fournis par la Providence.

Ce qu'il leur donnait était donc supérieur à ce à quoi ils auraient pu prétendre et de nombreuses fois lui-même blâmait le système de certaines Institutions modernes suivant lequel les jeunes pensionnaires pauvres reçoivent des conditions de vie supérieures à leur situation et ensuite, devant sortir de l'Institution, ils ne s'adaptent pas à certaines privations, ce qui entraîne pour eux un dommage matériel et même moral.

Il y avait aussi à l'Oratoire en ces premiers temps d'autres jeunes gens qui appartenaient à des familles plutôt aisées : celles-ci priaient D. Bosco d'accepter leurs enfants pour leur éducation, étant disposées à contribuer avec une pension même importante ; et ces [jeunes gens] avaient des conditions de vie spéciales. D. Bosco les admettait à la table de ses jeunes abbés, pour leur faire recevoir un bon exemple. Mais cette exception ne fut pas de longue durée, c'est-à-dire [qu'elle dura] jusqu'au moment où D. Bosco ouvrit d'autres collèges dans ce but en 1860 et 1863.

Mais entre les étudiants et les apprentis, [entre] qui payait la pension et qui ne la payait pas ou bien versait une rétribution exigüe, entre jeunes abbés et pensionnaires régnaient la plus vive amitié et la plus sincère égalité. D. Bosco faisait se lier tous les cœurs. Bon comme la plus aimante des mères, juste, sans partialité en faveur de quelqu'un, affectueux même envers les personnes destinées à servir, sachant apprécier et rémunérer les mérites, vigilant envers les malades, prêt à secourir les nécessiteux, pacificateur charmant dans les petites discordes en disant : Que celui qui a la plus grande prudence en fasse usage, il souffrait lorsque les jeunes s'éloignaient, même pour un court instant, et il se servait de tous les moyens ingénieux pour les garder près de lui pendant les vacances, même gratuitement, parce qu'il craignait de les voir, *s'ils s'en allaient avec des ailes, revenir avec des cornes.*

Mais la rare tranquillité, que les jeunes généralement sains et robustes goûtaient grâce à ses attentions, n'arrivait pas

sans quelques situations désagréables : la soupe qui, vu la grande quantité, n'était pas toujours selon tous les goûts, les locaux exigus et pauvres, les élèves en trop grand nombre pour que sa maison pût les contenir à l'aise et plusieurs autres désagréments qui ne dépendaient pas de la volonté et de la diligence de D. Bosco. Toutefois l'amour que les jeunes portaient envers l'Oratoire, même ceux qui payaient une pension, est une chose incroyable. Aujourd'hui encore les élèves des temps anciens le racontent, et parmi eux le Chan[oine] Ballesio : « La soupe et le plat de résistance n'étaient pas à la hauteur des temps. En pensant à la manière dont on mangeait et dont on dormait, nous nous étonnons à présent d'avoir pu alors passer par là sans en souffrir quelquefois et sans nous lamenter. Mais nous étions heureux, nous vivions d'affection. On respirait dans un monde d'idées splendides, qui nous remplissait complètement de lui, et nous ne pensions pas à autre chose ».

D. Bosco, cette année-là, avait également commencé à établir quelques règles disciplinaires, puisque, dans les débuts de l'Oratoire, il n'y avait pas de règlements écrits. Comme il n'y avait à l'intérieur [de l'Oratoire] ni écoles, ni ateliers, la classification des jeunes était faite à partir des chambrées, et c'est pourquoi en chaque dortoir fut affecté un jeune abbé ou un jeune homme comme assistant et fut affiché un tableau qui contenait les articles à observer dans la maison. En voici la teneur.

1. Tout jeune devra obéir à l'assistant ou à celui qui le remplace : ceux-ci sont obligés de rendre compte de tout ce qui est fait et de tout ce qui est dit dans le dortoir.

2. On ne peut, sans permission, introduire dans le dortoir aucune personne, même un parent : et les jeunes d'un dortoir ne peuvent pas non plus aller dans celui des autres sans une permission spéciale des Supérieurs.

3. Que chacun fasse en sorte de donner le bon exemple aux

compagnons, en particulier dans la fréquentation des Sacrements, en s'en approchant au moins tous les quinze jours.

4. Que chacun ait soin de la propreté tant de sa personne que du dortoir.

5. Le soir, après la récitation des prières, que l'on vienne aussitôt dans la chambre et que l'on ne reste pas à tourner dans la cour : on observera ensuite un silence rigoureux pour ne pas déranger ceux qui ont besoin de se reposer.

6. Le matin, au signal du lever, chacun s'habillera avec la plus grande modestie, en observant le silence exigé.

7. Il est strictement interdit de vendre ou d'acheter n'importe quel objet ou de garder de l'argent près de soi. Quiconque aurait de l'argent doit le remettre au Préfet, qui en tiendra le compte et le fournira dans les cas de besoin.

8. Il est aussi interdit d'écrire sur les murs de la maison, de planter des clous ou de casser quelque chose sous le moindre prétexte.

9. On recommande la charité fraternelle et, pour cela, de supporter patiemment les défauts des compagnons et de ne jamais les offenser.

10. Sont rigoureusement défendus tout acte inconvenant et toutes sortes de mauvaises conversations.

11. Que celui qui observera ces règles soit béni par le Seigneur. Que chacun se rappelle que celui qui commence à vivre en bon chrétien pendant sa jeunesse, mènera une bonne vie jusqu'à sa vieillesse, et Dieu le gardera jusqu'à cet âge.

N. B. Ce règlement sera lu d'une voix claire le premier dimanche de chaque mois à tous ceux du dortoir.

JEAN BOSCO *Pr[être]*.

Ce règlement, par lequel les jeunes étaient appelés les *filis de la maison* dans l'original primitif, fut peu à peu pas mal modifié et réduit à la forme exposée ci-dessus.

Les jeunes en ces temps mémorables jouissaient d'une liberté extrêmement grande : ils étaient comme en famille. Mais au fur et à mesure que surgissait un besoin ou que naissait un désordre, D. Bosco, graduellement restreignait la liberté à l'aide de quelques nouvelles règles opportunes. Et les jeunes, reconnaissant la nécessité de ces nouvelles mesures, s'y assujettissaient volontiers, mais ils les reprochaient à ceux qui avec leurs manquements en avaient été la cause. Ainsi une à une, à divers intervalles, furent établies les règles disciplinaires qui forment à présent [1904] le règlement des Maisons Salésiennes.

Chaque chambrée ou [chaque] dortoir étaient sous la protection d'un Saint patron, dont le nom était écrit sur la porte d'entrée et chaque année les jeunes qui en faisaient partie célébraient la Fête [de ce Saint] en s'approchant tous des Sacrements, et, une fois la permission obtenue, en décorant et en ornant de lumières l'image du Saint, en chantant des hymnes, en récitant des prières devant cette [image]. Ils choisissaient l'heure de la journée ou du soir susceptible de moins déranger l'horaire général et invitaient les Supérieurs. Était présent un président de la fête choisi par eux, et un jeune homme ou un jeune abbé faisait le panégyrique. Parfois on donnait à poser un baiser sur la relique. C'était là un moyen qui, joint aux autres, allumait de plus en plus la ferveur de la dévotion. On considérait la chambrée comme un sanctuaire. Dans chaque dortoir, et ensuite dans les salles d'étude, D. Bosco prescrivit qu'il y eût le coquillage avec l'eau bénite, dont on faisait usage. Il y avait le petit autel avec la statue de Notre-Dame et le crucifix. Tous les jours du mois de mai on récitait avant de se coucher une petite prière devant la représentation de Marie, ornée de nombreuses lumières et de tentures. Ces coutumes furent réduites parce que l'on plantait trop de clous dans le mur, mais elles durèrent longtemps. Parfois les fêtes du Saint Patron de la chambrée donnaient lieu en celle-ci à une belle séance récréative et culturelle, en la présence de D. Bosco lui-même. Nous avons trouvé et nous conservons quel-

ques sonnets composés et récités au cours de différentes années successives par les jeunes étudiants de la chambrée Saint-Augustin en l'honneur du grand Evêque d'Hippone et dédiés à D. Bosco, à Don Alasonatti Victor, et à l'un de leurs présidents, Berruto Jean.

Pour ce qui est de l'ordre général, D. Bosco vit l'importance qu'il y eût, dans la maison, un représentant permanent de son autorité : et, lorsqu'il devait s'éloigner de Turin pendant quelques jours, il invitait, comme il l'avait fait l'année précédente, aussi en 1852 D. Grassino à habiter à Valdocco.

Son zèle et sa prudence lui suggéraient les mesures dites, tandis que sa charité envers les jeunes paraissait aussi à travers les lettres qu'il écrivait à ceux qui les recommandaient.

Le Rév[érend] Don François Puecher, de l'Institut de la Charité, par lettre depuis Stresa, lui souhaitait la bénédiction de Dieu sur sa loterie, le saluait en union avec le Théol[ogien] Gastaldi et, au nom de l'Ab[bé] Rosmini, disposé à payer une pension mensuelle, il lui recommandait un jeune. D. Bosco répondait le 16 Février 1852. « A la suite de la lettre de V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et très ch[ère], j'ai aussitôt fait venir le jeune garçon C... Je me suis attendri rien qu'à le voir ; il a exactement l'aspect de quelqu'un qui souffre la faim dans son corps et dans son âme ; cependant son caractère me parut excellent, de sorte que je lui ai dit de venir chez moi au cours de cette semaine, afin de le garder quelques jours à titre d'essai, sans lui en dire plus. Je suis d'avis de l'envoyer quelque temps encore en classe pour mieux connaître si le Seigneur l'appelle aux études ou à un métier... Quoi qu'il en soit, je compte conserver ici ce jeune parce que je m'aperçois que le besoin est trop grave ». Et, quelque temps après, il écrivait au Rév[érend] D. Gilardi : « Le jeune C... est très remarquable dans la bonne conduite et dans la piété ; il montre un penchant pour l'état ecclésiastique, tient les premières places dans le troisième cours de grammaire latine ; il donne de bons espoirs à son sujet pour

l'avenir ; mais il approche seulement de quatorze ans ; il faut faire en sorte qu'il continue ses études ».

Il adressait une autre lettre au C[hevalier *] Xavier Provana de Collegno — [* il sera Comte à partir de 1884].

Très ill[ustre] Monsieur,

Je comprends totalement combien il est important que nous nous occupions du jeune recommandé par la bonté de V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et je Vous assure que je lui porterai tout l'intérêt possible.

Si ce n'est que je me trouve dans un moment bien difficile, ayant peu de ressources et étant tout à fait privé de locaux, toutefois donnez-moi cinq ou six jours de temps, et je ferai en sorte de lui trouver quelque occupation, et ensuite de le placer ou ici ou chez quelque autre personne sûre.

Je Vous remercie de tout cœur du bon souvenir que Vous conservez pour moi, recommandez-moi au Seigneur et agréez que je me dise avec la plus grande vénération

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Turin, 21 février 1852.

Très obl[igé] serviteur
BOSCO JEAN *Pr[être]*.

Entre-temps les cours de latinité donnaient d'excellents fruits. Le jeune Cagliari, lui aussi, faisait preuve d'une belle intelligence et d'une humeur joyeuse. Toujours le premier dans les jeux et dans les divertissements, chef et maître de gymnastique, et entreprenant au plus haut degré.

Mais son tempérament fougueux, il ne semblait pas dans les débuts qu'il fût possible de le modérer. En particulier lorsqu'il se rendait aux cours, il n'y avait pas moyen qu'il pût se plier à aller de conserve avec les autres compagnons. Le jeu[ne abbé] Rua, qui était chargé de la surveillance, ne réussissait pas à le tenir dans les rangs. A peine sorti de l'Oratoire, il courait

jusqu'à la place [de] Milan où étaient les charlatans, donnait un coup d'œil sur les jeux et, lorsque les compagnons arrivaient à la porte du prof[esseur] Bonzanino, ils trouvaient Cagliero qui déjà les attendait tout trempé de sueur.

Rua lui disait souvent : — Pourquoi ne viens-tu pas avec les autres ?

— Oh, la belle affaire ! ça me plaît davantage à moi comme ça ; quel mal y a-t-il à passer par une route plutôt que par une autre ?

— Et l'obéissance ?

— L'obéissance ? Ne suis-je pas ponctuel pour arriver aux cours ? Et même est-ce que je n'arrive pas toujours avant les autres ? Moi, le travail, je le fais, la leçon, je la sais toujours ; donc pourquoi vous ennuyer pour ces bricoles ?

Et il continuait à aller seul, pour le plaisir fou de voir les charlatans. Quelqu'un proposa à D. Bosco qu'il serait mieux d'envoyer chez lui un jeune qui aimait si peu la discipline ; mais D. Bosco, qui avait en très grande estime la franchise de Cagliero, ne voulut rien savoir. En effet, l'année suivante, le jeune Cagliero, après quelques avertissements de D. Bosco, devint plus respectueux de la règle et ne tarda pas à être le modèle de tous.

La nature l'avait doté de nombreuses et belles qualités, et D. Bosco, qui avait découvert en lui une heureuse disposition pour la musique, lui en enseigna les premiers rudiments et le confia au jeune abbé Bellia pour qu'il continuât à l'exercer. Il désirait former un maître [de musique] capable d'écrire des choses faciles pour les [gens du] peuple, et il le fit s'appliquer sérieusement à cette étude, grâce à une bonne méthode dont on vit rapidement les résultats. Un jour, vint à être absent celui qui pour marquer un jour de fête jouait de l'harmonium à l'église. Qui jouera à sa place le dimanche ? Quelle figure fera-t-on à l'église sans instruments et sans chants ? Cagliero voit l'embaras de la situation et il ne veut pas qu'il soit dit qu'à cause de

l'absence de quelqu'un a été perdant l'Oratoire. Avec une volonté énergique supérieure à [celle de] son âge, il fait tant et se donne tant de mal que le dimanche suivant il s'assied à l'harmonium et d'une main sûre il joue les mélodies qu'on avait l'habitude d'entendre les dimanches précédents.

Après cette belle réussite, sa passion pour la musique se fit de plus en plus irrésistible, et il restait des heures et des heures au piano détraqué. Il faisait sortir, avec tant de fougue, des notes peu harmonieuses pour une oreille profane qu'un jour la bonne Marguerite perdit quelque peu patience et elle n'hésita pas à menacer pour rire le jeune musicien, qu'elle aimait en bonne mère. En effet, douce, aimable, patiente, en toute circonstance, grande ou petite, elle montrait la grande charité qu'elle nourrissait envers les pauvres jeunes gens. Souvent il arrivait que l'hiver quelques-uns étaient obligés par leur patron de travailler jusqu'à une heure très avancée ; ne les voyant pas paraître avec les autres au repas du soir et ayant appris l'urgence du travail, elle s'écriait : — Pauvres enfants ! souvenons-nous de garder la soupe au chaud ! — Et elle n'avait pas le courage d'aller se reposer, mais elle restait toujours à les attendre jusqu'à 11 heures et parfois jusqu'à minuit, en tremblant de froid. Lorsqu'ils arrivaient, elle les réjouissait également avec un reste du plat de résistance qu'elle avait mis en réserve.

Parfois l'un des plus petits, le soir du dimanche, après les cérémonies d'église, allait à la cuisine. — Que veux-tu, petiot ?

— Maman, donnez-moi un petit pain.

— Mais n'as-tu pas déjà mangé ton goûter ?

— Oui, mais j'ai encore tellement faim !

— Pauvre garçon, prends ; [—] et elle le lui donnait ; — mais ne le dis à personne, autrement tes autres compagnons arrivent aussi, et ensuite ils me laissent les morceaux de pain au milieu de la cour.

— Maman, soyez tranquille, je ne le dis à personne.

Et il courait jusqu'à la cour de récréation avec son petit pain dans la main. Ses compagnons, en voyant qu'il mangeait, venaient autour de lui :

— Qui te l'a donné, ce pain ?

Le petiot répondait aussitôt, la bouche pleine : — Maman Marguerite.

Et les autres couraient tout droit chez elle, qui ne savait pas dire non.

Le dimanche suivant, le même enfant revenait demander du pain : — Toi, lui disait Marguerite, la semaine dernière tu as raconté à tout le monde que je t'ai donné du pain et tu m'as mise dans une drôle de situation. C'est pourquoi aujourd'hui je ne t'en donne plus.

— Mais est-ce que je devais dire un mensonge ? Ils m'ont interrogé et j'ai dû répondre selon la vérité.

— Tu as raison, il ne faut pas dire de mensonge. — Et sans plus elle le contentait.

Comme on le voit, les braves jeunes avaient une grande emprise sur son cœur. Lorsque, à l'Oratoire, on avait commencé les cours pour les étudiants, l'un d'entre eux, revenu de la classe et ayant reçu le pain pour le goûter, allait dans la pièce de Marguerite et lui disait : — Rien d'autre ?

— Et cela ne te suffit pas ? répondait Marguerite.

Le jeune commençait à manger son pain et ensuite il répétait : — Maman, je ne peux pas l'avaler.

— Et pourquoi ?

— Il est sec ! Si vous aviez un peu de fromage ou une tranche de saucisson, ce serait meilleur.

— Vas-y, vas-y, gros gourmand ! Remercie la Providence d'avoir du pain blanc.

— Oh maman ! — reprenait avec un quasi-gémissement le petit malin, en la regardant fixement et en excitant sa pitié. — Oh maman !

Et Marguerite finissait par lui donner tout ce qu'il demandait.

Nous avons rappelé ces deux humbles faits, que quelqu'un dira peut-être trop ordinaires, parce que nous est plus chère

une goutte d'amour qu'un océan de choses glorieuses, grandes, merveilleuses, et parce qu'ils concernent deux de nos compagnons qui furent ensuite décorés de très hautes dignités.

De cela, on peut également déduire ce qu'elle faisait pour les jeunes gens lorsqu'ils étaient mélancoliques ou malades. Pour les premiers, elle ne cessait pas de mettre en œuvre tous les moyens pour faire revenir le sourire sur leurs lèvres ; pour les seconds, elle rivalisait pour l'esprit de sacrifice et pour les soins continuels avec n'importe quelle mère, puisse-t-on trouver la plus affectueuse. Un mal de tête, un mal de dents que quelqu'un pouvait avoir, lui causaient beaucoup de peine. Les jeunes gens, dès qu'ils éprouvaient quelque léger malaise, avaient recours à elle, et, de son côté, elle était prête à leur rendre service, de jour et de nuit. Si elle avait entendu un gémissement, des pleurs, elle n'était pas tranquille tant qu'elle n'en avait pas appris la raison. Si, à cause de la maladie, quelqu'un était obligé de se coucher, elle était toujours autour de lui ; elle préparait les médicaments, allait travailler auprès de son lit, le veillait quand les autres allaient dormir. Pour tout dire brièvement, que serve le fait suivant. Un jeune tomba malade, atteint d'une maladie contagieuse et, le médecin ayant prescrit qu'il fût isolé des autres, Marguerite se porta à ses côtés comme une infirmière pleine d'affection. Lorsqu'il fut décidé de le conduire à l'hôpital et qu'elle vit qu'on le transportait pour descendre les escaliers, elle le suivit en silence jusqu'au seuil ; quand les personnes de service soulevèrent le brancard et se mirent en route, elle fondit en larmes.

Marguerite était l'ange gardien de l'Oratoire.

CHAPITRE XXX

Apostasies — Sermon sur la Virginité de la Très s[ainte Vierge] Marie — Zèle et charité de D. Bosco envers les personnes trompées par les hérétiques — Discussions avec les partisans des Vaudois et avec leurs pasteurs — Un sermon perfide ; l'aigle et le renard — Le jubilé à l'Oratoire S[aint]-François de Sales — Constructions des Vaudois autour de leur temple.

Les Vaudois continuaient par la parole et par la presse à répandre leurs erreurs dans les diverses couches de la population, en offrant 80 livres à qui se faisait inscrire à leur secte. Quelques-uns des jeunes des Oratoires des dimanches et des jours de fête, qui avaient causé de grandes peines à D. Bosco, et dans certaines affaires avaient pris le parti contre lui, s'étaient laissés entraîner à l'apostasie, en acceptant cette vile somme d'argent. Il vint donc en conséquence que leur haine cherchait à se déverser contre leurs anciens compagnons qui, ainsi les en avertissait leur conscience, les considéraient dorénavant comme des renégats. Un soir, Tomatis rentrait à la maison vers les 9 heures. En passant près de l'église Notre-Dame de Consolation, il descendait vers l'Oratoire lorsqu'il s'aperçoit que deux individus le talonnent. Pris de peur, il presse le pas, et eux aussi. Il se met à courir et peut entrer dans la cour et fermer la porte à temps, car, s'il avait pris un instant de retard, ils l'auraient rejoint. Il alla, sans tarder, raconter le fait à

D. Bosco, qui prit des mesures pour quelques précautions capables de protéger la sécurité de la communauté.

« D. Bosco, nous écrivit Joseph Brosio, éprouvait une forte souffrance à cause de ces défections et de ces trahisons. Un dimanche il prêchait à Valdocco contre les erreurs des protestants et avec des paroles enflammées il se lamentait de ces jeunes qui se laissaient tromper par les chefs de chœur de l'impiété, et il démasquait les ruses trompeuses dont ces derniers se servaient pour conduire à une perte certaine la jeunesse. A un moment il interrompit le sermon, comme il avait l'habitude de faire quelquefois, et il se mit à interroger quelques-uns des enfants, afin que le sujet fût bien compris par leurs compagnons. De cette façon il élucida les raisons qui défendaient invinciblement quelques-uns des dogmes niés par les protestants, principalement la virginité de Notre-Dame. D. Bosco s'enflamma tellement pour développer son sujet que son visage devint resplendissant comme s'il était la flamme d'une lampe à huile. Cela, je l'ai vu moi-même ». Nous dirons en temps voulu comment dans une autre circonstance nous fûmes également témoins d'une semblable merveille.

En attendant, D. Bosco avait commencé à se dévouer avec une grande sollicitude à l'œuvre de la conversion des hérétiques. Pendant bien des années sa constance fut telle qu'il eut la consolation de recevoir, en nombre considérable, des abjurations d'apostats et de personnes qui étaient nées dans l'hérésie. Il est inutile de dire combien il se réjouissait lorsqu'il pouvait agréger quelqu'un à la véritable Eglise.

Fréquemment il recevait la visite de ceux qui, trompés par les Vaudois, avaient renié la foi et, avec une totale bienveillance, il les accueillait, leur expliquait les vérités catholiques avec beaucoup de clarté, leur montrait comment ils avaient été entraînés au mal par séduction, les amenait à voir le mauvais pas qu'ils avaient fait : en les encourageant à ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu. Dans le même temps il les aidait autant qu'il pouvait. Certains étaient dans le besoin, et lui, après les avoir instruits, il leur donnait quelque subside. Il en ac-

cueillit d'autres à l'Oratoire afin qu'ils fussent soustraits à l'occasion de retomber dans l'erreur et pour pouvoir mieux les catéchiser. Il recueillit quelques pauvres garçons protestants, les instruisit, et les convertit. Il reconduisit des familles entières au bercail de Jésus Christ, en procurant à quelques-unes le moyen de vivre honnêtement de leur propre travail. De tout ce qui est dit ici, D. Rua rend témoignage.

Certains des néophytes vaudois venaient plus à l'Oratoire pour discuter que pour se convertir, et D. Bosco donnait son consentement. « Moi-même, nous a dit le Chan[oine] Anfossi, j'ai assisté plusieurs fois à ces discussions qu'il soutenait, et elle était admirable la subtilité des arguments qu'il employait, et il apparaissait clairement que non seulement il avait étudié de façon particulière dans l'intention de réfuter les erreurs du Protestantisme, mais que de plus il recevait du ciel une lumière spéciale ; et cela se voyait encore à travers la grande charité avec laquelle il s'entretenait avec ces personnes plongées dans l'erreur. Ces dernières n'utilisaient pas toujours envers lui des manières polies, mais il ne cessa jamais de les traiter avec douceur. Il disait que cette vertu est la plus nécessaire en particulier avec les hérétiques ». En effet, s'ils s'aperçoivent qu'on veut l'emporter sur eux, alors ils se préparent, non pas à connaître la vérité, mais à la combattre ; et les vives contestations ferment la porte de leur cœur, tandis que l'affabilité l'aurait ouverte. En effet, Saint François de Sales, bien que très habile dans la controverse, gagnait davantage les hérétiques avec sa douceur qu'au moyen de la science. La force d'une discussion sans la douceur n'a jamais converti quiconque.

Et plusieurs, parmi les présomptueux dont on parle plus haut, furent convaincus par D. Bosco, et remis dans la barque de Pierre.

Les prétendus pasteurs vaudois ne tardèrent pas à s'apercevoir du zèle avec lequel D. Bosco s'employait pour faire revenir à la foi catholique les dévoyés. Certains d'entre eux vinrent donc eux-mêmes chez D. Bosco, avec l'espoir de le con-

trédire et de s'en vanter ensuite publiquement. Mais ils ne purent jamais y réussir, non seulement à cause de la solidité de ses arguments, mais parce qu'il savait les arrêter dans leurs promenades d'un sujet à un autre, dans lesquelles ils sont maîtres, soit à cause de leur ignorance, soit à cause de l'art qu'ils ont de rendre impossible la conclusion d'une thèse déterminée. D. Bosco laissait parfois l'argumentation directe et positive, et procédait par interrogations, spécialement lorsqu'il s'agissait de l'histoire de l'Eglise, des conciles, des S[aint]s Pères, et leurs réponses [données] à tort et à travers tombaient dans de tels anachronismes, à faire rire les mouches. Par ailleurs il était très expert pour obtenir, même d'un adversaire assez cultivé, des concessions dont cette personne n'avait pu prévoir les conséquences, et il lui créait de tels embarras et de telles difficultés dont elle ne pouvait pas se dépêtrer. C'est pourquoi ces messieurs s'en retournaient tout pe-nauds.

Entre-temps aussi, cette année-là, il continuait à diffuser une nouvelle édition de la petite brochure intitulée *Avis aux Catholiques*, [des avis] qui par milliers d'exemplaires procuraient un très grand bien dans le Piémont et spécialement à Turin. Cependant, tandis que D. Bosco combattait l'hérésie installée en dehors du cercle des murs de Valdocco, la vilaine bête essayait de semer l'ivraie dans l'Oratoire lui-même.

Un certain frère mineur réformé du couvent S[aint]-Thomas à Turin, le Père Vital Ferrero, frère de quelques jeunes garçons qui fréquentaient l'Oratoire, était devenu très ami de D. Bosco. Ce [religieux] sut si bien dissimuler la méchanceté de son cœur que D. Bosco, croyant qu'il était une personne de confiance, l'avait plusieurs fois invité à déjeuner avec lui. Donc, en cette année 1852, il le chargeait de faire le panégyrique de Saint François de Sales le jour de la Fête. Le moine monta en chaire, et commença à parler dans un dialecte piémontais qu'il possédait très bien. Les descriptions qu'il esquissait étaient vivantes. Il dépeignit S[aint] François qui, à pied, fatigué, gravissait la montagne pour sauver

les âmes, et qui, *lui*, rapiécait ses habits qu'il avait abîmés ; et, par là, il établit le parallèle avec d'*autres* qui roulent en voiture et envoient leurs vêtements chez le tailleur. Avec ces *autres* il faisait allusion aux Evêques.

Puis il présenta une parabole de l'aigle et du renard. L'aigle était sur un arbre, et le renard se traînait par terre, couvert de plaies répugnantes, porteuses de peste, et en voulant dissimuler ses plaies il cherchait à se cacher dans les haies pour ensuite aller au milieu des animaux et les infecter. Mais l'aigle resta à regarder pendant un peu de temps tous les mouvements sournois du renard et puis il cria aux animaux de toutes espèces : — Méfiez-vous du renard ! — Et le prédicateur perfide concluait : — Mes enfants, savez-vous qui était l'aigle ? Luther ! Savez-vous qui était le renard ? L'Eglise Catholique !

A cette conclusion D. Bosco, qui jusqu'à ce moment-là avait été avec une immense peine attentif à chacune de ses paroles, s'avança vers la chaire tandis que le moine descendait et, l'ayant pris par le pan de son habit, lui dit d'une voix vibrante, de sorte que tous les jeunes entendirent : — Vous êtes indigne de porter ce vêtement !

Ce malheureux, peu de temps après, quittait le couvent avec la permission des supérieurs, sous le prétexte d'assister son vieux père. Cependant, parvenu à la maison habillé en prêtre séculier, il chassa son père, le mettant à la rue, puis il jeta le froc aux orties, et finit par se donner au protestantisme à travers une profession publique de foi hétérodoxe, sous la conduite du pasteur vaudois Amédée Bert. Envoyé à Londres afin qu'il pervertît les Italiens qui résidaient là-bas, il mourut la même année d'un coup de couteau reçu d'un compatriote.

Le malheureux était venu prêcher à l'Oratoire en accord avec les protestants ; mais il n'avait pas su se comporter avec sagacité, jetant tout de suite la peau de mouton. Les jeunes qui

l'entendirent se rappelaient encore, environ 40 ans plus tard et dans le moindre détail, la parabole impie. Tant était grande l'impression qu'avait faite ce récit sur leurs esprits !

Et D. Bosco leur avait raconté avec une grande douleur l'apostasie de ce malheureux, en le recommandant à leurs prières.

Avec un tel coup mal réussi, l'hérésie avait fait concevoir contre elle une plus grande horreur dans l'esprit de ceux de l'Oratoire, et D. Bosco se servit également d'un heureux événement pour les confirmer de plus en plus dans les bonnes résolutions. En 1851, le Pape avait accordé à tous le Jubilé. En dehors de Rome on pouvait le gagner l'année suivante. Le Théol[ogien] Jean Borel, au nom de D. Bosco, avait supplié les Services diocésains de permettre aux jeunes des Oratoires, assistés par les prêtres qui les dirigeaient, d'accomplir les cérémonies de pénitence dans leurs chapelles. Si on lui concédait cette disposition, il exprimait l'espoir d'obtenir un plus grand fruit spirituel. Le Chan[oine] Philippe Ravina, Vicaire général, accordait volontiers le 2 février 1852 la faculté demandée. Ces visites [pénitentielles], comme ensuite on eut toujours l'habitude de les faire à l'Oratoire, furent accomplies selon le nombre prescrit, en sortant de la chapelle en procession et en y rentrant de même. Avec une grande ardeur les jeunes firent en sorte de gagner l'indulgence, étant remplis de ferveur par les sermons de D. Bosco ; aux élèves internes et aussi à un certain nombre d'externes, pour leur éviter d'oublier ces jours solennels, [D. Bosco] donna le conseil [suivant] : que chacun écrive, sur une feuille, les résolutions qu'il a prises et, cette [feuille], qu'il la conserve près de soi ou bien qu'il la lui remette, et alors il la garderait.

Aux jeunes la proposition plut. En grand nombre ils écrivirent en mettant en haut de leur feuille le titre : *Mon jubilé*, ou bien leur propre nom. D'autres signèrent leur résolution, par exemple] : — Je suis Sacco Jean-Baptiste. Je promets et maintiens ma promesse. — Les quelques feuilles que l'on conserve encore, avec

la simplicité des expressions, les répétitions et les fautes de grammaire manifestent que ceux qui les ont écrites étaient des apprentis débutants, ou de nouveaux étudiants entrés depuis peu de temps à l'Oratoire.

Voici quelques-uns de ces écrits : — Je dois fuir ceux qui blasphèment. — Je dois fuir ceux qui ont l'habitude de se quereller, et je promets de ne plus me quereller avec quiconque. — Je dois promettre de ne plus blasphémer et dire de mauvaises choses. — Je dois fuir les mauvaises compagnies avec lesquelles je vais. — Je promets d'être diligent dans mes devoirs et plus dévot à l'église. — Je dois m'approcher plus fréquemment des Sacrements Sacrés. — Je dois promettre de fuir ceux qui parlent mal de l'Eglise. — Cette phrase se lit sur toutes ces petites feuilles ; c'est l'indice évident qu'elle avait été suggérée et expliquée par D. Bosco. Nous devons dire la même chose de l'ordonnancement des idées, car il est uniforme : c'est peut-être le même que celui qu'il mettait dans ses sermons. Nous en citons un exemplaire en entier, un peu corrigé, à titre de document :

« VOICI LE JUBILÉ DE ROCCHIETTI

FUIR.

- 1° Je dois fuir les mauvaises compagnies.
- 2° Je dois fuir ceux qui parlent mal de la Religion Catholique.
- 3° Je dois fuir les mauvaises conversations.

IMITER.

- 1° Je dois imiter S[aint] Louis de Gonzague.
- 2° Je dois imiter ceux qui ont une très grande dévotion envers le Seigneur et envers les saints, et suivre leurs bons conseils.
- 3° Je dois imiter ceux qui parlent bien de la Religion Catholique.

PROMETTRE.

1° Je dois promettre au Seigneur de ne plus jamais pécher pendant tout le temps de ma vie.

2° Je dois promettre de fuir les mauvaises compagnies, les mauvaises conversations et ceux qui ont l'habitude de blasphémer mon Seigneur Dieu, ou de prononcer son nom en vain.

3° Je dois promettre de ne dire de mensonges ni pour avancer des excuses ni pour une autre cause, et de ne pas blasphémer ou dire de mauvaises choses, et de fuir le mal.

Rocchietti Pierre, je promets et je maintiens toujours ma promesse pour tout le temps de ma vie ».

Ce billet et avec lui beaucoup d'autres avaient été remis par les jeunes à D. Bosco pour qu'il pût les avertir au cas où ils oublieraient leurs promesses. Une si grande confiance dans le bon père était leur sauvegarde.

Entre-temps les Vaudois, auprès du temple qu'ils édifiaient, commençaient à fonder des écoles pour des fillettes de familles aisées, d'autres pour des jeunes pauvres des deux sexes, une école maternelle, un hôpital, une *Diaconia* [Service à l'image de celui des diacres de la primitive Eglise] pour distribuer des subsides aux pauvres, et à peu de distance un collège pour de jeunes vaudois apprentis. Mais à cette activité dans le mal, largement rémunérée par l'Angleterre, D. Bosco opposait son activité dans le bien avec de grands sacrifices : à des constructions profanes où serait enseignée l'erreur et aurait retenti le blasphème, des édifices sacrés dans lesquels on prêcherait la vérité et on glorifierait le saint nom de Dieu ; aux trésors accumulés des Sociétés Bibliques, l'obole de la foi et de la charité.

Pendant ce temps-là, il continuait avec ardeur les préparatifs pour la loterie.

CHAPITRE XXXI

Dons pour la loterie — A la recherche d'un local pour l'exposition — Largesse du Roi — Exposition des lots pour la loterie — Exonération des frais de poste — L'estimation des dons — Ouverture de l'exposition — Le Comte de Cavour — Un malheur.

Les premiers jours de l'année 1852 trouvèrent D. Bosco tout occupé dans sa loterie. Une deuxième édition de l'*Appel* fut publiée avec la date du 16 janvier pour demander des dons de toutes parts. Et cela impliquait d'écrire des milliers et des milliers d'adresses. C'était la première fois qu'on avait recours de cette façon à la charité publique pour la construction d'une église et l'*Appel* reçut un accueil très favorable.

«D. Bosco qui voulait que je fusse mêlé à toutes ses affaires, écrivit Brosio Joseph, me confia différentes charges pour la loterie de 1852, et ensuite pour celle de Portanuova, et c'est pourquoi je l'accompagnais lors des visites qu'il rendait aux personnes de haut rang et riches, et dans le même temps aux maisons où se trouvaient des malades ». Pour l'instant de nombreux dons arrivaient. S[a] M[ajesté] la Reine Marie-Adélaïde envoyait un verre en cristal rouge avec le couvercle ; un coussinet pour aiguilles en velours rouge, avec un support en bronze doré ayant la forme d'un petit fauteuil ; un autre en velours vert avec un support en ivoire ; un verre en cristal blanc et bleu ; un service

à café et à lait pour deux personnes, composé de huit pièces, en porcelaine blanche, avec des fleurs en relief. S[a] M[ajesté] la Reine Mère Marie-Thérèse offrait deux vases en bronze dorés et argentés, un petit bureau en bois marqueté et douze autres objets. S[on] A[ltesse] R[oyale] la Duchesse de Gênes donnait un presse-papiers en bronze avec un groupe de trois statuettes. Egaleme[n]t toute la cour royale et la noblesse turinoise se distinguèrent par leurs propres offrandes. Le Souverain Pontife Pie IX, Sa Majesté le Roi Victor-Emmanuel avaient fait comprendre que de quelque manière ils voulaient apporter leur contribution. Et le travail augmentait pour D. Bosco. Il fallait tenir un registre des dons reçus, notés un par un, avec le nom des personnes qui les offraient, les numéroter, les garder, écrire des lettres de remerciement aux principaux donateurs. Mais où les exposer, pour donner aux habitants de la ville la possibilité de les voir ? La pauvre maison de Valdocco n'avait certainement pas de salles capables de répondre à ce besoin. C'est pourquoi D. Bosco, avec la permission reçue du supérieur des Dominicains, demandait un local au Marquis Alphonse La Marmora, par l'intermédiaire du Théologien D. Pierre Baricco, Adjoint au Maire. A ce dernier le Ministre répondait.

Ministère de la Guerre. Division [de l']Adm[inistration] Milit[aire].

Turin, le 16 Janvier 1852.

A la suite de la requête présentée par le Rév[érend] Don Jean Bosco, Directeur de l'Oratoire S[aint]-François de Sales à Valdocco, pour pouvoir utiliser, dans la partie du couvent S[aint]-Dominique, en cette Capitale, encore actuellement à la disposition de l'Administration militaire, 3 pièces pour l'exposition des objets donnés pour la loterie en vue de l'achèvement de la nouvelle chapelle de l'Oratoire susdit, et vu le but philanthropique et bienfaisant auquel tend une telle requête, je me suis empressé de la satisfai-

re et j'ai pour cela pris les mesures auprès de l'administration Générale [du Ministère] de la Guerre pour que, lorsque se présentera D. Bosco, ci-dessus nommé, ou quelqu'un en son nom, les pièces en question soient temporairement mises à sa disposition.

Je fais part d'une telle décision à V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] pour éclairer dans leur action le Comité pour la loterie susdite et le prêtre Bosco.

LE MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT
ALPHONSE LA MARMORA.

Mais, comme le nombre des dons augmentait sans cesse, ces trois pièces étaient évidemment insuffisantes ; c'est pourquoi D. Bosco s'adressa à l'Abbé Gazzelli [= Gazelli] de Rossana, aumônier de Sa Majesté, pour qu'il voulût bien appuyer auprès du Souverain une supplique par laquelle il lui demandait de bien vouloir lui accorder l'usage de quelques salles dans l'un des bâtiments appartenant à la Couronne. L'Abbé Gazzelli [= Gazelli] recevait la réponse suivante.

Surintendance Générale de la liste civile.

Turin, le 18 février 1852.

Très ill[ustre] Maî[tre] Très hon[oré],

Comme il n'y a, dans les bâtiments royaux, aucun local dont on puisse disposer pour l'exposition des objets de la loterie que l'on veut faire au profit de l'Oratoire S[aint]-François de Sales à Valdocco, je ne saurais pas de quelle autre manière l'on pourrait satisfaire la demande présentée à ce sujet par le Rév[érend] D. Bosco, et appuyée par V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et T[rès] Rév[érend]e, si ce n'est en louant pour ledit usage le local du jeu du Trincotto ou jeu de paume, contigu à l'Académie des amateurs d'art dramatique.

Le locataire actuel de ce local serait disposé à le laisser à D. Bosco pendant tout le mois de mars, mais à condition qu'au jour du premier avril il lui soit de nouveau donné complètement vide, parce que pour cette époque-là il a déjà été loué comme les années passées à la société de développement des Beaux-Arts pour son exposition annuelle.

Je prie V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] de communiquer ce projet à Don Bosco, et, s'il le croit de sa convenance, j'aurai l'honneur d'en référer à S[a] M[ajesté] et de lui proposer de daigner autoriser le paiement du loyer relatif sur les fonds de sa caisse privée.

Cependant ledit locataire actuel ayant fait remarquer que les châssis des fenêtres du local du Trincotto sont de la propriété exclusive de la Société de développement des Beaux-Arts, et qu'en conséquence il ne serait pas autorisé à les faire mettre en place, il sera bon que V[otre] S[eigneurie] Très Ill[ustre] informe également de cela D. Bosco, afin qu'il puisse faire sans tarder les démarches qu'il estimera nécessaires auprès de la Société mentionnée ci-dessus dans le but d'obtenir qu'ils lui soient prêtés.

Dans l'attente d'une réponse de votre part pour que je fasse ce qui est opportun, j'ai l'honneur d'être avec une considération très distinguée,

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Très dév[oué] et très obl[igé] serviteur
S. M. PAMPARÀ.

Et le roi faisait émettre un mandat de 200 liras, pour payer le loyer demandé à l'usager du Trincotto. Mais comme la durée que le locataire actuel pouvait accorder pour l'exposition était trop courte, on commença des démarches auprès de la Mairie, qui mettait aimablement à la disposition de D. Bosco une très vaste salle derrière l'Eglise S[aint]-Dominique. Don Bosco en donnait l'information, par courrier, à l'Abbé Gazzelli [= Gazelli],

en y joignant une autre supplique pour le Roi, et l'Abbé transmettait les deux feuilles au Marquis Pamparà. La réponse qu'eut l'Aumônier du Roi fut la suivante :

Surintendance Générale de la liste civile.

Turin, le 15 mars 1852.

Très ill[ustre] Maître Très hon[oré],

Pour les motifs exprimés par le Rév[érend] prêtre Don Bosco dans la lettre que V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] m'a transmise le 25 février dernier, et donc en raison de l'impossibilité de tirer profit du local du Trincotto, qui avait été offert, pour présenter au public les objets de la loterie [lancée] en faveur de l'Oratoire S[aint]-François de Sales à Valdocco, ledit Prêtre méritant aurait déjà obtenu pour cet usage un autre local : S[a] M[ajesté], à qui j'ai eu l'honneur de rapporter les demandes suppliantes de D. Bosco, confirmées par la lettre de recommandation de V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre], afin que lui soit néanmoins accordée la somme qu'on aurait versée au propriétaire du Trincotto, a daigné les accueillir favorablement et décider que la somme de 200 livres, convenue pour le loyer du local ci-dessus mentionné, serait payée au Prêtre susdit sur les fonds de la caisse royale privée, afin qu'il l'emploie dans l'œuvre charitable entreprise.

Tandis que je donne cette réponse à la lettre très appréciée de V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] portant la date ci-dessus indiquée, je me fais un devoir de Vous prévenir qu'a déjà été transmis à la Trésorerie de la liste civile le mandat nécessaire à l'ordre de D. Bosco, et j'ai l'avantage de Vous exprimer le témoignage de ma considération très distinguée.

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Très dév[oué] et très obl[igé] serviteur

S. M. PAMPARÀ.

Une fois perçu ce don du Souverain, dans la grande salle accordée par la Mairie, on disposa, tout autour, des tables équipées de gradins, ornées de façon décorative, sur lesquelles on étala tous les dons numérotés, 3007, et enregistrés, avec le nom des donateurs et suivant cet ordre, dans un catalogue soigneusement dressé. Ce dernier était publié par les soins de D. Bosco dans une brochure de 158 pages, avec le premier appel du Comité aux concitoyens, avec la planification de la Loterie et la liste des organisateurs et des organisatrices. On le vendait au prix de 50 centimes au profit de l'Oratoire S[aint]-François de Sales dans la salle de l'Exposition et chez les libraires Hyacinthe Marietti et Paravia.

Guidé par une gentille pensée, D. Bosco y avait placé dans les premières pages la dédicace suivante.

AUX
ILLUSTRES ET MÉRITANTS MESSIEURS
AUX
AIMABLES ET CHARITABLES DAMES
QUI DANS LEUR PITIÉ CONTRIBUÈRENT GÉNÉREUSEMENT
A RENDRE RICHE ET ABONDANTE EN OBJETS
LA LOTERIE
POUR ACHEVER L'ÉGLISE DE L'ORATOIRE MASCULIN
S[AINT]-FRANCOIS DE SALES
À VALDOCCO
EN TÉMOIGNAGE DE LA PLUS VIVE GRATITUDE
LES ORGANISATEURS ET LES ORGANISATRICES
D. D. D. *

Au milieu de toute cette succession de choses, D. Bosco avait écrit au Comte Camille de Cavour, en le priant également

* *Faut-il lire* : **Dédicace Du Document** ?

de le faire exonérer des frais de poste. Le Marquis Gustave lui avait répondu en ces termes :

A D. Bosco.

Turin, le 16 février 1852.

Très resp[ectable] D. Bosco,

Mon frère, ayant examiné l'appel de V[otre] S[eigneurie] T[rès] Rév[éren]de pour la loterie de bienfaisance en faveur de l'œuvre des jeunes laissés à l'abandon, me charge de vous faire savoir qu'il est pleinement décidé à vous donner sans aucun délai l'autorisation voulue dans ce but, aussitôt que lui sera parvenue par les voies régulières la requête opportune. Voyez en conséquence à solliciter dans le bureau compétent l'expédition du dossier à travers les formalités nécessaires. Dans ce but vous pourrez, au cas où vous le voudriez, montrer à qui sera sur l'affaire cette lettre écrite par moi-même, et affirmer que le Ministre des finances a déjà pris l'engagement positif d'accorder l'autorisation susdite.

Je saisis l'occasion pour me déclarer avec des sentiments spécialement distingués de considération,

De V[otre] S[eigneurie] Révérende

Très dév[oué] et très obl[igé] serviteur
G[ustave] DE CAVOUR.

D. Bosco lui avait envoyé la requête en bonne et due forme : et le Gouvernement lui fit grâce de divers frais de poste, soit pour des circulaires et des plis, soit pour envoyer et recevoir des dons et des billets. Mais, tandis que les projets de D. Bosco avançaient à pleines voiles, surgit un écueil. Selon les prescriptions de la loi les billets à mettre au tirage de la loterie devaient être en nombre proportionné à la valeur des dons. Un estimateur fut donc délégué par l'Autorité pour en faire l'exper-

tise. Elle fut faite ; mais D. Bosco s'estima lésé et il présenta une réclamation sur papier timbré à l'Intendance Générale.

Très ill[ustre] monsieur l'Intendant Général,

Le soussigné, au nom du Comité institué pour la loterie en faveur de l'Oratoire S[aint]-François de Sales à Valdocco, explique respectueusement à V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] que, bien que le Comité susdit soit très satisfait de la diligence avec laquelle l'estimateur délégué par V[otre] S[eigneurie] fit l'expertise à propos des objets du secteur commercial, toutefois ce [Comité] regrette de devoir se conformer au jugement [porté pour] des objets d'art qui sont en dehors de la sphère de l'estimateur habituel, pour les motifs suivants :

1° Parce que de nombreux objets d'art ne furent même pas estimés au cinquième de la valeur donnée par des personnes de compétence notoire, ce qui serait au détriment de l'œuvre, dont les membres distingués du Comité et la charité publique assument la protection.

2° Diverses personnes informées de la valeur inexacte établie pour les objets qu'elles ont donnés cessent de contribuer avec leurs offrandes.

3° Parce qu'une telle expertise cause continuellement des inconvénients et des retards pour la progression de la loterie, ce que le public regrette et qui est au détriment de l'œuvre elle-même.

Pour ces motifs, le réclamant supplie V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] de bien vouloir prendre en bienveillante considération l'avantage de cette œuvre en déléguant la personne, que vous croirez être pour le meilleur de l'affaire, afin de fixer la juste valeur pour les objets d'art que la charité publique a déjà offerts et offre encore.

Dans une pareille manière de faire, m[onsieur] Ange Olivero peut, en laissant de côté les objets d'art, continuer son expertise pour les objets du secteur commercial, et les membres du Comi-

té, heureux de pouvoir favoriser le bien de cette institution charitable, pourront aussi se trouver à l'abri des plaintes du public.

Persuadé [d'obtenir] cette faveur, le soussigné au nom du Comité se déclare

Humble réclamant

BOSCO JEAN *Pr[être]*

DIRECTEUR DE L'ORATOIRE S[AIN]-FRANCOIS DE SALES.

La demande de D. Bosco fut accueillie favorablement.

L'Intendant Général de la division administrative de Turin.

Vu le recours présent par lequel le prêtre J[ean] Bosco, Directeur de l'Oratoire S[aint]-François de Sales, à qui a été autorisée par décret de ce Bureau Général du 5 mars dernier l'ouverture d'une loterie d'objets, [recours] par lequel il se porterait à demander la nomination d'un expert spécial pour les objets de beaux-arts, puisque ne semblent pas suffisamment proportionnées les valeurs attribuées aux dons de ce genre par l'estimateur Olivero :

On nomme comme expert pour l'estimation des objets de beaux-arts offerts en faveur de la susdite loterie monsieur le professeur Cusa, secrétaire de l'Académie Albertine*, qui devra soigneusement examiner les dons indiqués et, ayant reporté à côté de chacun d'eux, sur la liste dressée à cet effet sur papier timbré, la valeur correspondante, en faire aux autorités de ce bureau son rapport assermenté.

Turin, le 22 mars 1852.

Pour l'Intendant Général

RADICATI.

* Du nom du Roi Charles-Albert.

Une fois toutes ces démarches terminées, *L'Armonia* [L'Harmonie] du Dimanche 21 mars, dans un supplément au num[éro] 34, pouvait publier l'annonce suivante : « Hier (19 mars) on a ouvert l'exposition de la loterie d'objets destinée à l'achèvement de l'Oratoire masculin à Valdocco sous la direction de D. Bosco. Les objets exposés s'élèveront, pour le dire en peu de mots, au nombre de plus de trois mille ; nous ne parlerons pas de la valeur de ces [objets], ce serait trop long, nous dirons seulement que contribuèrent à cette loterie des personnages importants parmi lesquels il nous est agréable de citer S[a] M[ajesté] la Reine Régnante, S[a] M[ajesté] la Reine Mère, le Duc Pasqua, Préfet des Palais R[oyaux], le Très ill[ustre] Maire de la ville, etc. Nous sommes heureux de dire que la *Gazzetta Piemontese* [Gazette Piémontaise] d'aujourd'hui fait de cette œuvre de bienfaisance l'éloge bien mérité ».

Entre-temps, la seconde expertise des dons ayant été jugée acceptable, les organisateurs et les organisatrices continuèrent à déployer un zèle admirable, en offrant et en cherchant des dons et ensuite pour distribuer des billets. Le nombre total des objets recueillis atteignit bien vite la somme de 3251, et on ajouta un supplément à la liste déjà publiée. En fonction de leur valeur, on obtint l'autorisation d'émettre cent mille billets. Et ce travail aurait été aussi un travail ingrat s'il n'avait pas été soutenu par un grand amour. Imprimer des cahiers entiers, inscrire deux fois les numéros dans l'ordre progressif, séparer de la souche les billets, mettre le cachet de l'Oratoire et la signature de deux membres du Comité sur chaque billet et sur la souche, faire les expéditions et enregistrer ces dernières qui furent sans nombre ; et ensuite envoyer les circulaires continues, les reçus pour les paiements encaissés, [tout cela] n'accordait pas un instant de repos. Dans toutes les villes principales et [dans tous les principaux] villages de l'Etat, fut pleine de noblesse la compétition qui anima des personnes, ecclésiastiques comme laïques, pour contribuer à l'œuvre charitable ou de retenir ces billets pour elles-mêmes ou de les écouler auprès de leurs connaissances et de leurs amis, en en transmettant le montant à D. Bosco.

En acceptèrent aussi les sénateurs, les députés et les conseillers de la Mairie.

Lui pendant ce temps-là, comme si tout ce travail n'était qu'un rien, ne se lassait pas d'envoyer ses lettres autographes aux personnes charitables les plus dignes d'estime en les accompagnant de billets de loterie.

Par l'intermédiaire de Jean Francesia quelque temps plus tard il en envoya une au Chan[oine] Vogliotti. Ce dernier la lut et dit ensuite à celui qui l'avait apportée : « Je ne veux pas accepter ces billets ; mais D. Bosco m'a écrit une lettre si belle et si émouvante que je ne peux m'empêcher de lui envoyer la somme correspondante. Voici cinquante lires. Mais dites-lui que c'est sa lettre aussi belle qui m'a convaincu et vaincu ».

Les habitants de la ville accouraient en grand nombre pour voir les lots de la loterie. Le Marquis Gustave de Cavour avait promis de s'y rendre.

A D. Bosco.

Turin, le 22 février 1852.

Très respectable Monsieur,

Diverses occupations urgentes m'ont fait tarder à répondre jusqu'à présent à votre lettre très appréciée du 18 [du mois] courant. Je me réjouis de ce que la loterie entreprise par Vous pour la sainte et bienfaisante œuvre à laquelle Vous consacrez tant de fatigues se présente bien. Je ne manquerai pas d'aller visiter l'exposition des objets donnés dans ce but charitable et de prendre des billets, et j'espère que l'œuvre elle-même tirera un résultat avantageux de ce projet. J'avais dès le début remarqué que le local dont Vous pouviez disposer pour cette loterie était peu adapté au but poursuivi, et je me réjouis de ce que le Gouvernement Vous en ait accordé un autre plus convenable.

En attendant, je profite de cette occasion pour me réaffirmer avec une considération spécialement distinguée et bien dévouée

De V[otre] S[eigneurie] Révérende

Très dév[oué] et très obl[igé] serviteur
G[ustave] DE CAVOUR.

Le Marquis tint sa promesse et le Comte Camille, lui aussi, se rendit à cette exposition, accompagné par le Comte Brozzolo [= Brozolo]. D. Bosco se porta à la rencontre du Comte à l'entrée de la salle, la tête découverte, et le conduisit pour examiner les objets les plus précieux, en tenant sans cesse humblement sa barrette à la main.

Pour éviter la venue des voleurs qui s'introduiraient dans les locaux où étaient exposés les lots, D. Bosco avait établi qu'avec un autre jeune adulte le jeu[ne abbé] Buzzetti se rendrait y passer la nuit. Pour être plus en sécurité, ces derniers avaient l'habitude de garder près d'eux un petit pistolet chargé seulement de poudre, pour donner l'alarme aux voisins au moyen d'une explosion s'il s'en présentait le besoin. Or donc, un soir du début de mars, tandis qu'à l'Oratoire Buzzetti chargeait son pistolet pour aller monter la garde habituelle, cette [arme] prit feu, et le bouchon de charge, en frappant l'index de sa main gauche, en enleva totalement la chair. Il fut aussitôt porté à l'Hôpital de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare, qui était alors près de Porta Palazzo [= Porte du Palais], où l'on dut lui amputer le doigt. Revenu deux ou trois jours après avec le bras en écharpe, il reprit aussitôt ses fonctions habituelles, en enseignant le chant des antiennes pour les vêpres du Dimanche et en ne cessant pas de prêter son aide dans les travaux très lourds qui se multipliaient pour la loterie. A partir de cette année-là, Buzzetti fut le bras droit de D. Bosco dans toutes les nombreuses loteries que [ce dernier] organisa, et il acquit une aptitude et une perspicacité étonnantes dans ces préparations compliquées.

CHAPITRE XXXII

Une épine pour D. Bosco — La passion empêche l'intelligence de voir clair — Une sage observation du Théol[ogien] Léonard Murialdo — Lettre de D. Cafasso à D. Ponte — Assemblée méchante et orageuse — Défection et guerre déclarée — Insultes, fermeté et patience.

En même temps que D. Bosco organisait la loterie, en gardant son visage sans cesse souriant, il dissimulait une épine aiguë, qui cependant n'avait pas la force d'affaiblir l'énergie de ses actions. Nous avons déjà exposé les malentendus qui vers la fin de 1851 avaient commencé à mettre en désaccord les esprits de certains, qui s'occupaient des Oratoires des dimanches et des jours de fête. Il y avait des personnes qui semblaient opposées à la bonne marche de l'Oratoire de Valdocco, parce que D. Bosco ne tenait pas compte de leurs prétentions. Elles rivalisaient pour répandre la zizanie parmi les jeunes qui le fréquentaient, en ne laissant passer aucune occasion d'où elles tireraient des prétextes pour lancer des médisances. Parmi ces [personnes] il y avait surtout quelqu'un que, pour respecter son véritable nom, nous indiquerons sous celui de D. Rodrigo. Il y en eut certains qui lui prêtaient l'oreille, car « les paroles de celui qui a l'habitude de critiquer paraissent simples, mais elles pénètrent jusqu'au fond des entrailles (1) ».

(1) Pr [26],22.

Mais ici on demandera : Pourquoi D. Bosco s'était-il associé de tels collaborateurs ? Parce qu'ils étaient bons et zélés ; si ce n'est que, la passion empêchant leur intelligence de voir clair, ils ne raisonnaient plus. — Mais n'étaient-ils pas témoins de tant de vertus qui ornaient D. Bosco ? Quand bien même ils les auraient reconnues, dans l'état d'esprit où ils se trouvaient, ils ne pouvaient pas les apprécier. Au demeurant, ils n'approchaient D. Bosco que les dimanches et les jours de fête, occupés dans leurs catéchismes et au milieu du remue-ménage d'une foule très nombreuse de jeunes gens, de sorte qu'ils n'avaient pas de temps pour l'étudier avec pondération. Et puis D. Bosco faisait preuve de tant de simplicité dans chacune de ses paroles, dans chacune de ses actions, et dans les faits les plus extraordinaires qu'il accomplissait il se donnait si peu d'importance que, parvenus à leurs oreilles, ils étaient jugés avec des critères purement communs ou même comme des illusions de l'imagination.

Le Théol[ogien] Léonard Murialdo, hostile à toute dissension, soutien durant des années de l'Oratoire de l'Ange Gardien et de [l'Oratoire] S[aint]-Louis, ami sincère et constant de D. Bosco, bien qu'il ne vécût pas proche de lui en raison des lourdes occupations qui lui incombaient au long de la semaine, racontait le jugement qu'il s'était formé sur lui en ces années-là, et comment il l'avait reconnu après une longue étude pour l'être qu'il était.

« Au début je discernai en D. Bosco un prêtre très zélé, mais sans reconnaître en lui un saint. Je commençai à le soupçonner tel, et mon estime alla en grandissant de plus en plus, lorsque commencèrent à parler en sa faveur ses œuvres qui révélaient un homme non ordinaire et à même de faire proclamer : — *Digitus Dei est hic !* [Le doigt de Dieu est là !] [—] et qui rappelaient, du moins d'une certaine manière, la parole de notre Seigneur Jésus C[hrist] : — *Opera quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de me* [Les œuvres que je fais au nom de mon Père me rendent témoignage].

» D'autre part D. Bosco fut l'un de ces serviteurs de Dieu qui font consister la sainteté dans le fait de se sacrifier pour le salut

des âmes et pour la gloire de Dieu, selon la devise qui, si je ne me trompe, était familière à S[aint] Joseph Calasanz : — *Qui orat bene facit, qui juvat melius facit* [Celui qui prie fait bien, celui qui vient en aide fait mieux]. [—] Je ne relève chez D. Bosco ni prières prolongées, ni pénitences extraordinaires ; mais je constate le travail sans relâche, incessant pendant une longue suite d'années dans des œuvres servant la gloire de Dieu, avec des fatigues sans interruption, au milieu de croix et de contradictions de toutes sortes, avec un calme et une tranquillité tout à fait uniques, et avec un résultat pour la gloire divine et le bien des âmes tout à fait prodigieux. — Or Dieu n'a pas l'habitude de choisir comme instrument spécial de la grande œuvre de la sanctification des âmes des hommes méchants ni médiocres en fait de vertu ». Ainsi [s'exprimait] le Théol[ogien] Murialdo.

Si donc alors D. Rodrigo et ses compagnons ne virent pas ce que ne voyait pas le très savant et déjà très avancé dans la vie spirituelle Théol[ogien] Murialdo, il n'y a pas à s'en étonner. Entre-temps D. Cafasso cherchait à ramener à la bonne harmonie les esprits agités et il écrivait la lettre suivante :

Au T[rès] Rév[érend] D. Ponte Pierre chez Madame la Marquise de Barolo. — Naples.

Très cher D. Ponte,

Turin, 6 janvier 1852.

Je croyais pouvoir répondre à votre très chère [lettre] avant votre départ de Rome, mais je n'en ai pas eu le plaisir, et cela ne me fut en aucune manière possible en raison de la suite continuelle d'occupations et de situations embrouillées. En venant tout de suite à l'objet le plus important en cette période de temps, je commence par Vous recommander de renoncer à toutes sortes d'inquiétude et d'angoisse au sujet de la décision à prendre pour l'affaire dont Vous me parlez, car les compagnons, j'en suis certain, n'agissent pas par esprit d'obligation, ni

de mauvaise humeur envers Vous, ni par envie de couper les ponts, car au contraire, je le sais, ils espèrent toujours en votre coopération, lorsque, souhaitons-le, le Seigneur Vous voudra de nouveau à Turin, et fût-ce donc bientôt. V[otre] S[eigneurie] peut en conscience se décider comme elle croit, car c'est Vous qui êtes le vrai maître, et, si Vous voulez que je Vous donne l'un de mes sentiments, dans l'état actuel des choses, je pense que Vous feriez bien de céder toute chose, non pas à quelque individu, mais bien à l'usage des Oratoires avec la faculté cependant de Vous en servir Vous-même avant tout autre, tant que Vous pourrez prêter votre concours, comme je l'espère, à cette œuvre du Seigneur à laquelle Vous êtes lié. Oh, si Vous pensez faire diversement, agissez donc en toute liberté, et considérez comme non dit tout ce que je Vous ai suggéré.

Je Vous répète de nouveau de rester joyeux, calme et tranquille ; partout il y aura des croix, mais en tout lieu font aussi plaisir au Seigneur la tranquillité et la paix.

Ayez la bonté de dire à Madame la Marquise que même de loin on peut prier les uns pour les autres, et que je ne l'oublie pas dans mes faibles prières. Tous mes respects à M. Pellico et considérez-moi toujours comme, [ce que] je Vous suis et de tout cœur,

Votre très affect[ionné]

CAFASSO JOSEPH *Pr[être]*.

Mais les demandes pleines d'affection et de tendresse de D. Cafasso n'aboutirent pas, et entre-temps à l'Oratoire se déroulait une scène répugnante, comme on n'en vit ni avant ni après. D. Rodrigo, avec ses compagnons, avaient ourdi un complot pour réduire à rien l'Oratoire, comme ils disaient eux-mêmes ; c'est pourquoi ils cherchaient à enlever à D. Bosco les plus grands jeunes, Germano, Gastini et d'autres externes qui étaient les catéchistes dans les classes. « Au terme d'un dimanche, écrivit Brosio Joseph, après les cérémonies du soir, nous fûmes invités par certains messieurs à une conférence pour résoudre une

question qui, disait-on, concernait notre honneur. Quelques-uns des plus instruits et [des plus] intelligents flairèrent un piège, et n'y prirent pas part. En effet, il s'agissait ni plus ni moins que d'accuser D. Bosco de nous avoir insultés et déshonorés dans les lettres adressées au public, en nous appliquant la flétrissure du titre de vagabonds et de voleurs. Cette accusation était une arme déloyale, au moyen de laquelle ils se considéraient assurés de mettre le désordre, et en partie ils y réussissaient, dans une œuvre qui prospérait avec l'aide de Dieu. Nous ayant réunis, nous les catéchistes, dans une pièce de l'Oratoire au rez-de-chaussée, D. Rodrigo sortit et nous lut l'appel écrit et publié par D. Bosco pour la loterie. Ayant fini la lecture, il nous fit remarquer cette phrase : [°] *Quelques personnes qui aiment la bonne éducation [des gens] du peuple, virent avec douleur que devenait chaque jour plus grand le nombre des jeunes oisifs et mal conseillés qui, vivant d'aumône ou de fraude en traînant dans les carrefours et dans les rues, sont un poids pour la société et souvent un instrument pour faire toute sorte de mal... Pour cette raison elles décidèrent d'ouvrir une maison de réunion dominicale* '. Pour la plupart, ces catéchistes étaient d'honnêtes jeunes, appartenant à de bonnes, et même aisées, familles d'ouvriers et de commerçants, et d'autres de la même condition qu'eux fréquentaient l'Oratoire. Comme il est évident, l'Appel ne faisait pas mention d'eux, parce que ce n'était pas son but. Mais l'orateur concluait : — C'est à vous, précisément à vous, que fait allusion D. Bosco et c'est une injure atroce dont nous devons lui demander réparation !

» Lorsqu'il eut fini, on vit parmi ces jeunes irréfléchis une très grande agitation. A un moment je demandai la parole, et on fit silence dans la salle. Pour connaître et déjouer les intrigues de ces têtes échauffées, il me fallait, quant à moi, ne pas me montrer leur adversaire ; en conséquence je commençai à parler en ces termes : — Compagnons, aucun de vous ne m'accusera d'avoir pour notre honneur un amour moindre que celui dont chacun de vous l'aime. Toutefois, pour ne pas nous risquer à une décision prématurée, je conseillerais de nous entendre à pré-

sent sur ce qui est à faire. Si D. Bosco, ayant reconnu son erreur, se plie à nos désirs, que toute l'affaire soit finie ; si au contraire il refuse de se rétracter, il sera en ce cas inévitable de réagir, et, moi, je prétends vous donner l'exemple d'un homme qui sait quel respect est dû à sa propre personne et à sa famille ; vous autres, vous me verrez le premier à défendre ce qui nous tient le plus à cœur : l'estime de nos concitoyens. Mais, avant d'en venir à cette extrémité, examinons avec calme si les phrases de cet appel requièrent de notre part une protestation violente. Je crains que nous ne nous montrions trop susceptibles. Que l'on observe si vraiment nous sommes offensés et si ces phrases conduisent à notre déshonneur. On leur a donné une interprétation qui ne me semble pas authentique. Je crois que, si dans l'Appel il n'y a pas quelques phrases pour distinguer les deux catégories des jeunes de l'Oratoire, cela est dû sans doute à une erreur d'imprimerie, ou bien à une omission involontaire d'un copiste, car je craindrais de me montrer trop audacieux et méchant, si je croyais qu'avec cette [omission] D. Bosco a voulu attenter à l'honneur de jeunes qu'il aime tant. Voyons donc si l'affaire ne peut pas s'arranger à l'amiable. Mon avis est qu'une simple remontrance faite par nous à D. Bosco est plus que suffisante pour obtenir des explications ; comme aussi une réparation si réellement elle nous revient de bon droit. Lui-même sera le premier à proposer le moyen d'une réconciliation, si désirée par lui et que nous ne devons pas repousser. D'une telle façon on évitera pour lui et pour nous de graves embarras, qui pourraient être une cause de plus grands ennuis pour les deux parties, sans laisser le moindre bon effet et avec le danger pour nous d'avoir le dessous.

» Je me tus : il me semblait avoir même trop accordé à leur ressentiment irraisonné, fougueux. Un silence glacial accueillit mes paroles, et ensuite peu à peu d'un murmure de désapprobation on passa à de telles huées que cette réunion semblait être

[celle d']une bande de possédés. Les organisateurs et les partisans de cette espèce de révolte ne ratèrent pas une occasion aussi favorable pour leurs buts. Ils avaient toléré mon intervention en faveur de la paix et de la concorde afin de cacher plus facilement leurs pièges, de tester les esprits de l'assemblée, et d'acquérir la certitude de leur victoire.

» C'est pourquoi, dès que les cris furent quelque peu apaisés, D. Rodrigo se leva et, un silence rigoureux s'étant établi, il parla ainsi : — Mes chers amis, j'aime votre honneur autant que celui qu'à l'instant vous avez écouté, mais je l'aime d'une manière différente. Je veux vous voir maintenir à un haut niveau le sentiment de votre dignité. (*Voix : Bravo !*) Certainement je suis un ami de la paix (?) et je me croirais digne d'être exécré par tous si je poussais nos amis à une dissension sans motif : mais qui ne voit pas de motifs dans le cas présent ? C'est sans doute vous, ô chers amis, qui avez provoqué D. Bosco, ou est-ce lui qui avec son imprudent appel a poussé jusqu'à l'extrême votre patience ? (*C'est vrai : Bravo !*) Votre compagnon Brosio, qui vient à l'instant de parler, a dit que des remarques aimables suffiraient à faire corriger les phrases de cette circulaire et à réparer ainsi votre honneur. Mais vous, savez-vous, ô chers amis, comment aboutiraient dans les circonstances présentes les pourparlers amicaux ? Dans une mascarade, dans une farce humiliante de plus ; vous vous entendrez reprocher cette conférence elle-même, dans laquelle à présent nous traitons de nos droits, et vous serez invités à demander pardon (*agitation*). Oui ! des excuses ! Voulez-vous envoyer à ceux qui foulent aux pieds votre honneur une députation chargée de leur présenter des excuses ? Dites ! Le voulez-vous ? —

» A ce moment-là éclata dans la pièce un rugissement de fureur et il fut décidé que tous devraient abandonner l'Oratoire et D. Bosco. Ainsi fut proclamé le schisme ».

D. Rodrigo et ses complices avaient leur plan prééta-

bli. D. Cocchi [= Cocchis] Jean, ayant repris son ancien projet d'Oratoire, avait demandé la Chapellenie de Saint-Martin aux Moulins de la ville et la faculté d'y rassembler les garçons les dimanches et les jours de fête ; et la Mairie la lui accordait par son Arrêté du 15 février 1852. Cette petite église avait été l'une des premières stations où s'arrêta D. Bosco, lorsqu'il allait à la recherche d'un lieu pour fonder de manière stable son œuvre. C'est donc près de S[aint]-Martin que ces messieurs plantèrent leur quartier général pour la guerre contre D. Bosco, et on ne les vit plus à Valdocco. D. Cocchi [= Cocchis], qui n'avait pas de raisons suffisantes pour juger de leurs litiges, les associa à cause de la nécessité où il se trouvait d'avoir des collaborateurs à la direction de son nouvel oratoire. C'est là que commencèrent à venir en prêtant leurs services les catéchistes déserteurs de Valdocco le dimanche qui suivit le jour de cette néfaste conférence. Le soir, trois jeunes adultes, des plus effrontés, se présentèrent à D. Bosco sous différents prétextes pour poser des questions sur l'Appel pour la loterie. « J'étais dans la cour, écrit encore Joseph Brosio, qui amusait les jeunes au moyen de la manœuvre militaire et, en passant par hasard auprès de la sacristie, j'entendis qu'à l'intérieur on hurlait fort. J'entrai pour voir ce qu'il y avait de nouveau, et je vis un voyou qui finissait tout juste de parler. Sur son visage bouleversé se lisaient le dédain et le mépris. Je m'arrêtai et j'entendis que D. Bosco, tout tranquille, lui répondait que, dans l'Appel, on ne parlait pas d'une manière particulière des diverses classes des jeunes qui fréquentaient l'Oratoire, mais bien au contraire d'une manière générale, c'est-à-dire de la plus grande partie de ceux qui le fréquentaient ; et qu'à l'Oratoire en général il y avait justement de ces jeunes auxquels la circulaire faisait allusion. En conséquence, le jeune honnête et comme il faut, reconnu comme tel par tous, et auquel était confié le rôle de catéchiste, ne devait pas prendre en mauvaise part quelques phrases qui n'étaient pas pour lui ; au contraire il devait se glori-

fier de venir dans un Oratoire de cette nature pour coopérer à une bonne œuvre. — Et en parlant ainsi, D. Bosco citait les noms de nombreux jeunes distingués, de familles honorables, et [ceux] de respectables messieurs qui venaient à l'Oratoire dans ce but ; et il terminait en faisant remarquer qu'aucun d'entre eux n'avait pensé avoir reçu une offense de sa part, et qu'il était impossible de supposer que D. Bosco concevait l'idée sotte de vouloir les offenser injustement et à son détriment.

» Mais ce voyou qui avait été envoyé avec les deux autres par les adversaires pour imposer une réparation d'honneur, enflammé par la colère, n'entendait pas et n'écoutait même pas les raisons de D. Bosco et donc il proférait des termes injurieux et grossiers contre lui et contre tous les jeunes de l'Oratoire, en disant que D. Bosco dans cet Appel avait dépeint avec vérité sa propre personne elle-même et celle des siens, et que par conséquent ses compagnons avaient bien fait de s'éloigner du repaire d'une racaille de cette espèce. Le gant de la provocation était jeté et je le relevai au nom de tous les jeunes qui s'étaient approchés et frémissaient. Les poings serrés je m'avançai contre le malappris, mais D. Bosco me retint avec la bienveillance d'un père très aimant, qui savait compatir. En prenant ensuite la défense de ses fils outragés, il réprimanda sévèrement cet insensé, en disant qu'il était un garnement, et en menaçant de le chasser de l'Oratoire. Celui-ci, ayant vu que les choses tournaient mal, baissa les bras et se retira avec les deux autres ; mais malheureusement, peu de temps après, il se fit lui-même connaître pour ce qu'il était ; et il s'agrégea à des compagnies si scandaleuses qu'il perdit de façon irréparable, auprès de ceux qui le connaissaient, l'honneur dont il se vantait d'être si jaloux ».

Les jeunes abbés de l'Oratoire n'avaient pris aucune part à ces agitations et D. Bosco n'en parlait pas volontiers. Le Jeu[ne abbé] Savio Ascagne disait : — Personnellement, je n'ai jamais entendu D. Bosco murmurer contre l'un de ses adversaires. J'avais une fois laissé échapper une petite critique : il me fit une correction prompte et bienveillante.

CHAPITRE XXXIII

Pièges des adversaires de D. Bosco — Repas et goûters à l'œil — Effets des médisances — L'Archevêque et le document nommant D. Bosco comme Directeur en Chef des trois Oratoires — Lettre laudative de Mgr Fransoni au Directeur de l'Oratoire de Vanchiglia — D. Bosco renvoie les perturbateurs — Nouveaux moyens ingénieux et nouveaux catéchistes — Réconciliation — Une boîte d'allumettes.

Don Rodrigo et ses émissaires ne cessaient pas de s'approcher de temps en temps de l'Oratoire de Valdocco pour inviter les jeunes plus adultes à aller en promenade hors de la ville avec eux, ces derniers payant les repas et les goûters dans les auberges ; de sorte que presque tous les dimanches et les jours de fête il manquait aux cérémonies un certain nombre de ces jeunes. Ils étaient spécialement avides d'enlever à D. Bosco Brosio, qui semblait être, et il l'était, son bras droit. D'abord ils lui offrirent des cadeaux en argent et en objets pour qu'il fût au service de leur parti : il demeurerait cependant à Valdocco pour observer. Un bénéficiaire de S[aint]-Jean lui promit beaucoup d'avantages s'il s'inscrivait à l'Oratoire des Philippins et le fréquentait. Cependant Brosio, qui voulait préparer ses contre-mines, leur faisait bon accueil et donnait des réponses ambiguës.

Il décrivit ainsi les pièges des adversaires de D. Bosco :
 « Un dimanche, D. Rodrigo vint m'inviter pour une promenade à la campagne, et, moi, je fis aussitôt part à D. Bosco

de cette proposition, bien qu'il m'eût été interdit par lui de parler de ces réunions déplaisantes. D. Bosco me permit d'accepter, et, moi, j'allai volontiers pour voir quelle tournure prendraient les choses. Le Dimanche suivant, après les cérémonies du matin, je partis donc de l'Oratoire pour me retrouver à l'endroit convenu, c'est-à-dire à Porta Palazzo [= Porte du Palais]. Se trouvaient déjà là tous les autres compagnons, qui m'attendaient avec messieurs les chefs de la Clique : ceux-ci cependant croyaient que je ne serais pas venu. En me voyant paraître, ils firent une grande fête et dans leur contentement ils me couvrirent de baisers et m'embrassèrent. D. Rodrigo s'écria : — Aujourd'hui la fête sera plus belle car nous avons avec nous notre ami intime, notre cher bersagliere ! — Puis nous partîmes ; en prenant la route nationale de Milan, nous sommes allés à l'auberge du Centaure, et dès notre arrivée là-bas nous furent servis des rafraîchissements. A midi était préparé un repas somptueux : on ne pouvait désirer davantage. Les vins étaient exquis et en grande abondance. Après le repas commencèrent les divertissements.

» On jouait aux boules, on chantait, on courait et un vin excellent était sans cesse servi. C'est de cette manière qu'on passa toute la journée. Vers le soir nous sommes revenus en ville et lorsque nous sommes arrivés à Porta Palazzo, nous allâmes tous, non à la bénédiction [du Saint Sacrement] mais prendre le café, et après nous nous sommes séparés pour nous rendre chacun dans sa propre habitation avec l'invitation cependant à nous retrouver tous le dimanche matin suivant dans l'église S[aint]-Martin.

» Moi, au lieu d'aller à la maison, je vins à l'Oratoire pour rendre compte à D. Bosco de toute la journée, et lui demander ce que je devais faire pour le Dimanche suivant. D. Bosco, après avoir tout écouté, me dit d'y aller. Le Dimanche fixé, nous nous sommes retrouvés à l'Eglise indiquée. Une fois la messe terminée, nous fûmes conduits au café dit des Galeries S[aint]-Charles, qui se trouvait à Porta Nuova (à présent : rue de Rome) pour faire le petit déjeuner.

» En ces deux circonstances les sermons ne manquaient pas de nous encourager à quitter l'Oratoire, en nous disant que Dieu se trouvait partout et qu'en n'importe quel lieu qui le voulait pouvait devenir saint.

» L'après-midi je revins à l'Oratoire pour mettre au courant de tout D. Bosco, en lui disant que j'étais de nouveau invité le Dimanche suivant à un grand goûter ; mais D. Bosco ne me laissa plus aller avec ces braves gens.

» D. Rodrigo m'avait fait cadeau de six écus d'argent (30 livres) en espérant avec cela mieux atteindre son but qui était de me lier indissolublement à leurs réunions. Je ne voulais pas les accepter ; mais il m'allégua tant de raisons, en mettant en même temps la somme d'argent dans mes mains, que je restai, dans l'embarras et dans l'enchantement, comme une statue de marbre. Dès que je reçus cette somme d'argent, je perdis ma paix, fus pris de remords, croyant avoir déjà trahi D. Bosco pour le seul fait de l'avoir acceptée, et je la donnai aussitôt en aumône à un pauvre père de famille qui en avait un extrême besoin. Après cela je courus à l'Oratoire pour exposer à D. Bosco ce que j'avais fait, et il me dit que j'aurais pu la garder, cette somme, sans scrupule, mais que j'avais accompli une belle action à la donner en aumône ». Ainsi [s'exprimait] Brosio.

D. Rodrigo ne manquait pas d'argent, et, en effet, il en était largement pourvu, et pendant beaucoup de temps, par des personnes très riches, qui croyaient sincèrement contribuer à des œuvres de charité. Comme la langue se porte avec insistance là où la dent fait mal, Don Rodrigo, qui avait de nombreuses relations en ville, parlait en mal contre le pauvre D. Bosco avec une passion qu'il baptisait zèle ; et c'est pourquoi il lui avait aliéné le cœur de beaucoup parmi ceux qui le secouraient. Nous pensons que se situe à cette époque un fait que raconta le Théol[ogien] Léonard Murialdo, relatif à la mansuétude de D. Bosco : « Un jour confidentiellement il me relatait le tort qui lui avait été causé par des personnes qui avaient médité contre lui et

ce qu'il avait jugé devoir dire au chef des médisants : — Voyez un peu le tort que Vous m'avez fait, lui dit-il : Vous m'avez obligé à changer tous mes bienfaiteurs ! — D. Bosco n'avait pas de doutes sur le développement de ses œuvres, car il était sûr que, des bienfaiteurs, il en aurait toujours : c'était le changement qu'il regrettait, étant donné que s'éloignaient de lui certains premiers et chers soutiens ».

Mais pour aider D. Bosco dans cette lutte Mgr Frasoni apportait sa contribution. Ayant été depuis le lieu de son exil informé de ces activités méchantes, tout d'abord il encouragea D. Bosco et ensuite il voulut le prémunir ; c'est pourquoi, au moyen d'un décret, il l'établit officiellement Directeur en Chef de tous les Oratoires fondés par lui. Voici la teneur de ce décret ou document de nomination.

LOUIS [de la parenté] DES MARQUIS FRANSONI
CHEV[alier] DE L'ORDRE SUPRÊME DE L'ANNONCIADE
PAR GRÂCE DE DIEU ET DU SIÈGE APOSTOLIQUE
ARCHEVÊQUE DE TURIN

Au Très Rév[érend] D. Jean Bosco, de Castelnuovo, Prêtre de notre Diocèse : Salut.

En Vous félicitant, digne Prêtre de Dieu, d'avoir su avec une charité pleine d'habileté fonder, dans l'Oratoire public S[aint]-François de Sales à Valdocco, la Congrégation des jeunes pauvres, que l'on ne peut jamais assez louer, nous jugeons qu'il est juste de vous témoigner, au moyen de cette Lettre, notre parfaite approbation en vous établissant en titre Directeur Spirituel en Chef de l'Oratoire S[aint]-François de Sales, auquel nous voulons que soient unis, placés sous sa dépendance, [l'Oratoire] Saint-Louis de Gonzague et celui du S[aint]-Ange Gardien, afin que l'œuvre entreprise sous

de si heureux auspices fasse des progrès et s'amplifie dans le lien de la charité, pour la vraie gloire de Dieu, et pour la grande édification du prochain, vous accordant toutes les facultés qui sont nécessaires et opportunes pour le saint but.

En attendant, nous envoyons, pour qu'on les insère dans les actes de nos Services de l'Archevêché, ces Documents à titre d'original, avec la faculté [accordée] à notre Chancelier d'en délivrer des copies.

Donné à Turin le trente et un Mars, l'an mil huit cent cinquante-deux.

Signé : PHILIPPE RAVINA *Vic[aire] Général,*
et si[gné] à la main BALLADORE *Chancel[ier].*

Pour copie conforme à l'original

Turin, le 12 Mai 1868

Lu et approuvé

Théol[ogien] GAUDE Pour le Chancelier. (1)

(1) Les Faveurs et les Facultés accordées par l'Autorité Ecclésiastique de Turin à l'Oratoire S[aint]-François de Sales étaient :

1° De célébrer la Messe lue et [la Messe] chantée, [de] donner la Bénédiction du Saint Sacrement, [de] faire des Triduums, des Neuvaines, des Retraites spirituelles ;

2° [De] faire le Catéchisme, [de] prêcher, [d']accepter les enfants à la Sainte Communion, [de] les préparer à la Confession, à recevoir la Confirmation ;

3° Facultés d'accomplir en n'importe laquelle de nos Eglises le devoir Pascal, tant pour les enfants que pour les adultes qui y viendraient. [De] bénir les objets du culte, l'habit clérical et [d']en revêtir les jeunes gens qui manifesteraient une vocation ecclésiastique, mais [seulement ceux qui sont] destinés au service des Oratoires et demeurent à l'Internat annexe.

Ces facultés laissaient souvent des incertitudes dans leur application. C'est pourquoi le même Monseigneur Frasoni, par document du 31 Mars 1852, les accordait de façon absolue et sans limites, c'est-à-dire donnait toutes les facultés qui seraient *utiles ou nécessaires* pour le bon succès des choses qui se produisaient dans la direction de l'Oratoire S[aint]-François de Sales à Valdocco, [de l'Oratoire] S[aint]-Louis à Porta Nuova, [de l'Oratoire] du S[aint]-Ange Gardien à Vanchiglia.

De même au Théol[ogien] Murialdo, qui coopérait grandement à la réussite des projets de D. Bosco à l'Oratoire de Vanchiglia, l'Archevêque donnait la marque d'estime suivante :

LOUIS [de la parenté] DES MARQUIS FRANSONI
 CHEVALIER DE L'ORDRE SUPRÊME DE L'ANNONCIADE
 CHEVALIER DE GRAND-CROIX
 DÉCORÉ DU GRAND CORDON
 DE L'ORD[re] DES S[aint]S MAUR[ice] ET LAZARE
 PAR GRÂCE DE DIEU ET DU SIÈGE APOSTOLIQUE
 ARCHEVÊQUE DE TURIN

*Au T[rès] Rév[érend] M. le Théol[ogien] Norbert [= Robert] Murialdo,
 Prêtre de Turin : Salut.*

En considération de l'engagement spontané et du zèle ardent, avec lesquels, en digne prêtre, vous vous occupez avec diligence et assiduité de l'institution Chrétienne des jeunes pauvres qui se réunissent dans l'Oratoire public du Saint-Ange Gardien dans le quartier Vanchiglia de cette ville, nous croyons que cela mérite la peine de vous donner au moyen de cette Lettre un témoignage public de notre pleine approbation en vous établissant en titre Directeur Spirituel de l'Oratoire susnommé à la seule condition que par votre intermédiaire on conserve toujours fidèlement l'unité et la dépendance vis-à-vis de D. Jean Bosco, Directeur en Chef de l'Oratoire S[aint]-François de Sales à Valdocco et fondateur de cette Pieuse institution, en vous accordant les facultés nécessaires et opportunes pour le saint but.

En attendant, nous envoyons pour qu'on l'insère dans les actes

de nos Services de l'Archevêché ce décret à titre d'original avec la faculté [accordée] à notre Chancelier d'en délivrer des copies.

Donné à Turin le trente et un mars mil huit cent cinquante-deux.

Signé dans l'original PHILIPPE RAVINA *Vic[aire] Gén[éral],*
Scel[lé] et à la main BALLADORE *Chancell[ier].*

Ainsi d'après l'Original
BALLADORE *ff. Chancell[ier].*

Les adversaires de D. Bosco ne pouvaient pas essayer une défaite plus manifeste. Chacune de leurs prétentions de suprématie dans les trois Oratoires était partie en fumée. — Il y a six choses, disent les Proverbes, que hait Yahvé, sept que son âme abomine : ... un faux témoin qui profère des mensonges, le semeur de litiges entre frères (1).

Mais, en attendant, que se produisait-il pour les anciens catéchistes ? Ils n'avaient pas osé couper entièrement les ponts avec D. Bosco ; mais le matin des Dimanches ils se présentaient à lui pendant quelques instants et ensuite ils couraient à leur nouveau rendez-vous, où les attendait D. Rodrigo. Le soir ils n'apparaissaient pas, et se réunissaient tous à l'Oratoire S[aint]-Martin. D. Bosco dit un jour à Gastini Charles ces paroles graves : — Tous m'abandonnent, mais j'ai Dieu avec moi et de qui dois-je avoir peur ? L'œuvre est la sienne et non la mienne, et il pensera à la porter en avant.

Pendant quelques dimanches D. Bosco patienta ; mais voyant que cette mauvaise plaisanterie continuait, il décida d'en finir avec

(1) Pr 6,16-19.

ceux qui voulaient avoir, comme on dit, un pied dans deux étrières [jouer sur deux tableaux]. Le matin d'un dimanche ou d'un jour de fête, tandis qu'ils faisaient leur habituelle apparition, il les rassembla dans sa petite salle à manger. Ces personnes lui avaient fait cadeau d'une sonnette [actionnée] à la main qui, lorsqu'on la faisait fonctionner dans la cour, devait appeler les jeunes à la Messe. D. Bosco entrevit dans l'intention de certains de ces donateurs une arrière-pensée. Il commença, toutefois, à leur manifester sa reconnaissance personnelle, mais il conclut franchement et avec calme : — Moi, je ne suis pas content de vous : qui veut s'en aller, s'en aille ; qui ne veut plus venir, reste donc là où cela lui plaît le mieux. Quant à moi, je me formerai de nouveaux catéchistes. J'ai recommencé à zéro d'autres fois et je suis prêt à repartir à zéro également aujourd'hui. — Cela dit, il les regarda fixement avec un visage hilare et il se retira. Ces personnes malavisées vinrent encore le dimanche suivant : ils entourèrent D. Bosco, mais sans lui donner le moindre signe d'affection, puis ils disparurent et ne se firent plus voir à l'Oratoire S[aint]-François de Sales. A [l'Oratoire] S[aint]-Martin ils avaient, eux au goûter, du poulet, du saucisson, des friandises, des fruits et du vin et d'autres nourritures de choix. Mais étaient-ils ensuite vraiment contents ? L'un d'eux, qui avait un jour rencontré son compagnon Francesca, lui dit : — Là-bas à S[aint]-Martin, on est bien ; mais il nous manque quelque chose qui nous faisait venir plus volontiers à l'Oratoire de Valdocco. — Ce *quelque chose*, c'était D. Bosco avec son affabilité paternelle, avec sa charité exempte de toute recherche intéressée.

En effet, ces jeunes, une fois passés les bouillonnements de ces premières années, ravivèrent tellement leur affection pour D. Bosco que, revenus se serrer autour de lui, ils furent pour lui des amis tendres et constants pendant tout le temps de sa vie. De cela, D. Bosco les payait de retour. Il n'avait pas oublié les services qu'ils avaient rendus, à lui et à l'Oratoire, comme catéchistes ; et il oublia les peines qu'ils lui avaient causées en un moment d'excitation des passions. Il accueillait donc toujours, avec beaucoup de joie, ceux qui, ayant accédé

à une honorable profession dans la société, venaient lui rendre visite ou passer une journée avec lui ; il en hébergea d'autres, qui étaient nécessiteux, dans sa maison, et l'un d'eux eut une charge et une paie convenables dans les ateliers de l'Internat, parce que, peu habile dans son métier, il n'aurait pas pu fournir le nécessaire à sa famille.

Cependant, les animosités battant leur plein, Brosio, qui voyait qu'en de tels moments une réconciliation n'était pas possible, rompit toute relation avec les novateurs. « Pour la grande masse des jeunes, continue-t-il à écrire, les caprices de ces messieurs n'avaient aucune importance, et ils étaient tous pour D. Bosco. A cause de cela, D. Rodrigo était irrité, en voyant qu'il échouait, et D. Bosco pour déjouer ses artifices augmenta tous les divertissements au moyen de nouveaux jeux agréables. Comme la cour n'était pas suffisamment vaste pour nos manœuvres et pour les parties de boules, on allait dans le champ et dans le terrain vague, là où à présent se trouve l'Eglise Marie-Auxiliatrice, pour jouer et pour faire les exercices militaires. Plusieurs fois, pour donner un plus grand dévouement à notre bataillon, nous nous sommes avancés jusque sur les prés du Faubourg S[an] Donato, toujours en manœuvrant à travers la campagne, en faisant ainsi une promenade militaire. Arrivé là, j'allais acheter deux gros paniers de fruits avec l'argent que m'avait donné D. Bosco dans cette intention, et j'en faisais la distribution à tous mes soldats. La gymnastique et la course à pied étaient toujours à l'ordre du jour. Souvent j'invitais à la course même D. Bosco, qui acceptait et, ce qui faisait s'étonner tout le monde, il prenait presque toujours la récompense attribuée au premier qui arriverait au but ».

Mais, entre-temps, D. Bosco avec sa volonté de fer avait recommencé à zéro pour se procurer de nouveaux catéchistes, d'autant plus que, pour une partie, ces événements s'étaient produits au début des enseignements de carême. Le carême avait commencé le 25 février et finissait avec Pâques le 11 avril, et, quant à lui, il ne pouvait pas retirer du personnel de l'Oratoire S[aint]-Louis, ni de celui des Saints Anges Gardiens, qui rassem-

blaient environ un millier d'enfants, auxquels on faisait aussi un peu d'école. Des anciens à Valdocco lui était resté seulement le jeune garçon de 14 ans Jean Francesia, qui habitait encore chez ses parents. A ce dernier il ajouta alors Jean Cagliero, d'autres du même âge que lui, internes, et quelques jeunes abbés, qui furent toujours prêts aux signes qu'il ferait. C'étaient, peut-on dire, des gosses, et pourtant ils tinrent chacun leur classe de vingt ou vingt-cinq gamins remplis de vivacité ; et ils s'appliquaient à remplir leur office. C'est pourquoi, bien que plusieurs de leurs écoliers fussent plus grands que leur catéchiste, il ne venait jamais à l'esprit de quiconque l'envie de déranger. Et puis D. Bosco tournait en surveillant. Il avait prescrit qu'on enseignât à étudier le catéchisme à la lettre, en en faisant même donner de temps en temps un aperçu lors de séances publiques, et en distribuant de petites récompenses. Les nouveaux catéchistes, avec une aisance et une prudence supérieures à [celles de] leur âge, assistaient les dimanches et les jours de fête les nombreux externes pendant leur préparation à la confession, durant la sainte messe et le sermon qu'on faisait aussitôt après, [durant] les cérémonies du soir, et durant les récréations. Souvent ils étaient chargés de distribuer un pain également aux jeunes externes, d'autant plus si [ces derniers] avaient fait la communion : pour beaucoup d'entre eux, en effet, cela constituait une grande gêne de revenir à jeun chez eux pour le petit déjeuner. D. Bosco se réjouissait de les voir obtenir une aussi bonne réussite, et il ne se fatiguait pas de leur répéter : — Pour l'amour de Dieu, je recommande de ne jamais laisser seuls les jeunes, mais de les assister toujours, continuellement et partout. — Et pour les encourager il leur expliquait cette devise de S[aint] Augustin : *Animam salvasti, animam tuam prædestinasti* [Si tu as sauvé une âme, tu as procuré le salut à ton âme].

Les catéchismes du carême touchaient à leur fin, bénis de façon évidente par le Seigneur, et l'on commençait le tri-duum de préparation pour Pâques, qui resta gravé chez les jeunes à cause d'une anecdote ainsi décrite par le Prof[esseur] Raineri.

« On était près de Pâques : le soir d'un jour ouvrable, Don Bosco

faisait l'enseignement sur le thème : *Fuir les occasions du mal, fuir les dangers*. A un certain moment il dit : — Que celui qui ne veut pas brûler, se tienne loin du feu. — Voici, justement à cet instant, que prennent feu les petites boîtes des allumettes qu'un jeune jardinier avait en poche pour les porter chez lui. Aussitôt il s'élève de la fumée, et un crépitement intense se fait entendre, au point d'attirer l'attention de tous. Jamais un précepte ne fut si promptement suivi d'un exemple et confirmé par lui. Tous rirent de bon cœur et donnèrent raison à leur précepteur, qui rit lui aussi ; mais son rire, on le voyait, on ne l'entendait jamais ».

Même les autres Oratoires portaient d'excellents fruits. Là-bas D. Bosco était toujours aidé par des prêtres zélés et par le Théol[ogien] Borel, qui passait souvent d'un Oratoire à l'autre en faisant le catéchisme et en prêchant avec une ardeur et une efficacité merveilleuses. Lui-même toutefois de temps en temps y venait, et avec combien de joie et avec combien de hourras, il était reçu par les jeunes ! Lors de ces visites qu'il y accomplissait il avait l'habitude de faire le sermon, et après les cérémonies il cherchait à tenir près de lui les enfants, et il adressait à chacun un conseil particulier très adapté et approprié au caractère, comme s'il avait toujours été leur ami intime. Et Dieu le bénissait, et beaucoup de jeunes qui auparavant donnaient peu d'espoir de bonne réussite sortaient des Oratoires avec une amélioration, et se comportaient en hommes de foi et d'honneur dans les emplois qu'ensuite ils occupaient.

Une fois terminées les fêtes pasciales, les nouveaux catéchistes, qui appartenaient à la Compagnie de S[aint] Louis, avec une ardeur croissante continuèrent leur mission et l'étendirent même aux élèves internes. D. Bosco désirait ardemment les voir tous apprendre les cantiques et le chant grégorien, et en 1852, comme il avait déjà commencé l'année précédente, on arrêtait les cours le samedi soir pour qu'on apprît les antiennes et la psalmodie pour les vêpres du Dimanche. Tous les soirs, il y avait

aussi le catéchisme pour ceux qui étaient plus ignorants dans les choses de la religion : Don Bosco voulait les admettre à la Communion dès qu'ils en seraient capables. — Il faut, disait-il, que le Seigneur prenne possession de leurs cœurs avant qu'ils ne soient corrompus par le péché. — Tout cela, il le faisait ou par lui-même ou par l'intermédiaire de ses catéchistes, qui également remplaçaient quelque maître absent dans les cours du soir.

Ils se prodiguaient en outre pour les cérémonies d'église. En 1851 D. Michel-Ange Chiatellino avait écrit la musique d'une Messe et celle de quelques tercets de Litanies, [musiques] qu'il avait offertes à Don Bosco ; ils les apprirent et les exécutèrent avec beaucoup de plaisir, et ensuite ils les enseignèrent aux nouveaux chœurs qui pendant des années se formèrent. En plus de cela ils avaient appris à s'assister mutuellement et c'est là le motif pour lequel il n'arrivait pas de désordres de quelque importance. Parfois certaines récréations pouvaient causer de la surprise à quelques intransigeants. Comme il n'y avait pas alors de lieux habités autour de l'Oratoire, les jeunes, en s'ébattant, s'avançaient jusqu'aux prés de la citadelle éloignés d'environ un demi-kilomètre ; mais au milieu d'eux courait également et guidait les mouvements l'un de ces plus zélés, qui les ramenait en sens inverse pour les réunir affectueusement autour de D. Bosco.

Toutes les tempêtes s'étaient donc calmées à l'Oratoire, et dans le journal modéré mais catholique, *La Patria* [La Patrie], paraissait un magnifique article à la louange de l'Histoire Sainte de D. Bosco. D. Cocchis, appelé entre-temps à d'autres fondations, spécialement à celle des Apprentis, avait confié la direction de l'Oratoire S[aint]-Martin à D. Ponte. Celui-ci, revenu du voyage avec la Marquise Barolo, s'occupait avec une grande ardeur de l'instruction des enfants du peuple jusqu'en 1866. Cette année-là il se retirait, remettant son Oratoire à la société S[aint]-Vincent-de-Paul, qui en donna au Supérieur des Apprentis la direction spirituelle ; à présent [1904] [cet Oratoire], transféré au-delà de la Doire dans ses propres locaux, accueille, les dimanches et les jours de fête, plus de 400 jeunes gens.

CHAPITRE XXXIV

L'explosion de la poudrière — Héroïsme du sergent Sacchi — Le chapeau de D. Bosco — Visible protection de Marie — Faits divers — Une colombe — Une poutre enflammée — Le jeune Gabriel Fassio — Un Pater et un Ave par l'intermédiaire de Saint Louis — Dégâts à l'Oratoire — Valdocco, lieu de refuge — Subventions — Une image commémorative — D. Bosco et la Petite Maison de la Divine Providence.

L'an 1852, un terrible malheur, comme la foudre dans un ciel serein, s'abattait sur la ville de Turin, qui manqua de peu de devenir un tas de ruines et la tombe de ses habitants.

Au milieu du Faubourg de la Doire, près du cimetière S[aint]-Pierre-aux-Liens, s'élevait une usine et trois magasins à poudre. Parfois y étaient rassemblés plusieurs milliers de kilogrammes de poudre pour charge explosive et pour la chasse ; et par conséquent ledit Faubourg et la ville entière avaient dans leur sein un danger formidable.

Eh bien, le 26 avril, il était onze heures trois quarts du matin quand à cause de l'imperfection d'un appareil se déclenche une étincelle dans un atelier. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le feu prend à deux machines à grener situées à côté, passe aux tamis, de là à la poudre étendue à l'air libre. L'embrasement de cette dernière met le feu d'abord à un petit

magasin de poudre pour la chasse, et ensuite à un autre de poudre pour charge explosive, qui, à un court intervalle l'un de l'autre, explosent avec un grondement terrible, entendu à quinze mille [= environ 37 km] alentour, en faisant trembler la ville, en faisant sortir de leurs gonds les portes, petites et grandes, et en ne laissant pas aux fenêtres fermées une vitre intacte. La grosse usine de poudre saute en l'air, les maisons voisines se renversent, sur deux rangées des mûriers séculaires sont à moitié rompus comme de tendres petites plantes ; des pierres, des clous, des barres de fer, des poutres enflammées volent dans l'air, et s'abattent sur les hôtels particuliers, dans les rues et sur les places, comme les projectiles d'une immense bombe, en constituant une menace de massacre et de mort ; à 400 mètres de distance tombent des blocs de pierre faisant chacun 100, 150 ou 200 kilogrammes ; les hommes employés à la poudrière, frappés à mort, ou brûlés, ou ensevelis, écrasés sous les décombres, sont au nombre de vingt et un ; les blessés, de trente-cinq. Pendant ce temps un épais nuage de fumée, comme un manteau mortuaire, s'étend sur toute [la ville de] Turin, lui enlève la vue sur le soleil et la remplit de terreur ; la fin du monde semble être arrivée. Les uns crient, les autres pleurent, un autre s'enfuit sans savoir où, car chez la plupart on ignore tout d'abord le lieu et la cause du désastre. Peu à peu la nouvelle court à ce sujet, beaucoup dirigent leurs pas depuis l'intérieur de la ville vers la poudrière ; mais, parvenus dans ses abords, ils en sont repoussés par les [habitants des] rues voisines qui fuient en foule et annoncent de pires désastres imminents. Par ailleurs, plusieurs parmi les plus courageux en union avec les soldats et avec les gardes nationaux, le maire Bellono avec les autorités civiles et Sa Majesté royale elle-même Victor-Emmanuel avec le Duc de Gênes et avec les Ministres, se portent sur le lieu de la désolation ; parmi eux il y eut aussi notre D. Bosco.

Au moment de la première explosion, il se trouvait dans la salle de l'exposition des objets de la loterie dont nous avons parlé. Au fracas, qui avait ébranlé tous les bâtiments, il était descendu sur la voie publique, pour savoir ce qui était arrivé. A cet instant, se fait entendre le second crépitement et, un moment

après, un sac d'avoine tombe d'en haut à côté de lui, manquant de peu de l'écraser. Il ne tarda pas à déduire qu'avait pris feu la poudrière, distante de l'Oratoire d'un peu plus de 500 mètres. Il se dirige aussitôt vers sa maison, dans la crainte qu'il ne se fût produit quelque sinistre ; mais il la trouve vide, car tous, sains et saufs, s'étaient enfuis dans les champs et les prés voisins. Alors, sans le moindre délai, et sans faire attention au danger, il vole jusqu'au lieu du désastre, afin d'apporter à quelques malheureux le secours du ministère sacré. En chemin, il tombe sur sa mère, qui tente de le retenir, mais en vain. Survient Charles Tomatis, et D. Bosco lui ordonne : — Rebrousse chemin, va à la recherche des religieuses qui se sont enfuies de leurs monastères, çà et là, sur les places et dans les rues, et conduis-les toutes à la Place Paesana. Là il y a un omnibus qui les transportera à Moncalieri chez la Marquise Barolo. — Tomatis courut et exécuta l'ordre reçu, n'arrivant pas à comprendre comment D. Bosco, sans avoir été averti au préalable, connaissait les mesures prises en cette circonstance par la Marquise. Entre-temps D. Bosco, arrivé sur les lieux, put péniblement se frayer un chemin parmi les immenses ruines. Quel spectacle poignant ! Des morceaux de cadavres, des jambes et des bras dispersés çà et là ! Des voix dolentes qui sortaient encore des décombres fumantes ! Et, ce qui était plus épouvantable, l'imminence d'une troisième explosion, qui ferait le carnage de tous les voisins, et même des personnes les plus éloignées. C'est qu'en effet, les deux magasins, qui avaient pris feu et causé un massacre et un écroulement si horribles, ne contenaient que quelques dizaines de kilogrammes de poudre ; mais à quelques mètres d'eux il s'en trouvait également un troisième ayant le toit arraché, alors que les bâtiments environnants, tous en feu, remplissaient l'air d'étincelles, et qu'il contenait au moins quarante mille kilogrammes de poudre ! C'était un terrible volcan : s'il prenait feu, sans doute non seulement le faubourg de la Doire, mais aussi Turin pour une bonne partie s'écrouleraient de

fond en comble ; et un tel danger était imminent. Or qui sauvera Turin ? Marie la sauvera par l'intermédiaire de l'un de ceux qui avaient de la dévotion pour elle : il est bien juste que son nom soit aussi transmis par nous à la postérité la plus éloignée.

Il s'agit du sergent fourrier Paul Sacchi, de Voghera, chef des ouvriers employés à l'usine, rescapé comme par miracle de l'horrible massacre. A deux bonnes reprises, par la violence des explosions, lui, il est jeté à terre comme mort ; il se relève néanmoins, en invoquant la Très s[ainte Vierge] Marie et, lui qui a les membres moulus, la face, la tête et les mains brûlées, perdant du sang jusque par les oreilles assourdies et fortement perturbées, au milieu d'une confusion indescriptible, au cœur du carnage de ses ouvriers, parmi les larmes et les cris de désespoir, il fait preuve d'une perspicacité et déploie un courage tels qu'ils sont au-dessus de tout éloge. Ayant surmonté les étourdissements répétés que lui avaient causé les crépitements horribles, il se rend compte, lui, que le troisième magasin n'est pas encore atteint, mais que déjà le feu a pris à une couverture qui s'y trouvait. Devant ce danger de mort prochaine, lui, il ne s'enfuit pas, oh ! non ; mais, sentant qu'il est poussé comme par une force supérieure, il court, il entre haletant, enlève à temps la couverture, la traîne dehors et reste sur place intrépide, en appelant du secours. Encouragés par son héroïsme, quelques citoyens accourent rapidement ; s'ajoutent ensuite des soldats et des pompiers, et on organise promptement divers services ; les uns s'occupent d'éteindre le feu, qui se manifeste çà et là ; les autres transportent depuis le grand magasin les 800 barils de poudre qui s'y trouvaient. Le Comte Cays était là, lui aussi, conseillant, aidant, transportant des blessés. Sacchi s'empressait de couvrir les barils avec les couvertures de laine imprégnées d'eau. Ces travaux, dans l'anxiété générale des esprits, durèrent jusqu'à quatre heures de l'apr[ès-midi] et furent achevés de façon heureuse. Ainsi, en ce jour d'angoisse, Turin

fut sauvée par l'intervention de Marie, et par l'héroïsme d'un homme qui dans cette horrible circonstance s'adressa à Elle pour [demander] conseil et réconfort, et que, tant qu'il continua à vivre, on aurait pu voir chaque samedi se prosterner devant l'autel de la Vierge Consolatrice en train d'accomplir un vœu de remerciement pour l'avoir non seulement sauvé, mais rendu sauveur de ses frères. Cet homme simple et honnête qui, au milieu d'événements très singuliers survenus durant sa vie de jeune, semble avoir été réservé et protégé par Dieu pour la noble mission de sauver Turin, reçut dans les premiers jours de la part de toutes les catégories de la population des marques flatteuses d'estime et d'honneur ; mais il ne tarda pas à être aussi abreuvé du fiel de l'ingratitude. D'après certains, il eut le tort d'avoir attribué publiquement son héroïsme à la Vierge bénie. En effet, il répétait : — Non, je ne suis pas le sauveur de Turin. C'est la Vierge Consolatrice qui l'a sauvée. — A cause de cela il fut aussitôt l'objet de sarcasmes, de dérision et de calomnies de la part de ceux auxquels le nom de Dieu et [celui] de son Auguste Mère sonnent mal à l'oreille. Les journaux illustrés le traitèrent d'hypocrite et de bigot. Par ailleurs, il reçut du Gouvernement la médaille d'or, qui lui fut conférée sur la place d'armes ; de la Garde Nationale une couronne d'argent ; et du Conseil Municipal la Citoyenneté d'honneur de la ville de Turin, une rue qui porte son nom et une pension annuelle viagère de 1 200 l[ires]. Mais ni les éloges, ni les moqueries, ni les honneurs, ni les insultes ne firent changer la manière de penser chez Paul Sacchi, n'altérèrent en lui sa profonde dévotion envers Notre-Dame, et il resta tel jusqu'au 24 mai 1884, fête de Marie Auxiliatrice, dernier jour de sa vie. Avec le grade de capitaine il s'était rendu tous les jours avec un autre capitaine natif de S[an] Giorgio Canavese, son ami, pour adorer pendant de longues heures dans l'Eglise des Sacramentines [Adoratrices Perpétuelles de Jésus au Saint Sacrement]. Comme l'Ar-

chevêque Gastaldi avait interdit à quiconque était habillé en civil de servir dans les cérémonies sacrées, ils s'étaient fait, lui et son compagnon, raser les moustaches afin de revêtir la soutane. Pour de vieux militaires, ce n'était pas un mince sacrifice.

Quant à notre D. Bosco, il eut la consolation de [pouvoir] encore administrer l'absolution à un pauvre ouvrier, qui, extrait de dessous les ruines, mutilé [à la hauteur] d'une cuisse et atteint de blessures sur tout le corps, rendait les derniers soupirs. Si, d'autre part, il ne lui fut pas permis de donner un coup de main dans le difficile travail matériel, son chapeau rendit néanmoins un bon service. Au cœur du danger on avait un besoin urgent de transporter de l'eau, pour empêcher le feu de prendre aux couvertures étendues sur les barils de poudre. N'ayant aucun récipient, Sacchi saisit le chapeau de D. Bosco et il s'en servit tant bien que mal, jusqu'au moment où arrivèrent les seaux et les pompes. « Dernièrement encore, écrivit D. Bonetti Jean, en 1877, le brave fourrier me parlait de ce fait vécu pour sa grande satisfaction, et pour la mienne ».

En vérité, tous furent et restent persuadés que c'est à une protection spéciale du Ciel qu'est dû le salut de Turin qui échappa à d'ultérieurs désastres. Les premiers à ressentir les effets de l'intervention céleste furent les pensionnaires de la Petite Maison de la Divine Providence, appelée le Cottolengo. La charitable Institution se dressait à peu de distance de la poudrière, et pour certains de ses bâtiments l'éloignement n'était que de quatre-vingts à cent mètres. C'est pourquoi lors de la terrible explosion s'écroulent les toits, les parois et les plafonds ; les meubles, les penderies et les commodes sont mis sens dessus dessous ; des ustensiles de tous genres sont jetés çà et là avec un horrible fracas ; sont arrachées de leurs gonds les portes, petites et grandes ; pleuvent ensuite de tous côtés des poutres, des morceaux de bois et de fer, des pierres, des briques et des débris de toutes espèces. Eh bien, au milieu d'un si grand éboulement, au milieu d'une grêle de projectiles meurtriers, au milieu

de tant de dangers pour la vie, aucune des mille trois cents personnes de l'Institution n'en fut atteinte. Il y avait des malades, il y avait des aveugles, des estropiés, des fous, des bébés, et personne n'en reçut [de mal], pas même la moindre contusion ou [la moindre] égratignure. Beaucoup virent comme passer sous leurs yeux la mort ; virent briller au-dessus de leur tête sa terrible faux ; mais ils n'en furent pas touchés. Au-dessus du lit où était couché le malade, se détachait et s'écroulait un grand morceau de plafond, mais il tombait au pied ou sur les côtés ; ailleurs le mur menaçait ruine, mais dans son inclinaison il restait comme suspendu en l'air, et donnait le temps d'en retirer le lit avec son malade ; dans les chambres des enfants se renversait le toit, tombaient de très nombreuses tuiles, mais pas même une sur les petits lits et sur les berceaux des innocents. L'infirmerie des filles idiotes ou hébétées contenait plus de vingt lits, et depuis environ trois ans il n'était jamais arrivé qu'elle fût vide de malades, surtout avant midi. Ce matin-là, comme si elles pressentaient ce qui était sur le point de se passer, elles s'étaient toutes levées et rassemblées dans la pièce voisine. Entre-temps se produit l'explosion et elle lance sur cette infirmerie un long et gros tronçon de poutre, qui défonce le toit et pénètre au milieu de la chambre, en entraînant la plus grande partie du plafond, et en écrasant jusqu'aux lits de fer ; mais les lits étaient vides.

Cependant, les faits les plus consolants et qui montrent la protection visible de Marie, ce sont ceux, inexplicables, qui concernent ses représentations. Dans toutes les pièces on voyait les penderies, les armoires, les portes elles-mêmes arrachées du mur et renversées à terre à cause de la violence de l'explosion ; mais on admirait toujours encore le cadre de la Vierge, accroché à la paroi. Dans l'infirmerie dite Sainte-Thérèse, à la hauteur de deux mètres, se trouvait une statue de Marie sous une cloche de verre ; elles tombent toutes les deux sur le plancher, mais et la

cloche et la statue demeurent parfaitement intactes. Dans le long dortoir des orphelins toutes les fenêtres donnant du côté de la poudrière, étaient murées par des briques. Se produit le désastre : chacune des maçonneries se renverse, à l'exception de deux auxquelles étaient suspendus deux tableaux de Marie. Dans un couloir souterrain, qui relie une partie de la maison à l'autre, à la hauteur de plus de trois mètres, reposait dans une niche spéciale une statue en bois de l'auguste Reine du Ciel. Au moment de l'explosion, tandis qu'alentour tout le mur tombe à terre, la statue, semble-t-il, en est comme lentement descendue plutôt que précipitée, car elle se trouva debout sur sa base et entourée par les gravats. On aurait dit qu'elle était, comme en vie, descendue pour réconforter de plus près ceux qui, cherchant leur salut, passaient par ce corridor en criant pitié. Dans l'Oratoire privé, appelé le Sanctuaire, déjà très cher au vénérable Cottolengo, étaient accrochés au mur environ 300 cadres [ou tableaux] de dimensions diverses, avec leur verre ou leur vitre respectifs, représentant les sanctuaires les plus célèbres et les plus marqués par des miracles qui s'élèvent dans le monde en l'honneur de la Mère de Jésus. Cet [Oratoire] était situé en face de la poudrière, et donc exposé au premier assaut de la violente tourmente et sans protection. Eh bien, le terrible volcan explose très près ; dans la pièce [située] derrière le Sanctuaire, protégé par le mur, tombent à terre de grosses et lourdes penderies, s'écroule une partie du plafond, se fracasse la porte et la barre de fer qui la ferme s'entortille comme une corde ou une bougie molle ; et les cadres ? Les cadres du Sanctuaire restent à leur place avec leurs verres respectifs intacts. Dans l'Eglise de la Communauté et dans la Chapelle du Rosaire se trouvait la statue de Marie, enfermée dans sa niche. A la distance de six mètres se fend le grand arc principal qui soutient la coupole de l'Eglise ; l'orgue qui était au fond d'une tribune est renversé par terre et déplacé de quelques pas ; s'ouvre tout grand le châssis porteur des larges vitres qui

ferment la niche ; mais la statue de Marie, [représentée] comme Protectrice et Reine, reste immobile avec sa couronne sur la tête et elle permet seulement que tombe de ses oreilles l'un de ses pendants.

Mais dans un langage encore plus éloquent la Vierge très puissante montra sa visible protection en ces jours-là ; et c'est avec les deux faits suivants.

Dans le vestibule d'entrée de la charitable Institution du Cottolengo, près des deux portes qui donnent sur la voie publique, se trouvait, comme il se trouve aujourd'hui encore, fixé à un simple lambris de bois un tableau d'un mètre de hauteur, sur lequel est représentée de main de maître la Vierge Consolatrice. Le tableau était, comme maintenant, protégé par une plaque de verre, entouré de fleurs, de cœurs d'argent et d'autres gracieux ornements. Devant cette vénérable représentation, pour qui entre et pour qui sort, l'habitude est de réciter l'*Ave Maria*. Dans sa partie intérieure qui fait passer dans la cour située plus bas, le vestibule se trouve en face de la poudrière et sans la moindre protection intermédiaire. Donc, lors de l'explosion des deux magasins, la secousse produite fut telle que s'ouvrirent avec violence même les portes fermées de l'Institution ; plus de dix mille vitres de ses fenêtres furent réduites en miettes tandis que les châssis furent sortis de leurs gonds et renversés et mis en morceaux ; bien plus, dans toute la rue Doragrossa et dans d'autres [rues] de la ville distantes de plus d'un kilomètre on ne voyait plus aux fenêtres un carreau intact ; furent lancées, dans le vestibule susnommé, des nuées et des nuées de projectiles de tous genres : briques, cailloux, fer et bois ; de hautes et lourdes penderies, qui se dressent là tout près, sont renversées en un rien de temps ; dans la partie opposée, c'est-à-dire en arrière du tableau, la très forte porte de noyer qui donne dans la rue, fermée avec un gros verrou de fer, s'ouvre toute grande en deux parties en brisant le verrou en question ; se casse et se fracasse l'angle

lui-même du mur contre lequel était appuyé le tableau de la Vierge ; et ce dernier ? Chose étonnante à dire ! Ce [tableau] reste immobile avec toutes ses décorations et avec sa [plaque de] verre entière ! La belle représentation de Marie sous un aimable aspect disait, semblait-il, à ses fils frappés de terreur : *Ego sum, nolite timere* : Je suis là, moi, votre Mère ; n'ayez pas peur, je serai votre bouclier, je serai votre défense. Un monsieur, venant quelques heures après de l'intérieur de la ville, entrait dans ce vestibule : en voyant encore intacte la [plaque de] verre placée devant la représentation de Marie, alors que dans les maisons on ne voyait même pas un carreau et que dans les rues on marchait sur les [morceaux de] verre, il sentit de mystérieux frissons parcourir tout le milieu de son corps, et le cœur rempli d'une immense joie il pleura de consolation comme un enfant. A tout dire, cet enchaînement de faits, pour autant qu'on se soit efforcé de l'expliquer par les lois de la physique, personne ne put y parvenir, et donc il fallut, et il faut, y voir la main de Dieu tout-puissant et la protection de la divine Mère, qui montrait par là qu'elle veillait sur les destinées de Turin.

Mais un fait qui a resplendi plus que tout autre et qui fait toucher du doigt le patronage de la Très sainte [Vierge] Marie en ce jour d'épouvante, est celui que nous présenterons ici à travers les paroles elles-mêmes du jamais assez regretté Mgr Anglesio qui, à ce moment-là, était déjà depuis dix ans Supérieur de la prodigieuse Institution du Cottolengo.

« Parmi tous les immeubles (ainsi écrit-il lui-même) qui, en longeant sur deux côtés la poudrière, faisaient comme une haie, le plus proche de tous, et à la distance d'à peine 80 mètres, était une humble mesure, appelée *Nazareth*, de deux niveaux, rez-de-chaussée compris. Elle contenait au rez-de-chaussée plus d'une vingtaine d'[individus] idiots ou crétins, à l'étage supérieur une trentaine de pauvres garçons, atteints d'une maladie chronique ou permanente, âgés de quatre à neuf ans ; comme le plancher du grenier, toutes les poutres du toit venaient reposer sur un pilier placé au milieu de la vaste chambrée : sur ce pilier

et [au-dessus] du toit, on avait élevé une autre colonne en terre cuite, précisément une de celles qui avaient servi pour des bains chauds ; au-dessus de cette colonne se dressait une statue de la Vierge Immaculée, haute de plus d'un mètre, vide à l'intérieur, [faite] en simple plâtre fin, avec autour de la tête une large couronne de douze étoiles : on aurait dit qu'elle se tenait justement là pour servir de sentinelle et de bouclier à la Petite Maison, bien plus presque pour donner des lois à la nature, au fléau et lui déterminer les voies, les limites. Explosent, en effet, les deux magasins de la poudre à cette si courte distance et avec cette longue et douloureuse série de conséquences qu'on a indiquées plus haut ; une tempête continuelle de projectiles de tous genres et [de tous] poids est lancée en même temps que l'indescriptible tourmente dans toutes les directions autour de l'immeuble Nazareth et contre lui : la colonne porte la marque des projectiles par lesquels elle est frappée, mais la statue de la Vierge, déplacée de sa base d'à peine un pouce, reste indemne et intacte avec sur la tête sa couronne ; et tandis qu'avant elle était tournée vers le vestibule de la maison, à présent on voit son visage regarder vers la poudrière. Comment donc ne pas la reconnaître, ne pas la saluer et la remercier comme une fidèle gardienne et une protectrice remplie d'amour ? En effet, le toit situé au-dessous fut complètement disloqué et en partie renversé sur le plancher, et ce dernier, ses poutres ayant été cassées, tomba en même temps que les tuiles dans la pièce où se trouvaient rassemblés tous les jeunes enfants, les uns couchés dans leur petit lit ou leur berceau, les autres assis dans leurs petites chaises ou debout ; on aurait pensé qu'à pouvoir échapper à tant de ruines sans doute il n'y aurait eu personne, ou qu'il y en aurait eu bien peu ; et c'est, en effet, ce que croyaient et craignaient tous ceux qui avaient vu ou appris par ouï-dire ce qui se passait ; c'est pourquoi ils accoururent sur les lieux afin de porter secours à ces innocentes petites créatures en venant à l'aide des sœurs infirmières ; mais, grâce à la vigilante Mère qui d'en haut les contemplait, pas même un n'échappa à ses soins amou-

reux ; les plus agiles de ces petits garçons, lors de la première explosion, se précipitèrent en dehors de la porte, tous les autres qui n'étaient pas lestes pour la fuite ou étaient couchés dans leurs petits lits, furent d'une manière ou d'une autre, on ne sait pas comment, tous protégés, retrouvés sains et saufs. On retrouva l'un d'entre eux, que l'explosion avait renversé à terre avec son berceau, mais celui-ci, retourné sur le jeune enfant, servit à le couvrir et à le protéger des tuiles et des débris qui l'auraient atteint. Par ailleurs c'était une scène tout à fait très émouvante d'entendre au milieu de ces cris et de ces gémissements ces petites créatures s'écrier : *Pardonnez-nous, Très s[ainte Vierge] Marie, pardonnez-nous, nous serons à l'avenir de braves garçons* ». Jusqu'ici [courait] la plume de Mgr Anglesio (1).

Or les merveilles indiquées, et surtout celle de la faible colonne, semblèrent des faits tellement singuliers et hors de l'ordre de la nature que même les juifs, poussés par la curiosité à venir voir la [colonne], dirent que ce [fait] était un vrai miracle. Le lendemain, un homme de mauvaise vie errait dans ces alentours et se répandait en blasphèmes contre Dieu à cause de ce désastre ; mais, parvenu en face de cette délicate statue et l'ayant vue là immobile avec sa couronne légère sur la tête, il demeura muet ; il la regarda fixement pendant un bon bout de temps, et ensuite il prononça ces paroles textuelles : *Ici il doit y avoir quelque diable ! Selon la nature des choses cela ne peut pas rester ainsi*. Nous autres, nous éprouvons de la compassion pour ce misérable et nous disons au contraire : Le diable aurait non seulement mis en morceaux les représentations de la Vierge, mais il aurait renversé de son trône céleste la Vierge elle-même, si cela lui avait été donné. C'est pourquoi il est hors de doute qu'en cet emplacement cette fragile statue, entourée de tant de ruines, fut un signe visible de l'invisible présence de Marie, qui

(1) *Le meraviglie della Divina Provvidenza nella Piccola sua Casa ecc. per l'intercessione della SS. Vergine* [Les merveilles de la Divine Providence dans sa Petite Maison, etc., grâce à l'intercession de la Très s[ainte] Vierge]. — Turin, chez le chev[alier] Pierre Marietti, 1877.

en mère affectueuse veillait sur ses enfants, veillait sur Turin, la sauvant d'un massacre total.

Et la Vierge Très sainte ne se limita pas à montrer qu'elle veillait sur Turin à travers les faits merveilleux indiqués ci-dessus, car en différents autres endroits pieux, exposés eux aussi à de graves dangers, elle donna une preuve non douteuse de sa maternelle sollicitude. Dans le Monastère des Madeleines, distant de la poudrière d'environ 400 mètres, dans le Petit Hospice Sainte-Philomène et dans le Conservatoire [= Pensionnat de jeunes filles] attenant, trois Institutions de la Marquise Barolo, étaient logées au moins 500 personnes, entre les sœurs et les jeunes filles, en bonne santé ou malades, et, elles aussi, de la première à la dernière furent exemptes de tout malheur. Dans le mur du Petit Hospice, côté nord, on voyait les marques profondes des projectiles lancés avec force ; au Monastère des Madeleines tomba entre autres un bloc de pierre pesant facilement 100 kilogr[ammes], et on y montre encore aujourd'hui une armoire remplie de pierres, de barres de fer tordues et d'objets semblables, tombés comme de la grêle dans la cour, sur leur bâtiment et ayant pénétré jusque dans les chambres et dans les couloirs ; mais sur plus de cent personnes aucune n'en fut le moins du monde touchée. Bien plus dans l'infirmerie se trouvaient deux sœurs malades, qui depuis longtemps ne se levaient plus de leur lit. Ce matin vers 11 heures elles demandent à se lever et à sortir prendre un peu l'air dans le jardin, et la supérieure contre son habitude l'accorde. Eh bien, dès qu'elles sont sorties, une poutre énorme est lancée sur le toit de l'infirmerie, le défonce et pénètre à l'intérieur avec une telle violence qu'elle écrase les lits des deux malades. Par ailleurs, tandis que les Madeleines, dans leur immense douleur, sont sur le point de ne plus respecter la clôture et de sortir à la recherche d'un abri plus sûr, elles voient une blanche colombe voler en planant et aller se poser sur le sommet de la croix placée sur le toit de leur saint asile. Elles considèrent cela comme un heureux présage et disent : Si la colombe s'envole de là, nous sortirons d'ici

nous aussi ; sinon, nous y demeurerons. L'oiseau eut la constance de rester dans cet emplacement jusqu'à 4 heures du soir, moment où un messenger du Gouvernement venait avertir que le danger de nouvelles explosions avait disparu.

Et dans notre Oratoire, qu'advint-il de particulier ? Une poutre enflammée, longue de 6 à 7 mètres, tomba à quelques pas de la petite maison de D. Bosco, qui, vu la mauvaise construction, se serait renversée et aurait brûlé dans le même temps, si la main de Dieu ne l'avait pas retenue, l'empêchant de s'abattre sur elle. La nouvelle église, [dont la construction était] encore fraîche, dont les coffrages avaient été enlevés peu de temps auparavant et dont la voûte n'était pas encore entièrement couverte de tuiles, aurait pu s'écrouler ou se fendre ; mais la Divine Providence disposa que, bien qu'elle fût près d'être bénie, elle n'eût cependant encore en place ni portes, ni fenêtres. C'est pourquoi comme elle était ouverte sur tous les côtés, le coup porté ne la secoua pas avec tellement de violence et ne lui causa aucun dommage. Ce qui en souffrit beaucoup, ce fut l'habitation qui reçut d'effroyables lézardes. Il n'est pas nécessaire de dire que des vitres, il n'en resta même pas une ; les fenêtres fermées furent ouvertes avec une si grande violence que, claquées contre le mur, plusieurs se brisèrent en mille morceaux. Une porte de la chapelle, du côté nord, et parce qu'[elle était] gonflée par l'humidité de l'hiver, et parce que la serrure en [était] rouillée, ne pouvait plus être ouverte depuis plusieurs mois ; mais l'explosion enleva au sacristain tout souci, parce que, non seulement elle l'ouvrit, mais elle l'arracha des gonds, en la jetant au milieu de la chapelle. La même chose se produisit dans une petite pièce au rez-de-chaussée, à laquelle on donnait le nom de cellier. Ici également la porte fut arrachée du mur, et pendant quelques jours les jeunes auraient pu y entrer librement boire le vin jusqu'à la lie ; dommage : il n'y en avait pas.

Mais un autre fait, qui tient de l'extraordinaire et même du surhumain, fut celui que nous sommes sur le point de présenter. Parmi les jeunes pensionnaires il y en avait un, d'en-

viron 13 ans, ayant pour nom Gabriel Fassio, enfant de mœurs parfaites et de piété éminente : il apprenait le métier de forgeron. D. Bosco avait prédit qu'il mourrait bientôt et il avait de lui une grande estime et le proposait souvent comme modèle. Quelquefois il s'écriait : [—] Oh, comme il est bon ! [—] Eh bien, ce jeune garçon, un an avant l'explosion fatale, tomba malade, et fut réduit à la dernière extrémité. Il avait déjà reçu les secours de notre sainte Religion, lorsqu'un jour, comme instruit d'en haut, de lui-même, il se mit à répéter : [—] Gare à Turin, gare à Turin — Certains compagnons qui se tenaient à ses côtés lui demandèrent : — Et pourquoi gare ? — Parce que [la ville] est menacée d'un grand désastre. — Et lequel ? — Un horrible tremblement de terre. — Quand est-ce que cela aura lieu ? — Une année prochaine. Oh ! gare à Turin le 26 avril. — Que devons-nous faire ? — Prier saint Louis de protéger l'Oratoire et ceux qui y habitent.

Peu après il mourait saintement à l'Hôpital du Cottolengo. Vu ses rares vertus et l'accent, nous dirions, inspiré avec lequel il prononçait ses *gare*, les jeunes gens de la Maison en gardèrent une profonde impression et en accueillirent respectueusement le conseil. Ce fut alors qu'à leur demande on ajouta matin et soir dans les prières communes un *Pater*, un *Ave* et un *Gloria* [Gloire au Père...] par l'intercession de saint Louis, avec l'invocation : *Ab omni malo libera nos, Domine* [De tout mal délivre-nous, Seigneur] ; dans nos Maisons cette pratique est toujours en vigueur. *L'Armonia* [L'Harmonie] fit allusion à ce fait et un journal impie en tira argument pour écrire que c'étaient les prêtres qui avaient mis le feu aux poudres : insinuation scélérate, qui en certains cas pouvait allumer de sanguinaires passions de vengeance.

Le dommage matériel causé par l'explosion de la poudrière fut immense : beaucoup de bâtiments aux alentours en souffrirent tellement, que pour [une remise en état, au lieu de] les réparer il fut nécessaire de les démolir. Compte tenu de cela fut instituée par le Gouvernement une Commission spéciale chargée d'examiner les maisons les plus endommagées et de distribuer une

subvention aux propriétaires les plus pauvres, afin de les restaurer en fonction du besoin. La Commission se rendit également à l'Internat de Don Bosco, et après avoir vu les dégâts qui y avaient été faits, elle accorda 300 liras. De la chambre des Députés aussi, lui en vinrent 200 autres (1).

Sur un fait encore nous ne devons pas garder le silence.

Après les deux explosions qui ont été décrites ci-dessus et à l'annonce d'une troisième plus terrible qui semblait imminente, beaucoup de personnes habitant les maisons plus ou moins proches et plusieurs parmi les malades eux-mêmes qui à grand peine pouvaient se tenir debout, s'étaient rendus dans un champ près de l'Oratoire, presque en face de l'église en construction. Là ils faisaient d'excellentes considérations sur la puissance, sur la justice et sur la miséricorde de Dieu ; là les uns demandaient pardon, les autres promettaient d'améliorer leur vie, d'autres se recommandaient aux saints du ciel. Tous par ailleurs manifestaient la plus grande confiance dans la protection efficace de la Vierge Marie ; c'est pourquoi ils rappelaient ses anciens gestes de miséricorde envers Turin, c'est pourquoi ils l'invoquaient dans ce terrible événement, c'est pourquoi ils récitaient le saint Rosaire et faisaient résonner l'air de ses louanges. Or il est bon

(1) *Chambre des Députés — Bureau des Questeurs.*

Turin, le 14 mai 1852.

Ce bureau de présidence ayant décidé qu'à l'occasion de la fête du Statut, récemment célébrée, seraient prélevées sur les fonds de la Chambre et distribuées au bénéfice de l'Institution des Apprentis, si dignement dirigée par Vo[tre] S[eigneurie] Très ill[ustre], 200 liras, je m'empresse donc de Vous en faire part, en Vous transmettant en même temps un mandat de paiement pour la somme susdite, que V[otre] S[eigneurie] pourra faire retirer n'importe quand auprès de m[onsieur] le Secrétaire de ce bureau sur simple présentation du même mandat.

Je profite de l'occasion favorable pour exprimer à V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] les sentiments de ma profonde estime.

Le Questeur

VALVASSORI.

de réfléchir sur le fait que ce champ fut ensuite converti en [emplacement] du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, auquel continuent à se rendre et même seulement [à laquelle continuent] à s'adresser les affligés et les malheureux de toutes parts, pour en recevoir secours et réconfort, et qui sont exaucés par Elle.

Pendant ce temps-là D. Bosco, revenu du lieu du désastre, accueillait dans sa maison, en les réconfortant, des jeunes remplis de terreur qui venaient, par bandes, d'autres institutions pour se réfugier chez lui. Pendant des heures et des heures on entendait le bruit des chariots qui transportaient ailleurs les barils de poudre. Après le coucher du soleil, D. Bosco fit venir près de lui ceux qui avaient été recueillis, marqués par la crainte de quelque nouveau désastre au cours de la nuit, et avant de les laisser aller au repos il les exhorta à être sages, tranquilles et à avoir confiance en Dieu : il apporta de telles raisons qu'il les rassura pleinement.

La représentation de Marie Immaculée, qui porte l'inscription — *Auxilium Christianorum, ora pro nobis* [Secours des Chrétiens, priez pour nous] [—], qu'il gardait alors dans sa chambre et que, nous autres, nous conservons comme un trésor, nous montre le motif de son assurance pleine de confiance.

En effet, en souvenir de la grâce, il faisait imprimer par le lithographe Doyen 5 000 exemplaires d'une belle image qu'il distribuait ensuite aux jeunes vers la fin de juin. Dans le fond sont représentées la ville de Turin et la poudrière qui explose. En haut la Vierge Consolatrice, assise sur les nuages et au milieu des anges, dont on voit le sanctuaire parmi les maisons. Sur le devant, des jeunes gens à genoux ou debout, les mains jointes ou écartées, tournés vers Marie ; et un prêtre qui la leur indique de la main droite, tandis qu'il tient la gauche sur l'épaule d'un enfant, qui contemple comme en extase Notre-Dame. On y lit deux inscriptions.

AU-DESSUS DE L'IMAGE : *Dans les dangers et dans les besoins
recourez à Marie.*

AU-DESSOUS DE L'IMAGE : *Les enfants de l'Oratoire
S[aint]-François de Sales à Marie Consolatrice :*

« Nous, qui aux poudres enflammées
 « Par tes soins avons pu échapper,
 « A tes pieds, grande Vierge,
 « Prosternés, nous rendons grâce ».

Mais cela ne suffisait pas à le satisfaire entièrement : il voulut témoigner au Seigneur sa gratitude par un geste d'une singulière générosité. On lit dans le numéro 56 de *L'Armonia* [L'Harmonie], du mardi 11 mai 1852.

« Le Comité directeur de la Loterie d'objets au bénéfice de l'église qu'on est en train de construire à Valdocco pour l'instruction religieuse et morale des jeunes, lors de la séance du six [du mois] courant, reconnaissant comme une faveur spéciale du Ciel le fait qu'ont été conservés intacts les murs du nouvel édifice, bien que très proches du lieu du désastre qui s'est produit au Faubourg de la Doire, et ne sachant pas mieux exprimer sa gratitude envers la Divine Providence si ce n'est en venant à l'aide de ce merveilleux hôpital qui tire son titre de cette même [Divine Providence], et qui fut si endommagé lors de l'accident qui est arrivé, a décidé que la moitié du gain net accordé par les lois sur la Loterie de charité publique doit désormais passer au profit de l'Œuvre Cottolengo.

» On atteindra ainsi un double but auprès des personnes généreuses et bienfaitantes qui voudront encore envoyer quelque objet pour enrichir la collection déjà abondante ou voudront acheter les billets qui sont encore disponibles : le bien de la jeunesse pauvre qui pourra dans la nouvelle Eglise être éduquée à la piété et à la vertu, et le secours [apporté] à un établissement qui, si l'on considère ses débuts et si l'on considère sa conservation, est un miracle de la Providence.

» L'exposition publique continuera tous les jours de 10 heures du matin à 6 heures du soir, dans le local habituel rue de la Basilique, N° 3, au 1^{er} étage ; au début de juin aura lieu le tirage public ».

CHAPITRE XXXV

Le mois de mai à l'Oratoire — Lettre de D. Bosco à l'Evêque de Biella — Les Evêques et la Loterie — Séance, [portant sur leurs] études, donnée par les jeunes des cours du soir — Eloge de L'Armonia [L'Harmonie] — Approbation de l'Abbé Aporti — Jugement d'un émigré politique sur l'œuvre de D. Bosco.

La prodigieuse préservation [contre les effets] de l'explosion de la poudrière allumait de plus en plus la dévotion des élèves de D. Bosco envers Notre-Dame. Déjà jusqu'à présent, pendant le mois de mai on faisait tous les jours dans la chapelle de l'Oratoire quelques pratiques de piété en son honneur ; et spécialement le samedi quelque lecture de ses gloires ou un petit sermon. Mais c'est à partir de cette année que commença la coutume de lui offrir, dans les dortoirs, régulièrement chaque soir, pendant le mois des fleurs naturelles, des fleurs spirituelles. Chaque soir D. Bosco annonçait l'effort spirituel et l'oraison jaculatoire pour le lendemain.

L'amour pour Marie rendait plus vive en lui la reconnaissance envers les bienfaiteurs qui en favorisaient la gloire, et il écrivait une lettre précieuse à Mgr Losana, Evêque de Biella.

Très ill[ustre] et Très rév[érend] Monseigneur,

Pénétré des sentiments de la plus vive gratitude envers la Divine Providence, qui a daigné susciter dans la personne de V[otre] S[ei-
gneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende] un éminent bienfaiteur

de l'Oratoire S[aint]-François de Sales, je Vous remercie humblement, Monseigneur, d'avoir avec tant de zèle, par votre circulaire spéciale du 13 septembre de l'année dernière, recommandé mon église à la charité de vos fidèles diocésains. Les offrandes constituant la gentille somme de mille lires, que je déclare avoir reçue de Vous, sont une preuve évidente que tous reconnurent la nécessité de maintenir intacte la moralité de la jeunesse et d'en encourager l'instruction chrétienne, et c'est pourquoi remplis de bonne volonté ils ont répondu à la pieuse attente de leur Pasteur. Soyez donc heureux, Monseigneur, d'avoir accompli ce bienfait en faveur de la jeunesse turinoise, et réjouissez-Vous, parce qu'il tourne aussi à l'avantage de très nombreux jeunes de votre diocèse, qui, devant passer une partie notable de l'année dans la capitale en raison de leur métier, fréquentent en nombre considérable et de façon exemplaire cet Oratoire pour s'amuser, s'instruire et sanctifier les jours dédiés au Seigneur.

Vous Monseigneur, Vous savez que, malgré les généreuses offrandes de personnes pieuses et charitables, vinrent à me manquer les ressources pour continuer l'édifice sacré, mais la Divine Providence me tendit une main bienveillante et sut me procurer de nouvelles ressources au moyen d'une Loterie d'objets. A peine annoncée, celle-ci fut accueillie favorablement par la charité publique et, en très grand nombre, des personnages distingués et des dames méritantes y prirent part avec un zèle véritablement catholique et l'encouragèrent de sorte que, grâce à eux, les dons furent en abondance au-delà de toutes mes attentes, soit pour leur valeur, soit pour leur nombre, si bien qu'au jour d'aujourd'hui ils s'élèvent à plus de trois mille cent ; j'espère à présent que me sera continué le service des personnes charitables et aisées à travers l'achat des billets dont dépend seulement la réalisation de la sainte œuvre.

Ainsi réconforté et aidé, je suis content de Vous annoncer que les travaux de construction sont continués avec toute l'activité

possible, et j'ai confiance dans le Seigneur que le 20 juin prochain, jour dédié pour nous à Marie Consolatrice, l'on pourra, afin de répondre au besoin dont nous éprouvons l'urgence, en allant dans la nouvelle église, la bénir et y célébrer les cérémonies sacrées. Vous, ô Monseigneur, imaginez-Vous la joie et la consolation dont dès à présent je suis pénétré à la seule pensée de la solennité qui aura lieu en ce jour attendu si impatiemment !

Je ne peux, comme je le voudrais, témoigner ma gratitude à V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende] et à vos diocésains, et pour les offrandes et pour avoir efficacement favorisé la loterie : c'est pourquoi mon soin empressé sera d'accueillir avec la plus grande affection tous les jeunes du pays de Biella qui fréquenteront l'Oratoire et je n'épargnerai rien en faveur de ceux qui voudront profiter des écoles et de l'instruction religieuse.

Ce que je peux et ne manquerai pas de faire, c'est de m'unir aux jeunes, qui d'une certaine manière me sont confiés par la Divine Providence, et de prier avec eux constamment le Seigneur Dieu de récompenser largement par ses bénédictions V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende], et tous ceux qui dans leur charité contribuèrent et contribuent de quelque manière que ce soit à cette œuvre de bienfaisance. Permettez-moi, Monseigneur, de Vous prier encore de bien vouloir continuer votre protection efficace envers l'Oratoire et de bénir la nouvelle église, la loterie, et tous les enfants de l'Oratoire, et avec eux également ma personne, [moi] qui parmi tous en ressens un plus grand besoin.

Daignez, en attendant, agréer les sentiments de ma sincère gratitude, de la plus profonde et respectueuse vénération avec laquelle j'ai l'honneur de me déclarer

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende]

Turin, 4 mai 1852.

Très hum[ble], Très dév[oué], Très ob[éissant] Serviteur

BOSCO JEAN Pr[être].

Entre-temps la succession des travaux pour la loterie n'arrêtait pas un seul instant. Les Evêques du Piémont avec une charité admirable s'étaient placés au rang des organisateurs et ils écrivaient à D. Bosco comme suit.

« Je verrai si l'on peut distribuer les 200 billets qui m'ont été transmis par V[otre] S[eigneurie] T[irès] R[évérènde] et, au cas où je n'arriverais pas à les écouler tous, comme je le crains, je Vous les retournerai avec le montant des [billets] distribués avant le 20 du [mois] courant. En attendant, me recommandant à vos prières et priant le Seigneur de bénir vos travaux...

Alba, 2 mai 1852.

✠ C. M. E[vêque] ».

« V[otre] S[eigneurie] T[irès] R[évérènde] a parfaitement bien fait de m'envoyer 300 billets de sa Loterie. Depuis très longtemps j'éprouvais un ardent désir d'en avoir et je ne savais pas comment me les procurer. Je commence par en prendre moi-même 100 et je m'efforcerai de vendre les 200 autres, et je m'empresserai de Vous transmettre le montant, et, si c'en était le cas, de Vous en demander d'autres.

Par ailleurs, venant pour quelque circonstance à Turin, je vous prie dès à présent de me permettre de visiter cet Oratoire qu'on est en train de construire, ainsi que les autres Oratoires dont Vous me parlez et que jusqu'à présent je ne connais pas.

En attendant, priant [pour que sur] Vous [viennent] du Seigneur toutes les plus abondantes bénédictions que ne peut manquer d'attirer sur votre tête la sainte Œuvre avec laquelle Vous Vous êtes dédié, je me déclare...

Saluzzo, 4 mai 1852.

✠ JEAN Archev[êque] *Evêque* ».

« J'ai reçu la lettre pleine d'amabilité de V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende] du 13 du mois courant et les billets de loterie au nombre de trois cents qu'elle contenait inclus. Daignez inscrire à mon compte que je dois la valeur des billets en question pour la somme de 150 fr[ancs] que je Vous

ferai payer à la première occasion favorable qui se présentera à moi.

Que le Seigneur bénisse toutes les sollicitudes de V[otre] S[eigneurie] pour élever à son culte une nouvelle église et agréez...

Vigevano, 21 mai 1852.

✕ PIE-VINC[ent], *Evêque* ».

« J'ai reçu, en même temps que la lettre appréciée de V[otre] S[eigneurie] T[rès] R[évérènde] du 21 [du mois] courant, le paquet contenant 200 billets de la loterie connue de beaucoup et, bien qu'il ne soit pas possible de pouvoir [sic] les vendre ici tant pour les circonstances des temps qu'en raison de l'extraordinaire misère qui y règne et devient de plus en plus grande, toutefois, comme il s'agit de la construction d'une église, je les garderai tous, et la semaine prochaine je Vous procurerai l'encaissement du montant total, soit cent liras.

Acqui, le 24 mai 1852.

✕ F[rère] MODESTE, *Evêque* ».

« Avant la réception des 200 billets que V[otre] S[eigneurie] T[rès] R[évérènde] et Très est[imée] m'a envoyés, 200 autres étaient déjà parvenus dans cet Evêché, et j'avais déjà pris les dispositions pour en acheter un assez bon nombre de dizaines : c'est pourquoi je n'ai pas beaucoup d'espoir qu'on puisse encore vendre ceux que Vous avez daigné m'envoyer. Je ferai tout le possible, mais, je le répète, je n'espère pas que le résultat corresponde à ma bonne volonté. Dans ce cas il ne me restera plus qu'à retourner en temps utile à V[otre] S[eigneurie] les billets non distribués.

En attendant, je me recommande à vos ferventes prières...

Mondovì, 7 juin 1852.

✕ Fr[ère] J[ean]-THOMAS *Evêque* ».

« En plus des 100 billets que j'ai déjà pris pour mon compte, j'ai également reçu ceux que Vous m'avez envoyés par la diligence : je les ai déjà remis à diverses personnes pour qu'ils soient dis-

tribués ; je ferai tout ce que je pourrai pour favoriser la chose.

A moi aussi il déplut beaucoup de n'avoir pu assister à votre séance ; je viendrai une autre fois.

Priez pour moi [en demandant] que le Seigneur me redonne la santé : continuez envers moi votre affection...

Fossano, 28 mai 1852.

✕ L[ouis] E[vêque] ».

La séance [portant sur les] études, à laquelle fait allusion Mons[eigneur] l'Evêque de Fossano, s'était déroulée à l'Oratoire S[aint]-François de Sales. D. Bosco au moyen d'une lettre circulaire avait envoyé aux bienfaiteurs et à d'autres éminents personnages l'invitation suivante.

Très ill[ustre] Monsieur,

L'empressement avec lequel V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] a daigné prendre part aux affaires qui concernent le bien de l'Oratoire fera, je l'espère, que ne Vous sera pas désagréable la présente invitation par laquelle je Vous prie de venir dimanche prochain, le 16 de ce [mois de] Mai, de 2 heures à 5 heures de l'après-midi, pour honorer de votre présence la séance que les jeunes de nos cours du soir donnent à propos de leurs études, de modeste importance, accomplies durant cette année scolaire.

Vous ne verrez pas de grandes choses, mais Vous apercevrez sans aucun doute le bon cœur et la bonne volonté de nos jeunes gens rencontrés là.

Le programme de la séance est :

1° Lecture et écriture. — Eléments d'arithmétique, de système métrique et de grammaire italienne. — Chant avec musique.

2° Un peu de géographie sacrée, d'histoire sainte du nouveau testament. — Chant avec musique.

3° Deux dialogues scéniques : voyages en Palestine. — Un jeune non récompensé. — Divers morceaux choisis et quelques poésies seront déclamés et placés entre les différentes branches d'enseignement.

Persuadé que Vous voudrez bien agréer cette humble invitation de ma part, je Vous remercie de tout ce que Vous avez fait et que, je l'espère, Vous voulez bien continuer à faire en faveur de ces jeunes dont je m'occupe, et je Vous offre mes plus sincères remerciements en me disant avec un total respect

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Turin, 14 mai 1852.

Très obl[igé] serviteur
BOSCO J[ean] Pr[être].

D'illustres professeurs, parmi lesquels Aporti, plusieurs membres de la Mairie, d'autres [invités parmi] les nobles et les personnages distingués, et Monseigneur Calabiana, Evêque de Casale, honorèrent de leur présence la réunion. Il n'est pas à dire combien était grande la surprise de l'assistance, lorsqu'elle écoutait les déclamations données avec aisance et naturel, les chants et les sons émis par ces braves jeunes du peuple qui, endurcis dans les travaux et dans le difficile exercice des plus humbles métiers, montraient que sous le vêtement rêche se trouve plus d'une fois une intelligence éveillée. Les applaudissements, qui fréquents et prolongés accueillaient leurs réponses aux diverses et parfois non faciles interrogations, étaient une preuve certaine de la satisfaction générale.

L'étonnement grandissait ensuite car, pour la plupart, les assistants, qui étaient venus avec la pensée d'assister à une séance donnée par des enfants, y trouvèrent des jeunes dans la pleine vigueur de l'âge, qui, ne se laissant pas entraîner par les mauvais exemples des garçons de leur âge, dédiaient à l'étude le temps qui leur restait après le travail, et que d'autres gaspillent dans la débauche. Pour sùr, maîtriser dans la jeunesse l'impulsion puissante qui la porte à des amusements et la tourner au contraire vers l'étude patiente et sérieuse ne sont pas un labeur aisé ! Mais ce qui, dans la méthode d'instruction, est ardu pour ceux qui nous soutiennent est facile pour le prêtre catholique, qui n'a pas d'autre méthode que celle que lui suggère la charité chrétienne. Lorsque

vous voyez quelques centaines d'apprentis qui renoncent aux divertissements pour écouter la voix d'un bon et vrai prêtre, demandez-vous : Qu'est-ce qui retient cette génération ardente, et si assoiffée de liberté ? L'amour qu'ils ont pour leur père en [Jésus] Christ. Et qu'est-ce qui nourrit et suscite cet amour envers leur père ? L'amour que celui-ci nourrit pour ses fils ! Et ces deux amours-là se font identiques dans l'amour de Jésus Christ (1).

Nous nous rappelons avoir appris que l'Abbé Aporti, Sénateur du Royaume, enchanté des réponses promptes et exactes que donnaient ces jeunes apprentis, eut à dire que l'on n'aurait pu rien attendre de plus non seulement de jeunes gens qui toute la journée avaient manié la truelle ou l'alêne ou l'aiguille, mais de ceux-là mêmes qui passaient la majeure partie de l'année sur les bancs d'une école, suspendus pendant plusieurs heures aux lèvres d'un maître. — A la fin on distribua les récompenses qui ne consistèrent pas seulement en applaudissements, mais en divers objets utiles fournis par les bienfaiteurs.

Cette séance récréative et culturelle resta même célèbre pour la raison suivante : comme on voulait dissiper l'accusation faite à l'Oratoire à propos de la politique, un jeune garçon déclama une longue poésie, en dialecte piémontais, composée par D. Bosco ; elle commençait ainsi :

Nui parluma nen d'politica	[Nous ne parlons pas de politique,
A le niente nost'affè :	En rien pour elle engagés :
E nui fumma mac la critica	Et nous ne faisons que la critique
Al pan brun del panatè.	Du pain bis du boulanger].

Une noble dame, qui n'avait pu assister à cette petite fête, en manifesta à D. Bosco sa peine.

(1) Voir *L'Armonia* [L'Harmonie], mardi 18 mai 1852.

De ma villa de Chieri, 23 mai 1852.

Très Révérend Monsieur,

L'honorable invitation de V[otre] S[eigneurie] T[rès] Rév[éren]de ne m'est parvenue qu'hier soir à cause seulement de l'incurie habituelle du concierge, et j'en suis d'autant plus désolée, car j'ai dû Vous paraître non seulement impolie, mais ingrate, en n'apparaissant pas à la très intéressante réunion et en ne Vous exprimant pas au moins, comme il était de mon devoir, les plus sincères remerciements. Je prie V[otre] S[eigneurie] de me pardonner mon absence involontaire, et de m'accorder l'espoir d'admirer en une autre occasion votre sainte Œuvre.

Je Vous prie, en attendant, d'accepter un document dans lequel un jeune Av[oca]t, émigré politique, a voulu faire connaître à l'Italie comment, par la grâce de Dieu, s'est renouvelé, chez nous, le grand exemple des Calasanz et des Vincent de Paul : car le prêtre, lorsqu'il suit les maximes de l'Évangile, est estimé et vénéré comme il le mérite, et par tous indistinctement ; et même par ceux qui, peu soucieux de la religion, le deviendraient, si d'une façon plus générale étaient suivies par le clergé les traces charitables d'un Dieu Sauveur. — Et, en renouvelant à V[otre] S[eigneurie] T[rès] Rév[éren]de mes plus vifs remerciements pour le grand honneur [que Vous m'avez fait] en ayant eu un souvenir pour moi en dépit de ma petitesse, je suis heureuse de me dire avec le respect et la vénération les plus profonds...

De V[otre] S[eigneurie] Très Rév[éren]de

Très obl[igée] et Très dév[ouée] Servante

OCTAVIE MASINO-BORGHESE.

Bien que la critique adressée au clergé dans ce document ne soit pas juste, nous l'avons présenté ici parce que les éloges faits à D. Bosco sont vrais, pour que soient compris l'esprit et les opinions de cette époque et parce que les émigrés politiques avaient des devoirs de reconnaissance envers l'Oratoire.

CHAPITRE XXXVI

Charité de D. Bosco envers les pauvres — Quelques témoignages — Les émigrés politiques — Le saltimbanque — François Crispi — Autres réfugiés ayant reçu des bienfaits — Ruse non réussie — Action de bienfaisance sur le plan spirituel.

« Ne rejette pas la prière du malheureux éprouvé ; et tu seras comme le fils obéissant du Très-Haut qui sera bon avec toi plus qu'une mère (1) ».

Donc l'invitation et la promesse de l'Esprit Saint ajoutaient une flamme à la charité de D. Bosco envers son prochain. Combien de jeunes furent recueillis par lui tout à fait gratuitement. Combien d'orphelins se présentèrent à lui pour des secours et il les accueillit parmi ses fils. Combien furent acceptés par lui à la suite de promesses des bienfaiteurs ou des parents qui auraient versé mensuellement une très petite quote-part ; et s'il arrivait que celle-ci n'était pas payée, il les garda toutefois, pourvu qu'il les vît accomplir exactement leur devoir. Et combien appartenant à l'Oratoire reçurent des chaussures, des vêtements, de la nourriture et un métier.

Mais tout pauvre qu'il était, affirme D. Rua, il étendait son action généreuse de bienfaisance également aux adultes étrangers à sa maison. « La bonté de son cœur, a dit Mgr Cagliero, n'avait pas de limites. Très sensible aux malheurs d'autrui, il était rempli

(1) [Si] 4,4.[10].

de compassion pour les pauvres et les personnes souffrantes, et l'amabilité et la douceur envers eux furent les vertus qui le caractérisèrent pendant toute sa vie. Cette charité qui fut la sienne fut quelque chose d'admirable, et d'autant plus [admirable] si l'on tient compte de l'époque calamiteuse où il vécut. C'est un grand nombre de ceux qui manquaient tout à fait de ressources, pour se procurer par eux-mêmes de quoi vivre, qu'il accueillit à différents moments dans sa maison, ou provisoirement jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une occupation utile ou même définitivement ; pour d'autres, il cherchait à les faire rentrer dans des institutions de bienfaisance ».

Il ne lui arrivait jamais de prendre congé des pauvres sans [leur laisser] un secours. « Je me rappelle, dit D. Piano, qu'un jour, alors que, moi, j'étais étudiant de morale à Turin et que je me trouvais avec Don Bosco, nous rencontrâmes un pauvre qui lui demanda l'aumône. D. Bosco n'avait pas d'argent sur lui, comme cela se produisait fréquemment pour lui ; c'est pourquoi il s'adressa à moi et me demanda si j'avais de l'argent. Comme je lui avais répondu en ouvrant mon portefeuille, et qu'il avait vu que j'avais un billet de deux lires, il me pria de le donner à ce pauvre avec la promesse de me le rendre. En effet, quelques mois plus tard il me dit qu'il avait une dette envers moi, faisant allusion à ce billet de deux lires, et il me le présenta. Moi, cependant je ne l'acceptai pas, heureux de pouvoir coopérer à sa charité ».

D. Dalmazzo écrivait : « J'ai vu moi-même plusieurs fois Don Bosco donner de très grosses aumônes, spécialement lorsqu'il s'agissait de personnes déchuës ou de femmes abandonnées. Entre autres fois je l'ai vu distribuer des écus, des pièces de vingt lires, et plus de trois fois des billets de cent lires. Cela arrivait spécialement lorsqu'il s'agissait d'apostats revenus à la foi et privés de moyens de subsistance ; ou bien de personnes non catholiques entrées dans le giron de l'Eglise et privées de soutien ».

D. Berto ajouta : « En 1874, j'accompagnais D. Bosco. Un pauvre homme lui demanda l'aumône ; déjà d'autres l'avaient obtenue auparavant. D. Bosco s'adressa à moi pour avoir quelques sous

à lui donner ; mais comme je n'en avais pas sous la main et que par ailleurs je lui faisais remarquer qu'était trop grand le nombre des pauvres qui s'approchaient pour pouvoir les satisfaire tous, il me dit : — Ne sais-tu pas qu'il est écrit : *Date et dabitur vobis* [Donnez et il vous sera donné] ? ».

Quand il lui tombait sous les yeux une misère, il cherchait toujours, pour autant qu'il le pouvait, à s'en occuper. Un jour, il était avec D. Rua et D. Dalmazzo dans l'une des rues principales de Turin. Et voici un garçon maçon, qui traînait une charrette surchargée et il s'en sentait incapable ; et il le montrait en pleurant. D. Bosco sans rien dire à ses compagnons, les quitte et à leur étonnement ils le voient pousser cette charrette pendant un temps assez long.

Dans les créatures il contemplait leur Créateur et ne faisait pas de distinction de personnes, en apportant les effets de son activité bienfaisante à tous, aux riches tout autant qu'aux pauvres, que ce fût pour une aide spirituelle ou pour une aide corporelle. Il ne regardait pas aux erreurs, aux fautes, aux inimitiés, aux ingratitude, aux opinions opposées [aux siennes] ou à quel parti appartenaient les suppliants. Ni les [sentiments de] sympathie ni [ceux d']antipathie ne prévalaient en lui. Si l'on pouvait dire qu'il avait quelque prédilection, c'était pour les plus misérables et pour ceux-ci, avant même d'ouvrir son Internat, il était d'une générosité admirable, comme déjà nous le répétait D. Reviglio. De 1849 à 1860 une nouvelle catégorie de personnes eut à ressentir les effets de ses actions de bienfaisance et ce fut celle des émigrés politiques, venus dans le Piémont depuis différents états d'Italie et spécialement depuis les terres de Vénétie et de Lombardie pour se soustraire aux rigueurs des gouvernements remis en place.

Le premier de ces [émigrés politiques] fut un notaire de Pavie, qui avait exposé à des risques la condition aisée de sa famille, et à présent pour vivre il donnait un spectacle sur la place S[aint]-Charles, à Turin. Il avait dressé un bon nombre de canaris à faire des jeux singuliers. Il les plaçait sur une table et, à un signal de sa part,

l'un d'eux chantait, tandis que tous les autres gardaient le silence. Ensuite il faisait faire une compétition entre deux de ces petits oiseaux et les efforts de chacun pour vaincre par le chant l'adversaire étaient singuliers. Parfois tous ensemble ils chantaient en chœur, puis un seul continuait ; ensuite le chœur reprenait ses airs modulés jusqu'au moment où, ayant fait silence, il en laissait deux faire entendre leurs trilles harmonieux ; en dernier lieu un grand chœur final terminait la musique. Une foule immense assistait aux prouesses de ces petits chanteurs, qui se taisaient, chantaient, en solo ou à l'unisson, sur un signe de leur dresseur.

On se souvient avec un plaisir particulier d'une scène à laquelle ils donnaient lieu avec un comique digne d'artistes. Deux canaris entraient en scène [en se plaçant] l'un en face de l'autre, portant une petite épée en carton attachée à l'une de leurs petites pattes, et ils commençaient le duel. Mignon leur geste pour lever l'épée et frapper l'adversaire. L'un, ayant été touché, boitait comme s'il était blessé. L'autre allait et venait autour de lui tandis que le blessé tournait sur lui-même en surveillant les mouvements de l'ennemi. Finalement l'assaillant levait sa petite patte et faisait tomber un second fendant et l'autre, touché, se laissait choir comme mort, en demeurant immobile. Tous les autres canaris, entrant alors en scène de tous côtés, couraient autour de lui et, en chantant sur un ton plaintif, tournaient de façon confuse. Ensuite ils le prenaient avec leur bec et le traînaient sur un petit objet proéminent, placé au milieu de la table ; et, tandis que le faux mort restait toujours immobile, avec leur bec ils étendaient sur lui un petit [morceau de] papier en forme de drap mortuaire et sur ce papier ils posaient du foin qui était rangé dans un coin de la table. Après avoir ainsi enseveli et enfoui leur compagnon, ils s'enfuyaient jusqu'aux extrémités de la table avec des mouvements de tête, avec des airs modulés entrecoupés et lents, donnant l'apparence de l'horreur et de la douleur, et là ils levaient le bec comme pour voir la sépulture et, en remuant sans cesse la tête, ils reprenaient le chant funèbre. Mais, tout d'un coup, le mort jetait

loin de lui le papier et le foin, d'un bond se mettait debout et commençait un joyeux air modulé. Alors tous les autres canaris couraient autour de lui et lui faisaient écho avec un chant d'allégresse.

Si on ne l'avait pas vu, il semblait qu'il fût impossible d'arriver à dresser et à rendre obéissante à ce point une famille d'oiseaux. D. Bosco en avait entendu parler ; c'est pourquoi, tandis qu'il rassemblait des jeunes pour les conduire à l'Oratoire à Porta Nuova, à son passage sur la place S[aint]-Charles, il s'était arrêté quelque temps pour s'assurer de l'habileté de ce notaire. Il se produisit alors une aventure étrange. Alors que ces canaris s'enfuyaient si quelque spectateur venait trop près, ils ne s'effrayèrent pas à l'approche de Don Bosco, mais ils volèrent sur ses épaules, sur ses bras et sur sa main, et se laissèrent caresser par lui. Il ne tarda pas à devenir ami avec le saltimbanque, le faisant s'intéresser à raconter les différents moyens employés pour dresser les oiseaux, les nombreux essais effectués avec diverses espèces, et spécialement la réussite avec les canaris, qui plus que tous se prêtèrent facilement à ses dressages. L'art de D. Bosco pour s'attirer l'affection des personnes résidait en ceci : encourager leur génie. C'est pourquoi ce notaire vint de nombreuses fois à Valdocco, et fut par [D. Bosco] invité à faire ses Pâques et à envoyer à l'Oratoire l'un de ses jeunes garçons qui l'avait accompagné dans l'exil.

Il était très content de sa réussite dans cet exercice et de l'amitié avec D. Bosco, mais vinrent le frapper la méchanceté et l'envie. Un matin il trouva tous les canaris morts asphyxiés dans leur cage : un homme méchant y avait introduit une épaisse fumée de tabac. D. Bosco voulut prendre sur lui une partie de la dépense pour l'entretien du fils de cet homme malheureux, et le jeune garçon, venu à l'Oratoire, disait à D. Bosco : — Mon père avait travaillé si durement pour dresser ces oiseaux ! Comme il a souffert à cause de cette mauvaise action !

Le deuxième émigré que D. Bosco secourut était quelqu'un qui remplirait le monde de sa réputation. En 1852, d'Azeglio et Cavour n'avaient pas encore pour les émigrés politiques cette tendresse dont ils firent preuve quelques mois plus tard. On avait proposé à François Crispi d'écrire dans *Le Risorgimento*, organe officieux de couleur modérée, si modérée qu'il comptait parmi ses abonnés un bon nombre de catholiques sincères ; mais Crispi refusa de façon énergique. Il avait ensuite demandé le poste de secrétaire de mairie à Verolengo : il ne lui fut pas accordé. Crispi connut alors la misère. Un jour à Turin il s'arrêta au passage d'un groupe d'enfants accompagnés par D. Bosco qui, ayant remarqué les traits empreints de souffrance de cet observateur et comprenant qu'il avait faim, l'invita à [venir] chez lui et lui donna à manger. Pendant un mois et demi, il le faisait souvent asseoir à sa table ; et il s'entretenait avec lui de ses vastes projets pour l'éducation de la jeunesse, car il voyait que le pauvre émigré n'avait pas encore pu, au cours de son existence agitée, se soustraire complètement à l'influence de sa première éducation chrétienne. Crispi avait loué une petite pièce auprès de Notre-Dame de Consolation, et D. Bosco chargeait parfois M. Bargetti, originaire de Castelnuovo, de lui apporter le repas de midi. Il lui donna en outre de l'argent, et un jour, ayant vu que désormais ses chaussures étaient usées, il chargea son cordonnier de lui en apporter en cadeau de sa part une paire de neuves. Crispi se confessa aussi à D. Bosco et il passa avec lui un grand nombre de dimanches et de jours de fête. Il eut ainsi l'occasion de se pencher sur les miracles qui accompagnent la foi et la charité chrétiennes, en en ressentant lui-même les bienfaits, qu'il n'oublia jamais, bien que pendant de longues années il ne donnât pas signe de s'en souvenir. Lorsque, après un changement de fortune, il revint à Turin et qu'il eut pris un logement dans un appartement de grand standing, une dame, qui l'avait secouru aux temps d'infortune, alla lui rendre visite pour le féliciter ; mais il ne voulut

pas la reconnaître. Don Bosco cependant ne lui donna pas signe de vie ; lui, il connaissait et estimait les hommes avec justesse.

Egalement un certain M... fut accueilli par D. Bosco à l'Oratoire, tandis qu'il était dépourvu du nécessaire. Certaines gens cependant ne changent pas de mœurs, car leur cœur endurci n'est plus sensible aux influences salutaires de la religion. M... fit voir au jeune Francesia un cahier de souvenirs de sa vie, où l'on décrivait des gestes peu honorables et érotiques. Francesia en référa à D. Bosco, qui aussitôt décida de l'enlever du milieu des jeunes. Toutefois il n'eut pas le courage de le jeter à la rue, et en 1853 il le fit s'établir dans deux pièces qu'il avait louées dans [l'Auberge de] la Jardinière. C'était un membre de secte, qui eut ensuite un emploi lucratif comme rédacteur de *L'Opinione* [L'Opinion]. Pesaient même sur lui de graves soupçons [laissant entendre] qu'il était un délateur. Se trouvant en compagnie d'un ami, il rencontra un jour Francesia, qui était désormais jeune abbé, et, en se donnant des airs d'importance, il dit à l'autre : — Voici l'un des futurs espoirs de la patrie ! — Avec le cahier de ses souvenirs il avait sans doute essayé de commencer une éducation patriotique ! Mais, une fois le scandale enlevé, D. Bosco continuait sa charité par amour de N[otre] S[eigneur] Jésus Christ.

A ces trois [émigrés] il faut en ajouter un quatrième. Notre confrère D. Caimo nous écrivit ceci : « Un célèbre Professeur d'un Institut Supérieur dont le nom m'a échappé eut à me déclarer ce qui suit.

— Je faisais mes études à Turin. J'étais endetté, et je ne savais pas à qui m'adresser pour vivre. Je me rendis à l'Oratoire. Je m'ouvris à D. Bosco et le priai de venir à mon secours. Je l'aurais payé de retour en faisant un peu de classe à ses garçons. D. Bosco m'accueillit avec une bonté plus que paternelle, me secourut comme il put, dit que l'Oratoire était ouvert pour moi..... mais à la condition, quant à moi, de m'adapter à la vie commune et d'en accomplir les devoirs.....

Vous comprendrez que mes idées, religieuses comme politiques, disait le professeur, étaient et sont diamétralement opposées [à celles] de mon bienfaiteur prêtre. Je ne pus rester avec lui ; mon éducation, mes convictions regimbèrent. Je m'en allai, mais avec la persuasion et la certitude que D. Bosco était un homme singulier, un connaisseur sagace et profond des hommes, un véritable et très habile éducateur. Moi, cette conviction, je l'ai encore et je ne rougis pas à le reconnaître et à le déclarer mon bienfaiteur, et à le proclamer un grand italien et un saint prêtre [—] ».

Il apparaît évident que la charité de D. Bosco était semblable à la bonté du Père céleste, qui fait se lever le soleil et tomber la pluie aussi bien pour les justes que pour les pécheurs. Toutefois il y eut des émigrés politiques qui lui donnèrent une grande consolation. Vint frapper à la porte de l'Oratoire, et y demeura pendant longtemps, le Pr[être] D. Zattini, homme savant et professeur de philosophie, qui à Brescia avait été pendu en effigie, condamné pour rébellion. Jamais à l'Oratoire la moindre parole de politique n'échappa de ses lèvres et volontiers il accepta de faire classe [pour enseigner] la lecture et l'écriture aux frustes jeunes externes. Il était, quant à lui, un modèle d'humilité et de piété.

Vint aussi chercher refuge le jeune musicien de talent, Suttill Jérôme, recherché à Venise par la police pour des paroles imprudentes. Il se mit à aimer D. Bosco, égaya pendant de nombreuses années l'Oratoire avec ses chansons vénitiennes, et, après être allé en France, il revint à Valdocco, toujours fervent chrétien, et là il finissait ses jours. Nous omettons quelques autres.

D. Bosco cependant avait, semblait-il, une intuition spéciale pour distinguer les vrais pauvres de ceux qui faisaient semblant de l'être. Un soir, à une heure déjà avancée, D. Bosco se promenait dans une rue de Rome située à l'écart, faiblement éclairée par un réverbère, lorsqu'une femme s'approcha de lui en tenant dans ses bras, à ce qui paraissait, l'un de ses enfants

emmailloté et couvert. D'une voix plaintive cette femme demandait que l'on eût compassion pour une pauvre mère de famille réduite à l'extrême misère. D. Bosco ne répondait pas et continuait son chemin. Nous, qui étions à côté de lui, émus par ces prières répétées, lui fîmes remarquer qu'il convenait de faire l'aumône. Alors D. Bosco, qui pourtant avait une vue très basse, éleva un peu la voix et dit : [—] Mais ne voyez-vous pas que cette femme nous trompe ? Ce n'est pas un enfant qu'elle tient dans ses bras, mais un morceau de bois qu'elle a recouvert. — A ces mots la femme se retira à la hâte et disparut dans une rue voisine.

Donc excepté le cas où il était pour lui évident qu'on voulait le tromper, D. Bosco était toujours généreux avec les pauvres. En raison d'une connaissance certaine des choses, nous pouvons affirmer que, chaque année, ou en argent pour des aumônes nécessaires, ou en remise de dettes [accordée] à qui était dans la gêne, il versait plusieurs milliers de liras au profit des indigents. Et non seulement à ces derniers, mais également aux personnes ayant quelque bien, spécialement s'il s'agissait de paysans et d'ouvriers qui venaient des villages vers Turin, il prêtait secours de diverses manières, notamment au moyen de l'hospitalité. Il s'était proposé pour but d'empêcher les transgressions des lois de Dieu et de l'Eglise [qui se produisent] avec les tristes conséquences du respect humain. Parmi les différents témoignages de notre assertion, nous apportons celui du marchand Filippello [= Filippello] Jean, de Castelnuovo, [témoignage] qui nous donne aussi un petit portrait de D. Bosco et de l'Oratoire en ces années-là.

« Venant, quant à moi, de très nombreuses fois à Turin, de temps en temps je descendais à Valdocco pour rendre visite à D. Bosco, et, chaque année, je trouvais toujours que le nombre de jeunes pensionnaires avait augmenté. Un jour je le rencontrai près du palais royal et, comme c'était un vendredi, il m'invita avec beaucoup d'insistance à venir déjeuner à l'Oratoire, par crainte, me disait-il, qu'à l'auberge les aliments maigres ne fussent, eux aussi, assaisonnés avec quelque matière grasse. Nous nous étions

mis en chemin et à tout moment D. Bosco me faisait signe de ne plus avancer et de patienter ; et, lui, il restait à parler avec des personnes de toutes sortes. Puis quand il fut entré dans l'Oratoire tous les jeunes se pressèrent autour de lui pour lui poser un baiser sur la main, en lui donnant tant de signes de respect et d'affection que j'en restai vraiment ému. Etant ensuite resté à l'Oratoire, également pendant la nuit suivante, je vis le matin que tous les jeunes se rendaient à l'église pour participer à la messe célébrée par D. Bosco et moi aussi j'eus le plaisir d'y participer dans l'ancienne petite église. J'ai alors acquis la conviction que les jeunes étaient très braves et je crois que, pour une partie d'entre eux, s'ils n'avaient pas été mis à l'abri et bien dirigés par D. Bosco, ils auraient mal fini ».

Et c'est ainsi que la charité de D. Bosco était récompensée, *car Dieu fut toujours bon avec lui plus qu'une mère.*

CHAPITRE XXXVII

Désir de convertir le monde — Esprit de vie religieuse habilement glissé dans la pensée des jeunes — La nouvelle église S[aint]-François de Sales est terminée — Bénédiction d'un tabernacle et d'une cloche — L'Evêque de Verceil et [celui] d'Ivrea ne peuvent pas participer à la dédicace de l'église — Invitation au Maire, à l'Adjoint au Maire et au Professeur Baruffi, et leurs réponses — Poésie — D. Bosco notre Roi.

DON BOSCO, durant ce temps-là, ne perdait pas de vue la Congrégation qu'il devait fonder. Souvent, et cela pendant de nombreuses années, se trouvant au milieu d'un groupe de ses jeunes gens ou de ses jeunes abbés, plaisantant comme d'habitude, il finissait par s'asseoir par terre, les jambes croisées, les élèves étant également assis autour de lui. Il tenait alors en main son mouchoir blanc : lui ayant donné la forme comme d'une boule, il le faisait sauter d'une main dans l'autre. Les jeunes, en silence, observaient ce jeu et il s'écriait tout à coup : — Oh ! si je pouvais avoir avec moi douze jeunes dont il me fût donné de disposer en maître comme je dispose de ce mouchoir, je voudrais répandre le nom de N[otre] S[ei- gneur] Jésus Christ non seulement dans toute l'Europe, mais au-delà, hors de ses frontières, dans les terres très très lointaines. — Et il n'ajoutait pas d'autre explication. Ces paroles, il les répétait en 1857, en la présence de D. Piano, qui était encore jeune garçon et qui est aujourd'hui (1904) curé de la Grande-Mère-de-Dieu, à Turin.

Dans le même temps D. Bosco cherchait à glisser avec habileté dans les sermons, dans les conférences et dans les conversations l'amour pour une vie toute dédiée à Dieu et au salut des âmes. Parfois, il parlait aux jeunes, [en prenant comme sujet] : l'avantage de la vie commune, [le fait] de ne pas devoir penser à l'avenir, [celui] de n'avoir pas de soucis pour se procurer tout ce qui est nécessaire à la vie, la bonté de la Providence qui n'abandonne jamais ses serviteurs. Il présentait cependant sa pensée toujours indirectement, en ne faisant pas allusion à la vie religieuse. Il décrivait également quelques traits glorieux des saints qui avaient dédié leurs jours à Dieu dans les couvents ; mais sous l'angle poétique et attrayant, de sorte que l'on comprît la perfection de cet état [de vie], et sans qu'il semblât en quoi que ce fût le recommander. L'unique invitation qu'il adressait aux élèves était à bien vouloir l'aider ; et, trouvant un motif d'assurance dans l'amour qu'ils lui portaient, il exprimait le désir de les avoir sans cesse à côté de lui, de pouvoir les guider sans cesse vers le paradis, de pouvoir rester un jour à jamais avec eux dans la bienheureuse éternité.

Parfois il se servait de mots mystérieux pour provoquer leur curiosité. — J'ai besoin de ta part d'une chose : quand feras-tu la confession de la vie future ?

A un autre : — Es-tu joyeux ? Vas-tu bien ? A présent donc il faut que tu te prépares à faire la confession de toute ta vie future. — Au moyen de ces [propos] il entendait parler spécialement de leur vocation ecclésiastique, en insistant sur l'importance d'y penser sérieusement et de bonne heure.

De temps en temps à celui-ci et à celui-là : — Veux-tu que je te coupe la tête ? J'ai besoin que tu te laisses couper la tête ! — Au moyen de ces [propos] il indiquait l'obéissance parfaite au Directeur de l'Oratoire, de laquelle il décrivait souvent les avantages et les qualités ; mais sans indiquer spécialement dans quel état [de vie] on peut en pratiquer les règles.

Quant à la vertu, il se proposa de ne pas exiger davantage de [ces jeunes] que ce que l'on demande à un bon chrétien pour sauver son âme. C'est pourquoi il ne parlait pas de méditations méthodiques, ni de retraites spirituelles prolongées. Depuis ce temps-là déjà il y suppléait pleinement avec d'autres moyens, et l'on vit des jeunes s'élever au plus haut degré de perfection. S'il avait donné à sa Maison l'aspect d'une vie trop régulière ou monastique, il aurait tout perdu. Au cours de cette histoire nous le verrons monter sans cesse, mais insensiblement, vers son idéal, c'est-à-dire jusqu'à mener les choses au point de mettre au niveau de toute autre Congrégation la Pieuse Société Salésienne.

Il travaillait d'arrache-pied à [atteindre] ce but, mais le mot *Congrégation*, il ne le prononça pas si ce n'est après [une période de] quatorze ans pendant laquelle il préparait le terrain. Il prévoyait également que, dès l'instant où il soulèverait quelque peu le voile qui couvrait son projet, de nombreuses [personnes] s'opposeraient à lui et lui feraient une guerre opiniâtre, non seulement [des gens] du monde, mais des évêques et des curés et les parents des jeunes et les jeunes eux-mêmes. Il avait des raisons de le prévoir. Et c'est ainsi que cela arriva. En effet, si d'abord beaucoup l'admiraient, proclamaient haut et fort qu'il était un homme grand et saint, plus tard il fut pour ceux-là un fanatique, un obstiné, un présomptueux, un fauteur de discordes, un homme qui voulait se soustraire à la juridiction d'un autre et faire un royaume à part. Mais Dieu voulait ainsi.

C'est pourquoi pour surmonter les obstacles prévus, il travaillait avec attention et se servait de tous les liens possibles pour s'attacher les jeunes ; voilà la raison pour laquelle de temps en temps il parlait de sa personne, de ce que le Seigneur accomplissait par son intermédiaire, [voilà pourquoi] il racontait certains rêves qui se réalisaient sous les yeux de tous, il faisait entendre qu'il avait lui-même une mission spéciale pour l'avantage des jeunes, il montrait à tout instant la protection spéciale de Notre-Dame sur l'Oratoire. Tout cela devait servir pour faire entendre combien auraient de la chance ceux qui

resteraient à prêter leur concours dans un lieu qui avait tellement la prédilection de Marie.

Toutefois, en rapportant de temps en temps à ses jeunes les faits anciens qui s'étaient produits à l'Oratoire et afin d'empêcher d'entrer dans leurs esprits l'idée que d'une certaine manière il pouvait faire [ce récit] pour se vanter, il disait : — Je raconte de temps à autre des choses relatives à l'Oratoire des temps passés, et même [des choses] me concernant. Il me semble pouvoir dire : *Meminisse iuvabit* [Rappeler sera utile], parce que ces faits démontrent merveilleusement la puissance de Dieu. Il ne me paraît pas que dans ces récits la vanité ait quelque chose à voir ; oh, non, elle n'a rien à voir, merci Seigneur. Ces récits enseignent beaucoup de choses. Dieu a voulu daigner accomplir de grandes choses, en se servant d'un misérable instrument. Je désire que l'on connaisse cela, pour que nous élevions notre pensée vers Dieu pour le remercier de tout ce qu'il voulut faire à notre avantage.

Et il remerciait continuellement le Seigneur, et non seulement pour tant de bienfaits qu'il lui avait prodigués, mais plutôt aussi pour les nombreuses grâces qui étaient, il le savait, préparées pour lui. Il suffit que nous rappelions ce que nous avons déjà dit.

Lorsque D. Bosco, en 1846 et en 1849, faisait des réunions avec D. Pacchiotti et les prêtres employés en sa compagnie au Refuge, avec D. Cocchis et avec différents autres, et que l'on parlait et discutait sur la manière d'organiser de façon stable l'Oratoire, il finissait toujours par répondre aux difficultés, qui lui étaient avancées, [en disant] que des jeunes abbés et des prêtres, lui appartenant tous, viendraient à son aide et qu'il mènerait à accomplissement toute chose. Alors plusieurs de ces prêtres qui semblaient si remplis de zèle pour les Oratoires, en l'abandonnant l'un après l'autre, donnaient, semblait-il, un démenti anticipé à la prophétie, qui était pour eux un objet de rires. Et pourtant ne tardèrent pas à apparaître les premiers jeunes abbés prédits. Ceux-ci étaient déjà bien vus de chaque catégorie de personnes, parce qu'en public et en privé ils offraient

leurs services à de nombreuses œuvres de charité, soit pour leurs compagnons en les assistant, soit en faisant les cours du soir et le catéchisme dans les différents Oratoires, soit en rassemblant les jeunes dispersés le Dimanche à travers les prés, en cherchant pour eux un patron quand ils étaient au chômage, en leur rendant visite sur le [lieu du] travail, en allant parfois dans leurs maisons quand ils étaient malades, en suivant les indications que D. Bosco leur avait données ; et, dans le même temps, ils faisaient leurs études, en fréquentant les écoles respectives.

En 1852, le Théol[ogien] Pacchiotti prêchait à l'Oratoire la neuvaine du Saint Esprit. Il était très aimé des jeunes et, le jour de la fête après le sermon, il fut accompagné pour prendre quelque rafraîchissement dans une pièce au rez-de-chaussée. Virent aussi avec lui huit jeunes abbés et ils s'assirent tout autour. D. Bosco entra alors, et D. Pacchiotti, en lui donnant une légère tape sur l'épaule et en le regardant fixement avec émotion, lui dit : — A présent je crois que tu auras des prêtres et des jeunes abbés. — A présent je crois que tu as une église et une maison, lui répéta-t-il, revenu une autre fois à Turin, lorsque la construction de la nouvelle maison était pas mal avancée. — Et quelques-uns de ceux qui auparavant le traitaient de fou, venus prêcher dans l'église S[aint]-François, ne purent pas s'empêcher de rappeler qu'ils avaient cru impossible ce que désormais ils constataient de leurs yeux. Et pourtant ce qu'ils voyaient n'était qu'un petit début, une tentative de ce qu'ils verraient plus tard.

Et D. Bosco prenait un grand soin de préparer pour ce jour désiré quelques-uns parmi ceux qui avaient le plus de bonté et de ferveur, en les habituant à quelques pieuses coutumes des sociétés religieuses.

C'est pourquoi, de temps en temps, il continuait à tenir à ces derniers, [réunis] seuls, quelques conférences. Parmi eux se trouvait le Diacre Guanti Joachim qui faisait classe de langue latine. Le 5 juin 1852 D. Bosco les rassemblait et les exhortait à se choisir parmi leurs compagnons un conseiller secret, qui charitable-

ment avertirait celui qui l'avait choisi pour cette fonction des défauts dans lesquels il serait tombé pour [permettre à celui-ci de] s'en préserver. Rua Michel choisit pour lui comme conseiller secret Reviglio et il nous assurait que les avis donnés par son ami lui profitèrent immensément. Nous avons le souvenir de cette conférence sur une petite carte écrite par Rua Michel en ces termes :

D. Bosco, D. Guanti, Bellia, Buzzetti, Gianinati, Savio Ange, Savio Etienne, Marchisio, Turchi, Rocchietti 1^{er}, Francesia, Bosco François, Cagliero, Germano, Rua.

Ces derniers se réunirent, pour la conférence, le soir du samedi 5 juin 1852. Dans cette conférence il fut décidé que l'on devrait dire chaque dimanche [la prière appelée] les sept joies de la Très s[ainte Vierge] Marie. L'année prochaine on observera qui parmi eux aura persévéré, dans l'exécution de ce qui a été décidé, jusqu'au samedi fixé, c'est-à-dire le premier samedi du mois de mai.

O Jésus et Marie, faites devenir tous saints ceux qui sont inscrits sur cette petite feuille.

Le motif non déclaré de ces prières était de pouvoir créer la Pieuse Société Salésienne. Et ils accomplirent avec persévérance cette pratique que D. Bosco leur avait conseillée ; ils avaient la conviction qu'il leur en viendrait un grand bien.

Entre-temps on fit progresser avec tant de rapidité et d'ardeur les travaux de l'église S[aint]-François de Sales qu'au mois de juin 1852 elle était terminée. Le docteur François Vallauri, son épouse, madame [Vallauri], et leur très digne fils, le prêtre D. Pierre, fournirent le maître-autel. Le comm[andeur] Joseph Dupré fit embellir la chapelle à gauche en rentrant, dédiée à S[aint] Louis de Gonzague, et procura un autel de marbre. Les nobles époux Fassati, le Marquis Dominique et la Marquise Marie, prirent à leur compte la dépense du second autel latéral, [élevé] en l'honneur de la Très sainte Vierge, et ils l'ornèrent

d'une belle statue de Notre-Dame. Monsieur Michel Scanagatti offrit des chandeliers élégants ; Don Joseph Cafasso paya la dépense de la chaire ; un autre bienfaiteur l'emplacement pour la chorale, pourvu ensuite d'un petit orgue. En somme, si D. Bosco déploya à cette occasion une grande activité et un zèle extraordinaire, la piété des gens de la ville, ou mieux la divine Providence, l'encouragèrent toujours de leur appui.

Le 7 avril, le Provicairé Général Célestin Fissore avait accordé à D. Bosco le pouvoir de bénir un tabernacle neuf pour le service des Oratoires, et, le soir du dimanche 22 mai [pour cette date : voir * page 439], le R[évérénd] D. Gattino, Curé de [la Paroisse] S[aint]s-Simon-et-Jude, avait béni la nouvelle cloche qui avait été placée dans le clocher construit à côté de l'Eglise S[aint]-François de Sales.

Celle-ci, également, attendait sa bénédiction et D. Bosco désirait avoir quelque prélat pour accomplir la cérémonie sacrée avec la plus grande solennité. C'est pourquoi il s'adressa d'abord à l'Archevêque de Verceil, et ensuite à l'Evêque d'Ivrea, avec lequel il s'était déjà entretenu à propos de l'un de ses projets d'association pour des livres destinés aux gens du peuple. Aucun des deux, cependant, ne pouvait venir, pour les raisons qu'on lit dans leurs réponses.

T[rès] R[évérénd] et T[rès] illustre Monsieur,

C'est bien volontiers que, personnellement, je viendrais prendre part à la joie de V[otre] S[eigneurie] T[rès] R[évérénd]e au zèle de laquelle cette Capitale est redevable du nouvel Oratoire S[aint]-François de Sales, destiné à l'instruction de la jeunesse turinoise, et, ainsi, me trouver au milieu de la bande des nombreux jeunes gens, qui remplissent de joie une fête si émouvante. Mais à la veille d'avoir 72 ans, persécuté par la toux et par quelques désagréments, inséparables compagnons du grand âge, je ne suis pas en mesure de pouvoir répondre à votre aimable invitation. C'est pourquoi, tandis que je Vous en remercie dans l'espoir que

Vous conviendrez bien avec moi du bien-fondé du motif pour lequel je suis empêché, je Vous présente profondément mes respects et me déclare avec une profonde estime...

Vercell, 8 juin 1852.

ALEXANDRE, *Archevêque.*

Très estimé D. Bosco,

C'est avec un rare plaisir qu'en d'autres circonstances je serais venu accomplir les cérémonies sacrées pour la bénédiction et l'inauguration de la nouvelle Eglise élevée par V[otre] S[eigneurie] Très estimée et par les zélés collaborateurs ; et je l'aurais fait avec une véritable joie pour l'Œuvre elle-même, pour Vous, et pour M. le Docteur Vallauri, Président de fête cette année, à qui je porte une si grande estime. Mais c'est réellement ainsi : *non possum venire* [je ne peux pas venir]. J'ai déjà fixé pour ce jour-là une cérémonie publique en ville avec l'administration de la Confirmation ; le lendemain est le jour de ma fête patronale, et [il y a] une autre cérémonie au petit Séminaire ; puis l'anniversaire de mon baptême : ce sont là des jours que je passe volontiers retiré chez moi ; et, simultanément, ont lieu les examens de fin d'année des séminaristes étudiant la théologie ou la philosophie. Je regrette vraiment : *non possum* [je ne peux pas].

J'aurai un très grand plaisir à lire le manuscrit : *Avis aux Catholiques*. J'ai reçu aussi de mon secrétaire une note sur les deux Amicales [voir ° page 439]. J'ai parlé avec un Ecclésiastique étranger [à nos régions] de la petite Bibliothèque, et tous conviennent de la nécessité et de l'immanquable succès.

Je désire vivement, et je prie le Seigneur, que soit belle et féconde de tout le meilleur bien cette fête à laquelle j'assisterai en esprit ; et, en attendant, il m'est cher de me dire avec une très particulière estime...

Ivrea, 12 juin 1852.

LOUIS, *Evêque d'Ivrea.*

Ayant reçu ces lettres D. Bosco présenta sa demande aux Services Diocésains.

Très ill[ustre] et Très rév[érend] m[onsieur] le Vicaire,

La construction de la nouvelle église pour l'Oratoire S[aint]-François de Sales à Valdocco étant parvenue au point que l'on peut décemment y célébrer les divins mystères, le prêtre D. Jean Bosco supplie humblement V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende] de lui permettre de transférer les pieux exercices depuis le premier Oratoire dans l'église susdite, en réduisant celui-là à un usage profane, comme [il supplie] aussi V[otre] S[eigneurie] de daigner bénir la nouvelle église, ou bien déléguer à cette fonction quelque Ecclésiastique.

Le susdit.

Les Services diocésains faisaient parvenir avec empressement leur réponse officielle.

«V[u...]. On délègue m[onsieur] le Curé du Faubourg de la Doire pour bénir le nouvel Oratoire, selon la forme indiquée dans le Rituel Romain, bénédiction après laquelle on déclare que sont transférés en lui les pieux exercices et les facultés accordées à l'ancien, que l'on permet de réduire à un usage profane.

Turin, 19 juin 1852.

PHILIPPE RAVINA *Vic[aire] Gén[éral].*

T. G. CAVIASSI *Secr[étaire].*

D. Bosco avait entre-temps envoyé aux bienfaiteurs l'invitation à prendre part à la cérémonie.

Très ill[ustre] Monsieur,

Jour de grande consolation pour moi, et je crois tout autant pour V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre], est le Dimanche 20 juin prochain, au cours duquel sont assouvis nos désirs, nos attentes,

avec la bénédiction de la nouvelle église S[aint]-François de Sales, en faveur de laquelle Vous avez de tant de manières voulu faire preuve de zèle et de charité.

Il est vrai que l'édifice sacré n'est pas encore achevé, mais les travaux sont au point que déjà l'on peut procéder à la bénédiction, y célébrer convenablement les cérémonies sacrées, et répondre ainsi à notre grand besoin.

La cérémonie sacrée commencera à 8 h. ½ du matin. La bénédiction sera suivie du saint sacrifice de la messe pour tous les bienfaiteurs de l'Oratoire ; pendant la messe quelques jeunes feront leur communion. Ensuite aura lieu un discours de circonstance et les cérémonies se termineront par la bénédiction du Saint Sacrement. Le soir à 3 h. ½, il y aura les vêpres, le sermon habituel et la bénédiction du Saint Sacrement.

En sortant de l'église, Vous êtes prié de Vous rendre dans le local de l'ancienne église pour Vous attarder quelques minutes avec les autres bienfaiteurs de l'Oratoire, et pour, ainsi, nous réjouir ensemble avec le Seigneur qui d'une manière aussi extraordinaire nous a aidés à accomplir son œuvre.

Vous aurez une place établie pour que Vous assistiez confortablement à la cérémonie sacrée, et c'est mon intention précise de faire preuve envers Vous dans un tel jour de tous les égards que votre charité bien connue par expérience et [votre] condition méritent ; cependant, si dans la multiplicité des choses on ne peut pas faire preuve de toutes les manières respectueuses, que pour plusieurs titres Vous méritez, je Vous prie de bien vouloir m'accorder une bienveillante indulgence, car certainement ce n'est pas un manque de bonne volonté.

Que V[otre] S[eigneurie] vienne avec les personnes qui sont dans vos connaissances particulières, et dont Vous savez qu'elles se sont de quelque manière employées pour cette œuvre de piété chrétienne ; la fête est commune, que soit commune la gloire qu'en un tel jour on rend au Seigneur, commun soit aussi, je l'espère, le bien qui retombera sur nos âmes.

Convaincu que dans votre charité vous voudrez continuer à favoriser le bien de cet Oratoire qui est le nôtre, avec les senti-

ments de la plus vive gratitude je Vous remercie de tout cœur, en Vous assurant que cela me sera toujours un grand honneur toutes les fois que je pourrai me dire

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Depuis l'Oratoire, 16 Juin 1852.

Très ob[ligé] serviteur

BOSCO JEAN Pr[être].

D. Bosco avait aussi invité m[onsieur] le Maire de Turin. Il y aurait volontiers pris part, comme il l'avait fait à la pose de la première pierre ; mais il en fut empêché pour diverses raisons, qu'il daigna faire connaître dans une lettre, qui est un témoignage de la religiosité du chef de la Mairie Turinoise et de l'estime qu'il avait pour l'œuvre de l'Oratoire. Voici ce qu'il écrivait à D. Bosco, en date du 18 juin :

C'est avec une satisfaction bien sentie que le Maire, soussigné, a reçu l'aimable invitation que V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et T[rès] R[évérènde] lui adresse dans votre lettre appréciée, mentionnée en marge ; et avec la même intensité il regrette que, le matin, la cérémonie religieuse, prévue pour célébrer la fête de la V[ierge] M[arie], Notre-Dame de Consolation, à laquelle il doit prendre part avec la délégation municipale, et, l'après-midi, la réunion de la Congrégation de Charité de Reagle, à laquelle il est aussi appelé à assister, lui enlèvent [la possibilité] d'en profiter comme ce serait son bien vif désir. Il est heureux de voir qu'a été rénovée l'institution de l'Oratoire S[aint]-François de Sales, qui, grâce à vos soins remplis de zèle, s'est élevée au profit de notre jeunesse en apprentissage : cette dernière trouvera ainsi un moyen d'être éduquée à la religion et à la vertu civique.

Il prie donc V[otre] S[eigneurie] de bien vouloir recevoir le témoignage de son respectueux dévouement.

Le Maire BELLONO.

De semblables motifs empêchaient aussi l'Adjoint au Maire.

MAIRIE DE TURIN, CABINET DE L'ADJOINT AU MAIRE.

Turin, le 17 juin 1852.

Comme le Dimanche 20, à 9 heures du matin, on célèbre une messe au Sanctuaire Notre-Dame de Consolation avec la participation de la Mairie, le soussigné, à son regret, ne pourra pas assister à la cérémonie pour laquelle il reçoit l'aimable invitation envoyée par le V[énération] Pr[être] D. Jean Bosco dans la lettre du 16 [du mois] courant. Si la nécessité de passer quelques heures à l'hôtel de ville pour l'expédition des affaires urgentes, et plusieurs devoirs de famille lui en laissent le temps, il se trouvera très volontiers l'après-midi à 3 h. ½ à l'Oratoire, et à l'entrevue qui suivra dans le local de l'Ancienne Eglise.

Le soussigné sait distinguer dans la très aimable invitation la part qui à ses collègues seulement, et non à lui, peut être adressée à juste titre : car, non seulement il fut le moindre de ceux qui ont collaboré à l'œuvre sainte, mais, même en tant que moindre, il reconnaît être très en arrière de ceux qui auront le moins œuvré. S'il a une part égale à [celle des] autres, c'est seulement dans le contentement de [voir] la bonne réussite de l'entreprise et dans la sincère estime [qu'il a] de celui qui fut le promoteur et l'auteur de cette même [entreprise], le V[énération] Pr[être] Bosco, envers lequel il professe la plus grande considération, et la gratitude de citoyen, et l'affection de bon chrétien pour tout le bien que [ce prêtre] opère sous la conduite et la protection de Dieu.

COTTIN.

Même le fameux naturaliste et archéologue Baruffi écrivait ceci à D. Bosco en cette occasion.

Remarquable Monsieur,

Je remercie vivement V[otre] S[eigneurie] de l'aimable invitation pour la belle solennité de Dimanche, à laquelle je regrette vraiment de ne pouvoir prendre part, parce que je dois m'absenter de Turin pendant quelques jours.

Je m'associe cependant de grand cœur à cette œuvre sainte, et je prie pour que le ciel Vous continue ses faveurs, afin que Vous puissiez avoir la joie de voir dans leur réalisation des désirs aussi honnêtes et évangéliques.

Le nom de V[otre] S[eigneurie] restera gravé avec des caractères indélébiles dans le cœur des Turinois et de tous ceux qui reconnaissent et savent apprécier les soins charitables que Vous prodiguez et les sacrifices que Vous faites à l'avantage des pauvres jeunes laissés à l'abandon pour les ramener sur la bonne voie et leur procurer avec le pain matériel également celui de l'âme.

Agréez mes respects et mes souhaits cordiaux de prospérité pour votre digne personne, afin que l'Oratoire, fondé par Vous, puisse se développer de plus en plus chaque jour et produire les fruits que la société civile et la religion attendent.

L'occasion présente m'est agréable, dans laquelle je peux Vous renouveler l'expression des sentiments de ma haute considération et me déclarer

De V[otre] S[eigneurie] T[rès] Révérende

Turin, 1852 le 18 juin.

Très dév[oué] et Très ob[ligé] Serviteur

G. T. BARUFFI.

D. Bosco, bien que très occupé ces jours-là, sut toutefois invoquer sa muse, et il composa une ode de circonstance, très suave dans sa simplicité et que nous reproduisons ici. Elle portait ce titre : *Dans le jour où l'on bénissait la nouvelle Eglise de l'Oratoire S[aint]-François de Sales, les jeunes qui font partie de cet [Oratoire], au comble de leur joie, exprimaient ainsi les sentiments de la plus sincère gratitude envers leurs bienfaiteurs.*

[I]

Comme l'oiseau de branche en branche
 Va cherchant un asile sûr
 Pour, anxieux, poser son nid
 Et tranquille y trouver le repos ;
 Il ne se pose ni en vallées ni en monts,
 Ni dans un champ ni en forêt,
 Ne le retiennent ni tourbillon ni tempête
 Tant qu'il n'a pas formé son nid :
 Ainsi nous, pendant plus de dix ans,
 Ce nid, nous l'avons cherché,
 Jamais du ciel ne nous fut donné
 De pouvoir le trouver.
 Tantôt un pré, tantôt un jardin,
 Tantôt une cour, une salle, une route,
 Parfois une place, une rue
 Pour nous tel était l'Oratoire.
 Lorsque à la fin Dieu compatissant
 Tourna vers nous son bienveillant regard,
 Alors ce sont deux lustres de retard
 Qu'il compensa largement.
 Il compensa... nous donna les écoles,
 Un jardin pour les passe-temps ;
 Presque un nid pour enfants
 Il arrangea une maison.
 Il compensa... Mais que dire de plus ?
 Tout espoir fut satisfait, comblé,
 A présent l'église est consacrée,
 Nos cœurs sont rassasiés.
 Il est vrai, messieurs bien-aimés,
 Plusieurs mois vous avez peiné,
 Le chaud, le froid, vous avez supporté
 Pour la maison du Seigneur ;
 Vous refusiez la détente ou le sommeil,
 Rien : privations, souci ou effort,
 Rien : la pluie, le tourbillon, le vent
 Rien n'a ralenti votre zèle.

[II]

A présent, joyeux, venez à la fête,
 Tels des guerriers après la victoire,
 A qui la vraie et sainte gloire
 Seul le mérite a procuré.
 Le Seigneur vous a rétribués,
 La fatigue est couronnée,
 Notre église est consacrée,
 Que pouvons-nous désirer de plus ?
 Vite donc, ô chers fils,
 Courons tous au saint Edifice,
 Elevons à Dieu un chant
 Pour la faveur qu'il nous fit.
 Oh ! Seigneur tout-puissant qui jamais
 Ne refuses quoi que ce soit au misérable,
 De grâce, à nos prières bienveillant,
 Toi, en ce jour, écoute-nous.
 Fais que cette nouvelle église,
 A ton nom consacrée,
 Jamais ne soit profanée
 Par qui dans son cœur n'a pas la foi.
 Fais que tous ceux qui là viendront
 Suppliant, en dévotion pour toi,
 Aient satisfaction dans leurs vœux ;
 Prête secours, donne ta grâce.
 Et toi, Vierge bienheureuse,
 Qui près de Dieu peux tout,
 Bénis tes fils,
 Inspire la foi, l'espérance et l'amour ;
 Fais que jamais pour une action coupable
 Nous ne cessions d'être tes fils,
 Toi, libère-nous des dangers
 De notre âge imprudent.
 Mais que donneras-tu
 Aux bienfaisants messieurs,
 Qui leurs peines et leurs sueurs
 Ont offertes à ton honneur ?

[III]

Tu tresseras là-haut dans le Ciel,
 Vierge belle, une couronne de fleurs
 Qui puisse changer tout leur mérite
 En ce bien qui n'a pas de fin.

[IV]

En attendant, le cœur reconnaissant,
 Nous, en caractères dorés,
 Nous écrirons de tous côtés :
 VIVE CE JOUR ÉTERNELLEMENT.

[V] Et qu'au bout d'un moment ou bien par accident
 Il n'arrive jamais qu'on efface
 Ce jour, qui au rang des plus beaux
 Chez nous sera toujours placé.

Cette ode fut imprimée à des milliers d'exemplaires, mise en musique, et les jeunes l'avaient apprise.

Au milieu des préparatifs de la fête à l'Oratoire, internes et externes étaient tous en joie, et cette [joie] se manifesta avec une fougue irrésistible le 14 juin [# s'agit-il du dimanche 13 ?]

Le prof[esseur] Raineri, qui fréquenta l'Oratoire de 1846 à 1853, racontait ceci. « C'était # pendant l'après-midi d'un Dimanche ; D. Bosco nous avait raconté avec tant de clarté, avec cette façon d'exposer qui lui était naturelle et qui enchantait, l'histoire du petit berger David devenu Roi et il termina par l'exclamation : [—] Voici le petit berger devenu roi ! — Nous, tout de suite, nous nous écriâmes : — Vive D. Bosco notre Roi ! [—] Sitôt dit, sitôt fait : les plus grands et plus robustes des jeunes soulevèrent avec gentillesse sur leurs épaules D. Bosco et le portèrent en triomphe à travers la cour-jardin, et nous, en faisant tout un tour à sa suite, nous chantâmes la chanson apprise ces jours-là :

Comme l'oiseau de branche en branche
 Va cherchant un asile sûr, etc.

pour notre immense plaisir, et sans doute le sien. Ce n'est pas autrement que faisaient les peuples anciens quand ils élisaient comme Chef l'un de leurs vaillants [soldats] et qu'ils l'élevaient sur le pavois. Oh oui ! D. Bosco pouvait bien être notre chef, notre roi ! D. Bosco dans ses enseignements nous donnait des règles d'or, qui, si elles conviennent à tout le monde, sont cependant mieux indiquées pour la jeunesse et il est bon de les rappeler ; en voici quelques-unes :

— Agissez aujourd’hui de sorte que demain vous n’ayez pas à rougir.

— Ne renvoyez pas au lendemain le bien que vous pouvez faire aujourd’hui, parce que peut-être demain vous n’aurez plus le temps.

— Faisons en sorte de bien nous porter en ce monde et dans l’autre.

— Soyez lents pour juger.

— Voulez-vous que votre compagnon vous estime ? Pensez toujours du bien de tous, et soyez prêts à aider votre prochain et vous serez contents.

» Et après les cérémonies d’église, il passait un peu partout au milieu des jeunes gens différents quant à l’âge, au caractère, aux mœurs, à la situation de vie et à l’éducation, tous vifs et occupés à jouer, en observant le caractère de chacun, en ayant un mot pour chacun, un mot gentil, un mot qui consolait, qui nous rendait contents et il semblait qu’il lisait dans notre âme et chacun de nous disait tacitement : [—] D. Bosco nous aime ! — Oh si, Don Bosco aimait tout le monde... Comme il est bon d’évoquer en pensée ces années de jeunes qui furent les nôtres ! ».

« Et D. Bosco, ajoutait Mgr Cagliero, les accompagnait lui-même tard le soir jusqu’à l’entrée de la ville pour s’assurer qu’ils allaient tout de suite par groupes chez eux. En passant par le *Rond-point*, où alors on exécutait les sentences capitales, plus d’une fois on entendit les plus jeunes parmi les enfants du peuple se dire l’un à l’autre : — D. Bosco nous aime tant que, si l’on nous conduisait à la potence, il trouverait encore le moyen de nous sauver. — [»]. D. Reviglio affirmait la même chose.

* En 1852 : le 22 mai était un samedi, et le dimanche, un 23.

° *Amicale* : mot employé pour traduire ‘ Filadelfia ’ [Amitié fraternelle] ou société du genre ‘ Amitiés Catholiques ’ pour la publication et la diffusion de bons livres : de cela sortiront les *Lectures Catholiques* (Voir *Mémoires Biographiques* au volume III, p. 541).

CHAPITRE XXXVIII

[Jour de la] *bénédition de l'Église S[aint]-François de Sales* — *Première Messe* — *Les cérémonies du soir* — *Remerciements* — *Musique et poésie* — *Le journal « La Patria »* [La Patrie].

Une fois terminés les travaux nécessaires et préparés les objets indispensables pour bénir et inaugurer en vue du culte divin l'édifice sacré, on fit le choix du 20 juin, troisième dimanche après la Pentecôte, fête solennelle à Turin en l'honneur de la Très sainte [Vierge] Marie sous le doux titre de *Notre-Dame de Consolation*. Il serait trop long de décrire les détails de cette journée mémorable, car pour l'Oratoire ce fut une journée à peu près unique. On avait élevé un arc [d'honneur] de hauteur colossale à l'entrée de la cour ; il portait, écrits au sommet en lettres de grande dimension, ces mots :

EN CARACTÈRES DORÉS
NOUS ÉCRIRONS DE TOUS CÔTÉS :
VIVE CE JOUR ÉTERNELLEMENT.

Depuis l'aube, partout dans les prés et les champs environnants, on entendait les bandes de jeunes qui venaient à l'Oratoire chanter les vers suivants écrits par D. Bosco :

Du couchant à son orient
Le soleil reviendra avant,
Et tout fleuve jusqu'à sa source

Reviendra en arrière avant
 Que de notre cœur on efface
 Ce jour qui au rang des plus beaux
 Chez nous sera toujours placé.

Le Curé de la paroisse du Faubourg de la Doire, le T[rès] R[évérénd] Théol[ogien] Don Augustin Gattino, bénit l'église, selon le rite : il y célébra ensuite la première Messe et tint un discours savant à une grande multitude de jeunes gens et d'autres participants venus de la ville.

Mais le plus beau de la fête eut lieu le soir. Malgré sa capacité, la nouvelle église fut littéralement remplie. Y prêcha notre D. Bosco, et entre autres choses on se rappelle qu'il fit remarquer l'admirable changement qu'avait opéré cet emplacement : de lieu de récréation, converti en lieu de prière ; de lieu de piailleries, en lieu de louange et de remerciement envers le Seigneur ; de lieu de fête bruyante et même de péché, en lieu d'amour de Dieu et de sainte allégresse. Il passa ensuite à exhorter les jeunes à honorer dorénavant ce lieu béni par leur comportement marqué de dévotion, par la participation aux cérémonies religieuses et par la fréquentation des Sacrements Sacrés. Enfin, ayant fait réfléchir [sur le fait] que les églises matérielles sont une image des âmes, appelées temples de l'Esprit Saint, il encouragea tous à les conserver toujours propres, c'est-à-dire sans péché, afin que le Seigneur daignât y établir son agréable demeure dans le temps présent, et les rendît dignes d'entrer après la mort dans le grand temple de son éternité bienheureuse.

Une compagnie de la Garde Nationale vint aussi assister, soit pour conserver le bon ordre qu'avec peine elle put maintenir, si nombreuse était la foule, soit pour honorer la fête et faire donner les armes dans une salve, qui au moment de la bénédiction du Saint Sacrement produisit un effet merveilleux. Avec elle, tentait de rivaliser la Garde de l'Oratoire avec ses fusils

de bois sans canons. Ces détails et plusieurs autres donnèrent à la fête une teinte assez caractéristique pour [voir] en rester réjouies les âmes pieuses et portés à l'admiration les hommes du monde eux-mêmes.

Pendant cette même soirée avaient participé aux [fêtes de] l'Oratoire les organisateurs et les organisatrices de la loterie, divers membres du Clergé et de l'Aristocratie de Turin, et beaucoup d'autres personnes qui avaient pris un rôle actif pour la construction de la nouvelle église. C'est pourquoi après les cérémonies sacrées Don Bosco les rassembla tous dans un lieu spécialement préparé, qui fut celui de l'ancienne chapelle, où de nobles bienfaiteurs avaient fourni le nécessaire pour le service de café et de rafraîchissements, et il leur adressa à tous ensemble une parole de remerciement. Il toucha un mot, dans les grandes lignes, de ce qui avait été fait ; il signala la sollicitude des uns et la charité des autres pour la bonne réussite de la pieuse entreprise, et avec la plus grande complaisance il montra comment les efforts de tous avaient été le matin heureusement couronnés à travers la bénédiction de l'édifice sacré. Il dit qu'il aurait désiré pouvoir récompenser, chacun, et des sacrifices accomplis et des peines endurées ; mais que, ne pouvant pas le faire par lui-même, il prierait et demanderait aux jeunes de l'Oratoire de prier le Dieu compatissant pour qu'Il les en récompense avec l'abondance de ses bénédictions pendant la vie présente, et avec une couronne plus resplendissante pendant la vie future.

A la cordiale allocution de Don Bosco fit suite un beau motet, mis en musique par le célèbre professeur Joseph Blanchi, d'agréable mémoire, et exécuté par un chœur de jeunes gens de l'Oratoire. On remet dans les mémoires qu'un jeune garçon, ayant pour nom Second Pettiva, de 15 ans environ, interpréta dans ce chant un solo avec une si belle voix qu'il toucha les fibres de tous les cœurs et recueillit des applaudissements très fournis.

En cette occasion, notre Don Bosco, le cœur débordant d'une joie indicible, sembla représenter la figure du prophète

David, qui, lors du transport de l'arche du Seigneur, s'étant mêlé à son peuple, fut entendu chanter et jouer dévotement. En son nom, au nom de ses collaborateurs et des enfants de l'Oratoire, l'ode écrite pour la circonstance fut lue par un jeune garçon à l'adresse desdits messieurs, qui l'écoutèrent avec une satisfaction visible. Le soir, de beaux feux d'artifice organisés et dirigés par le Théol[ogien] Chiaves dans le champ en face de la porte de l'Oratoire mirent un terme à l'heureuse journée.

La solennité susdite, et pour le bon ordre avec lequel elle se déroula, et pour le noble but auquel elle visait, fut considérée comme revêtue d'une telle importance que même un journal politique de ces jours-là, intitulé *La Patria* [La Patrie], crut bon d'en faire le sujet de l'un de ses articles, que nous jugeons opportun d'insérer dans ces pages, soit pour compléter les informations sur ce jour mémorable, soit pour mieux faire ressortir le critère avec lequel dès cette époque-là les hommes politiques jugeaient l'œuvre de l'Oratoire en comparaison du bien-être de la société civile.

« Nous considérons comme notre plus grande chance, ainsi s'exprimait *La Patria* [La Patrie], le fait de présager la carrière littéraire de notre journal [voir * p. 447] en parlant de l'une de ces œuvres qui résolvent chez nous le problème ardu d'être ordinaires et d'être toujours intéressantes, nous voulons parler d'une œuvre de bienfaisance. Notre plus grande chance, disons-nous, de pouvoir, au milieu de cette société dont nous cherchons chaque jour les défauts, dont nous sommes tenus de faire de temps en temps la critique, délaissier pendant un instant la plume mal tempérée de la politique pour un sujet qui rencontra toujours auprès de notre peuple une si générale sympathie.

» Mais là où se trouve une âme généreuse, comment ne trouverait-il pas de la sympathie, celui qui avec le zèle d'un philanthrope, avec la persévérance d'un apôtre, avec la foi d'un chrétien sacrifie les plus belles années de sa vie, surmonte de nombreux obstacles au moyen de la seule force d'une volonté aussi ferme que résignée, et parvient à accomplir après bien des années de fatigues l'une de ces entreprises, qui peuvent honora-

blement se mettre dans le sillage des institutions d'un [Abbé de l']Epée, d'un Assarotti, d'un Cottolengo ? Car, si nous voulons faire attention à la petitesse des origines à partir desquelles prirent forme les œuvres de ces personnes éminentes, nous nous apercevrons facilement que celle de D. Bosco leur ressemble, et qu'en raison de l'immense portée de son action bienfaisante elle est digne de se trouver à côté de celle des personnes éminentes que nous venons de citer. Mais, après avoir parlé des difficultés rencontrées, nous avons le devoir de ne pas laisser sous silence les aides qui, en ces temps calamiteux, au milieu des tempêtes politiques qui ratatinent la bourse des riches et le cœur de tous, parvinrent de tous les côtés au laborieux cultivateur du champ de Dieu. Nous ne dirons rien de ces hommes qui se joignirent à Don Bosco et le secondèrent avec le zèle le plus éclairé, mais il nous plaît de rappeler les mille formes variées que prit l'inépuisable charité [des habitants] de la ville pour venir au secours de cette sainte œuvre ; secours [provenant] de tous les âges, de toutes les conditions, de riches et de pauvres, de grands et de petits ; immense socialisme, seul à pouvoir être réalisé et [seul] juste, parce que suscité par un sentiment saint et admirable en raison duquel chacun paya selon ses forces, le peintre avec son tableau, le marchand avec les objets de commerce, mais dans lequel la femme, toujours grande, toujours première lorsqu'il s'agit de charité, sut répandre toute la délicatesse de son inépuisable bonté.

» Vous voyez, en effet, dans l'exposition d'objets donnés à la loterie, à travers laquelle on secourt efficacement l'Oratoire, le sacrifice des divertissements, celui des promenades, celui aussi de jouets dédiés selon l'âge au réconfort du pauvre ; vous voyez cette charité multiforme et indirecte, telle qu'elle convient à ces êtres sensibles et délicats qui composent la plus belle partie des œuvres de bienfaisance, en les patronnant et en les soutenant pour laisser à l'homme, espèce plus fruste et moins intelligente, l'aide, nous dirons, brutale [voir ° p. 447] de l'argent.

» Nous avons dit brutale, parce que nous croyons que le rapport de celui qui fournit le moyen matériel d'accomplir une œuvre à celui qui la commence et la mène à sa conclusion est comme le rapport du soldat au général qui commande ; mais, en disant brutale, nous ne voulons en rien diminuer la sainteté du service qu'il rend. En effet, la mission que Don Bosco a placée sous l'invocation de Saint François de Sales est grande et digne de considération. Soustraire la jeunesse à l'oisiveté des dimanches, pour la maintenir dans une occupation religieuse et honnête, est une chose tellement belle que nous croyons devoir recourir à la plume simple et donc sublime de son auteur pour l'esquisser.

» Il avoue pour sa part avoir vu "avec une profonde tristesse un grand nombre de ceux, qui se sont dédiés avec application à l'exercice des métiers et des industries de la ville, gaspiller les dimanches et les jours de fête dans les jeux et dans les excès le maigre salaire gagné au cours de la semaine et, désireux de porter remède à un mal dont sont à craindre de très funestes conséquences, il décida d'ouvrir une maison de réunion dominicale où les uns et les autres pourraient avoir tout le loisir de satisfaire aux devoirs religieux, et recevoir en même temps un enseignement, un message, un conseil pour conduire chrétiennement et honnêtement leur vie".

» Voilà ce qu'est l'œuvre que Don Bosco nous annonce avec tant de simplicité, et que l'on entreprenait hier en consacrant l'Oratoire S[aint]-François de Sales à Valdocco. L'Oratoire est simple et modeste, comme cela convient à qui attend de la générosité publique son éclat extérieur et le lui doit, mais ses nefes sont pleines de fidèles, et la foi est le plus bel ornement de la Maison de Dieu. Ces fidèles accouraient en foule, illuminés par ce soleil dont les rayons semblent une bénédiction pour ceux qui s'ornent d'une joie religieuse et tranquille. Tout contribuait à faire vivre pour l'éternité ce jour dans le cœur

de chacun, pour l'éternité en ceux qui sont soustraits au vice, et qui doivent la reconnaissance ; pour l'éternité en ceux qui patronnèrent l'œuvre et qui reçoivent ce tribut de gratitude.

» La cérémonie religieuse fut solennelle comme cela convient en de semblables circonstances. Une personne qui, avec ses vertus éminentes, avec ses vastes connaissances, constitue l'honneur du Clergé turinois, le Pasteur du troupeau du Faubourg de la Doire lisait un admirable texte de sa composition, dans lequel il développait les caractères [sacrés] de l'Eglise, comme Maison de Dieu et comme Maison de prière. Avouons qu'à entendre ces paroles dans lesquelles, en dépouillant sa manière de raisonner des concepts prétentieux d'une éloquence bien lissée, il nous exposait la sainteté de notre foi, la supériorité de notre religion sur les croyances des autres peuples, nous avons cru que nous étions transportés à cette époque où l'on prêchait aux peuples rassemblés sous l'immense temple du ciel ou dans les entrailles de la terre la parole de ce Dieu, qui mourut pour notre salut.

» Une fois terminée la cérémonie religieuse, tous les organisateurs ou membres du Comité directeur se retirèrent dans une salle voisine, en s'entretenant sur les émotions d'une si belle journée et bien vite ils étaient égayés par une ode chantée par un chœur d'enfants qui l'exécutaient avec beaucoup de perfection. La Garde Nationale contribuait à donner un plus grand lustre à la fête. Honneur à cette jeune [voir # p. 447] institution, qui mérite tant de reconnaissance de la part de l'Etat et sait cueillir la circonstance favorable de se mêler au peuple dans les occasions de joie commune. L'Oratoire est donc achevé, la mission de Don Bosco est réalisée.

» Nous ne voudrions pas parler ainsi, parce que nous craignons que la charité [des habitants] de la ville ne se ralentisse à cette annonce. Pourtant on n'a pas à imaginer les grands secours dont a besoin cette institution naissante, dans laquelle notre ville espère trouver une grande aide et un grand exemple à imiter dans les autres régions du Royaume. Si donc nous n'avons pas pu

passer sous silence la joie que nous avons éprouvée à l'annonce de la consécration de l'Oratoire, nous ne voulons pas que nos paroles servent elles-mêmes à refroidir le zèle des habitants qui pourraient être convaincus que leur œuvre est achevée.

» Don Bosco a entrepris une œuvre noble et l'a conduite avec persévérance et intelligence ; la population de Turin, qui apprécie les avantages d'une institution dont le but est de soustraire au vice tant de jeunes cœurs qui n'ont ni l'expérience ni l'éducation nécessaires pour le fuir, ne voudra pas laisser incomplète son œuvre, et voudra se maintenir à la hauteur de cette voix de charité, dont elle est à juste titre fière » (1).

(1) *La Patria* [La Patrie], journal politique et littéraire, 21 juin 1852.

* Ce journal ayant commencé le 26 mai 1852, c'est-à-dire un mois avant de présenter l'article rapporté ci-dessus, paraîtra jusqu'en 1856.

° *Brutale* : à l'état brut, non raffinée, pure et simple, nue, effectuée indépendamment des sentiments et de la délicatesse.

Jeune : La Garde Nationale fut instituée en 1848.

CHAPITRE XXXIX

Nouveaux règlements de l'église et de l'Internat — D. Bosco et le Saint Sacrement — Les Eglises — La musique sacrée — Les solennités — Le service à l'autel — La Sainte Messe — La préparation et l'action de grâces — Les cérémonies sacrées — La Communion et la visite [au Saint Sacrement] à l'église — Union à Dieu.

La bénédiction de l'Eglise S[aint]-François de Sales ayant été effectuée, D. Bosco précisa dans le règlement de l'Oratoire quelques tâches de divers responsables officiels, d'après lesquelles on peut connaître les coutumes de cette époque. On célébrait une seule messe et, avant celle-ci, les élèves internes récitaient et chantaient les Matines de l'Office de la Bienheureuse Vierge. D. Bosco prescrivait ceci : « Les *Sacristains*, tandis que l'on commence les louanges de la Bienheureuse Vierge, ou au plus tard lorsqu'on entonne l'hymne, invitent le Prêtre à s'habiller pour célébrer la Sainte Messe. — Chaque dimanche ou chaque jour de fête, le *Guide pour les prières*, une fois terminées les louanges de la Bienheureuse Vierge, récitera d'une voix claire et en alternance [avec l'assemblée] les prières habituelles ; ensuite il continuera en lisant les prières qui accompagnent la Messe. Après la messe, les actes de foi, d'espérance et de charité. Après le sermon, il récitera cinq *Pater* et cinq *Ave* pour les bienfaiteurs de l'Oratoire, etc., un autre *Pater* et [un autre] *Ave* par l'intercession de S[aint] Louis et il finira en entonnant *Loué soit à jamais*, etc. Dans les fêtes de plus grande solennité, au *Sanctus*, il lira [les prières pour]

la préparation à la Communion et ensuite [celles pour] l'action de grâces ». (Art. 2, 3, 4 du premier Règlement).

« Les *aides pour l'assistance* seront au nombre de quatre. L'un assumera la vigilance sur la partie voisine de l'autel de la Bienheureuse Vierge ; l'autre sur celle du côté de l'autel de S[aint] Louis ; les deux autres sur le reste de l'église dans la moitié du côté de la grande porte ».

Pour ce qui concerne les Catéchismes : « Dans l'emplacement de la chorale, ceux qui ont été admis pour toujours à la Communion et qui ont au moins quinze ans. Dans la chapelle de Notre-Dame et [celle] de S[aint] Louis, les autres qui furent admis pour toujours à la Communion, mais d'âge inférieur à quinze ans. Les autres catégories seront divisées en classes selon les connaissances et selon l'âge jusqu'aux plus petits ».

« L'*archiviste* reçoit la charge d'enregistrer de façon particulière dans le catalogue les objets destinés ou donnés pour l'autel de la Bienheureuse Vierge et [celui] de S[aint] Louis ».

La maison Pinardi avait, elle aussi, subi en de telles circonstances plusieurs changements. L'ancienne chapelle-hangar fut transformée pour servir de dortoir, de classes et de salle d'étude. Dans cette dernière D. Bosco rassemblait les étudiants et, comme *Deus scientiarum Dominus* [Dieu est Maître des sciences], il voulut les voir depuis lors continuer, avant de commencer leurs devoirs, à réciter le *Veni Sancte Spiritus* [Viens, Esprit Saint] avec l'*Ave Maria* et l'invocation à la Très s[ainte] Vierge *Sedes sapientiæ, ora pro nobis* [Siège de la sagesse, prie pour nous]. Dans le dernier quart d'heure avant le repas du soir, on lisait publiquement quelque livre de faits édifiants, coutume qui dura de nombreuses années. Don Bosco, tant qu'il le put, allait avec les jeunes dans la salle d'étude commune pour écrire et méditer ses écrits.

Mais pour lui, qui avait si profondément enraciné dans son cœur des habitudes de foi, la nouvelle église devint par-dessus tout le centre [sur lequel se focalisaient] ses affections. Il demanda et il obtint aussitôt [la permission] de conserver continuellement le Saint Sacrement, et l'on ne peut pas dire avec quelle ardeur il en donna l'information aux élèves. Depuis ce moment-là, quand il avait

quelque peu de répit, il allait adorer le Divin Sauveur, et alors il semblait être un séraphin plus qu'un homme. Et c'est pourquoi tout ce qui concernait le culte divin était précisément l'objet des désirs de son âme. Comme il avait lui-même fait, lorsqu'il avait été établi responsable principal de la sacristie au Séminaire de Chieri, de même à présent il montrait un très grand zèle pour exiger la propreté et l'ordre dans les vases sacrés et dans les ornements sacrés, et il se montrait très attentif à ce que jamais, de jour comme de nuit, ne s'éteignît la lampe devant le Saint Sacrement. C'était son plaisir d'enlever les toiles d'araignées, d'épousseter l'autel, de balayer l'église, de laver l'estrade.

Lui, si pauvre, contemplait en rêve et puis élevait des églises d'une magnificence surprenante, et en celles-ci, comme d'ores et déjà dans ses Oratoires, il exigeait tout l'éclat extérieur possible et la plus grande propreté, même dans la sacristie. Il mettait un extrême empressement pour leur décoration et pour le comportement marqué de dévotion des jeunes gens. Il insistait pour qu'ils fussent précis dans leur manière de faire le signe de la croix et les genuflexions. Il ne pouvait pas tolérer que l'on manquât envers le lieu sacré et envers les saints mystères au respect qui leur est dû, et il recommandait à tous de bien considérer qui était Celui qui habite dans ce tabernacle. Il éprouvait une grande peine lorsqu'il voyait ou apprenait que quelqu'un s'y tenait avec peu de dévotion ; et sans respect humain il avisait le négligent, fût-ce même une personne étrangère à la maison. Il était scrupuleux dans l'exécution de tous les ordres qui avaient été donnés par le Supérieur Ecclésiastique Diocésain au sujet des choses du culte. Dans les grandes solennités il interdisait d'appeler à l'aide des musiciens de théâtre ou de peu de piété qui seraient venus de l'extérieur, pour la raison qu'ils ne se tenaient pas correctement et perdaient le respect envers la présence réelle de Jésus Christ. Il saluait toutes les églises devant lesquelles il passait, même dans les endroits où il en rencontrait une à chaque pas, et pendant la maladie on le vit se marquer souvent du signe de la croix et se tourner vers l'église dans une attitude d'adoration. Aux Prêtres il recommandait d'al-

ler réciter le bréviaire devant le Saint Sacrement. La pensée que Jésus était peu honoré dans beaucoup de régions de la terre l'affligeait, et il exhortait des personnes charitables et pieuses à fournir des objets et des vases sacrés aux églises pauvres et aux chapelles des missions lointaines et à contribuer à leur construction et à leur conservation.

Nous ne nous rappelons pas l'avoir vu, même une fois, assis dans l'église, excepté pendant les sermons. On ne voyait rien d'affecté dans son attitude. A genoux, immobile dans toutes les parties du corps, se tenant toujours bien droit dans sa personne, les mains jointes posées sur le prie-Dieu ou sur la poitrine ; la tête légèrement inclinée, le regard fixe, le visage souriant. De tous les bruits qu'on pouvait faire aux alentours, aucun ne suffisait pour le détourner [de cette attitude]. Qui se tenait à côté de lui ne pouvait s'empêcher de bien prier, lui aussi. Sur son visage se reflétaient la foi en la présence du Divin Sauveur et la charité dont cette présence l'animait.

L'étude de la musique à l'Oratoire était en vue du service de l'Eglise, et parfois D. Bosco enseignait lui-même un cantique, bien qu'il eût [près de lui] beaucoup d'autres personnes auxquelles [il pouvait] confier cette charge. Pour encourager cet enseignement, il se portait vers la décision d'obtenir de Pie IX des indulgences particulières pour le maître de musique et pour les élèves, et il manifestait un spécial contentement lorsque les jeunes exécutaient bien le chant grégorien.

En effet, personnellement, il accordait la plus grande importance à toutes les solennités religieuses. La Messe de Minuit de la Sainte [fête de] Noël, il n'omit jamais de la célébrer lui-même jusqu'aux dernières années de sa vie, et il faisait naître en tous la plus vive dévotion par la joie qui se révélait sur son visage. Egalement, pendant la semaine sainte, le matin il accomplissait toutes les célébrations prescrites et le soir les offices des ténèbres ; et, cela, avec un tel recueillement que les participants en restaient émus. Mais auparavant il expliquait avec une grande complaisance à ses jeunes toutes ces admirables céré-

monies. Villa Jean, qui l'entendit en 1855, nous en parlait. La bénédiction des cierges [à la Chandeleur], celle de la gorge [à la fête de Saint Blaise], celle des cendres [le mercredi au début du Carême] et celle des branches d'olivier et des rameaux n'étaient jamais omises. Il avait établi ceci : chaque année à l'Oratoire aura lieu pendant trois jours l'exposition des Quarante heures, et un petit groupe d'apprentis et d'étudiants avec des prêtres et des jeunes abbés, devront se relayer continuellement pour l'adoration. Alors l'église était aussi ouverte au public et lui-même s'y rendait en assurant son heure comme les autres. Tant que les forces le lui permirent, il se rendait à la procession générale du Saint Sacrement de la Cathédrale avec ses jeunes, qu'il envoyait également à la paroisse comme aussi à d'autres églises lors des jours établis pour la même procession pour la rendre plus digne.

Mais si pour un bon nombre de ces cérémonies D. Bosco gardait pour lui à l'Oratoire le rôle principal, il ne répugnait pas à assumer les rôles secondaires. Ayant invité un Chanoine à donner la bénédiction [du Saint Sacrement], il fit fonction de thuriféraire. En passant près d'une église et en entendant la clochette qui indiquait qu'il manquait un servent, il entra aussitôt et, ayant pris le missel, il invitait le prêtre à se rendre à l'autel. Plusieurs fois, se trouvant dans des Institutions d'éducation, il accomplit lui-même la fonction d'acolyte.

Cependant, étant très délicat dans chacune de ses manières de faire, il n'aurait jamais invité à un ministère de dernier rang quelqu'un qui lui était supérieur, bien qu'il connût que cette personne avait les mêmes sentiments que lui. Toutefois il savait s'ingénier sans manquer au respect dû.

« Un jour de 1851 environ, raconte le T[rès] R[évérend] D. Jacques Bellia, je me trouvais avec D. Cafasso et D. Bosco dans la rue Doragrossa, et c'était la fête de la conversion de S[aint] Paul. Tout à coup D. Bosco se frappe le front avec sa main et dit : [—] Oh, pauvre de moi ; j'ai oublié d'envoyer quatre jeunes abbés faire le service d'acolytes pour la bénédiction du Très saint [Sacrement] à [l'Institution appelée] le Dépôt, de l'Œuvre de S[aint] Paul. — Nous avons encore le temps, fit remarquer D. Cafasso. Et pourquoi ne pouvons-nous pas y aller

nous-mêmes ? Si nous ne sommes pas quatre, nous sommes trois ; c'est mieux que personne. — Sitôt dit, sitôt fait. Nous étions tout près, nous avons rebroussé chemin et sommes arrivés au moment où le prêtre avançait vers l'autel avec le thuriféraire. Alors, chacun de nous ayant pris un cierge, nous sommes entrés avec gravité dans le chœur. D. Cafasso resta à droite, D. Bosco à gauche et moi au milieu et nous assistâmes ainsi à la bénédiction. Après cette [cérémonie] le pieux Giacomelli, directeur de l'Institution, ne finissait pas de remercier D. Cafasso de la bonté qu'il avait eue de daigner venir ; mais celui-ci lui répondit qu'était toujours une grande chance le fait d'exercer même le dernier des ministères dans la maison de Dieu. — Quelle leçon pour certains jeunes abbés qui font la fine bouche ». Jusqu'ici [s'exprimait] D. Bellia.

D'après un si grand esprit de foi pour ces ministères secondaires, on peut déduire l'ardeur de notre bon Père dans les rôles principaux. Pour célébrer la sainte Messe, il avait une attitude si correcte, était si concentré, si rempli de dévotion, si précis que les fidèles recevaient de sa part la plus grande édification. Il prononçait les oraisons et les autres parties de la Messe que l'on doit dire à haute voix, avec une grande clarté pour qu'elles fussent entendues de toutes les personnes présentes, et avec beaucoup d'onction. Il n'employait jamais plus d'une demi-heure et jamais moins du tiers de l'heure, selon les règles données par Benoît XIV ; ce qu'il rappelait à ses prêtres. Il aimait que l'on fit la distribution des saintes espèces plutôt après la communion du prêtre qu'avant ou après la Messe, pour suivre l'esprit de l'Eglise et se conformer à l'usage des premiers siècles du Christianisme ; et il éprouvait un plaisir très particulier à administrer la Communion et on l'entendait prononcer les paroles avec une grande ferveur d'esprit. Il n'omettait jamais de célébrer sauf lorsqu'il y avait réellement une très grave nécessité. Devant entreprendre des voyages de bon matin, il anticipait la messe en écourtant son repos, ou il la disait, avec une grande gêne pour lui, une fois arrivé à destination, bien que l'heure fût

très tardive. De temps en temps son visage était inondé de larmes. Parfois il semblait interrompu, nous ne savons pas si c'est par des ravissements ou par d'autres ferveurs extraordinaires. Il lui arriva aussi après l'élévation d'apparaître ravi en extase au point qu'il semblait voir Jésus Christ de ses propres yeux. Souvent, pendant qu'il consacrait, son visage changeait de couleur et prenait une telle expression, au point de faire dire qu'il paraissait un saint. Toutefois, sans aucune affectation, toujours calme et naturel dans les mouvements de sa personne, il ne laissait entrevoir, surtout dans les églises publiques, rien d'extraordinaire. Cependant les fidèles, à Turin et n'importe où il allait, en grand nombre s'empressaient, et ils en éprouvaient un grand plaisir, d'accourir, en sachant l'heure, pour le voir célébrer et avoir le secours de ses prières. D'autre part les personnes qui avaient la faveur de l'autel privé considéraient avoir de la chance lorsqu'elles pouvaient l'avoir pour célébrer la messe dans leur maison.

Et il parlait toujours de l'importance du saint Sacrifice. Aux siens, en raison de la règle, et à tous les autres, à titre de conseil, il suggérait d'y prendre part chaque jour, en rappelant les paroles de S[aint] Augustin, à savoir que ne périrait pas de mauvaise mort celui qui participe dévotement et avec assiduité à la sainte Messe. A ceux qui désiraient obtenir des grâces et recouraient à lui, il recommandait de la faire célébrer, de la suivre, et d'y participer avec la communion fréquente. Il disait également que le Seigneur exauce de façon spéciale les prières bien faites au moment de l'élévation de la sainte hostie.

En même temps il était très précis pour prendre aussitôt note des offrandes pour des messes et pour s'acquitter de cette obligation de justice. Mais, des années plus tard, se trouvant souvent entouré de nombreuses personnes qui dans ce but lui remettaient l'offrande pour des messes, il prit l'habitude, dans le doute d'avoir pu en oublier une, de faire célébrer chaque jour une messe en compensation de celles dont peut-être il ne se serait pas souvenu.

Mais cette ardeur, à laquelle il était très attaché, pour éviter à chaque fidèle de rester privé de tant de grâces célestes qui lui étaient dues, sa constante ferveur [quand il était] à l'autel, on doit certainement les attribuer à une pensée continuellement fixée sur le grand acte qu'il devait accomplir chaque matin. Et en premier lieu nous dirons que parfois il allait prier dans l'Eglise S[aint]-François d'Assise devant la chapelle dans laquelle il avait célébré sa première Messe, et renouveler les résolutions prises en ce jour solennel. Par ailleurs il portait toujours sur lui le livret des cérémonies de la Messe et souvent il le lisait pour ne pas oublier les rubriques, même les moindres. Et c'est selon cet exemplaire que se formèrent ses prêtres. Le bon marquis Scarampi a dit à Mgr Cagliero : — Je viens si volontiers prendre part à la messe à l'Oratoire parce que les jeunes prêtres de D. Bosco disent la messe comme s'ils en étaient de vieux : tandis que je vois que dans d'autres endroits les vieux prêtres disent la messe comme s'ils en étaient de jeunes, c'est-à-dire hâtivement. [—] Et D. Bosco, en période de retraite spirituelle, les exhortait à se servir la messe l'un à l'autre, pour découvrir, en s'avertissant fraternellement, les défauts dont, sans s'en apercevoir, ils auraient contracté l'habitude. Lui-même, il observait et au besoin il les aidait à se corriger même de très petites choses, et il suppliait aussi pour que quelqu'un eût la charité de l'observer pareillement et de le corriger s'il l'apercevait en défaut.

Pour le saint Sacrifice il faisait, avant, la préparation nécessaire et, après, l'action de grâces, sauf s'il en était empêché par quelque grave nécessité spirituelle ou morale. En un tel cas il sacrifiait son plaisir spirituel à la charité pour le prochain. Mais D. Savio Ascagne se disait être intimement convaincu que D. Bosco se trouvant ensuite seul dans sa chambre ou à l'église laissait la liberté à son cœur de s'épancher avec Dieu. Il veillait à ce que les prêtres de sa maison remplissent ces devoirs, et comme préparation éloignée il observait et faisait observer un si-

lence rigoureux dans l'église et dans les sacristies elles-mêmes, tel qu'on l'observe encore à présent. S'il devait traiter de questions spirituelles, il parlait à voix basse et réservée, désapprouvant qui faisait le contraire. — Dès l'époque où nous étions au Séminaire, affirmait D. Giacomelli, il m'expliqua le sens des lettres S. T. que l'on voit dans les cloîtres anciens, à savoir : *Silentium tene* [Garde le silence]. — En outre il avait ordonné qu'après les prières du soir jusqu'au matin après la messe, plus personne ne parlât. Plusieurs fois il nous arriva de le rencontrer le matin, lorsqu'il descendait de sa chambre pour se rendre à l'église. A ce moment-là il acceptait le salut avec un sourire, se laissait poser un baiser sur la main, mais il ne prononçait pas un mot, tant était grand son recueillement personnel en préparation de la messe.

Il voulait que cette dernière fût servie avec une grande exactitude et ce fut toujours sa passion que d'en enseigner aux jeunes la manière de faire.

A Sassi en 1902 quelques anciens racontaient à D. Garino comment ils avaient appris de D. Bosco à servir la Messe alors que ce dernier, qui traversait une période de maladie, avait été reçu comme hôte par leur curé pendant quelques semaines. Il établit donc que chaque jeudi on enseignât aux jeunes abbés à servir la Messe solennelle et que chaque soir on en fit autant pour les jeunes gens, étudiants comme apprentis, afin de leur permettre d'apprendre à bien servir la messe dite en privé et à prononcer lentement et entièrement les paroles. Lorsque quelqu'un, en lui servant la messe, laissait voir qu'il ne le faisait pas avec exactitude, à son retour à la sacristie, avec de belles manières il l'en avertissait et l'encourageait à mieux apprendre, en lui disant les fautes qu'il avait commises et il lui promettait quelque beau cadeau au cas où il se corrigerait. Il avait toujours cependant des manières polies, [des manières] qui lui étaient tout à fait propres.

Un jeune garçon, en servant la messe à D. Bosco, mangeait la moitié de ses mots. D. Bosco, à son retour à la sacristie et après avoir enlevé les habits sacrés, lui dit à voix basse : — Mais tu as toujours trop d'appétit !

— Pourquoi ?

— Parce que tu manges jusqu'aux paroles de la Messe.

Le jeune garçon ne répondit pas et le long de la journée il s'exerça à bien prononcer les paroles qu'il avait l'habitude d'embrouiller. Le lendemain, il fut appelé de nouveau à lui servir la messe.

Quand elle fut finie : — Eh bien ! dit à D. Bosco le jeune ; et l'appétit ?

— Il diminue, il diminue, répondit D. Bosco.

Un autre jour, racontait D. Milanesio, D. Bosco avertit le servant d'une faute qu'il avait faite en lui servant la sainte Messe. Le jeune garçon, qui avait une très grande vivacité et qui était franc, lui répondit : — Vous aussi, Vous avez fait une faute ! — Et il lui dit laquelle. Sans doute par inadvertance, chose rare cependant, il avait béni l'eau à mettre dans le calice en célébrant la messe des défunts. D. Bosco lui répondit affectueusement : — Que veux-tu ? Nous sommes deux *sciapin* [deux propres-à-rien, en dialecte piémontais], c'est-à-dire des gâcheurs de besogne. — Et cette réponse de sa part est une preuve de grande humilité.

Nous rappellerons encore que D. Bosco fut l'apôtre de la communion fréquente et de la visite quotidienne au Saint Sacrement. Souvent en prêchant, pour décrire l'excès d'amour de Jésus pour les hommes, il pleurait lui-même et faisait pleurer les autres de sainte émotion. Egalemeut en récréation, en parlant parfois de la S[ain]te Eucharistie, son visage s'enflammait d'une sainte ardeur et il disait souvent aux jeunes : — Chers jeunes, voulons-nous être joyeux et contents ? Aimons de tout cœur Jésus au Saint Sacrement. — Et à ses paroles les cœurs se sentaient tout pénétrés de la vérité de la présence réelle de Jésus Christ. Personne ne peut décrire sa joie lorsque, à l'église, il put réussir à avoir tous les jours un certain nombre de communians qui se relayaient. Aux jeunes garçons et aux adultes il recommandait de se garder dans un état de conscience permettant de pouvoir, avec le conseil du confesseur, s'approcher de la

sainte table, même tous les jours. Il n'hésitait point à donner cette permission à qui était suffisamment préparé. Cependant lorsqu'il parlait de la Communion sacrilège, il le faisait avec de tels accents que les jeunes sentaient leur sang se glacer et ils concevaient une véritable peur de cet énorme péché.

D. Giacomelli lui ayant fait une remarque [en soulignant] comment il était plutôt enclin à permettre avec facilité la Communion aux jeunes, il lui répondit aussitôt que l'Eglise, comme on [peut le] lire dans les Actes du Concile de Trente, exhorte à ce qu'à chaque fois que l'on célèbre la Messe, il y ait des fidèles qui communient. Et pour atteindre ce but, il fondait des associations et des compagnies, il invitait avec plus d'insistance à l'occasion de triduums, de neuvaines et de fêtes, il publiait un beau nombre de petites brochures qu'il répandait parmi [les gens] du peuple, pour un petit prix ou pour rien, à plusieurs milliers d'exemplaires, mettant dans l'esprit de ses jeunes d'en faire la lecture. Pour cela il était infatigable pour confesser, avait une très grande ardeur pour préparer les jeunes garçons à la première Communion, veillait avec empressement à ce que ce grand acte [religieux] revêtît la plus haute importance, avec parfois également une solennité particulière.

Il n'y a donc pas à s'étonner si les communions des jeunes faisaient plaisir au Seigneur. Souvent D. Bosco, adressant le mot du soir aux jeunes, les invitait à prier et à faire le lendemain, ceux qui le pouvaient, la communion avec une grande foi, en disant qu'il avait besoin de grandes grâces pour la Maison ; et bien des fois, le soir suivant, on l'entendait dire que le Seigneur l'avait exaucé. Le bien que lui et les siens faisaient, les grâces accordées [par le canal] de Notre-Dame et les aumônes des bienfaiteurs étaient, disait-il, l'effet de l'intercession et des communions de ses élèves. Il n'attribuait jamais la moindre chose à son mérite. Que de fois nous l'avons entendu s'écrier : [—] *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* [Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom donne la gloire] ; [—] et répéter : [—] La Divine Providence nous a envoyé tel ou tel secours.

Finalement nous ferons observer combien, et cela découle de ce qui a déjà été dit, était grand son esprit d'union à Dieu, même dans sa vie que l'on dirait extérieure. En examinant sa prodigieuse activité, très occupée en des œuvres innombrables de charité et de religion, on serait conduit à croire qu'il était un homme tout de calcul et d'action, et qu'il se contentait des prières obligatoires. « Mais non, nous disait le Prof[esseur] Maranzana, son élève ; par moi-même il fut toujours observé dans un si grand recueillement personnel, ayant l'âme si paisible et tranquille, au point de sembler être en contemplation continue des choses célestes : il était sur cette terre pour opérer le bien, mais son esprit était dans une autre vie ». Et sa vie était Jésus Christ.

Ses secrétaires le virent toujours commencer ses travaux en élevant plus intensément son esprit vers Dieu. Tant qu'il le put et que les forces le lui permirent, il récitait avec les jeunes les prières du soir, se tenant bien droit dans sa personne et à genoux à même le sol des arcades, et, s'il apercevait un garçon faire moins correctement le signe de la croix, il n'omettait pas de l'en avertir. Même les petites prières qu'on avait l'habitude de faire avant [de prendre de] la nourriture et après [en avoir pris] étaient récitées par lui avec une grande tenue. — Bien des fois, écrivit D. Rua, je le surpris recueilli dans la prière pendant les courts instants où, ayant besoin de répit, il se trouvait dans la solitude. [—] Il exprima également à un confrère en qui il avait une grande confiance : — Certaines fois je ne peux m'appliquer correctement à la lecture spirituelle, et alors avant d'aller au lit, agenouillé à terre, je relis ou au moins je me rappelle posément quelques versets de l'*Imitation de Jésus Christ*.

En somme, l'esprit et le cœur fixés en Jésus au Saint Sacrement, il vivait dans une continue prière.

CHAPITRE XL

Fête solennelle en l'honneur de S[aint] Louis — Note comique et événement douloureux — Lettres des Evêques pour la Loterie — L'Evêque de Fossano à l'Oratoire — Discours mémorable de l'Evêque de Biella — Tirage de la Loterie — Mgr Fransoni félicite D. Bosco.

A l'Oratoire, c'était une succession continuelle de festivités. A [la fête de] S[aint] Jean, pendant laquelle cette année-là on avait vu pour la dernière fois le traditionnel *feu de joie* sur la place du Château, succédait le 29 juin [celle de] S[aint] Louis, auquel D. Bosco avait dédié un autel dans sa nouvelle église. — Quant à lui, en ces jours-là, disait D. Savio Ascagne, il ne faisait que parler aux jeunes, avec une grande tendresse, de la pureté de conscience de ce saint, en le proposant comme modèle à imiter, et nous pouvions de ses paroles elles-mêmes déduire combien était également pure son âme. Et dans un élan de sa très vive dévotion, en se tenant au milieu de nous, il entonnait fréquemment lui-même la louange de S[aint] Louis. — Brosio laissa par écrit ceci : « La fête fut un *nec plus ultra*. L'église était toute tapissée à l'intérieur et à l'extérieur, avec un si grand nombre de cierges au maître-autel et aux deux autels latéraux qu'elle semblait un paradis. Les Communions dépassèrent les 300, nombre très élevé car dans les semaines précédentes il y avait déjà eu deux communions générales. Plus de huit cents jeunes eurent du pain et du saucisson au petit déjeuner. Un Evêque dont je ne me rappelle plus le nom célébra

les rites sacrés. Le saint spectacle d'une belle procession ne manqua pas. De nombreux invités accoururent. Au moment des cérémonies sacrées de temps en temps je faisais la quête à l'intérieur et à l'extérieur du lieu sacré, et j'ai récolté environ 80 liras.

» De service pour le bon ordre, il n'y eut plus seulement ma grande armée avec les fusils de bois et la simple trompette du bersagliere, mais également une compagnie de la garde nationale en grande tenue avec ses tambours, commandée par m[onsieur] l'officier Dasso, marchand de rubans et notre ami. Tous les collègues et tous les oratoires passés, présents et futurs n'eurent pas et n'auront jamais autant de divertissements que nous avons pu en avoir, nous, au cours de l'après-midi de ce jour ; simples certes, mais [source] de grande union, de grande vivacité et [de grande] cordialité chez ceux qui en profitaient. Il y avait la course en sac, les tours de passe-passe, les évolutions militaires, la gymnastique, les fontaines dans la cour qui lançaient des jets rouges et blancs selon les substances colorantes introduites dans l'eau, et les [lâchers de] ballons. Les petits divertissements étaient par ailleurs sans nombre.

» Sous une tente se trouvait un grand stand qui sous certaines conditions distribuait des bonbons, des dragées, des fruits, de la limonade, de la bière, de l'eau douce, etc., etc. ; et dans toutes les parties de la cour on voyait d'autres petits présentoirs ambulants pour servir plus commodément les acheteurs. Le Comte Cays, le Baron Bianco de Barbania, le Chev[alier] Gonella Marc, le chev[alier] Dupré, le Comte d'Agliano, un général d'armée, le Marq[uis] Gustave de Cavour, le Comte Viancino, les prêtres Théologiens Carpano, Chiaves, Murialdo Robert, Borel, Vola le junior, Marengo, et les simples prêtres D. Giacomelli, D. Merlo [= Merla], D. Trivero chapelain de la Basilique Saints-Maurice-et-Lazare et de très nombreux autres envoyaient à tout instant acheter quelque chose à distribuer aux jeunes. A moi tout seul j'ai distribué, ainsi petit à petit, environ dix liras de bonbons par ordre de D. Bosco et d'autres messieurs. Ces friandises et beaucoup d'autres étaient un surplus du grand stock qui était disposé dans le stand fixe.

Au milieu de tant d'abondance D. Bosco ne goûta pas la moindre chose. Je lui avais donné un bonbon pour qu'il s'humidifiât la gorge, car il était exténué à cause de la chaleur suffocante, mais il en offrit la moitié à un jeune. Tout pour nous, rien pour lui.

» Un arc grandiose de branchages dressé au milieu du pré, non loin du hangar loué par M. Visca, apparut à la tombée de la nuit splendidement illuminé au moyen de petites flammes, et la fête se clôtura par de très beaux feux d'artifice et par de grands hourras à D. Bosco. Plus de mille jeunes, dont au moins trois cents approchaient de 20 ans ou avaient davantage, contenus dans une cour, n'eurent pas le moindre problème, mais ils étaient tous d'accord et unis comme autant de frères ». Jusqu'ici [s'exprimait] le jeune Brosio.

Toutefois comme dans les choses humaines, même les plus joyeuses, se produit toujours quelque circonstance qui jette le trouble, ainsi la belle fête avait commencé avec une note comique et avait fini avec un événement douloureux.

D. Bosco, le matin, avait fait porter à l'Oratoire, depuis une boutique de la place Notre-Dame de Consolation, du chocolat, du café, du lait avec les gâteaux pour vingt personnes. Le Chev[alier] Cotta, banquier, président de la fête, réglait la dépense. Le garçon de café, étant allé participer à la sainte Messe, avait laissé sans gardien la pièce dans laquelle il avait déposé le petit déjeuner. Une fois la Messe terminée, les invités trouvèrent les cafetières presque vides et les gâteaux en petit nombre. Les uns crient, les autres rient, d'autres s'écrient en disant que les jeunes chanteurs restent sans petit déjeuner, et entre-temps D. Bosco arrive de la chapelle. On dut envoyer chercher en vitesse à la boutique, qui était assez éloignée, pour fournir le nécessaire. Le patron du café ne sait pas quoi dire, s'impatiente, mais fournit. En attendant, tout à coup, D. Bosco est averti que le jeune externe Vilietti est malade, étendu dans un champ voisin. Il va et le trouve dans un fossé : — Qu'as-tu ? lui dit-il.

— Je me sens mal ; confessez-moi !

— Qu'as-tu mangé ?

— Rien, rien.

— Mais dis la vérité. As-tu mangé quelque chose qui t'a fait mal ?

— Je n'ai rien mangé d'autre qu'un peu de ces trucs qui étaient dans la sacristie. — Pauvre garçon ! A toute vitesse pour ne pas être surpris, il avait [enlevé] dans une assiette creuse, [puis] dévoré et absorbé au moins la moitié de ce qui avait été préparé pour vingt.

D. Bosco sourit devant sa réponse, et Vilietti, aidé par lui, se leva pour se diriger vers sa maison. Mais tous ces trucs dans son corps avaient commencé à fermenter. Il se trouvait en rase campagne, et les arbres étaient peu nombreux. Il cherchait à se cacher derrière ceux-ci, mais de tous les côtés les gens s'avançaient. Les jeunes l'observaient depuis la cour, en riant de son embarras et des conséquences de sa gourmandise. Il fut conduit chez lui et resta malade durant plusieurs jours. Mais, guéri, il revint de rares fois à l'Oratoire parce que tous le raillaient. Auparavant il était catéchiste, sacristain, chanteur, factotum et homme de confiance des Supérieurs et, alors, se produisit chez ses compagnons une réaction à son détriment, d'autant plus grande qu'auparavant il était plus admiré et envié. Ils changèrent son nom et l'appelèrent *celui du chocolat* et, en le rencontrant, ils lui demandaient : — Aimes-tu le chocolat ?

D'autre part, le soir, le jeune Chiesa Jean circulait au milieu de la foule auprès de l'Oratoire en vendant beaucoup de petites fusées, qu'il portait dans un panier suspendu à son cou. Celles-ci, allumées et lancées en l'air, augmentaient avec leur explosion le bruit de la fête. Et voici que quelques étincelles parties d'une fusée, qu'imprudemment un compagnon voisin tenait en main, tombèrent dans le panier. En un instant toutes ces poudres s'enflammèrent, les habits de Chiesa prirent feu et

lui, ayant jeté le panier, et rempli de brûlures, courut se jeter dans l'eau d'un canal. Il fut porté à l'Hôpital. Il était dans un tel état que les médecins crurent qu'il mourrait la nuit même, et ils firent céder à son avantage un lit par un convalescent, car toutes les places étaient occupées. D. Bosco alla aussitôt lui rendre visite et le bénit. Chiesa guérit lentement, mais lorsque d'elles-mêmes les croûtes et la peau se détachèrent du visage, elles avaient ensemble la forme d'un véritable masque. Et ce fut, nous dirions, un miracle si ses yeux restèrent indemnes.

Ces fêtes n'interrompaient pas les tâches de la loterie. Des circulaires, les unes après les autres, et par milliers, annonçaient d'abord le tirage des lots pour le 30 juin et ensuite avertirent qu'il était différé au 12 juillet.

Les Evêques continuaient à offrir leur aide à D. Bosco.

Mgr Galvano lui écrivait : « J'applaudis sincèrement au zèle très louable et édifiant que V[otre] S[eigneurie] T[rès] R[évérènde] déploie dans la construction d'un Oratoire approprié, que l'on ne pouvait pas mieux dédier qu'à ce Saint, qui est un protecteur très munificent de ces Etats, et qui libéra une partie remarquable de la Savoie de la peste de l'hérésie, qui en ce moment, semble-t-il, veut vomir sa bave venimeuse dans notre Piémont. Que soit donc fait l'éloge dû à votre piété exemplaire, [à Vous] qui, j'en suis sûr, rencontrerez des obstacles pour l'accomplissement de la noble entreprise ; mais ne Vous manqueront pas les réconforts et les secours que la divine Providence ne refuse jamais à tous ceux qui mettent une pleine confiance en Elle.

» En attendant, j'accepte de bon gré les deux cents billets envoyés que je tâcherai de partager avec mes diocésains, et Vous recevrez bientôt le montant de [ces billets] par l'intermédiaire d'une main amie. Continuez avec ardeur l'œuvre si bien commencée et qui sera bénie par le Seigneur d'une façon particulière, comme [étant] celle qui ne pouvait pas mieux

convenir aux circonstances de l'époque. Agréez mes cordiales félicitations, etc., etc.

Nice, 22 juin 1852.

✠ DOMINIQUE, *évêque* ».

Et Monseig[neur] Jourdain : « J'ai reçu votre lettre avec cent billets de loterie. Je tâcherai de les vendre. Et, dans tous les cas, je mettrai sur le compte de V[otre] S[eigneurie] les cinquante lires. Je me réjouis que votre église soit terminée, et que déjà on y célèbre la Sainte Messe ; cela doit apporter une grande joie à V[otre] S[eigneurie] et aux braves personnes. L'aimable Providence a béni l'œuvre et récompensé le zèle de V[otre] S[eigneurie].

» Je Vous remercie sincèrement pour ce que Vous avez déjà fait, et pour ce que Vous ferez à l'avenir pour mes diocésains pauvres.

Aoste, le 28 Juin 1852.

✠ ANDRÉ, *évêque* ».

(Traduction du texte français).

[voir * page 471]

Mgr Gentile lui envoyait également une de ses lettres : « Ayant ces jours-ci demandé des comptes à quelqu'un que j'avais chargé de la vente des billets de votre loterie, je trouve qu'il n'en aurait pas vendu sinon une douzaine environ, parce que, me dit-il, [des billets] auraient été envoyés de chez Vous à d'autres [personnes] pour le même but.

» Mais voyant que le jour du tirage est proche, je ne peux retarder davantage pour donner à V[otre] S[eigneurie] T[rès] R[évérènde] un rapport de la vente. Déjà compte tenu spécialement du fait que quelques jeunes de ce diocèse, ainsi que Vous l'indiquez, fréquenteront l'Oratoire fondé par le zèle de V[otre] S[eigneurie], j'avais pris une centaine desdits billets, ainsi que déjà je l'écrivis une autre fois, et aujourd'hui je me suis décidé à en prendre autant.

» Par la poste de demain je Vous enverrai le montant des billets au moyen d'un mandat.

» Il m'est agréable, etc., etc.

Gozzano, 9 juillet 1852.

✘ PHILIPPE, *évêque de Novare* ».

Et Mgr Biale : « Joints à votre lettre très appréciée du 9 juin dernier j'ai reçu les 200 billets qu'avec tant de charité et de zèle Vous avez voulu me confier pour les vendre dans mon diocèse. Tandis que je fais les plus grands éloges de la bonne œuvre que Vous avez entreprise en ces temps, je suis content de pouvoir Vous répondre que j'ai vendu tous les billets susdits, dont le montant n'est pas encore complètement entre mes mains, mais je vais attendre un peu, pour ensuite l'envoyer en une seule fois à V[otre] S[eigneurie], ou bien le remettre à qui Vous daignerez m'indiquer.

» En attendant je Vous prie, dès que sera fait le tirage des objets indiqués, d'envoyer à mon [bureau de] direction dans un seul colis ceux qui seront appelés à échoir aux acheteurs des 200 billets susdits avec l'indication de chaque numéro [gagnant], et je les leur ferai rapidement avoir.

» Il m'est bien agréable, etc., etc.

Vintimille, 10 juillet 1852.

✘ LAURENT, *évêque* ».

Et les Evêques ne se contentaient pas des lettres et des offrandes, mais ils honoraient de leur présence la pauvre maison de Valdocco. Tomatis Charles était présent lorsque vint Mgr Fantini, Evêque de Fossano. D. Bosco l'accueillit avec une joie de fête, en faisant chanter par Gastini Charles, qui avait une très belle voix, quelques couplets, écrits à la façon d'une romance par D. Bosco lui-même en l'honneur du Prélat.

Quelques Dimanches après la solennelle bénédiction de l'église, l'Evêque de Biella, Mgr Losanna [= Losana], arrivait à l'Oratoire. Monté en chaire, il fit une magnifique allocution, enflammée parce qu'il savait que des centaines de ces jeunes gens étaient des apprentis maçons du pays de Biella. Il remerciait la Providence, il remerciait Don Bosco, il encourageait ce peuple de jeunes, bien petits devant la vie, à fréquenter l'Oratoire, leur bouclier et leur défense contre l'immoralité et l'injustice protestantes. En concluant il s'écriait : [—] Mais ce n'est pas ici seulement que D. Bosco est appelé à édifier une église. Là-bas près de l'avenue du Roi, là-bas à Portanuova, là-bas près de la synagogue [sic] des disciples de Luther, de Calvin et de Pierre Valdo, D. Bosco doit en élever une deuxième. C'est nécessaire, Dieu le veut, D. Bosco le fera. — Et il fut prophète.

Entre-temps tous les billets de la loterie avaient été mis en vente. Il y eut quelqu'un qui allait à leur recherche en offrant de les payer cinq lires chacun, mais il ne put en trouver, pour la raison aussi que les organisateurs n'avaient pas encore restitué les invendus. Pour finir, le tirage des lots fut effectué publiquement à l'Hôtel de ville. Combien de soin et de peine a pu coûter cette opération, on le comprend rien qu'à lire le procès-verbal qui en fut rédigé (1), qu'à penser aux autres circulaires de remerciement à l'adresse des donateurs, aux feuilles

(1) Procès-verbal du tirage de la loterie au profit de l'Oratoire masculin S[aint]-François de Sales à Valdocco.

L'an du Seigneur mil huit cent cinquante-deux, le 12 Juillet, à deux heures et demie de l'après-midi, à Turin et sur le balcon de l'Hôtel de Ville, on commençait le tirage de la loterie d'objets, accordée par décret du 9 décembre 1851 par monsieur l'Intendant Général de la Division au profit de l'Oratoire masculin S[aint]-François de Sales à Valdocco.

A la suite de la prorogation accordée par monsieur l'Intendant Général susdit, après l'annonce publiée dans la *Gazzetta Ufficiale* [Journal Officiel], à la vue du public, se réunissait la Direction Organisatrice en présence du très ill[ustre] m[onsieur] le Théologien Collégial D. Pierre Baricco, Adjoint au maire Délégué, et avec la participation de moi-même, sous-signé, choisi comme secrétaire.

./..

imprimées portant la liste des numéros gagnants et l'indication correspondante du lot gagné, aux expéditions de nombreux dons, aux réponses par lettres manuscrites à ceux qui demandaient des renseignements, des explications, ou faisaient des réclamations.

Comme la direction avait été autorisée à émettre des billets au nombre de 99 999, monsieur l'Adjoint au maire reconnut l'existence de quatre urnes tournantes, dans la première desquelles, de couleur bleu foncé, on devait déposer des boules parfaitement égales et de la même couleur, [portant chacune un numéro différent], en nombre équivalant à celui des milliers des billets émis, c'est-à-dire de zéro à 99. Dans la deuxième, de couleur rouge, devaient être déposées dix boules, c'est-à-dire de zéro à 9 ; dans la troisième, de couleur jaune, au nombre de dix, c'est-à-dire de zéro à 9 ; dans la quatrième enfin, de couleur grise, 10 autres, c'est-à-dire de zéro à 9. Ensuite, une fois reconnu par monsieur l'Adjoint au maire susdit le fait que ces urnes tournantes étaient totalement vides, les boules furent placées une à la fois par lui-même dans ces [urnes]. Cette opération terminée, les quatre urnes furent fermées, et on les fit tourner afin de mélanger les boules. Puis, par la main de huit jeunes de l'Oratoire à tour de rôle, on commença à tirer un numéro de la première urne tournante, c'est-à-dire de celle des milliers, ensuite de la deuxième, c'est-à-dire de celle des centaines, puis de la troisième, c'est-à-dire de celle des dizaines, enfin de la quatrième, c'est-à-dire de celle des unités. On répéta cette opération autant de fois qu'il y avait d'objets composant la loterie, à savoir 3 251. Chaque numéro tiré fut proclamé à haute voix par un membre de la Direction et [le nombre formé] fut répété dans son entier par un autre, désigné pour cette tâche, et dans le même temps noté par trois scrutateurs sur un registre spécial à côté du numéro du lot gagné.

Comme l'opération ne put être accomplie dans la journée, m[onsieur] l'Adjoint au maire prorogea le tirage au lendemain à 9 heures du matin et ferma [chaque] urne avec de la cire à cacheter, en déposant dans un lieu sûr les registres.

L'opération fut reprise au jour et à l'heure établis en présence et avec la participation des personnes indiquées ci-dessus : comme on n'avait pas pu parvenir au terme du tirage, il fut de nouveau prorogé par monsieur l'Adjoint au maire susdit au lendemain à huit heures et demie du matin.

De cette façon l'opération, continuée le lendemain en présence et avec la participation des personnes indiquées ci-dessus, prit fin à cinq heures et demie de l'après-midi.

Monsieur l'Adjoint au maire délégué reconnut la régularité du travail opéré et moi, désigné pour cela puisque choisi comme secrétaire, j'en ai rédigé

De nombreuses personnes qui gagnèrent un don le laissèrent avec grand plaisir au bénéfice de l'église et ainsi on put retirer un autre profit. Cependant les frais n'avaient pas été petits. De très nombreux billets avaient été distribués çà et là et perdus et, à cause de cela, on en retira le prix de soixante-quatorze mille : une somme néanmoins considérable. Mais D. Bosco, comme il l'avait promis, dans sa générosité en donna également une part à la Petite Maison de la Divine Providence, la remettant au Chan[oine] Louis Anglesio.

Quelques jours après le tirage de la loterie, D. Bosco avait donné des informations à Mgr Louis Fransoni sur la solennelle bénédiction de la nouvelle église ; et ce dernier en témoignait son approbation dans une lettre où se manifestent la haute estime et la paternelle bienveillance que cet illustre prélat nourrissait toujours envers l'Oratoire. Nous manquerions à notre devoir si nous en interdisions l'approche à nos lecteurs.

Lyon, 29 juillet 1852.

Très cher Don Bosco,

Je veux bien supposer que l'église est de la plus stricte simplicité, mais il me semble prodigieux de penser qu'en onze mois elle fut construite et rendue utilisable pour les cérémonies. Qu'en soit béni

le présent procès-verbal aux termes de ce qui est prescrit dans le décret de monsieur l'Intendant Général et, à la suite de monsieur l'Adjoint au maire susdit et des messieurs qui composent la direction, j'ai signé au bas de ce [procès-verbal].

Lu et approuvé, Turin, le 14 Juillet 1852.

Théol. D. PIERRE BARICCO A[djoint au] M[aire].

Pr[être] J[ean] BOSCO.

BOCCA FRÉDÉRIC.

Théol. JEAN BOREL.

LAURENT d'AGLIANO.

Le secrétaire choisi

BELLINGERI GAÉTAN *avocat.*

et remercié le Seigneur, qui Vous donna l'inspiration de l'élever et la grâce de pouvoir la réaliser à l'avantage de tant de jeunes qui s'empresment d'y accourir.

Je suis désolé de ce que Vous n'avez pas pu écouler totalement les cent mille billets, car les 74 mille vendus, en plus du fait qu'ils doivent supporter la déduction des frais de la loterie, sont bien loin de produire pour votre église 32 mille liras, étant donné que la moitié est généreusement cédée par Vous en faveur de la *Petite Maison*. Ce sont deux établissements voisins pour lesquels on peut dire qu'est visible la main du Seigneur.

J'ignore encore si mes cent billets ont gagné quelque objet qui puisse avoir un bon emploi. Dans la liste, ou catalogue, j'ai vu un certain nombre de [lots] à même d'être appréciés, mais en général d'habitude il m'échoue un pare-étincelles ou un porte-serviettes. Je voudrais qu'il fût d'une valeur telle qu'on pût en faire profiter votre église.

Dans le désir que tous vos Oratoires continuent à prospérer, et gardant confiance dans la miséricorde du Seigneur, je me déclare envers Vous avec le plus cordial attachement

Très dév[oué] et très aff[ectionné] serviteur
✱ LOUIS, Archevêque de Turin.

D. Bosco avait reçu cette chère lettre après être revenu, avec D. Cafasso, de la retraite spirituelle [organisée] à S[ant]'Ignazio. Durant quelque temps on en avait prêché quatre sessions par an, mais, en 1852, on dut les réduire à deux sessions seulement, l'une pour les prêtres et l'autre pour les laïcs, car les subsides que donnait d'habitude l'Œuvre de S[aint] Paul avaient manqué. C'était là une victoire de l'ennemi du bien.

La Compagnie de S[aint] Paul avait produit pendant plusieurs siècles des fruits prodigieux en maintenant chez les [gens du] peuple l'unité et la pureté de la foi et en secourant des misères de tou-

tes sortes. Cependant, à présent, on avait fait courir des bruits calomnieux contre ses administrateurs, des citoyens parmi les plus recommandables sur le plan de l'honnêteté et [celui de la] religion. Les membres des sectes voulaient avoir une place dans l'administration du riche patrimoine de l'Œuvre qui s'élevait à plus de six millions. Le Maire avait donc convoqué en jugement à l'Hôtel de ville l'administration de cette Institution de bienfaisance aux termes d'une loi de 1848 ; et un décret royal établissait que la nouvelle direction serait composée de vingt-cinq membres étrangers à la Compagnie à nommer par la Mairie et de quinze à choisir parmi les Confrères. C'était là une violation flagrante de la volonté des testateurs. Les Confrères de la Compagnie protestèrent et repoussèrent les prétentions de la Mairie et le décret royal ; ensuite ils demandèrent qu'au moins les conseillers à élire fussent égaux en nombre à ceux que donnait la Mairie. Mais on n'admit pas leurs raisons. Et, le 17 janvier 1852, le Supérieur avait été contraint de remettre à un Commissaire royal et les [registres des] actes et les livres des comptes.

* *Traduction du texte français* : D. Lemoyne indique ainsi que l'original de cette lettre est écrit en français ; par suite le texte présenté maintenant peut différer de l'original, étant un retour au français à partir du texte fourni en italien.

CHAPITRE XLI

Construction du nouvel Internat — Seconde retraite spirituelle à Giaveno — Un saint Apprenti — Un sermon de Don Bosco et la chasteté — Un témoin de la vie de Don Bosco en ces années-là et de sa charité.

Don BOSCO, revenu de Lanzo à Turin, commença aussitôt la réalisation d'un autre de ses projets. Avec la nouvelle église S[aint]-François de Sales on possédait un édifice sacré suffisant pour le nombre des jeunes qui, les dimanches et les jours de fête, venaient de différents secteurs de la ville prendre part aux cérémonies religieuses ; et dans l'ancienne chapelle on avait également un local approprié pour les cours du soir et les écoles fonctionnant sur la journée, fréquentés sans cesse par plusieurs centaines de garçons de tout âge et [de toute] condition. Mais un emplacement manquait toutefois pour offrir un asile à de nombreux enfants pauvres laissés à l'abandon, qui à chaque heure du jour se présentaient à D. Bosco et demandaient à être enlevés du milieu de la rue et recueillis charitablement. Les quelques chambrettes existantes, dont certaines presque démolies par l'explosion de la poudrière, ne suffisaient plus au besoin. C'est pourquoi, ayant considéré la question de la meilleure façon, D. Bosco dit un jour : « Après avoir fourni une maison au Seigneur, il est nécessaire d'en préparer une autre pour ses enfants. Donc mettons-nous à l'œuvre ».

Les plans furent exécutés. La nouvelle construction devait occuper l'espace du bâtiment Pinardi et s'étendre jusqu'à

la maison Filippi, avec une double rangée de pièces sur trois niveaux et un couloir étroit au milieu, et avec les caves. A cette extrémité une aile parallèle et égale en longueur à l'avancée de l'église S[aint]-François, avec trois pièces sur une seule ligne à chaque niveau, limitait la cour sur le côté est. On pouvait dire qu'elle aurait fait une maison de campagne spacieuse. Elle comportait des mansardes et, au rez-de-chaussée, des arcades soutenues par des piliers. Un passage sous une large voûte, situé au milieu, permettait aux chariots d'entrer dans la bande de terrain derrière la maison. A droite de ce [passage] il y avait l'unique escalier intérieur, par lequel on montait jusqu'aux mansardes et qui donnait de face sur les balcons, et l'on descendait dans les souterrains, qui pour une partie devaient plus tard être destinés aux cuisines, aux caves et aux réfectoires. Un second escalier dans la tour du clocher devait donner dans les couloirs, dans les mansardes et dans deux pièces situées au-dessus de la chapelle de Notre-Dame et au-dessus de la sacristie. Sur toute la longueur des deux étages supérieurs, devant et derrière la maison, couraient deux balcons en pierre avec une balustrade en fer, par lesquels on entraît dans les pièces qui avaient des portes vitrées. Le corps principal de la maison mesurait en longueur environ 40 mètres, en largeur 11,64 mètres. L'aile du côté est avait 12 ½ mètres de long et 6 de large. La hauteur jusqu'au faite du toit : 16 mètres.

Le projet non seulement n'avait rien de grandiose, mais même il manquait des commodités nécessaires. Les jeunes abbés et les jeunes eux-mêmes, spécialement Cagliero Jean, avaient fait remarquer à D. Bosco que les couloirs étaient trop étroits et obscurs, que les escaliers et les portes manquaient trop de largeur pour un collège de jeunes, et que les dortoirs des combles étaient très inconfortables à cause de leur faible hauteur. Mais il répondait toujours : — Contentons-nous de peu, laissons le beau et le commode, et nous serons davantage bien vus et aidés par la Divine Providence ! — Et il leur dit beaucoup plus, à savoir que la nouvelle maison, justement parce qu'elle est étriquée et

pauvre, serait respectée un jour par les Autorités, civiles comme militaires, et les jeunes n'en seraient pas chassés. En effet, quelques années plus tard, en 1859, la Mairie de Turin demandait à D. Bosco, en invoquant le patriotisme, les salles de l'Oratoire pour y mettre les blessés après la bataille de Solferino. Don Bosco consentit, mais les commissaires ayant trouvé trop étroits les escaliers, les couloirs et les portes, le remercièrent et le laissèrent en paix.

Mais on ne pouvait pas détruire la mesure primitive, car il n'y avait pas d'autre local pour dormir. D. Bosco décida donc d'élever cette partie de construction en premier du côté est, en commençant par l'endroit où était projeté l'escalier, auprès de la porte d'entrée. Il s'y apprêta cet été même, peu de jours après la bénédiction de l'église.

Une fois l'entreprise commencée, les travaux avancèrent dans un climat d'ardeur. Celui qui ne connaissait pas pleinement les voies et les sources de la divine Providence en sa faveur, à observer chaque jour tant d'ouvriers réunis et tant de matériaux rassemblés, et à voir l'édifice monter comme par enchantement, demandait : — Mais où D. Bosco trouvera-t-il l'argent pour payer tant de gens, et pour faire une maison si vite ? — La même demande continua à être répétée par les profanes lors de toutes les entreprises de l'homme de Dieu, qui répondait toujours : — La Providence l'enverra. Le Seigneur connaît nos besoins et il nous aidera.

Ayant poussé en avant ces travaux, D. Bosco, dans les premiers jours de septembre, conduisait plus de cinquante de ses jeunes pour faire la retraite spirituelle au [petit] séminaire de Giaveno. C'était pour une part des élèves de l'Internat, pour une autre, de l'Oratoire des dimanches et des jours de fête. Jusqu'à Rivoli ils allèrent tous en omnibus et, en passant par Avigliana, ils continuèrent la route à pied. Nous n'entrerons pas dans les menus détails ; nous dirons seulement que Cagliero et Turchi ont affirmé qu'eux-mêmes et leurs compagnons sont restés très pén-

très des sermons du Chan[oine] Arduino et [de ceux] de D. Bosco ; et que parmi les apprentis externes également il y avait des modèles de vertu. Parmi ces derniers Morello Joseph, qui le Dimanche à l'Oratoire assistait aux récréations, se réjouissait des divertissements des autres, mais rarement y prenait part ; et quand toute la cour était en mouvement, lui, de belle façon, croyant ne pas être observé, se retirait à l'église, et sans être dérangé il priait pour les âmes du Purgatoire, faisait la visite au Saint Sacrement, récitait le Chapelet, parcourait les stations du *Chemin de Croix*. Toutefois malgré ses précautions pour se soustraire aux regards des autres, quelques compagnons, qui eux aussi se livraient à la dévotion, s'en aperçurent et en suivirent l'exemple. C'est de cela que dérivait l'usage, que l'on conserva à l'Oratoire, de réciter le Chapelet après la bénédiction du Saint Sacrement à laquelle prenait part qui voulait sans qu'il n'y en eût la moindre obligation.

D. Bosco racontait au sujet de Morello : « Un soir à la tombée de la nuit je me rendais à la maison en passant par l'avenue qui du Pô conduit à Porta Palazzo [= Porte du Palais]. Arrivé à un certain endroit du chemin, je rattrapai un jeune garçon qui portait une longue et pesante barre de bois, armée de grosses chevilles de fer. Il semblait que celui qui la portait, oppressé par le poids, gémissait, il semblait parler. — Pauvre jeune (me suis-je dit), il faut qu'il soit bien fatigué. — Quand je fus plus près de lui, je vis que de temps en temps il courbait la tête, comme on a l'habitude de faire au *Gloria Patri* [Gloire au Père], ou quand on nomme quelque chose qui mérite une grande vénération : de sorte que je pus m'apercevoir qu'il priait. C'était Morello.

— Joseph (lui dis-je), tu me parais très fatigué !

— Pas tellement, je suis allé faire une commission pour mon patron ; je porte le cylindre d'une machine, qui était tombée en panne, et qu'à présent on a fait remettre en état.

— Il me semblait que tu parlais : avec qui le faisais-tu ?

— Eh ! voyez ; ce matin je n'ai pas pu aller à la Messe, c'est pourquoi je n'ai pas dit le Chapelet, et, puisque je me trouve seul sur cette avenue, je le récite ici, et je m'empresse particulièrement de le réciter, car aujourd'hui c'est mardi, jour où mourut une de mes tantes qui m'aimait tellement, et qui m'avait rendu beaucoup de services. Ne pouvant pas lui témoigner autrement ma gratitude, je récite chaque mardi le Chapelet pour son âme ».

Or donc, pendant cette retraite spirituelle à Giaveno, on vit deux choses surprenantes. La première fut à propos de Morello lui-même et Don Bosco disait encore de lui :

« Au début de chaque sermon Morello se plaçait dans un coin comme pour observer quel sujet était sur le point de traiter le prédicateur. Je voyais que parfois il s'approchait plus avant vers le prédicateur, et parfois il sortait rapidement de l'église. Ayant remarqué que cela se produisait à plusieurs reprises, je voulus en connaître la raison.

— Joseph, lui dis-je un jour, pourquoi cette nouveauté, et [pourquoi] ne vas-tu pas directement avec les autres à la place assignée ? Pour quel motif t'arrêtes-tu au fond de l'église ?

— Je le fais, répondit-il, pour ne pas causer de dérangement à mes compagnons.

— De quelle façon, repris-je, crains-tu de causer du dérangement à tes compagnons ?

» Et lui [de dire] : — Voyez, si le prédicateur fait le sermon sur le péché mortel, je ne peux pas supporter ; je sens que je suis pris aux entrailles d'une telle façon que je dois sortir ou crier.

» Je sus alors pourquoi parfois il sortait subitement de l'église de l'Oratoire, et en toute hâte, et parfois brusquement il se mettait même à crier, ou faisait des mouvements étranges. Pour ce motif, si je m'apercevais qu'il était présent au sermon, je tâchais de modérer mes expressions ; mais il suffisait de pronon-

cer les mots *péché mortel* avec un peu d'émotion, et aussitôt il bondissait hors du banc et s'enfuyait. C'est pour cette raison qu'au moment du sermon il avait l'habitude de rester près de la porte de l'église.

» Son cœur était si bon et [si] affectueux qu'il éprouvait la plus tendre et [la plus] sensible des impressions en entendant parler de choses spirituelles. Il suffisait de lui causer du paradis, de l'amour de Dieu ou de ses bienfaits, il se sentait alors tout ému. Un jour, tandis qu'il se trouvait autour de moi avec ses autres compagnons, je lui adressai ces mots : — Joseph, si tu es toujours bon, quel grand festin nous ferons un jour là-haut dans le ciel avec le Seigneur ! Nous serons sans cesse avec lui, nous aurons notre joie en lui et nous l'aimerons éternellement ! — Ces paroles, dites presque au hasard, produisirent sur lui une telle impression qu'aussitôt on le vit pâlir, s'évanouir, et il serait certainement tombé à terre si ses compagnons ne l'avaient pas soutenu ».

La deuxième chose surprenante fut un sermon de D. Bosco sur la chasteté. C'est ainsi que Mgr Cagliero s'en souvenait :

« Pendant la sainte retraite spirituelle que D. Bosco nous prêcha au Séminaire de Giaveno au cours des vacances d'automne de 1852, il nous parla de la chasteté avec tant de chaleur et de saints transports qu'il nous fit venir les larmes à nous tous et que nous avons pris la décision de vouloir conserver une si belle vertu jusqu'à la mort ». Et ensuite il ajoutait :

« Placé sous sa direction spirituelle, je reconnus en lui, plus qu'un Directeur, un père très zélé pour le bien des âmes, et très désireux d'insuffler dans nos cœurs un amour grand et pur envers la belle vertu de la chasteté ».

» Je me rappelle que dans les sermons et dans les conférences que souvent il nous faisait, il était délicat au point qu'il n'osait pas parler de l'impureté, et pendant plusieurs années je ne l'entendis jamais discourir sur ce sujet, qui pourtant était traité par le Théol[ogien] Borel et par le Chanoine Borsarelli ainsi que par d'autres Prêtres, ses collaborateurs et amis.

» C'est pourquoi, quant à lui, il préférait nous entretenir de la vertu de la chasteté, la disant une très belle fleur du paradis, et digne d'être cultivée dans nos jeunes cœurs, et un lis très pur qui avec sa blancheur immaculée nous ferait ressembler aux anges du ciel. Avec ces belles images et d'autres encore D. Bosco nous rendait amoureux de cette chère vertu, tandis que son visage rayonnait d'une joie sainte ; sa voix argentine sortait chaleureuse et persuasive, et ses yeux se mouillaient de larmes, dans la crainte que nous n'en ternissions la beauté et la grande valeur, même seulement à travers de mauvaises pensées ou de vilaines conversations. Nous, jeunes gens, tandis que nous l'aimions comme un très tendre père et faisons preuve envers lui d'une confiance et d'une familiarité plus que filiales, nous nourrissions un tel respect et [une telle] vénération envers lui que nous nous tenions en sa présence avec une attitude religieuse ; et cela parce que nous étions intimement pénétrés de la sainteté de sa vie ».

D. Bosco, revenu de Giaveno d'où, comme à d'autres reprises ensuite, il avait conduit les jeunes au sanctuaire de Trana pour le visiter, apprit que Barthélemy Bellisio, son élève et [élève] de l'école de peinture, avait été enrôlé comme militaire. [D. Bosco], qui pour chaque besoin de ses jeunes, pour autant que cela lui était possible, leur prêtait secours, lui écrivit à Cherasco où [ce jeune] passait ses vacances d'automne. Il s'était donné de la peine pour que, vu diverses circonstances de famille, il ne fût pas appelé sous les drapeaux, et à une de ses lettres il répondit ainsi :

Très cher Bellisio,

J'ai reçu ta chère lettre et, tandis que j'admire et loue ta disposition pour t'adapter à la Divine Providence qui t'appelle au service militaire, j'ai toutefois estimé bon de te recommander encore à Monsieur le Comte Lunel, ton grand bienfaiteur, pour faire encore un essai.

En attendant, toi, prie-le et recommande-toi de nouveau, et dans le même temps ne cesse pas de renforcer et de redoubler les instances à Marie, cette chère Mère qui est la nôtre, pour qu'en toute chose soit faite la divine volonté.

Que le Seigneur t'accompagne ; prie pour moi et crois-moi en toute chose

Ton très affectionné ami en J[ésus] C[hrist]

BOSCO J[ean] Pr[être].

P.S. — Une multitude de tes compagnons te saluent.

A M. Bellisio Barthélemy. — Cherasco.

Et Bellisio partit comme soldat. Le premier soir où il se trouva dans la caserne de la Citadelle à Turin, après l'extinction des feux, il entendit près de lui comme un léger murmure. C'était la prière de son voisin, et très vite il reconnut chez ce dernier un catholique plein de ferveur. Il ne tarda pas à en découvrir d'autres, et ils firent ensemble comme un rosaire vivant, en assumant chacun un jour du mois pour le réciter. A lui échut le 23 du mois. Deux autres s'étaient munis d'une boîte à tabac qui se fermait hermétiquement, et ils la remplissaient d'eau bénite dans les églises et ensuite en cachette ils faisaient le signe de la croix. Huit mois plus tard Bellisio reçut sa [feuille de] congé, grâce à des démarches que fit D. Bosco. D. Bosco disait de lui : — Je défis tous les jeunes ensemble de trouver en Bellisio un défaut !

Ce fut lui qui à partir d'une photographie représenta D. Bosco en train de confesser, et qui en 1855 fit le portrait de Maman Marguerite, et le présenta à D. Bosco le jour de sa fête patronale. Si Bellisio ne l'avait pas fait, on aurait perdu la mémoire de cette sympathique physionomie.

Nous rappelons le souvenir de Bellisio, parce qu'il est un des anciens élèves qui transmet beaucoup de renseignements à D. Bonetti pour écrire les cinq lustres d'histoire de l'Oratoire Salésien et parce que la lettre présentée ci-dessus est l'une des premières en ordre chronologique que nous possédions, écrite par D. Bosco à l'un de ses fils.

En nous l'envoyant Bellisio s'exprimait ainsi :

Cherasco, 4 Mars 1891.

Très Rév[érend] Monsieur,

J'ai lu dans le Bulletin qu'il est désiré, pour le procès de Béatification de notre très aimé D. Bosco de vén[érable] mémoire, que l'on envoie à Votre S[eigneurie] Très rév[érende] ou des lettres ou quelque autre de ses écrits qu'une personne peut posséder ; c'est pourquoi, ayant celle-ci, je me fais un devoir de Vous l'envoyer. En elle il n'y a aucune date, parce que, si je me rappelle bien, elle aura été mise dans une autre lettre adressée à mon grand bienfaiteur [M.] le Comte Abbé Lunel, qui en avril 1850 m'avait placé à l'Oratoire. — En rapprochant l'époque où je fus enrôlé comme soldat, elle a été écrite pendant mes vacances d'été de 1852. — Elle est jaunie par le temps, bien que je l'ai toujours tenue jalousement enfermée parmi mes papiers les plus soigneusement gardés. Les nombreuses actions vues, apprises par ouï-dire, concernant d'autres ou moi-même, se rapportant à Don Bosco pendant le séjour de plus de six années passées à contempler l'Image pacifique que nous avons de lui, je les ai indiquées dans le rapport que j'ai fait par écrit quand, il y a des années, on demanda dans une circulaire aux anciens élèves de faire part de tout ce qu'ils virent, entendirent ou qui fut pour eux le fruit d'une expérience vécue — et ces rapports seront dans les archives de l'Oratoire. — Comme j'ai lu que les originaux seront renvoyés, il me sera très agréable de la recevoir de nouveau, et elle sera toujours pour moi le plus grand et le plus précieux des trésors, vu l'espoir de son Elévation honorifique sur les Autels. — Ma plus haute gloire est d'avoir été de

sa part grandement estimé et comblé de bienfaits. — Ce que je regrette et qui m'afflige, c'est quand je lis le besoin et la demande d'offrandes pour son Œuvre en général, et que je ne peux pas répondre comme du profond de mon cœur je désirerais, vu les situations critiques et les maladies, ne me restant plus qu'à offrir à Dieu mon désir et à attendre de Lui un moment plus favorable pour le satisfaire.

Vous présentant, en attendant, mes respects les plus cordiaux, qui peuvent s'étendre au très aimé Supérieur général, D. Rua Michel, etc., j'ai l'honneur de me déclarer de Votre Seigneurie très Rév[éren]de

très hum[ble], très dév[oué] et très resp[ectueux]

Sujet en D. Bosco

BELLISIO BARTHÉLEMY *peintre.*

CHAPITRE XLII

D. Bosco aux Becchi — Générosité de [son] frère Joseph et son affection pour les jeunes de l'Oratoire — Lettre de D. Bosco au Jeu[ne abbé] Buzzetti — Prise de soutane de Rua Michel et de Rocchiotti Joseph — Largesses du Roi — D. Bosco n'accepte pas la croix de chevalier — Le Comm[andeur] Louis Cibraio — Les décorations, récompense des gestes de bienfaisance.

Le 22 septembre, sur le conseil de D. Bosco, Rua Michel, après avoir consulté D. Cafasso pour sa vocation, entra définitivement comme élève interne à l'Oratoire S[aint]-François de Sales. Dès ses premières années il avait nourri pour D. Bosco une grande affection, qui allait en croissant, unie à un grand dévouement, à mesure qu'avec l'âge il pouvait mieux apprécier ses vertus et ses œuvres. Le 23, il partait de Turin avec D. Bosco, Maman Marguerite et vingt-six compagnons, en se rendant aux Becchi, et il vit qu'elle aussi la bonne Marguerite jouissait d'une grande estime non seulement en ce hameau, mais également à Castelnuevo.

De cette estime des villageois, s'honorait aussi la famille de cette sainte femme, car au-delà des vertus individuelles on n'apercevait aucune amélioration dans leur condition [de vie] qui pût éveiller l'envie.

Bien que les parents de D. Bosco eussent une fortune très limitée, et qu'il les aimât viscéralement, il ne voulut jamais

venir à leur aide par des dons, en disant que les aumônes des bienfaiteurs lui étaient données pour ses jeunes et non pour ses parents. D. Bosco se considérait comme un simple distributeur des biens de la Providence, et, il le sentait, il devrait Lui en rendre un compte strict. A une telle pauvreté, [vécue] par ses parents, il trouvait une saveur particulière, il en parlait avec plaisir et il exprimait [sa conviction marquée de] la plus grande confiance que, vivant détachés des biens de ce monde, ils posséderaient le royaume des cieux, selon la promesse de Jésus Christ.

Son frère Joseph, bien qu'il fût alors dans une grande gêne, ne demanda jamais la moindre chose à D. Jean, qui pourtant était très reconnaissant envers lui, ce dernier ayant tant contribué à lui permettre de suivre les études pour la carrière ecclésiastique, et lui ayant cédé sa part de l'héritage venu de leur père pour qu'il pût se former dans les Services diocésains le patrimoine nécessaire à l'entrée dans les ordres majeurs. Et pourtant D. Bosco avait en son frère aîné une confiance entière et affectueuse, lui faisait part aussi bien de ses joies que de ses peines, et formait avec lui un seul cœur et une seule âme.

Les obligations de son état contraignaient Joseph à habiter loin de sa mère : malgré cela il ne manquait pas de venir plusieurs fois par an à Turin pour rester à l'Oratoire, plus ou moins longtemps selon ce qui lui était possible. Son but était de profiter de quelques heures en compagnie de D. Jean et de Marguerite, à laquelle son arrivée causait une grande joie. La brave mère avait de bonnes raisons d'être fière également de ce fils. Il était un chrétien très pieux, un père de famille diligent et affectueux, il avait un cœur généreux et bienfaisant, plus qu'on ne peut le dire ; et, bien qu'il eût une nombreuse descendance, il considéra toujours comme siens les jeunes gens de l'Oratoire.

Non content d'envoyer chaque année, en prenant sur son bien, des provisions de produits alimentaires, à l'époque des récoltes, il allait à la recherche de secours auprès de sa parenté

et de ses amis, et il savait si bien les pousser à des sentiments de charité envers les fils de Don Bosco qu'il réussissait à charger plusieurs chariots de noix, de blé, de pommes de terre, de raisin et il les envoyait à l'Oratoire.

Un jour, il arrivait à Valdocco pour rendre visite à son frère, et avec le projet d'acheter deux veaux sur le marché de Moncalieri. Mais, ayant vu la pénurie dans laquelle se trouvait l'Oratoire et que ce jour-là on devait payer des dettes très pressantes, il dit à D. Bosco en sortant sa bourse de sa poche : « Vois ! Je suis venu pour dépenser 300 livres à la foire de Moncalieri ; mais je vois que ton besoin est bien plus urgent que le mien. C'est pourquoi de tout cœur je te cède cet argent. — D. Bosco eut du mal à retenir une larme de reconnaissance : — Et toi ?

— J'attendrais un autre moment pour faire mon achat.

— Mais ne serait-t-il pas mieux que tu me les donnes seulement en prêt ? Je te les rendrai dès que je posséderai cette somme.

— Et quand l'auras-tu, cette somme, toi qui es toujours accablé de dettes ? Non, non ! Je te les donne et c'est bien comme cela. Je saurai m'arranger, je trouverai un moyen pour avoir ce qui m'est nécessaire et, toi, n'y pense plus ».

Il avait des manières si tendres que, lorsqu'il apparaissait à l'Oratoire, tous les jeunes allaient à sa rencontre avec affection et confiance comme vers un père. Ils l'appelaient monsieur Joseph. Dans les traits il avait beaucoup de ressemblance avec D. Bosco et il était à peu près de même taille. Son aspect manifestait la bonté de son grand cœur. D. Bosco l'honorait toujours même en présence des personnages les plus distingués. De temps en temps il l'invitait à parler aux jeunes depuis la petite chaire d'où il avait l'habitude d'adresser le petit mot après les prières du soir. Nous devons supposer que Joseph, étant un simple paysan, se montrait tout d'abord quelque peu réticent ; mais pourtant il finissait par y aller, et il y restait quel-

que temps, en exposant quelques bonnes maximes en dialecte piémontais. Il était animé par le même esprit que son frère. D. Jean Garino fut présent une fois en 1858.

Joseph tenait sa maison à la disposition de D. Bosco, qui conduisait aux Becchi tous les ans, tantôt trente, tantôt cinquante, tantôt cent de ses jeunes pour y prendre un peu de vacances, et Joseph s'affairait pour tout fournir à tous. Cette visite était une grande fête pour lui. Les jeunes gens qui pour la première fois étaient conduits dans cette contrée restaient si conquis par ses belles manières cordiales qu'ils devenaient aussitôt ses amis. Pour toutes les dépenses il ne voulut jamais accepter la moindre compensation en retour.

Toutefois il reçut un avantage, parce que sa maison fut soumise à un agrandissement indispensable et relativement important, bien qu'elle restât toujours pauvre. Cet [agrandissement] consista en une grande chambre élevée sur la maison elle-même pour fournir un abri aux jeunes qui venaient à la fête du Rosaire. Mais D. Bosco ne fit rien pour améliorer ou embellir les pièces primitives. Cependant, après l'agrandissement du local, le nombre des hôtes augmenta, et donc aussi l'ardeur de Joseph se fit-elle plus forte pour les surveiller, car ils séjournaient aux Becchi quinze ou vingt jours. Comme parmi les plus sages, il ne manque jamais quelques étourdis, il cherchait à empêcher que l'un ou l'autre des propriétaires voisins n'eussent de motifs de se plaindre. C'est pourquoi, après les avoir avertis, il tenait les jeunes à l'œil pour faire obstacle à tout éparpillement de leur part à travers les champs et les vignes qui appartenaient à d'autres personnes. Il était obéi ; mais il ne manqua pas quelques rares infractions à ses ordres. Un dimanche matin, il vit un gamin dans la cour, et sans plus il lui reprocha d'être allé dans les vignes. Ce [gamin] niait, alors il lui répliqua : — Mais ne portes-tu pas avec toi ce qui te dénonce ? Ne vois-tu pas l'herbe qui est restée attachée à ton pantalon ? — D. Bosco comptait beaucoup sur l'assistance prudente de son frère et, l'esprit tranquille, il pouvait s'occuper de la

prédication de la neuvaine du saint Rosaire. Il n'oubliait pas cependant les jeunes restés à Turin, sur lesquels le Théol[ogien] Borel assurait la surveillance ; et en bon père il prenait soin de ceux qui étaient avec lui aux Becchi.

Castelnuovo d'Asti, 29 septembre 1852.

Très cher Buzzetti,

Il faut qu'avant de partir de Turin tu tâches de me faire quelques commissions.

1. Demander à Jean Ferrero s'il veut venir avec toi. Tu lui paieras le train à vapeur, comme aussi à Pettiva.

2. Apporter avec toi une bouteille de vin blanc pour la messe.

3. Faire un paquet dans lequel il y ait six paires de *guêtres*, une paire de pantalons, une veste, trois paires de chaussettes ; si [le paquet] est trop lourd, tu peux le confier, s'il est là, à *Minin* [voir * page 492] : il a l'habitude ; ou bien à l'omnibus.

4. De saluer m[onsieur] Gagliardi de ma part et [de lui] dire que je recommande à sa bonté l'Oratoire spécialement pour la journée de Dimanche. A Marchisio Joseph, je recommande la surveillance pendant la récréation et ce qu'il peut pendant [le temps à] l'église. — A Arnaud [dire] d'assurer pour moi l'assistance de [la classe de] chant. — A Fumero que j'ai fait sa commission.

5. Présente des salutations distinguées à m[onsieur] le Théol[ogien] Borel, et dis-lui que, le temps le permettant, s'il vient me trouver ici il nous fera un grand plaisir, et que sa venue ne sera pas inutile pour le ministère sacré.

Ici nous allons tous bien ; l'église est toujours bondée de gens, mais nous sommes bloqués par la pluie. *Deo gratias*. Salue tous les fils de la maison et considère-moi dans le Seigneur

Ton très aff[ectionné]

D. BOSCO J[ean].

Au très est[imé] monsieur,

M. le Jeu[ne abbé] Joseph Buzzetti à l'Oratoire S[aint]-François de Sales. Valdocco.

Turin.

Entre-temps arrivait, avec le 3 Octobre, le Dimanche de Notre-Dame du Rosaire, pendant lequel on devait faire deux solennelles prises de soutane. Les jeunes s'associaient à la joie vive de D. Bosco. Le Théol[ogien] Cinzano, Curé-Doyen, célébrait la Messe solennelle aux Becchi et ensuite bénissait deux soutanes. De l'une, il revêtait lui-même le jeune Rocchietti Joseph, et D. Bertagna Jean aidait Michel Rua à endosser l'autre. Se trouvant ensuite assis à table, le Curé-Doyen s'adressait à D. Bosco en s'écriant : — Te rappelles-tu lorsque, encore séminariste, tu me disais : J'aurai des jeunes abbés, des prêtres, de jeunes étudiants, de jeunes ouvriers, j'aurai une musique et une belle église ? Et que moi je te répondais que tu étais fou ? A présent on voit vraiment que tu savais ce que tu disais !

Et il fixa ensuite le jour où il attendait pour le repas de midi à Castelnuovo tout le groupe des Becchi. Cagliero Jean fit les honneurs de la maison. Germano Jean, notaire, nous écrivait en 1887 : « J'ai toujours, gravé [dans mon esprit, le souvenir de] Mgr Cagliero au temps de sa jeunesse, quand nous eûmes l'occasion de nous voir pour la première fois à Castelnuovo, où les jeunes au nombre de vingt-six se rendirent chez le curé de l'endroit en compagnie de D. Bosco. Là-bas on prépara une polenta en si grosse quantité (avec mon aide notamment) qu'il y en eut pour tous ; et le jeune Cagliero nous conduisit, à la bonne franquette, dans la cave du curé, en nous offrant, comme si c'était à lui, le vin des tonneaux, même le blanc, celui qui servait pour la Messe. La cordialité juvénile de Cagliero ne s'oublie pas ».

Après la belle journée passée agréablement avec le Théol[ogien] Cinzano, Don Bosco se disposa à reconduire à l'Oratoire les jeunes avec les deux nouveaux jeunes abbés, dont il espérait une grande aide.

En effet, Rua se dédia tout entier à la mission que le Seigneur avait destinée à D. Bosco, et son nom signifiera toujours une âme ornée de toutes les vertus, simple, mais de grande intelligence, infatigable, capable d'apprendre toutes les sciences auxquelles il devra s'appliquer. Les rêves se réalisaient. D. Bosco put dire finalement : Ce jeune abbé est mien. Il en fit à plusieurs reprises cet éloge splendide : « Si Dieu m'avait dit : imagine un jeune paré de toutes les plus grandes vertus et [de toutes les plus grandes] capacités que tu pourrais désirer, demande-le-moi et, moi, je te le donnerai, je ne me serais jamais imaginé un Don Rua ».

Rocchietti Joseph, lui aussi, était un jeune de grande intelligence et de mœurs irréprochables, il nourrissait les mêmes idéaux pour se dédier tout entier à l'Oratoire ; mais sa santé était très délicate.

Entre-temps, D. Bosco, revenu de Castelnuovo, trouva, qui l'attendait, une lettre du Secrétariat Royal du Grand Magistère de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare.

Turin, le 11 octobre 1852.

S[a] M[ajesté], reconnaissant le but, noble et pieux, de l'institution des Oratoires fondés par V[otre] S[eigneurie] T[rès] R[évérènde] au profit de la jeunesse laissée à l'abandon dans cette capitale, les avantages moraux qui en dérivent et le zèle inlassable que Vous apportez pour en favoriser le développement, a daigné accueillir avec une particulière bonté vos demandes et Vous accorder pour l'année en cours au profit de cette excellente œuvre une subvention de trois cents lires sur le trésor de l'Ordre des S[aint]s Maurice et Lazare.

Dans la transmission de cette annonce à V[otre] S[eigneurie] T[rès] R[évérènde] je saisis avec plaisir l'occasion pour Vous offrir les marques de ma considération distinguée.

*Le premier secrétaire de S[a] M[ajesté]
pour le Grand Magistère*

CIBRARIO *Sénateur du Royaume.*

D. Bosco remercia, tandis que le Comte Cibrario lui préparait quelque temps après une gentille surprise. Comme certificat de bon mérite, il voulut lui conférer la croix de chevalier de l'Ordre des S[aint]s Maurice et Lazare. Mais D. Bosco n'aimait pas les honneurs de ce monde, bien qu'il eût beaucoup de complaisance pour reconnaître et appeler en utilisant les titres dus ses bienfaiteurs et les autres personnages avec lesquels il devait traiter. Et voici qu'un matin vient à l'Oratoire un monsieur, tandis que D. Bosco était avec Francesia et Cagliari, et il lui présente un pli contenant le diplôme signé par le Roi et la croix. D. Bosco ne l'ouvrit pas en présence des jeunes, car, d'après les cachets et pour avoir pressé avec les doigts l'enveloppe, il avait deviné l'affaire. Il se rendit donc auprès du Magistère de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare. Et, s'étant présenté au Comte Cibrario, il commença à le remercier de l'honneur qui lui était conféré, et puis doucement il lui fit comprendre, sans faire de manières et avec la plus délicate simplicité, que ne lui convenait pas cette marque d'honneur. Et il lui disait : — Si on fait cela par égard à ma pauvre personne, je ne saurais dire quels mérites on peut reconnaître en moi qui me distinguent de tant d'autres, et par suite il est de mon devoir, tout en professant de la reconnaissance, de ne pas accepter ce titre. Par ailleurs si par cette croix le Gouvernement entend donner un signe d'agrément et d'approbation pour l'œuvre que Don Bosco fonda en faveur de la jeunesse pauvre de Turin, et la favoriser, j'accepte avec gratitude, en demandant cependant que le titre

de chevalier soit remplacé par une subvention pour mes jeunes.

Cibrario insistait pour que D. Bosco acceptât ; mais lui, en faisant allusion aux dettes dont il était accablé, répondait en plaisantant : — Ecoutez, monsieur le Comte : si j'étais chevalier les gens croiraient que D. Bosco n'a plus besoin de secours ; et puis des croix, j'en ai déjà, et si nombreuses... donnez-moi de préférence un peu d'argent pour acheter le pain pour les orphelins. — Le Comte finit par approuver ; le décret ne parut pas au journal officiel et la charité de D. Bosco fut appréciée à la Cour. L'Ordre des Saints Maurice et Lazare fixa alors pour lui la pension à 500 livres par an, qui fut ponctuellement payée jusqu'en 1885 ; en 1886 elle fut réduite à 300 et en 1887 à seulement 150 ; on apportait comme raison de cette diminution le manque de fonds dû au fait qu'étaient louées à un prix très bas les maisons dont l'Ordre était propriétaire. Et cette pension cessa seulement en 1894, bien que D. Bosco fût mort depuis six ans.

Mais il n'arriva jamais que D. Bosco ornât sa poitrine avec la décoration reçue, ou qu'il fit la moindre allusion à la distinction que le gouvernement lui avait offerte. L'aimable humilité de D. Bosco avait fait s'attacher à lui le cœur du Comte Cibrario, qui pendant vingt-cinq ans, maintint avec lui des relations d'amitié cordiale.

Le pauvre Vincent Gioberti avait répondu à D. Bosco qui, un jour, lui avait fait quelques remontrances au sujet de son *Jésuite moderne* : — Mais vous là-bas, confiné dans ce coin de Valdocco, que pouvez-vous savoir en matière de politique, des menées des partis et des causes de tant d'événements ? — Cibrario, au contraire, était persuadé que là à Valdocco il y avait quelque chose à apprendre, et souvent il venait s'entretenir pendant des heures entières avec D. Bosco, sa grosse pipe à la bouche, comme le vit Mgr Cagliero. Pour sa part, il fit beaucoup pour D. Bosco. Etant premier secrétaire de l'Ordre des Saints

Maurice et Lazare, il pouvait disposer des décorations selon son bon plaisir, et volontiers il les faisait accorder par le Roi à ceux que D. Bosco lui indiquait comme étant dignes [d'un tel honneur], en raison de leurs actions de bienfaisance. C'était un moyen très valable pour faire ouvrir les coffrets de certains riches, qui auraient payé n'importe quelle somme pour voir qu'était satisfait leur amour-propre, et aussi récompensés leurs mérites. D. Bosco savait également en temps opportun faire offrir à l'un de ses créanciers une croix de chevalier pourvu qu'il lui remit en totalité ou en partie une dette. Parfois à l'improviste parvenait une décoration à quelqu'un qui lui avait fait de généreuses offrandes, et on peut déduire avec quelle surprise agréable chez celui qui en avait le désir. D. Bosco invitait aussi à un repas solennel quelqu'un qui n'était pas au courant et auquel il avait préparé un titre honorifique, et, au dessert, au milieu du son de la fanfare et des applaudissements des convives, il lui adressait quelques mots affectueux et lui présentait la croix de chevalier. Les marques d'honneur, que D. Bosco obtint par l'intermédiaire du Comte et distribua, furent nombreuses : elles rapportèrent aux pensionnaires de grosses aumônes, ou servirent de récompense pour des services signalés rendus à l'Oratoire. Nous-mêmes avons entendu Cibrario, qui fut plusieurs fois Ministre, se féliciter vers 1875 des secours qu'avec de tels moyens il avait apportés à D. Bosco, et il nous racontait que lui-même avait mis comme condition à certains étrangers ambitieux, qui se démenaient pour devenir chevaliers, de verser d'abord une somme importante, qu'ensuite il destinait pour D. Bosco.

Ce fait est une preuve de plus que Dieu avait préparé pour D. Bosco de puissants protecteurs dans chaque ministère du Gouvernement. L'un faisait défaut, un autre surgissait.

D. Bosco cependant restait attentif à ne pas en abuser ; il patientait dans les difficultés, mais surtout il n'oubliait jamais sa condition et leur susceptibilité. Mgr Cagliero raconte : « Je me rappelle que, lorsque j'étais petit élève de l'Oratoire, je m'émer-

veillais de la manière respectueuse, marquée de révérence et de l'humble attitude avec lesquelles, prêtre, il rendait visite à certains personnages du monde, ou il recevait ces messieurs. Mon étonnement disparaissait seulement lorsque je venais à savoir qu'il s'agissait d'une autorité : un Ministre, un Préfet, un Magistrat, un Maire, un Conseiller municipal, un Inspecteur d'académie chargé des études ou même leurs simples secrétaires. Du reste, tant dans ses écrits que dans ses paroles et dans ses actes, il fut toujours respectueux envers les Dirigeants de ce monde, même lorsqu'ils s'opposaient à lui : il reconnaissait en eux le principe d'une autorité venant de Dieu. Souvent je l'ai entendu dire : *Obedite præpositis vestris etiam dyscolis* [Obéissez à vos chefs, même à ceux qui sont difficiles °]. D'autres fois il ajoutait : “ Beaucoup nous font obstacle, nous persécutent, voudraient notre anéantissement, mais nous devons avoir patience. Tant qu'ils n'exigent pas de nous des choses contraires à la conscience, soumettons-nous à leurs règlements. Cependant soutenons toujours en certaines circonstances les droits de Dieu et de l'Eglise, car ils sont supérieurs aux autorités de la terre ” [»].

* *Minin* : en dialecte piémontais pour “ Mino ”, tiré de Giacchino, soit en français “ Petit Jacques ”.

° [Cf. 1 P 2,18]

CHAPITRE XLIII

Jeunes abbés qui s'en vont de l'Oratoire — Prévisions de D. Bosco réalisées — Sa bonté — Nouveaux jeunes dirigés vers les études — Acceptation mémorable et conversion d'un jeune.

Don BOSCO avait gagné deux nouveaux jeunes abbés, mais malheureusement il en perdait quatre. Charles Gastini, à cause d'un manque de santé qui lui rendait trop pénibles les études, avait déposé l'habit clérical. Deux autres, presque en même temps, avaient décidé d'entrer dans la Congrégation des Oblats de Marie, attirés par la ferveur et par l'esprit qui y régnaient et persuadés que telle était leur vocation. D. Bosco, cependant, consulté par eux, répondait que l'idée et la volonté étaient excellentes, mais que Dieu ne les appelait pas à cette Congrégation. Ils voulurent toutefois y entrer. Don Rua est témoin de ce que nous sommes en train de raconter, et de la manière dont avec certitude D. Bosco prévoyait l'avenir. « Un matin, nous écrivit C[harles] Tomatis, Savio Ascagne, qui faisait l'objet d'une sainte envie à cause de son amour pour l'étude et pour la vertu, avait disparu de l'Oratoire et on vint ensuite à savoir qu'il était devenu Oblat de la Vierge Marie à Notre-Dame de Consolation. D. Bosco, au moment de l'au revoir, lui dit : — Va, mais tu n'y resteras pas longtemps ! [»] — En effet, quelques années plus tard, à cause de douleurs atroces à la tête, au point qu'elle lui paraissait être divisée en deux, et menacé, d'après le jugement des médecins, d'une

attaque d'apoplexie, il dut en sortir et, ayant recouvré la santé, il fut à Turin, à travers les sciences théologiques, un splendide ornement du sacerdoce. Le Théol[ogien] Savio nous raconta lui-même son cas, en venant à l'Oratoire pour donner des cours de morale aux prêtres.

Le Jeu[ne abbé] Vacchetta voulut quelque temps après suivre Savio, et les dernières paroles de D. Bosco furent : — Va donc, toi aussi, puisque tu veux aller ; mais si à présent tu n'es pas privé de raison, tu le deviendras. — Le pauvre jeune, absorbé dans ses projets, ne tint pas compte de ces paroles, partit pour la maison du noviciat, fit la profession religieuse, et resta. Cependant devenu fou et enfermé dans une maison de santé, il devint presque inutile à sa Congrégation, de sorte qu'après de longs soins il pouvait à peine s'occuper du catéchisme fait aux enfants : c'est ce qu'atteste D. Paul Albera, qui le rencontra à Nice, à S[ain]t-Pons, après la mort de D. Bosco.

Ainsi les prédictions de D. Bosco s'étaient réalisées.

Sur le quatrième jeune abbé, nous donnerons quelques renseignements plus amples pour que l'on comprenne certaines et non rares oppositions que rencontrèrent non seulement un, mais plusieurs jeunes désireux de se dédier à l'Œuvre de D. Bosco. Son Curé, D. Gattino, en exigeant la venue des jeunes abbés de l'Oratoire, en un plus grand nombre et chaque fois qu'il les demandait, pour assurer du service en paroisse, se rendit auprès des Services diocésains et présenta ses doléances. Le Chan[oine] Vogliotti lui répondit : — Comprenez bien que D. Bosco s'est fait pour lui ces jeunes abbés, et il est juste qu'il s'en serve pour garder ses jeunes gens dont là-bas à Valdocco il a une nichée. Si, personnellement, vous voulez des jeunes abbés à vos ordres, faites-vous-en et vous en aurez.

Le Curé resta piqué au vif par cette réponse et, en recherchant les situations sociales et économiques des jeunes abbés de l'Oratoire, il vint à savoir que le Jeu[ne abbé] G... appartenait à une famille aisée, était fils d'un maître maçon et donc n'avait pas besoin qu'un autre lui fit la charité : c'est pour-

quoi il conclut que, ce jeune abbé, D. Bosco ne *se l'était pas fait*. Un tel raisonnement n'était pas juste, parce que si G... avait étudié la langue latine, son maître avait été D. Bosco ; s'il avait revêtu la soutane, D. Bosco en avait obtenu la faculté de l'Archevêque. Par ailleurs le jeune homme était totalement donné à Don Bosco, par lequel il était traité avec une confiance et une familiarité de rare qualité et, par lui, envoyé aux cours de philosophie. Il passait les journées entières à l'Oratoire, se retirant le soir dans la maison paternelle auprès du Refuge ; et le père était prêt à lui payer la pension.

Le jeune abbé vivait heureux, lorsqu'il y eut quelqu'un qui prit à part son père et chercha à le persuader d'éloigner son fils de l'Oratoire ; parce que, lui disait-il, il ne pouvait pas nourrir d'espairs qu'en restant avec D. Bosco, [son garçon] pût parvenir à être théologien, curé, chanoine ; il affirmait que le jeune avait assez d'intelligence pour réussir excellemment, et que l'unique voie pour faire une splendide carrière était d'accomplir les études en entrant comme étudiant dans un séminaire.

Le maître maçon était un homme loyal, et avait de l'amitié pour D. Bosco, qu'il se plaisait à appeler du nom de père. Il avait effectué les premiers travaux à l'Oratoire et, pour la construction de l'église S[aint]-François, il avait formé une société avec l'entrepreneur Bocca. Il s'était cependant retiré, en avertissant D. Bosco, car il voyait que les intérêts de l'Oratoire étaient mal gérés, bien que l'ingénieur fit les plans gratuitement. Et l'assistant, mis par D. Bosco pour surveiller les contrats et l'exécution des travaux, tenait sans doute davantage du côté de l'entrepreneur que du sien.

Toutefois ce bon père avait reçu des blessures dans son amour-propre à cause des habiles insinuations mentionnées plus haut ; mais, étant un homme prudent, avant de prendre sa décision, il se rendit au séminaire à Chieri pour demander l'avis du Supérieur de cet [établissement].

La réponse fut que le séminaire était certainement l'endroit où le jeune pouvait espérer, avec la plus grande probabilité,

faire carrière ; comme [ce monsieur] était le maître maçon du Séminaire, [à lui, Supérieur,] il ne semblait pas convenable de maintenir le fils comme séminariste dans une autre maison d'éducation ; au séminaire on pouvait espérer une place en demi-pension et même une place entièrement gratuite en faveur de l'étudiant.

L'homme fut vaincu. Revenu chez lui, il vint en voiture dans la cour de l'Oratoire et, ayant fait appeler son fils, il lui ordonna : — Prends ton chapeau et viens avec moi. — Le fils obéit sans connaître les intentions de son père et fut aussitôt conduit au Séminaire de Chieri. D. Bosco souffrit beaucoup en voyant que lui était enlevé si brusquement un jeune qu'il aimait, dans lequel il avait placé tant d'espairs et qui avait été son secrétaire, en écrivant sous sa dictée ses premiers ouvrages. Peu de mois auparavant il lui avait donné un bréviaire et les *Institutiones* de Rebaudengo [voir * page 503].

En attendant, le jeune abbé, habitué aux usages de l'Oratoire ne se trouvait pas bien au Séminaire ; D. Bosco alla à plusieurs reprises lui rendre visite et, comme telle était son habitude, il ne chercha pas à le détourner du nouveau genre de vie auquel il avait été contraint, mais il l'encouragea à continuer, en s'en remettant aux volontés de la Divine Providence. Les manières conciliantes de D. Bosco étaient connues au Séminaire, de sorte que le Supérieur lui accordait de conduire dans Chieri son jeune ami, et une fois il alla avec lui déjeuner chez le Chan[oine] Louis Cottolengo. Le bon séminariste retirait de ces visites un grand réconfort ; mais dans le même temps elles lui faisaient ensuite regretter ses idéaux évanouis ; jusqu'au moment où, sa santé s'étant détériorée, il fut rendu à sa famille. Mais là il lui fut interdit de diriger ses pas vers l'Oratoire, et même d'aller se confesser à D. Bosco. Il se mit alors à fréquenter le Sanctuaire Notre-Dame de Consolation, et peu à peu il s'engoua de la paix dont jouissaient les Oblats de Marie dans ce couvent. Comme il lui semblait que Dieu l'appelait parmi ces religieux, il

alla rendre visite à D. Bosco pour lui exprimer sa pensée. D. Bosco lui déconseilla de faire ce pas : — Tu es appelé, lui dit-il, à appartenir à D. Bosco. — Et il lui racontait comment le conseil de D. Cafasso avait indiqué à lui-même sa vocation ; ensuite il l'exhorta à avoir patience et à attendre, et il lui répétait que le choix après lequel il soupirait n'était pas le meilleur. Mais le jeune abbé ne sut pas résister aux assurances d'autres conseillers ; il demanda à être accepté parmi les novices des Oblats, et son père, bien qu'à contrecœur, lui donna son consentement.

Cependant avant de partir pour Nice, où était établie la maison de noviciat, il voulut saluer encore D. Bosco, qui lui dit : — Va donc, mais ta tête aura à en souffrir, et tu ne pourras pas persévérer dans cet état [de vie].

Le moment de faire la profession étant proche, il écrivit une lettre à D. Bosco pour demander encore une fois conseil ; celui-ci lui répondit : — Tu feras du bien, mais pas le bien que le Seigneur veut de toi. — Il fit les vœux perpétuels, mais il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant qu'il ne fût pris de scrupules et ensuite d'une ferveur excessive de l'esprit au point de se croire appelé à une grande perfection de vertu, de sorte qu'il courait le risque de devenir fou. Pour cette cause et pour des motifs de famille, dix ans après avoir fait profession, sur le conseil du Père Berchiolla, dont il était secrétaire, il demanda et obtint d'être relevé [de ses vœux et de sortir] de la Congrégation des Oblats. Revenu à Turin, il guérissait parfaitement, en reconnaissant qu'il avait obtenu du Seigneur une grâce signalée.

Les faits avaient donné raison à D. Bosco, et G..., qui avait été ordonné prêtre, rendait souvent ce témoignage : « C'est un grand imprudent celui qui se risque à choisir lui-même sa vocation ». Son ardent désir était de rentrer à l'Oratoire ; mais l'Archevêque Fransoni ne le reçut pas dans le Diocèse, ayant établi de ne pas y admettre ceux qui sortaient d'un ordre re-

ligieux. Alors D. Bosco lui-même le recommanda à l'Evêque de Biella, qui l'accepta à condition qu'il restât près de lui.

Bien des années passèrent, et les conditions avaient changé dans le diocèse de Turin : le bon prêtre, qui gardait toujours son attachement pour l'Oratoire, sentant encore se réveiller l'idée de retrouver l'union avec D. Bosco en s'inscrivant à la Pieuse Société, lui en fit la demande par lettre. D. Bosco lui répondit : — Attends que ton père soit appelé à l'éternité par le Seigneur, et alors tu verras. — Le père approchait des 80 ans et à cause de nombreux malheurs dont il avait souffert il avait besoin pour sa consolation de la présence de son fils prêtre.

Combien était délicate la bonté de D. Bosco, même envers ceux qui, de leur propre choix ou contraints, l'abandonnaient dans les moments où il avait le plus besoin de leur travail ! Et dans le retrait de ces jeunes abbés sa peine était grande parce qu'il appréciait les éminentes vertus dont ils étaient ornés ; toutefois, de cette perte, il sut aussi retirer une leçon d'humilité. D. Giacomelli l'entendit s'écrier quand partait Savio Ascagne : *Vana salus hominis* [Néant, le salut qui vient des hommes] ! laissant voir qu'il devait mettre sa confiance davantage en Dieu que dans les hommes. Puis, avec un calme inaltérable, il continua à choisir de nouveaux élèves pour [les diriger vers] les études.

En octobre les jeunes de l'Internat étaient au nombre de trente-six, parce que les séminaristes du diocèse eux aussi occupaient une partie de cette pauvre mesure. A partir des registres de D. Bosco, nous transcrivons le nom de quelques-uns qu'il nous importe de ne pas oublier. En 1851 avaient été acceptés Gioliti, Calamaro, Gurgo Pierre ; en 1852 entraient Mattone François, Bonino, Savio Bernard originaire de Castelnovo d'Asti, Turco Jean de Montafia, Fusero Barthélemy de Caramagna, Benovia Jean, Victor Turvano, Bertagna, Fontana, J[ean]-Bapt[ist]e Bonone. Presque tous ceux qui sont nommés allaient à l'école chez le Prof[esseur] Bonzanino, avec le jeune

Francesia Jean, qui commençait le cours d'études latines, venu à cette époque comme interne à l'Oratoire, mais [qui était] déjà assidu depuis longtemps aux réunions des dimanches et des jours de fête.

Parmi ces jeunes il y en eut un, dont l'acceptation est digne de mémoire. L'année précédente son père n'avait pas écouté le conseil, donné par des personnes prudentes et amies, de le mettre à l'Oratoire pour son éducation. Il le plaçait au contraire dans l'un de ces collèges à la mode, qui ont une réputation de science et de discipline, mais où la prière est très courte, récitée debout une seule fois par jour ; [où] l'on n'assiste pas à la Messe, sauf les dimanches et les jours de fête ; et [où] l'on va vers les Sacraments à Pâques, mais pas plus. Le pauvre jeune, de tempérament très versatile, de caractère crédule, non aidé pas des secours spirituels, entra peu à peu en familiarité avec de mauvais compagnons, se donna à des lectures perverses, prit en grippe l'étude et la religion, et à la fin de l'année ne fut pas admis dans la classe supérieure.

Quand [ce jeune] revint à la maison pour les vacances d'automne, le père eut à s'arracher les cheveux lorsqu'il reconnut à ses dépens la bévue qu'il avait faite en confiant son fils à des éducateurs de peu de religion. Il voyait à présent que son fils, qui auparavant était très bon, était devenu désobéissant, effronté, joueur, hostile à l'Eglise et pire. Il ne supportait ni châtement ni reproche. Le père était déjà sur le point de le faire enfermer dans une maison de correction, mais il s'accrocha à un conseil plus doux. Comme le jeune garçon conservait une affection très ardente pour sa mère morte depuis peu de temps, de sorte que tous les jours il avait l'habitude de faire une prière pour son âme avant d'aller au lit, il voulut tenter un dernier essai, dans la conviction désormais que sans religion on ne peut pas éduquer la jeunesse. La fin d'octobre approchait et il fallait choisir un autre collège pour son fils. C'est pourquoi, ayant cessé tous les reproches, il lui procura des cadeaux à même, il le savait, de lui faire plaisir ; et il le conduisit à une belle prome-

nade à la campagne : revenu à la maison, il le fit venir dans son bureau, et se mit à lui rappeler les derniers instants de sa sainte mère. A ces souvenirs, le jeune garçon fondit en larmes, et alors le père lui révéla que sa mère avait manifesté le vif désir que fût choisi pour lieu de son éducation et de son instruction l'Oratoire S[aint]-François de Sales. Puis il lui demandait si pour cette année il accepterait d'entrer dans ce collège. Le fils n'hésita pas et répondit sans plus : — Je suis entre vos mains. Tout ce qui aurait fait plaisir à ma mère, plaît à moi aussi ; je suis prêt à faire n'importe quel sacrifice pour l'accomplir.

Le père ne pensait pas pouvoir amener aussi vite son fils à ce changement, et il reconnut là comme une bénédiction du ciel. Puis, pour qu'aucun retard n'amenât de difficulté, il voulut le conduire le jour suivant à l'Oratoire de Valdocco pour traiter son admission.

D. Bosco fut très étonné à la première apparition de ce jeune garçon dont le prénom était Jean. Des habits neufs et faits avec élégance, un petit chapeau à la calabraise, une petite canne à la main, une chaîne brillante sur la poitrine, une raie bien droite dans des cheveux lissés avec beaucoup de soin étaient les indices qui révélaient l'esprit de vanité qui régnait dans le cœur du jeune. Le père trouva facilement un accord au sujet des conditions d'acceptation ; puis alléguant qu'il avait autre chose à faire il laissa son fils causer seul avec D. Bosco. A la vue d'un jeune garçon qui prenait de tels airs, D. Bosco ne jugea pas opportun de lui parler de religion ; mais il lui causa seulement de promenades, de courses, de gymnastique, d'escrime, de chant, de musique instrumentale. Des choses qui faisaient bouillir le sang dans les veines de cet élève vaniteux rien qu'à en entendre parler. Le père revint ensuite : dès qu'il put causer librement avec Jean, il lui dit : — Que t'en semble-t-il, cet endroit te plaît-il, que dis-tu du directeur ?

— L'endroit me plaît beaucoup, le directeur me semble tout à fait à mon goût, mais il a une chose qui m'inspire une totale répugnance.

— Quoi donc ? dis-le-moi, nous avons encore le temps pour agir diversement.

— Tout en lui me plaît, mais c'est un prêtre, et cela me fait le regarder avec dégoût.

— Il ne faut pas considérer sa qualité de prêtre : considère plutôt le mérite et les vertus qui l'ornent.

— Mais venir avec un prêtre veut dire prier, aller se confesser, aller communier. D'après certaines paroles qu'il m'a dites, il me semble que déjà il connaisse mes actions..., ça suffit... J'ai promis, je tiendrai ma parole, nous verrons le reste.

Quelques jours après, Jean entra à l'Oratoire. Le père jugea bon d'informer D. Bosco de tout ce qui était arrivé à son fils, et que [ce dernier] nourrissait encore une grande affection envers sa mère défunte. Séparé de ses copains, détourné des mauvaises lectures, la fréquentation des bons condisciples, l'émulation en classe, la musique, la déclamation, quelques représentations dramatiques dans un petit théâtre, [tout cela] fit vite oublier la vie dissipée qu'il menait depuis environ une année. Par ailleurs le souvenir de sa mère, — *fuis l'oisiveté et les mauvais camarades* — lui revenait souvent à la mémoire. Et même avec facilité il reprit l'ancienne habitude pour les pratiques de piété. La difficulté était de pouvoir l'amener à faire sa confession. Il avait déjà passé deux mois au collège. On avait déjà fait des neuvaines, célébré des fêtes solennelles, au cours desquelles les autres élèves firent en sorte de s'approcher tous des Sacrements sacrés ; mais Jean ne put jamais se résoudre à se confesser. Un soir D. Bosco l'appela dans sa chambre et, se souvenant de la grande impression que faisait sur le cœur [du jeune] le souvenir de sa mère, il se mit à lui dire ceci : — Mon bon Jean, sais-tu ce que peut te rappeler la journée de demain ?

— Oui, que je le sais. Demain, c'est l'anniversaire de la mort

de ma mère. O mère très aimée, si je pouvais une seule fois vous voir, ou du moins une fois encore entendre votre voix !

— Ferais-tu demain quelque chose qui lui serait agréable et t'apporterait à toi-même un grand avantage ?

— Oh, si je le faisais ! Fût-ce à n'importe quel prix !

— Fais, demain, ta sainte communion en priant pour son âme, et tu lui apporteras un grand réconfort au cas où elle se trouverait encore dans les douloureuses flammes du purgatoire.

— Je la ferais volontiers, mais pour faire la communion il faut se confesser... Si par ailleurs, cela plaît à ma mère, je le ferai et, si vous le jugez à propos, moi, je me confesse à vous tout de suite, en ce moment même.

D. Bosco, qui n'attendait rien d'autre, loua sa décision, laissa se calmer l'émotion, puis le prépara et, avec une mutuelle consolation, le confessa ; et, le lendemain, Jean s'approcha de la sainte table en faisant de nombreuses prières pour l'âme de sa mère regrettée.

A partir de ce jour sa vie causa une véritable satisfaction pour D. Bosco. Jean conservait encore quelques livres en partie interdits en partie nuisibles aux jeunes gens, et il les apporta tous au directeur pour qu'il les livrât aux flammes, en disant : — J'espère qu'en brûlant ils cesseront d'être la cause pour laquelle mon âme brûlerait en enfer.

Il conservait également quelques lettres de ses anciens copains, dans lesquelles ils lui donnaient plusieurs mauvais conseils ; et il les réduisit en de très petits morceaux.

Il reprit ensuite les études, et écrivit sur la couverture de ses livres les consignes de sa mère, *fuite de l'oisiveté et des mauvais camarades*. Puis il envoya une lettre de vœux de bonne année à son père, qui éprouva une grande joie à voir que son fils était revenu aux pensées que pendant tant d'années il avait nourries. Il passa ainsi le temps du cycle inférieur des Etudes Secondaires.

Lui revenant en mémoire que dans la maison paternelle il y avait plusieurs mauvais livres et [plusieurs mauvais] journaux, Jean écrivit tant de lettres à son père, il sut tellement l'entourer d'affection, surtout en période de vacances, il lui fit tant de promesses qu'il l'amena à se défaire de tout. En outre pour quelques prétextes frivoles le père mangeait gras les jours où cela est défendu. Jean par son attitude, par des paroles, en racontant des exemples, et en en faisant humblement la demande à son père, réussit à le faire renoncer, en l'invitant à observer les vigiles commandées par l'Eglise, justement comme doit le faire tout bon chrétien.

L'éducation donnée par D. Bosco produisit un nombre infini de fois de semblables transformations.

* *Institutiones...* de Rebaudengo : Texte doctrinal de théologie composé en 10 volumes (1840-43) à l'intention des séminaristes par le Chanoine Rebaudengo.

CHAPITRE XLIV

On continue la construction de l'Internat — Avis ingénieux et salutaires de D. Bosco aux maçons — Le Chan[oine] Gastaldi et l'intérêt qu'il porte à l'Oratoire — Eroulement de la nouvelle maison — Protection visible du ciel — Tranquillité et résignation de D. Bosco — Salles de classe improvisées — Poésie.

Les travaux de la construction avançaient avec rapidité et ardeur et Don Bosco, entre-temps, veillait à la réforme morale des maçons. Depuis plusieurs mois après le repas de midi il se tenait au milieu des jeunes et il leur racontait des paraboles, des nouvelles, des anecdotes pour les maintenir dans la joie. Les maçons et leurs apprentis venaient eux aussi derrière les élèves et tant que durait le temps de leur repos, ils restaient à l'écouter, en riant de bon cœur à ses facéties. Mais de temps en temps D. Bosco, en ne laissant presque pas apparaître qu'il tournait son esprit vers les ouvriers, à travers des expressions subtiles adressées aux jeunes, et à travers des recommandations plus ou moins explicites, faisait allusion en très peu de mots à la beauté et aux récompenses de la vertu, à la laideur et au châtement du péché, aux consolations d'une bonne confession, à la pensée de l'éternité, au danger d'être appelé à l'improviste au tribunal de Dieu. Cela produisait un grand effet et, pour la majeure partie, les maçons allèrent se confesser. Mais quelques-uns parmi eux montraient clairement, d'après l'expression de leur visage, qu'ils n'appréciaient pas le souvenir de certaines vérités, et, un jour où D. Bosco avait commencé ses récits, un de ceux-là l'interrompit,

en lui disant froidement : — Croyez-Vous que je ne vois pas où veulent en venir vos discours ? Mais Vous ne m'attrapez pas, savez-Vous ! — Le Jeu[ne abbé] Buzzetti, qui était présent, plaignit ce malheureux ! D. Bosco ne répondit pas.

On était vers la fin d'octobre et le Chanoine Laurent Gastaldi, venu de Stresa, faisait une visite très appréciée à Don Bosco ; et il s'entretenait avec lui en parlant longtemps de l'avenir de l'Oratoire, qui lui tenait tant à cœur. C'est pourquoi, lorsqu'il fut de retour au noviciat des Rosminiens, en raison de quelques craintes qui s'étaient éveillées en lui à propos de la légalité de la possession de la maison Pinardi, il écrivait pour se tranquilliser une lettre à D. Bosco. Celui-ci lui répondait ainsi :

Très cher M. le Chanoine,

Voici, envoyée à V[otre] S[eigneurie] Très Ch[ère], la réponse désirée concernant ma position vis-à-vis du Gouvernement. L'endroit étant ma propriété, je crois qu'en toute éventualité un nouveau bâtiment appartient toujours au propriétaire du sol ; toutefois pour enlever même ce doute, j'ai fait en sorte que les offrandes qui m'étaient faites par la charité des particuliers, y compris la Loterie, fussent toutes employées pour la construction de l'église, en réservant une somme retirée d'un petit corps [de bâtiment] d'une maison, vendue il y a quelques années dans ces parages, comme aussi ce que je retire de l'emplacement mis ici en vente, le tout entièrement pour la construction de la maison. Ainsi j'ai reçu des meilleurs avocats l'assurance que le gouvernement ne peut en rien se mêler de cette propriété.

Mais... et une fois D. Bosco mort ? C'est ici que se tenait la difficulté. Vu les circonstances de l'époque, comme on ne pouvait pas autrement garantir que la propriété durerait, j'ai invité M. le Théol[ogien] Borel, le Théol[ogien] Murialdo, D. Cafasso à participer à l'acquisition de ce dont on parle ci-dessus ; puis fut faite une disposition testamentaire à avantage mutuel, de manière

qu'à la mort de l'un [de nous] la propriété passe aux trois survivants, qui certainement sont libres d'associer avec eux un autre individu : bien entendu ainsi il convient de payer le droit de succession pour la part du défunt.

J'ai consulté plusieurs hommes de loi en qui j'ai confiance et je n'ai pas pu avoir d'autre expédient à ce sujet. Par ailleurs, quant à la nouvelle acquisition dont il s'agit, je m'en remets entièrement à ce que dans sa prudence M. l'Ab[bé] Rosmini estimera convenable, en m'offrant à lui, prêt à apporter tous mes efforts, qui sont de faible qualité, pour coopérer en tout ce qui pourrait servir à la gloire de Dieu et à l'avantage des âmes.

En attendant, veuillez offrir mes plus humbles respects à M. l'Ab[bé] Rosmini, susnommé, et, en me recommandant à vos prières, je vous souhaite tout bien venant du Seigneur et me dis

De V[otre] S[eigneurie] Très Ch[ère]

Turin, 24 Nov[embre] 1852.

Très aff[ectionné] ami [et] serviteur
BOSCO J[ean] Pr[être].

P.S. — Tandis que j'écris, madame votre mère travaille dans la salle [de rangement] des affaires pour les nettoyer et les remettre en état : votre visite l'a comblée d'un bonheur de paradis.

Qui lit cette lettre comprend que D. Bosco était rempli de confiance dans la stabilité de sa fondation ; mais il ne peut même pas lui venir l'idée de soupçonner qu'il se trouverait ces jours-là sous le poids d'une épreuve inattendue et bien douloureuse. Le samedi 20 novembre, un morceau du faîte de l'aile, du côté est, du bâtiment en construction, à cause de la rupture d'un échafaudage, s'écroulait de la hauteur du troisième niveau. Trois ouvriers en furent grièvement blessés : un d'entre eux donnait peu d'espoirs de guérison. Grandes avaient été la consternation

et la frayeur de tous ; mais D. Bosco dans l'angoisse de ces moments, en levant dans sa résignation les yeux au ciel, avait prononcé les mots qu'il avait toujours sur les lèvres : — Que soit faite la volonté de Dieu ! Tout comme Dieu veut ! — Toutefois sa douleur était d'autant plus vive qu'il aimait ses ouvriers.

Lui, cependant, à qui tout sacrifice était rendu léger par l'espoir de voir l'achèvement de cette construction en vue spécialement de servir pour les cours du soir aux apprentis, sans s'effrayer à cause du grave préjudice qu'il avait subi, il commandait qu'on relevât avec promptitude ce morceau de mur qui était tombé.

Mais malheureusement une perte plus grave lui était réservée, ainsi qu'aux personnes charitables qui au nom de Dieu lui offraient leur aide.

La construction en était au toit. Déjà les poutres étaient mis en place, les liteaux cloués, les tuiles amoncelées sur le sommet pour y être disposées avec ordre ; lorsqu'une averse violente et prolongée fit interrompre tous les travaux. Et là ce ne fut pas tout : car la pluie tomba à torrents pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, et l'eau, en s'écoulant et en suintant des poutres et des liteaux, rongea et entraîna avec elle le mortier frais et peut-être même mauvais, en laissant les murailles dans l'état d'un monceau de briques et de pierres sans ciment et sans liaison.

La soirée du 1^{er} décembre était déjà avancée, et plusieurs centaines de jeunes gens de la ville se trouvaient rassemblés à l'Oratoire pour les cours du soir. Sortis de leurs classes respectives vers neuf heures, avant de se rendre chez eux, ils avaient l'habitude de s'attarder encore avec les internes pendant quelque temps, en s'amusant et en s'ébattant dans les pièces du nouveau bâtiment. Il est vrai que D. Bosco, puisque tout était trempé par la pluie, leur avait interdit d'y aller, car, il le craignait, ils pourraient glisser et se faire du mal ; mais ce soir-là les étourdis ne se rappelèrent plus : ils grimpèrent, ils coururent, montant et descendant par les échelles des maçons, çà et là sur

les échafaudages, tandis que beaucoup jouaient au rez-de-chaussée, entre des planches et des poutres détrempées.

Les élèves externes avaient regagné la ville ; D. Bosco ainsi que ses jeunes étaient profondément plongés dans le premier sommeil ; lorsque, peu après onze heures, un horrible fracas, qui à tout instant devient plus intense et [plus] bruyant, vient tout à coup les réveiller. Le crépitement avait fait trembler l'ancienne maison attenante à celle qui était en construction et dont une partie du mur situé au sud s'effondrait et chavirait à terre. Ce fut une terrible catastrophe ; mais, à l'heure fixée pour le désastre, commença à briller la miséricorde du Seigneur envers tous. Si jamais le chavirement s'était produit deux heures avant, qui sait le nombre des victimes qu'il aurait faites. Mais le bon Dieu veillait sur le sort de D. Bosco et de ses jeunes gens.

A ce moment-là la mère de D. Bosco était sur le point d'aller prendre du repos, et, rapidement, elle sortit en pleurant de sa petite chambre. Elle craignait, et non sans raison, que son fils ne fût resté enseveli sous les ruines et elle criait avec toute la voix qu'elle pouvait donner : — D. Bosco, D. Bosco, lève-toi, sors, sauve-toi ! — Elle courut à la porte de la chambre, appela, mais elle n'entendait pas de réponse ; elle poussa la porte, mais celle-ci ne s'ouvrait pas. Entre-temps elle vit qu'une grosse pierre avait, en tombant, heurté un angle de cette chambre et, en cassant les tuiles, elle y avait pratiqué un trou par lequel la pluie entraît. Alors à toute vitesse elle descendit l'escalier qui conduisait à la cuisine pour prendre une autre clef et tenter l'ouverture de cette porte.

Le jeu[ne abbé] Rua, réveillé alors par le fracas et ayant entendu cette voix qui criait désespérément, ne sut pas tout de suite discerner d'où elle venait et de qui elle était ; mais, lorsqu'il la reconnut pour [être] celle de Maman Marguerite, craignant que quelqu'un ne fût tombé en se blessant gravement, il s'habilla et alla à sa rencontre.

Pendant ce temps-là les jeunes, remplis de peur, sautè-

rent du lit, qui en caleçon, qui en chemise, et dans la pleine confusion, ignorant encore ce qui était arrivé, chacun s'était enveloppé au mieux dans les couvertures et les draps ; et ils étaient sortis des pauvres dortoirs [et les voilà] au rez-de-chaussée sans savoir où [aller]. Les uns courent vers la porte de la clôture pour s'enfuir, les autres dans l'église pour trouver un refuge au pied des autels ; d'autres se blottissent auprès des arbres voisins, d'autres enfin restent au milieu de la cour. C'était un spectacle qui portait à la pitié de voir, dans la lugubre horreur de la nuit, au bruit sourd de la pluie qui tombait à verse, cinquante jeunes courir çà et là. C'était à qui sanglotait d'un côté, à qui hurlait de l'autre, à qui se heurtait du genou à un banc, à qui butait contre une racine d'arbre et faisait une chute, à qui par ici tombait et se barbouillait dans la boue, à qui par là s'enfonçait dans un fossé. Entre-temps ils s'étaient bien vite rendu compte de la cause de ce bruit, car des poutres, des tuiles et des matériaux encombraient le terrain.

Et D. Bosco ? Tandis que tous les jeunes appelaient, et attendaient maman Marguerite qui, ayant pris les clefs, remontait l'escalier, voici que se fait entendre le son connu d'une petite sonnette, et ensuite peu de temps après, apparaît une lampe au fond de la galerie. C'était D. Bosco qui tranquillement, tranquillement, sortait de sa chambre et descendait visiter les ruines. Dans un demi-sommeil, ayant entendu confusément le premier crépitement, il s'était mis en position d'écoute et voici que retentit un autre grand coup. Il pensait : [—] Qu'en cette saison il tonne encore ! — Mais ne voyant pas l'éclair, il comprit son danger, ayant une chambre qui le rendait le plus proche de la nouvelle construction. Sorti de son lit, il n'avait pas cependant réussi à s'orienter et ne trouvait pas la porte pour sortir et les allumettes pour allumer la lampe.

Dès qu'il fit son apparition, de tous côtés, les jeunes criaient : — D. Bosco ! Oh, D. Bosco ! D. Bosco est sauvé ! — Et, sans se soucier de la boue et des obstacles, ils coururent à sa

rencontre. Ils l'entourèrent ; l'un d'eux lui disait : — Eh bien, D. Bosco, n'avez-Vous pas entendu le chavirement des murs et les cris de votre mère ? — Un autre : — D. Bosco, avez-Vous beaucoup souffert ? Vous êtes-Vous fait mal ? — Un troisième : — Comment se fait-il que Vous n'êtes pas sorti aussitôt ? — Un quatrième : — Voyez comme nous avons les pieds et les jambes drôlement arrangés. — Et chacun venait à l'envi lui raconter son adresse, les jeux gymniques et les sauts périlleux de cette nuit. Et à tous D. Bosco, sans se troubler le moins du monde et avec ce calme qui est le propre uniquement des vrais serviteurs de Dieu et des hommes de la paix, comme on les appelle, prêtait attention et adressait en réponse des paroles consolantes. Il avait demandé en premier lieu s'il était arrivé quelque malheur aux personnes ; mais ayant entendu [répondre] qu'aucun sinistre, en dehors de la chute du bâtiment, n'avait troublé les enfants de l'Oratoire, il se mit tout joyeux à plaisanter, en les taquinant pour le grotesque de leurs silhouettes, en riant à propos de la peur de l'un, à propos de l'habillement improvisé de l'autre, et enfin en les invitant à faire une partie en courant dans la cour pour [jouer à] s'attraper. Son esprit calme aida énormément à rasséréner les jeunes au milieu de ce grand effarement. Ensuite il les conduisait dans la salle à manger et il leur racontait comment l'Oratoire avait déjà enduré des persécutions, des déménagements forcés, et comment toutefois il en était à chaque fois sorti florissant et grandissant. C'est pourquoi il les incitait tous à garder inébranlable leur confiance dans la Divine Providence. — Allons donc, leur disait-il, à présent que nous avons reçu une grâce aussi remarquable, que nous sommes tous indemnes, récitons les litanies. — A cette invitation tous se mirent à genoux, en récitant avec lui les litanies, en action de grâces au Seigneur qui n'avait pas permis que quelqu'un, même un seul, fût écrasé sous les ruines.

Mais D. Bosco en cet instant pensait sérieusement : — Et à présent où aller ? Que faire ? — La nuit était noire, il pleuvait sans cesse, il faisait froid. Depuis quelque temps, cependant, on

n'entendait plus de bruits sinistres. — Donc, continua à réfléchir Don Bosco : ce qui s'est déplacé, désormais a fini de tomber. Du côté de la maison où l'on dort n'apparaissent pas de dégâts importants.

Une demi-heure s'était déjà écoulée après minuit, et Don Bosco, voulant que chacun prît le repos nécessaire, dit aux jeunes : — Il est temps que vous alliez tranquillement dormir. Soyez sûrs qu'il ne vous arrivera aucun malheur. Enlevez donc vos lits de cette chambre exposée au danger, et avec toute la précaution possible portez-les pour une part dans la sacristie et pour une part ici dans le réfectoire. — Sitôt dit, sitôt fait. En un clin d'œil, tous disparaissent et volent pour charger chacun sur son dos, le petit lit personnel. Qui aurait vu avec combien de facilité et de promptitude les apprentis transportaient leurs bagages, aurait cru qu'ils étaient autant de bersagliers, tant ils se montraient dégourdis. En moins d'un quart d'heure vingt lits furent disposés à l'endroit qui leur était provisoirement affecté.

Maman Marguerite faisait preuve d'un courage viril digne de grands éloges. Elle était attentive à ce que personne ne s'approchât de l'endroit du danger, distribuait les jeunes les uns dans une chambre et les autres dans une autre, et veillait jusqu'à l'aube, en passant intrépide d'un endroit à l'autre comme un général sur un champ de bataille. L'on voyait en elle une vraie mère à qui l'amour avait enlevé toute préoccupation pour elle-même et donné uniquement le zèle empressé pour ses enfants. D. Bosco, quant à lui aussi, se montra le fils bien digne d'une telle mère ; car pour assurer leur vie il exposa plusieurs fois la sienne à un grand danger, en allant constater s'il y avait la menace de nouveaux écroulements. Et il fallut que la tendre, non moins que courageuse, Marguerite l'en éloignât comme de force et le contraignît à rentrer dans la maison.

D. Bosco revint là où les jeunes finissaient de mettre en ordre les dortoirs ; chacun fouillait les poches de ses vêtements en craignant d'avoir dans cette précipitation perdu quelque chose.

Pendant ce temps-là un fait vécu plaisant survint qui provoqua leur hilarité. Parmi les pensionnaires, il y en avait un, tailleur de son métier, se nommant Innocent Brunengo ; il était estropié au niveau des jambes, déjà à moitié chauve à cause d'une maladie et muni d'une perruque, mais d'humeur gaie et très facétieux. Au plus fort du danger, comme les autres il avait bondi du lit à la hâte, oubliant sous le traversin le petit pain du petit déjeuner qu'on distribuait à chacun le soir pour le matin ; car plusieurs jeunes devaient avant l'aube se trouver chez les patrons en ville. Et alors, pendant qu'il enlevait son matelas, le petit pain, sans qu'il s'en aperçût, était tombé par terre. Affligé à cause de cet oubli, il ne se préoccupe ni de lui-même ni des conseils de qui essaie de le dissuader ; mais envers et contre tous il retourne dans la chambre abandonnée, trouve le cher petit pain, le saisit et s'en va aussi vite que le peut un boiteux. Et le voilà qui arrive tout joyeux là où étaient ses compagnons et qui s'écrie de tout son cœur : — Fichtre ! mon petit déjeuner est sauvé ! Don Bosco, Don Bosco, mon petit déjeuner est sauvé ! — Et ainsi il force ses compagnons, à ce moment-là et par la suite, à rire de très bon cœur. Tant qu'il vécut, le premier salut qu'ils lui donnaient en le rencontrant était : *Il est sauvé, il est sauvé !* et aimablement on plaisantait sur l'héroïque prouesse accomplie par lui cette nuit-là par amour d'un petit pain.

En attendant, D. Bosco, car une heure du 2 décembre s'était déjà écoulée, exhorta les jeunes à se coucher, et, ayant fait une courte prière, lui le premier se retira dans sa chambre qui était la plus exposée au danger. Tous les autres peu à peu l'imitèrent, à l'exception de quelques-uns qui se retirèrent dans l'église pour prier, et étendus sur leurs petits lits, ils essayèrent de reprendre le sommeil.

Mais phénomène singulier ! Dans les pièces de l'étage supérieur trois jeunes abbés, Viale, Reviglio et Vacchetta Etienne, qui plus tard s'inscrivit chez les Oblats de Marie, n'avaient rien entendu d'un si grand remue-ménage et étaient en train de dormir très paisiblement. Le Jeu[ne abbé] Rua Michel, après avoir

aidé D. Bosco à rétablir l'ordre, montait à sa petite chambre avec deux autres. Le Jeu[ne abbé] Vacchetta, en décrivant en détail ce fait dans une de ses lettres, que nous possédons, envoyée au Jeu[ne abbé] Bellia dans le vénérable Séminaire de Chieri en date du 25 décembre 1852, racontait :

« Entraient dans ma chambre les jeunes abbés Danussi, Buzzetti et Rua, qui, par leur rire immodéré, parce que je ne m'étais pas réveillé, perturbèrent mon sommeil. Je demandai alors si le lever était déjà sonné et je m'étonnais de ne pas en avoir entendu le tintement prolongé. Mais Danussi, éclatant en des rires plus forts, [dit] : — Eh ! n'as-tu pas entendu s'effondrer la nouvelle maison ? — Non, non, répondis-je : je suis cependant très content, parce que l'entrepreneur la construira de nouveau, de fond en comble. [La] Providence, [la] Providence est [derrière] cet événement. Le Seigneur veut que l'Oratoire soit fondé non sur le sable, mais sur de solides fondations. Il a fait tomber, ou mieux, il a permis qu'à cause de la chaux, en elle-même déjà peu tenace, chavirât à terre le bâtiment, et il a très bien fait. Il voyait que D. Bosco est trop bon et que peut-être déjà on arrangeait les choses au détriment de l'Oratoire, et donc il a ainsi sagement agi. Providence, Providence ! — Cela dit, on imposa le silence et on se tut.

» Les jeunes s'étaient couchés pour reposer ; mais, les pauvres, quel repos ils ont pu prendre, tu pourras facilement l'imaginer d'après ceci : le matin tous racontaient les bruits continuels produits par la chute tantôt de briques ou de pierres et tantôt de poutres ou de planches qui étaient restées suspendues dans les points hauts.

» Après la sonnerie de cinq heures, tandis que la majorité des jeunes était déjà dans la cour en train d'observer les ruines et que la minorité était encore assoupie dans le sommeil, on entendit s'effondrer vers cinq heures et demie la partie située au nord qui, en heurtant celle du centre, de hauteur plus élevée, fit

chavirer aussi celle-ci avec un bruit quadruple du premier, avec une telle secousse qu'elle fit trembler la maison attenante pendant quelques secondes. Ceux qui, assommés par le sommeil, se trouvaient encore au lit, se levèrent d'un bond et, s'étant habillés en toute hâte, descendirent en apportant un accroissement numérique et de la compagnie à tous les curieux ».

Mais D. Bosco, en se remettant entre les mains de Dieu, calme et impassible, alors qu'il était déjà descendu dans l'église, fit regrouper les jeunes et, en les invitant de nouveau à remercier le Seigneur de les avoir protégés aussi miraculeusement, il célébra la Messe. Sorti ensuite de l'église au milieu de tous les élèves rassemblés, il souriait en s'écriant : — C'est le diable qui m'a joué ce tour : il ne veut pas que j'agrandisse l'Institution et que j'accueille de nouveaux jeunes ; mais nous le ferons malgré lui. — Et puis il répéta : — Le démon a voulu nous donner un coup de pied ; mais soyez tranquilles, le Seigneur est plus fort que lui, et le démon ne réussira pas à empêcher son œuvre.

Peu de temps après, la cour fut pleine de personnes, accourues poussées par la curiosité de voir le bâtiment en ruine. Et voici que dans une voiture accourt le maire avec deux ingénieurs municipaux : il se mit à réconforter D. Bosco, en lui assurant que l'Oratoire ne subirait pas de préjudice à cause de ce malheur. Aussitôt les deux ingénieurs commencèrent une inspection sur la nature et sur la cause du désastre. La nouvelle construction, comme nous l'avons dit, touchait le bâtiment habité, bas et ancien, et à plusieurs mètres au-dessus de la chambre de D. Bosco se trouvait, menaçant, un long et gros pilier de la construction qui s'écroulait : dans l'éboulement, déplacé de sa base, il pendait de façon effroyable au-dessus de la pauvre mesure. Le Chev[alier] Gabbetti, un des ingénieurs, ayant examiné attentivement ce pilier, demanda, en se mordant les lèvres, à D. Bosco : — Qui cette nuit dormait en cet emplacement ? — J'y dormais, répondit D. Bosco, et aussi une trentaine de mes jeunes gens. — Alors cet expert prit D. Bosco par le bras et dit : — Allez donc avec vos jeunes remercier

Notre-Dame, car il y a bien de quoi. Ce pilier tient là en contradiction avec tous les principes du métier, et, s'il était tombé, il vous aurait écrasés, Vous et les jeunes, dans votre lit. Moi, je mets au défi tous les ingénieurs du monde de faire tenir debout une tour avec une telle inclinaison. C'est un vrai miracle ! — On donna aussitôt l'ordre de le démolir ; mais comment le faire sans risquer la vie des ouvriers ? Avec les précautions nécessaires, les maçons le lièrent avec de grosses cordes, l'assujettirent comme il fallait, et ensuite, montés sur les échafaudages, ils le détruisirent un peu à la fois, libérant de la plus grande ruine la pauvre mesure.

Comme autre beau trait de la protection visible du ciel, il y eut ceci. Il était 8 heures. De la nouvelle maison il restait toutefois debout une partie du mur donnant vers le sud sur la cour, avec les arcs des arcades encore intactes. Or, pendant qu'avec la commission municipale D. Bosco et plusieurs jeunes, parmi lesquels Cagliari, Turchi, Tomatis, Arnaud, se tenaient comme stupéfaits en regardant et en déplorant cette immense ruine, l'un d'eux, voyant bouger les piliers, pousse un cri en disant : Fuyez ! Tous en un éclair s'éloignent au milieu de la cour : à peine y sont-ils arrivés, le mur s'écroule avec un fracas épouvantable, en jetant des poutres, des pierres et des briques à plusieurs mètres de distance. Il est facile d'imaginer dans quel état chacun se trouvait devant ce spectacle. Tous sans un mot et D. Bosco pendant un instant effaré et le visage pâle. Au tremblement du sol comme pour une secousse sismique, une nouvelle foule venue de la ville accourut de tous côtés, et les gens entouraient D. Bosco en déplorant ce malheur. Mais lui, ayant déjà repris son calme et souriant, disait à monsieur Duina : — Nous avons joué au jeu des briques ! — faisant allusion au divertissement des gosses qui dressent, l'une à côté de l'autre, des briques sur une file et, si on touche la première, elles tombent toutes.

L'impression qu'un si grand désastre laissa chez les pensionnaires fut telle que durant plusieurs mois un petit bruit,

comme [celui] du passage d'un chariot ou [celui] du renversement d'une manne de pierres et autres choses semblables, les bouleversait profondément, les faisait trembler et devenir pâles comme la mort. Mais D. Bosco était toujours prêt à s'adapter avec la plus profonde soumission à toutes les volontés du Seigneur : à ce moment-là comme en des centaines et des centaines d'autres circonstances douloureuses, on ne l'entendit pas prononcer un mot de plainte, et on ne le vit pas se montrer triste et mélancolique, ni anxieux et peureux, mais avec son visage hilare et sa douce parole il encourageait les élèves. Il dit en public : — *Sicut Domino placuit ; sit nomen Domini benedictum* [C'est ainsi qu'il a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni]. Recevons de sa main tout ce qui nous arrive et je vous assure que le Seigneur tiendra en grande estime notre résignation. — Et il répétait : — Oui, nous devons vraiment remercier le Seigneur et la Bienheureuse Vierge de ce qu'au milieu des tristes événements qui accablent l'humanité, il y a toujours la main bienfaisante et providentielle de Dieu qui adoucit nos malheurs. — Il disait, et aussi à lui-même : [—] Que rien ne te trouble : qui a Dieu, a tout. Le Seigneur est le maître de maison ; je suis l'humble serviteur. Ce qui plaît au maître doit plaire à moi aussi.

Une lettre qu'il écrivit au Curé de Capriglio rend témoignage de la sainte paix qui régnait dans son âme.

Très ch[er] M. le Curé,

J'ai déjà parlé avec M. le Chev[alier] Curtine, 1^{er} Officier dans la Sainte Religion [= Ordre] des S[aint]s Maurice et L[azare], et j'ai appris qu'il est très favorable envers Vous : faites l'*innocent* et, sans me nommer, écrivez une nouvelle lettre au Chevalier susdit et une autre à M. le Chev[alier] Cibrario et j'espère quelque bon résultat : *repetita iuvant* [il est utile de répéter].

J'ai ici une classe de grec et j'ai besoin de quelques livres, traitant de cette matière, qui sont chez moi aux *Becchi*.

Vous me rendriez un grand service si Vous alliez, ou bien si Vous envoyiez quelqu'un, p[ar] e[xemple] D. Duino trier pour moi ces livres et me les expédier au plus vite et cela pour ne

pas dépenser quelques centimes à en acheter d'autres. J'ai eu un malheur : la maison, qui était en construction, s'écroula presque entièrement, alors qu'elle était déjà presque toute couverte : seulement trois [personnes] reçurent de graves lésions, aucun mort, mais une frayeur, une consternation à faire aller le pauvre Don Bosco dans l'autre monde.

Sic Domino placuit [C'est ainsi qu'il a plu au Seigneur].

Aimez-moi dans le Seigneur, saluez votre excellent M. le Vicaire et si je suis utile à quelque chose donnez-moi des ordres et Vous me trouverez

De V[otre] S[eigneurie] Très Ch[ère]

Turin, 6 Décembre 1852.

Ami très aff[ectionné]

BOSCO J[ean] Pr[être].

En attendant, la chute de la maison, outre les dégâts matériels, causait plusieurs autres désagréments. La saison avancée ne permettait plus, nous ne dirons pas, de terminer, mais même pas de recommencer les travaux. Avec difficulté on pouvait couvrir et réparer le côté est, non encore fini, qui restait debout. Comment donc faire face au manque de locaux ? La charité est ingénieuse, et telle était celle de D. Bosco. Après qu'on eut redonné de la solidité aux murs de l'ancienne Chapelle, celle-ci fut transformée en dortoir ; et l'on transféra, avec les précautions voulues et de pieuses attentions, les cours fonctionnant sur la journée, ainsi que les cours du soir, dans la nouvelle église, qui, par conséquent, les dimanches et les jours de fête et tous les matins, servait pour le culte divin et pour les pratiques religieuses et, l'après-midi au cours de la semaine se convertissait en collège et en salle d'exercices littéraires.

On établit donc une classe dans l'emplacement de la chorale, une deuxième dans le chœur, une troisième et une quatrième dans les deux chapelles des autels latéraux, et d'autres dans la nef de l'église. Tout cela formait un ensemble embrouillé et confus, mais d'un aspect si romantique et singulier que tous les jeunes

y accouraient avec un véritable enthousiasme. Et pour sûr l'air ambiant n'était pas chaud. Mais D. Bosco eut toujours ceci pour objectif : se montrer content dans toutes les contrariétés, et en celles-ci trouver le côté plaisant ; en prescrivant quelques modifications dans l'organisation de la maison, le faire avec un certain air de joie qui fût la preuve du grand avantage qui serait à même de provenir de cette mesure. Avec ce système tous les jeunes accueillaient toujours avec la meilleure volonté du monde n'importe quel changement qui apparût nécessaire, fût-il même étrange et incommode.

Eux-mêmes, sans savoir pourquoi, en suivant son exemple, se sentaient poussés, du fait d'une habitude constante, à trouver une raison de rire même dans leurs malheurs personnels. En effet, une fois passées la frayeur et la peine produites par ce désastre, Charles Tomatis, dont l'esprit avait des facilités et se montrait facétieux, composa une poésie en piémontais : récitée de nombreuses fois, même au théâtre, elle faisait rire à gorge déployée.

Ces vers célèbres furent publiés dans le *Bulletin Salésien*. Nous les reportons ici, mais traduits [en italien] par notre confrère le Docteur D. J[ean]-Bapt[iste] Francesia, pour qu'ils soient compris même par qui ne connaît pas le dialecte du Piémont.

J'étais là à rêver, et il me semblait voir,
 Posée toute fumante au milieu du tranchoir,
 Une polenta qui, belle, pouvait me faire
 Rire avec grand plaisir, l'âme remplie de joie ;
 Quand la maman soudain, d'une dolente voix,
 Crie : Oh, la maison tombe ! Aïe, quelle atroce affaire !
 Je m'éveille, étourdi dans ma tête si tendre
 Par un crépitement qui fort se fit entendre ;
 Et, l'esprit pas encor bien réveillé, j'approche
 Pour chercher mes habits : au lieu de mon chapeau
 Je prends la perruque du tailleur Brunengo ;
 En me pressant ainsi je sauve ma caboche.
 Sorti, je cherche en vain dans le ciel une à une
 Les étoiles, la belle et lumineuse lune,

C'est qu'au contraire il pleut avec violence, à seaux ;
 Je trouve Don Bosco pris d'un zèle de père
 Pour chercher, pour compter tous ses fils, il l'espère,
 Par miracle sauvés des dangers des travaux.
 Dans l'église il nous rassemble, et puis nous exhorte
 A compter sur l'aide que le Ciel nous apporte ;
 En l'entendant, chacun bientôt se reconforte,
 Et ne doute plus de la vie : la peur est morte ;
 Alors résonne un coup à l'oreille voisine
 Comme si le monde s'en allait à sa ruine.
 Qu'est-ce que c'est ? criâmes-nous pris de terreur,
 Nous regardant l'un l'autre assaillis par l'horreur :
 Serions-nous ensevelis durant cette nuit ?
 Une poutre, puis une autre avec un grand bruit,
 Tout comme la paille est emportée par le vent,
 Avec le mur étaient tombées à ce moment.
 Et, peu de jours avant, j'avais placé mon lit
 Là où je m'endormais pour des rêves jolis ;
 Que serait-il advenu de moi, pauvre sot,
 De ma palette comme aussi de mes pinceaux ?
 Je serais allé près de nos pères anciens,
 Et n'aurais plus à risquer ma vie pour des riens.
 Qu'en dis-tu, Gastini, et, toi donc, Buzzetti ?
 A vous que semble-t-il de ce grave péril ?
 Mon âme tremble si je pense à Rocchietti ;
 Mais elle rit à voir Reviglio : que fait-il
 A prier ou crier vivement attendri,
 Gardant sur la tête un bonnet de nuit flétri ?
 Et Arnaud le gantier, et Battista très roux,
 C'est celui dont Poil-de-Carotte est le surnom,
 Et Marchisio, et bien d'autres, un bataillon,
 Etaient blancs, livides, blêmes sur les deux joues.
 De cette nuit, il est bien digne que l'histoire
 Dans une belle page ait gardé la mémoire.
 A l'aube cependant s'écroulait en son tout
 Dans un fracas d'horreur le grand centre d'accueil
 Qu'élevait le bon Père ; en un climat de deuil
 Il nous dit (de ses mots, je me souviens partout)
 Avec le calme doux d'une âme et d'un cœur sûrs :
 Oui, un jour, surgiront à nouveau tous ces murs !

CHAPITRE XLV

Machinations contre le Pape — Une grâce de Marie Consolatrice — Un Pasteur Protestant confondu par Don Bosco — Projet des Lectures Catholiques — Mgr Frasoni et Mgr Moreno — Secrets de D. Bosco pour trouver le temps de faire tant de travaux — A Oropa : humilité — Lettre de l'Évêque d'Ivrea à D. Bosco et consultations pour commencer les Lectures Catholiques — Deux Rescrits du Pape à D. Bosco.

Sans cesse de nouvelles machinations et sans cesse la guerre contre l'Église. Le 4 novembre le Comte Camille Benso de Cavour était nommé président du Ministère. En août il était allé à Londres tenir conseil avec les Lords Palmerston, Russel [= Russell] et Gladstone, au sujet desquels il est difficile de dire qui plus qu'eux haïssait l'Église Romaine, ou aidait par tous les moyens la révolution ; et, de passage à Paris, il s'entretenait longuement avec le Président de la République Louis Bonaparte et se mettait d'accord sur l'Unité de l'Italie et sur la Question Romaine. Les membres de sectes d'Europe le poussaient à déclarer au Pape une guerre de religion, et le 1^{er} [sic] décembre Bonaparte sous le nom de Napoléon III était proclamé empereur.

Entre-temps, dans le Piémont, on avait continué la lutte contre les droits de Dieu ; et le 5 juillet les députés avaient approuvé la loi sur le mariage civil par 94 voix contre 34.

Des pétitions au Parlement, signées par d'innombrables citoyens, demandaient que cette loi ne fût pas mise en vigueur ; et le Gouvernement avait essayé de les interdire, en accusant le clergé d'employer des moyens frauduleux, des artifices, des violences pour tromper le peuple sur les intentions du législateur. Dans le diocèse d'Ivrea, trois curés remplis de zèle furent mis en prison. Quelques messieurs, pour avoir publié des brochures qui démontraient que cette loi était hostile au Catholicisme, furent poursuivis en justice et destitués de leurs charges. Le Pape avait écrit au Roi en lui réaffirmant solennellement la doctrine catholique sur le mariage et les Evêques de la Province Piémontaise avaient protesté, en annonçant les peines canoniques fulminées contre ceux qui oseraient contracter un mariage civil ; et pourtant au Sénat on ouvrit la discussion. Mais la Vierge Consolatrice ne permit pas à ce moment-là un pareil scandale. Le 20 décembre, bien que Camille Cavour eût parlé avec chaleur en faveur de la loi, le Sénat par 39 voix contre 28 en repoussait le premier article, et le 22 un décret royal retirait le sinistre projet. Et les habitants de la ville, selon la promesse faite, remercièrent Marie par la construction de la façade au Sanctuaire Notre-Dame de Consolation, grâce aux offrandes qui dépassaient 60 000 liras.

Dans le même temps les protestants continuaient leur propagande et plusieurs fois ils avaient cherché à entrer en discussion avec D. Bosco.

« En 1852, raconta D. Bosco, vint à l'Oratoire un protestant fameux, et, après quelques mots, il me tendit un livre en disant à plusieurs reprises : — Voici un bon livre qui fait toucher du doigt les infamies de l'Eglise Romaine. — Et il me présentait un livre de Trivier, où il y a de loin plus de mensonges et de calomnies que de mots. Je lui demandai de m'indiquer quelques-unes de ces infamies et il me donna comme réponse : — N'est-ce pas une infamie que le Pape se fasse adorer en tant que Dieu et plus que Dieu ? N'est-ce pas une infamie digne des païens d'adorer les saints et les images, com-

me tout autant de dieux ? N'est-ce pas une infamie d'interdire la lecture de l'Évangile ?

Devant de telles accusations je le priai calmement de me rechercher dans le livre, qu'il avait entre les mains, un seul décret de Papes, d'Évêques, de Conciles ou de Saints Pères [de l'Église] dans lequel on trouverait une *seule expression* qui commandât une des trois choses indiquées par lui. En effet, qui accuse doit fournir les preuves de ce qu'il affirme.

L'autre tourne et retourne des pages et des feuilles, parcourt des paragraphes et des chapitres ; mais comme il ne pouvait pas trouver ce que je demandais, il me dit : — Je reviendrai et je serai muni de textes et de raisons à même de vous satisfaire.

— Allez, répliquai-je, lisez à votre aise tous les livres du monde, les manuscrits ou les imprimés que vous voulez ; et si vous savez me prouver ce que vous m'affirmez, je vous donnerai entièrement raison, autrement...

— Quoi autrement ?...

— Autrement, j'aurai, moi, plus que pleinement raison d'affirmer que les protestants sont des calomnieurs.

Le pasteur s'éloigna, je l'attendais, mais il n'est plus revenu ».

Mais D. Bosco ne se contentait pas seulement de discussions. Il considérait le poids des injustices, des calomnies et des erreurs avec lesquelles dans l'esprit [des gens] du peuple, à travers l'action des politicards, des membres de sectes et des Vaudois, on faussait l'idée de l'Église de Jésus Christ, de ses droits, de sa doctrine ; il méditait de nouvelles entreprises, bien plus grandes que celles qu'il avait commencées, au moyen desquelles peu à peu il ferait, avec son génie bienfaisant, que le monde serait dans l'étonnement et recevrait la lumière.

« La route des justes est comme la lumière de l'aube dont l'éclat grandit jusqu'au plein jour » (1). Depuis l'année 1850

(1) Pr 4,18.

D. Bosco s'était proposé d'élever une digue contre l'irruption de la presse hérétique, en publiant une collection de petits livres destinés aux gens du peuple sous le titre de *Lectures Catholiques*. L'inspiration de les fonder fut tout à fait sienne. Mais, puisqu'il n'entreprenait rien sans recourir à Dieu, [sans] demander et écouter l'avis de personnes autorisées, et [sans] peser longuement le pour et le contre, il avait été plutôt lent à se déterminer. Mais cette année la décision était prise et aucun obstacle ne serait capable de l'en détourner. Toujours dévoué et respectueux envers son Archevêque, ayant rédigé un programme d'abonnement, il l'avait personnellement soumis à Mgr Louis Fransoni [qui était] à Lyon, et le remarquable Prélat non seulement approuvait, mais louait hautement cette idée opportune. La Direction des *Lectures Catholiques* aurait son siège à Turin.

Cependant D. Bosco ne pouvait pas tout seul faire face aux engagements d'une telle entreprise : il fallait joindre à la sienne, en raison de la coopération nécessaire, beaucoup d'autres volontés de personnes qui lui étaient égales et qui parfois supporterait peut-être à contrecœur sa suprématie, et sa réputation accrue à leurs dépens. C'est pourquoi en quelques circonstances il réussissait à vaincre certaines réticences en restant lui-même dans l'ombre et en faisant une proposition, non comme venant de lui, mais comme suggérée par un autre. Parfois il savait peu à peu glisser avec adresse ses propres idées, et les raisons qui les soutenaient, dans l'esprit de personnes riches ou de grande autorité et [de grande] influence, de manière que [ces personnes] les prissent comme étant les leurs, dans la conviction d'avoir la gloire et le mérite de ce projet, et ensuite, en tant que personnelles, elles les soutenaient avec cœur et ardeur. C'étaient là des sacrifices d'humilité, mais largement récompensés, en raison de la gloire qui en ressortait pour le Seigneur.

D. Bosco avait donc déjà discuté avec Mgr Moreno, Evêque d'Ivrea, le projet de cette publication qu'il avait envisagée, en le priant de la soutenir de son autorité, et le plan à

mettre à exécution avait été décidé, car avec les *Lectures Catholiques* on voulait descendre en plein champ de bataille contre le Protestantisme. Mgr Moreno approuvait avec enthousiasme, et prenait sous sa protection l'exécution du projet et D. Bosco l'eut ainsi comme allié très puissant et très zélé.

C'est une nouvelle activité à assumer sans relâche que donnait à D. Bosco la fondation de cette bibliothèque ; et sa foi lui faisait passer les nuits entières à écrire des livres de religion et d'instruction pour les [gens du] peuple sur les doctrines catholiques les plus attaquées par les protestants, en démasquant l'erreur au moyen d'arguments accessibles aux personnes plus ignorantes.

On demandera comment D. Bosco trouvait tellement de temps et réussissait dans tant d'affaires, qui font rester pantois devant leur nombre. C'était là, répondrons-nous, son secret qu'il avait appris au Convitto [Ecclesiastico] à l'école de D. Cafasso. D. Bosco, en écrivant au sujet de D. Cafasso dans l'un de ses souvenirs, se dépeint lui-même sans le vouloir :

« Le premier secret était la constante tranquillité. Le mot de S[ainte] Thérèse lui était familier : — Que rien ne te trouble ! — C'est pourquoi, avec la douceur propre aux âmes saintes, il démêlait avec énergie toute affaire, même si elle traînait en longueur ou était difficile et semée parfois de difficultés chargées d'épines ; mais cela sans s'inquiéter, sans l'apport, dû à la multitude ou au poids des choses, du moindre trouble à cette âme noble et vraiment grande. Cette merveilleuse tranquillité faisait qu'il pouvait traiter des affaires nombreuses et variées sans inquiétudes et sans préjudice des facultés intellectuelles.

» Le deuxième secret était la grande pratique des affaires, acquise avec sa patience, jointe à une grande confiance en Dieu. Sa prudence, son expérience, la longue étude du cœur humain lui avaient rendu familières les questions les plus élevées. Les doutes, les difficultés, les demandes les plus compliquées s'éva-

nouissaient devant lui. Pour comprendre une demande qui lui était faite, il lui suffisait d'en entendre l'énoncé ; puis ayant élevé pendant un instant son cœur vers Dieu, il répondait avec une promptitude et une justesse telles qu'une longue réflexion n'aurait pas fait prononcer un meilleur verdict.

» Le troisième secret pour faire beaucoup de choses était l'exacte et constante occupation du temps. Dans l'espace de plus de trente ans que je le connus, je ne me rappelle pas l'avoir vu passer un instant où on pouvait le dire oisif. Ayant terminé une affaire, aussitôt il en entreprenait une autre. Il ne prenait jamais un moment de récréation, jamais un passe-temps pour détendre son esprit, pas une facétie, ou un mot inutile. Dans le seul but de donner un délassement à ses étudiants du Convitto, il assistait parfois à leurs divertissements, et c'était pour lui un devoir.

» L'unique véritable soulagement était pour lui le changement d'occupation lorsqu'il n'en pouvait plus de fatigue. Quand il était fatigué de prêcher il allait prier, quand il était fatigué d'écrire il allait rendre visite aux malades ou allait confesser dans les prisons ou ailleurs.

» Le quatrième secret était la tempérance, que nous appellerons mieux sa sévère pénitence. Dès sa jeunesse, il fut toujours sobre dans le manger et dans le boire, si bien qu'après [avoir pris de] la nourriture il était en mesure d'entreprendre n'importe quelle occupation scientifique ou littéraire. Quelquefois il lui fut dit de prendre un peu soin de sa santé, mais il répondait : — Notre repos sera au paradis ! O paradis ! O paradis ! Qui pense à toi en ce monde ne souffre plus de fatigue. — D'autres fois il disait : — L'homme est vraiment malheureux en ce monde ! L'unique chose qui pourrait le consoler, ce serait de pouvoir vivre sans manger, sans dormir pour s'occuper uniquement à travailler pour le paradis !

» Un jour, en reprenant un sacristain pour le fait qu'il s'était

levé trop tard du lit, il lui dit : — Pour un homme donné au service de Dieu, un sommeil suffit, et une fois réveillé, quelle que soit l'heure, il faut se lever. — D. Cafasso devait certainement suivre une telle règle ».

Mais D. Bosco n'écrivit pas au sujet d'un cinquième secret, qui était la récompense d'une vie inlassable et mortifiée pour la gloire de Dieu. Qu'on le veuille ou non, la journée de ces admirables prêtres était si remplie d'activités qu'elles auraient suffi à occuper du matin au soir cinq ou dix hommes pleins de bonne volonté et intelligents. Donc ? Dans la biographie du général Gaston de Sonis, homme tout donné au Seigneur, on lit qu'il a constaté, par expérience personnelle, une grande vérité : — Le Seigneur multiplie le temps pour ceux qui le servent.

En attendant, [D. Bosco] avait mis sous la protection de la Très s[ainte Vierge] Marie son projet des *Lectures Catholiques*. Se souvenant de l'invitation que lui avait faite le Recteur du Sanctuaire d'Oropa, il s'y rendit au mois de juillet pour y passer quelque temps et terminer certains manuscrits ; mais il trouva qu'avait été changé le Recteur de ce [Sanctuaire] et il ne reçut pas l'accueil joyeux auquel il s'attendait. C'est peut-être cette année-là que se produisit ce que nous sommes sur le point de dire : le fait est certain, mais la date incertaine. D. Bosco était parvenu à Oropa avec le Théol[ogien] Golzio et il avait demandé au Chan[oine] Pezzia Bernardin certains documents, dans son ardent désir de publier un petit livre sur l'histoire de ce Sanctuaire. Le Chanoine ne consentit pas à sa demande, en lui disant que tous les renseignements étaient déjà divulgués. Il demanda également l'hospitalité pour lui et pour son compagnon ; mais un administrateur ne donna pas son accord pour les héberger dans les pièces réservées aux prêtres, de sorte qu'ils durent tous deux se contenter des chambres préparées pour les pèlerins laïques. D. Bosco et le Théol[ogien] Golzio supportèrent en paix cette contrariété, ne dirent pas un mot de reproche ou de plainte, et ils restèrent quelques jours pour accomplir leurs dévotions.

Etant allé ensuite à S[ant]'Ignazio, D. Bosco écrivait de là à Monseigneur Moreno, en lui envoyant son manuscrit : *Le Catholique Averti* pour qu'il l'examinât et le corrigéât. C'étaient les premiers numéros des Lectures Catholiques.

Et l'Evêque d'Ivrea lui répondait :

« Votre lettre bien agréable, que V[otre] S[eigneurie] Très est[imée] a eu la bonté de m'envoyer depuis le lieu de la retraite [spirituelle], m'est parvenue au Sanctuaire de Piova, où j'étais précisément en train de m'occuper moi aussi de la retraite [spirituelle]. Je Vous remercie de toutes les aimables choses que Vous me dites, et je me réjouis de ce que votre église soit déjà si bien en état de servir, et je Vous assure que je viendrai avec un plaisir particulier la voir, si j'ai l'occasion de me rendre à Turin. Très volontiers je me suis occupé du manuscrit que Vous avez daigné me communiquer et, jointe à ce [manuscrit], Vous trouverez une feuille de modifications et de petits ajouts que, me semble-t-il, on puisse y faire. Du reste je n'attache d'importance à aucun, et Vous pourrez Vous en servir à votre gré. J'aimerai extrêmement connaître les modifications que Vous projetez d'apporter au programme des petits livres à imprimer et à divulguer chaque mois. Cette entreprise me tient très très à cœur, et je Vous prie de Vous en occuper avec la plus grande sollicitude que Vous pourrez. Déjà j'ai obtenu l'adhésion de personnes zélées, et l'une d'entre elles m'a donné sa signature en blanc, même pour contribuer aux dépenses. Je termine en Vous remerciant des exemplaires, que Vous avez eu la bonté de m'envoyer, de votre belle poésie [composée] pour la bénédiction de l'église. L'Avocat et D. Gallenga Vous remercient également et Vous présentent leurs respects, et moi-même j'ai plaisir à me dire, etc.

Du château d'Albiano, 4 août 1852.

✠ LOUIS, *Evêque d'Ivrea* ».

Quelques jours après, Mgr Moreno écrivait une autre lettre à D. Bosco.

« M. Matthieu Rho, directeur de la bibliothèque de l'armée, Sous-Secrétaire au Ministère de la Guerre, m'écrivit dans une lettre du 9 de ce mois que cette semaine on commençait la publication du livre *Le soldat chrétien* ; avant de lui répondre et de mener quelque action à ce sujet, je prie V[otre] S[eigneurie] Très est[imée] de me dire si un tel petit ouvrage est celui dont le Théol[ogien] Vallinotti [= Valinotti] me communiqua la traduction, commencée sous votre contrôle.

Le besoin se fait toujours plus grand : commençons donc la petite bibliothèque.

Avec le retour de celui qui porte ce courrier, ayez la bonté de me communiquer les modifications qui, ainsi que Vous en faisiez mention, pourraient se produire dans le programme.

Avec plénitude d'estime, etc.

Ivrea, 16 août 1852.

✠ LOUIS, *Evêque d'Ivrea* ».

D. Bosco fit savoir à Monseigneur qu'il se rendrait à Ivrea pour lui demander conseil au sujet du programme, du choix des numéros, et de l'ordre dans lequel il conviendrait de les publier. Mais comme il tardait à tenir sa promesse, voici que lui parvient une autre lettre.

« J'attends avec impatience V[otre] S[eigneurie] Très est[imée] selon la promesse que Vous m'avez faite et j'espère que nous pourrons conclure définitivement pour la bibliothèque.

Je ne Vous écris pas autre chose pour le moment. S'il Vous faisait plaisir, ou mieux, si Vous pouviez avoir la bonté de prêcher la retraite [spirituelle] aux sœurs de charité ici à Ivrea, apportez vos manuscrits.

Je me réjouis de me dire, etc.

Ivrea, 4 septembre 1852.

✠ LOUIS, *Evêque d'Ivrea* ».

Après avoir prêché la retraite spirituelle à Giaveno, D. Bosco se rendit à Ivrea pour contenter ce Prélat et en recevoir les ordres ; et les dernières décisions pour créer les *Lectures Catholiques* furent établies. Mgr Moreno, ayant pris toutes les mesures qu'il s'était personnellement réservées, en donnait connaissance à D. Bosco :

« Tout serait préparé pour commencer la publication périodique que Vous savez. C'est pourquoi je viens exhorter V[otre] S[ei-
gneurie] R[évérènde] à compléter le programme avec le Théol[ogien]
Chan[oïne] Vallinotti [= Valinotti] et de me l'envoyer promptement,
afin qu'on puisse imprimer et distribuer. Si l'un ou l'autre [vient,
ou si même tous les deux] viennent, me l'apporter ce sera mieux
encore.

Il faut penser à une troisième personne ecclésiastique ou laïque qui puisse aider. Je suppose que Vous aurez fini le travail pour amplifier les bien connus *avis* aux catholiques et que Vous aurez parlé avec tous les personnages avec lesquels Vous désiriez parler, étant donné qu'aux jours où nous sommes aucun ne restera plus en villégiature. Malheureusement la propagande protestante se révèle de plus en plus hardie : faisons de notre côté une propagande catholique.

C'est avec regret que j'ai entendu parler de l'écroulement d'une partie de votre construction, et j'aimerais avoir de vos nouvelles, car il me fut suggéré que Vous avez été importuné.

Priez et faites prier pour moi, qui ai le plaisir de me redire avec une estime très partielle, etc.

Ivrea, 13 décembre 1852.

✠ LOUIS, *Evêque* ».

D. Bosco lui envoya le programme demandé et, dans le même temps, il faisait acte d'obéissance à l'Autorité Suprême de l'Eglise, qui interdit aux catholiques les ouvrages hérétiques. La faculté de lire et de conserver des livres interdits lui avait déjà

auparavant été accordée avec des restrictions. Mais à présent, comme il devait écrire contre les Protestants, une faculté illimitée était indispensable ; et il la demanda et elle lui fut accordée par le Saint-Père.

« *Très bienheureux Père,*

Au prêtre turinois Bosco Jean, du fait qu'il se trouve à la Direction des Oratoires pour la jeunesse fondés à Turin, il arrive très souvent que ces jeunes lui apportent toutes sortes de livres, qu'en ces temps calamiteux on répand en abondance et qui sont très pervers.

Humblement prosterné aux pieds de V[otre] S[ainteté], il implore la faculté de lire et de conserver n'importe quel livre interdit, le besoin s'en présentant tel.

Que de la grâce, etc.

Très Hum[ble] Suppliant. »

A la Sainteté de Notre Maître

PIE IX, Souverain Pontife.

Feria sexta, die 17 Decembris 1852.

Auctoritate SS. D. N. Pii PP. IX nobis commissa liceat Oratori (si vera sunt exposita) attentis litteris testimonialibus, et quoad vixerit, legere ac retinere, sub custodia tamen ne ad aliorum manus perveniant, libros quoscumque prohibitos, exceptis de obscenis *ex professo* tractantibus.

In quorum fidem

FR. A. N. MODENA

S. I. C. *a Secretis.*

Loco sigilli.

[voir traduction page 757]

Dans le même temps lui parvenait de Rome le plus grand réconfort et [le plus grand] dédommagement qu'il pouvait

désirer. C'était la signature autographe dans un document qui d'habitude est signé par un secrétaire. Avec cela le Pape lui avait donné une preuve extraordinaire de son affection. On ne peut pas dire combien D. Bosco désirait les autographes du Souverain Pontife et de quelle manière il exultait à les recevoir, avec les marques de la plus grande révérence. Nous fûmes plusieurs fois témoins de ces transports affectueux qui pénétraient son âme. Un second Rescrit répondait donc à une nouvelle supplique de D. Bosco.

« *Très bienheureux Père,*

Le prêtre Bosco J[ean], Directeur de l'Oratoire S[aint]-François de Sales, prosterné aux pieds de Votre Béatitude, supplie humblement que lui soit renouvelée la faculté de distribuer la sainte communion au cours de la messe solennelle de minuit, lors de la veillée de Noël, comme on a l'habitude de le pratiquer depuis plusieurs années, en assurant à V[otre] B[éatitude] qu'une telle faveur s'avérera de grande utilité et d'encouragement pour les jeunes qui y prennent part.

Humblement prosterné il espère la grâce.

Le suppliant ».

Roma, 16 Decembris 1852. [Rome, 16 Décembre 1852].

Pro gratia ad triennium. [A titre de grâce pour trois ans].

PIUS PP. IX.

[PIE IX, Souverain Pontife].

Ainsi terminait l'année 1852 avec ses joies et avec ses douleurs, remarquable pour la confiance des Turinois en la Très s[ainte Vierge] Marie Consolatrice.

CHAPITRE XLVI

[Débuts des] Lectures Catholiques — *Planification pour les abonnements* — *Importance de cette Œuvre* — *Le premier numéro d'introduction* — *L'Evêque d'Ivrea* — *Activité incessante de D. Bosco* — *Ses lettres* — *Les diverses opérations que l'esprit de D. Bosco accomplit dans un même temps* — *Le premier Règlement de l'Internat S[aint]-François de Sales.*

AU début de 1853 tout était prêt pour la publication des *Lectures Catholiques*. D. Bosco avait cherché et obtenu l'adhésion de plusieurs prêtres et d'autres personnages savants, qui étaient prêts à collaborer avec lui en préparant des brochures. Son occupation incessante : faire des voyages, rendre visite à des personnes influentes de plusieurs villes et [de plusieurs] villages, tenir avec elles des conférences afin que l'on connût et répandît la nouvelle association dans les familles, trouver des correspondants capables de se charger d'inscrire les abonnés et de recevoir les cotisations, écrire, faire imprimer et expédier de tous côtés des circulaires, conclure les contrats avec les imprimeries.

Après avoir informé les Evêques du Piémont et obtenu leur consentement, il distribuait le programme suivant à des milliers d'exemplaires.

Planification d'Abonnement aux Lectures Catholiques.

1. Les livres, que l'on propose de répandre, seront d'un style simple, d'une formulation [adaptée aux gens] du peuple, et contiendront des sujets qui concernent exclusivement la Religion Catholique.

2. Chaque mois on publiera un numéro ayant de 100 à 108 pages, et plus, selon ce que comportera la matière dont il est question. Le papier, les caractères et le format sont semblables à ceux de ce document.

3. Le prix de l'abonnement est de 90 centimes par semestre à payer à l'avance, ce qui fait la faible somme annuelle de 1,80 lire. Pour ceux qui désirent recevoir les numéros par la poste, il est de 1 lire et 40 centimes pour six mois, de 2 livres et 80 centimes pour une année.

4. Pour donner toutes les facilités possibles à toutes les personnes méritantes, ecclésiastiques comme laïques, qui voudront prêter la main à cette œuvre de charité, les numéros leur seront envoyés, franco de port, pour tous les Etats du Royaume [Sarde], et pour l'Etranger jusqu'aux frontières, pourvu que les abonnés forment un centre, où l'on puisse adresser pas moins de cinquante exemplaires.

5. Dans les villes et les lieux situés en province, les abonnements seront reçus par les personnes qui sont désignées par les Ordinaires Diocésains respectifs, auxquelles l'Œuvre est de façon particulière recommandée et dont nous donnons le nom et l'adresse, etc.

A partir de ce moment-là, dans toutes ses lettres, quel que fût le sujet dont elles traitaient, dans tous les paquets qu'il devait envoyer, il mettait une feuille portant imprimée la planification d'abonnement et il y écrivait dessus de sa main : *J'en recommande chaudement la diffusion*. Et partout où il allait, il répandait des copies de ce programme, et il continua ainsi pendant tout le temps de sa vie. Il chargea également quelques braves hommes, vendeurs ambulants, qui, ayant fait provision de ces brochures, étaient à même de les porter sur les places et sur les marchés de nombreux villages, de les vendre à des prix très modiques et de les distribuer même gratuitement lorsqu'ils le jugeaient bon.

Son zèle s'allumait de plus en plus tandis qu'il pensait au bien qu'il opérerait, mais nous ne savons pas si alors il en comprenait toute l'extension. De sa seule plume devait sortir des petits ouvrages, environ cent, à caractère moral, apologétique, de

controverse, contre les protestants et notamment contre les vau-
dois, pour confirmer [les gens] du peuple dans la foi, pour faire
pénétrer peu à peu des maximes catholiques dans la jeunesse,
avec l'amour pour l'Eglise et pour le Pape. Si l'on constate un
jour que le protestantisme à Turin et dans le Piémont a fait peu
de progrès, ou mieux qu'il n'a pas pu s'enraciner de façon sta-
ble, on le lui devra, à lui qui répandra ses Lectures Catholiques
également dans toute l'Italie et dans les îles adjacentes.

De 1853 à 1860, il y eut largement chaque année plus
de neuf mille abonnés, comme on le lit sur les registres, et
plusieurs représentent chacun un regroupement de nombreuses
familles ayant contribué par quelques sous à un seul abonne-
ment ; en 1861, le nombre montera à environ dix mille et, à
partir de 1870, il se maintiendra toujours ensuite entre douze et
quatorze mille.

Les exemplaires publiés des brochures dépasseront en
moyenne chaque mois le nombre des 15 000. Il y aura divers
autres petits ouvrages, au nombre de cinq cents, composés par
des collaborateurs, et de ces [ouvrages], comme de ceux de
D. Bosco, on fera des éditions à part en grand nombre, de sorte
qu'ils se multiplieront continuellement entre les mains du peuple
chrétien. Le total de ces numéros parus pendant les cinquante
premières années depuis la fondation s'élèvera globalement au
nombre de plus de neuf millions deux cent mille. Qu'on ajoute
par ailleurs que plus tard on publiera également ces mêmes *Lec-
tures* simultanément en français, en espagnol, [en] portugais, et
qu'on les enverra à plusieurs milliers d'abonnés de chaque langue.
Elles commencèrent en Argentine (Buenos Aires) en 1883 ; au
Brésil (Niterói) en 1889 ; en Espagne (Sarrià) en 1893 ; en
France (Marseille) et en Colombie (Bogotá) en 1896. L'œuvre à
laquelle D. Bosco s'attelait était donc aussi une grande œuvre.

En attendant, dans le Piémont, la propagande vaudoise
faisait des efforts désespérés. Elle versait des sommes consi-
dérables pour acheter des prosélytes, surtout parmi les ouvriers.
Les membres de sectes se servaient d'artifices si iniquement
voilés et pourtant si efficaces qu'on évaluait à plusieurs milliers

les apostats. On jouait impunément dans les théâtres de Turin des comédies abjectes, qui faisaient l'apologie des plus tristes passions et se moquaient jusqu'au principe de l'autorité familiale. Au moyen de journaux vendus au schisme, de livres, de conférences de prédicateurs envoyés en tournée, on insultait et on calomniait continuellement le clergé. On écoulait à profusion les Bibles falsifiées, et on ouvrait des bibliothèques de livres hétérodoxes. Et la hardiesse des membres de sectes augmentait par ailleurs en raison de la complicité de ceux qui auraient dû mettre un frein à leur action. Dans une réunion générale tenue à Turin à l'hôtel de ville pour la nomination à un comité de bienfaisance en vue de secourir la misère des pauvres, en furent élus membres le Rabbin des Juifs et le Pasteur de l'Eglise Vaudoise, mais aucun prêtre catholique. A cette réunion étaient venus le Président du Ministère, le Ministre de l'Intérieur et le Président de la Chambre des Députés avec plusieurs autres personnages.

Depuis longtemps les Evêques combattaient avec un courage d'apôtres tant de forces meurtrières réunies, en affrontant les menaces, les dangers et les préjudices. Conférences, prédications, lettres pastorales aux fidèles, protestations auprès du Gouvernement, avertissements au Souverain, livres publiés, ils mettaient tout en œuvre pour arrêter le mal, aidés par un clergé fidèle. Il semblait toutefois que les ennemis l'emportaient.

Et voici qu'alors, tandis que les catholiques suivaient d'un œil attristé le progrès des coupables doctrines, qui chaque jour plus profondément pénétraient au sein des multitudes, en pervertissant les esprits, en corrompant les cœurs, en exerçant une emprise sur les âmes, voici, pour la troisième fois comme un dernier coup de trompette qui défie l'ennemi, que sort la troisième édition des *Avis aux Catholiques*, qui devaient servir comme de préface au premier numéro des Lectures Catholiques. D. Bosco avait dit : — Je ne crains pas les protestants, et je serais heureux si je pouvais donner ma vie pour la foi ! — Quel-

ques personnages, trop prudents, avaient essayé de le détourner de cette nouvelle entreprise, mais lui, au lieu de s'effrayer, décida de mettre, et mit, son nom sur les brochures sortis de sa plume.

Reparurent donc les *Avis aux Catholiques* avec les *Fondements de la Religion Catholique*, portant au frontispice la devise : NOS PASTEURS NOUS UNISSENT AU PAPE : LE PAPE NOUS MET EN UNION AVEC DIEU. Dans ce petit livre, D. Bosco, en apposant sa signature, avait ajouté trois consignes particulières pour la jeunesse.

« 1. Fuir pour autant qu'il est possible la compagnie de ceux qui parlent de choses immodestes ou cherchent à se moquer de notre Sainte Religion.

2. Si pour un motif d'étude, de profession ou de parenté, vous êtes obligés de parler avec eux, n'entrez jamais dans des discussions sur la religion ; et s'ils cherchent à vous faire des difficultés à ce sujet, dites-leur simplement : Quand je suis malade je vais chez le médecin, si j'ai des procès je vais chez l'avocat ou chez le procureur, si j'ai besoin de remèdes je vais chez le pharmacien, par ailleurs en fait de religion je vais chez les prêtres, en tant qu'ils sont ceux qui à dessein étudièrent les choses de religion.

3. Ne lisez jamais, au grand jamais, des livres ou des journaux mauvais. Si d'aventure quelqu'un vous offre des livres ou des journaux irrégieux, ayez-les en horreur et rejetez-les loin de vous avec cette horreur et [ce] mépris avec lesquels vous refuseriez une tasse remplie de poison. Si par hasard vous en avez un près de vous, livrez-le au feu. Que le livre ou le journal brûlent dans le feu en ce monde, cela vaut mieux que de voir votre âme aller brûler pour toujours dans les flammes de l'enfer ».

Les Lectures Catholiques étaient publiées à Turin dans l'Imprimerie dirigée par P[aul] De Agostini, Rue de la Zecca, au N. 25, maison Birago, rez-de-chaussée. Il y avait là aussi le bureau du journal *L'Armonia* [L'Harmonie], qui dans son numéro du mardi 8 février 1853 publiait l'article suivant.

Les Lectures Catholiques.

Nos abonnés auront reçu, en supplément au dernier numéro de L'Armonia [L'Harmonie], un petit livre qui sert d'introduction aux Lectures Catholiques.

De ce [petit livre] et du programme distribué il y a quelque temps ressortent les intentions de ces généreux catholiques qui ont commencé cette œuvre qui devra leur coûter de nombreux et lourds sacrifices, mais qui procurera certainement un grand avantage au Piémont.

Cette association se propose de répandre des livres d'un style simple et d'une formulation [adaptée aux gens] du peuple, concernant exclusivement la Religion Catholique. Chaque mois sortira un numéro de 108 pages et le prix de l'abonnement n'est que de 1,80 lire par an. De sorte que les abonnés auront un volume de 1296 pages pour 1,80 lire. Comme on le voit bien, cela ne pourra se faire qu'au détriment de la Société. Celle-ci est donc prête à en être de sa poche. Mais nous recommandons, en attendant, à nos concitoyens de s'abonner à cette nouvelle production, en s'adressant pour cela à notre imprimerie, à M. Hyacinthe Marietti, ou aux Frères Ormea, successeurs.

D. Bosco dut cependant apporter dans son programme un léger changement, en consentant aux propositions de l'Evêque d'Ivrea. La quantité annuelle des pages qui avait été promise restant maintenue, les numéros, au lieu de douze, passeraient à vingt-quatre, c'est-à-dire à deux par mois. D'autres projets avaient été élaborés sur la disposition de la matière à traiter, mais les faits prouvent que l'Evêque n'insista pas, et D. Bosco suivit l'organisation qu'il crut la plus appropriée. Voici la lettre de Monseigneur.

«Lundi, j'ai demandé par écrit à m[onsieur] le Théol[ogien] Vallinotti [= Valinotti] de communiquer à V[otre] S[eigneurie] Très est[imée] la requête, faite par certains, de publications plus fréquentes ayant à chaque fois 24 ou 36 pages; et cela sans

augmenter la dépense pour les abonnés. A présent je Vous communique une de mes idées dont Vous pourrez faire part aussi à vos collègues. Comme certains n'aiment pas tellement les écrits de polémique contre l'erreur, et désirent ardemment un nombre beaucoup plus grand de lectures édifiantes, on pourrait, afin de donner aussi satisfaction au goût de ces personnes, en publier quelqu'une chaque mois. J'ai fait le calcul que dans un cahier des Lectures on pourrait donner les vies des saints de tout le mois, présentées sous la forme réduite d'un résumé comme on en a l'habitude chez les pères Philippins. Si on veut unir le principe et la pratique, on pourrait donner les vies [des saints] des quinze premiers jours du mois, et au cours de l'année prochaine on donnerait ceux des quinze autres jours. Et puisque le cahier de 36 pages ne contiendrait pas autre chose, chaque abonné pourrait ensuite réunir tous les cahiers en deux petits volumes. En plus des *Vies* publiées par les Philippins, il y a le *Diario Cristiano* [Journal Chrétien] publié chez Marietti, je crois sur deux ans. Volontiers je ferais préparer le manuscrit ici sans ajouter de travail pour Vous et pour vos collègues. Discutez-en donc entre vous, et la semaine prochaine Vous pourrez ensuite m'en écrire quelque chose.

Par le Théol[ogien] Vallinotti [= Valinotti] Vous aurez communication des réponses très favorables que j'ai reçues.

A présent il faut tâcher de répondre à la sympathie qui nous fut témoignée.

Je Vous supplie de ne pas ménager la diligence et la circonspection pour la prochaine publication. Je suppose que Vous Vous êtes mis en relation avec monsieur le Chan[oine] Zappata, et que ce dernier voudra bien se prêter à contrôler avec beaucoup d'attention les choses à publier : j'aime qu'il n'y ait pas à recevoir des remarques et des critiques.

Comme je Vous l'ai dit, envoyez-moi également ici les écrits ou les imprimés que l'on désire voir examiner avec quelque empressement.

J'ai plaisir à me dire, etc.

Ivrea, 10 février 1853.

✠ LOUIS, *Evêque* ».

D. Bosco recevait cette lettre tandis qu'il était tout occupé, comme s'il n'avait rien d'autre à faire, à corriger la deuxième édition de son Histoire Sainte. On la publiait identique à la première, n'ayant pas encore la carte géographique ; mais cependant améliorée ; et le récit prenait une forme d'exposés, en laissant celle de dialogues ou de catéchisme. Mais il est inutile de dire combien d'attention D. Bosco mettait à surveiller si ne lui échappait aucun mot qui fût moins châtié. Dans toute nouvelle édition il avait toujours à corriger ce qu'il avait auparavant jugé bien correct ; son âme candide ne pouvait souffrir que la moindre petite imperfection fût, quelle qu'elle fût, l'impression la moins sainte sur ses fils. De sa chaste parole, on peut dire d'une certaine manière : — Argent passé au feu, purifié dans un creuset de terre, affiné sept fois (1).

Qui ne le connaissait pas, à voir paraître ses si nombreux ouvrages, devait certainement avoir la conviction qu'il avait beaucoup de journées libres et, ne les ayant pas lus, supposer qu'ils avaient été rédigés avec peu de soin. Et pourtant il ne s'attelait pas à faire des publications sans avoir auparavant consulté de nombreux auteurs, ayant la plus grande renommée ; puis il écrivait tout de sa main, ou dictait, en examinant attentivement le travail de son copiste. Il enrichissait toujours ses pages de fidèles citations. Même les épreuves d'imprimerie étaient corrigées par lui-même plusieurs fois avec une diligence scrupuleuse.

Mais comment pouvait-il réussir à faire tant ? Il nous est agréable de l'apprendre et cela nous sera donné en parcourant, d'un regard d'ensemble, plusieurs années de sa vie.

Où qu'il se trouvât, à la maison ou bien en dehors, tout moment de loisir était dédié dans ce but [= écrire des ouvrages]. A la maison, n'ayant pas le temps au cours de la journée, il y employait une partie de la nuit. Hors de la maison, en

(1) Ps 12,[7].

allant toujours de-ci de-là pour prêcher, il emportait dans sa valise des cahiers, des épreuves d'imprimerie et une provision de crayons ; et lorsqu'il voyageait en voiture, tant qu'on y voyait, il écrivait continuellement. Puis lorsque la nuit l'empêchait d'écrire ou de lire, il montait sur le siège avec le voiturier ; il parlait d'abord avec lui de choses plaisantes ou indifférentes, ensuite de choses de l'âme. Lorsqu'il y avait un changement de voitures ou de chevaux, installé sur un petit muret ou dans une salle de l'auberge, il continuait ses écrits au milieu du vacarme des gens. Et même en allant à pied, s'il était seul, il continuait à méditer et à prendre des notes sur ses papiers. Dans les compartiments du chemin de fer, il prenait une position confortable, tranquillement, comme s'il était dans son bureau et, ayant sorti ses manuscrits et les ayant mis sur le siège, il les relisait à son aise un à un. Dans les gares il ne cessait pas son étude, comme s'il avait été dans un salon de lecture. Parvenu ensuite à destination, entre un sermon et un autre, il ne perdait pas une minute de temps, en l'occupant dans un travail de bureau. De cette manière, sans s'en apercevoir, il se retrouvait parfois à la fin d'une brochure, d'un volume, à son grand étonnement et pour sa grande satisfaction.

Il arriva même quelquefois qu'à l'approche du jour où une brochure des Lectures Catholiques devait être publiée, l'imprimeur insistait pour avoir le manuscrit. Cependant de [cette brochure] D. Bosco n'avait pas encore écrit à la main une seule ligne ; et alors, la nuit même, il se mettait au bureau, écrivait pendant la nuit tout entière et le matin vers midi il remettait au chef d'imprimerie la brochure ou totalement ou presque achevée.

Et ici il nous vient à propos d'ajouter que composer ces ouvrages ne l'empêchait pas de faire son interminable correspondance épistolaire. Le travail pour D. Bosco n'était pas une fatigue, mais au contraire une passion.

Les lettres qu'il a reçues ou qu'il a envoyées sont en nombre incalculable. Sur l'espace d'une journée et d'une nuit il en écrivait et annotait jusqu'à 250. On est fortement

ébahi par la multitude et la variété des sujets sur lesquels il était obligé de répondre ou de parler ; et les lettres étaient toutes remplies de l'esprit de celui qui les écrivait. L'humilité, la douceur, le désintéressement, l'amour de la justice, la sagesse, la soumission à toutes les volontés de Dieu sont la marque uniforme qui les caractérise. Il en reçut de toutes les parties du monde et nous avons la conviction qu'il n'y a pas une ville, ou presque, en Europe dans laquelle ne soient parvenues, ici quelques-unes, là un très grand nombre de ses lettres. En cela aussi sa vie est parfaitement conforme à ce qu'il avait écrit à propos de S[aint] Vincent de Paul. Il n'omettait jamais de répondre à tous, fussent-ils des prélats, des princes, des nobles, des communautés, fussent-ils des ouvriers, des femmes de modeste condition, des enfants. De tant de lettres il ne nous reste plus qu'une petite partie, environ un millier et demi, un précieux trésor qui nous fait connaître toujours mieux D. Bosco. Au cours de notre histoire on verra avec combien d'ampleur il faudrait traiter le sujet de cette occupation de D. Bosco.

Mais ce qui fait apparaître plus surprenante son activité, c'est un autre don, duquel, outre la mémoire prodigieuse, l'intelligence robuste et l'esprit pas facilement porté à être distrait, le Seigneur avait gratifié son fidèle serviteur. Et c'était la faculté, unique et exceptionnelle, de s'occuper simultanément de choses diverses et disparates, en gardant sans effort son esprit ferme et serein tandis que se présentent au même instant plusieurs idées, et sans confondre l'une avec l'autre. Confessant pendant des journées entières, dans le même temps il organisait toute la trame d'une Lecture Catholique, préparait un sermon, développait un nouveau projet, pensait à une ou à plusieurs réponses à faire ou à diverses lettres à écrire, sans manquer de l'attention nécessaire pour ce qu'à ce moment-là il était en train de faire. Un dimanche il disait à D. Berto, en 1869 : — Ce matin alors que je prêchais en présentant l'histoire de l'Eglise, dans mon

esprit j'ai composé un numéro pour les Lectures Catholiques et j'ai pensé au moyen le plus efficace de subvenir à tel besoin de la maison. — Et à la multiplicité de ses opérations mentales correspondait la multiplicité de ses œuvres : il mettait à profit toutes les connaissances acquises. La sûreté et l'ampleur de ses idées étaient à même de provoquer de la stupeur. Quant aux lettres, il pouvait en dicter ou en écrire jusqu'à dix à la fois, en interrompant ou en reprenant tantôt l'une tantôt l'autre, sans en confondre les sujets, les raisonnements, les détails et en se rappelant ce qui en chacune avait été mis auparavant ou ce qui devait être exposé après.

Si ce n'est qu'au milieu de toutes ces pensées, était toujours dominante celle du bien de ses jeunes, comme le soleil, dirait-on, qui en raison de sa lumière tient la première place au milieu des étoiles. En effet, sur son bureau, parmi les brochures, les lettres et les programmes, se trouvait un règlement pour l'Internat S[aint]-François de Sales : l'ayant commencé en 1852, il finissait de l'élaborer, après de longues méditations, en 1854.

Nous avons déjà dit que dans les débuts de la fondation de l'Oratoire il n'y avait pas d'autre règle en vigueur que celle qui lie naturellement ensemble les membres d'une famille. Cinq années plus tard furent rédigés quelques articles en guise de règle de chaque chambrée, dans lesquels on présentait les choses les plus nécessaires à observer pour la bonne conduite des élèves sur le plan de la morale, de la religion et du travail.

Entre-temps D. Bosco au fur et à mesure qu'il voyait la nécessité de prévenir un désordre, n'omettait pas de prendre quelques notes, dont le développement avait produit, dans sa totalité, le règlement de l'Internat. Ce furent là les règles primitives, qu'ensuite il retouchait, améliorait, amplifiait, instruit par l'expérience, tandis qu'il enlevait certaines prescriptions qui, avec le temps, pour diverses circonstances, étaient devenues inutiles. Ce

règlement entrain en vigueur dans l'année scolaire 1854-55 ; à la reprise des écoles, on en donnait une lecture solennelle en public, et chaque dimanche on en faisait lire un chapitre aux élèves. C'est seulement en 1877 qu'il fut imprimé, mais avec de nombreuses modifications ; et c'est pourquoi à la fin de ce volume nous transcrivons celui de 1852, parce qu'il est un document historique de cette époque et que s'y manifeste l'esprit de notre admirable fondateur. - [Voir page 735] -

La sainte crainte de Dieu était la base de ce règlement. Il n'y avait pas de châtimens corporels, pas de cellules disciplinaires. D. Bosco, représentant de Dieu, commandait au nom de Dieu, et cela suffisait pour porter les jeunes à éviter le mal et à se vouer au bien. Et l'accomplissement de leurs devoirs devenait très facile grâce à la surveillance affectueuse et continuelle du bon Directeur, qui infusait chez ses subalternes la charité envers les élèves, non seulement par l'exemple mais également au moyen d'un écrit intitulé : LE SYSTÈME PRÉVENTIF DANS L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE. Ce Règlement et ce *Système* avec lequel il réussissait à guider sans employer la force et la violence des milliers de jeunes, trouvaient leur principe dans la loi du Seigneur. Dieu avait blâmé les prêtres [des temps] anciens parce qu'ils *commandaient à leurs ouailles avec rigueur et arrogance* ; et ensuite il continuait : « Je ferai paître mes brebis sur les montagnes, près des ruisseaux, dans de très riches pâturages, et je les ferai reposer ; j'irai à la recherche de celles qui sont égarrées, et je ramènerai celles qui sont abandonnées, et je panserai les plaies de celles qui auront souffert d'une fracture, et je fortifierai les faibles, et j'aurai l'œil sur celles qui sont grasses et robustes ; et je ferai paître chacune d'elles avec sagesse (1) ».

(1) Ez 34[,12-16].

CHAPITRE XLVII

Le Système Préventif — Son application — Ses avantages.

En considérant l'ensemble de tout ce que nous avons présenté dans les volumes précédents, nos lecteurs se seront formé un jugement exact du système suivi par D. Bosco pour éduquer la jeunesse. Ce n'était pas celui qu'on appelle système répressif, mais bien le préventif, système plus conforme à la raison et à la Religion. En effet, la Religion enseigne la charité qui combat l'orgueil, l'égoïsme, rend [les individus] sociables, reconnaissants et respectueux les uns envers les autres, dans l'obéissance spontanée à ceux qui ont le droit et l'obligation de commander, et elle va jusqu'à orner d'une certaine gentillesse, marquée de simplicité et de franchise, les plus frustes, parce qu'elle exclut la crainte.

Par ailleurs la raison démontre à partir de l'expérience que sans véritable affection la mission de l'éducateur est inutile. Le premier bonheur d'un enfant, c'est de savoir qu'il est aimé. Et il répond à cet amour, il croit tout ce que le maître affirme, il aime tout ce que le maître enseigne, lui plaît ce qui plaît au maître, il s'attache pour tout le temps de sa vie à la vérité et à la doctrine qu'il a apprises de lui, et il va jusqu'à se sentir porté vers la profession même de son éducateur, fût-elle sacerdotale ou religieuse, et il l'aime comme le père de son âme.

Bien plus, ces années-là, le système préventif était devenu une nécessité. Les aspirations des peuples à être gouvernés

avec plus de douceur, secondées par les Princes respectifs, faisaient que les jeunes gens, eux aussi, exigeaient de leurs supérieurs une direction plus affectueuse et paternelle. Donc un système d'éducation rude et répressif, tel qu'on l'avait pratiqué en quelques autres périodes de temps, aurait été en contraste avec la nature de cette époque, et entre autres il aurait produit deux maux très graves. Il aurait éloigné les jeunes de l'Oratoire, où ils se portaient spontanément, et d'où ils pouvaient également s'en aller de leur plein gré et aucune loi, aucune autorité ne pouvaient les en empêcher ; et de surcroît il aurait confirmé en eux les racontars méchants, que des journalistes, des saltimbanques et des histrions soudoyés répandaient largement, à savoir que les prêtres sont tous autant de tyrans, d'ennemis de la liberté et du peuple. Mais au moyen de son système D. Bosco empêcha qu'un si grand mal ne s'infiltrât parmi ses jeunes gens. C'est pourquoi l'Oratoire fut toujours très fréquenté, au point de rendre nécessaire d'en ouvrir d'autres en diverses parties de la ville ; et d'autre part, si quelques langues médisantes venaient à dire du mal des prêtres en présence des jeunes qui s'y rendaient fréquemment, il suffisait de rappeler les traits de l'exquise bonté dont faisait preuve D. Bosco dans sa pratique de vie pour donner aux médisants un solennel démenti. De fait dans les ateliers il leur arriva plus d'une fois d'apporter cet argument contre ceux qui cassaient du sucre sur le dos des prêtres, et plusieurs se rappellent qu'alors, ne sachant plus quoi répondre, les médisants répondaient : *Si les prêtres étaient tous comme votre D. Bosco, vous auriez raison ; mais il n'en est pas ainsi.* Par ailleurs ces [jeunes], qui voyaient un Théol[ogien] Borel, un Théol[ogien] Chiaves, un Théol[ogien] Carpano, un Théol[ogien] Murialdo, un Théol[ogien] Vola, un Théol[ogien] Marengo, et combien plus encore d'autres prêtres très exemplaires, faire comme une couronne splendide autour de D. Bosco, et s'efforcer de l'imiter dans la façon d'aimer et de traiter les jeunes, et jusqu'aux galopins, en amis et en pères, demeuraient fermes dans leurs convictions, et

jugeaient les médisances comme des calomnies, ce qu'elles étaient, et ils continuaient leur route. D'une telle façon, en même temps que l'amour et l'attachement pour la Religion Catholique, ils nourrissaient toujours envers ses ministres une haute estime et une profonde vénération ; et il n'y a pas à hésiter à dire que ces fruits étaient dus à l'éducation que leur donnait D. Bosco et ses patients collaborateurs.

Ce système, D. Bosco avait fait l'expérience qu'il réussissait de façon si heureuse pour le bien-être moral des jeunes gens que finalement, après en avoir instillé la pratique à tous ses aides et avoir eu à son sujet divers échanges de vues avec le Théol[ogien] Eugène Galletti, Chanoine du Corpus Domini [voir * page 558], il écrivit brièvement à son propos en démontrant en quoi consistent les deux systèmes, le préventif et le répressif, en apportant les raisons pour lesquelles le premier est à préférer, en enseignant son application pratique et en révélant ses grands avantages. Cet écrit très utile parut plus tard dans le Règlement pour les Maisons Salésiennes ; et nous croyons qu'il en va de l'intérêt des lecteurs de le reproduire ici pour leur gouverne.

« Ils sont au nombre de deux, ainsi s'exprime D. Bosco, les Systèmes suivis en tout temps dans l'éducation de la jeunesse : le Préventif et le Répressif. Le Système Répressif consiste à faire connaître la loi aux subordonnés, et à surveiller ensuite pour en connaître les transgresseurs et infliger, au cas où il le faudrait, le châtement mérité. Dans ce Système, les paroles et l'aspect du Supérieur doivent toujours être sévères et plutôt menaçants, et lui-même doit éviter toute familiarité avec ses subalternes. Outre cela, le Directeur, pour donner plus de valeur à son autorité, devra se trouver rarement au milieu de ses subordonnés, et la plupart du temps seulement lorsqu'il s'agit de punir et de menacer. Ce Système est facile, moins fatigant et à son utilité spécialement dans l'armée, et en général entre les personnes adultes et douées de bon sens, qui doivent être par elles-mêmes en mesure de savoir et de se rappeler ce qui est conforme aux lois et aux autres prescriptions.

» Différent et, je dirais, opposé est le Système Préventif. Il consiste à faire connaître les prescriptions et les règlements d'une Institution, et ensuite à surveiller de sorte que les élèves aient toujours sur eux l'œil du Directeur ou des assistants, qui soient comme des pères affectueux pour parler, servir de guides quoi qu'il arrive et corriger tendrement, ce qui revient à dire : *Mettre les élèves dans l'impossibilité de commettre des fautes*. Ce Système s'appuie tout entier sur la raison, la religion et l'amour de tendresse ; il exclut donc tout châtiment violent, et cherche à écarter les châtimens légers eux-mêmes. Il semble que ce Système soit préférable pour les raisons suivantes :

» I. L'élève préventivement averti ne subit pas d'humiliations pour les fautes commises, comme il arrive lorsqu'elles sont rapportées au Supérieur. Le jeune ne se met pas en colère pour la correction qu'on lui fait ou pour le châtiment dont on le menace ou qu'on lui inflige, parce qu'il y a toujours une parole amicale, qui le raisonne, et qui la plupart du temps réussit à le convaincre et à gagner son cœur, si bien que le coupable reconnaît la nécessité du châtiment et presque le désire.

» II. La raison la plus essentielle est l'instabilité du jeune, qui en un moment oublie les règles disciplinaires et les châtimens, dont celles-ci menacent. C'est pourquoi souvent un enfant devient le transgresseur d'une règle et mérite une peine, auxquelles à l'instant de son action il ne faisait point attention, et certainement il aurait agi diversement si une voix amie l'avait averti.

» III. Le Système Répressif pourra empêcher des désordres, mais difficilement il rendra les âmes meilleures. On a observé que les jeunes gens n'oublient pas les châtimens subis, et que, le plus souvent, ils gardent de l'amertume avec le désir de secouer le joug et même d'en tirer vengeance. Il semble parfois qu'ils ne s'en occupent pas, mais quelqu'un qui les suit dans leurs façons d'agir sait bien que les souvenirs latents de la jeunesse sont terribles. Ils oublient facilement les punitions des parents, mais

très difficilement celles des éducateurs. Il y a des actions accomplies par quelques-uns qui dans leur vieillesse se vengèrent de vilaine manière pour certains châtimens remontant justement à l'époque de leur éducation. Au contraire le Système Préventif transforme en ami l'élève qui reconnaît dans l'assistant un bienfaiteur qui l'avertit, veut le rendre bon, le libérer de ses peines, des châtimens, du déshonneur.

» IV. Le Système Préventif traite l'élève de telle sorte que l'éducateur pourra lui parler toujours avec le langage du cœur, et à l'époque de l'éducation et après celle-ci. Avec un tel Système l'éducateur, en gagnant le cœur de son protégé, pourra exercer sur lui une grande autorité, l'avertir, le conseiller et même le corriger au moment où il se trouvera dans les occupations professionnelles, dans les services administratifs et dans les affaires commerciales.

» Pour ces raisons et pour beaucoup d'autres, il semble que le Système Préventif doive être préféré au Répressif.»

Après cela, D. Bosco en vient à parler de son application et continue ainsi :

« La pratique de ce système est toute basée sur les paroles de S[aint] Paul qui dit : *Charitas patiens est, benigna est, omnia suffert, omnia sperat, omnia sustinet* [La charité est patiente, est bienveillante, souffre tout, espère tout, supporte tout] ; et aussi sur ces autres [paroles] adressées aux parents : *Pères, n'exaspérez pas vos enfans, de peur qu'ils ne se découragent*. En conséquence c'est seulement le chrétien qui peut appliquer avec succès le Système Préventif. Raison et Religion sont les moyens dont l'éducateur doit constamment faire usage, s'il veut atteindre son but. Voici donc les principales règles d'application du Système susdit.

» I. Le Directeur doit être tout entier dédié à ceux qu'il a à éduquer, et ne jamais prendre d'engagemens qui l'éloigneraient de sa charge ; et même il doit toujours se trouver avec ses élèves toutes les fois qu'ils ne sont pas astreints de façon obligatoire à quelque occupation, sauf s'ils sont dûment assistés par d'autres.

» II. Les maîtres et les assistants doivent être d'une moralité reconnue. Qu'ils s'efforcent d'éviter comme la peste toutes sortes d'affection ou d'amitiés particulières avec les élèves, et qu'ils se rappellent que l'égarément d'un seul peut compromettre une Institution éducative. Que l'on fasse en sorte que les élèves ne soient jamais seuls. Pour autant qu'il est possible, que les assistants les précèdent dans l'endroit où ils doivent se rassembler ; qu'ils restent avec eux jusqu'au moment où ceux-ci seront surveillés par d'autres ; qu'ils ne les laissent jamais inoccupés, pas même en temps de récréation.

» III. Qu'on donne une grande liberté de sauter, de courir, de piailler à volonté. La gymnastique, la musique, la déclamation, le petit théâtre, les promenades sont des moyens très efficaces pour obtenir la discipline, pour profiter à la moralité et à la santé. Qu'on fasse attention seulement à ce que soit bien choisi le contenu du divertissement, que soient honnêtes et non dangereuses les personnes qui y prennent part, et non blâmables les conversations qui y ont lieu. Faites tout ce que vous voulez, disait le grand ami de la jeunesse, S[aint] Philippe Néri, il me suffit que vous ne fassiez pas de péchés.

» IV. La Confession fréquente et la Communion fréquente sont les colonnes qui doivent soutenir un édifice éducatif dont doivent être tenus éloignés la menace et le fouet. Ne jamais obliger les jeunes gens à la fréquentation des Sacrements sacrés, mais seulement les encourager et leur donner l'occasion d'en tirer profit. Par ailleurs qu'à l'occasion de Retraites spirituelles, de triduums, de neuvaines, de prédications et de catéchismes on fasse ressortir la beauté, la grandeur, la sainteté de cette Religion qui offre des moyens si simples d'usage, si utiles à la société civile, à la tranquillité du cœur, au salut de l'âme, comme le sont précisément les Sacrements sacrés. De cette façon les enfants acquièrent spontanément l'envie de ces pratiques de piété, et ils s'en approcheront avec conviction et avec fruit.

» V. Que soit exercée la plus grande surveillance pour empêcher

que dans l'Institution ne puissent entrer de mauvais compagnons et de mauvais livres, ou des personnes qui tiendraient de mauvaises conversations. Le choix d'un bon concierge est un trésor pour une maison d'éducation.

» VI. Chaque soir, après les prières communes, et avant que les élèves n'aillent se reposer, que le Directeur, ou en son nom une autre personne, adresse publiquement quelques paroles affectueuses, en donnant un petit nombre d'avis ou de conseils au sujet des choses à faire ou [des choses] à éviter ; qu'il s'efforce de dégager les règles de conduite à partir de faits qui se sont produits pendant la journée dans l'Institution ou au-dehors ; mais que son discours ne dépasse pas les cinq minutes. Ce petit sermon bien conduit est comme la clef de la moralité et du bon succès de l'éducation.

» VII. Qu'on tienne éloignée, car elle porte avec elle la peste, l'opinion de quelqu'un qui voudrait renvoyer la première Communion à un âge trop avancé, un âge où trop souvent le démon a déjà pris possession du cœur d'un jeune garçon au détriment incalculable de son innocence. Selon la discipline de l'Eglise primitive on avait l'habitude de donner aux tout jeunes enfants les hosties consacrées qui restaient de la Communion des adultes. Ceci sert à nous faire connaître combien l'Eglise aime que les enfants soient admis de bonne heure à la sainte Communion. Quand un jeune garçon sait distinguer entre pain et pain, et fait preuve d'une instruction suffisante, que l'on ne s'occupe plus de l'âge, et que le Souverain céleste vienne régner dans cette âme bénie.

» VIII. Quant à la Communion, les catéchismes en recommandent la réception fréquente. Saint Philippe Néri la conseillait tous les huit jours et même plus souvent. Le Concile de Trente dit clairement qu'il désire extrêmement que tout fidèle chrétien, lorsqu'il va participer à la sainte Messe, fasse également la Communion, non seulement spirituelle, mais sacramentelle, afin de retirer le plus grand fruit de cet auguste et divin Sacrifice ».

L'utilité de ce Système d'éducation ne peut pas échapper à l'examen d'une personne sensée ; toutefois, afin de mieux l'en persuader, D. Bosco continue :

« Quelqu'un dira que ce Système est difficile dans la pratique. Je fais remarquer que du côté des élèves il s'avère beaucoup plus facile, plus satisfaisant, plus avantageux. Du côté ensuite des éducateurs il renferme quelques difficultés, qui cependant sont atténuées, si l'éducateur se met avec un zèle total à sa tâche. L'éducateur est un individu voué au bien de ses élèves ; c'est pourquoi il doit être prêt à affronter tout dérangement, toute fatigue, pour atteindre son but, qui est l'éducation civique, morale et scientifique de ses élèves. En plus des avantages exposés ci-dessus, j'ajoute encore les suivants :

» I. L'élève sera sans cesse rempli de respect envers l'éducateur et se rappellera toujours avec plaisir comment il fut dirigé, en considérant comme des pères et des frères ses maîtres et les autres supérieurs.

» II. Quels que soient le caractère, le tempérament, l'état moral d'un jeune garçon à l'époque de son admission, les parents peuvent vivre en étant sûrs que leur fils ne pourra pas devenir plus mauvais, et il peut être donné comme certain qu'on obtiendra toujours quelque amélioration. Certains enfants, qui étaient la désolation de leurs parents et jusqu'à avoir été refusés par les maisons de correction, éduqués au contraire selon les principes de ce Système, modifièrent leur tempérament, changèrent leur caractère, se donnèrent à une vie vertueuse, et à présent ils occupent des fonctions honorables dans la société, et sont le soutien de leur famille et l'honneur du pays.

» III. Les élèves qui, d'aventure, entreraient dans une Institution avec de tristes habitudes ne peuvent pas nuire à leurs compagnons. Et les jeunes gens qui sont bons ne pourront pas subir de préjudice de la part de ces élèves-là, car il n'y a ni moment, ni lieu, ni occasion, du fait qu'ils sont toujours affectueusement assistés et protégés ».

D. Bosco conclut son petit traité par un mot sur les châtimens : Quelle règle suivre, demande-t-il, pour infliger des châtimens ? Et il répond : Si c'est possible, que l'on ne fasse

jamais usage des châtiments ; au cas où la nécessité demanderait la répression, que l'on retienne ce qui suit :

« I. Que l'éducateur, au milieu des élèves, cherche à se faire aimer, s'il veut se faire craindre. Dans ce cas, retirer sa bienveillance constitue un châtiment, mais un châtiment qui excite l'émulation, donne du courage et n'humilie jamais.

» II. Chez les jeunes garçons constitue un châtiment ce que l'on fait servir comme tel. On a remarqué qu'un regard dénué d'affection produit sur certains un plus grand effet que ne ferait une gifle. L'éloge pour une belle action, le blâme pour une négligence coupable, voilà qui peut très bien servir de récompense ou de châtiment.

» III. Sauf en de très rares cas, que les corrections, les châtiments ne soient jamais donnés en public, mais en privé et loin de la vue des compagnons. Que d'autre part on déploie la plus grande prudence et [la plus grande] patience pour faire que l'élève comprenne son tort au moyen du ressort de la raison et de la religion.

» IV. Donner des appellatifs grossiers, frapper quelle que soit la façon, mettre à genoux dans une position douloureuse, tirer les oreilles et accomplir d'autres actes du même genre, tout cela on doit absolument l'éviter, parce que c'est interdit par les lois civiles, que cela irrite grandement les jeunes, et avilit l'éducateur lui-même.

» V. Que le Directeur fasse bien connaître les règles, les récompenses et les châtiments établis par les Règlements de discipline, afin que l'élève ne puisse pas s'excuser en disant : Je ne savais pas que cela était commandé, ou [que cela était] défendu.

» VI. Avant d'infliger n'importe quelle punition, que l'on observe quel degré de culpabilité se trouve du côté de l'élève, et, là où l'admonestation suffit, que l'on n'emploie pas le reproche, et, au cas où ce dernier [tout en étant nécessaire] serait suffisant, que l'on n'aille pas plus loin.

» VII. Que ce soit en paroles ou en actions, que l'on ne punisse jamais lorsque l'esprit est agité ; jamais pour des fautes de simple étourderie ; jamais trop souvent ». Ainsi [s'exprimait] D. Bosco.

Le système décrit ci-dessus, suivi par lui-même et recommandé dès le début de l'Oratoire et de l'Internat, est celui que l'on étudie et que l'on pratique encore aujourd'hui dans toutes les Maisons Salésiennes ; et les Supérieurs savent que précisément elles sont d'autant plus florissantes et donnent d'autant plus de bons fruits que ledit système est mieux connu et plus exactement appliqué.

Les principes de ce système d'éducation fournissaient à Don Bosco un sujet pour les conférences qu'il tenait à ses collaborateurs. Il rappelait souvent les paroles de Saint François de Sales : « On prend plus de mouches avec une cuillère de miel qu'avec un baril de vinaigre [voir ° p. 558] ». Et il souffrait si quelqu'un se montrait dur avec les jeunes gens et avec les personnes subordonnées : il voulait que tous fussent gagnés par la charité. — N'oubliez jamais, disait-il continuellement à tous ceux qui avaient autorité sur les élèves, que les garçons commettent des fautes plus par vivacité que par malignité, plus en raison du fait qu'ils ne sont pas bien assistés que par méchanceté. Il faut s'occuper d'eux avec empressement et zèle, les assister attentivement sans avoir l'air de le faire, et même prendre part à leurs jeux, tolérer leurs piailleries et les désagréments qu'ils provoquent, puisque c'est également dans de telles circonstances que le Divin Sauveur a dit : *Sinite parvulos venire ad me* [Laissez les enfants venir à moi]. — Et lui-même les surveillait attentivement où qu'ils fussent. Fréquemment il venait dans la salle d'étude et allait dans les ateliers. Il ne se produisit jamais la moindre infraction aux règles, sans qu'aussitôt il s'en aperçût et y remédiât avec promptitude. Il s'entretenait souvent avec les autres supérieurs en s'informant de la conduite des jeunes et en donnant toujours des règles pour la bonne marche de la discipline. Il prescrivit que chaque semaine on donnât à chacun des élèves la note de conduite, d'étude et de travail, et lui-même lisait en public les notes le dimanche soir, en encourageant les jeunes gens appliqués et en réprimandant les négligents.

Don Bosco avait la certitude qu'ordinairement au moyen de la réflexion on amène tous les jeunes à reconnaître leurs

fautes et à les corriger. Il ne se lassait donc jamais d'avertir et de conseiller ; et sa patience fut vraiment héroïque. Quand un supérieur était incertain de la bonne réussite d'un jeune pour l'accepter ou pour le renvoyer, il suggérait de mettre en pratique, même dans ce cas, la maxime de Saint Paul : *Omnia probate, quod bonum est tenete* [Examinez tout, gardez ce qui est bon] ; et à cela devaient conduire la vigilance et l'avis opportun. Au début de l'année, s'il venait à pressentir que l'un des nouveaux acceptés pouvait porter préjudice à ses compagnons, il le faisait appeler, l'avertissait avec les plus vives expressions de douleur, le faisait surveiller d'une manière spéciale. Avec une telle sollicitude il réussit à en corriger beaucoup qui, venant du monde, apportaient avec eux la mauvaise habitude, malheureusement commune, des propos obscènes.

Il est difficile d'exprimer par des mots le secret qu'avait D. Bosco de gagner à lui les jeunes et de les attirer au service du Seigneur. Il possédait dans l'ordre de la nature et de la grâce de tels dons et de telles qualités particulières qu'après avoir fait approcher de lui un jeune et lui avoir parlé à l'oreille en confidence, il arrivait difficilement, bien que ce fût un garnement ou un enfant rebelle à la grâce, qu'il ne se rendît pas à ses conseils et avertissements paternels. Et ceux-ci ne pouvaient pas s'avérer inefficaces, parce que pour les âmes D. Bosco aurait donné cent fois sa vie s'il avait fallu.

Ses paroles ouvraient les cœurs, et, souvent, il insistait sur la sincérité dont il faut faire preuve surtout avec les supérieurs dans les choses de l'âme, il en décrivait les avantages, l'appelait la clef de la paix intérieure, l'arme la plus efficace pour chasser la mélancolie, le secret le plus sûr pour trouver la joie pendant la vie et après la mort, et pour parvenir à une grande perfection. Avec une telle recommandation il ne visait pas à autre chose qu'à rendre impossible le péché, ou à le détruire avec ses conséquences.

Il avait l'habitude de dire à ses collaborateurs : — Il faut que nous tenions le péché éloigné de la maison et que nos jeunes se

mettent tous dans la grâce de Dieu : sans cela, les choses ne peuvent pas bien aller. — Et il ajoutait souvent : — Rappelez-vous que la première méthode pour bien éduquer est qu'il se fasse de bonnes confessions et de bonnes communions. — Il plaçait dans la fréquentation de ce sacrement-ci toute la force de sa mission au milieu de la jeunesse. Il s'arrangeait pour en permettre à ses élèves l'approche régulière, et même très fréquente, mais sans la moindre espèce de pression. Il les exhortait et il voulait qu'ils fussent exhortés, mais il ne les obligeait pas. Bien qu'il se trouvât tous les matins à confesser et que le désir de se confesser à lui fût général, au point qu'il n'avait pas le temps de répondre au désir de tous, toutefois il voulait qu'il y eût d'autres confesseurs venus de l'extérieur, surtout lors des fêtes et de leurs vigiles. Il laissait à tous la plus grande liberté ; il ne faisait pas d'observations et ne voulait pas que l'on en fit pour déterminer qui se confessait à lui ou qui [se confessait] à d'autres prêtres. Et, des années plus tard, il donna comme règle à l'un de ses prêtres : — Fais en sorte de ne jamais donner le moindre signe de partialité envers qui préfère se confesser à un [prêtre] plutôt qu'à un autre. — De même aussi il tint toujours bon pour ne pas permettre que, les jours de communion générale, on fît sortir les jeunes des bancs dans l'ordre par rangée pour aller à l'autel, afin que celui qui n'était pas préparé ne se laissât pas vaincre à son grand dam par le respect humain, ou fût montré du doigt par les autres. [Il vaut] mieux [avoir] la liberté et un peu de confusion. A la messe quotidienne de la communauté, les communions étaient si nombreuses que plusieurs personnes étrangères à la maison demandèrent plus d'une fois quelle fête on célébrait, car il leur semblait avoir assisté à une communion générale.

Par ailleurs le bien que D. Bosco opéra au moyen de la confession est si grand que nous oserions l'appeler l'apôtre de la confession. Il inspirait une tranquillité et une confiance en Dieu et dans ses miséricordes telles que beaucoup, après avoir quitté l'Oratoire, avaient du mal, pour ainsi dire, à s'habituer à d'au-

tres confesseurs. Il inculquait aux pénitents la maxime de S[aint] Philippe Néri : — Péchés et mélancolie, je ne les veux pas dans ma maison — et avec cela il voulait qu'ils eussent une confiance entière en leur salut éternel.

Et la fréquentation des sacrements était le ressort puissant qui les poussait tous sur la voie de l'obéissance avec paix et joie. C'est pourquoi la note caractéristique de l'Oratoire était une bruyante désinvolture dans les manières de faire, une distribution animée de jeux, jointes à un sentiment religieux et à un sens moral très élevés, ainsi qu'à une diligence dans les devoirs personnels. Cette [note] était incarnée dans la personne d'un grand nombre d'excellents jeunes, véritables modèles et exemples pour les autres compagnons. Des centaines d'anciens élèves, prêtres et laïques, attestent qu'ils ne se rappellent pas que se soit produit à leur époque le moindre désordre grave.

Le Chan[oine] Ballesio écrit : « Le frein mis au mal, l'excitation au bien, la joie sereine et notre satisfaction, l'ordre dans la maison, notre réussite dans les études et dans le travail, tout cela provenait de la piété empreinte de raison, intime et pleine de ferveur que le serviteur de Dieu savait nous insuffler par son exemple, par ses sermons, par la fréquentation des sacrements pour ainsi dire nouvelle à cette époque parmi les jeunes, par ses discours et par ses récits vivants et édifiants. Dans le même temps, par certaines de ses paroles, par des gestes, par des regards, il dissipait les ténèbres, les anxiétés de l'esprit, il inondait notre âme de joie et nous incitait à l'amour de la vertu, du sacrifice et de l'obéissance ».

Oh ! comme elles résonnaient, tant aimées, sur ses lèvres ces expressions qui lui étaient si familières, tandis qu'apparaissait sur son visage la foi qu'il avait dans le cœur : — Comme est bon le Seigneur envers nous, lui qui ne nous laisse jamais manquer de quoi que ce soit ! Servons-le volontiers ! — Aimons Dieu ; aimons-le puisqu'il est notre père. — Tout passe : ce qui n'est pas éternel n'est rien !

Donc il ressort à l'évidence, et dans beaucoup d'autres pages nous en reparlerons, que la méthode d'éducation choisie par D. Bosco

était : la bonté adaptée sagement et suavement à l'âge des jeunes. Mais ô combien il serait désirable qu'un tel système fût introduit dans toutes les familles chrétiennes, dans toutes les institutions d'éducation, publiques comme privées, masculines comme féminines ! Combien on rendrait plus facile pour la jeunesse l'exercice du bien, comme serait d'un effet rapide le remède dès la première apparition du mal, quelle sécurité pour les enfants honnêtes et innocents en face des mauvais exemples de ceux qui sont pervertis. Alors on ne tarderait pas à avoir une jeunesse plus animée de bonnes mœurs et de piété ; une jeunesse qui serait la consolation des familles et un soutien valable pour la société civile. Et c'est ainsi que le comprirent, en grand nombre, des éducateurs de diverses nations et spécialement d'Angleterre. Là-bas, beaucoup de collèges, destinés à la jeunesse pauvre et catholique, prirent comme modèle, après la mort de D. Bosco, l'Oratoire de Turin et son règlement : les fondateurs étudièrent la vie de D. Bosco et son système pratique d'éducation, suivirent ses exemples avec un grand profit pour les vocations ecclésiastiques, et le portrait de l'homme de Dieu occupe en ces institutions la place d'honneur, et aussi dans les séminaires.

Même chez les protestants D. Bosco eut des imitateurs. Don Juvénal Bonavia nous écrivait le 12 juin 1903 depuis notre Maison de Londres : « Je Vous envoie deux revues qui contiennent quelques observations sur D. Bosco ; elles ne sont pas catholiques, mais elles appartiennent, à ce qu'il semble, à la section anglicane appelée Haute Eglise, c'est-à-dire ritualiste ou de Pusey. L'auteur, un certain Norman Potter, est, je crois, la personne même dont il y a quelques mois un de nos prêtres fit personnellement la connaissance. Il est, quant à lui, Directeur d'un Internat de jeunes pas très éloigné de nous autres, et celui qui lui rendit visite vit dans la salle de réception le portrait de D. Bosco avec la devise : *Da mihi animas, cætera tolle* [Donne-moi des âmes, prends le reste]. Ce monsieur a voyagé en Italie, visité quelques-unes de nos maisons ainsi que l'Oratoire de Turin. Il imite D. Bosco en tout ce qu'il peut. Il a un aumônier (protes-

tant) dans son Institution. Je crois qu'il lit aussi le Bulletin Sa-lésien.

« Donc dans les deux articles susdits il donne un aperçu sur l'histoire de D. Bosco.

« Le premier, *Goodurtl* [= Goodwill] (*Bonne volonté*), [qui fut] publié en 1900, est le plus court, avec un portrait. Le second, *Common wealth* (*Bien public*), fut publié cette année, il est plus diffus et donne aussi une description rapide et sommaire du système préventif tirée du règlement de nos maisons. Là où il est parlé de la confession et de la communion fréquentes et de la messe quotidienne, il traduit le mot *Messe* par *Eucharist* [Eucharistie] pour éviter peut-être le mot *Mass* [Messe] qui risque de blesser beaucoup de personnes et aussi les Anglicans. Il conclut chacun des deux articles en faisant des vœux pour que le Seigneur suscite ici en Angleterre des hommes ayant l'esprit de D. Bosco, dont il y a tant besoin ».

* *Corpus Domini* [‘ Corps du Seigneur ’]: [voir plus loin pages 579-81] par une église, longtemps confiée à un collège de chanoines, Turin rappelle l'endroit d'un miracle du Saint Sacrement.

° Une *cuillère* de miel: D. Bosco, rapportant de temps à autre cette pensée de Saint François de Sales, le faisait à travers des variantes (on trouve ‘ goutte ’, ‘ cuillère ’, ‘ plat ’ de miel) — [Voir *Mémoires Biographiques* au volume XIV, p. 514].

CHAPITRE XLVIII

Un mot sur les châtiments.

Le Théol[ogien] Savio Ascagne disait : — D. Bosco avait su dominer suffisamment son tempérament bilieux pour paraître flegmatique ; et assez bon et patient pour consentir toujours aux demandes de ses élèves, à condition que n'en subissent pas les conséquences la gloire de Dieu ou le bien des âmes. Sa règle était que l'on évitât autant que possible tout châtiment ; mais si un jeune le méritait, il savait en temps et lieu le corriger. Il pratiquait la justice à un degré éminent ; mais son zèle était sous-tendu par la charité et la douceur, et la punition arrivait comme en second, c'est-à-dire lorsque les moyens préventifs ne suffisaient pas à corriger un coupable. On ne le voyait jamais inquiet lorsqu'il devait faire des reproches à quelqu'un : il jugeait que *non in commotione Dominus* [le Seigneur n'est pas là où il y a de l'agitation], et il s'appliquait à toujours les faire en privé. — Je ne me rappelle pas, affirmait Joseph Buzzetti, que Don Bosco ait parfois corrigé quelqu'un injustement. Lorsqu'il nous corrigeait, nous devons aussitôt reconnaître : D. Bosco a raison.

La première punition que donnait D. Bosco consistait dans le fait qu'il montrait un air quelque peu grave aux jeunes, rebelles à l'obéissance, qui avaient sciemment manqué à quelque point du règlement, ou négligé un avis ou un conseil. Et D. Bosco tantôt ne les faisait pas partager certains signes de bienveillance

qu'il adressait aux meilleurs, tantôt les privait de l'un de ses regards bienveillants et faisait semblant de ne pas les voir ; ou bien il ne leur permettait pas de lui poser un baiser sur la main, en la retirant avec calme, tandis qu'en souriant il acceptait de la part des autres ce signe de respect ; ou encore il ne répondait pas quand ils s'approchaient de lui pour lui souhaiter le bonjour et une bonne nuit. Parfois il leur demandait s'il était vrai qu'ils ne l'aimaient plus. Si la faute était secrète, lui, il usait de ce comportement de manière que seul le coupable s'en rendît compte. Les jeunes craignaient ces manières de faire, qu'il employait, comme le plus grave des châtimens, et beaucoup en éprouvaient tant de peine qu'ils éclataient en sanglots pendant de longues heures et parfois du soir jusqu'à l'aube.

Une nuit, à l'époque des promenades, Francesia Jean dormait auprès d'un jeune du groupe des plus adultes. Ce [jeune] frémissait, mordait les draps, soupirait.

— Qu'as-tu ? lui dit Francesia.

— D. Bosco m'a regardé !

— Et avec ça ? Qu'est-ce qu'il y a d'étrange ou de nouveau à ce que D. Bosco t'ait regardé.

— Il m'a regardé d'une certaine façon !

Et il continuait à geindre.

Le lendemain Francesia raconta le fait à D. Bosco et ensuite il lui demanda :

— Qu'avait-il ce gars-là ?

— Oh ! il le sait bien, lui, répondit D. Bosco.

Un jour, D. Bosco avait dit un mot quelque peu sévère à un jeune qui désobéissait. L'enfant se retira pensif ; durant la nuit il fut pris par la fièvre et commença à divaguer, et le délire dura jusqu'au lendemain soir. Le nom de Don Bosco, accompagné d'un gémissement continu, résonnait sur ses lèvres : — D. Bosco ne m'aime plus ! — Don Bosco dut aller lui rendre visite à l'infirmerie. A sa voix, peu à peu, le malade se

calma ; D. Bosco lui assura que son affection pour lui était toujours la même, et [lui dit] de veiller à guérir, car ils seraient toujours amis. La joie produisit alors chez le jeune un changement rapide de santé et la fièvre cessa. Il était un peu fierot, mais de mœurs très irréprochables et se maintint toujours tel.

D. Bosco, avec un très grand nombre de ses chers enfants, devait faire preuve de beaucoup de précaution pour mesurer une parole qui adressât un juste reproche, car les manquements, qui en apparence semblaient parfois assez graves, dans l'intention du jeune et en raison de l'étourderie de l'âge n'étaient pas perçus comme tels, et donc certains semblaient perdre la tête en craignant d'avoir provoqué une grande douleur à D. Bosco. Dans le même temps, il faisait preuve d'une grande circonspection continuelle pour répondre aux gestes de respect et d'affection donnés par les meilleurs élèves eux-mêmes, parce que l'une de ses distractions ou [l'un de ses] oublis faisaient craindre également au jeune garçon de lui avoir causé quelque peine ; et ce dernier, bien qu'il eût en lui le sentiment de n'avoir commis aucune faute, restait toutefois inquiet.

Ceux, par ailleurs, qui avaient mérité une telle leçon changeaient, presque tous, rapidement de conduite. Et, dès que le coupable était humblement soumis et avait promis de s'amender sincèrement, D. Bosco lui redonnait aussitôt les signes extérieurs de sa bienveillance, car il ne perdait jamais cette bienveillance, gardée en son for intérieur, qui était au contraire ce qui l'amenait à se comporter de cette façon afin d'améliorer [le jeune], et de l'éloigner des dangers du mal.

Mais si quelqu'un se montrait indifférent à ces paternelles réprimandes ou s'il récidivait dans ses manquements, il ne transigeait pas, et permettait qu'il fût puni au moyen de quelque petit châtement : secret si tel était son manquement ; public et lourd, bien que rarement, si la faute demandait une telle mesure à titre de réparation pour le mauvais exemple. Dans ces cas-là cependant il n'infligeait pas lui-même le châtement, et il laissait le soin d'accomplir cette tâche

à ses subordonnés, en se réservant ensuite de l'adoucir, pour se rendre de plus en plus maître des cœurs et faire à ceux-ci un plus grand bien. Mais il voulait toujours que fussent exclus les coups, les privations sur la nourriture, [qui de ce fait ne serait plus en quantité] suffisante, les punitions humiliantes ou irritantes, les reproches accompagnés d'expressions injurieuses. Il prescrivait une grande bienveillance dans les manières. Il disait : — Ne pas les humilier, les coupables, mais faire en sorte qu'ils s'humilient d'eux-mêmes.

Les châtiments se réduisaient au retrait d'une partie de ce qui se mange avec le pain pour les fainéants, l'isolement en silence à l'écart des compagnons sur le lieu même de la récréation pour ceux qui désobéissent, à la mise en dehors du réfectoire pour celui qui aurait sauté le mur de clôture pour sortir sans permission, mais en lui servant sa part de repas. Ces punitions, quoique n'étant pas très lourdes, D. Bosco faisait en sorte qu'elles le fussent dans l'appréciation des jeunes. C'est pour quoi, avec peu, il obtenait beaucoup.

D'autre part, il avait lui-même l'habitude de donner des règles aux assistants et aux maîtres pour que, selon les manquements, ils sussent infliger aux coupables une graduelle augmentation de peine sans sortir des limites qu'il avait tracées. Il disait : — Lorsqu'il est absolument nécessaire de punir, la première fois, que l'on fasse rester debout à leur place les punis au moment du repas, mais en leur servant le plat de résistance. S'ils retombent dans la faute, qu'on les punisse en les faisant venir à table au réfectoire après les autres. A la fin, si les premiers châtiments ne suffisent pas, qu'on les mette à une table à part au milieu du réfectoire. Que cependant le plat de résistance soit la dernière chose à être supprimée et rarement. Et dans ce cas que l'on dise en privé aux jeunes eux-mêmes de ne pas s'en servir, mais qu'on le mette devant eux comme à tous les autres. En général ils obéissent, parce qu'ils comprennent que le Supérieur a envers eux la précaution de leur éviter de faire piètre figure en présence de toute la communauté.

Toutefois, même dans ces cas-là, lorsque D. Bosco voyait qu'un élève était sincère pour se reconnaître coupable d'une fau-

te dont il était accusé, après lui avoir donné les avis opportuns, habituellement il lui faisait grâce du châtement si les désordres n'étaient pas très considérables. Il faisait le contraire s'il découvrait des subterfuges, des tergiversations ou des mensonges. Mais après une correction, si le coupable se repentait, il disait toujours un mot de réconfort et oubliait tout. Il recommandait l'adoption de cette même pratique à quiconque exerçait quelque autorité dans la maison.

Mais, malgré sa douceur habituelle, il se rappelait en quelques circonstances rarissimes que *qui parcit virgæ odit filium suum* [qui épargne la baguette hait son fils]. Son motif était donc l'amour de la justice et des âmes, et non pas la passion.

D. Bosco mettait au nombre des manquements les plus graves la désobéissance parvenue au point de prendre presque l'aspect d'une révolte. Un jour, un élève déjà adulte, malgré les ordres réitérés, joints à de patientes prières et exhortations, se refusait avec obstination et avec insolence à obéir, dans une affaire de grande importance. Ses compagnons étaient présents. D. Bosco à ce moment-là ne pouvait pas et ne devait pas céder : il était nécessaire qu'il empêchât un scandale, mais il ne supportait pas l'idée de provoquer la ruine, en le renvoyant, de ce fils. C'est pourquoi, après s'être un instant recueilli, en invoquant le Seigneur, il lui envoya une gifle. Ce fut comme un coup de tonnerre. Une vive horreur envahit tous les jeunes pour la désobéissance, car ils n'avaient jamais vu le Supérieur punir de cette façon. Don Bosco entre-temps s'était couvert le visage de ses deux mains. Le jeune, abasourdi, baissa la tête, obéit à l'instant même et devint à partir de ce moment-là l'un des meilleurs jeunes de l'Oratoire. D. Bosco, en nous racontant ce fait bien des années après, disait : — L'affaire se passa bien, mais je ne conseillerai pas à d'autres de s'exposer ainsi !

Il lui était, cependant, difficile de se contrôler quand il

entendait certaines insultes contre Dieu : il lui semblait qu'elles avaient été enseignées aux hommes par les démons.

Mgr Cagliero nous écrivit : « Un gamin de la rue des plus effrontés, pour le faire enrager un dimanche soir, prononça devant lui un vilain blasphème. D. Bosco, ayant alors abandonné son calme et sa douceur inaltérables, s'étant enflammé d'un saint zèle, lui donna quelques tapes sur la tête, en lui disant : — Prends ça, garnement, et apprends à ne plus blasphémer le saint nom de Dieu, sinon le Seigneur t'en donnera au moment voulu de plus fortes. — Je ne me rappelle pas que d'autres fois il ait fait usage de ce moyen tant à la maison qu'en dehors ».

« Une autre fois, nous confirmait D. Rua Michel, dans les premiers temps où je demeurai avec lui, je le vis flanquer quelques taloches à certains impertinents qui avaient proféré un blasphème. A ce moment-là on voyait sur son visage toute l'horreur que lui inspirait cette monstruosité. Il me dit un jour : — Et même lorsque j'entends redire en confession l'accusation d'un blasphème, je ressens comme si on me blessait le cœur, comme si les forces me manquaient. — Par ailleurs, grâce aux admirables vertus, la tempérance et la force d'âme, pendant plus de trente ans de sa vie je ne le vis jamais, même pas le moindre peu, profondément troublé ».

Jusqu'à présent nous avons parlé de punitions auxquelles étaient soumis les individus considérés un à un ; mais lorsqu'il s'agissait de manquements commis par une classe entière ou même par une grande partie de la communauté, comment faisait D. Bosco pour rappeler tout le monde à l'ordre et pour punir les insoucians ? Nous nous empressons de dire qu'à l'Oratoire il ne se produisit jamais de scènes écœurantes, comme celles que pour un motif d'insubordination on déplora dans certains collèges. C'étaient des enfantillages et rien de plus, auxquels cependant il était nécessaire de porter remède en raison de la grande règle *principiis obsta* [fais obstacle dès le début].

D. Bosco écoutait donc avec attention les plaintes des assistants, étudiait les causes qu'ils présentaient à propos de ce dérangement, leur inculquait la justice et l'impartialité et [le sou-

ci] de bien se garder de se laisser guider par la passion de la colère ou par une affection particulière, et [celui] surtout de répugner à se servir de châtimens violents. C'est pourquoi il repoussait l'idée d'un châtimement général, même seulement pour une chambrée, parce que cela irrite les innocents qui se trouvent toujours dans ces cas-là au milieu des coupables, et il gardait, pour la donner lui-même, la correction. S'agissait-il de nombreuses notes devenues mauvaises, qui indiquaient de la nonchalance dans l'étude, du peu d'observance du règlement avec le fait de parler facilement dans les lieux où était prescrit le silence, de manquemens répétés contre l'amour fraternel à l'occasion de quelques dissensions futiles, ou même du manque d'attention aux avertissemens de ceux qui les surveillaient ?

Et voici que D. Bosco s'appuie sur un moyen qui atteignit toujours son but. Il commençait par se montrer froid, préoccupé et parlant peu lorsqu'il se trouvait au milieu des jeunes ; il les privait du récit de quelque fait extraordinaire qu'il avait déjà promis et qui était attendu avec une vive curiosité. Plus d'une fois après les prières du soir, monté sur la petite chaire, au lieu de faire l'habituel petit mot, il promenait tout autour de lui avec gravité ce regard qui avait toujours une force particulière sur l'esprit des jeunes gens, et il prononçait ces seuls mots : — Je ne suis pas content de vous ! Ce soir je ne peux pas vous dire autre chose !

Et il descendait de la petite chaire, cachant ses mains dans les manches de sa soutane, ne permettant que l'on posât dessus un baiser, et lentement il s'approchait de l'escalier par lequel il montait dans sa chambre, n'adressant plus un mot à quiconque. Dans la foule des jeunes, çà et là, on entendait quelques sanglots réprimés, on voyait de nombreux visages sillonnés de larmes et tous allaient dormir pensifs et repentants, pour le fait que pour eux offenser et dégoûter D. Bosco était la même chose qu'offenser et dégoûter le Seigneur.

Cela suffisait pour remettre dans la maison un ordre

parfait, et lorsque D. Bosco réapparaissait, tous se sentaient heureux en le revoyant sourire.

Mais si D. Bosco pardonnait facilement aux repentis leurs manquements à la discipline, à la charité, et à l'obéissance, et au respect dû aux Supérieurs ; s'il gardait et supportait avec patience quelqu'un dont il connaissait la méchanceté pourvu qu'il ne causât pas de tort aux autres, tout en travaillant à sa conversion : il était par ailleurs très sévère envers ceux qui avaient volé, offensé gravement la religion ou la moralité, dans leur façon de parler ou d'agir. Il ne savait absolument pas tolérer l'offense de Dieu.

Dans ses décisions cependant il ne mettait jamais de précipitation. Il voulait qu'en cas de dénonciations faites contre quelqu'un on ne prononçât pas de sentence sans avoir d'abord entendu les deux parties, ou selon son expression, sans écouter les deux sons de cloche.

Toutefois dans la majeure partie des cas on ne venait pas à des décisions douloureuses, parce que celui qui était sourd à la voix de sa conscience, aux avertissements paternels de D. Bosco et de ses collaborateurs, celui qui restait insensible à la force de la désapprobation inévitable des compagnons, finissait par s'en aller de lui-même.

Lorsqu'il s'agissait seulement de soupçons, mais suffisamment fondés, il ne s'effrayait pas et cherchait à prévenir le mal que l'on craignait.

Parfois aussi entraînent à l'Oratoire des jeunes déjà corrompus, avec des idées fausses en tête, qui ne supportaient pas le joug, qui aimaient le plaisir, peu soucieux des choses d'église, fainéants et jugés dangereux. Le système que D. Bosco suivait avec ceux-là était celui qu'il recommandait toujours ensuite à ses Directeurs : l'expulsion est la dernière chose, après avoir employé et reconnu vains tous les autres moyens. La première chose : les isoler de ceux qui étaient plus petits et ingénus, de ceux qui auraient des tendances semblables, ou que l'on connaît fragiles dans la vertu, et les entourer d'amis sincères et sûrs.

Cela fait, ne pas se lasser de les avertir à chaque manquement. La phrase qu'employait D. Bosco avec les assistants et les préfets qui se plaignaient de la conduite de quelqu'un était toujours celle-ci : — Parler, parler ! Avertir, avertir ! Eussent-ils commis des fautes tous les jours, tous les jours les faire appeler, même plusieurs fois par jour, si tel était le besoin. Affectueux dans les manières, mais fermes pour exiger d'eux l'accomplissement de leurs devoirs. [—] En faisant ainsi, ou bien ces jeunes changeaient de conduite, ou bien ennuyés ils finissaient par s'en aller chez eux, sans que l'on dût employer avec eux des mesures coercitives. Et c'est une affaire de grande importance que les jeunes ne partent pas de l'Oratoire avec l'amertume dans le cœur car, lorsque vient le moment d'ouvrir les yeux, ils se rappellent alors la charité avec laquelle ils furent traités, rentrent en eux-mêmes, pensent aux bons conseils reçus, à l'affection qui leur fut témoignée, reconnaissent ceux qui pourraient être leurs véritables amis, et souvent, après des années et des années, s'ils se résolvent à faire une bonne confession, c'est précisément et uniquement dans l'église de l'Oratoire auprès de ceux qui les accueillirent dans les années de leur jeunesse. Ils reviennent parce qu'ils savent que c'est de leur plein gré qu'ils s'en sont éloignés. Au contraire, si le supérieur avait eu recours à une rigueur inconsidérée et précipitée, sans les avoir d'abord avertis, alors pourrait s'éveiller chez beaucoup une aversion qui ne manquerait pas tôt ou tard d'avoir ses conséquences. D'autant plus, si parfois un assistant s'était laissé aller à donner des coups de poing pour décharger sa colère.

Cependant lorsque certains jeunes avaient reçu des avertissements parce qu'il y avait entre eux des ententes étroites, qui d'une manière ou d'une autre, si elles ne sont pas dissoutes, finissent par être une peste pour la communauté, et que D. Bosco lui-même, mais inutilement, les avait appelés chez lui individuellement et avertis, il avait recours à un autre moyen. Il les faisait appeler tous ensemble dans son bureau et, les ayant fait attendre quelque temps dans l'antichambre pour les laisser

réfléchir sur le motif de cette convocation, il commençait à parler selon la manière que la charité savait lui suggérer.

— Ne vous ai-je pas fait avertir, et ne vous ai-je pas avertis suffisamment ? On dit de vous ceci et ceci ; dois-je le croire ? Et pourquoi voulez-vous me donner tant de peines ? Pourquoi voulez-vous m'obliger à prendre une décision qui me chagrine tant ? Pourquoi de vous-mêmes n'aidez-vous pas D. Bosco à vous sauver ? Vous déclarez ne rien faire de mal ! Et la désobéissance est-elle un bien ? Obéissez donc une bonne fois. Ne faites pas qu'on vous voie davantage entre vous [qu'avec les autres]. Abandonnez ces conversations ! faites-moi ce plaisir. C'est la dernière fois que je vous avertis. Allez-vous-en avant que je n'aie la douleur de devoir vous renvoyer. Si je vois que vous continuez à être mauvais, ma décision est prise. Alors vous pleurerez ! — Parfois il employait des phrases plus sévères. En général il réussissait bien cette tentative, comme nous l'affirma D. Bosco lui-même.

Mais s'il arrivait que quelqu'un avait fait scandale, il s'enflammait d'un saint zèle. Lui qui dans tout malheur matériel était toujours calme et tranquille, dès qu'il en avait connaissance, s'écriait tout attristé : — Oh quel désastre ! quel désastre ! — Et tout de suite sans plaintes bruyantes il se mettait à l'œuvre réparatrice, en disant parfois : — J'ai tant prié le Seigneur pour que ces malheurs n'aient jamais à arriver ! Patience ! que soit faite la volonté de Dieu dans le bien et dans le mal ! — Puis il exécutait ce qu'il avait la très grande habitude de déclarer devant toute la communauté réunie : — Faites attention ! D. Bosco est le meilleur des braves hommes qu'il y ait sur la terre ; mais ne faites pas scandale, ne ruinez pas les âmes parce qu'alors il devient inexorable. — Et, en effet, ayant reconnu et confondu quelqu'un comme fauteur de scandale, il l'éloignait sans plus de la maison, et non seulement lui, mais aussi ses complices.

Le Chan[oine] Anfossi raconte qu'à son époque lui resta gravé dans l'âme un petit discours que D. Bosco tint un soir en parlant d'une personne déjà quelque peu avancée en âge : il l'a-

vait hébergée lui-même et pendant bien longtemps elle avait donné des signes de piété ; et, au contraire, on était venu à savoir que c'était un loup déguisé en agneau : elle avait en cachette volé une âme au Seigneur ; c'est pourquoi cette personne avait été sur-le-champ éloignée de l'Oratoire. — D. Bosco, après avoir fait comprendre avec beaucoup de prudence ce qui était arrivé, parla des graves dommages que cause le scandale pour la ruine des âmes ; et il pleurait. D. Bosco avait parlé de cette façon, parce que c'était par les gens de l'extérieur qu'on était venu à connaître l'affaire.

Si pour des circonstances impérieuses il devait suspendre l'exécution de sa sentence, parfois il avertissait une seule fois le fauteur de scandale, parfois il l'isolait rigoureusement de la compagnie des élèves et il faisait en sorte qu'il fût continuellement surveillé ; mais s'il retombait, il le chassait de la maison quoi qu'il pût arriver. Etant venu à savoir qu'un élève avait entre les mains quelques livres pas trop honnêtes qu'il s'était procurés en cachette, il l'appela chez lui, le réprimanda, en se faisant remettre les livres, et parce qu'il ne renonça pas à ces lectures, il l'éloigna de l'Oratoire, bien qu'il fût doté d'une intelligence très exceptionnelle.

Il agissait avec précaution envers une victime. La pensée qu'en revenant au milieu du monde elle verrait s'aggraver sa situation morale et religieuse et que peut-être même elle perdrait la foi et ferait une mauvaise mort, lui conseillait de faire tout son possible pour la garder près de lui, mais s'il ne réussissait pas dans la charitable intention de la ramener sur la bonne voie, il ne tardait pas à la renvoyer. — D'un panier plein de fruits sains, disait-il, il faut enlever un fruit gâté, pour éviter la corruption des autres.

Sa prudence cependant ressortait toujours dans ces délicates circonstances. Le Théol[ogien] Léonard Murialdo lui demanda un jour quelle était sa méthode d'action si dans l'Institution se produisaient des manquements contre les bonnes mœurs. D. Bosco lui répondit : « Si de tels cas se produisent, j'appelle à part dans

mon bureau le jeune qui est accusé, en lui faisant observer qu'il m'oblige à parler de ce sujet dont S[aint] Paul ne veut pas que l'on parle ; ensuite je lui fais remarquer la gravité du mal commis. Si la charité envers les autres exige ainsi, sans attirer l'attention je le fais revenir chez ses parents. Mais je ne lui inflige aucun châtement, en évitant de plus grands maux, comme le seraient les conversations que tiendraient naturellement à ce sujet les autres élèves ».

Ainsi, quand il le pouvait, il sauvait également l'honneur des coupables. On vit parfois quelqu'un disparaître à l'improviste de l'Oratoire, et personne n'y fit attention, pas même les jeunes abbés, parce que resta inconnu le véritable motif de ce départ. Tout au plus on crut que cela était dû à la volonté des parents ou à des affaires de famille ou à la maladie.

D. Bosco, placé dans cette dure nécessité, retenait avec difficulté ses larmes en pensant à la mauvaise fortune du coupable, et il ne le laissait pas partir sans lui donner pour dernière consigne : « Tu n'as qu'une âme : si elle est sauvée, tout est sauvé ; si elle est perdue, tout est perdu pour toujours ».

Concluons avec les paroles de Mgr Cagliero : « J'ai toujours observé que les jeunes, ceux-là mêmes qui avaient mérité d'être expulsés de l'Oratoire, conservaient toujours néanmoins l'affection et la gratitude envers D. Bosco, qui avait été leur père et leur bienfaiteur ».

CHAPITRE XLIX

D. Bosco au milieu des jeunes et des gens du peuple — Oratoires des dimanches et des jours de fête — Les premières Lectures Catholiques — Le Catholique instruit dans sa religion — Difficultés pour le Contrôle ecclésiastique des écrits — Les Vaudois et la fête du Statut — Renseignements historiques sur le miracle du Très s[aint] Sacrement à Turin — Le Jeu[ne abbé] Rua reçoit l'ordre d'une nouvelle édition en 1903 — Fêtes du quatrième centenaire du miracle — D. Chiatellino à Borgo Cornalense [= Cornalese].

Les soins de D. Bosco pour l'Internat n'empêchaient pas la prospérité des Oratoires des dimanches et des jours de fête et ne le détournait en rien de l'idée de s'entretenir avec les garnements, avec les enfants de la rue, avec les gens de condition plus médiocre. C'était pour lui un véritable délice non seulement à l'Oratoire, mais aussi dans Turin. Jusque sur les places et sur les voies publiques il continuait à faire entendre la parole du Seigneur. « Plusieurs fois en diverses années il m'arriva, témoigne D. Rua, de l'accompagner à travers les rues de la ville. En le voyant, les enfants couraient les uns pour poser un baiser sur sa main, les autres pour lui demander des médailles ; et ils faisaient un large cercle tout autour de lui. Les adultes, à voir cette nombreuse bande de jeunes gens au milieu de laquelle se tenait debout un prêtre, s'arrêtaient par curiosité, et D. Bosco ne ratait pas une aussi belle occasion pour adresser à tous des exhortations adaptées à la situation de chacun. Plusieurs

autres fois, rejoignant une bande de jeunes qui s’amusaient, il se mettait à prendre part à leurs amusements ; mais après quelques instants je le voyais, se tenant droit debout, au milieu d’un groupe silencieux, leur faire entendre un enseignement salutaire ». C’était à une telle école que s’allumait le zèle de ses catéchistes et, en particulier, de l’un d’entre eux, Jean Cagliero, qui à présent jeune laïc et plus tard jeune abbé fera à l’Oratoire, à S[aint]-Louis de Portanuova et à Vanchiglia les premiers essais d’apostolat.

La fête de S[aint] François de Sales, grâce à ces procédés, avait donné le fruit habituel de très nombreuses communions. D. Bosco déplorait cependant l’absence de D. Chiatellino Michel-Ange et, en son nom, le Jeu[ne abbé] Reviglio, en lui présentant ses salutations, comme aussi celles du Jeu[ne abbé] Danusso, de Maman Marguerite et de toute la maison, lui écrivait à Carignano : « Nous avons tous été extrêmement offensés et Vous avez trompé l’attente de la plupart ; mais n’en parlons plus ! ».

Avec la venue du carême, qui commençait le 9 février et finissait le 27 mars, [D. Bosco] préparait les jeunes aux catéchismes en vue de Pâques en leur faisant vivre saintement les derniers jours du carnaval. Et ces jours-là il envoyait le jeu[ne abbé] Rua et d’autres jeunes abbés à la recherche de jeunes dans tous les alentours avec la charge de les amener aux cérémonies ; et pour les aider à attirer [ces jeunes] à venir, il les approvisionnait au préalable de gâteries à distribuer.

Mais l’oratoire qui avait besoin d’un soutien particulier était l’Oratoire S[aint]-Louis à Portanuova, soit parce que le plus au voisinage des Vaudois et soit parce qu’il manquait quelque peu de personnel dirigeant. Le Pr[être] D. Pierre Ponte avait eu pour successeur le théologien Félix [voir * page 260] Rossi, homme ayant beaucoup de zèle, mais d’une santé précaire.

C’est pour ce motif que pendant plusieurs années D. Bosco, alors qu’au cours du carême il n’avait pas de répit dans la confession des jeunes de Valdocco, se prêtait volontiers à écouter aussi les confessions d’une partie de ceux de S[aint]-Louis. « Je me souviens, racontait le Théol[ogien] Léonard Murialdo, qu’au moment où il

s'agissait d'accomplir le devoir pascal, beaucoup de jeunes étaient rassemblés à l'Oratoire S[aint]-Louis à Portanuova, et de là, en traversant toute la ville, ils étaient accompagnés à l'Oratoire de Valdocco où D. Bosco les confessait. Ces jeunes étaient déjà grands, et, en général, il s'agissait de vauriens et de dépravés. Mais D. Bosco avait une aptitude spéciale pour les attirer aux sacrements et pour améliorer même les plus mauvais ».

Du reste D. Bosco ne manquait pas de leur rendre visite dans leur oratoire, comme aussi à ceux de Vanchiglia. Parfois il les faisait avertir une semaine avant sa venue, et ce jour était une fête solennelle, accompagnée du pain et du saucisson.

Le mois de mars 1853 commençait et tandis qu'avec les catéchismes quotidiens il instruisait pendant le carême une multitude d'enfants du peuple, voici que paraît, publié par l'imprimerie De Agostini, le premier numéro des Lectures Catholiques. Il avait pour titre : *Le Catholique instruit dans sa religion : petits entretiens d'un père de famille avec ses enfants, en fonction des besoins de l'époque, résumés par le Prêtre Bosco Jean*. Le père de famille représentait pour D. Bosco l'av[ocat] Louis Gallo, de Gênes, avec lequel il avait des relations amicales lorsqu'il composait ce livre, de 452 pages, divisé en six numéros in-32. C'était un traité qui était, on peut dire, complet, mais qui s'adressait aux gens du peuple, sur la vraie religion. Il réfutait les erreurs, les impiétés, les contradictions des pasteurs protestants et [des pasteurs] vaudois, il démontrait leur mauvaise foi et les altérations sacrilèges introduites dans les textes de la Bible ; et dans le même temps il racontait la vie scélérate et obscène des Chefs de la Réforme. Cependant D. Bosco estimait de son devoir de faire remarquer çà et là que les expressions qui pourraient sembler à quelqu'un un peu énergiques concernaient uniquement les écrits hérétiques et excluaient n'importe quelle allusion aux personnes des Vaudois. Il concluait son travail en adressant quelques mots aux Pasteurs Protestants, en leur montrant la terrible respon-

sabilité qu'ils assumaient devant le tribunal de Dieu, du fait qu'ils arrachaient de son bercail les brebis. « Ce sont des paroles de l'un de vos frères qui vous aime, et vous aime bien plus que vous ne le croyez. Paroles d'un frère qui s'offre lui-même tout entier et offre tout ce qu'il peut avoir en ce monde pour votre bien... Tout pénétré de terreur et de frayeur en raison de l'incertitude du salut de votre âme et de celle de vos disciples, je lève les yeux et les mains vers le ciel, en invitant vous-mêmes et toutes les braves personnes à prier le Dieu des miséricordes afin qu'Il veuille vous éclairer tous des rayons de sa grâce céleste, de manière que dans un retour effectué au paternel [sic] bercail de Jésus Christ, nous puissions procurer une grande joie au paradis tout entier, la paix à vos âmes, et une espérance fondée de salut pour tous ».

Ces six numéros furent publiés de mars à août en alternance avec d'autres petits ouvrages : ils furent ensuite rassemblés en un seul volume, mais toute leur édition fut vite épuisée. Cependant D. Bosco en faisait, en 1882, une deuxième édition, considérablement augmentée et corrigée sous le nouveau titre qu'elle conserve aujourd'hui : *Le Catholique dans le monde, etc.* Qu'on lise ce précieux livre et l'on pourra comprendre comment D. Bosco a pu avec juste raison être appelé le marteau des Protestants.

Au mois d'avril on distribuait la vie de Sainte Zita, servante, et [celle] de S[aint] Isidore, paysan, suivies d'un appendice présentant trois récits moraux.

Contre les protestants était présenté le raisonnement suivant : « Parmi les nombreux arguments qui démontrent la sainteté de l'Eglise Catholique il y a aussi celui-ci, à savoir qu'en tout temps beaucoup de ses membres brillèrent par d'insignes vertus et par des miracles, et que tous ses fils sont appelés à la sainteté.

» Les autres religions, au contraire, portent avec elles l'empreinte marquée du vice. Dans leur origine elle-même, bien loin d'être prêchées par des hommes remarquables par leur vertu et leur

sainteté, elles furent prêchées par des hommes vicieux ou apostats ; et, si on aperçoit quelque vertu chez les disciples de ces [religions], on doit l'attribuer aux sentiments insérés par Dieu Créateur dans le cœur de l'homme avec le don de la raison, ou bien à ce qu'ils ont conservé de la Très s[ainte] Religion Catholique.

» Du reste, nous pouvons défier les Calvinistes, les Luthériens, les Vaudois, les Anglicans, tous les hérétiques ensemble de toutes les sectes de nous montrer parmi eux une seule personne qui, dans son éminente vertu portée à un degré héroïque, a atteint ce que l'Eglise Romaine exige en ses fils pour les élever aux honneurs des autels... Et les protestants ont-ils jamais été capables de montrer un miracle opéré ou par leurs chefs ou par les autres membres de leurs sectes ? Non jamais ! Au contraire au sein de l'Eglise Catholique Romaine ont été accomplis et sont toujours accomplis de vrais miracles, et quiconque le veut, peut s'en rendre certain et sûr en lisant les procès apostoliques... Or qui ne sait pas que les miracles sont une preuve évidente de la vérité et de la sainteté de la Religion?... Dieu ne peut pas contribuer avec des prodiges à autoriser une Eglise qui ne soit pas celle qu'Il a établie, Lui l'unique source de vérité et de sainteté ; autrement lui-même pousserait à l'erreur. Mais dans l'Eglise Catholique Romaine il y a et des saints et de vrais miracles ; donc nécessairement elle est la véritable Eglise de Dieu, auteur souverain de toute sainteté et de tous les miracles ».

Cette liberté de parole, qui s'inspire du *prædicate super tecta* [prêchez-le sur les toits] commandé par le Divin Sauveur, donnait de sérieuses inquiétudes aux Services de l'Archevêché, qui connaissaient les intentions féroces des sectes. D. Bosco, après avoir préparé les numéros, avant de les donner à l'imprimerie, les présentait pour le contrôle requis ; mais, fait singulier ! les numéros des six premiers mois sont les seuls à porter l'inscription : *Avec l'approbation du Service de l'Archevêché pour le contrôle des écrits*, mais personne parmi les délégués n'avait voulu y apposer sa signature. Finalement aucun n'acceptait d'assumer la charge de Contrôleur des écrits. Ils avan-

çaient comme raison que se lancer dans une bataille contre les Protestants et les Francs-maçons était une affaire dangereuse en ces jours-là, car, pour se débarrasser de leurs adversaires, ils considéraient comme permise n'importe quelle arme. Et, pour le prouver, ils rappelaient l'assassinat du Comte Pellegrino Rossi, de Mgr Palma et de l'Abbé Ximenès, Directeur du journal *Le Labaro* [Le Labarum] de Rome, et de nombreux autres défenseurs de la vérité, poignardés à cette époque. Et pour une part ils n'avaient pas totalement tort de craindre ainsi : car ce qui peu de temps après se produisit, à Turin même, pour l'intrépide Directeur d'alors de *L'Armonia* [L'Harmonie], le Théol[ogien] Jacques Margotti, laissa voir ce à quoi pouvait s'attendre de la part de certains membres de sectes un écrivain catholique (1). Toutefois, après quelques considérations de D. Bosco,

(1) Le soir du 28 janvier 1856, vers 9 heures et demie, le Théologien Margotti revenait, selon son habitude, à son habitation, rue de la Zecca, maison Birago. Dans le virage de l'angle qui de la rue Vanchiglia fait passer dans [la rue] de la Zecca, à côté du café du Progrès, il fut à l'improviste assailli par quelqu'un qui, en lui assénant sur la tête un coup désespéré avec un gros bâton, le fit tomber à terre de tout son poids. Etourdi et assommé par ce coup, le Théologien Margotti, tombé à terre, perdit connaissance et resta là gisant à plat ventre jusqu'au moment où, passant par hasard à cet endroit et voyant un prêtre étendu à terre, un brave homme courut vers lui et le releva. Le Théologien, secoué lors de ce geste, et ayant repris connaissance, demanda où il était. Et cette [âme] pieuse, lui ayant répondu qu'ils se trouvaient à l'angle de la maison Birago, le Théologien le pria de l'accompagner à sa maison, en la lui indiquant. Accompagné et soutenu par l'inconnu, il put rentrer chez lui, où lui furent donnés tout de suite les premiers soins.

Les hommes de métier, qui avaient été appelés, ne reconnurent aucune lésion grave. Le coup qui était dirigé vers la tempe gauche, en tombant de haut en bas, fut amorti par le chapeau, et donc la contusion se situa dans la région de l'oreille dont la partie externe fut déchirée de haut en bas.

L'assassin, qui crut sans doute que sa victime était morte, s'enfuit, en laissant sur place le bâton avec lequel il avait commis son forfait. Et, à voir cet instrument, il parut impossible que le Théologien ait pu en réchapper avec un si léger dommage. Ce n'était point du tout une massue, c'est-à-dire le bâton ordinairement employé, mais un gros gourdin de frêne plus mince à un bout et plus gros à l'autre, grossière-

le Chan[oine] Joseph Zappata daigna se rendre à ses demandes et se mit à contrôler un manuscrit ; mais il avait à peine lu la moitié d'un numéro, lorsque tout terrifié il le fit venir chez lui et lui rendit le cahier en disant : « Reprenez votre travail. Vous prenez de front et défiez les ennemis. Quant à moi je n'estime pas bon de signer et d'entrer en lice, car je ne peux pas risquer ma vie ».

Que faire donc ? D'accord avec Mgr le Vicaire Général, D. Bosco exposa l'affaire à l'Archevêque, qui depuis son exil ne cessait pas de lui offrir tous les secours possibles. C'est pourquoi, ayant appris ces difficultés, le zélé Prélat envoya à D. Bosco une lettre à présenter à Mgr Louis Moreno, Evêque d'Ivrea. Par cette [lettre] l'éminent Archevêque pria son suffragant de bien vouloir donner aide et protection aux Lectures Catholiques avec son Service diocésain pour le contrôle des écrits, et Mgr Moreno s'y prêta de très bon gré. Dans ce but il délégua l'av[ocat] Pinoli, son Vicaire Général, pour contrôler les numéros à publier, en lui permettant toutefois de laisser sous silence son nom en ne signant pas.

D. Bosco restait donc solide à son poste de bataille. « Il avait reçu des menaces par lettre et en paroles, affirme D. Rua, mais, lui, en mettant sa confiance en Dieu, ne renonça pas. Son grand réconfort était [de savoir] que les *Lectures Catholiques*, dès qu'elles avaient été comme dégustées, avaient satisfait le goût de tous les abonnés ». Pour les mois d'Avril et de Juin il faisait imprimer un petit volume anonyme, divisé en deux numéros, qui portait le titre : *La bonne mère de famille : conversations mora-*

ment coupé : un morceau de bois ordinaire à mettre sur le feu.

Mais par bonheur la tentative des assassins échoua ; et le valeureux écrivain, pleinement rétabli peu après, reprit la plume, et continua à employer ses incomparables talents au profit de l'Eglise et de la Société.

les adaptées aux catégories les plus simples des personnes du peuple. C'est une dame qui réunit dans sa maison quelques habitants de son village et leur explique au moyen d'avis moraux le Symbole des Apôtres. L'auteur anonyme écrivait ceci au lecteur chrétien : « Bien qu'en tout temps il n'ait pas manqué d'ennemis du salut éternel des âmes, toutefois ceux-ci ont formé de nos jours une entente formidable : on n'en rencontre sans doute pas de telle dans le passé.

» Des hommes rompus à tous les vices, sachant mal supporter le joug de la vérité, menés par un intérêt bas et vil, avec des ergoteries subtiles et perfides, ne rougissent pas d'attaquer et de calomnier cette Sainte Religion dans laquelle par un trait spécial de la miséricorde divine ils naquirent et furent éduqués. Ces gens, en se donnant l'apparence d'éclairer et de conduire le peuple à une solide vertu, répandent dans cette catégorie plus simple, chez les ouvriers, chez les apprentis et chez les paysans les maximes de la doctrine la plus perverse et [la plus] fausse ; ils se donnent du mal à l'aide d'écrits et d'imprimés immoraux pour propager l'incrédulité, en instillant l'indifférentisme, le pire de tous les maux ; ils flattent les passions, et font boire aux personnes imprudentes et simples la perversion des mœurs, la séduction et la corruption des cœurs, en les faisant prendre part à des vices qui sourdement tendent des pièges à la société humaine et la ruinent...

» Donc pour vous reconforter, ô lecteurs chrétiens, dans le tourbillon de si nombreuses tempêtes, dans les assauts de si nombreux ennemis, tandis que vous avez, dans les petits entretiens : *Le Catholique instruit dans sa Religion*, les principes fondamentaux de notre sainte Religion à laquelle vous devez de façon inaltérable être attachés par la foi, dans les conversations simples présentées ici vous sont donnés de salutaires enseignements, qui vous mettront en mesure d'agir constamment selon cette même [Religion] et de vous fournir à vous-mêmes les raisons de votre croyance... ».

D. Bosco combattait vaillamment l'hérésie, mais celle-ci levait la tête avec de plus en plus d'arrogance. Le soir du 8 mai,

fête du Statut, le nouveau temple des Vaudois fut illuminé avec un grand luxe et [une grande] parade, et les étudiants, mis en rangs comme des militaires et conduits par leurs professeurs, suivis par un bon nombre de sociétés ouvrières, instruits dans les principes de liberté de la *Gazzetta del popolo* [Gazette du Peuple], après avoir fait une fracassante ovation devant le monument Siccardi, pour lancer un affront au Clergé, se rendirent au temple Vaudois, en répondant par des *Hourras* à certaines voix tonnantes qui proféraient les acclamations édifiantes : *Vive la liberté des cultes ! Vive la liberté de conscience !*

En mai, le numéro était écrit par D. Bosco lui-même. *Renseignements historiques sur le miracle du Très s[aint] Sacrement survenu à Turin le 6 juin 1453, avec un aperçu sur le quatrième centenaire de 1853.*

« Au lecteur. — Au milieu de l'allégresse commune à laquelle prennent part tous les bons Catholiques pour la solennité du Centenaire en mémoire du miracle du Très s[aint] Sacrement, accompli par Dieu dans notre ville, j'espère que ne devra pas être désagréable un récit historique, court et traité avec assez de simplicité pour qu'il puisse suffisamment informer les gens moins cultivés, ainsi que ceux auxquels manquent les livres opportuns et [ceux qui] n'ont pas le temps de parcourir les volumes publiés au sujet de ce glorieux événement.

Celui qui désirerait avoir des connaissances plus étendues sur ce fait, pourrait lire n'importe lequel des auteurs indiqués à la fin du petit livre : c'est auprès d'eux que furent puisés ces renseignements. Ici je me limite à un récit historique du miracle, en ajoutant quelques éléments qui concernent la prochaine solennité, avec l'adjonction d'un dialogue familier au sujet des miracles.

Que le Seigneur bénisse tous les Turinois et conserve tous les Catholiques dans la Sainte Foi Catholique, unique religion qui puisse présenter de vrais miracles en confirmation des vérités qu'elle professe.

J[ean] BOSCO *Pr[être]* ».

Le miracle que les Turinois se préparaient à célébrer [avait été] solennel. Le soir du 6 juin 1453 passait par Turin un homme qui conduisait un mulet chargé de marchandises. Il venait d'Exilles, lieu voisin de Suse qui à cause de quelques désordres de guerre avait été cette année-là mis à sac. Parmi les dépouilles posées sur le mulet il y avait un ostensor, volé à l'église de ce lieu : se trouvait dedans une hostie consacrée. Et voici qu'arrivé à Turin devant l'église S[aint]-Sylvestre le mulet devient rétif, en titubant il s'arrête et tombe à terre. L'homme qui le guide s'emploie de toutes ses forces pour que se lève la bête de somme et qu'elle marche. En attendant, les courroies du paquet s'étant dénouées, le vase sacré s'élève dans l'air et, resplendissant plus que le soleil, il apparaît à la vue de toutes les personnes présentes. Averti, l'Evêque Monseigneur Ludovic, [de la parenté] des Marquis Romagnano, accourt avec le clergé et avec une grande foule de gens : en leur présence l'ostensor tombe tout d'abord, alors que se maintient, radieuse, en l'air l'Hostie divine, qui ensuite, tandis que de tous les côtés on s'écrie : *Restez avec nous, Seigneur*, descend petit à petit dans le calice que lui présente l'Evêque et elle est solennellement portée à la cathédrale. A l'endroit où se produisit un événement aussi prodigieux fut élevée l'église du *Corpus Domini* [Corps du Seigneur]. — Ce fut l'origine de la dévotion particulière que les Turinois témoignent envers le Très s[aint] Sacrement.

On ne pouvait pas donner une preuve plus splendide contre les Vaudois de la présence réelle permanente de Jésus Christ dans l'Eucharistie. Dans son petit livre D. Bosco n'omettait pas de rapporter quelques phrases d'une lettre pastorale spéciale que Mgr Fransonî avait adressée depuis Lyon au clergé et au peuple. L'Archevêque, ayant mentionné les graves dangers où se trouvaient ses diocésains en raison des pièges avec lesquels les hérétiques s'efforçaient de séduire les personnes imprudentes, leur rappelait que le premier et très puissant moyen pour ne pas tomber victime de l'erreur était « de se lier de façon indissoluble à l'autorité de l'Eglise Catholique et donc au

Pontife Romain son Chef visible, successeur de Saint Pierre ».

D. Bosco donnait une conclusion au petit ouvrage en présentant l'Horaire des cérémonies sacrées [accomplies dans l'église] du *Corpus Domini* [Corps du Seigneur] : il comprenait un triduum et une octave de prières très solennels.

Le petit livre fut vite épuisé ; mais D. Bosco eut cette intuition du futur qui, on peut bien le dire, lui était propre : un jour qu'il revenait avec le Jeu[ne abbé] Michel Rua de la villa du prof[esseur] D. Matthieu Picco, où il avait l'habitude de se retirer pendant quelques jours en vaquant à des travaux de bureau, au moment où il était arrivé au Faubourg appelé alors des Saints-Bino-et-Evasio derrière la Grande-Mère-de-Dieu, il fit tomber la conversation sur les fêtes centenaires de Turin et sur le bon accueil et la large diffusion de sa brochure. Ensuite, portant sa pensée plus avant, il dit au brave jeune abbé qui lui servait de secrétaire : — Quand en 1903 on célébrera le [neuvième] cinquantenaire du miracle, je ne serai plus là, mais toi tu seras encore là ; dès maintenant je te confie la charge de rééditer ce petit livre.

— Bien volontiers, répondit le Jeu[ne abbé] Rua, j'accepte une si douce charge ; mais, si la mort me jouait quelque mauvais tour et m'ôtait de ce monde, avant cette époque ?

— Sois tranquille : la mort ne te jouera aucun mauvais tour, et tu pourras t'acquitter de la charge qu'à présent je te confie.

Le Jeu[ne abbé] Rua, ayant entendu D. Bosco parler avec autant d'assurance, en mit de côté un exemplaire et, ayant surmonté différentes maladies graves, le ressortait en 1903 et en faisait l'édition qui lui avait été confiée.

Les fêtes furent très splendides. L'église du *Corpus Domini* [Corps du Seigneur] avait été richement restaurée. De tous les côtés du Piémont y confluèrent les confréries avec [les gens] du peuple pour faire leur communion. Au jour de la solennité le Roi et sa famille, en grand apparat, s'y rendaient pour participer à la Sainte Messe. Douze [Prélats, répartis] entre Archevêques et

Evêques, accoururent au triduum et à l'octave de prières. Pendant deux nuits la ville ne fut qu'une illumination publique et, sans doute pour la dernière fois, on vit les palais de la Mairie, du Sénat et de l'Académie des Sciences ornés de lumières pour des fêtes religieuses. Seul [monument officiel], la Chambre des Députés, ainsi que le ghetto des Juifs et le temple, en construction, des Vaudois brillèrent par une parfaite obscurité. A deux reprises, on commença la procession triomphale, le 6 juin et le dernier jour de l'octave ; tonnaient les [pièces d']artillerie ; sonnaient toutes les cloches ; mais les deux fois de violentes tempêtes ne permirent pas de continuer. La faction des libertins, qui, à ce spectacle de foi, étaient rongés par la rage, s'en libéra par un applaudissement injurieux et des sifflements lorsqu'ils virent se disperser la procession. Mais cette libre manifestation d'une satisfaction empreinte de dépit méritait un peu de compassion. Ils croyaient [la ville de] Turin à moitié protestante et ils la virent toute catholique. La *Gazzetta del Popolo* [Gazette du Peuple] avait en ces jours-là, de façon obscène et impunément, exprimé des blasphèmes, et avec elle la presse libérale. D. Bosco, qui avait pris part au cortège sacré, était revenu deux fois à l'Oratoire les habits si imprégnés d'eau qu'il faisait pitié aux jeunes.

D. Bosco, en traitant ces jours-là les grandes affaires, n'oubliait pas les petites affaires. Il entendait donner une preuve de sa reconnaissance à D. Michel-Ange Chiatellino, maître de méthode [= art et science de l'enseignement] à Carignano, qui en de nombreuses occasions l'avait aidé à l'Oratoire. L'ayant rencontré dans Turin, il lui dit aimablement : — Me payez-Vous une tasse de café ? — D. Chiatellino regarda avec étonnement l'ami qui lui faisait une demande, pour lui si étrange et inattendue, et il lui répondit : — Volontiers, volontiers. — Ils entrèrent donc dans un café et D. Bosco lui expliqua comment l'école de Borgo Cornalense [= Cornalèse] s'était trouvée à manquer de maître et qu'il avait pensé que ce poste était adapté pour un prêtre comme lui qui aimait la tranquillité. Dans le même

temps il serait chapelain de Madame la Duchesse de Montmorency [qui était] propriétaire de l'école et qui à Borgo [Cornalese] habitait dans sa grande maison. L'idée sourit à D. Chiatellino, il remercia ; mais il proposa qu'avant d'accepter fût consulté D. Cafasso. Ce fut le motif des lettres suivantes.

Très cher D. Chiatellino,

J'ai parlé à D. Cafasso de notre affaire sans dire que j'en avais déjà parlé avec Vous, et sans la moindre hésitation il me répondit que c'était un poste qui convenait, [en me disant] de Vous écrire immédiatement pour avoir votre avis ; de sorte qu'ici il n'y a plus de difficulté. Pensez-y, et au cas où Vous me donneriez une réponse positive, nous irons, *statuto tempore* [à un moment fixé], rendre une visite à Madame la Duchesse.

A la hâte, mais de tout cœur je m'offre à Vous dans le Seigneur.

Turin, 16 juin 1853.

Ami très aff[ectionné]
BOSCO J[ean] Pr[être].

Très cher M. Chiatellino,

Hier s'est trouvée ici à Turin Madame la Duchesse de Montmorency-Laval, et tout ce qui concernait votre poste de maître fut conclu. A présent elle désire parler avec V[otre] S[eigneurie] pour s'entendre pour l'école, la manière de la faire, la nourriture, la manière dont on pourra la faire, etc. Il y a un logement pour Vous et pour une personne de service ; il semble qu'Elle accepterait même l'une de vos sœurs ; mais, dit-Elle, que cette sœur serve le prêtre et ne soit pas servie. Mais ce sont là des choses de peu d'importance, qui s'arrangeront facilement lorsqu'on se parlera. Si Vous pouvez faire une promenade à Borgo [Cornalese] jeudi prochain le 23, Vous êtes attendu ; personnellement, je ne peux pas y aller, mais, si V[otre] S[eigneurie]

voulait bien commencer à y aller. Si Vous aviez avec Vous le Théol[ogien] Appendini, cela pourrait être une bonne chose ; du reste *ætatem habes, interroga et videbis* [tu as l'âge, interroge et tu verras]. Je n'ai pas le temps d'écrire davantage. Saluez vos parents et mes autres amis et aimez-moi dans le Seigneur.

Turin, 21 juin 1853.

Très aff[ectionné] BOSCO J.

Et D. Chiatellino, tant que vécut la Duchesse, habita à Borgo Cornalense [= Cornalese] en édifiant par ses vertus [les personnes de] l'école, du village et de la grande maison. Sa vertu se faisait admirer en raison d'une particulière sainteté de mœurs et d'une exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs. Ses élèves l'aimaient comme un père, et apprenaient la manière de vivre en famille et dans la société. De temps en temps il venait voir les jeunes gens de Valdocco et il apportait parmi eux la joie, comme la visite d'un ami. D. Bosco utilisait ses services en période de vacances, pour quelques prédications de retraite spirituelle et il ne reçut jamais de refus de sa part. Pendant des années et des années la neuvaine du Saint Rosaire aux *Becchi* fut toujours réservée à D. Chiatellino. Sa parole, sous-tendue par le salut des âmes, réussissait à en gagner beaucoup au Seigneur.

CHAPITRE L

La maison Pinardi et D. Cafasso — D. Bosco son pénitent — Sa familiarité et son union d'esprit avec le Directeur du Convitto Ecclesiastico — Générosité de D. Cafasso envers l'Oratoire et ses lumières surnaturelles — Les vocations — Reconnaissance de D. Bosco et de ses jeunes.

Don Bosco, dès que la saison le permit, avait fait débarrasser des décombres de la maison tombée l'espace sur lequel on devait, depuis les fondations, reprendre les travaux de construction. Son préjudice avait été évalué à 10 000 livres, bien que beaucoup plus lourd dût être celui du maître maçon entrepreneur qui avait accepté de prendre en charge la construction et avait été condamné par la commission de l'urbanisme à mieux refaire les travaux. Cependant D. Bosco, rempli de compassion, lui avait promis de l'aider. Entre-temps, peut-être en conséquence de ce désastre, par un acte du 26 janvier 1853 passé devant le notaire Turvano, les parts et les droits que D. Borel, D. Murialdo, D. Cafasso et D. Bosco avaient acquis avec l'achat de la maison Pinardi, fusionnaient sous les noms des prêtres Jean Bosco et Joseph Cafasso. Les deux premiers se retiraient de la société [ainsi formée pour l'achat], en mettant sur le dos des deux autres copropriétaires leur part de la dette Rosmini.

D. Cafasso continuait donc à se porter garant pour

D. Bosco ; et puisque se présente à nous ce nom béni, nous voulons rappeler de façon spéciale la mémoire de celui qui pendant environ vingt-cinq ans guida et secourut D. Bosco dans la vie spirituelle et dans ses besoins tant matériels que moraux. Le maître était saint et il fut saint, le disciple qui l'avait choisi pour être son confesseur et qui chaque semaine allait lui confier l'état de sa conscience.

D. Cafasso, à S[aint]-François d'Assise, avait son confessionnal auprès de la représentation de Notre-Dame des Grâces, et il était toujours entouré sur les côtés par une foule qui attendait son tour. D. Bosco s'agenouillait à terre, près d'un pilier en face du confessionnal pour faire sa préparation et il y restait jusqu'au moment où D. Cafasso le verrait. Alors le confesseur, pour que le vénérable prêtre n'eût pas à perdre trop de temps, lui faisait signe en soulevant le rideau et, lui, la tête baissée et dans une attitude pieuse, il s'approchait et faisait sa confession sur le devant du confessionnal, pour l'édification des personnes présentes. Le Jeu[ne abbé] Bellia Jacques l'accompagnait toujours, tant qu'il fréquenta l'Oratoire ; et, après lui, d'autres jeunes abbés, et tous admiraient son maintien, à travers lequel transparaisaient sa foi et son humilité.

D. Bosco aimait et vénérât D. Cafasso, et son affection pour lui était comme celle d'un fils, et D. Cafasso le payait de retour par une vive charité paternelle.

D. Bosco se trouvait presque chaque jour au Convitto Ecclesiastico, et fréquentait, s'il le pouvait, les conférences de morale. Souvent il y allait le matin ; et, changeant ensuite d'heure, [il s'y rendait] vers quatre heures de l'après-midi, et il n'en repartait que vers neuf heures accompagné de l'un des domestiques du Convitto lui-même. Ces cinq heures, il les passait en grande partie dans la bibliothèque, où il faisait ses travaux d'étude personnelle sans être dérangé et il y préparait ses livres si féconds en avantages spirituels pour la défense de la religion. Il ne manquait jamais de rendre visite à D. Cafasso qui lui

accordait une entière intimité. Certaines semaines, où il se sentait si fatigué qu'avec difficulté il pouvait respirer, un mot, un regard, un sourire, un geste de D. Cafasso ravivait ses forces, et lui inspirait un courage sans cesse plus grand pour continuer sa mission. Et il dépendait de lui en toute chose soit pour régler sa conscience personnelle, soit dans l'orientation des œuvres externes qu'il développait ; et il lui a obéi, tant qu'il a vécu, entièrement et sans faire d'observations. Souvent D. Bosco s'attardait avec lui dans des entretiens longs et secrets ; et c'est au cours de l'un de ceux-ci qu'au début de 1851 il dit à D. Cafasso qui l'avait interrogé : le temps de vie qui Vous reste encore ne dépassera pas dix ans. Et l'événement se produisit selon la prévision.

D. Savio Ascagne écrivit : « C'est là dans la chambre de Don Cafasso que D. Bosco concertait avec lui l'achat de la maison et de la cour Pinardi et la construction de l'église S[aint]-François qu'à présent on appelle la vieille église, l'acquisition d'autres terrains pour suffire aux besoins et l'installation d'ateliers et d'une imprimerie, et la fondation des Lectures Catholiques. En revenant ensuite à la maison, en parlant avec ses élèves, il laissait échapper un mot au sujet de ces nouveaux plans projetés, et disait des choses qui semblaient des rêves et qui à présent sont une réalité ».

Mais avec l'aide de Dieu il ne pouvait pas en être autrement. Maître et disciple étaient d'accord pour le même but, dans les mêmes vues et dans la même pensée.

« Dans une seule chose, dit un jour D. Bosco à un personnage distingué, il sembla que nous n'étions pas d'accord et que nous avions à ce propos une discussion en nous promenant sur l'esplanade du Sanctuaire de S[ant]'Ignazio. Il disait que le bien devait être bien fait, et moi je soutenais que parfois il suffisait de le faire comme ça à la bonne franquette au milieu de tant de misères ». Et tous deux avaient raison, car D. Cafasso parlait de la chose pour elle-même ; D. Bosco, au contraire, montrait que, lorsqu'on ne peut pas faire autrement, il vaut mieux

faire comme on peut, mais avec une intention droite, plutôt que d'abandonner une entreprise.

Toutefois la bonne entente entre eux n'était en rien troublée par une quelconque diversité d'appréciation ; car au contraire D. Cafasso prenait toujours la défense de son disciple lorsque quelqu'un se permettait de le critiquer.

Certains ecclésiastiques, respectables et savants, lui firent des remontrances parce que D. Bosco ne se pliait pas aux conseils qu'ils donnaient, lorsque ceux-ci n'étaient pas conformes à ses projets et à ses vues. D. Cafasso répondit de manière à mettre dans une lumière particulière la vie sacerdotale de son pénitent : « Savez-vous bien qui est D. Bosco ? Pour moi, plus je l'étudie, moins je le comprends ! Je le vois simple et extraordinaire, humble et grand, pauvre et occupé dans des projets très vastes et en apparence non réalisables, et toutefois bien que contrarié et je dirais incapable, il réussit splendidement dans ses entreprises. Pour moi, D. Bosco est un mystère ! Je suis certain cependant qu'il travaille pour la gloire de Dieu, que Dieu seul le guide, que Dieu seul est le but de toutes ses actions ».

D. Cafasso avait la conviction que le Seigneur conduisait D. Bosco par des voies nouvelles et extraordinaires, et c'était également la cause pour laquelle il faisait des largesses pour le secourir.

D. Bosco sortait rarement du bureau de [D. Cafasso] les mains vides, comme, lui-même, l'affirma. Souvent vers la fin d'un mois, alors qu'il devait régler une dette pour le pain de deux cents ou trois cents lires et qu'il n'avait pas, lui, d'argent, D. Cafasso les déboursait pour lui. D. Bosco dans le même temps promettait que pour le mois suivant il étudierait la façon de payer lui-même ; mais quelque temps après le voici qui présente, en y mettant bellement les formes, une autre note du boulanger. Don Cafasso, sur un ton de plaisanterie, lui disait alors : — Vous, D. Bosco, vous n'êtes pas un honnête homme. Les honnêtes hommes tiennent la parole donnée ; vous, au lieu de cela, tous les mois vous promettez de payer, mais en attendant celui qui paie, c'est toujours moi. Mon cher, pensez

à vous mettre devant votre conscience. — Et il lui tendait la somme demandée.

En faisant l'expérience de la bonté de D. Cafasso, D. Bosco eut une preuve de plus des dons surnaturels que Dieu lui avait accordés. Un jour, il lui avait expliqué qu'il se trouvait dans un besoin très impérieux de secours. D. Cafasso lui répondit qu'il était désolé de n'avoir rien à lui donner ; mais ensuite, après avoir réfléchi quelque peu, il lui dit : — Allez du côté de la place Saint-Charles, suivez celui qui vous appellera par votre nom et vous trouverez ce que vous désirez. — D. Bosco obéit, et lorsqu'il fut parvenu sur la place S[aint]-Charles, voici qu'un domestique l'arrête et lui dit : — Etes-Vous D. Bosco ? — Et, devant la réponse affirmative, il ajouta que sa patronne désirait lui parler. D. Bosco se joignit au domestique, qui le fit entrer dans un hôtel particulier ; puis il se trouva dans la chambre d'une riche dame malade qui, après avoir demandé des renseignements sur son Oratoire, lui donna une somme considérable.

D. Bosco révélait lui-même ce fait au Jeu[ne abbé] Bellia, et, sûr que son saint maître recevait du Seigneur des lumières pour donner des conseils, il lui envoyait souvent ses jeunes pour qu'il prît à leur sujet une décision.

En 1853, il lui adressait les élèves Jean Cagliero et Savio Ange pour l'examen sur la vocation. « D. Cafasso, écrit Mgr Cagliero, après nous avoir examinés, nous parla de la vocation à l'état ecclésiastique avec des mots et des idées très sublimes, et avec un tel sens pratique et [une telle] onction, au point de nous faire comprendre qu'une telle grâce était grande et très élevé le ministère du prêtre. Et, nous ayant encouragés à être à la hauteur, il ajouta avec un saint enthousiasme : — Oh, voyez ! je suis devenu prêtre une seule fois ; mais si c'était nécessaire, je le deviendrais encore cent autres fois ! ».

Un autre jour il envoya au Convitto [Ecclesiastico] Massaia et Fusero. En chemin ils commencèrent une discussion sur quelques points d'une controverse, nous ne saurions pas dire

si c'était sur le plan scolaire ou sur le plan religieux. Dès qu'il furent en présence de D. Cafasso, celui-ci, sans leur laisser le temps d'ouvrir la bouche, dit : — En ce qui concerne votre discussion pour laquelle vous débattiez le long du chemin, c'est comme ceci et comme cela : donc toi, tu avais raison, et toi, tu avais tort. En ce qui concerne la vocation, tenez-vous à ce que vous dira Don Bosco. — Etonnante réponse et preuve par laquelle il faisait comprendre grâce à une lumière surnaturelle que D. Bosco était un juge sûr pour ce qui est du choix prudent de l'état [de vie].

Les deux jeunes, revenus à l'Oratoire, racontèrent à Don Bosco le fait merveilleux : à son tour il confirmait l'opinion de sainteté que tous nourrissaient envers D. Cafasso. D. Bosco, en effet, raconta le Chan[oine] Anfossi, parlait fréquemment des actions, des paroles, des vertus héroïques et de la générosité de ce grand serviteur de Dieu. Et il répétait aux jeunes gens et aux jeunes abbés ses avertissements, si efficaces pour faire aimer la mortification chrétienne : « Fuyez toute habitude, même la plus indifférente ; nous devons nous habituer à faire le bien, mais pas autre chose ; notre corps est insatiable : plus nous lui en donnons, plus il en demande ; moins on lui en donne, moins il demande ».

D. Bosco n'omettait pas d'exhorter les siens à travailler gaillardement et à ne pas désirer d'amusements et de repos, et il ajoutait : — On avait invité D. Cafasso à prendre quelque divertissement, savez-vous ce qu'il répondit ? — Ce que j'ai à faire est bien autre chose que me divertir. Lorsque je n'aurais plus d'occupations pressantes, alors j'irai me divertir. — Et quand arrivera ce moment ? — Quand nous serons au paradis.

Il le proposait également en exemple pour le salut des âmes et il le décrivait dans les missions en zone rurale, dans le Convitto [Ecclesiastico], dans les prisons, dans les hôpitaux et dans les diverses autres charges de l'enseignement sacerdotal. Entre autres, il racontait un jour : « D. Cafasso, ayant appris (1856) qu'à Verceil un condamné à mort s'était abandonné au désespoir et ne voulait rien entendre des sacrements, partit aussitôt de

Turin, avec quelques confrères de la Miséricorde, vers 4 heures de l'après-midi, et, parvenu là où se trouvait le condamné, il réussit à le calmer, et, l'ayant confessé et fait communier, il l'accompagna au lieu du supplice. Puis, s'étant restauré dans une auberge, il voulut partir aussitôt pour Turin et, une fois revenu [voir * page 592] au Convitto [Ecclesiastico] à 6 heures et demie du soir, au lieu de prendre un peu de nourriture, il alla à l'instant même faire la conférence aux étudiants du Convitto parce que la cloche en donnait le signal. A qui l'invitait à prendre un peu de repos, il répondit : — Nous nous reposerons quand nous serons dans la tombe : *Regnum cœlorum vim patitur* [Le Royaume des Cieux souffre violence]. — C'était son habituelle exclamation ».

En outre il intéressait notamment ses élèves en racontant comment D. Cafasso prenait soin des jeunes gens pauvres et comment il instruisait les uns dans les vérités de la foi, procurait à d'autres des vêtements afin de leur permettre de venir à l'église ; [comment] il plaçait d'autres au travail chez un honnête patron ; [comment] à un bon nombre il payait les frais de l'apprentissage ou fournissait du pain jusqu'au moment où ils pourraient gagner de quoi vivre par leurs propres travaux. — J'en connais beaucoup, ajoutait-il, qui, en raison de leur pauvre situation ou à cause des graves désastres survenus en famille, ne pouvaient parcourir aucune carrière. A présent parmi eux plusieurs sont curés, vicaires, maîtres d'école. Certains sont notaires, avocats, médecins, pharmaciens, hommes de loi. D'autres sont agents de campagne [voir ° page 592], patrons de boutique ou d'atelier, négociants et commerçants. Et tous ces gens-là doivent à D. Cafasso leur sort.

Mais en plus de cela il rappelait aux jeunes gens de l'Oratoire l'obligation qui leur revenait d'être reconnaissants envers D. Cafasso et de prier pour lui ; Mgr Cagliero nous écrivait : « Je me rappelle que souvent D. Bosco nous a dit : — C'est par obéissance à Don Cafasso que je me suis fixé à Turin ; c'est à la suite de son conseil et de sa direction [spirituelle] que je me suis mis à rassembler tous les dimanches et les jours de fête les

gamins de la rue pour leur faire le catéchisme ; ce fut grâce à son appui et [à son] aide que j'ai commencé à recueillir à l'Oratoire S[aint]-François de Sales les jeunes laissés le plus à l'abandon pour qu'ils fussent préservés du vice et formés à la vertu. Souvenez-vous-en ! Le premier catéchiste de notre Oratoire fut D. Cafasso, et il en est le constant protecteur et bienfaiteur. — Et nous, nous aimons et vénérons notre cher père ; mais nous n'aimons pas moins et ne vénérons pas moins le Pr[être] D. Cafasso ».

* *Revenu au Convitto à 6 heures et demie du soir ...* alors qu'il est parti à 4 heures de l'après-midi : on est amené à supposer que le départ et le retour n'ont pas eu lieu dans la même journée et que le déplacement a demandé *plusieurs jours*, que le condamné se trouvât encore à Verceil, ou même que le lieu de son exécution fût proche de Turin ; D. Cafasso avait besoin d'un *temps suffisant* pour se déplacer et accomplir sa mission auprès du condamné avant de l'accompagner au supplice... (puis pour se restaurer dans une auberge et revenir à Turin).

Quoi qu'il en soit, l'important est de considérer sa réponse finale !

° ‘ *agent de campagne* ’ : ‘ fermier ’, ‘ régisseur de domaine ’.

CHAPITRE LI

La reprise des travaux pour relever de ses ruines la construction — Bienfaiteurs — Petite loterie — Charité de D. Bosco pour le Maître maçon Entrepreneur — Prédications — Ornaments de la nouvelle église — La nouvelle cloche — Les Quarante heures — Monseigneur Artico, D. Bosco et la fête de S[aint] Louis.

Le printemps arrivé, on entreprit immédiatement de relever la construction écroulée. Mais les finances de D. Bosco étaient épuisées, et même il était accablé de dettes. Cependant celles-ci ne l'effrayaient pas, et sa confiance en Dieu ne se démentait pas. Et, en effet, il fallait une foi bien vive, car il se trouvait toujours dans de très graves préoccupations, également aussi en raison des calamités qui opprimèrent continuellement les nations. A présent il est encore sur le début, mais à mesure que les difficultés deviendront plus grandes et parfois prendront des dimensions gigantesques, il deviendra un géant pour les affronter et les vaincre ; et comme maintenant, de même alors il dira, en plaisantant, en dialecte piémontais : *Andand per la strà s'aggiusta la somà*. Chemin faisant, s'ajuste le chargement du bourricot.

Et vraiment en D. Bosco s'accomplissaient continuellement les promesses faites par Jésus à quiconque prie avec foi. Cette divine Providence, qui avait suggéré aux bienfaiteurs de se montrer généreux envers Don Bosco pour commencer [la construction] du bâtiment, continua à les pousser à venir à son aide

pour la reprendre et la mener à terme. Parmi ces personnes se signalèrent la remarquable Duchesse de Montmorency et le noble monsieur le Marquis Fassati, ainsi que la Marquise sa digne épouse. Le Comte Cays de Giletta et de Caselette, lui aussi, qui venait assidûment à l'Oratoire faire le catéchisme les dimanches et les jours de fête, donnait à D. Bosco cette année-là un témoignage de sa charité. Entre autres dettes, Don Bosco en avait une de 1 200 liras envers le boulanger, qui menaçait maintenant de faire voir, à lui et à ses orphelins, ce qu'est avoir faim, s'il n'était pas payé. Ayant appris cela, le Comte acquittait cette dette importante, et, eux, ils continuèrent à satisfaire leur appétit juvénile. Le Roi Victor-[Emmanuel II], lui aussi, lui avait envoyé un subside (1).

Toutefois ces sommes étant insuffisantes, D. Bosco réalisait ses différents projets. Le premier fut celui que rendit public *L'Armonia* [L'Harmonie] dans le numéro du mardi 12 avril 1853.

«Loterie d'une caisse en fer avec divers mécanismes secrets offerte au bénéfice de l'Oratoire masculin de Valdocco, approuvée par l'Intendance générale par décret du 2 mars 1853.

» L'exposition a lieu au café de la Bourse, rue de Porta Nuova, près de la place S[aint]-Charles.

(1) *Secrétariat Royal du Grand Magistère de l'Ordre des S[aint]s Maurice et Lazare.*

Turin, le 25 février 1853.

S[a] M[ajesté] ayant par Décret d'hier autorisé le paiement de 500 liras, affectées à la Pieuse Œuvre des Oratoires pour la jeunesse laissée à l'abandon, dont le Prêtre Don Jean Bosco est directeur, on en rend ce dernier informé pour sa gouverne, en lui ajoutant que sous peu sera délivré le mandat relatif.

Le premier Secrétaire de S[a] M[ajesté] pour le Grand Magistère

CIBRARIO.

» Le tirage aura lieu le 31 du mois de mai prochain dans la maison de l'Oratoire susdit.

» Le prix de chaque billet est de 1 franc ; et qui décroche un quine [= cinq numéros appartenant à la même personne et sortis gagnants lors du tirage] recevra un lot supplémentaire d'une valeur de deux lires ».

Le clergé, lui aussi, contribuait avec générosité, mais ses revenus diminuaient. Le 28 avril 1853, la loi de la taxe mobilière et [de la taxe] personnelle avait été étendue aux curés et aux bénéficiers, et en septembre un décret royal remaniait les portions congrues paroissiales fixées par le Bref Pontifical de 1828. En douce et sans tumultes on procédait à la confiscation des biens ecclésiastiques.

Pendant ce temps-là on avait déjà élevé les murs de l'Internat à une certaine hauteur, lorsqu'un ordre de la Mairie en faisait suspendre les travaux.

« *A. D. Bosco.*

De l'Hôtel de Ville, le 21 Mars 1853.

Par un avis du Commissariat de Police Municipale, le 5 de ce mois, le R[évérénd] Prêtre D. Bosco était averti par une sommation que, s'il voulait avoir la permission de continuer les travaux de construction entrepris, il était nécessaire qu'il produisît un certificat d'un ingénieur ou d'un architecte diplômé, [certificat] par lequel cette personne assumerait sous sa responsabilité la direction de ces travaux à exécuter en conformité avec le projet qui a été approuvé par le Conseil de l'Urbanisme, et qu'ainsi restât tout à fait étranger à la direction des travaux quelqu'un qui n'a pas les connaissances nécessaires en matière de construction.

Malgré une telle sommation il apparaît clairement au soussigné que les travaux de construction continuent sous la direction du Maître Maçon Entrepreneur Bocca, qui, bien qu'averti hier par une sommation de cesser le travail, [fut] surpris ce matin en

train d'effectuer des travaux de construction et fut donc déclaré en contravention par les agents de la police municipale.

Dans un tel état de choses, comme pour la sécurité publique il importe que soient de façon absolue suspendus tous les travaux, le soussigné invite le R[évérénd] Prêtre Don Bosco à faire cesser immédiatement tous les travaux de construction ou d'autre chose, jusqu'au moment où, après la présentation du certificat qui lui est réclamé, il aura reçu du Commissariat de Police Municipale la permission voulue.

En même temps, comme l'expérience de l'année dernière aurait démontré que l'actuel conducteur des travaux ne serait pas en mesure de diriger avec l'attention voulue de tels travaux, le soussigné estimerait bon qu'il fût remplacé par un autre plus capable et plus actif.

Le Maire

NOTTA JEAN. »

D. Bosco se soumit aux prescriptions du Maire, mais il voulut intercéder pour l'entrepreneur. Celui-ci n'avait certainement pas répondu à la confiance qui avait été placée en lui. A cause de son désir immodéré de gain, et à cause des taxes qu'une certaine personne intéressée exigeait des fournisseurs, la construction de l'église S[aint]-François avait coûté plus que ce qu'elle ne valait. Et pourtant D. Bosco ne consentit pas à résilier le contrat tant que les travaux convenus ne seraient pas terminés. Il avait horreur des litiges, et sa délicatesse pour ne pas juger en mal du prochain était extrême, même lorsque étaient négligés ses propres intérêts. Après avoir pris les renseignements prudents et avoir placé sa confiance en quelqu'un, il ne croyait pas si facilement qu'il pourrait être trahi ou trompé par lui. La charité aveuglait sa perspicacité, qui cependant dénotait une si grande clairvoyance. Avec beaucoup de facilité il accep-

tait des raisons et des excuses dans les choses matérielles et il en donna des preuves en de nombreuses circonstances. Toutefois, pour sa part, il n'entendait jamais permettre le gaspillage, pas même d'un centime, parce que cela eût été une offense à la justice. Lui cependant, il avait, prête à le secourir, une trésorière céleste, qui lui garantissait ses subsides et qui permettait de temps en temps certaines pertes, même très considérables, car elle voulait par là que fût démontré avec évidence que c'était elle-même qui édifiait, et non pas les hommes.

La confiance en la Très s[ainte Vierge] Marie lui enlevait tout trouble lorsqu'il s'occupait d'affaires même parmi les plus épineuses. Assez souvent il allait dans les villages des environs de Turin, tantôt pour prononcer des panégyriques, tantôt pour les quarante heures, et pour confesser et parfois pour jouer de l'orgue. Très souvent il était accompagné par le chœur de ses chanteurs. On se rappelle que le 16 mai il se rendit à S[an] Vito, où avaient été conduits les élèves des écoles primaires pour y célébrer une fête en l'honneur de S[aint] Louis de Gonzague.

Entre-temps les ouvriers avaient repris les constructions, tandis que D. Bosco et ses bienfaiteurs tournaient également leurs pensées vers l'église. Le Chev[alier] Dupré achetait une balustrade en marbre [pouvant servir de table de communion] et en faisait embellir la chapelle et l'autel S[aint]-Louis. Monsieur le Marquis Fassati fournissait une balustrade également en marbre et un jeu de rechange de chandeliers en laiton recouvert de bronze pour la chapelle Notre-Dame. Le clocher manquait encore d'une cloche appropriée, car l'ancienne était trop petite. Cependant le Comte Cays remédiait à ce manque. Choisi pour la seconde fois comme Président de la Compagnie de S[aint] Louis, il laissait un signe durable de sa charge en fournissant une cloche sonore, qui avec ses sons vibrants très aigus continua pendant des années à appeler les jeunes gens de la ville à l'Oratoire des dimanches et des jours de fête. Le jour où elle fut bénie et mise en place, on fit une fête solennelle particulière avec un grand concours de personnes expressément invitées. Le

Théologien Gattino, Curé du Faubourg de la Doire, accomplit la cérémonie religieuse : sur la demande de D. Bosco il avait été délégué à cette fonction par Mgr Fransoni (1). Le Curé tint, ensuite, lui-même un discours approprié, en expliquant l'origine et les trois rôles de la cloche exprimés dans le vers :

Laudo Deum verum, voco plebem, congrego clerum.

[Je loue le vrai Dieu, j'appelle le peuple, je rassemble le clergé].

Après la cérémonie sacrée, fut représentée une petite comédie, qui fut source de beaucoup de gaieté.

Le Comte Cays offrit aussi le ciborium avec son lambrquin et d'autres tissus et tapis, et il prêta huit lampadaires très riches qui avaient auparavant servi à la décoration et produit

(1) ALOYSIUS EX MARCHIONIBUS FRANSONI
SUPREMI ORDINIS SS. ANNUNCIATIONIS EQUES TORQUATUS, ETC., ETC.
DEI ET S. SEDIS APOSTOLICÆ GRATIA
ARCHIEPISCOPUS TAURINENSIS

Dilecto Nobis in Christo admod. Rev.do D.no Augustino Gattino Curato Parochialis Ecclesiæ SS. Simoni et Iudæ hujus Civitatis, salutem in Domino. Viso memoriali subannexo Nobis exhibito, ejusque tenore considerato, CUM NOS AD BENEDICENDUM ÆS CAMPANUM IN PRECIBUS ENUNCIATUM ACCEDERE NON VALEAMUS, Apostolica Nobis commissa, et qua in hac parte fungimur, auctoritate, Te suprasalutatum ad hanc ipsam benedictionem perendam delegamus, dummodo tamen et forma in Pontificali Romano præscripta utaris, et aquam adhibeas per Nos, vel per aliquem Ill.mum et Rev.mum D. D. Episcopum cum Sancta Sede Apostolica pacem et communionem habentem prius benedictam.

Datum Lugduni die vigesima secunda mense Maio anno millesimo octingentesimo quinquagesimo tertio.

✠ ALOYSIUS Ar.pus.

I. Berruto Secretarius.

[voir traduction page 758]

(Cachet)

un effet splendide dans les salles de la reine Marie-Adélaïde à l'occasion de ses noces. La nouvelle église de l'Oratoire, pourvue des objets les plus nécessaires au culte divin, put donc très bien convenir pour l'Exposition solennelle du Très s[aint] Sacrement durant les Quarante heures, que l'on célébra pendant trois jours consécutifs, avec un extraordinaire concours de jeunes gens et d'autres fidèles. Pour favoriser l'élan religieux et donner à tous la possibilité de satisfaire la dévotion personnelle, on fit à ces trois jours succéder une semaine de prédication le soir, dont le fruit fut un nombre incalculable de confessions et de communions : tout comme à l'occasion d'une Retraite spirituelle ou d'une Mission sacrée. Cette ferveur inhabituelle de piété fournit un motif pour continuer les Quarante heures pendant les années suivantes avec une prédication régulière et d'autres pratiques de dévotion.

Mais les joies de l'Oratoire ne portaient pas D. Bosco à oublier l'affliction de l'un de ses vénérables amis. La guerre faite par l'ensemble des journaux des sectes contre l'Evêque d'Asti, Mgr Philippe Artico, était continuelle et D. Bosco cherchait à le reconforter autant qu'il le pouvait, dans ses amertumes. Le bon Prélat était venu plusieurs fois à l'Oratoire de Valdocco et y avait passé quelques jours. D. Bosco à cette occasion fit jouer par Francesia et par Tomatis la petite comédie composée par lui, intitulée *Lo Spazzacamino* [Le Ramoneur], et Monseigneur en fut si content qu'ayant demandé la permission à D. Bosco, il donna au protagoniste de quoi s'habiller entièrement de neuf.

Or, au milieu des préparatifs des fêtes de S[aint] Louis et de S[aint] Jean à Valdocco, D. Bosco invita Mgr Artico à la fête solennelle du saint titulaire de l'Oratoire de Porta Nuova. L'Evêque vint et, d'après une de ses lettres qu'il écrivit à Don Bosco, on comprend la part qu'il prit à la fête, les injures basses et continuelles des journaux contre lui, leur espionnage méchant de chacun de ses pas, les insinuations calomnieuses,

les angoisses qui désormais avaient épuisé son esprit exténué, comme aussi le réconfort qu'il recevait des lettres et des visites de D. Bosco.

« Camerano, depuis le Palais Episcopal, le 9 Juillet 1853.

D. Jean Très est[imé] et Très ch[er],

C'est au bon moment que m'est parvenue votre très chère et très aimable lettre pour m'adoucir le chagrin que m'a causé l'infâme et trivial journal *L'Operaio d'Asti* [L'Ouvrier d'Asti]. Plus que ne m'offensent les injures des méchants, me réconfortent les expressions bienveillantes des sages, et c'est précisément en lisant votre lettre affectueuse que j'ai éprouvé une douce consolation.

Pendant ces sept années, durant lesquelles je suis devenu la cible des calomnies de mes persécuteurs, par une grâce que Dieu, plein de pitié, m'a toujours faite, j'ai reçu dans le même moment insultes et réconforts, lettres ou articles infernaux, lettres ou visites angéliques. Jusqu'ici je gardai toujours le silence en remettant ma cause entre les mains du Seigneur, et je peux bien dire, moi aussi, avec le cantique de Zacharie : *Salutem ex inimicis nostris* [{il nous donne} le Salut qui nous arrache à nos ennemis].

En effet, l'article de l'*Operaio* [L'Ouvrier], que Vous connaissez déjà pour l'avoir lu à Turin, et celui qu'on publia dimanche dernier Vous offrent, très cher D. Jean, l'occasion favorable et Vous ouvre la voie pour écrire et faire paraître dans la *Gazzetta Ufficiale* [Journal Officiel] ce que votre modestie ne Vous permettrait pas en parlant de Vous. Puisque, à la page 4, en première colonne, de l'*Operaio* [L'Ouvrier] du 3 Juillet, N° 40, (et c'est [le nom] Germando [qui est] employé ici), on osa écrire, comme Vous le verrez, transmis par un correspondant de votre capitale, que je ne pus pas prêcher, et puisque l'on eut l'impudence de mentir aussi effrontément, en citant votre nom, si respecté à Turin et en dehors, ainsi que votre Oratoire, etc., je considère comme nécessaire que Vous, de la manière que Vous

de la manière que Vous croirez convenir davantage, Vous démasquiez et réfutiez le correspondant menteur, et que Vous racontiez ce que Vous et des centaines de personnes avec Vous avez vu et entendu. Le ciel sait combien j'ambitionnais d'accomplir des cérémonies et de prêcher ; et, Vous aussi, Vous le savez, ô très cher D. Jean, combien, malgré la toux qui me tourmentait et malgré la chaleur qui m'oppressait, j'avais, moi, l'envie d'improviser quelque discours.

Au contraire, il est de fait que je me suis dispensé de beaucoup d'invitations qui m'avaient été faites dans d'autres églises, et que seulement, par un sentiment d'affection envers Vous et vos chers apprentis, j'ai assisté à votre fête, parce qu'en elle [j'étais] un invité et non un intrus. En somme, puisque Vous Vous êtes spontanément offert à moi pour écrire à l'*Operaio* [L'Ouvrier], s'il osait parler de moi à propos de la fête [de S[aint] Louis] et de l'Oratoire S[aint]-Louis, et puisque l'Avocat Torelli en personne et d'autres Vous le demandèrent, il me semble que tout concoure à Vous obliger à réfuter les mensonges et les calomnies de mes perpétuels ennemis (quoique peu nombreux) en racontant seulement ce qui s'est passé et en citant des faits. Je Vous prie cependant de ne rien dire à propos du petit déjeuner du matin et de la loterie du soir, pour qu'il ne semble pas que j'aie acheté la faveur de vos apprentis ; au plus Vous pouvez dire qu'en partant après la fête (comme c'est le cas) je voulus, moi aussi, laisser un souvenir à la Pieuse Institution, où en arrivant incognito et à l'improviste le Dimanche (26 juin dernier) je fus accueilli et salué par des *Hourras* spontanés : on pouvait dire que, tandis que l'*Operaio* [L'Ouvrier] à Asti imprimait et publiait un *crucifigatur* [qu'il soit crucifié] contre moi, à Turin était entonné l'*Hosanna* par les fils spirituels de D. Bosco. Moi, au contraire, j'imposais le silence et je priais de ne plus crier : Vive Monseigneur.

Il me semble qu'au nom aussi de tous vos apprentis Vous puissiez protester contre l'*Operaio* [L'Ouvrier] et le correspondant calomniateur de Turin, qui est un certain professeur Gatti, d'après ce qu'on assure.

Qu'on le provoque à décliner son nom et entre-temps qu'on le dénonce au public comme un diffamateur et un menteur, etc..

Serait suffisante, il est vrai, la lettre bénie que Vous m'avez écrite hier, c'est-à-dire que datée du 6 de ce mois je l'ai reçue le 8, pour fermer la bouche de certains ; mais, moi, je ne peux pas et ne dois pas en permettre la publication.

Pour réfuter d'autre part les indignes calomnies du même *Operaio* [L'Ouvrier] qui affirma tant de choses fausses, et surtout que je ne fus pas reçu par les Ministres, pourrait signer aussi son nom en bas de l'article [que Vous écrirez] le Théologien Granetti, témoin oculaire de l'accueil qui m'a été fait par les Ministres ; ou même il est nécessaire que, lui, Granetti, en sa qualité de secrétaire ou secrétaire adjoint de Mgr Renaldi, Evêque [de Pinerolo], proteste contre la calomnie, lancée en première page du même *Operaio* [L'Ouvrier] ci-joint, contre moi et l'Evêque de Pinerolo, auquel on fit dire ce qu'il n'a pas dit ; et [nécessaire] d'attester au contraire qu'il me traita et m'embrassa comme un frère et qu'il me garda avec lui pendant environ trois heures, et, bien loin de me dire *abdiquez*, il m'ajouta au contraire, etc. Un tel acte ne convient peut-être pas à Mgr Renaldi : ce serait toutefois un grand bien, s'il daignait faire insérer dans la *Gazzetta Ufficiale* [Journal Officiel] deux lignes, en disant : *Je déclare entièrement faux et calomnieux tout ce que le journal l'Operaio* [L'Ouvrier] (du 3 Juillet dernier, N° 40) écrivit à propos de la conversation que j'ai tenue avec Mgr Artico, Evêque d'Asti, ou d'autres expressions semblables.

Si par ailleurs le Théol[ogien] Granetti voulait écrire au contraire un petit article à part à insérer dans la même *Gazzetta Ufficiale* [Journal Officiel] en racontant ce dont il fut témoin, et en réfutant la calomnie à propos de Gioberti, après avoir lu les lettres qui me furent écrites (ce que peut faire aussi D. Bosco, s'il le croit bon), cela conviendrait peut-être mieux.

Vous alors, [en intervenant] à la place du Théol[ogien] Granetti, Vous pourriez signer le rapport que Vous écrirez, ô très cher D. Jean, [en mettant:] le Supérieur de l'Oratoire, le Comte Cays et le Régulateur Radicati de Brozzolo [= Brozolo].

Mais je termine en m'en remettant pleinement à Vous.

Tempus tacendi et tempus loquendi ; fiat lux ; mentita est iniquitas sibi [un temps pour se taire et un temps pour parler ; que la lumière soit ; l'iniquité a menti à elle-même].

Saluez de ma part vos jeunes abbés et vos braves apprentis ; en me recommandant à leurs prières, ainsi qu'aux vôtres, ô très cher D. Jean. Lisez et remettez au Théol[ogien] Granetti le journal ci-joint.

Tout à Vous pour Vous servir

✘ PHILIPPE, Evêque d'Asti. [»]

Mgr Artico et Mgr Frasoni, tant qu'ils vécurent, furent les Evêques les plus haïs et persécutés par les ennemis de l'Eglise.

CHAPITRE LII

Les Frères des Ecoles Chrétiennes assujettis au service militaire — Le Ministre Cibrario ; Catéchisme et Histoire Sainte dans les écoles primaires — Destruction d'une auberge mal famée — L'Oratoire maître du territoire ennemi.

Si les belles fêtes des Oratoires de D. Bosco attiraient des milliers de jeunes à l'instruction religieuse, les enfants du peuple, en un nombre encore plus grand, apprenaient à vivre selon les lois de Dieu et de l'Eglise chez les Frères des Ecoles Chrétiennes : et voici que ceux-ci reçoivent du Gouvernement une communication déplaisante.

Le Ministre de la guerre, le 30 juillet, par une circulaire, les informait qu'étaient révoquées les concessions qui leur avaient été faites par Charles-Albert en 1839 et en 1842, selon lesquelles il les exonérait de l'obligation du service militaire. Ils étaient donc soumis à la loi commune. On ne tint pas compte de leur activité infatigable, de leur zèle, de leur engagement religieux, de leur mérite signalé dans l'éducation du petit peuple. C'était un coup de maître contre les écoles des bons Frères. La jeunesse turinoise perdrait peu à peu un bon nombre de ses catéchistes.

Mais presque pour porter remède aux graves dégâts qu'aurait causés le manque de tels maîtres, le Ministre Cibrario publiait le 21 août 1853 une Instruction pour la mise en applica-

tion des programmes dans les écoles primaires. Nous notons ici ce qui concerne le Catéchisme et l'Histoire Sainte, non sans déplorer le fait de tenir à l'écart l'autorité ecclésiastique avec le refus de toute intervention dans l'enseignement public. Dans le même temps nous relevons combien était grande l'importance que donnait encore à cette époque un Ministre du royaume à l'éducation religieuse des écoliers.

Pour la première année du primaire on lit les articles suivants :

« Art[icle] III. Explication et étude du Petit Catéchisme.

Comme la première partie du Catéchisme n'est pas la même dans les différents Diocèses, pour cela, afin d'enlever tout doute et maintenir l'uniformité dans l'enseignement, dans la première année du primaire on enseignera : — Les exercices [de piété] du Chrétien pour le matin et pour le soir, l'Oraison Dominicale et la Salutation de l'Ange, également en latin ; les leçons du Catéchisme qui traitent de l'unité de Dieu, du mystère de la Très s[ainte] Trinité, de l'Incarnation du Fils de Dieu, de la venue de Jésus Christ à la fin du monde, et des deux jugements, l'universel et le particulier.

Pour enseigner de bonne façon et avec fruit le Catéchisme, le Maître doit faire attention aux points suivants : 1° que cet enseignement soit donné dans les écoles avec le sérieux et avec le recueillement avec lesquels on enseigne la prière. Par conséquent que le Maître prépare avec diligence ses explications, afin que ne sortent pas de sa bouche un mot ou un exemple qui ne répondent pas convenablement au délicat sujet qu'il a entre les mains ; et au cas où il rencontrerait quelques propositions qu'il ne comprendrait pas bien, qu'il ait recours aux conseils des personnes religieuses et savantes, et qu'il ait soin de découvrir le fondement de toute vérité ou [de tout] précepte qui sont contenus dans le Catéchisme.

2° Qu'il ne le commence pas avant d'avoir enseigné les premières leçons d'Histoire Sainte, c'est-à-dire celles qui traitent

de la Création du monde, de la chute d'Adam, de la promesse du Rédempteur, etc., car le récit de ces faits est d'une très très grande utilité pour illustrer les vérités fondamentales de la doctrine chrétienne : par conséquent l'enseignement de l'Histoire Sainte doit marcher de conserve avec celui du Catéchisme.

3° Qu'il n'oblige pas les enfants à apprendre par cœur les demandes et les réponses sans les avoir, tant les unes que les autres, convenablement énoncées d'une manière facile et claire et sans s'être assuré au moyen de dialogues magistralement conduits que les élèves attribuent aux mots, dont sont composées la demande et la réponse, un sens précis.

4° Une excellente règle, c'est aussi celle, qui est recommandée par plusieurs écrivains, de regrouper les diverses réponses et de les réciter à la suite, afin que les élèves s'habituent à relier les notions apprises et à passer avec facilité des unes aux autres sans l'aide des demandes.

Art[icle] IV. Histoire Sainte — Récits oraux faits d'abord par le Maître, puis répétés par les élèves, de quelques faits principaux de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament.

L'enseignement de l'Histoire Sainte doit marcher de conserve avec celui du Catéchisme. Et pour que dans la première année du primaire on n'encombre pas les tendres esprits des élèves avec de nombreux faits très détaillés et une longue série de noms et de dates, le Maître exposera avec la plus grande simplicité et [la plus grande] clarté : la création du monde et de l'homme, la chute d'Adam et la promesse d'un Rédempteur, la mort d'Abel, le déluge, la dispersion des peuples, la vocation d'Abraham, le sacrifice d'Isaac, l'esclavage du peuple Hébreu en Egypte et sa libération par l'œuvre de Moïse, la naissance du Sauveur.

Pour donner cet enseignement : [1°] le Maître se servira d'auteurs ' approuvés ' et ramènera ses leçons à des récits simples et courts. Chacun de ces [récits], il l'exposera avec précision, et en expliquant au besoin les termes qui seraient nouveaux pour les enfants ; 2° au moyen d'interrogations il amènera les élèves à décomposer le récit lui-même, en l'accompagnant des réflexions qui se présenteront comme opportunes, et en tirant de ce [récit] les principes moraux, qui sont d'une si grande aide dans l'orientation pratique de la vie, et les documents, qui servent à prouver la vérité de la doctrine chrétienne. Finalement il fera recomposer le récit ainsi examiné et on le fera répéter en entier par un élève ou par plusieurs [»]. —

Entre la deuxième année du primaire et la troisième est partagé le reste de la matière du Catéchisme jusqu'à la fin ; [et le reste de la matière] de l'histoire sainte [est partagé ainsi] : pour la deuxième année du primaire les événements des patriarches jusqu'à la division du royaume de Juda, et pour la troisième année jusqu'à la venue du Rédempteur.

Dans ces deux classes, le maître devait, au début de l'année, répéter et expliquer d'une manière plus ample les leçons, soit sur le catéchisme, soit sur l'histoire sainte, données l'année précédente.

A propos du Catéchisme, l'Instruction porte : « Le maître de la deuxième année pourra aussi entraîner les jeunes à s'interroger réciproquement sur les parties du catéchisme qui furent déjà expliquées ; de façon qu'ils en apprennent non seulement les réponses mais encore les demandes, en retiennent le lien et sachent parler avec facilité et rapidité du début à la fin sur n'importe quel paragraphe [»].

Pour la quatrième année du primaire : — Instruction religieuse — La troisième et la quatrième parties du grand catéchisme du diocèse, c'est-à-dire celles qui traitent de façon diffuse des commandements de Dieu et de l'Eglise et des Sacrements — et — Histoire Sainte du nouveau testament. —

Qui donc avec son expérience aura conseillé et aidé le Ministre Cibrario pour former un programme aussi opportun ? Qui y fit inscrire la prescription [demandant] que les livres d'Histoire Sainte fussent approuvés et, naturellement, par quelle autorité qui en avait seule le droit ? Nous ne savons pas ; mais il est certain que Cibrario venait cette année-là à plusieurs reprises à Valdocco et s'entretenait avec D. Bosco en de longues et sérieuses conversations ; et tous les élèves de l'Oratoire le virent. Sans aucun doute, ils ne parlaient pas de politique.

Mais si le Ministre ordonnait des mesures d'ordre général pour le bien de la jeunesse, D. Bosco devait aussi en étudier d'autres de très grande importance, où il y allait de son intérêt personnel et de celui de ses jeunes. Il avait décidé la destruction de la *Jardinière*, auberge mal famée installée dans la maison *Bellezza*, séparée de notre cour seulement par un mur léger. Comme nous l'avons déjà dit, là venaient les dimanches et les jours de fête les viveurs, les joueurs et les ivrognes, et d'autres gens de même acabit, y compris quelques disciples des protestants auxquels l'apostasie avait approvisionné la bourse. Orgues de Barbarie, fifres, clarinettes, guitares, violons, basses et contrebasses, et *omne genus musicorum* [toutes espèces d'instruments de musique] grossière et triviale s'y succédaient au cours de la journée ; bien plus, souvent et à certaines heures de l'après-midi, [tout cela] était rassemblé au même moment pour faire des concerts, de sorte qu'il arrivait que les choristes de la Chapelle en restaient embrouillés et comme étouffés par les bruits et par les braillements. C'était une représentation sur le vif des enfants du monde d'une part et des enfants de la lumière d'autre part, la cité du diable et la cité de Dieu. Notre D. Bosco, pour effacer la mauvaise impression que pouvait laisser dans l'esprit des jeunes ce désordre, saisissait souvent l'occasion offerte ainsi pour leur rappeler les paroles de l'Évangile : Le monde se réjouira et vous serez dans la tristesse ; mais prenez courage, car votre tristesse se changera en joie : *Mundus gaudebit ; vos autem*

contristabimini ; sed tristitia vestra vertetur in gaudium.

Mais il fallait faire cesser complètement ce désordre, et Don Bosco s'y appliqua avec une ardeur totale. Il voyait les dangers pour ses chers jeunes et connaissait aussi ceux qui planeraient au-dessus de lui s'il avait cherché à empêcher les réunions scandaleuses. Cependant sa vertu habituelle le rendait imperturbable. Tout d'abord, il chercha à faire l'achat de cette maison ; mais, puisque la propriétaire, madame Thérèse-Catherine Novo, veuve Bellezza [voir * page 615], n'avait pas l'intention de la vendre, on ne put rien faire. Alors il lui proposa de la prendre en location ; mais le locataire qui y avait ouvert l'auberge mal famée réclamait de la propriétaire des dommages et intérêts fabuleux, en exigeant une indemnité épouvantable. Habitué à avoir confiance dans les secours de la divine Providence et dans la charité des bienfaiteurs, D. Bosco ne s'arrêtait pas à la grave difficulté de cette nouvelle dépense. Cependant sur ces entrefaites venait à mourir le régisseur de cet antre infernal ; et sa femme, bien qu'elle fût plus honnête que lui, continuait à tenir ouverte l'auberge.

D. Bosco commença à se lier d'amitié avec elle en la saluant, puis en la priant de lui prêter quelques ustensiles de cuisine, et à la fin en achetant chez elle de temps en temps quelque plat de nourriture cuite, spécialement les dimanches et les jours de fête. Cette femme acquit peu à peu une grande estime pour D. Bosco qui, l'ayant un jour prise à part, lui demanda si elle pensait continuer pendant tout le temps de sa vie à tenir une auberge et si elle n'avait pas déjà réfléchi au fait que chaque jour apportait une augmentation continuelle de la quantité de bois pour l'enfer, dans lequel elle tomberait.

La femme répondit : — Je le sais, je le comprends ; mais comment puis-je faire autrement pour vivre ?

— J'aurais un projet pour vous assurer une existence sans remords.

— Ecoutons ; car je serais bien contente de cesser ce métier.

— Mon projet serait de reprendre à mon compte votre auberge.

— Il faut voir si madame Bellezza sera contente.

— Quant à cela je m'en occupe et je suis sûr qu'elle sera satisfaite.

— S'il en est ainsi, ce que Vous dites est très bien ; mais qu'est-ce que je ferai de tout le mobilier de l'auberge ? Les bouteilles, les litres, les assiettes, les casseroles, les poêles, les verres, les bancs, les tables, les tonneaux, les chaises, etc. ?

— J'achèterai aussi tout cela ; nous choisirons deux experts, et je vous donnerai la somme qu'ils établiront.

— Mais j'ai encore à payer quelques mois de loyer !

— Je paierai, moi !

— Bien parlé : je considère l'affaire comme conclue.

Une fois faite l'expertise du mobilier de l'auberge, tout fut généreusement payé. Lorsque maman Marguerite vit transporter dans sa maison des centaines de bouteilles vides de toutes formes et [de toutes] valeurs, et des litres et des demi-litres, et des baquets et des bancs et d'autres objets qui pour le moment semblaient inutiles, elle s'écria : — Et qu'est-ce que j'en fais de tant de bouchons, de petites tables de café, de cafetières, de verres ?

— Laissez faire, maman, répondait Don Bosco, chaque chose sera opportune en temps et en lieu. Ce que nous faisons est pour le mieux.

En attendant, la femme aubergiste continuait à occuper quelques pièces et D. Bosco, craignant qu'elle ne changeât d'avis et se retirât d'un contrat fait seulement oralement, lui fit suggérer par quelques personnes en qui il avait confiance l'idée que la prudence demandait de ne pas placer une confiance aveugle dans la promesse de l'indemnisation assez considérable que D. Bosco devait lui payer comptant, et que par conséquent on fit

rédiger par écrit deux lignes d'obligation. Et le contrat était signé entre les deux parties, avec la condition que l'aubergiste quittât les lieux.

Mais il n'est pas à dire comment les habitués de cette auberge s'emportaient à cette nouvelle, et avec méchanceté ils en dirent tant de vertes et de pas mûres contre les prêtres à cette brave femme que peu de jours après elle vint en pleurant trouver D. Bosco, en lui disant qu'elle avait été trompée. — Je ne sais pas où aller, criait-elle, rompons le contrat.

— Il n'y a pas lieu, lui répondait D. Bosco. Appliquez-vous à vous chercher une autre habitation.

« A ce moment-là, nous raconta Jean Cagliero, j'entrai par hasard dans l'arrière-sacristie et j'y trouvai D. Bosco, Buzzetti et une vieille femme que nous appelions *la Jardinière*. Elle était en colère contre D. Bosco, parce qu'il lui avait fait quitter les pièces de son auberge. D. Bosco lui répondait calmement qu'il avait besoin de ces pièces parce qu'il voulait les occuper comme classes de jeunes garçons externes. Tel était, en effet, son premier projet. Alors la vieille, ayant pris l'aspect comme d'une furie, hurla : — Vous êtes un menteur ! — D. Bosco lui répondit : — Oh, malheureuse ! Une femme qui traite un prêtre de menteur ! Buzzetti, Buzzetti ! conduis-la dehors, cette femme ! — Et je courus aussitôt pour lui présenter une chaise, parce que je le vis pâlir et avoir besoin de s'asseoir, si grands étaient la violence et l'effort qu'il dut faire sur lui-même pour se dominer, et se garder calme ». En effet, comme cette femme était rentrée en elle-même peu de temps après, et revenue à des sentiments plus doux, D. Bosco put lui enlever de l'esprit toute prévention qui lui faisait penser qu'un tel contrat avait quelque chose d'odieux pour elle, et il la persuada de chercher à Turin quelques pièces pour son usage, en concluant : — Je vous paierai le loyer de trois mois ! — Et il fit ainsi, et cette femme s'apaisa.

D. Bosco, ayant ainsi réglé l'affaire, alla aussitôt rendre visite à la propriétaire qui habitait dans Turin, lui raconta tout ce qu'il avait fait, et cette bonne chrétienne approuva. De cette façon D. Bosco put se dire maître d'une moitié de cette maison. Et l'on n'entendit plus résonner les blasphèmes et les grasses chansons scandaleuses. D. Bosco loua immédiatement ces pièces à des personnes calmes et de conscience timorée : mais, malgré mille promesses précédentes, ces [personnes] ne pouvaient pas payer le loyer ou abusaient à leur profit de la pitié compatissante du prêtre, sachant qu'il n'aurait pas recours aux tribunaux. En attendant, l'autre moitié de la maison, bien que plus tranquille, continuait à être un repaire d'iniquité. Et D. Bosco se présenta de nouveau à la propriétaire et lui demanda de bien vouloir louer à lui seul tout ce bâtiment. La dame hésita. Elle ne trouvait pas son compte à accorder toutes ces pièces à un seul locataire, en craignant que ne lui restât tout à coup vacante toute la maison. Elle avait l'habitude de louer chaque pièce mois par mois. D. Bosco lui proposa alors de rédiger un contrat de location pour plusieurs années, et ainsi madame fut contente.

« L'immeuble, écrivit le notaire, se composait de deux caves côté sud. Au rez-de-chaussée, trois pièces au sud, une autre dans le couloir, deux autres côté nord. Au premier étage, trois pièces côté sud, et trois autres côté nord. Au deuxième étage, quatre pièces au sud et une autre dans le couloir et deux au nord. Deux grandes tonnelles, toutes les deux en bon état, soutenues par les poteaux respectifs, eux aussi en bon état ; et une longue haie côté nord ». Le bail commençait avec le 1^{er} octobre 1853 jusqu'à la fin de septembre 1856, moyennant la somme annuelle de 950 livres. Il fut ensuite renouvelé pour trois autres années du 1^{er} octobre 1856 à fin septembre 1859 pour la somme annuelle de 800 livres, avec la clause cependant que le contrat fût résiliable d'année en année, avec un avis préalable de trois mois avant l'échéance.

D. Bosco, dès qu'il eut pour lui toute cette maison, fit partir les anciens locataires. Mais certains ne voulurent pas quitter les lieux, tandis que d'autres allèrent s'installer ailleurs, alléchés par de fortes gratifications. Ce fut une longue et coûteuse entreprise car par surcroît aucun ne voulut payer le loyer arriéré qui lui était dû ; bien plus il y eut des gens qui en vinrent à des insultes, à des menaces et même à des attentats à sa vie, comme nous le dirons. Toutefois, il ne regardait pas aux sacrifices plutôt que de renoncer à l'action de prémunir ses fils.

Après avoir fait débarrasser ces pièces, D. Bosco dut mettre la main aux réparations et au nettoyage de ces locaux (1), ne songeant pas à faire d'autres dépenses ; et il y plaça aussitôt de nouveaux locataires en qui il avait confiance, pour s'assurer qu'il n'aurait désormais à côté de lui aucun voisin dangereux. Il dési-

(1)

Turin, 8 Février 1854.

Très ill[ustre] Monsieur,

Pour régler les comptes avec Madame Veuve Bellezza il y a une certaine différence qui provient des travaux que j'ai fait exécuter, avec le consentement de ladite Madame [Bellezza], dans sa maison de la Jardinière. Les travaux effectués sont indispensables afin qu'on puisse se servir du local, toutefois j'en assume la moitié de la dépense.

Pour cela, je prie V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] de bien vouloir interposer votre bienveillante influence, et faire constater la nécessité de ces travaux, m'en remettant même au jugement d'une personne experte.

Je Vous envoie ci-inclus la somme de 311,70 fr[ancs] qui joints aux dépenses, comme on le voit sur la note, faites pour le vitrier, le badi-geonneur, le maître maçon entrepreneur, font le montant de 475 fr[ancs], le loyer du semestre.

Rempli de confiance dans votre bonté connue par expérience, je me dis avec la plus grande considération

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Très obl[igé] Serviteur

BOSCO J[ean] Pr[être].

A M. Vincent Baldvoli notaire.

rait cependant, comme c'était juste, retirer de cette maison la somme nécessaire pour payer la propriétaire. Ne voulant pas se mettre lui-même personnellement à discuter pour les loyers, il plaça à la tête de cette affaire qui dépendait de lui un certain Mar..., en établissant la convention que ce dernier prendrait soin d'encaisser les loyers, et pour son dérangement il recevrait dix pour cent sur les sommes encaissées. Mais l'ami empochait et gardait tout pour lui. En vain D. Bosco l'invitait à lui verser les sommes dues, en vain il le faisait appeler pour qu'il rendît les comptes. Tantôt avec un prétexte, tantôt avec un autre, son agent temporisait toujours. L'affaire alla ainsi pendant quatre bonnes années, sans que D. Bosco retirât un centime des locataires. Finalement D. Bosco, l'ayant mis au pied du mur au moyen d'une sommation résolue, Mar..., qui habitait dans cette même maison, répondit : — Si Vous voulez, je m'en vais ! — Et il lui remit les clefs, et s'en alla sans restituer le moindre argent à D. Bosco, à qui il revenait de payer tout le loyer à madame Bellezza.

L'argent que D. Bosco dut dépenser à cause de la *Jardinière*, tout compte fait, dépassa la somme de 20 000 livres ; cependant, bien que dépourvu de tout, il eut le nécessaire en des manières toujours providentielles.

Finalement la dame le tira de ce lourd embarras en venant elle-même habiter dans cette maison. Il est vrai qu'en raison de son naturel exigeant D. Bosco eut à soutenir beaucoup de procès et de sommations par voie d'huissier, car il partageait avec elle des limites de terrain ; mais cela n'était rien à côté des événements du passé avec les anciens locataires. Toutefois D. Bosco chercha à acheter cette maison, mais inutilement parce que la propriétaire ne voulut pas entendre parler de vendre. Ses fils cependant, étant favorables à cette vente, après la mort de leur mère en 1883, passèrent le contrat le 22 février 1884 pour 110 000 livres avec D. Bosco, qui resta finalement propriétaire de la maison et de tout le domaine annexe, doublant presque ainsi l'espace de l'Oratoire.

De cette façon il avait détruit le second bastion du diable, qui s'élevait près de la maison du Seigneur, il avait tari la mauvaise source d'où s'écoulait l'iniquité sur ces alentours, et il était devenu le maître absolu du territoire ennemi. Aujourd'hui en ces lieux mêmes, où Dieu par le passé eut à recevoir tant d'offenses, s'élèvent vers le Ciel des prières et des chants de gloire.

* *Veuve Bellezza* : d'aucuns pourraient s'étonner de la rencontrer ailleurs avec le prénom *Marie* (voir, par exemple, page 246).

CHAPITRE LIII

Un père protestant et sa famille ferme dans la foi — Conversion d'un jeune homme vaudois — Le Diodati, un intrus dans les écoles — D. Bosco à S[ant]'Ignazio et à Villastellone — Faits Contemporains présentés sous forme de dialogue — Les colères des protestants — Les discussions — Séduction et menaces — Projets d'une maison Rosminienne près de l'Oratoire.

Tandis que D. Bosco s'employait de toutes ses forces pour détruire l'auberge de la Jardinière, la Divine Bonté le récompensait au moyen des consolations qu'il avait le plus désirées.

Un certain M[onsieur] L... était compté parmi les meilleurs commerçants de la ville de Turin. Il avait une très bonne épouse, une excellente fille et un fils, prénommé Louis, âgé d'environ 14 ans, de bel aspect, docile et obéissant. Cependant c'était un homme qui se livrait à la débauche, conduisait toujours chez lui de mauvaises gens, ce qui était cause de graves désaccords avec son épouse. Tout l'argent qu'il gagnait était dépensé à jouer, à manger et à boire. S'il avait de l'argent, il était toujours soûl ; s'il n'en avait pas, il faisait le fou et battait les personnes de sa maison. Il avait fait beaucoup de dettes, et ne savait pas comment les payer ni de quel côté se tourner. Son commerce allait mal, de sorte que très vite il se trouva dans la

misère. Quelques bonnes personnes lui conseillèrent d'avoir recours au curé et aux œuvres de bienfaisance ; mais il repoussa dédaigneusement cette proposition. Il n'avait jamais été de ceux qui approchent les prêtres et il ne se sentait pas le courage de tendre la main et de demander l'aumône.

Finalement un ami perfide, connaissant son cas, lui dit que chez les protestants il trouverait une grande charité fraternelle et qu'il suffisait d'assister à leurs sermons et de leur donner son nom pour être secouru, sans humiliations. Ainsi fit ce malheureux marchand ; il écouta les sermons des protestants et, leur argent l'aidant à reconnaître l'intérêt de cette religion, il n'hésita pas à donner son nom à cette dernière et c'est ainsi qu'il commença à être protestant. A partir de ce moment-là, le nécessaire pour sa famille ne lui manqua plus.

Un beau jour cependant le pasteur protestant le fit appeler et lui dit : — Brave citoyen, je dois vous avertir d'une chose, et c'est que nous ne pouvons plus donner de subsides à ceux qui appartiennent à notre église, si également leur famille n'y est pas inscrite ; c'est pourquoi tant que votre épouse, votre fille, votre fils ne deviendront pas, eux aussi, protestants, je dois suspendre la quantité d'argent que je vous donnais à la fin de chaque semaine.

Le marchand accepta et, convaincu que son épouse ne ferait aucune difficulté pour embrasser la religion de son mari, il rentra à la maison, rassembla sa famille et fit sa proposition.

L'épouse ne put contenir son indignation et, en appelant son mari un apostat, un traître à sa religion, elle dit pour conclure qu'elle se laisserait plutôt dépecer que de devenir protestante.

Le mari, monté sur ses grands chevaux, cria qu'il avait établi que toute la famille embrasserait la religion de la Réforme, qu'il appelait, lui, la *sainte réformée*.

— Comment ! lui répondit l'épouse : cette religion qui se glo-
rifie d'avoir un homme de votre espèce, moi, je l'appelle non
pas religion réformée, mais je l'appelle religion des ivrognes !

Que n'eût-elle jamais parlé ainsi, cette pauvre femme !
Le mari prit en main un bâton et au premier coup il l'étendit
par terre comme morte. Elle ne poussa pas un cri, n'émit pas une
plainte. Mais le fils Louis cria : — Papa, papa, que voulez-vous
faire ? Voulez-vous tuer ma maman ? — Il avait à peine proféré
ces mots qu'un violent coup de pied le poussa jusqu'au-dehors
de la porte d'entrée. Pendant ce jour-là, le mari resta dans cet
état de fureur. L'épouse revint à elle, mais résolue à ne pas
renier sa religion. Elle supportait cependant, tant que cela resta
possible, les manières de son mari brutal. Chaque jour il y avait
de nouvelles scènes d'enfer.

Un soir il vint chez lui ivre, tandis que la famille avait
passé tout le jour avec un peu de pain ; c'était après minuit et il
amenait avec lui plusieurs autres personnes habituées à se don-
ner du bon temps, dont l'un jouait de l'orgue de Barbarie.

— Allez, debout, dit-il d'une voix forte, levez-vous tous, c'est
le moment de danser et non de dormir.

L'épouse alléguait que l'heure était avancée, qu'elle-même
était quelque peu malade, et qu'une semblable chose les tour-
nerait en ridicule auprès des voisins. Tout cela en vain. Il fallut
se lever du lit, faire lever les autres et se mettre à danser. Nul
ne peut s'imaginer le dégoût que causa à toute la famille une
pareille démente. En raison de toutes ces folies, jointes à une
continuelle menace de coups et de mort si elle n'embrassait pas
la religion protestante, l'épouse s'enfuit de la maison et la fille
la suivit. Toutes les deux se mirent à servir dans une famille,
préférant s'exposer à subir n'importe quel mal plutôt que de
vivre en risquant de perdre l'honneur et la religion.

Ainsi ce marchand resta seul chez lui avec son fils
Louis, qu'il conduisait chaque semaine au sermon des protestants.

Tout d'abord Louis pleurait, en disant ne vouloir absolument pas continuer, puis il s'apaisa et il semblait qu'il n'y allait pas de mauvais gré. Finalement le père lui demanda s'il était décidé à devenir, lui aussi, protestant, en lui faisant observer qu'avec ce moyen il se procurerait un morceau de pain.

Louis se mit à rire et rien de plus. Le père, supposant que ce rire était le signe d'une réponse affirmative, avertit le pasteur protestant que le lendemain son fils renoncerait au Catholicisme et se ferait inscrire sur ses listes. Mais Louis avait médité d'autres projets. Il avait reçu une éducation de sa sage mère et de sa sœur, et des conseils de D. Bosco : c'est pourquoi, lorsque le père entra chez lui pour le conduire au temple, il ne le trouva plus. Sans dire un mot à quiconque, il s'était enfui de la maison, en laissant écrit sur un morceau de papier : *Plutôt la mort que devenir protestant.*

Imaginez dans quelles fureurs le père entra en se voyant ainsi raillé. En réfléchissant au déshonneur et aux moqueries auxquels il était exposé auprès de ses compagnons, il se mit à chercher son fils de tous les côtés, afin de réussir à obtenir ce qui pour lui était un point d'honneur ; mais heureusement il ne lui fut pas donné de le trouver.

Où s'était-il enfui ? A l'Oratoire S[aint]-François de Sales chez D. Bosco. Là, durant les premières semaines, il resta presque caché ; puis il s'était mis avec les compagnons qui commençaient à parler de cet événement : alors Don Bosco recommanda une plus grande précaution à Louis et la discrétion aux autres. Ayant appris plus tard que le père continuait obstinément dans ses recherches, il l'éloigna pendant quelque temps en l'envoyant dans un lieu sûr. Finalement, tout danger ayant disparu, on put le rappeler et vivre tranquille.

Peu de temps s'étant écoulé, les compagnons conduisaient à D. Bosco un jeune homme de dix-sept ans, protestant vaudois de naissance, qui, ayant une belle intelligence et ayant suivi avec profit les cours, avait étudié la Bible et lu de nombreux livres

hostiles au Catholicisme et il avait été imprégné de leurs préjugés. Cependant son cœur noble et généreux se sentit attirer par la bonté de D. Bosco. Ayant eu avec lui quelques entretiens, il sentit que disparaissait toute aversion contre la véritable Eglise de Jésus Christ. C'est pourquoi, s'étant fait expliquer tous les points de doute que lui avaient présentés les pasteurs, après avoir surmonté beaucoup de difficultés de la part de ses parents, il abjura enfin ses erreurs et devint catholique. Ceux de sa maison, indignés, le chassèrent de la famille ; mais il resta ferme dans la foi. D. Bosco lui donna l'hospitalité à l'Oratoire, et le jeune apprit un métier et grâce à son travail il put gagner honnêtement son pain pour vivre.

Après ces deux pertes, c'est un échec humiliant plus grand qu'eurent à essayer les protestants et ceux qui suivaient leur parti. Avec des ruses sataniques ils avaient essayé d'instiller leur poison dans les esprits des écoliers catholiques.

La Commission chargée de contrôler les livres d'étude de textes en usage dans les écoles publiques trouvant que la traduction des *Récits d'Histoire Sainte* du Chanoine Schmid n'était pas dans une langue de bonne qualité, en avait procuré une nouvelle édition, qui fut faite à Gênes. Mais dans celle-ci on avait employé la version de l'hérétique Diodati pour tous les textes que le Chanoine Schmid avait tiré de la Bible. Les Evêques, ayant découvert cette fraude, en avertirent les fidèles ; et ensuite le Ministre Lanza interdit lui-même l'usage de cette édition dans les écoles.

Entre-temps D. Bosco, lui qui faisait prêcher chaque année la retraite spirituelle à ses jeunes pour les enflammer de plus en plus dans la piété et dans l'amour de Dieu, se rendait à S[ant] Ignazio. M. Spinardi Pascal nous écrivit :

« Je fis encore la retraite spirituelle au Sanctuaire de Sant' Ignazio près de Lanzo Torinese, et au repas j'étais, quant à moi, à la table de D. Bosco, chargé par les supérieurs de maintenir le bon

ordre et la sobriété. Pendant ces dix jours saints, D. Bosco était notre *Lumen Christi* [Lumière du Christ]. L'après-midi, nous allions faire la récréation dans les prés, au-dessous du Sanctuaire, mais nous ne pouvions pas passer au-delà des trois maisons situées à la limite de ces [prés]. D. Bosco étant assis sur l'herbe, alors verdoyante, nous faisons tous un cercle autour de lui, en écoutant d'excellents exemples, de très sages maximes ».

Depuis S[ant]’Ignazio il surveillait toujours son Oratoire et c'était la solide conviction non seulement des jeunes gens mais aussi des jeunes abbés qu'à ce moment-là il faisait diverses visites à la Communauté, et qu'il voyait, bien que sa personne en fût éloignée, tout ce qui se produisait en elle. En effet, parvenaient des billets de D. Bosco qui avertissaient d'un désordre qui était arrivé, comme par ex[emple] à propos de certains qui, au lieu de réciter le soir les prières avec leurs compagnons, s'étaient tenus à l'écart pour jouer et, entre le moment où le fait s'était produit et l'arrivée de cet avertissement, il n'était pas possible que D. Bosco en eût reçu d'une quelconque façon un compte rendu venu de Turin.

Une fois revenu en ville, il faisait distribuer, pour le mois d'août, aux abonnés des *Lectures Catholiques* une nouvelle brochure sortie de sa plume, intitulée : *Faits contemporains présentés sous forme de dialogues*. Il la commençait ainsi :

« Au Lecteur. — La matière contenue dans ce numéro consiste en des faits historiques que j'ai vus moi-même ou qui furent rapportés par des personnes qui en furent des témoins oculaires. Je n'ai pas fait autre chose que les présenter sous forme de dialogue.

Pour des motifs raisonnables j'ai jugé bon d'omettre les noms de certaines personnes auxquelles ils se rapportent.

Je prie fortement les pères et les mères de famille de faire lire et d'expliquer à leur progéniture ces faits qui pourront servir de règle pour agir et de moyen de protection dans les circonstances critiques dans lesquelles la jeunesse imprudente se trouve en ces temps orageux. »

Il y avait sept dialogues : Un pasteur protestant qui allèche avec de l'argent un malheureux pour lui faire abandonner l'Eglise Catholique ; un apostat qui raconte à un bon ami les causes de sa corruption ; un homme qui s'est repenti et qui relate les motifs de son retour au Catholicisme, spécialement à cause de la lecture des *Avis aux Catholiques* et pour les explications entendues auprès d'un bon Prêtre sur le dogme du Sacrement de la pénitence ; un malade gravement atteint qui, après avoir en vain demandé à son pasteur les secours religieux pour bien mourir, fait appeler un prêtre, son ancien confesseur ; un mourant qui, troublé par les remords, supplie le Pasteur protestant de lui permettre l'assistance d'un prêtre catholique, et meurt, abandonné de façon barbare, sans Sacrements ; enfin une mère qui se lamente auprès d'un prêtre à cause du changement de conduite de son fils : il était auparavant un excellent chrétien ; rencontre du fils susdit, qui a été trompé par la lecture de mauvais livres et s'est inscrit à une société impie d'ouvriers, avec le prêtre qui avait été son ami intime depuis l'enfance, et son repentir émouvant.

Ayant complètement terminé ce petit ouvrage et remis à l'imprimeur celui du mois suivant, il écrivait comme suit à son professeur le Théol[ogien] Appendino [= Appendini] à Villastellone :

« Direction centrale des *Lectures Catholiques*.

Turin, 21 Août 1853.

Très ch[er] Monsieur le Théologien,

Donc nous sommes aux frais de V[otre] S[eigneurie] très ch[ère]. Demain par le train à vapeur de 10 heures je suis chez Vous ayant un tout jeune abbé pour secrétaire, dans un double but : pour faire un bon somme et pour écrire ; car je suis surchargé de travail et à bout de forces.

Supportez ce dérangement *in nomine Domini* [au nom du Seigneur] et le Seigneur Vous en donnera une récompense. Je Vous salue avec toute l'effusion de cœur et croyez-moi

De V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère]

Elève très obl[igé]
 BOSCO J[ean] Pr[être].
 Chef des Garnements.

Mes salutations à votre respectable sœur. »

D. Bosco avait besoin de vivre quelques jours tranquille. Il avait terminé les douze premiers numéros des *Lectures Catholiques*, et, de ces [numéros], environ 120 000 exemplaires avaient été répandus parmi les [gens du] peuple et lus avec avidité au fur et à mesure qu'ils paraissaient. Ils furent contre les protestants ce que sont dans un combat les canons chargés à mitraille. Il en résulta que les colères se déchaînèrent comme un incendie. Les [protestants] essayèrent de les combattre dans les journaux et avec les *Lectures Evangéliques* ; mais il était impossible de lutter contre la vérité, et avec la simplicité de style et la clarté incomparables de D. Bosco ; c'est pourquoi auprès de leurs adeptes ils faisaient une très mauvaise figure.

Alors dans l'intention de faire renoncer D. Bosco à son activité, ils s'accrochèrent à la discussion avec lui, persuadés du fait qu'en tête à tête ou bien ils le convaincraient ou bien ils le couvriraient de honte. Les prosélytes eux-mêmes, aussi orgueilleux qu'ignorants, croyaient qu'aucun prêtre catholique ne pouvait résister à leurs arguments. Ils se mirent donc à se rendre à l'Oratoire tantôt par deux tantôt à plusieurs ensemble, pour entamer des débats religieux. En général leurs discussions consistaient à crier fort et à sauter de question en question sans jamais parvenir au terme de chacune. Lui, d'autre part, ne laissait jamais voir qu'il était fatigué d'eux ; mais il les recevait chaque fois aimablement ; il en écoutait avec beaucoup de

patience et de calme les difficultés et les énormités, et ensuite il leur répondait avec des arguments assez clairs et forts pour les mettre le dos au mur, comme on dit. Dans ce but, il restait surtout attentif à ne pas les laisser sauter du coq à l'âne, d'un sujet à un autre, comme cherchant à faire les hérétiques dans les discussions avec les Catholiques ; mais il les obligeait à rester sur la question tant qu'elle n'était pas pleinement épuisée, en leur faisant, pour ainsi dire, mettre la main sur la vérité ou sur l'erreur. Certains, qui étaient dignes d'estime, allaient même jusqu'à se rétracter ; d'autres, ne sachant pas quoi répondre, et ne voulant pas se donner pour vaincus, se répandaient en piailleries et en grossièretés, auxquelles D. Bosco se contentait d'ajouter : « Mes chers amis, les cris et les injures ne sont pas des arguments » ; et ainsi il les renvoyait tout confus. Il leur demandait vivement aussi d'exposer les difficultés à leurs pasteurs et ensuite d'avoir envers lui l'amabilité de lui communiquer la solution apportée.

Au cours d'une de ces séances, un interlocuteur, nommé Pugno, avouant ne pas savoir tenir tête à Don Bosco, conclut : « Nous, nous ne savons pas répondre, parce que nous n'avons pas suffisamment étudié ; mais si notre Pasteur était ici ! Il est un puits de science ; et avec deux mots il fait taire tous les Prêtres ». Ce à quoi D. Bosco ajoutait : « Rendez-moi donc un service ; demandez-lui qu'une autre fois il vienne lui aussi avec vous. Dites-lui que je l'attends avec un vif désir ». La commission fut faite, et voici qu'un beau jour se présente à l'Oratoire le pasteur Meille accompagné de deux autres principaux Vaudois qui résidaient à Turin. Après les habituelles salutations de bonne éducation, on commença la discussion qui dura de onze heures du matin jusqu'à six heures du soir. Il serait trop long de relater ici tout ce qui fut dit en cette circonstance ; mais il est bon de faire une mention particulière d'un fait. Le débat, après avoir porté sur l'authenticité de l'Écriture Sainte, sur la tradition, sur la primauté de S[aint] Pierre et

de ses Successeurs, et sur la Confession, était finalement tombé sur le dogme du Purgatoire. D. Bosco avait prouvé cette vérité de foi par la raison, par l'histoire, avec l'Écriture [Sainte] de l'ancien Testament et aussi avec l'Évangile, en se servant au besoin du texte latin et de la traduction italienne. — Ces conversations furent ensuite mises par écrit par D. Bosco, et parurent dans les numéros des *Lectures Catholiques* dans les premières années de leur publication. — Eh bien, l'un des contradicteurs, ne voulant pas se rendre, dit : « Le texte latin et [le texte] italien ne suffisent pas ; il faut aller à la source authentique : il faut consulter le texte grec ». A ces mots D. Bosco saisit aussitôt une Sainte Bible publiée en grec et dit à ce [personnage] : « Voici, voici, monsieur, le texte grec ; consultez donc et Vous y trouverez le plein accord avec le texte latin et [le texte] italien ». Ce pauvre homme, qui savait moins le grec que le chinois, n'osant pas avouer son ignorance, prit le livre avec une grande suffisance, et se mit à le feuilleter d'un bout à l'autre, en faisant semblant de chercher le passage en question. Allons donc ? Le hasard voulut qu'il prît le livre la tête en bas. D. Bosco, qui s'en était aperçu, le laissa feuilleter pendant un bon bout de temps, et ensuite s'étant approché de lui, il lui dit : « Excusez, mon ami, Vous ne trouvez pas la citation parce que Vous tenez le livre à l'envers : tournez-le ainsi », et il le lui mit en main dans le sens voulu. Il est plus facile d'imaginer que de dire la manière dont ce [personnage] abandonnait sa recherche. Devenu rouge de figure comme une écrevisse cuite, il jeta le livre sur la table ; et ainsi fut terminée la discussion. Vint aussi lui rendre visite Amédée Bert pour obtenir de lui qu'il cessât de s'exprimer au moyen de ses petits entretiens et de les publier : cette activité poussait les protestants à la plus grande rage ; mais il ne réussit pas.

A partir de ces essais et d'autres semblables les Protestants s'aperçurent que, par la persuasion, c'était en vain et dans l'illusion qu'ils espéraient faire renoncer D. Bosco à ses publications contre leur secte. C'est pourquoi ils décidèrent d'a-

voir recours à un autre moyen, qu'ils croyaient plus efficace ; c'est-à-dire qu'ils eurent recours à la vénalité et ensuite aux menaces. Donc, c'était un dimanche matin du mois d'août 1853 que vers 11 heures, se présentèrent à l'Internat deux messieurs en demandant à parler avec D. Bosco. Bien que fatigué pour avoir quelques instants auparavant dit la Messe et prêché, il les fit aussitôt aller dans sa chambre, se tenant prêt à leurs ordres. Entre-temps, en raison d'une sinistre impression que produisaient ces deux inconnus, plusieurs jeunes internes, parmi lesquels Joseph Buzzetti, ne purent s'empêcher de monter la garde à la porte de Don Bosco. Après les premières politesses, un de ces messieurs, qui était peut-être un pasteur vaudois, se mit à dire ceci :

Le Pasteur. — Vous, m[onsieur] le Théologien, Vous avez hérité de la nature un grand don, à savoir celui de Vous faire comprendre et de Vous faire lire par les [gens du] peuple : c'est pourquoi nous sommes là pour Vous prier de bien vouloir employer ce précieux talent en des choses utiles à la science, aux arts, au commerce.

D. Bosco. — A vrai dire, selon mes faibles forces, j'ai fait jusqu'ici ce que vous me suggérez ; j'ai publié un résumé d'Histoire Sainte, [un résumé] d'Histoire de l'Eglise, une petite brochure sur le Système métrique décimal et plusieurs autres petits ouvrages, et l'approbation, avec laquelle ils furent accueillis, me fait déduire qu'ils ne furent pas inutiles. A présent ma pensée est tournée vers les *Lectures Catholiques*, dont j'ai l'intention de m'occuper de tout mon cœur, parce que je les juge justement d'un très grand avantage pour la jeunesse et pour les [gens du] peuple.

Le P[asteur]. — Vous devriez et cela vaudrait beaucoup mieux Vous appliquer à composer quelques petits ouvrages pour les écoles, comme par ex[emple] un livre d'histoire ancienne, un petit traité de géographie [ou] de physique [ou] de géométrie, mais pas les *Lectures Catholiques*.

D. B[osco]. — Et pourquoi pas ces *Lectures* ?

Le P[asteur]. — Parce que la matière, que l'on y traite, est une matière déjà servie et resservie tant de fois et par beaucoup.

D. B[osco]. — C'est vrai ; cette matière fut déjà traitée par beaucoup, mais en de gros volumes d'érudition, qui vont bien pour les savants, mais pas pour le bas peuple qu'à dessein cherchent à atteindre les plaquettes, petites et simples, des *Lectures Catholiques*.

Le P[asteur]. — Mais ce travail ne Vous apporte aucun avantage ; au contraire, si Vous Vous occupiez des ouvrages que nous Vous proposons, Vous procureriez même un bien matériel à la merveilleuse Institution que la Divine Providence Vous a confiée. Prenez donc : il y a ici une offrande (c'étaient 4 billets de mille francs), et elle ne sera pas la dernière ; car nous Vous promettons que Vous en aurez d'autres et même plus fortes.

D. B[osco]. — Pour quelle raison tant d'argent ?

Le P[asteur]. — Pour entreprendre les ouvrages proposés, et pour aider cette Institution que Vous dirigez et dont on ne fera jamais assez l'éloge.

D. B[osco]. — Que Vos Seigneuries m'excusent si je rends cet argent qu'elles m'offrent. Pour le moment je ne peux pas m'occuper d'autre travail scientifique, en dehors de celui qui concerne les *Lectures Catholiques*.

Le P[asteur]. — Mais si celui-ci est un travail inutile.

D. B[osco]. — S'il est un travail inutile, que vous importe ? S'il est un travail inutile, à quoi bon cette somme pour l'empêcher ?

Le P[asteur]. — V[otre] S[eigneurie] ne fait pas attention à l'action qu'elle accomplit ; par ce refus Vous causez un grand tort à votre Institution, et Vous exposez votre personne à certaines conséquences, à certains dangers...

D. B[osco]. — Messieurs, je comprends ce qu'avec ces paroles vous voulez m'exprimer ; mais je vous déclare tout net que par amour de la vérité je ne crains personne. En devenant Prêtre je me suis voué au bien de l'Eglise Catholique et au salut des âmes, en particulier de la jeunesse. C'est dans ce but que j'ai commencé et entends continuer la publication des *Lectures Catholiques*, et l'encourager de toutes mes forces.

Le P[asteur]. — Vous faites mal, ajoutèrent en se mettant debout ces deux êtres au sinistre visage, ayant la voix et la mine altérées. Vous faites mal, et Vous nous offensez. Et donc qui sait ce qu'il en sera de Vous?... Si Vous sortiez de chez Vous, seriez-Vous alors sûr d'y rentrer ?

Ces deux misérables prononcèrent ces paroles avec un ton si menaçant que les jeunes, qui se tenaient de garde et avaient entendu toute cette conversation, eurent peur de les trouver en train de faire du mal à D. Bosco et ils remuèrent la porte pour faire comprendre qu'il y avait des personnes prêtes à entrer au premier signe. Mais notre bon père, nullement frappé de terreur, répondit à ces deux-là et dit : — « Je vois bien que V[os] S[eigneuries] ne connaissent pas les Prêtres catholiques ; parce qu'autrement vous ne vous abaisseriez pas à ces menaces. Sachez donc que les Prêtres de l'Eglise Catholique, tant qu'ils sont en vie, travaillent volontiers pour Dieu ; et si jamais dans l'accomplissement de leur devoir ils devaient en succomber, ils regarderaient la mort comme la plus grande des chances, comme la plus haute gloire. Cessez donc vos menaces, car, moi, je m'en ris ».

Ces deux hérétiques parurent si irrités par ces paroles courageuses de D. Bosco que, s'étant rapprochés davantage de lui, ils étaient sur le point de porter la main sur lui. A cette vue, il prit prudemment la chaise en main, et ajouta : — « Si je voulais employer la force, je me sentirais bien capable de vous faire expérimenter combien coûte cher la violation du domicile d'un libre citoyen ; mais non ; la force du Prêtre réside dans la patience et dans le pardon ; mais il est temps d'en finir. Partez donc d'ici ». En parlant ainsi, et ayant fait un demi-tour autour de la chaise qu'il tenait en main en s'en servant comme d'un bouclier, il ouvrit la porte de la chambre, et ayant vu le jeune Joseph Buzzetti, il lui dit : « Conduis ces deux messieurs jusqu'à la grille ; ils n'ont guère l'habitude de l'escalier ».

A cette injonction les deux se regardèrent l'un l'autre

et, en disant à D. Bosco : « Nous nous reverrons dans un moment plus opportun », ils s'éloignèrent, le visage enflammé et les yeux étincelants de mépris.

Et non moins indignés, et à juste titre, étaient les jeunes de l'Internat, qui, accourus aux bravades de ces deux hommes de main, avaient entendu les menaces faites à D. Bosco. Si jamais [ceux-là] avaient eu la hardiesse de se laisser aller à des voies de fait, ils auraient eu eux aussi le droit, et ils se seraient sentis suffisamment en force pour montrer quel grand amour habitait leur cœur quand il s'agissait de défendre leur père commun.

La hardiesse des hérétiques contre D. Bosco parvenait au point de constituer une menace en raison de ceci : l'Oratoire était isolé au milieu des champs, et au cours de la journée il était presque désert, puisque les étudiants et les apprentis se trouvaient en ville [les uns] dans leurs écoles et [les autres dans] leurs ateliers. D. Bosco, sachant qu'aux menaces succéderaient les faits, pensait également qu'il convenait d'avoir dans les alentours quelque bâtiment qui lui servît comme d'avant-poste avec ses locataires. Son souhait était une autre maison religieuse. L'unique Congrégation qui aurait pu favoriser en ces tristes jours son projet, avec l'assurance d'une stabilité, était celle des Rosminiens. Il en avait parlé avec l'Abbé Rosmini : on avait conclu un accord de principe. Rosmini achèterait un terrain proche de l'Oratoire à Valdocco. Là il construirait un bâtiment spacieux, demeure stable d'une famille de ses religieux. Ces prêtres donneraient un coup de main à D. Bosco pour les confessions, pour la prédication et pour faire progresser l'œuvre des Oratoires.

La prise en considération de ce projet et un courrier reçu conseillaient à D. Bosco la lettre suivante :

« Direction centrale des *Lectures Catholiques*.

Turin, 29 août 1853.

Très ch[er] D. Gilardi,

J'ai reçu la lettre de V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère] que Vous m'avez écrite relativement à l'affaire d'un emplacement à *ven-dre*, et je me réjouis beaucoup de la venue du Père Général à Turin ; ainsi j'espère avoir le plaisir de lui parler et de le voir. Cependant comme j'ai plusieurs demandes de diverses personnes qui désirent faire l'achat d'une partie de cet emplacement, ainsi j'aurais besoin que Vous puissiez me dire *circum circiter* [à peu de choses près] à quel moment le susdit Père Général sera à Turin ; auquel cas je pourrai différer la conclusion de tout contrat partiel jusqu'à la décision, affirmative ou négative, du très vén[éré] M. l'Abbé Rosmini.

Si Vous pouvez me donner une réponse à ce sujet, Vous me rendez un fier service et je dirai à S[aint] François de Sales de Vous vouloir beaucoup de bien. Aimez-moi dans le Seigneur et croyez-moi de V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très ch[ère]

Très affect[ionné] serviteur
(le Garnement) BOSCO J[ean] Pr[être] ».

L'Abbé Rosmini ne tardait pas à arriver à Turin et, après s'être entendu avec D. Bosco, car il espérait retirer de ce projet un grand avantage spirituel, il revenait à Stresa en laissant à D. Bosco un prêt de 3 000 livres à court terme. Il avait été témoin de la gêne dans laquelle il se trouvait et il l'aidait en ce qu'il pouvait. Cela ressort clairement des deux lettres suivantes.

« Direction centrale des *Lectures Catholiques*.

*Au Très ill[ustre] et Très rév[érend] M. l'Ab[bé] Antoine Rosmini
Stresa.*

Turin, 15 octobre 1853.

Très ill[ustre] et Très rév[érend] Monsieur,

Les ventes de l'emplacement que je considérais accomplies tombèrent toutes à l'eau ; les acheteurs qui m'avaient fait la demande ne se présentèrent plus.

C'est pour cela que je prie V[otre] S[eigneurie] Très Ill[ustre] de me donner une prolongation pour le paiement de la somme que dans votre bonté Vous m'avez prêtée lors de la belle circonstance où Vous fûtes ici à Turin ; la prolongation serait de quatre mois, bien entendu que je Vous la verserai avec l'intérêt légal. Au cas où cependant, dans la réalisation de vos affaires, Vous auriez besoin d'encaisser cette somme je ferais en sorte de Vous la faire avoir aussitôt, ou quand Vous me le direz.

Convaincu d'obtenir cette faveur et sûr de votre bonté à mon égard, je Vous souhaite tout bien venant du Seigneur, et me recommande de tout cœur à vos saintes prières en me disant

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

*Très obl[igé] serviteur
BOSCO J[ean] Pr[être]. [»]*

La réponse ne tardait pas.

Stresa, 18 octobre 1853.

[«] *Très vénéré et Très cher D. Jean,*

En réponse à votre respectable [lettre] du 15 de ce mois, mon Supérieur D. Antoine Rosmini me presse de Vous écrire qu'il Vous accorde volontiers la prolongation de quatre autres mois

pour le paiement des 3 000 liras qu'il Vous a prêtées, selon la modalité avec laquelle Vous en faites la demande dans votre lettre susdite : il Vous fait savoir cependant que pour cette échéance il tient pour sûr et certain le remboursement de ladite somme.

Voilà donc le message de mon Supérieur susdit qui affectueusement Vous présente ses respects et avec moi se recommande à vos prières. Et avec les sentiments de parfaite estime et de sincère vénération, je m'honore de me déclarer

De V[otre] S[eigneurie] Très Révérende

Très humble, très dévoué serviteur
CHARLES GILARDI Prêtre ».

CHAPITRE LIV

Etudes des jeunes pendant les vacances — Le latin de l'Eglise et des Saints Pères — Lectures Catholiques — La procession de Notre-Dame de Consolation — Réduction du nombre des fêtes d'obligation — Préparation à la fête solennelle du Saint Rosaire — Les jeunes de l'Oratoire à Morialdo — Une guérison inespérée — Il Galantuomo [L'Honnête homme].

Les vacances [d'été et] d'automne des écoles duraient quatre mois et D. Bosco ne pouvait pas souffrir de voir ses élèves demeurer oisifs pendant ce temps, et il étudiait les moyens pour les occuper sérieusement et avec divertissement. C'est pourquoi il les envoyait réviser les études suivies le long de l'année, ou bien apprendre quelque matière accessoire auprès de certains prêtres ou auprès de quelques Frères des Ecoles Chrétiennes, ses bons amis. Cagliero, Francesia et Turchi montaient trois fois par semaine sur la colline à la villa de D. Picco pour que le professeur leur fît une heure de leçon particulière. Entre l'aller et le retour il y avait une promenade d'environ deux heures et demie pour le grand avantage de leur santé. Pour beaucoup D. Bosco variait les études chaque année. Tantôt il suggérait les notions élémentaires de la langue grecque ou [de la langue] française ; tantôt l'histoire ancienne ou [l'histoire] moderne. Une année il proposait l'arithmétique, une autre le dessin, ou les notions élémentaires d'astronomie, ou des leçons de géographie, et des reproductions schématiques des cartes topographiques de

divers Etats et [de diverses] provinces. Souvent il les formait à écrire des lettres, estimant que les composer convenablement n'est pas une chose des plus faciles. Dans le même temps il les exhortait à chercher dans leurs écrits la simplicité de style, mais il les avertissait que cette simplicité devait être le fruit de longues études sur les auteurs classiques ; et il leur en proposait quelques-uns les invitant à les lire dans une méditation attentive. Il leur répétait l'avis que lui avait donné Silvio Pellico d'avoir toujours sur la table de travail le dictionnaire et de ne pas se fatiguer de l'utiliser continuellement lors des doutes sur le sens d'un mot ou sur la valeur d'une phrase et pour éviter les inexactitudes et les gallicismes. S'ils prenaient tout ce soin, il leur en donnait l'assurance, ils acquerraient pour écrire une clarté enviable et, au cas où le Seigneur les appellerait à l'état ecclésiastique, leurs sermons seraient compris par tous, et pour cela toujours chers aux [gens du] peuple.

Quant aux jeunes abbés, d'autre part, il se montrait encore plus exigeant pour les pousser à mettre à profit leur temps. La veille de la Saint-Jean les jeunes abbés avaient les examens de fin d'année. Le jour de la S[aint]-Jean il ne disait rien, et les laissait en liberté ; mais le lendemain il commençait à appeler l'un et l'autre : — Eh bien, nous sommes en vacances. Tu ferais œuvre sage à lire Rohrbacher, Salzano, Bercastel. Il s'y trouve tant de belles connaissances à acquérir. — Et il fit ainsi également lorsque les jeunes abbés avaient fréquenté l'université, suivi le cours de latin à l'Oratoire et étudié la théologie en présentant l'examen régulier au séminaire.

N'étant pas encore satisfait de cela, il manifestait toujours un vif désir de les voir étudier les classiques latins de l'Eglise. Dès 1851 et 1852, en période de vacances il expliquait, et si bien, à Rua Michel et à ses autres élèves différents passages de ces auteurs sacrés, spécialement les lettres de [Saint] Jérôme, et il insistait en les poussant à les traduire, à les apprendre par cœur et à les commenter. Il cherchait à faire passer

chez les autres son enthousiasme, et il ressentait une grande peine lorsqu'il entendait comment quelques professeurs distingués se moquaient du latin de l'Eglise et des Pères, en l'appelant avec mépris du latin de sacristie [les Français parlent 'de latin de cuisine']. Il disait, quant à lui, que ceux qui méprisaient la langue de l'Eglise montraient leur ignorance des œuvres des Saints Pères : pour une bonne part ces derniers forment à eux seuls la littérature latine de plusieurs siècles, et une splendide littérature qui sous de nombreux aspects égale dans la forme l'âge classique et pour la magnificence des idées le dépasse infiniment, comme sont le ciel pour la terre, la vertu pour le vice, Dieu pour l'homme. Et même il ajoutait que pour l'élégance du style, la grâce de la langue, la solidité et la sublimité des idées quelques-uns parmi eux obtiennent la supériorité sur les écrivains eux-mêmes du siècle d'Auguste ; et il le démontrait.

Il eut à soutenir sur ces sujets des discussions avec des personnages très savants dans les belles lettres, bien que toujours avec prudence et avec charité. Et ses raisonnements étaient à même de les attirer vers son opinion personnelle. Il avait même un argument qui lui était tout à fait propre ; il disait : — C'est un crime de mépriser le latin des Saints Pères. Nous chrétiens, ne formons-nous pas une vraie société, glorieuse, sainte, divine ? Ces écrivains de l'Eglise ne sont-ils pas des nôtres et notre gloire ? Et pourquoi mépriser les choses qui nous appartiennent, et trouver seulement le beau chez nos ennemis, dans le Paganisme ? Et est-ce cela qu'on appelle amour pour son drapeau, pour l'Eglise, pour le Pape ? — Et il ne ménagea pas les reproches à Vallauri lui-même qui avait publié quelques notes critiques sur le style et sur la langue des Saints Pères, en lui démontrant comment il avait tort de ne pas vouloir discerner le beau de ces précieux volumes.

Lorsque Pie IX en 1855, dans une de ses Encycliques, résolut la question qui avait surgi entre Mgr Dupanloup et Gaume, en décidant que l'on devait unir de belle manière l'étude des classiques païens avec celle des classiques chrétiens, pour

revêtir d'une langue latine, pure et élégante, les idées chrétiennes, en donnant des règles à ce sujet, D. Bosco répétait que ses idées étaient en parfait accord avec celles du Pape.

Il ne méprisait pas les classiques profanes latins. Il les avait étudiés, il en possédait en mémoire de très longs passages et il les commentait magistralement, mais il voyait également comment ces [écrivains] pouvaient être dangereux sans le correctif des auteurs de l'Eglise et de leurs enseignements. « La révolution française, faisait-il observer, a tiré ses maximes des écrivains du paganisme, bien plus même ce sont ces derniers qui formèrent cette génération de sicaires. Et c'est de là que vinrent les déplorables ruines que tout le monde connaît. Les idées de patrie, de haine envers les étrangers, de gloire acquise par la force brutale, de vengeance dont on fait l'éloge, d'orgueil, de Dieu-état *, de conquêtes, etc., sont celles qui corrompent les esprits très tendres des jeunes et qui font considérer comme étant de la bassesse la suave douceur du christianisme [»].

Avec les enseignements, les occupations et les études susdits, en 1853, deux mois de vacances s'étaient écoulés.

Pour le mois de septembre, D. Bosco avait préparé et publié un petit ouvrage sans nom d'auteur réparti sur deux numéros, avec le titre : *Exemples de vertu chrétienne recueillis chez divers auteurs*. C'était presque un répit qu'il se permettait dans le combat contre les Vaudois, qui cependant ne rataient pas une occasion pour insulter l'Eglise.

Le 8 septembre, on avait l'habitude de faire la procession avec la statue de la B[ienheureuse] V[ierge] des Consolations, en raison du vœu qui rappelait que [la ville de] Turin avait été libérée en 1706 d'une très forte armée. Cependant, comme avait été volée le 18 avril la statue d'argent pur, qui avait une masse de 14 Mg [voir ° page 637], et que les pillards n'avaient pas été découverts, on l'avait remplacée par une belle statue en bois. Mais, cette année-là, la procession manqua de l'apparat extérieur

* *Dieu-état* : l'Etat considéré comme le Maître absolu, l'Etre Suprême, effaçant toute référence à un autre Dieu que lui-même.

du faste militaire et elle fut abandonnée à la moquerie lancée par la racaille. La garde nationale et les troupes de ligne n'assistèrent pas à la cérémonie pour faire la parade et maintenir le bon ordre. Ainsi avait commandé la *Gazzetta del Popolo* [Gazette du Peuple]. Et les voyous qui, grâce aux ruses de la propagande Anglicane et [de la propagande] Vaudoise, étaient nombreux et audacieux, purent impunément et tout à leur aise s'amuser de vilaine façon à se jeter en bande à travers la procession, avec le chapeau sur la tête et d'immondes injures à la bouche, en raillant le clergé ou en se moquant des rites sacrés. Cette statue de la Vierge ainsi insultée, le Marquis Fassati en fit plus tard l'acquisition, lorsque le Sanctuaire se fournit d'une statue recouverte d'une feuille d'argent, et il la donna à notre église S[aint]-François de Sales où on la vénère toujours.

Entre-temps le [Souverain] Pontife, affligé, donnait la preuve qu'il consentait aux demandes qui n'étaient pas contraires à sa conscience, et il enlevait l'occasion de nombreux péchés. Victor-Emmanuel lui avait présenté le besoin du peuple et le désir du Gouvernement [qui consistaient en ce] que fût diminué pour le Piémont le nombre des jours des fêtes d'obligation afin de pourvoir par le travail aux nécessités des sujets. Le Pape consentait et par le Bref du 6 septembre il enlevait du nombre des fêtes d'obligation la Circoncision, [la fête de] S[aint] Maurice, la Purification, l'Annonciation de la Très s[ainte Vierge] Marie, [la fête de] S[aint] Joseph, le lundi après Pâques et [le lundi] après la Pentecôte, et [la fête de] Saint Etienne : en tout huit jours de fête. En eux cependant rien ne devait être changé quant à la liturgie, à la célébration des offices religieux ou aux cérémonies.

D. Bosco regretta que la fête de S[aint] Maurice et des martyrs de la Légion Thébaine perdît de son importance auprès des [gens du] peuple, et il fit imprimer par le lithographe Doyen une image de ce glorieux Saint qui était le protecteur de tant de

° ‘ 14 Mg ’ : 14 M[yria]grammes, soit 140 kilos.

bonnes œuvres dans le Piémont. La commémoration de son martyr tombait le 22 septembre, et il distribua beaucoup d'exemplaires de cette image. Les saints de la légion de ce martyr avaient quelque chose à voir dans la protection de l'Oratoire, ainsi que D. Bosco l'assurait.

Il voulut aussi affirmer de façon spéciale sa dévotion envers la Bienheureuse Vierge. Il envoyait donc la supplique suivante aux Services de l'Archevêché de Turin.

[«] *Très ill[ustre] et Très rév[érend] M. le Vicaire Général,*

Le Prêtre Bosco Jean dans une église de sa propriété située au bourg de Morialdo qui fait partie de la paroisse de Castelnuovo d'Asti, a l'habitude depuis trois ans de célébrer la fête du Saint Rosaire en la faisant précéder d'une neuvaine. De plus on faisait chaque soir une courte prédication et on donnait la bénédiction du Saint Sacrement. La même faculté de donner la bénédiction s'étendait aux autres fêtes de la B[ienheureuse] Vierge et [à celles] de S[aint] Joseph. — Et tout cela aux heures qui ne dérangent pas les cérémonies paroissiales, et en plein accord avec le Curé du lieu.

A présent celui qui demande, désirant procurer le même avantage spirituel à ces gens du peuple (le [Pape] régnant Pie IX ayant accordé l'indulgence plénière dans le jour de la fête du Rosaire, et trois cents jours chaque jour de la neuvaine), supplie V[otre] S[eigneurie] Ill[ustre] et Rév[érende] de bien vouloir accorder et renouveler la même faculté par un décret à faire durer trois autres années.

Dans la confiance d'[obtenir] la faveur

Le Pr[être] BOSCO JEAN
Suppliant ».

Réponse du Vicaire Général.

« Une permission annuelle est accordée, en nous réservant de donner un décret spécial pour les années futures, en s'y prenant plus tôt pour recourir.

Turin, 20 Septembre 1853.

PHILIPPE RAVINA Vic[aire] Gén[éral] ».

A ce moment-là, D. Bosco faisait envoyer aux abonnés pour le mois d'octobre le numéro anonyme : *Petits entretiens familiers sur les commandements de l'Eglise*. Dans la boutique d'un tailleur, dont le fils a appris de mauvaises sentences pendant son séjour à la Capitale, un Curé réfute les objections de ce [fils], en prouvant que l'Eglise a le droit de faire des lois et combien sont grands les avantages, apportés à la société humaine, qui proviennent des cinq commandements inscrits dans le catéchisme.

Ayant réglé cette affaire, D. Bosco partait vers la fin de septembre pour la promenade d'automne, et parvenu à Chieri avec le jeune Francesca et plusieurs autres il tomba, à la descente de voiture, sur un monsieur qui le salua et lui demanda s'il le reconnaissait encore. D. Bosco le regarda fixement et ensuite répondit : — Oui ; nous nous sommes rencontrés il y a sept ou huit ans à Turin sur le Pont du Pô. — Ce monsieur resta émerveillé, parce qu'il en était exactement ainsi. D. Bosco continuait à avoir une mémoire, nous dirons, miraculeuse. En effet, non seulement de ses jeunes, qui étaient sortis de l'Oratoire, mais aussi de leurs parents, il retenait le nom et la physionomie, même après une longue série d'années. Son esprit n'était jamais fatigué.

Arrivé aux Becchi, attendu par son frère Joseph, par sa mère, il commença la neuvaine de Notre-Dame du Rosaire qui

pour lui était une occasion de s'asseoir au tribunal de la pénitence pour l'audition de beaucoup de fidèles. D'autres jeunes ne tardèrent pas à arriver en plus, en compagnie des choristes. Pendant leur voyage ils demeuraient toujours enchantés d'entendre, partout où ils allaient, tout le monde répéter les éloges de Don Bosco, notamment pour la période où il était jeune garçon. Ils apprirent à Chieri que les mères disaient à leurs fils : — Je te permets d'aller avec Bosco, mais, avec d'autres, je ne veux absolument pas. — Et à Bosco lui-même : — Rends mes fils bons comme tu l'es, toi.

Il était admirable dans toutes les vertus, mais surtout angélique dans la pratique de la chasteté. Il était attentif à éviter les condisciples, ainsi que d'autres, peu réservés dans leurs paroles et dans leurs actions. Monsieur Bertinetti Charles, qui résidait à Chieri, parlait souvent de Bosco au jeune Savio Ange en des termes très favorables et à propos de l'étude et à propos de la piété dans lesquelles il se distinguait parmi tous.

Le Docteur Allora, D. Luzerna, D. Oddenino François leur racontaient qu'au séminaire le Jeu[ne abbé] Bosco était d'une conduite si exemplaire que les condisciples avaient l'habitude de l'appeler le saint, parce qu'ils le considéraient comme tel ; et que, voyant quelque séminariste dont la conduite n'était pas suffisamment édifiante, il cherchait à devenir pour ce dernier un bon conseiller ; que les Supérieurs du Séminaire le proposaient comme modèle de piété et de tempérance ; et qu'il ne cherchait aucunement à se procurer de l'argent pour lui-même, et qu'il était toujours consulté par ses compagnons au sujet des études.

A Castelnuovo demeurait bien vivant le souvenir de sa prise de soutane, de sa première messe célébrée au pays, de sa façon de se tenir à l'autel, de son extraordinaire recueillement et de la multitude de jeunes qui couraient à sa rencontre. Ils répétaient son éloge à propos de l'époque où il était enfant, comment il était réservé dans ses gestes, se surveillait dans ses paroles et comment, ici aussi, les parents exhortaient leurs enfants à prendre Bosco comme compagnon, dans la conviction que sa manière de vivre était honnête et respectueuse des règles morales. Ils savaient qu'avec une très grande circonspection il fuyait ceux qui parlaient mal.

A Morialdo, d'autre part, son frère Joseph le décrivait minutieusement, en disant aux jeunes qui l'interrogeaient : — D. Jean, avant même qu'il ne revêtît l'habit ecclésiastique, saisissait toutes les occasions pour parler de religion et de gestes de piété avec les jeunes gens qui étaient ses compagnons. Il racontait des exemples de saints. Il priait beaucoup pendant les travaux champêtres, et les mères l'indiquaient à leurs fils comme modèle de prière ; il s'appliquait beaucoup à la fréquentation des Sacrements. Tandis qu'il grandissait en âge, grandissait en lui le désir d'aimer Dieu et de le faire aimer par les autres. Dans un véritable élan il accourait aux catéchismes et aux sermons, et ensuite il les répétait à la famille et aux compagnons. Il avait un grand amour pour la chasteté depuis son enfance ; il apparaissait pur et chaste dans chacune de ses actions et réservé dans ses divertissements. Il ne prononça jamais un mot qui eût la moindre allusion à des choses moins honnêtes ; on ne le vit jamais s'amuser en compagnie des jeunes fillettes qui habitaient les maisons voisines. — Et ce témoignage était confirmé par le Théol[ogien] Cinzano, Curé-Doyen.

Il n'y a pas lieu de dire combien les élèves se réjouissaient à entendre les éloges [que l'on faisait] de leur bon père, et le bonheur qu'ils éprouvaient à se trouver avec lui ; et à partir de tout il savait tirer des motifs pour parler du Seigneur. Tantôt à partir des petites fleurs d'un pré, d'autres fois à partir des moissons des champs, telle autre fois à partir de l'abondance et de la richesse des fruits qui pendaient aux arbres et aux vignobles, parfois à partir des découvertes opérées dans les entrailles de la terre il amenait la conversation à parler de la bonté et de la providence divines. Parfois, à une heure avancée, sur l'aire devant sa petite maison il restait à contempler le ciel étoilé et, oublieux de la fatigue causée par le fait d'avoir entendu de nombreuses confessions, il s'entretenait avec les jeunes dans une conversation sur l'immensité, la toute-puissance et la sagesse divines. Dans toutes les circonstances il élevait son esprit et celui des autres jusqu'à la contemplation de Dieu et de son infinie miséricorde, de sorte que bien souvent, affirme D. Rua,

il arrivait aux jeunes de s'écrier à l'instar des disciples d'Emmaüs : — *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur nobis in via ?* [Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous, quand il nous parlait en chemin ?].

Et les enseignements et les exemples de D. Bosco faisaient aussi beaucoup de bien aux populations environnantes. Les communions fréquentes de ses élèves les incitaient à la fréquentation des églises et des Sacrements, car, tout en étant si remplis de vivacité et de gaieté, ils savaient au moment voulu rester recueillis et pleins de ferveur en honorant Dieu au moyen des pratiques religieuses. D. Bosco emmenait également sa bande porter la gaieté et l'édification de la piété dans quelque paroisse voisine, pour rendre une fête plus solennelle avec la musique. Bien des gens et notamment les enfants se rassemblaient autour de lui, et, même le long des routes, il ne cessait jamais de donner à tous quelque enseignement ou de conseiller quelque exercice de dévotion, qui ensuite était mis en pratique. Ces promenades furent l'un des moyens par lesquels l'Oratoire vit croître son nombre et sa si grande réputation.

Le jour de la fête du Saint Rosaire, D. Bosco bénissait la soutane du jeune Francesia Jean, qui était, comme les jeunes abbés Rua et Buzzetti, décidé à rester à l'Oratoire et à aider son Directeur pendant toute sa vie. D. Bosco espérait d'eux une grande aide qu'il se promettait également de recevoir de trois autres jeunes, Germano Jean, Marchisio, Ferrero, qui avaient fini les études de latinité ; si ce n'est qu'un seul, quelques semaines après, revêtait l'habit ecclésiastique et que les autres, pour diverses raisons, renonçaient à un état [de vie] qu'auparavant ils étaient décidés à embrasser.

En ces jours-là s'était produit un fait qui accroissait de plus en plus chez tous l'estime qu'ils avaient pour D. Bosco. Le prof[esseur] D. Turchi Jean le raconte ainsi.

« En 1853, j'allais pendant les vacances avec d'autres compagnons pour prendre des leçons de rhétorique chez le Prof[esseur] D. Picco dans sa villa [située] sur les collines de Turin, et nous, imprudemment, nous nous étions arrêtés, bien qu'en sueur, dans

un endroit ombragé frais et dangereux : j'ai attrapé un gros rhume. D. Bosco, voyant que je ne mangeais pas et que je dépérissais, m'envoya à la maison où le médecin pratiqua sur moi cinq saignées. Le mal était vaincu, mais je continuais à rester au lit sans forces, et cet état se prolongeait, avec la menace, je crois, de phtisie.

» Quelques semaines après, D. Bosco, arrivé à Castelnuovo pour la fête du Rosaire, vint me rendre visite et, ayant appris et vu l'état dans lequel je me trouvais, il m'encouragea et me donna sa bénédiction, en me disant que je devais me lever, guérir vite et revenir à l'Oratoire. Je ne me rappelle pas si c'est dès le lendemain, mais certainement très vite, que je commençai à me lever et j'accomplis vite et bien ma convalescence, ensuite je rentrai à l'Oratoire.

» Depuis lors, remerciant Dieu, je n'ai plus eu de maladies. J'attribue ma guérison à la bénédiction de D. Bosco, d'autant qu'après l'avoir reçue je ne pris aucune sorte de remèdes ».

En attendant, les jeunes finissaient allègrement leurs vacances aux Becchi. D. Bosco était toujours avec eux, tout occupé à donner la dernière révision à un almanach de sa production. Depuis l'année précédente il avait vu avec une grande peine que les protestants, pour mieux s'introduire dans les familles des ouvriers et répandre l'hérésie avec moins de bruit et une plus grande facilité, avaient publié un almanach, où étaient plus nombreuses les erreurs que les mots. Ils l'appelaient *L'Amico di Casa* [L'Ami de la Maison] ; mais d'ami il n'avait que le nom, puisqu'il apportait à ses lecteurs le plus grand mal que l'on ait ici sur la terre, comme le sont l'irrégion et l'impiété. Ils en faisaient cadeau à qui le voulait et à qui ne le voulait pas. Tu le trouvais sur le seuil des maisons : si tu laissais la fenêtre ouverte, une main méchante te le jetait dans la chambre ; dans les ateliers il y avait quelqu'un qui venait l'offrir en cadeau, et dans les rues il y avait quelqu'un qui le donnait gratuitement. Ce livre sans valeur, une fois acquis, avec si peu de fatigue, était lu par des gens sans crainte et sans inquiétude,

et plus d'un s'imaginait avoir entre les mains un livre de piété. On invoquait le nom de Dieu, on rapportait la pieuse conversion de celui-ci ou de celui-là, la résignation que doit avoir le pécheur et la confiance dans les fruits de la rédemption ; mais on ne faisait jamais mention de la Confession, de l'Eucharistie, de la dévotion envers Marie, et on découvrait difficilement l'erreur, ou bien quand il était trop tard. Or, pour les détourner de l'œuvre ténébreuse, que ces hérétiques accomplissaient au détriment des âmes à Turin et à travers le Piémont, D. Bosco eut l'idée d'entreprendre aussi un almanach qui prît la place de ce faux *Ami* en instruisant et en divertissant.

Donc, vers le début de l'année, un soir, à quelques-uns de ceux qui s'étaient offerts pour l'aider dans la composition et la diffusion des *Lectures Catholiques*, il avait présenté son projet, qui plut immensément, et ils s'écrièrent d'une seule voix : [—] Bien ! Bien !

— Mais de quel nom l'appellerons-nous, notre almanach ? dit D. Bosco. On sait qu'il faut prendre les gens à l'hameçon de la nouveauté. Souvent ils se laissent gagner seulement par un nom qui fait un peu belle apparence. C'est comme l'enseigne d'une boutique.

Ici les avis furent nombreux et opposés. Les uns voulaient qu'on l'appelât *Il Vero Amico di Casa* [Le Véritable Ami de la Maison]. Mais D. Bosco fit aussitôt remarquer qu'on courait le danger de jouer le rôle du chat qui tire les marrons du feu au service d'autrui. « Il faut, disait-il, que notre titre n'ait rien à faire avec celui de nos adversaires ».

Les autres proposèrent qu'on l'appelât l'*Almanach del Popolo* [Almanach du Peuple] ; d'autres *della Gioventù* [de la Jeunesse] ; certains *dell'Operaio* [de l'Ouvrier] ; et d'autres encore au moyen de très nombreux autres noms. Mais D. Bosco, après les avoir laissés dire, avança avec son titre qu'il avait joliment préparé. C'est pourquoi de la part de tous il se fit un profond silence et lui, ensuite, en touchant un mot de la valeur de l'un ou de l'autre nom, dit que l'almanach, auquel on devait penser,

il fallait l'appeler sans plus : *Il Galantuomo* [L'Honnête homme] : étrenne offerte aux abonnés des *Lectures Catholiques*. — Et il en fut ainsi. Les deux ou trois prêtres alors présents promirent leur collaboration.

Or cet almanach était prêt en octobre, car il fallait couper l'herbe sous le pied à *L'Amico di Casa* [L'Ami de la Maison]. Nous présenterons en peu de mots son titre et son plan de composition.

Il Galantuomo [L'Honnête homme] — *Almanach National pour 1854 avec l'adjonction de différentes curiosités utiles*. Après la préface, il mettait la liste des membres de la famille royale, annonçait les éclipses, donnait une brève marche à suivre pour les horloges à temps moyen établie par le service des chemins de fer et les nombres attachés à l'année [épacte, nombre d'or, ...]. Venaient ensuite le calendrier avec les indications des foires de l'Etat et les principales [foires] de l'étranger selon ce qui avait été nouvellement établi, le nouveau cours des monnaies et la valeur des monnaies étrangères également. Ensuite des recettes pour l'économie domestique, des réflexions morales et religieuses, des exemples et des anecdotes riches d'intérêt pour exalter les vertus sublimes du clergé et pour combattre l'une ou l'autre erreur des Vaudois. Enfin quelques poésies en langue italienne, et [d'autres] en dialecte piémontais.

Il fit don de cet almanach à tous les abonnés des *Lectures Catholiques*, et ensuite chaque année, en le renouvelant et en le publiant à plus de seize mille exemplaires, on continua jusqu'à nos jours.

« Il est vraiment admirable D. Bosco, s'écriait D. Rua, lorsqu'on le voit soutenir seul et pendant longtemps une publication, qui était une véritable lutte contre les erreurs des hérétiques et qu'ensuite il continua, avec l'aide d'autres écrivains zélés, pendant toute sa vie ».

Et au cours de ce même automne, comme si cela ne suffisait pas à son activité, revenu à Turin, il veillait à la publication, confiée à Hyacinthe Marietti, de deux mille éléments de grammaire grecque, chaque brochure se composant de cinq cahiers : le 10 février 1854, l'imprimeur Marietti en envoyait la facture à D. Bosco.

CHAPITRE LV

Encore les Lectures Catholiques — Simplicité de D. Bosco pour écrire — Son humilité — Le Prof[esseur] Peyron et une réunion de prêtres — Témoignage de l'humilité de D. Bosco.

De Agostini, imprimeur des *Lectures Catholiques*, remettait à D. Bosco le petit ouvrage, divisé en deux numéros, destiné pour la fin d'octobre et pour le début de novembre. Il avait pour titre : *L'artisan selon l'Évangile, ou la vie du bon Henri, Cordonnier*. C'est une brochure anonyme, dédiée aux artisans. Henri Buche, né vers la fin du 16^{ème} siècle dans la petite ville d'Erlon * dans le duché du Luxembourg d'ouvriers pauvres et obscurs, fut dès son enfance un modèle de toutes les vertus chrétiennes et, assidu à tous les enseignements qu'à l'église on donnait aux fidèles, il s'approchait bien souvent des Sacrements. Rapidement il devint habile dans son métier. Il avait pour protecteurs S[aint] Crépin et S[aint] Crépinien et il en imita les exemples en se vouant au salut éternel des ouvriers. Ayant quitté Erlon *, il établit pendant de nombreuses années son domicile à Luxembourg et de là il vint ensuite à Paris. Son premier souci était toujours de rechercher pour lui un chef d'atelier vraiment chrétien et il le trouva toujours ; et partout où il alla, grâce à de saints moyens ingénieux, grâce à d'héroïques sacrifices et grâce

* *Erlon* : Henri-Michel Buche né en **1608** à *Arlon* [devenue ville belge en 1839], mort à Paris le 9 juin **1666** (renseignements en "Biographie nationale de Belgique" qui aident à rectifier quelques imprécisions).

aux aumônes, il se fit l'apôtre des artisans : il en arracha des filets du vice un très grand nombre, et assura leur persévérance dans le bien. Devenu chef d'un atelier, il fut plus qu'un père pour ses jeunes cordonniers, et avec sept de ses ouvriers, choisis parmi les meilleurs, il commença à mener une vie religieuse en commun dans sa propre maison. Il avait alors cinquante ans et, ayant obtenu l'approbation de l'Archevêque de Paris, il rédigea un règlement pour la Pieuse Société des *frères cordonniers* et il la commença : bien vite elle se développa à Paris et, de là, elle se répandit dans toute la France et même en Italie. Le brave Henri en fut élu Supérieur. On vit alors sans l'habit religieux, sans les vœux et sans le retrait dans un couvent, se lever au milieu du monde et s'y consolider une institution religieuse grâce au seul esprit de la charité et à l'amour pour le travail ; et [l'on vit] ces braves ouvriers, bien que libres de se retirer à leur gré de la société, lui rester, malgré les tentations et les persécutions, attachés avec une ténacité tout égale à celle d'un enfant qui se tient, et non par pur hasard, au cou de sa mère. Leur amour pour la règle et leur attention à ne pas la transgresser étaient d'une nature et d'un degré qu'on ne pourrait attendre que chez de fervents religieux. Tous les jours la prière en commun, la participation à la sainte messe, le chapelet, la lecture de la vie du saint du jour et le chant de cantiques spirituels accompagnaient le travail ininterrompu pendant des heures déterminées. Le Dimanche, ils se confessaient, ils communiaient et, après les cérémonies sacrées, ils rendaient visite aux hôpitaux, aux prisons et aux pauvres malades dans leurs maisons, ainsi qu'aux hospices des voyageurs pauvres, en aidant le brave Henri dans l'œuvre de conversion des pécheurs. Henri fonda également la Pieuse Société des frères *tailleurs*, sur le modèle de celle des cordonniers, et elle remplit la France de saints ouvriers.

Dans ces institutions les artisans les plus pauvres trouvaient du travail et des habits, les orphelins apprenaient en toute gratuité le métier, les apprentis étaient assistés, le vieillard inapte

au travail était recueilli, et l'on subvenait aux besoins de l'ouvrier malade et privé d'aide.

Mais l'un des mérites les plus remarquables d'Henri fut d'avoir coopéré efficacement à mettre en déroute la société impie, appelée la *fraternité des ouvriers*, dont les membres se liaient par le serment à garder le secret. Chaque dimanche ils donnaient des représentations de mystères chrétiens et de fêtes solennelles chrétiennes pour cacher leurs méfaits, et ensuite ils se réunissaient pour des *banquets fraternels* dans certains de leurs antres, où ils s'abandonnaient à toutes sortes de bringues d'impiétés, de débauches et d'injures sacrilèges envers l'hostie consacrée. Ces réunions secrètes s'étaient répandues dans toute la France et dans d'autres royaumes sans que personne ne se doutât de leur but perfide. Mais finalement, lorsqu'elles en eurent connaissance, les autorités ecclésiastiques et les autorités civiles menacèrent de procès avec jugement ces misérables et les frappèrent de leurs sentences. Alors, au péril de sa vie et en supportant des insultes et des calomnies de toutes espèces, Henri s'employa tellement et arracha, en les convertissant, une si grande multitude d'ouvriers à cette secte infâme et hypocrite qu'en peu d'années elle disparut de France, et il en reçut les bénédictions de tout le clergé de Paris.

Le bon Henri, vigoureux et robuste jusqu'à ses 90 * ans, fit, à cet âge, des voyages à pied de 200 lieues pour rendre visite à quelques-unes de ses institutions et, rempli d'une très grande dévotion envers Notre-Dame, infatigable dans son métier, humble comme peut l'être un saint, il mourait en 1696 *.

Ce fut un livre bien adapté à son époque, et D. Bosco le distribua à ses jeunes gens : il voulait les voir lire les *Lectures Catholiques* afin de se fortifier dans la foi. En attendant, de tels ouvrages faisaient connaître de plus en plus l'abondante érudition dans les questions sacrées et ecclésiastiques, les intentions saintes et droites de l'auteur, et renforçaient dans les populations une grande opinion de la sainteté de D. Bosco.

* 90 ans ; mort en 1696 : voir la note au bas de la page 646.

Pour la seconde moitié de novembre il avait préparé la brochure suivante : *Vie malheureuse d'un nouvel apostat*. Ce sont trois conversations de l'apostat avec l'un de ses amis, fervent catholique, et elles portent les titres suivants : Perte de la tranquillité de l'esprit — Perte de la paix du cœur — Perte de la bonne réputation. Ce petit ouvrage est anonyme, mais nous en avons encore les premières épreuves d'imprimerie qui attestent, par les nombreuses corrections qu'y a faites Don Bosco, sa patience et son soin.

La *Civiltà Cattolica* [Civilisation Catholique], quatrième année, seconde série, volume trois, l'an 1853, page 112, jugeait ces publications de la façon suivante :

« Pour s'opposer à la propagande hétérodoxe, il y a un grand nombre de prêtres zélés qui n'épargnent ni les fatigues ni les frais. Parmi eux, un modeste ecclésiastique a un mérite remarquable : on a déjà fait quelquefois mention de lui dans la *Civiltà Cattolica* [Civilisation Catholique] et il s'appelle D. Bosco. Il est le promoteur de l'association pour les *Lectures Catholiques*, qui sont une série de petits entretiens ou de dialogues sur les points capitaux de religion. Dans le numéro V on parle du mahométisme, du schisme grec, et notamment de la secte vaudoise, dont on examine la véritable origine et on révèle la mauvaise foi. Des brochures de petit format, pleines d'instruction solide, adaptées à la capacité du petit peuple, et tout ce qui est opportun pour cette époque : voilà la qualité de ces *Lectures Catholiques*.

» Que l'on fasse des éloges au remarquable D. Bosco ; et que les pères de famille, pour autant que leur est chère la foi de leurs gamins, s'en servent pour semer dans leur esprit les premiers germes d'une instruction telle que la demandent les conditions de notre époque ».

En effet, D. Bosco, lorsqu'il écrivait, n'avait pas d'autre but que de faire du bien. Il ne recherchait pas les éloges des hommes. — Lorsque je prêchais et que j'écrivais, mon souci,

disait D. Bosco, fut sans cesse et uniquement de me faire comprendre de tous, aussi bien dans l'exposé du sujet que dans l'emploi des mots les plus simples et les plus connus. — Il parlait comme il écrivait et il écrivait comme il parlait, toujours familièrement. Pour avoir la certitude d'être bien compris de tout le monde, il continua à donner à lire ses manuscrits à de simples ouvriers peu instruits pour les entendre ensuite lui en raconter le contenu. En lisant un jour à sa mère le panégyrique de S[aint] Pierre, il désignait le saint Apôtre par le titre de *gran clavigero* [grand porteur de clefs]. Sa mère l'interrompit et lui demanda : — *Clavigero !* Où est ce village ? — D. Bosco se rendit compte aussitôt que ce mot était trop difficile pour être compris par les personnes du peuple et il le biffa.

Mais le fait d'éviter comme il le faisait avec un grand soin les formes élégantes et poétiques était une autre preuve de son humilité. « Je m'en souviens, dit Mgr Cagliero, dans les conversations familières, en vue de nous encourager à étudier, il nous récitait par cœur de beaux passages d'Horace, d'Ovide, de Virgile et d'autres auteurs latins, et déclamaient de belles poésies de nos poètes italiens. Et pourtant il ne lui arriva jamais de faire montre en public de ces connaissances qu'il avait, ou de les laisser apparaître dans ses livres au moyen de quelques citations. Même quelqu'un qui demeurait dans la maison, à moins de vivre dans une très forte intimité avec lui, pouvait difficilement arriver à connaître la grande richesse littéraire que son esprit possédait en italien, en latin et en grec ». Les sages dissimulent leur savoir ; la bouche du sot s'attire la honte (1).

Malgré ses connaissances historiques, géographiques, littéraires, lorsqu'il devait envoyer à l'imprimerie un ouvrage, et même un écrit de moindre importance, il les donnait toujours à revoir à des personnes savantes en littérature et en science, com-

(1) [Cf.] Pr 10,14.

me à Silvio Pellico, au Professeur Amédée Peyron, au Prof[esseur] Matthieu Picco, en leur disant de lui exprimer un jugement sur eux et de les corriger comme ils croyaient être le mieux. Il recevait ensuite avec une grande reconnaissance leurs observations, et même plusieurs années après il les rappelaient encore à ses élèves avec un sentiment de vive gratitude. « Quelquefois, dit Mgr Cagliero, il s'abaissait jusqu'à faire examiner par certains d'entre nous ses brochures et les lettres à publier et à envoyer aux bienfaiteurs de ses œuvres ».

Quand ensuite il eut parmi ses fils des diplômés en Lettres, il leur donnait la charge de corriger ses écrits, et il acceptait en toute humilité et avec une entière reconnaissance leurs corrections, même si elles n'étaient pas trop opportunes ou pas toujours raisonnées et conformes aux opinions des meilleurs auteurs ; et fussent-elles aussi parfois non demandées. Et si quelquefois aucune correction n'était faite, il s'en plaignait, en considérant que, par respect envers lui, elles avaient été omises. Même lorsque certaines critiques étaient adressées par la mauvaise disposition d'esprit de ses adversaires, il ne s'en tenait en rien offensé. C'est seulement quand il y avait un risque de conséquences fâcheuses pour la connaissance exacte de quelque doctrine catholique ou pour l'édification du prochain qu'il répondait avec un calme total et un entier respect.

On peut bien dire à son sujet : — Celui qui est sage de cœur, accepte les avertissements. Il n'est pas comme le sot, pour lequel toute parole est un fléau (1) — tant il écoute avec mauvais gré les réprimandes.

En octobre 1853 s'étaient réunis environ quarante prêtres turinois dans la maison de l'aumônier de l'Institution des Orphelines, D. Masucco, et, pour la majeure partie, ils étaient de ceux qui faisaient preuve de plus de zèle pour l'éducation chrétienne des jeunes gens. Ils voulaient parler de la tournure que prenaient les choses

(1) [Cf.] Pr 10,8.

en ces jours-là au sujet de l'Eglise et du salut des âmes. Ils avaient fixé ce lieu de réunion pour ne pas attirer les regards des argus sectaires et protestants. Etaient présents D. Masucco et le Théol[ogien] Léonard Murialdo. Présidait l'assemblée l'Abbé Amédée Peyron, homme très coté en ville pour sa science et professeur de langues orientales à l'Université Royale de Turin. D. Bosco était assis à côté de lui. Après que furent discutées diverses questions, quelqu'un proposa comme un devoir de multiplier les publications d'écrits éducatifs populaires. L'Abbé Peyron tomba d'accord sur cette nécessité, et D. Bosco, ayant demandé la parole, supplia vivement ces prêtres de bien vouloir l'aider dans la diffusion des *Lectures Catholiques*, en montrant comment elles étaient un moyen des plus efficaces pour s'opposer au courant d'idées fausses propagées par les vaudois.

Lorsque D. Bosco eut fini, l'Abbé Peyron lui dit : — D'accord : j'ai voulu lire attentivement ces numéros ; mais si vous voulez qu'ils produisent un bon effet, faites en sorte qu'ils soient écrits dans une plus grande pureté de langue, avec moins de fautes de grammaire, avec de moindres inexactitudes dans les termes, un plus grand soin dans les corrections ! — Ce reproche, fait par un personnage d'une importance et d'une autorité si grandes, sembla acerbe et caustique à tous ceux qui étaient réunis, bien qu'il fût dicté par le zèle ; et le Théologien Murialdo, tout confus à cause du mauvais rôle que l'on faisait jouer à son ami D. Bosco, le regarda en observant comment il se comporterait et ce qu'il répondrait. Ces paroles s'avéraient d'autant plus piquantes et amères que ces prêtres n'étaient pas tous alors bienveillants envers lui. D. Bosco, cependant, sans se montrer le moins du monde offensé, répondit avec un calme total et dans une humble attitude : — Et c'est exprès pour cela que je viens vous prier, Messieurs, afin que vous vouliez bien m'aider et me conseiller dans cette entreprise. Je vous supplie vivement. Dites-moi tout ce que vous trouvez à corriger, et moi, volontiers, je corrigerai. Et même, je serais très

heureux si quelqu'un, qui fût plus expert que moi dans la langue italienne, voulait revoir les écrits des *Lectures Catholiques* avant qu'elles ne soient publiées. — Le Théol[ogien] Murialdo nous racontait plus tard en 1890 qu'à entendre cette réponse de Don Bosco, il concluait dès ce moment-là : — D. Bosco est un saint ! — et qu'il se souvenait toujours de cette scène. En effet, quelqu'un, surtout s'il est lui-même un auteur, a la possibilité de remarquer combien est touchée la susceptibilité de celui auquel sont faites des critiques sur des sujets d'ordre intellectuel : il ne pourra pas ne pas reconnaître l'héroïcité de l'attitude de D. Bosco dans l'acceptation de cette remontrance !

Et elle était en partie exagérée et en partie incontestable, car certains numéros, anonymes ou traduits du français, de ses collaborateurs ne pouvaient pas tous avoir l'exactitude exigée d'un ouvrage d'auteur classique ; et, bien que D. Bosco les eût retravaillés, il ne pouvait pas les amender autant qu'il aurait désiré. Mais il ne chercha pas à se défendre, ni à avancer des raisons et il continua ses publications sans se décourager.

D. Bosco était bien digne de l'éloge que fit de lui le Théol[ogien] Murialdo, mentionné ci-dessus : « Depuis le moment où je suis entré en familiarité avec D. Bosco, je n'ai jamais remarqué chez lui quelque chose qui pût éclipser le moins du monde l'héroïcité de ses vertus. Il avait un comportement, une manière d'agir, un langage qui révélaient en lui un esprit humble. S'il faisait connaître ses œuvres grandioses, pour justifier les recours fréquents à la charité publique, c'était en conformité avec la maxime de l'Évangile : *Videant opera vestra bona et glorificent patrem vestrum qui in cœlis est* [qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux] ».

Le Théol[ogien] Reviglio attesta : « Si quelquefois D. Bosco parlait de ses actions personnelles qui pouvaient tourner de quelque façon à sa gloire, c'était évidemment dans le but de nous instruire et de nous encourager au bien. D'autre part, entouré des témoignages extraordinaires d'estime qu'il recevait, et, pour ainsi dire, au milieu de ses triomphes, il n'en tirait pas la moindre vanité ; et je peux dire qu'il permettait certaines de

nos solennelles démonstrations d'estime et d'affection, soit pour nous donner l'occasion de satisfaire aux devoirs de gratitude et de nous exercer en des pratiques de piété qui nous éloignaient du péché, soit pour se donner celle de faire pénétrer en nous quelque maxime salubre plus ressentie à ces moments-là... L'humilité resplendissait dans son comportement, dans ses paroles, dans le fait qu'il évitait d'apparaître à une place d'honneur quand ce n'était pas nécessaire, dans l'habituelle conviction de son néant». Mgr Cagliero ajoute : «D. Bosco posséda la vertu de l'humilité et la pratiqua de façon éminente dans tous ses degrés, ayant sur lui-même des sentiments et des propos qui le mettaient à un niveau inférieur et acceptant volontiers les humiliations. Il avait l'habitude de nous raconter l'humble condition de sa parenté, comment il avait dû gagner son pain à la sueur de son front, comment au milieu de mille péripéties, avec les secours de personnes bienfaites et spécialement de D. Cafasso, il avait réussi à achever ses études. Il parlait de tout cela avec plaisir et affection, comme si c'était une gloire et une ambition de famille, de sorte qu'il enracinait dans nos cœurs un grand amour pour cette vertu, prêchée et pratiquée par Jésus Christ lui-même.

» Dans les sermons et les conférences il nous rappelait que le royaume de Dieu est la récompense pour les pauvres en esprit, et que sa mission préférée était de s'occuper des jeunes tant aimés de Jésus, et spécialement s'ils sont dans la misère et laissés à l'abandon. Ses paroles avaient une efficacité qui lui était tout à fait propre, car nous les voyions être accompagnées par les faits. Par ailleurs, il disait que le chef des garnements de Turin, c'était lui-même, non par gloriole, mais pour se concilier le cœur des jeunes et les attirer au bien. Il daignait s'entretenir avec nous et quelquefois, lorsqu'il arrivait d'une visite chez de nobles personnes de haute situation, il nous disait : — Ici avec vous je me trouve bien : ma vie est vraiment de rester avec vous ».

D. Turchi faisait remarquer : « Dans son humilité il recevait et il traitait avec les mêmes manières aussi bien le pauvre que le riche. Même avec ses jeunes, ordinairement, il ne

donnait pas d'ordres, mais il avait l'habitude de dire par exemple : — Me ferais-tu le plaisir de faire telle chose ou telle autre ? — Avec ces si belles manières il gagnait notre cœur et obtenait plus qu'en commandant. Il était par ailleurs très reconnaissant pour le plus petit service qu'on lui rendait, c'était comme s'il ne lui était pas dû. Un jour, je le vis sortir de sa chambre comme quelqu'un qui a besoin de quelque chose. Je m'approche de lui et lui demande ce qu'il lui faudrait. — Oui, me répondit-il : je ressens une grande soif ardente qui me fait étouffer ; il me serait nécessaire de boire, mais je ne trouve personne.

— Si l'eau et le sucre que j'ai dans ma cellule suffisent, je peux Vous en donner moi, ai-je ajouté.

— Ah ! tu me feras un grand plaisir ! — Et je lui en portai ; il but et me remercia plusieurs fois comme d'un bienfait reçu ».

D. Rua Michel affirmait à son tour : « Il aurait pu arriver à une situation sociale entourée d'honneurs, même dans les ordres ecclésiastiques, et il en eut également diverses occasions et plusieurs invitations ; mais il n'accepta pas. A cette époque, s'il avait dit un seul mot, il aurait facilement obtenu un permis ou un diplôme pour enseigner ; mais il ne voulut pas le dire et, quand des jeunes éduqués à l'Oratoire avaient réussi la 'laurea' en Lettres et venaient le trouver, il les félicitait et se complaisait ensuite à faire remarquer que, lui au contraire, il n'avait même pas le permis de maître d'école primaire. Lorsque quelqu'un lui demandait s'il n'était pas Monseigneur ou Chevalier, il répondait : — Je suis D. Bosco, toujours D. Bosco. — Du reste aussi bien dans les honneurs que dans les mépris il était toujours indifférent.

» En raison de la faible opinion qu'il avait de lui-même il se considérait comme un simple instrument dans les mains de Dieu et comme une tierce personne dans la direction et le maniement de ses œuvres, et il ne disait jamais à la première personne :

Moi j'ai fait, moi j'ai dit, moi je veux ; mais à la troisième personne : *D. Bosco a dit ; D. Bosco désire ; D. Bosco supplie vivement.* Souvent il déclarait son incapacité à faire quelque chose et il répétait que, s'il n'y avait pas eu la vocation reçue de Dieu, lui, il n'aurait pas pu être autre qu'un pauvre chapelain de montagne. Il attribuait à Dieu tout ce qu'il faisait, en disant : — Avec la grâce de Dieu, nous avons fait ceci. — S'il plaît à Dieu, nous ferons cela. — Dieu nous a envoyé cette aide. — Que Dieu soit remercié de tout. — Et c'est toujours à Lui seulement qu'il donnait toute la gloire de ses entreprises. Et même, en se considérant comme un instrument impropre au service du Seigneur, il attribuait à ses prêtres et à ses anciens élèves, bien qu'ils fussent sortis de l'Oratoire, le bien qu'il faisait ou qu'il avait fait. S'il lui arrivait quelque malheur à même de frapper toute son Institution, il avait l'habitude de dire : — Peut-être en avons-nous fait de belles au Seigneur et Il nous punit. Devenons bons et Il nous bénira. — C'est pourquoi il recevait avec une totale résignation toutes sortes de tribulations et recommandait aux jeunes cette attitude d'humilité.

» Il me revient en mémoire qu'une fois vint à l'Oratoire le vénérable Prieur de l'Ordre de S[aint] Dominique. D. Bosco qui ne ratait aucune sorte d'occasion tant pour s'exercer lui-même dans la vertu que pour instruire ses fils, lui demanda de daigner suggérer quelques maximes fondamentales en s'adressant à nous tous. Et il répondit avec le texte de S[aint] Augustin : — *Prima virtus est humilitas ; secunda, humilitas ; tertia, humilitas* [La première vertu est l'humilité ; la deuxième, l'humilité ; la troisième, l'humilité]. — Nous comprîmes alors plus que jamais pourquoi D. Bosco nous recommandait cette vertu. Il nous demandait souvent de lui donner deux doigts de notre tête, en faisant allusion au renoncement de notre volonté ; et il disait qu'il ferait de nous des saints. Et presque chaque jour il nous répétait les mots de S[aint] Augustin : *Magnus esse vis ? a minimo incipe. Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis ? de fundamento prius cogita humilitatis* [Veux-tu être grand ? commence par les plus petites choses. Penses-tu construire un bâtiment de grande hauteur ? pense d'abord au fondement de l'humilité] ; et d'autres sentences semblables ».

CHAPITRE LVI

D. Bosco et les élèves occupent le nouveau bâtiment — Décision téméraire, mais sûre — Mise en place des ateliers pour les cordonniers et les tailleurs à l'intérieur [de l'Oratoire] — Premier Règlement pour les ateliers — Patrons et ouvriers d'usines — Projets de D. Bosco au bénéfice de la société et des apprentis.

Les travaux de construction à l'Oratoire avaient été poussés tellement en avant qu'au mois d'octobre la moitié de la maison était achevée, avec ses arcades si nécessaires les jours d'intempéries. Dès qu'elle fut rendue habitable, y furent aussitôt transférés les classes, le réfectoire et les dortoirs ; l'ancienne chapelle fut destinée au seul usage de salle d'étude, et le nombre des jeunes pensionnaires arriva très vite à soixante-cinq. Alors D. Bosco choisit pour son logement la partie qui était parallèle à l'église S[aint]-François, composée de trois pièces alignées, au deuxième étage. Celle qui faisait l'angle avec la partie principale du bâtiment fut occupée par deux ou trois jeunes, qui y habitèrent et y dormirent, prêts à aider Don Bosco en cas de nécessité ; la deuxième devait servir en guise de bibliothèque et c'est là que se trouvait le bureau sur lequel le Jeu[ne abbé] Rua écrivait ; la dernière, qui avait une fenêtre vers le sud, D. Bosco la choisit pour son logement et c'est l'actuelle antichambre. Les objets de cette [pièce], que l'on ne changea pas tant qu'il vécut, étaient un petit lit de fer et des meubles, en partie donnés par

les bienfaiteurs ; quelques chaises plus qu'ordinaires, pour travailler une petite table étroite et grossière sans tapis et sans étagères, un vieux, très vieux canapé, un bureau chanfreiné pour conserver les papiers, un très simple prie-Dieu de peuplier, qui servait pour les confessions, un crucifix et quelques cadres avec des images saintes. Pendant longtemps cette unique pièce servit de chambre à coucher, de salle de réception, d'attente et de travail.

Ces jours-là cependant, comme le bâtiment était récemment terminé, cette pièce était très humide et tous les matins chaque objet était mouillé au point que l'eau en suintait ; une paire de chaussures laissée pendant deux jours sous le lit se couvrait de moisissure. D. Bosco en avait fait couvrir les murs avec de gros papiers peints : ainsi ceux qui venaient lui rendre visite ne se rendraient pas compte de l'inconvénient ; et en peu de temps cette tapisserie devint toute noire, moisie, et elle finit par tomber en lambeaux. Mais il n'était pas possible de faire autrement. Comme la maison Pinardi n'était pas suffisante pour contenir tous les jeunes, il fallait qu'une partie d'entre eux prît place dans le nouveau bâtiment. Pour empêcher les plaintes des jeunes de ce groupe et pour leur permettre de s'adapter de bon cœur à ce déménagement, il les avait enthousiasmés en prônant la beauté et les avantages de la nouvelle habitation. Puis, comme il avait commencé le premier à y établir sa demeure, tous les autres le suivirent joyeusement. Si D. Bosco avait continué à occuper sa première chambre et avait envoyé seulement les jeunes dans la nouvelle maison, des murmures et des mécontentements se seraient certainement élevés. Il est vrai que ce fut une décision téméraire, d'un point de vue humain ; tant d'humidité pouvait être la source de maladies sérieuses. Mais D. Bosco n'en attrapa aucun mal et tous les autres n'en souffrirent pas, ainsi qu'il l'avait publiquement annoncé. D. Bosco savait que sa promesse serait confirmée par les faits.

Une fois logée la communauté, il voulut aussitôt réaliser le projet qu'il avait formé d'ouvrir, au prix de n'importe quel sacrifice, des ateliers à l'intérieur de l'Oratoire. Le fait d'envoyer chaque jour les jeunes dans les entreprises de la ville, fussent-elles choisies, surveillées, quittées lors d'un changement nécessaire effectué avec le plus grand soin, constituait un danger, sinon un préjudice, pour la discipline et pour le profit des pensionnaires. Les mauvaises mœurs et l'irrégion faisaient malheureusement des progrès parmi les ouvriers et D. Bosco s'apercevait que les railleries auxquelles ses élèves servaient de cible visaient à détruire en grande partie le fruit de l'éducation morale et religieuse qu'il s'efforçait de leur donner.

Les rues elles-mêmes qu'ils devaient parcourir étaient encombrées par les vendeurs d'une multitude de journaux qui étaient de perpétuels et systématiques moyens de propagation de l'immoralité et de l'impiété. Dans les vitrines des libraires et les étalages des marchands ambulants, il y avait des gravures obscènes, des statues répugnantes, des romans graveleux, d'autres productions dégoûtantes et même des livres hérétiques, tout un fatras qui faisait de soi une exposition scandaleuse.

A cause de toutes ces incitations, leur foi courait également un risque, bien que D. Bosco, en plus de plusieurs prescriptions et avertissements, leur adressât le mot du soir, dans le but, précisément, d'exposer et de confirmer quelques vérités qui par hasard auraient été contredites au cours de la journée. Et, non seulement en public mais également en privé, il parlait continuellement des erreurs des protestants et de leurs tristes conséquences, en les exhortant à se tenir sur leurs gardes à ce sujet.

D. Bosco voulut donc soustraire la partie de ses jeunes apprentis qui lui fut possible aux inconvénients déplorés. C'est pourquoi, avec le secours des bienfaiteurs, ayant acheté quelques tables spéciales et les outils nécessaires, il plaça l'atelier des cordonniers dans un petit couloir de la maison Pinardi auprès du clocher de l'église.

En même temps il destinait quelques jeunes au métier de tailleur, et, la cuisine ayant été transportée dans le nouveau local du

rez-de-chaussée au fond de l'actuel parloir d'hiver vers le jardin, l'ancienne cuisine devint l'atelier des tailleurs. Le Crucifix et la statue de Notre-Dame prirent possession des deux ateliers. Un grand avantage spirituel, moral et matériel apparut aussitôt pour ces élèves. D. Bosco fut le premier maître des tailleurs, ayant déjà exercé ce métier lorsqu'il était étudiant ; de même que de temps en temps, alors que les étudiants étaient à leurs cours en ville, il allait s'asseoir à la table de travail des cordonniers pour enseigner aux jeunes le maniement de l'alêne et du ligneul préparé pour réparer les chaussures. De cette façon il pourvoyait aux besoins des jeunes avec une moindre dépense, puisque très vite, pour les chaussures et pour les vêtements, on n'aurait plus à faire appel au travail de personnes de l'extérieur. Dans ce but, au fur et à mesure que naîtra dans la maison un nouveau besoin, nous le verrons ouvrir un nouvel atelier.

Le Théol[ogien] Savio Ascagne disait : « J'ai visité ces ateliers dès le début lorsqu'ils furent ouverts en 1853. Don Bosco avait vu que l'Internat ne pouvait pas donner son véritable fruit sans les arts et les métiers dans la maison. Son Institution, pour vivre, avait besoin d'être complète à l'intérieur du cercle de vie qu'elle formait et développée dans tous ses membres comme un corps organisé : elle avait besoin de se suffire à elle-même ».

D. Bosco fit aussitôt le choix des chefs d'atelier : Goffi Dominique, qui était aussi concierge, fut préposé aux cordonniers ; un certain Papino aux tailleurs. Tandis qu'ils enseignaient le métier, les chefs devaient surveiller attentivement les jeunes et empêcher le moindre désordre. Dans le même temps D. Bosco, pour la sauvegarde de la discipline, de la moralité et des résultats, composait un règlement, que l'on devait appliquer dans chaque atelier.

REGLEMENT.

Maîtres d'atelier.

1. Les Maîtres d'atelier ont la charge de former les jeunes de la Maison dans le métier auquel ils sont destinés par les Supérieurs. Leur principal devoir est la ponctualité à se trouver en temps voulu dans l'atelier, et de donner du travail à leurs élèves au fur et à mesure qu'ils entrent.

2. Qu'ils se montrent empressés pour tout ce qui regarde le bien de la Maison ; et qu'ils se rappellent que c'est pour eux un devoir essentiel d'instruire les apprentis et de faire en sorte que le travail ne leur manque pas. Qu'ils observent et fassent, pour autant que c'est possible, observer le silence pendant le travail, et ils ne permettront pas que quelqu'un se mette à parler, à rire, à plaisanter ou à chanter en dehors du temps de récréation. Qu'ils ne permettent jamais à leurs élèves de sortir pour aller faire des commissions. Si le cas s'en présente, qu'on en demande au Préfet la permission qui convient.

3. Ils ne doivent jamais faire de contrats avec les jeunes de la Maison, ni assumer pour leur compte personnel un travail de leur profession. Qu'ils tiennent un registre exact de toutes sortes de travail qu'on accomplit dans l'atelier.

4. Les chefs d'atelier ont la stricte obligation d'empêcher toutes sortes de mauvaises conversations, et s'ils apprennent que quelqu'un en est coupable, ils devront immédiatement en informer le Supérieur.

5. Que chaque maître, chaque élève reste dans son atelier et que jamais quelqu'un ne se rende dans celui des autres sans une absolue nécessité.

6. Il est interdit de fumer du tabac, de jouer, de boire du vin dans les ateliers : on doit y travailler et ne pas s'y divertir.

7. Le travail commencera par l'*Actiones* [Que ta grâce inspire notre action] et par l'*Ave Maria*. A midi on dira toujours l'*Angelus Domini* [l'Angélus] avant de sortir de l'atelier.

8. Les apprentis doivent être dociles et soumis à leurs maîtres, [considérés] comme leurs supérieurs, en faisant preuve d'une grande diligence pour leur complaire et de la plus haute attention pour apprendre les choses qui leur sont enseignées.

9. Ces articles seront lus tous les quinze jours d'une voix claire par le Chef, ou par quelqu'un à sa place, et on en tiendra toujours une copie affichée dans l'atelier.

Dans ce Règlement on ne parle pas encore d'Assistant. Personne, en dehors de D. Bosco, ne détenait l'autorité : l'année suivante fut ajouté le Préfet.

D. Bosco aurait voulu pouvoir dès ce moment-là avoir tous ses apprentis continuellement sous les yeux, mais il était obligé d'en envoyer un certain nombre dans Turin, puisque lui manquaient les locaux qui auraient convenu. Il redoublait donc les sollicitudes ainsi que ses visites dans les entreprises ; il répétait ses recommandations aux patrons en leur demandant d'assister ses protégés. Mais ce n'était pas sans de grandes préoccupations et de grands soins diligents qu'il devait chercher des ateliers vraiment chrétiens. Pour certains métiers il devenait de plus en plus difficile de trouver des chefs d'entreprise de religion sûre. Ces derniers, uniquement préoccupés du travail matériel ou du revenu financier, se seraient étonnés si on leur avait fait remarquer que Dieu leur demandera des comptes pour les âmes de leurs ouvriers. Et les ouvriers, n'ayant pas quelqu'un pour leur rappeler la dignité de leur âme, la nécessité de sanctifier le poids du travail dur, leurs destinées immortelles, et les espérances divines ; n'ayant pas quelqu'un pour leur donner le bon exemple, un avis au moment opportun, pour imposer aux

vauriens l'observance de la loi de Dieu, se laissaient corrompre l'esprit et le cœur par toutes les mauvaises influences.

D. Bosco écrivait ceci dans l'une des premières *Lectures Catholiques*.

« J'entre dans une usine, ou dans un grand atelier plein à craquer d'ouvriers. Quelles paroles me blessent tout de suite l'oreille ? Le nom adorable de Jésus Christ prononcé de mauvaise manière çà et là ; et des imprécations et des expressions de rage et des blasphèmes, au point qu'il me semble être dans une fosse de l'enfer. Je m'approche de quelques jeunes manœuvres, et la hardiesse et l'effronterie de leurs propos me font frémir. Je me tourne vers d'autres côtés ; et, ici, c'est un homme mûr qui décrie la religion et ses ministres ; là, c'est un autre qui maudit la Providence ; et il ne manque même pas le vieillard, sans pudeur et sans foi, qui se fait maître de corruption et d'impiété pour une bande d'apprentis qui, curieux, sont en train de l'écouter et, imprudents, boivent le poison.

» Tel est malheureusement le triste tableau présenté de nos jours par une partie de nos ateliers et de nos usines. Que l'on demande à ces hommes pourquoi ils suent tant, pourquoi ils s'épuisent tant du lever du soleil jusqu'à la nuit. Tous répondent : — Pour gagner notre pain. — Très bien, ceci est pour le corps ; mais, vous, savez-vous que vous avez une âme ? — Rires. — Cette âme, pensez-vous à la sauver ? Pensez-vous à gagner le ciel ? — Rires. — Mais, pauvres gens que vous êtes, ne craignez-vous pas de vous attirer un malheur éternel ? — Quant à nous, nous n'avons pas d'autre peur en ce monde que de tomber malades, de nous trouver sans travail, de manquer du nécessaire et de périr de faim. — Et quand vous serez morts ? — Rires. — En somme : *Tout pour le corps, rien pour l'âme* ».

Les mères, angoissées, venaient vers D. Bosco pour pouvoir enlever de ces entreprises corruptrices leurs fils, en le priant de chercher pour eux un endroit qui leur permît d'apprendre la

manière de gagner leur pain, sans la triste certitude de perdre leur âme. Et D. Bosco se donnait du mal pour les placer, même en dehors de la ville en raison des nombreuses relations qu'il avait, tout en étant décidé à ne pas s'accorder de repos jusqu'au jour où il pourrait retenir les apprentis par centaines à l'Oratoire où il s'occuperait d'eux directement.

Mais cela n'était pas tout. Avec son esprit profond et perspicace, il voyait les dangers qui planaient au-dessus des nations et la nécessité de résoudre la grande question ouvrière dans un sens chrétien. Le socialisme s'était déjà manifesté dans les royaumes voisins et menaçait aussi l'Italie. Les partisans des mauvaises doctrines, les chefs des sociétés secrètes, convaincus que l'avenir appartiendrait certainement à ceux qui sauraient se rendre maîtres de l'esprit et du cœur de l'ouvrier, commençaient à déployer un zèle vraiment satanique pour abrutir les masses, pour les tenir prêtes à tous les débordements et pour pouvoir, eux, en s'appuyant sur leur dos, monter à une situation élevée. D. Bosco s'était donc fixé également d'empêcher de son côté tant de désastres au moyen des jeunes ouvriers eux-mêmes : il les amènerait à cette Religion qui, seule, en indiquant la voie de la charité et du sacrifice, les rend contents de leur situation. Il leur montrait comment Notre Seigneur Jésus Christ a personnellement honoré et glorifié le travail manuel, lui qui dans sa vie mortelle voulut être comme eux précisément un simple ouvrier, et il décrivait souvent leur entrée triomphale au ciel et la récompense sans fin qui les attend lorsqu'ils seront sortis des peines et des fatigues de ce monde.

Si ce n'est que tout seul il ne pouvait pas réaliser son projet d'ateliers chrétiens, séjour de paix, de joie, d'une activité aimée et bénie ; et desquels ensuite se répandraient dans le monde leurs élèves, prêts à affronter avec courage les difficultés de la vie, à suivre inflexibles la ligne droite que pour eux

Dieu a tracée, à être des soldats de l'Eglise et donc de l'ordre public, dans les sociétés ouvrières catholiques. L'expérience lui démontrait que les œuvres personnelles disparaissent généralement avec les hommes qui les ont créées. C'est pourquoi D. Bosco ne cessait pas un instant de rêver d'une Congrégation religieuse organisée également dans ce but. C'était la divine Providence qui lui inspirait cette idée, comme elle l'avait inspirée à des centaines et des centaines d'autres fondateurs et fondatrices contemporains de Pieuses Sociétés, qui devaient de mille façons secourir l'ouvrier dans chacun de ses besoins. La haine envers leur influence salutaire et puissante dans le peuple, nous croyons qu'elle est une des causes de la guerre atroce par laquelle on cherche à les exterminer.

Donc, en 1853, D. Bosco, sans crier sur les toits, comme on a l'habitude de faire aujourd'hui pour un rien, commençait cette nouvelle entreprise gigantesque, qui était la sienne, en lui donnant une taille si menue qu'elle paraissait, et ne l'était pas, un simple essai. Il sembla qu'il lui était dit : « Espère de tout ton cœur dans le Seigneur, et ne t'appuie pas sur ta prudence. Dans toutes les circonstances de ta vie pense à Lui, et Il dirigera tes pas (1) ».

Et de fait on verra même cette œuvre couvrir les deux mondes. Au cours de cinquante ans, plus de 300 000 ouvriers sortirent de ces ateliers chrétiennement éduqués, et se répandirent partout. Et des milliers de garçons, qui seraient abandonnés aux dangers des chemins, en devenant les instruments aveugles de la tyrannie des sectes, se transforment continuellement en d'utiles et honnêtes citoyens, en hommes respectables et de valeur.

(1) Pr 3,5-[6].

CHAPITRE LVII

La catégorie des étudiants — Les écoles privées des professeurs D. Picco et Bonzanino — Les manteaux des militaires — Nouveaux témoignages des choses étonnantes accomplies par D. Bosco à l'Oratoire — Les jeunes de la ville élèves des écoles privées et D. Bosco — La fête de S[aint] Matthieu et une grêle de pierres — Influence salutaire de D. Bosco sur quelques enseignants — Eloges mérités par les étudiants de l'Oratoire — Cordialité entre les enfants du peuple et les fils des riches.

AU fur et à mesure qu'à l'Oratoire augmentait en nombre le groupe des pensionnaires apprentis, la catégorie des étudiants grossissait aussi. L'institution de cette section fut une œuvre providentielle et, nous pouvons le dire, inspirée par Dieu. Parmi les jeunes, qui par le Gouvernement, par les Mairies, par les Curés et par les parents étaient recommandés à D. Bosco, beaucoup appartenaient à des familles autrefois aisées ou de condition bourgeoise, mais tombées dans la misère à cause de revers de fortune. A ces jeunes gens, élevés autrefois dans les commodités de la vie, l'apprentissage d'un art pénible ou d'un métier rude n'était pas toujours le plus agréable ni le plus approprié. Par ailleurs d'autres se montraient pourvus d'une intelligence si rare qu'il semblait dommage de la laisser comme ensevelie dans un atelier ; de tels jeunes, s'ils recevaient une formation dans la science,

pourraient avec le temps rendre à la société civile des services bien plus importants. Or D. Bosco, qui, autant qu'il le pouvait, organisait sa charité selon le besoin, la convenance et la propension, destinait de tels garçons à l'étude plutôt qu'à un travail manuel. De cette façon la famille des étudiants, qui en 1850 n'était composée que de douze [membres], arriva en 1853 à égalité avec celle des apprentis.

Au moyen de cette institution D. Bosco fit de son Oratoire une source de bienfaits pour un plus grand nombre de familles pauvres ; procura une formation à de très belles intelligences qui autrement, parce que ces gens n'avaient pas les moyens, seraient restées à l'état brut ; donna à la société civile non seulement de bons ouvriers et d'habiles artisans, mais aussi des employés instruits ; et, ce qui compte davantage, il inaugurerait dès ce moment-là une pépinière de séminaristes pour les diocèses, et de ses aides pour l'Oratoire, grâce auxquels il devait étendre le bienfait de l'instruction civique et de l'éducation morale à des milliers d'enfants pauvres dans un hémisphère et dans l'autre.

Nous avons déjà raconté comment D. Bosco, ne pouvant plus s'occuper de donner des cours de latin, avait commencé dans l'année scolaire 1851-52 à envoyer tous ses étudiants des cours classiques à l'école privée de M. le Chev[alier] Joseph Bonzanino, professeur de cycle inférieur des Etudes Secondaires, puis à celle du Prêtre D. Matthieu Picco, professeur de rhétorique. Ces deux remarquables messieurs se prêtèrent de bon cœur à cette action de charité, ouvrirent gratuitement leurs cours aux élèves de D. Bosco et ont grandement mérité de notre Oratoire. Comme ils étaient des hommes éminents, de manières exquises, d'aspect vénérable, et savants dans les matières qu'ils enseignaient, leurs écoles étaient très estimées dans la ville : les élèves les fréquentaient avec un grand profit, et les familles aisées rivalisaient à qui mieux mieux pour leur confier leurs fils.

D. Bosco envoyait ses étudiants divisés en deux équipes, parce que Don Picco habitait auprès de Saint-Augustin et le

prof[esseur] Bonzanino à côté de Saint-François d'Assise. Une équipe était composée des élèves des trois classes du cycle inférieur des Etudes Secondaires, l'autre de ceux qui fréquentaient le cours des humanités et celui de rhétorique : et ils devaient à l'aller et au retour se tenir à un itinéraire qui leur était rigoureusement prescrit. Celui-ci faisait allonger d'un bon bout la route, mais les jeunes obéissaient aveuglément sans en connaître le pourquoi ; et si quelquefois ils le demandaient, D. Bosco se contentait de répondre : *Corrumpunt bonos mores colloquia prava* [les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs]. Le motif de cette prescription, ils le connurent plus tard, ayant grandi en âge. Le Jeu[ne abbé] Rua avait la charge de les surveiller pendant le trajet, et, lui, il allait suivre les cours de philosophie des professeurs du Séminaire et théologiens Mutura [= Mottura] et Farina. Le Chan[oine] Berta rappelait, toujours avec grand plaisir, qu'il lui avait donné des leçons particulières sur les cours entendus.

Une fois arrivés là à l'Institution, les étudiants avaient pour condisciples les enfants des familles de Turin considérées de premier rang soit en raison de leur noblesse soit en raison de leur richesse. Il faut admirer comment la Divine Providence les conduisait en un lieu qui leur permit de nouer des relations familières avec autant de jeunes destinés à occuper un jour des charges éminentes dans l'Etat ou à la Mairie ; et chez lesquels les souvenirs ineffaçables de l'enfance mettraient une disposition à les aider lorsqu'ils demanderaient leur appui. En plus de cela, comme les jeunes de l'Oratoire s'avéraient les meilleurs de l'école, quant à la vertu, quant à l'intelligence, quant à l'étude et quant à l'application, leur réputation d'être de bons garçons se répandait dans les salons splendides de ces riches qui étaient devenus et deviendraient à l'avenir leurs bienfaiteurs. Dès le début il y eut également une chose qui causa un grand étonnement, à savoir le fait qu'aucune des familles turinoises ne retirait ses fils d'écoles qui accueillaient ces pauvres garçons, aucune même n'en émit les moindres plaintes, au contraire toutes virent d'un bon œil l'action des professeurs. Cependant il faut remarquer que l'époque n'était pas encore celle de la démocratie.

Mais dans le même temps comme elle est digne d'éloges et, je dirai, héroïque, la charité chrétienne de D. Picco et du Chev[alier] Bonzanino qui, au risque de voir leurs écoles se retrouver désertées par la fleur de la population, qui leur procurait une honorable subsistance, se hasardaient à mettre sur les mêmes bancs des jeunes d'humble condition, vêtus modestement, à côté de jeunes messieurs tous bien soignés, en habits raffinés, conscients de leur position sociale. L'unique précaution qu'avait le prof[esseur] Bonzanino était de se rendre à la porte de sa maison et de faire ôter aux gars de Don Bosco les manteaux de soldat qu'ils revêtaient comme pardessus, afin de se protéger de la pluie ou de la neige.

Ces manteaux étaient un don fait à D. Bosco par le Ministre de la guerre ; mais ils avaient beau défendre la personne des intempéries, ils étaient mités ; et ils avaient plus la forme d'une couverture que d'un vêtement, et à qui les endossait ils donnaient presque un air de contrebande ou de caricature. Et de fait, quand Tomatis, se rendant un jour au cours de dessin avec cette tenue, s'était assis sur un bas-côté des boulevards, aussitôt deux agents de police s'approchèrent de lui en lui demandant ses papiers d'identité. Tomatis leur répondit ingénument qu'il avait avec lui du papier à dessin, et sans plus il le sort de sa sacoche. Aux demandes : qui il est, où il habite, ce qu'il fait, il ajouta qu'il s'appelait Tomatis, qu'il était étudiant et qu'il habitait avec D. Bosco à Valdocco. Interrogé pour savoir comment faisait D. Bosco pour subvenir aux besoins de ses garçons, Tomatis prononça un seul mot : — La Providence !

— Allons donc, la Providence ! s'écrièrent les agents avec un sourire narquois.

Et Tomatis [de dire] : — S'il n'y avait pas la Providence, vous non plus, messieurs, vous ne resteriez pas en aussi bonne santé. Et c'est elle-même qui me fournit ce manteau. — Ayant eu quelques autres explications, les agents le laissèrent en paix.

Ces manteaux et ces bérets de militaire furent tout d'abord la cause d'une certaine admiration indiscreète, d'une certaine moquerie ; mais ensuite tout passa et pendant de nombreuses années les jeunes de D. Bosco les revêtaient, en restant dans la maison ou en sortant à l'extérieur. Toutefois le professeur Bonzanino ne les avait pas, et avec raison, trouvés présentables dans une société de jeunes messieurs, portés à rire et à se gausser.

Les étudiants de D. Bosco furent la première année, comme on l'a dit, en petit nombre, mais peu à peu, ce groupe ayant augmenté jusqu'à 100, ils finirent presque par remplir les salles de ces personnes qui retiraient des écoles le nécessaire pour vivre. Cependant D. Bosco n'omettait pas de faire payer, par les parents qui le pouvaient ou par ceux qui lui avaient recommandé un enfant, la redevance mensuelle prescrite dans le programme [d'inscription]. Et lui-même commença à rétribuer ces professeurs par un versement annuel, d'abord de 50 livres et ensuite de sommes plus fortes, selon que ses finances le lui permettaient.

Et ces braves enseignants ne repoussèrent jamais un jeune recommandé par D. Bosco, qui d'autre part savait demander avec assez de cordialité pour vaincre, s'il y en avait eu, toute réticence. Que serve de preuve une lettre écrite par lui au professeur Bonzanino.

Turin, 28 décembre 1853.

Très ill[ustre] et Très ch[er] M. le Professeur,

J'ai encore deux jeunes à envoyer à l'école : l'un nommé Carossi, et je crois qu'il convient à la classe de Monsieur Pasquale ayant fait la troisième année primaire, et désirant commencer le latin ; ce jeune paie tout ce qui est nécessaire. L'autre nommé Anfossi, que, me semble-t-il, on peut joindre à

ceux de la deuxième classe de grammaire. Il m'a été envoyé par Mesdames Losana, la sœur et la belle-sœur de l'Evêque de Biella, qui, j'espère, feront tout le nécessaire pour les frais scolaires.

Il reste à voir si Vous pouvez encore les cacher dans quelque recoin pour qu'ils entendent vos précieuses leçons. Commencez à les recevoir, ensuite Vous ferez *in Domino* [dans le Seigneur] ce qui mieux Vous semblera.

Que le Seigneur Vous bénisse, ainsi que toute votre respectable famille, et, en Vous remerciant de tout ce que Vous faites pour mes pauvres fils, je m'offre à Vous en ce que je peux.

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très ch[ère]

Très obl[igé] serviteur
J[ean] BOSCO *Pr[être]*.

Anfossi Jean-Baptiste, jeune garçon de 13 ans, avait été conduit le 22 décembre à l'Oratoire par la sœur de Mgr Losana. Toute la ville de Turin connaît l'éminent Prêtre, Chanoine honoraire de la Collégiale de la Très s[ainte] Trinité, Docteur en Belles Lettres et en Philosophie, Chevalier [de l'ordre] des S[aints] Maurice et Lazare. Eh bien ; c'est lui-même qui nous exposait ainsi vers 1900 comment dès les premiers instants il conçut une grande estime de Don Bosco. « En 1853, quand j'entrai à l'Oratoire, le bruit y courait que D. Bosco avait opéré des miracles. Les plus âgés de mes compagnons me racontaient, et c'était une ferme conviction chez nous tous et à cette époque nous étions 51, non compris les jeunes abbés, que ces faits s'étaient produits : le mort ressuscité, les châtaignes et les hosties multipliées. Ils parlaient également de la distribution du pain, qu'on avait souvent l'habitude de faire à l'Oratoire, à l'occasion d'une communion générale, en donnant aussi quelque chose pour l'accompagner. En cette circonstance étaient d'ordinaire également présents les jeunes externes, dont le nombre ne pouvait pas être

prévu. Et pourtant, bien que parfois dans la maison il n'y eût pas de pain en quantité suffisante, il y en avait eu pour tout le monde.

» J'ai connu aussi Maman Marguerite ; j'ai admiré sa vie de sacrifice, employée continuellement au bien des enfants. Quand nous avions besoin de quelque chose nous avions l'habitude de nous adresser à elle ; et, si elle le pouvait, aussitôt elle nous aidait et nous fournissait le nécessaire, en nous exhortant toujours à la prière et à la vertu. Elle était vénérée de tous ceux qui venaient à l'Oratoire, même par des personnes de condition élevée ».

Le professeur Bonzanino l'admit à ses cours, ainsi que le jeune garçon Carossi.

D. Bosco s'entretenait souvent avec ces bons professeurs, sur les divers classiques latins, et il leur recommandait de corriger toujours les copies des devoirs, d'en noter les erreurs et de les mettre sous les yeux des élèves, jugeant que c'est le meilleur moyen pour leur faire apprendre une langue avec perfection. Il répétait cet avis plus tard et avec insistance aux enseignants de l'Oratoire. Et il n'abandonnait pas ses garçons au moment où ils se présentaient aux examens, aussi bien dans ces écoles privées que dans celles de l'Etat. Il allait rendre visite aux examinateurs, qui, en raison de leur bonté, le laissaient voir les travaux de ses élèves effectués par écrit. Il les lisait attentivement, examinait les corrections, défendait certaines impropriétés qui avaient été considérées comme des erreurs. Il le faisait avec tant d'érudition, au point de se faire admirer par ces professeurs, qui s'exclamaient en disant qu'ils ne se seraient jamais imaginé que D. Bosco avait des connaissances en littérature latine aussi profondes et variées.

D'autre part, D. Bosco récompensait D. Picco et Bonzanino du mieux qu'il pouvait, en étendant ses soins affectueux à tous leurs élèves. Comme dans ces classes on ne donnait pas de cours de catéchisme et de religion, lui-même, en 1853, y faisait régulièrement chaque samedi une visite, et il continua pendant plusieurs années successives. Lorsqu'il entrait dans une classe, le

professeur sortait, et pendant une heure il s'entretenait avec les élèves qui là se trouvaient en pension ou venaient de chez eux. Il leur racontait un fait d'histoire ecclésiastique, une parabole, une anecdote édifiante, mais tout était orienté dans le but d'amener ces jeunes gens à se confesser souvent et bien. Il expliquait également quelques réponses du catéchisme.

Il les accueillait ensuite à l'Oratoire pour les confessions mensuelles, et exerçait sur eux, et même sur ceux des familles les plus illustres, une influence salutaire. Le Prof[esseur] et Chanoine Anfossi nous racontait encore à propos de ces jours-là : « J'entends fréquemment le récit de ces faits, accompagné de sentiments de profonde gratitude envers D. Bosco et fourni par des personnes illustres et de la première noblesse qui alors fréquentaient avec moi ces classes, entendaient les enseignements religieux et se confessaient à lui ».

Tous ces jeunes gens éprouvaient une grande confiance en D. Bosco, comme également leurs parents, de sorte qu'il parvint plusieurs fois à rétablir la paix dans telle ou telle famille distinguée, perturbée à cause de quelque malentendu ou aussi à cause du caractère obstiné ou fougueux d'un enfant. Un certain Cal..., qui depuis son enfance fréquentait l'Oratoire, avait été, cette année-là, sévèrement grondé par son père : il résultait qu'il s'enfuyait de la maison et venait à Valdocco. Don Bosco le retint avec lui, calma son irritation, en informa le père, prépara le jeune à faire une bonne confession, et un mois plus tard il le reconduisit en famille, où il fut accueilli à bras ouverts. Il fut ensuite un excellent homme, fit des études d'avocat et devint conseiller à la Cour d'Appel.

Les relations d'amitié de D. Bosco avec leurs maîtres étaient, elles aussi, familières : il montrait clairement envers eux le plus haut respect et la plus profonde gratitude. A ce propos il lui arriva un fait vécu à moitié sérieux, digne de mémoire.

D. Bosco avait l'habitude de passer le 21 septembre dans la maison de campagne de D. Matthieu Picco, pour célé-

brer la fête patronale de ce professeur, qui avait aussi le privilège de la chapelle domestique. En cette année 1853, le soir, à la veille de cette fête, il s'y achemina avec le jeune Francesia Jean qui portait, dans ses mains, un beau paquet de fusées que l'on devait faire partir en l'air le lendemain au début de la nuit et, en poche, un poème exprimant des souhaits qu'il lirait à la fin du repas de midi. Sortis par la barrière de Casale et s'étant engagés au pied de la colline de Superga, par la vallée de S[an] Martino, ils commençaient à gravir les collines, sur l'une desquelles, dans un emplacement très charmant, apparaissait dans sa blancheur la maison du professeur. Avec D. Bosco on ne demeurait jamais oisif ; il avait toujours quelque chose à dire, quelque projet à proposer ; et il rendait sa compagnie agréable et profitable. Parvenu au lieu-dit S[aints]-Bino-et-Evasio, il racontait à Francesia la vie merveilleuse de ces deux saints et le jeune était totalement occupé à l'écouter. A ce moment-là voici que sortent brusquement d'un groupe d'arbres environ dix jeunes gens qui attaquent D. Bosco à coups de pierres. Ils avaient l'habitude de faire cette plaisanterie à quiconque passait par ce chemin et en particulier aux prêtres. D. Bosco se retourna, et tranquillement avança à la rencontre de ces petits insolents, qui lui tournèrent le dos en courant. D. Bosco cria alors derrière eux : — Arrêtez-vous ! Ecoutez, écoutez : venez ici ; je ne veux pas du tout vous battre ; je ne veux pas vous gronder.

A ces mots les jeunes s'arrêtèrent.

— J'ai une médaille à vous donner en cadeau ! continuait D. Bosco. Et en la sortant, il la faisait voir.

Les plus hardis, encore que timidement, s'approchèrent de lui, en disant : — Ce n'est pas nous qui avons lancé les pierres. Ce sont les autres là-bas, ceux qui se sont cachés derrière cette rangée de mûriers.

— Venez ici, vous aussi, cria D. Bosco aux plus éloignés. Oh ! nous sommes amis, et je sais bien que vous l'avez fait pour rire. — Et tous coururent autour de lui.

— Maintenant dites-moi, continua D. Bosco : aimez-vous les cerises ?

— Oh que oui ! je suis capable d'en manger une tonne [voir * page 678], lui répondirent-ils.

(D. Bosco disait que ces bons mots de plaisanterie et d'autres semblables réussissaient toujours en de telles circonstances à produire un excellent effet, et qu'en dépensant quelques sous pour des fruits, il obtenait l'attachement des galopins).

— Et même avec les noyaux ? ajouta D. Bosco.

— Avec les noyaux et tout.

— Dites-moi encore ; le dimanche, vous allez à la messe et au catéchisme ?

— Oui, oui, monsieur !

— Et où ?

— Nous allons à la paroisse, répondirent quelques-uns ; et d'autres : Nous allons à l'Oratoire de D. Bosco à Vanchiglia, où, lors des fêtes solennelles, on nous donne du pain et du saucisson.

Et D. Bosco en souriant : — Comment ! Vous allez à l'Oratoire de D. Bosco, et vous attaquez D. Bosco à coups de pierres ?

— Vous êtes D. Bosco !

— Certainement : c'est moi !

— Oh ! D. Bosco, D. Bosco !

Entre-temps les parents des garçons étaient sortis des maisons et, ayant écouté cette conversation, se mirent à apostropher leurs enfants : — Ah ! garnements, chenapans, *baloss* [coquins], vous jetez des pierres, hein ! Vous aurez affaire à nous... Excusez, D. Bosco !

— Oh ! non, leur répondait D. Bosco ; ne les grondez pas, ces bons enfants : ils ne le faisaient pas du tout avec une mauvaise intention. — Et il prenait leur défense, sachant que ces manières plaisaient extrêmement aux parents et aux enfants, tandis que les paroles brusques auraient irrité les uns et les autres.

D. Bosco, cependant, en prenant congé, exhorta les parents à veiller sur leurs bons garçons, à vérifier s'ils accomplissaient les devoirs du bon chrétien, et à leur recommander le respect envers

les personnes de la religion, car, en recevant une telle éducation, ils respecteraient aussi leurs parents et les aideraient dans leur vieillesse.

Il faisait nuit désormais et D. Bosco, ayant salué l'assemblée de ces personnes en enlevant son chapeau, continua sa route. Tandis qu'il s'éloignait, les gens, en formant des groupes, se mirent, dans leur émerveillement, à commenter les paroles de D. Bosco, et la leçon produisit son effet. De fait, D. Picco, qui à plusieurs reprises avait été attaqué à coups de pierres dans cette vallée et qui avait l'habitude d'avertir quiconque allait lui rendre visite dans sa villa, en lui disant de prendre un autre chemin, n'eut plus depuis ce jour, à son étonnement, à souffrir en cet endroit la moindre impolitesse. Et lorsqu'il apprit l'aventure survenue à D. Bosco, il dit et répéta : — A présent je ne suis plus surpris de ce changement. D. Bosco seul était capable de le réaliser !

Pour ce professeur et pour d'autres, surtout s'ils étaient prêtres, le seul fait de s'entretenir souvent avec D. Bosco était aussi la source d'un grand profit. Sans presque s'en apercevoir, ils cessaient des manières de faire quelque peu mondaines, devenaient plus minutieux dans la vie spirituelle, savaient vaincre les bizarreries de leurs caractères. Le comportement de D. Bosco et sa parole prudente produisaient toujours ces effets consolants. A ce sujet nous pourrions apporter de nombreux faits à titre de preuve, mais nous nous contenterons de présenter ce que nous racontait le Prof[esseur] Francesia.

« J'ai connu un brave et bon professeur qui était prêtre : au lieu d'aller en soutane, il allait *in curtis* [en habits courts] comme c'était l'habitude il y a tant d'années, c'est-à-dire il revêtait un habit qui arrivait à peine aux genoux. Les prêtres qui aimaient la règle le portaient long jusqu'au milieu des jambes. D. Bosco entra en relation avec ce professeur, et ce fut suffisant pour que, sans l'intervention de quelqu'un, il allongeât aussitôt les pans de l'habit, et d'année en année jusqu'aux pieds, au point de ne laisser aucune différence entre lui et quiconque portait le vêtement ecclésiastique.

» Ce même personnage avait un caractère si impétueux que, certains jours, malgré les efforts qu'il faisait sur lui, il était même une source de désagrément pour les gens de sa famille. Alors malheur à qui le heurte, malheur à qui le contredit. Un jour je me trouvais chez lui tandis qu'il était sur le point de prendre le café. Sa sœur avait oublié d'apporter la petite cuillère ; mais au lieu de faire un vacarme de fin du monde comme à son habitude, il se tourna vers elle avec un air souriant et, mettant sa main en conque, il lui dit : — Et cet instrument pour le sucre ? — De sa part c'était fait avec une telle délicatesse et c'était si nouveau que sa sœur, après l'avoir servi, me dit secrètement : — Voyez ; c'est un effet de la fréquentation avec D. Bosco ! Si ce qui m'est arrivé ce matin s'était produit il y a quelque temps, le soleil ne serait plus apparu de la journée. A présent au contraire il est tout différent ! Il plaisante, que c'en est un plaisir et, nous, on vit en paix ! »

Les étudiants de l'Oratoire faisaient l'objet d'une admiration à leur endroit en raison de leur conduite édifiante, au milieu des compagnons. Ils aimaient D. Picco et Bonzanino et en retour ils étaient cordialement aimés d'eux. Ces deux professeurs, on peut les appeler les patriarches des enseignants des écoles salésiennes, car ils instruisirent un bon nombre de ceux que le Seigneur destinait à être les collaborateurs de D. Bosco dans l'enseignement, au profit de la jeunesse. Ils se glorifiaient d'avoir des élèves, comme Rua, Cagliero, Francesca, Cerruti et d'autres, qui étaient toujours les premiers en classe pour l'étude, l'application, les progrès et qui par leur exemple incitaient les compagnons issus de familles de la ville à mieux répondre aux préceptes de leurs éducateurs. Et dans leur âge avancé ils rappelaient toujours avec plaisir comment les jeunes de l'Oratoire les dédommageaient des peines, des découragements que leur avait causés le fait d'avoir rencontré peu d'écho chez d'autres élèves.

Toutefois entre tous les élèves, riches et pauvres, régnait la plus joyeuse harmonie, car les fils de D. Bosco étaient aimés par les compagnons. Les fêtes étaient communes. Les uns accouraient

à celles de l'Oratoire, les autres participaient à celle des écoles privées de rhétorique et de grammaire, qui était célébrée solennellement en l'honneur de S[aint] Louis de Gonzague dans la Basilique Royale du Grand Magistère [de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare]. Alors, c'était encore de la religion que l'on s'inspirait en éducation et elle y tenait la place dominante, et S[aint] Louis était le patron et le modèle des étudiants. A l'occasion de cette fête nos étudiants, avec ceux des écoles privées, avaient l'habitude de composer et de publier quelques sonnets pour exprimer leur dévotion envers Celui qui avait été appelé un ange dans un corps d'homme. D. Bosco conserva ceux qui furent publiés en 1854.

* *Une tonne* : le texte italien porte le mot 'rubbo'. Il s'agit d'une ancienne mesure de masse pour matières sèches, de valeur variable selon les régions : en Piémont, elle correspondait à 9,22 kg ; ... ce qui n'est pas la tonne, comme le propose la réponse des jeunes traduite en français : mais, exagération pour exagération, cela veut indiquer "une grande quantité" !

CHAPITRE LVIII

Vie intime de l'Oratoire et manière de le conduire — Bonté des élèves — D. Antoine Grella — Lettre du Card[inal] Antonelli — Projet d'une imprimerie de l'Abbé Rosmini — Prêtres accusés de rébellion — Inauguration du temple valdois — Article du Rogantino [Le Petit arrogant] et prédiction de D. Bosco — Un repas [offert] aux ouvriers — Lettre de D. Bosco au Card[inal] Archevêque de Ferrare — Une discussion entre un avocat et un pasteur protestant : Drame — Les poules de Maman Marguerite.

A présent la vie intime des élèves de Valdocco nous invite à l'approcher. Jusqu'à 1858 D. Bosco gouverna et dirigea l'Oratoire comme un père conduit sa famille, et les jeunes ne sentaient pas de différence entre l'Oratoire et leur maison paternelle. On n'allait pas en rangs organisés d'un endroit à l'autre, pas de rigueur chez les assistants, pas de contrainte de règles fixées dans les détails. Qu'il suffise de dire que, le matin, pour que l'on eût connaissance de qui ne s'était pas levé de son lit, chacun en entrant dans l'église devait mettre sur le tableau, installé près de la porte, une petite cheville de bois dans un trou à côté de son propre nom. Cela suffisait sans autre contrôle : car [accomplir son devoir] par conscience était la première règle.

Les jours ouvrables, ils assistaient à la sainte messe, du-

rant laquelle ils récitaient les prières, celles qu'on appelle quotidiennes, avec le chapelet et on finissait par une méditation, c'est-à-dire une lecture d'un quart d'heure. La S[ainte] Communion était librement reçue tous les jours pour un certain nombre et toutes les semaines pour la plus grande partie.

A midi, les étudiants, revenus des écoles, et les ouvriers, des ateliers, s'asseyaient à la même table, et ensuite après une heure de récréation ils se rendaient à l'école ou au travail. Vers quatre heures de l'après-midi ne revenaient à la maison que les étudiants pour prendre le goûter et pour se récréer pendant une heure. Les apprentis avaient emporté leur portion de pain.

D. Bosco, qui ne pouvait pas rester sans ses jeunes et en étudiait avec patience les caractères, assistait et prenait part, à chaque récréation, à leurs divertissements et à leurs chants. C'était un spectacle édifiant et admirable de voir les élèves qui dans la cour rivalisaient à qui mieux mieux pour l'entourer et tirer profit de sa conversation instructive et simple. Ils estimaient que c'était un grand honneur et un grand bonheur de se trouver en compagnie de D. Bosco ; et non seulement ils l'aimaient, mais ils le vénéraient et le considéraient comme un saint. Il leur racontait quelque anecdote plaisante ou édifiante, et il profitait de ces occasions pour donner des avertissements ou corriger selon les circonstances et ses paroles étaient recueillies comme venues du ciel.

A 5 heures les étudiants se retiraient dans la salle d'étude, jusqu'à l'heure du repas du soir : mais parce que deux heures et demie d'occupation mentale auraient fini par être un poids excessif, l'un d'eux, dans les vingt dernières minutes, était choisi pour faire la lecture de quelque beau récit édifiant capable d'éveiller un vif intérêt. Après le repas du soir, il y avait pour tous la classe de chant.

A 9 heures on récitait les prières du soir : en été, sous les arcades ; en hiver, dans l'ancienne chapelle hangar, parce que, le

mot du soir familial qui avait lieu après, D. Bosco ne voulait pas qu'il fût fait dans l'église à la façon d'un sermon. Là, il avait beau jeu pour donner un avertissement, pour remédier à quelque petit désordre avec ses manières si suaves et avec ses paroles si insinuantes ; et parfois avec une sévérité si paternelle, qui provoquait chez tous la plus salutaire impression.

Tandis qu'on récitait les prières, tous restant à genoux par terre, D. Bosco était toujours au milieu d'eux ; et, une fois terminé un court examen de conscience, il montait sur une chaise, ou sur une petite estrade appropriée, pour faire ledit mot du soir, court mais efficace.

Il savait éveiller merveilleusement l'amour envers Dieu et envers Marie, en instillant tantôt une vertu tantôt une autre selon le besoin et l'occasion, et en donnant des règles pour le progrès dans la voie du bien. A certains moments il remplissait les jeunes d'une sainte horreur en parlant de la communion sacrilège, à d'autres ils les émouvait en se recommandant à leurs prières avec une grande humilité, pour que *ne cum aliis prædicaverim*, disait-il, *ipse reprobus efficiar* [qu'il n'arrive pas qu'après avoir proclamé le message aux autres, je sois moi-même disqualifié]. Ce n'était cependant pas tous les soirs qu'il traitait de sujets de la plus haute importance et, lorsqu'il n'avait rien à exposer pour l'ordre de la maison, il expliquait le sens d'un nom de vêtement sacré, par ex[emple] *Dalmatique*, *Amict*, *Chasuble*, etc. ; ou bien il indiquait ce que veulent dire, et pourquoi on les utilise dans les cérémonies, des expressions comme *Dominus vobiscum*, *Kyrie eleison*, *Alleluia*, *Amen*, etc. ; ou bien aussi il parlait de quelque métier, ou d'une invention moderne ; mais entre-temps il cueillait toujours l'occasion de dire ce qu'il voulait et qui lui tenait à cœur. Il n'omettait pas non plus de raconter l'origine de chaque fête instituée en l'honneur de la Mère de Dieu et de nombreuses fois il faisait le récit de la vie du Saint dont l'Eglise célébrait la mémoire le lendemain. Les anciens élèves rappelèrent comment il décrivait, comme peint sur le vif, S[aint] Isidore, paysan : tandis qu'en priant il labourait les champs, avec deux autres charrues les anges l'aidaient dans son

travail, de sorte que les récoltes prospéraient avec une très grande abondance ; et au sujet de S[aint] Cyrille de Césarée de Cappadoce, encore enfant : parce que chrétien, il est bafoué par ses compagnons, chassé de la maison paternelle, livré aux juges qui essaient en vain de l'effrayer avec une fausse condamnation au supplice du feu, et finalement il reçoit la palme du martyr, en disant à ceux qui sont présents : « Réjouissez-vous de mon triomphe. Vous ne savez pas quel royaume m'est ouvert et quel bonheur m'attend ! ».

A la fin du mot du soir, D. Bosco redescendait et disait une parole de confiance à l'oreille d'un grand nombre de jeunes, qui allaient lui souhaiter une bonne nuit et lui demander des conseils. Pour faire du bien à leurs âmes, D. Bosco aurait volontiers veillé même jusqu'à l'aube. Et les élèves se retiraient dans leurs dortoirs remplis de saintes pensées, et finissaient la journée avec un peu de lecture spirituelle, qui était faite par un compagnon tandis que les autres se couchaient. Ainsi tous les événements de la journée les portaient à n'être que de bons et braves garçons.

Leur bonté était tellement plus solide, depuis qu'ils grandissaient en étant convaincus de la vérité de la religion. Le dimanche, du haut de la chaire avec une simplicité et un naturel admirables D. Bosco racontait l'Histoire de l'Eglise et la vie des Papes aux jeunes qui les écoutaient beaucoup et les appréciaient avec beaucoup de goût : ils en retiraient toujours une moralité adaptée à eux et concernant cette époque. Et ils se délectaient tellement de ces enseignements qu'ils désiraient un prompt retour du dimanche pour en entendre la continuation et les explications.

D'autre part, la vertu se maintenait constante grâce à la fréquentation des sacrements. D. Bosco avait la confiance sans bornes de presque tous ses élèves, et il ne se refusait jamais à les confesser quel que fût le moment où ils le lui demandaient. Cependant pour garantir la plus grande liberté le Théol[ogien] Marengo venait confesser tous les samedis soirs et il y restait jusqu'à une heure avancée et parfois jusqu'à 11 heures, et avec lui quelques prêtres invités par D. Bosco.

Les élèves vivaient dans la présence de Dieu ; et sur tous les murs on lisait écrit en gros caractères : DIEU TE VOIT. Au moyen de ce très important rappel à la mémoire D. Bosco savait leur inspirer un grand recueillement pendant les prières, dont il soulignait l'efficacité en montrant qu'elles sont un entretien face à face avec Dieu en personne. C'est pourquoi même les courtes prières, qui précédaient et suivaient toutes les occupations d'étude et de travail, ainsi que le repas de midi et le repas du soir, étaient récitées avec beaucoup de dévotion. Et il ne pouvait pas en être autrement, puisque tous voyaient l'assiduité et la tenue de D. Bosco à l'église, aux prières communes, à la méditation, et pour réciter de son bréviaire, même au moment de lourds désagrémens, autant qu'il pouvait.

C'est pourquoi tous admiraient chez de nombreux jeunes de l'Oratoire, comme toujours ils admirèrent, un profond sentiment de piété, en raison duquel ils devenaient de vrais modèles de vertu ; et toutes les fois que D. Bosco rencontrait quelques difficultés dans ses entreprises, il faisait prier par les jeunes d'une manière particulière, et il obtenait les grâces demandées.

De nombreuses fois vinrent à lui des prêtres directeurs d'institutions pour la jeunesse, et ils lui demandaient quelles étaient les pratiques de piété qu'accomplissaient régulièrement les élèves de l'Oratoire. Vint même quelqu'un qui lui reprochait presque de maintenir les jeunes gens en des prières excessives. D. Bosco répondait : — Je n'exige pas plus que ce qui est fait par tout bon chrétien, mais je fais en sorte que ces prières soient bien faites.

Leur dévotion se distinguait de façon surprenante lorsque, le premier jeudi de chaque mois, on faisait la récollection, pratique à laquelle D. Bosco attribuait tant d'importance. Il avait l'habitude de dire : — Personnellement je pense qu'on peut tenir pour certain et assuré le salut d'un jeune qui fait chaque mois sa confession et sa communion comme si elles étaient les dernières de sa vie. — Quelques jours avant les jeunes étaient avertis en

vue de leur préparation, et ils se disposaient avec profit et avec un sérieux supérieur à [celui de] leur âge, tant était grand le désir qu'avait su leur inspirer D. Bosco de bien faire cet exercice [de piété]. Pendant de nombreuses années des personnages éminents de la ville intervenaient à la chère cérémonie. Après la communion générale et les prières bien connues de tous, prononcées d'une voix claire et lentement, D. Bosco n'omettait jamais de faire réciter un *Pater* et un *Ave* pour celui de l'assistance qui serait le premier à mourir. Les jeunes en retiraient une grande impression, et une ferveur toujours nouvelle et inimaginable s'éveillait en eux. Pour donner un air de fête à ce jeudi, on distribuait au petit déjeuner de quoi accompagner le pain. Que de fois D. Bosco, venu sur la cour de récréation à ces moments-là, s'est écrié au milieu d'un cercle dense de jeunes : — Oh, si nous mourrions aujourd'hui, comme nous serions contents !

De temps en temps à la belle saison il avait l'habitude de les conduire pour faire cet exercice [de piété] en quelque église dans les faubourgs de la ville, pour la grande édification de tous ceux qui les observaient.

Et non seulement les jeunes exécutaient exactement les pratiques prescrites, mais ils considéraient réellement ce jour comme le dernier de leur vie ; et jusqu'à prendre en se mettant au lit une posture semblable à celle qu'on donne d'habitude aux défunts. Ils désiraient ardemment s'endormir le crucifix entre les mains ; et même certains auraient vraiment souhaité que Dieu les appelât auprès de lui dans une telle nuit puisque mieux préparés au terrible saut.

D. Bosco dit un jour à D. Giacomelli : « Si l'Oratoire va bien, je dois l'attribuer surtout à la récollection vécue dans la pensée de la mort ».

Voici ce que nous racontait le Théol[ogien] Léonard Murialdo : « Don Bosco avait conduit à ma maison de campagne une soixantaine de ses jeunes pour y prendre un goûter ; nous cautions familièrement entre nous et il nous déclarait qu'au cas où l'un d'eux aurait à mourir subitement dans la nuit, il serait per-

sonnellement tranquille pour le salut de l'âme [de ce jeune]. Ce qui prouvait le fruit de son éducation ». Et l'esprit de prière, en plus de la sanctification des individus, faisait intervenir le Divin Pasteur pour protéger son troupeau. En effet, pendant toutes les principales neuvaines de l'année, surtout pendant celle de la Très s[ainte Vierge] Marie, si quelque loup, fût-il revêtu de la peau d'un agneau, s'introduisait dans la maison, il était découvert et mis en fuite.

En attendant, pour assurer de mieux en mieux la bonne marche de l'Oratoire, D. Bosco avait appelé à Valdocco D. Antoine Grella, pour qu'il assumât la fonction de catéchiste. D. Antoine qui dès les débuts de l'Œuvre en avait été un zélé coopérateur et à qui D. Bosco faisait la faveur d'accorder toute sa confiance, consentit, et au cours des années 1853 et 1854 il s'occupa avec un grand amour de la charge qui n'était pas légère. Etant allé ensuite comme chapelain au Hameau de Gorra [= Gorrea], près de Carignano, il y resta jusqu'à sa mort, vénéré de tous et appelé le *Saint de la Gorra* [= Gorrea], surtout à cause de l'efficacité éprouvée de ses incessantes prières.

Et justement ses prières et celles des jeunes n'étaient certainement pas étrangères au développement de cette œuvre qui avait déjà produit et devait encore produire tant de bien, les *Lectures Catholiques*, et elles leur avaient mérité la bénédiction du Souverain Pontife.

D. Bosco, ayant achevé le premier semestre des *Lectures Catholiques*, en avait fait relier proprement les douze premiers numéros qui formaient six petits volumes, et par l'intermédiaire de l'Eminentissime Cardinal Antonelli, Secrétaire d'Etat, il en faisait hommage au Saint-Père Pie IX. Le glorieux Pontife apprécia hautement ce cadeau, et chargea le même Cardinal de lui écrire la lettre suivante.

« *Très ill[ustre] et Très rév[érend] Monsieur,*

Je me suis empressé avec plaisir de présenter au S[aint]-Père au nom de V[otre] S[eigneurie] les petits volumes qui constituent le produit du premier semestre de la nouvelle publication périodique fondée par Vous, avec le titre de *Lectures Catholiques*, au profit de la catégorie des personnes moins cultivées, afin de les prémunir contre les séductions, qu'avec insistance les ennemis de la foi et de la vérité favorisent et répandent. Sa Sainteté a pu se réjouir beaucoup, et moi avec Elle, du zèle ingénieux, grâce auquel Vous êtes constamment appliqué à apporter aux fidèles ces secours spéciaux de direction [spirituelle] qui répondent aux besoins des temps. Et Elle se félicita beaucoup également en apprenant comment le travail que cela indique avait vite reçu un accueil en rien inférieur aux objectifs salutaires de V[otre] S[eigneurie] et des autres personnes, qui de façon louable entreprirent de coopérer avec Vous.

Dans le même temps le S[aint]-Père, secondant bien volontiers le pieux désir que Vous manifestiez à la fin de votre lettre jointe à l'envoi, a daigné accorder à votre excellente personne et à toutes celles qui Vous prêtent concours et assistance dans les *Lectures Catholiques* la bénédiction apostolique : qu'elle contribue à la réussite progressive des soucis qu'elles portent pour édifier.

Vous remerciant pour la part qui m'est destinée dans l'aimable envoi, je viens avec plaisir Vous confirmer les sentiments de mon estime distinguée.

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Rome, 30 Novembre 1853.

vrai Serviteur

J[acques] C[ardinal] ANTONELLI ».

La lettre du Cardinal lui avait infusé une vigueur nouvelle ; et bien qu'il manquât de ressources, il était en train de méditer l'implantation d'une imprimerie qui lui fût propre, lorsqu'il reçut un courrier de Stresa.

Mon Révérend Monsieur et Ami,

Stresa, 7 décembre 1853.

En pensant à votre belle œuvre des apprentis pauvres, je me suis souvenu d'une Institution en partie semblable, fondée par un chanoine rempli de zèle que j'ai connu et qui, me semble-t-il, s'appelle Bellati : pour donner du travail à quelques jeunes pauvres et quelque profit à l'établissement, il y avait introduit le métier d'imprimeur. L'idée m'est donc venue de Vous proposer cet exemple de Brescia, afin que Vous considérez si un tel métier pourrait être utilement introduit dans votre institution de Valdocco. Au cas où Vous trouveriez la chose possible et opportune, je serais disposé à fournir un capital modéré pour les dépenses de première implantation. Les plus grandes difficultés que j'y verrais seraient de trouver un prote de valeur et honnête et un administrateur actif et intègre pour tenir la correspondance et mener la gestion économique.

Au moyen de cette imprimerie on pourrait diffuser des feuilles, des brochures et des ouvrages utiles, et le travail ne manquerait pas : une partie de celui-ci pourrait même être fournie par l'Institut de la Charité.

Veillez examiner attentivement la chose, et m'écrire à son sujet, et posant un baiser sur votre main j'ai l'honneur d'être

Votre serviteur et frère en Christ

A[ntoine] ROSMINI.

Le plaisir que cette lettre causa à D. Bosco fut grand, mais comme il n'était pas homme à s'enthousiasmer facilement, il répondait :

Au Très ill[ustre] et Très rév[érend] Monsieur le Chev[alier] Ab[bé] D. Antoine Rosmini. — Stresa.

Direction centrale des *Lectures Catholiques* (Chaudement recommandées à M. l'Abbé Rosmini).

Turin, 29 décembre 1853.

Très ill[ustre] et Très rév[érend] Monsieur,

Avant de répondre à la vénérée lettre de V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende] j'ai voulu faire un calcul sur mon état financier actuel et sur les difficultés que l'on pourrait rencontrer pour mettre en œuvre une imprimerie dans le sens où nous autres, nous l'entendons.

Je commence par Vous dire qu'une telle idée forme l'un des objets principaux de mes pensées depuis plusieurs années, et c'est seulement le manque de moyens et de local qui m'en a fait suspendre l'exécution. Pour la raison que nous manquons effectivement d'une imprimerie dans laquelle il y ait confiance, économie et perfection. Il n'y aurait pas de difficultés du côté du prote, et pas davantage, je crois, d'un bon directeur actif ; ce qui me fait obstacle, ce sont les dépenses que je devrais faire pour transformer à cet usage une partie du local en construction et les dépenses de première implantation. Toutefois puisque Vous seriez disposé à fournir un capital modéré, je me mettrais à l'œuvre n'importe quand ; mais il me faut que V[otre] S[eigneurie] veuille daigner m'indiquer jusqu'à quelle somme Elle pourrait et entendrait faire monter ce capital et avec quelles conditions il me serait fourni. Si ces deux dernières clauses sont compatibles avec l'état actuel de mes affaires, je crois que la chose pourra être effectuée et que le travail ne manquera pas, et

que je pourrai procurer du travail à un bon nombre de mes garçons ; bien entendu, votre aide morale m'est indispensable, peut-être plus que [votre aide] matérielle.

Je Vous remercie de tout cœur de la bonté et du souvenir que Vous nourrissez envers moi et envers mes pauvres gars, et, ne pouvant pas Vous témoigner autrement ma gratitude, je prie le Seigneur Dieu de bien vouloir combler de ses bénédictions célestes Vous-même et tout le méritant Institut de la Charité.

Posant respectueusement un baiser sur vos mains je me dis avec la plus grande vénération

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] et Très rév[érende]

Très obl[igé] et très aff[ectionné] serviteur

BOSCO JEAN *Pr[être]*.

Tandis que D. Bosco rêvait d'une imprimerie, qui deviendrait dans quelques années l'une des gloires de l'Oratoire, se produisaient en Piémont de nouveaux outrages aux Catholiques.

Dans la seconde moitié de 1853, en raison de la lourdeur des taxes et de la cherté du pain, à Turin et dans plusieurs provinces avaient surgi des séditions, facilement réprimées ; mais les sectes et les journaux, de parti pris, accusaient le clergé de les avoir fomentées. Et voici qu'en décembre pour les mêmes motifs, une bande de montagnards, du Val d'Aoste, manifestent armés. En vain l'Evêque Jourdan [= Jourdain] alla à leur rencontre en cherchant à les calmer, en vain il parla, car ces gens en furie, semant la terreur, descendirent jusqu'à Aoste. Là cependant ils s'étaient dispersés en jetant leurs armes : ils voyaient que les portes étaient bien gardées par la troupe. Ainsi finissait l'insurrection ; mais l'une de ses conséquences fut l'emprisonnement de onze prêtres, dont neuf étaient curés : au péril de leur vie, ils avaient suivi l'exemple de leur Evêque, en cherchant à pacifier les esprits. Comme Dieu voulut cependant, après un long procès

ils furent tous déclarés sans faute par le tribunal.

Tandis que le clergé, calomnié, gémissait, les Vaudois savouraient une heure de triomphe. Le 15 décembre, ils inauguraient publiquement leur temple avec le concours de la Garde Nationale. Dans le discours d'inauguration le pasteur Amédée Bert avait parlé des anciens bûchers et [des anciennes] potences : il faisait passer les souverains de Savoie pour autant de bourreaux ; mais la police n'eut pas d'observations à faire. Plus tard, en 1855, bien qu'on enlevât les appointements au clergé du Piémont, le gouvernement confirmait ceux qui venaient d'être établis pour le culte vaudois ; et parmi d'autres marques de bienveillance il dispensait de l'examen les professeurs hérétiques du Collège de Torre di Luserna [= Torre Pellice].

Mais en attendant, chose singulière, avant même l'inauguration du temple, les Vaudois dirigeaient contre D. Bosco la pointe de leurs railleries, en le reconnaissant comme l'un de leurs premiers adversaires. En effet, *Il Rogantino Piemontese* [Le Petit arrogant Piémontais], en son numéro du 2 octobre 1853, dans un article intitulé *Fra Omero* [Frère Homère], après avoir vilipendé les catholiques avec les manières les plus stupides, écrivait ceci : « Je commence à me persuader que le nouveau temple vaudois ne servira plus au culte évangélique, mais sera consacré par le prêtre Bosco à quelque madone sous un nouveau titre. Il devait, en effet, s'ouvrir pour le 20 octobre, mais l'un des maçons qui y travaillent a dit que ce sera difficile. Basta : le temps arrange bien des choses et *Fra Omero*... est peut-être en train de se préparer à chanter une messe en musique pour le jour de l'ouverture et la lui serviront comme acolytes et chantres les protestants et les vaudois eux-mêmes, convertis par lui ».

Il semble qu'était parvenue à l'oreille des Vaudois la parole dite par D. Bosco, et ensuite répétée par lui à plusieurs reprises au cours des années, jusqu'à 1886 : « Le temple des protestants sera changé en église catholique en l'honneur de la Très s[ainte Vierge] Ma-

rie Immaculée. Quant au moment et au comment, ils se trouvent dans les mains de Dieu, mais cela se produira certainement ».

Ainsi D. Bosco continuait ses batailles, comme quelqu'un qui est sûr de la victoire, et sa tranquillité se manifestait dans la petite lettre suivante, envoyée à son Professeur le Théologien Appendino [= Appendini] à Villa Stellone [= Villastellone].

Direction centrale des *Lectures Catholiques*.

Turin, 18 décembre 1853.

Très ch[er] Monsieur le Théologien,

La lettre de D. Chiatellino m'est parvenue trop tard et il ne me fut pas possible d'organiser la sortie des choristes vers Villastellone, comme V[otre] S[eigneurie] Très aim[ée] le désirait : venait multiplier les difficultés un repas de fête offert aujourd'hui dans cet Oratoire par la Société des ouvriers, Société dont les choristes forment une partie essentielle.

Si cette fois malgré moi je n'ai pas pu assouvir ce désir, qui est le vôtre et le mien, j'espère que Vous m'offrirez d'autres occasions où je pourrai Vous donner une preuve tangible de ma respectueuse gratitude, qui me porte à Vous souhaiter toutes les bénédictions venant du Seigneur et me dire avec une totale effusion de cœur

De V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère]

Elève très aff[ectionné]

BOSCO J[ean] Pr[être].

Son affection envers la catégorie des ouvriers était l'un des mobiles qui lui faisaient écrire ses petits livres : dans leur majeure partie, ils avaient pour fondement un fait véritable désho-

norant pour l'hérésie, [fait] dont lui-même avait été témoin. Et pour les diffuser largement dans les populations, il écrivait continuellement des lettres à des personnages distingués, à des prêtres et à des Evêques de différents diocèses. Nous en conservons une adressée au Cardinal Vannicelli Cossoni [= Casoni] Louis, Archevêque de Ferrare.

Direction centrale des *Lectures Catholiques*.

Turin, 19 décembre 1853.

Eminence Révérendissime,

Dans la conjoncture favorable provoquée par le départ hors de cette capitale du Très rév[érend] Père Novelli pour se rendre à Ferrare, je prends la liberté de recommander au zèle reconnu de V[otre] E[minence] R[évérendissi]me la diffusion des *Lectures Catholiques* ; ce n'est pas que je doute du concours de Votre personne, qui se montre toujours prête aux actions de zèle, mais c'est pour Vous en faire avoir directement un exemplaire, afin qu'ainsi Vous puissiez être en mesure de les faire voir à quelques-uns. Cette association est très bien lancée, et nous comptons déjà dix-huit mille abonnés.

Le Très rév[érend] Mgr Louis Moreno, Evêque d'Ivrea, Directeur en chef de ces *Lectures*, m'a lui-même donné l'honorable charge d'écrire au sujet de ces affaires à V[otre] E[minence] et il joindrait à [la mienne] une lettre de sa main si le départ du susnommé P[ère] Novelli avait laissé la possibilité de l'en avertir.

Convaincu que Vous voudrez accueillir en bonne part ma lettre, je Vous implore de tout cœur pour que Vous daigniez supplier le Seigneur Dieu d'avoir pitié du pauvre Piémont pour lequel courent des temps vraiment calamiteux pour notre Sainte Religion Catholique : priez également pour moi et pour une quan-

tité de pauvres jeunes, qui humblement demandent votre sainte bénédiction pastorale.

Que le Seigneur comble V[otre] E[minence] de ses bénédictions célestes, et Vous garde longtemps pour le bien de la Sainte Eglise.

Avec la plus grande vénération je me dis

De V[otre] E[minence] Rév[érendissi]me

Très obl[igé] Serviteur

J[ean] BOSCO Pr[être].

Mais, en plus de ces petits livres, Don Bosco avait employé une autre arme contre les protestants, avec le but de prémunir ses jeunes contre leurs erreurs ; cette [arme] fut un drame qu'il écrivit en deux actes, avec le titre : *Une discussion entre un avocat et un ministre protestant*. Il fut représenté bien des fois sur le petit théâtre de l'Oratoire, et au mois de décembre il était publié. D. Bosco mettait en tête de [l'ouvrage] la préface suivante :

« *Au Lecteur,*

Les répétitions faites par les enfants qui interviennent à l'Oratoire S[aint]-François de Sales pour représenter ce drame et la satisfaction manifestée par ceux qui se trouvaient présents font espérer qu'il ne devrait pas être désagréable à nos lecteurs de voir qu'il est inséré dans un numéro des *Lectures Catholiques*.

Les faits qui concernent la famille d'Alexandre (un apostat) sont historiques ; par ailleurs, la discussion est un tissu de faits également historiques, mais advenus ailleurs, et placés là pour me conformer aux règles du drame.

Dans tout ce qu'on y dit des protestants, j'entends exclure toute allusion personnelle : je vise uniquement leur doctrine et les erreurs que celle-ci contient.

Je crois qu'il est facile de représenter ce drame tout aussi bien dans les villes que dans les villages de campagne et que, tandis que la vérité des choses présentées et l'intrigue [de la pièce] rendent agréable le divertissement, l'erreur sera donc dévoilée et la vérité connue pour la plus grande gloire de Dieu, pour le profit des âmes et pour l'honneur de notre Sainte Religion Catholique.

BOSCO JEAN *Pr[être]* ».

Cette représentation, en plus d'instruire les jeunes de l'Oratoire, leur procura une agréable détente.

Au mois d'octobre, Marguerite était allée à Castelnuovo pendant quelques semaines, ayant été appelée là-bas pour différentes affaires. Un soir, vers 6 heures et demie, les poules étant déjà rentrées dans le poulailler, tandis que les jeunes de l'Oratoire étaient occupés dans leurs études et leurs travaux, voilà que Marguerite revient avec la sœur de D. Giacomelli. La nouvelle se répand comme un éclair, les cris de vive maman résonnent de toutes parts, les jeunes courent à sa rencontre dans la cour, l'entourent en battant des mains, tandis qu'en riant elle s'efforçait de répéter *quieti, quieti* [restez calmes, restez calmes ; on notera en italien l'onomatopée, non recherchée pourtant]. Mais sa voix produisit un autre effet, auquel elle n'avait pas pensé. Avec tant de vacarme les poules se réveillèrent dans le poulailler et en entendant cette voix connue, qui depuis plusieurs jours ne les appelait pas, elles commencèrent à chanter, puis sortirent toutes du poulailler et coururent, elles aussi, autour de Marguerite. A ce spectacle les jeunes mouraient de rire et laissèrent passer les poules, auxquelles Marguerite se mit à distribuer des miettes de pain.

Le poulailler, en effet, était son royaume et les poules ses sujets, s'offrant à elle si obéissantes que, lorsqu'elle voulait en prendre une, elle l'appelait, s'approchait d'elle, posait sa main sur elle sans que celle-ci fit le moindre geste pour fuir. Cette affection qu'elle avait pour les poules provoquait beaucoup d'hilarité à l'Oratoire. Donc, quand on joua pour la première fois

la pièce dramatique susdite, Maman Marguerite alla avec les autres. Un acteur, en décrivant comment les protestants confus et vaincus par les arguments de l'Avocat avaient disparu, disait :

« Ce fut vraiment un beau jeu : un beau jeu à proprement parler. Un à la fois, un à la fois ils s'en allèrent tous les trois. Il me semble qu'ils ont fait comme font aux poules les renards. Les renards tournent autour des poules et, s'ils voient qu'elles ne sont pas bien gardées, ils se lancent et, s'ils peuvent en mordre une, ils la prennent et l'emportent avec joie. Mais s'ils voient le propriétaire qui les observe muni d'un bâton, oh ! non, non, ils ne vont pas plus loin pour flairer, mais aussitôt, ils prennent leurs jambes à leur cou. Ces messieurs les pasteurs imaginaient qu'ils trouveraient les poules toutes seules abandonnées, mais ils trouvèrent quelqu'un qui les protégeait muni d'un bon bâton, c'est-à-dire de bons arguments ».

Après la fin de la représentation et le départ des spectateurs, Don Bosco disait aux élèves qui se tenaient tous autour de lui : — Ce qui plus que tout aura frappé l'imagination de ma maman sera certainement la parabole du renard et des poules.

De fait, comme elle était survenue et que les jeunes avaient formé un cercle autour d'elle, D. Bosco l'interrogea :

— Vous aussi, vous êtes venue au théâtre. Et qu'en dites-vous ?

— Tout à fait beau, répondit Marguerite ; mais ce renard et ces poules m'ont touché le cœur.

Et tout le monde de rire.

Mais n'en rirent pas les Vaudois : ils savaient comment ces discussions entre eux et D. Bosco avaient vraiment été tournées à leur honte. Ce drame fut considéré comme un nouveau gant jeté pour les défier, souleva un immense bruit dans leur camp, et à leurs récriminations D. Bosco répondait par des articles publiés dans *L'Armonia* [L'Harmonie], qui pendant plusieurs années annonçait le titre de chaque brochure des *Lectures Catholiques*. Mais la guerre des membres de sectes n'était pas seulement en paroles : cependant D. Bosco était protégé de manière merveilleuse par la Providence divine.

CHAPITRE LIX

Attentats — Châtaignes et vin empoisonné — Couteau de boucher — Conduite blâmable de la force publique — Bons offices d'un ami — Grêle de coups de bâton — Cagliero défenseur de D. Bosco — Danger sur la route de Moncalieri — Précautions de Maman Marguerite — Affection du voisinage.

Nous avons présenté dans l'un des chapitres précédents que deux tristes sires étaient venus pour sommer D. Bosco de renoncer à écrire les *Lectures Catholiques* et qu'en sortant de sa chambre ils avaient ajouté avec un froncement de sourcils chargé de colère : *Nous nous reverrons*. Ces mots et les menaces tout à fait claires qui leur avaient échappé au cours de leur conversation donnent la solution pour expliquer une longue série d'attentats contre la vie de D. Bosco. Ils furent si nombreux, si sournoisement préparés et si violents que, nous pouvons le dire sans hésitation, ce fut seulement grâce à un geste extraordinaire propre à la divine Providence, ce fut seulement par miracle que D. Bosco en réchappa chaque fois. Il sembla qu'un vaste complot secret fut ourdi par les hérétiques et les malfaiteurs contre lui. Nous raconterons quelques-uns des faits principaux, dont plusieurs jeunes furent des témoins oculaires, ou eurent un fidèle compte rendu de la part de ceux qui l'avaient été.

Un soir après le repas D. Bosco était en train de donner le cours du soir habituel, quand deux hommes, de triste aspect, vin-

rent l'appeler, pour qu'il allât en hâte confesser un mourant, dans un lieu peu éloigné, appelé le *Cœur d'or*. Toujours prêt au service des âmes, il confie aussitôt à un autre sa classe, et se dispose à partir sur-le-champ. Quand il sort de la maison, étant donné l'heure un peu avancée, il lui vient à l'esprit d'emmenner avec lui quelques-uns des jeunes plus âgés, afin d'avoir leur compagnie, et il les appelle. — Il n'est pas nécessaire que Vous preniez des jeunes avec Vous, dirent ces deux inconnus : nous Vous accompagnerons nous-mêmes à l'aller et au retour ; et puis le malade pourrait être troublé par leur présence. — Ne vous donnez pas la peine de cela, ajouta D. Bosco, mes jeunes gens ont du plaisir à faire une petite promenade et, arrivés près de la chambre du malade, ils s'arrêteront au-dehors au pied de l'escalier pendant tout le temps que je passerai auprès du malade. — Et, bien qu'à contrecœur, ces deux [individus] se turent et laissèrent faire.

Arrivés à la maison qu'ils avaient préparée à l'avance, ils dirent : — Entrez un moment dans cette pièce, et nous irons avertir le malade de votre arrivée. — Les jeunes, parmi lesquels Cigliuti [= Cigliutti], Gravano, Buzzetti, restèrent dehors, et D. Bosco entra dans une pièce au rez-de-chaussée, où il trouva une demi-douzaine de bons vivants, qui après un copieux repas du soir mangeaient ou faisaient mine de manger des châtaignes. Ils accueillirent D. Bosco avec beaucoup de signes de respect, le portant aux nues et applaudissant. — Veuillez, Don Bosco, prendre de nos châtaignes, lui dit ensuite un de la bande, en lui présentant le plat. — Je n'ai plus envie de manger, répondit-il ; j'ai fait mon repas du soir voilà seulement peu de temps et je ne prends plus rien d'autre. — Du moins Vous boirez un verre de notre vin : Vous le trouverez bon, savez-Vous ; il vient de la région d'Asti. — Je n'ai pas envie ; je ne suis pas habitué à boire en dehors des repas, et si j'en buvais il me ferait du mal. — Allez donc ! Un petit verre de bon vin ne Vous fera certainement pas de mal, au contraire il Vous fera du bien, il Vous aidera la digestion. Vous boirez donc pour nous faire plaisir.

Cela dit, l'homme se saisit d'une bouteille placée sur la table et verse à boire dans les verres. Exprès, il en avait mis un de moins, et donc, après avoir versé du vin dans tous, il va ensuite prendre un verre et une bouteille dans un endroit à l'écart et en verse pour D. Bosco. Il ne fallut pas davantage pour que celui-ci s'aperçût de leur décision perverse qui était de lui faire boire du poison. Sans donner à entendre qu'il avait découvert leur piège, D. Bosco prend en main le verre rempli de vin mousseux et le lève à la santé de ces malheureux ; mais, au lieu de le porter à ses lèvres, il cherche à le remettre sur la table, en refusant de boire. — Ne nous causez pas cette contrariété, commença à dire l'un d'eux ; ne nous faites pas cette insulte, ajouta un autre : c'est un vin excellent ; nous voulons que Vous le goûtiez à notre santé, crièrent-ils tous. — J'ai déjà dit que je n'ai pas envie, et maintenant j'ajoute que je ne peux pas et ne veux pas boire, reprit D. Bosco. — Et pourtant il faut que Vous buviez à tout prix, s'écrièrent en chœur ces crapules. [—] Ensuite, en passant des paroles aux actes, l'un d'eux prit le pauvre prêtre par l'épaule droite, un autre par l'épaule gauche, en disant : — Nous ne pouvons pas supporter cette insulte : si Vous ne voulez pas boire par amour, Vous boirez par force.

Avec cette violence D. Bosco se trouva vraiment entre l'enclume et le marteau ; et ce fut certainement pour lui un mauvais moment. Comme employer la force contre ces hommes n'était ni prudent ni facile, il jugea meilleur de recourir à l'astuce, et c'est ce qu'il fit. Il dit donc : — Si vous voulez absolument que je boive, laissez-moi en liberté, parce qu'en me prenant par les épaules et par les bras vous me faites trembler et renverser le vin. — Vous avez raison, répondirent-ils, [—] et ils s'écartèrent un peu. Alors D. Bosco, ayant saisi le moment propice, fait un grand pas en arrière, s'approche de la porte, qui heureusement n'était pas fermée à clef, parce que, lui-même, en

en franchissant le seuil, il avait mis le pied entre elle et le mur afin de l'empêcher de se fermer, et ces braves gens n'y avaient pas prêté attention : il l'ouvre donc et invite ses jeunes à entrer. L'ouverture en grand et à l'improviste de la porte et l'apparition de quatre ou cinq jeunes gens âgés de 18 à 20 ans mirent un frein à l'arrogance de ces individus, dont le chef, devenu tout penaud, dit : — Si Vous ne voulez pas boire, patience ; laissez donc tomber, et soyez tranquille. — Oh, non ; si je ne peux pas boire, moi, je le donnerai à l'un de mes fils, qui le boira à ma place. — Il ne faut pas, il ne faut pas qu'un autre boive, répliquèrent ces misérables. — D. Bosco n'aurait certainement pas donné à un autre ce verre, mais il agissait ainsi pour mieux faire apparaître leur complot.

— Mais où est le mourant ? demanda alors D. Bosco ; il faut au moins que je le vois. — Pour couvrir leur vil attentat, un de ces malfaiteurs conduisit le prêtre dans une chambre au second étage. Là, à la place d'un malade, D. Bosco trouva couché dans le lit un des deux types qui étaient allés l'appeler à l'Oratoire. D. Bosco lui fit toutefois quelques demandes, et cet imposteur fieffé, malgré l'effort herculéen pour se contenir, n'en pouvant plus, éclata de rire en disant : *Après tout je me confesserai demain* ; et D. Bosco s'en alla, en remerciant dans son cœur le Seigneur de l'avoir au moyen de ses fils protégé de la main de ces scélérats.

Ayant ensuite compris dans tous les détails comment les choses s'étaient passées, quelques jeunes firent le lendemain des investigations autour de cet événement, et ils découvrirent qu'un tel avait payé à ces lâches un copieux repas du soir, avec la condition de faire boire à D. Bosco un peu de vin, qu'il avait préparé exprès pour lui. C'étaient donc des sicaires achetés.

Le saint homme ne perdit jamais plus le souvenir de ce lieu, et encore dans les derniers mois de sa vie, en sortant avec

quelques-uns d'entre nous pour une promenade et parvenu à cet endroit, il nous l'indiquait en disant : *Voilà la salle des châtaignes.*

Un autre soir, au mois d'août, aux environs de six heures, D. Bosco s'attardait près de la grille de bois qui fermait la cour de l'Oratoire, et il causait agréablement avec quelques-uns de ses jeunes gens lorsqu'un cri se fait entendre au milieu d'eux : *Un assassin, un assassin !*

En effet, voilà qu'un certain Andreis, en manches de chemise, un couteau de boucher à la main, court furieusement à la rencontre de D. Bosco en criant : *Je veux D. Bosco, je veux D. Bosco !* Cet homme était très connu de D. Bosco qui était très souvent venu à son aide, car, ancien locataire dans la maison Pinardi, il l'était à présent dans la maison Bellezza.

La peur s'empara tout d'abord des jeunes, qui prirent la fuite en se dispersant, les uns dans le champ d'accès libre qui se trouvait en face, et les autres dans la cour de la maison. Parmi les fuyards il y avait le jeune abbé Félix Reviglio. Sa fuite fut providentielle et fit le salut de D. Bosco ; du fait que l'assassin, l'ayant pris pour D. Bosco, se mit à le poursuivre ; mais, s'étant aperçu de son erreur, il revint vers la grille. Dans ce court intervalle D. Bosco avait eu le temps de se mettre à l'abri, en montant vers sa chambre et en fermant à clef la petite grille de fer qui se trouvait au pied de l'escalier. Celle-ci était à peine fermée quand survint le tueur qui, trouvant la grille close, commença à la frapper avec un gros bloc de pierre, et à la secouer, à la heurter avec violence pour l'ouvrir, mais en vain. Il resta là pendant plus de trois heures comme un tigre aux aguets pour surveiller sa proie ; il semblait être un fou ; mais il faisait semblant de cela pour attirer l'attention. Tantôt il appelait D. Bosco pour qu'il vînt lui ouvrir, tantôt il disait qu'il voulait lui parler.

En attendant, les jeunes, une fois secouée la première peur et quelque peu rassurés, s'étaient de nouveau rassemblés. A la vue de celui qui menaçait la vie de leur bienfaiteur et père, ils sentirent le sang bouillir dans leurs veines. Ecoutant la voix

de leur cœur et s'abandonnant à l'ardeur juvénile, ils s'armèrent chacun d'un instrument, qui d'un bâton, qui de pierres, qui d'un autre objet, et se disposèrent à attaquer ce misérable et à le mettre en pièces ; mais D. Bosco, craignant que quelques-uns d'entre eux n'eussent à en retirer quelques blessures, leur interdit depuis le balcon de le toucher.

Avec cette brute dans la maison, personne ne pouvait être tranquille. La bonne Marguerite surtout était dans la plus profonde consternation, et pour son fils et pour les jeunes. Que faire ? On envoya aussitôt, et à plusieurs reprises, porter l'information au service de police ; mais, il est regrettable de le dire, pour qu'apparût soit un garde soit un carabinier il fallut attendre jusqu'à neuf heures et demie du soir. Ce fut seulement à cette heure-là que se présentèrent deux gendarmes, ils ligotèrent cet homme dangereux et l'emmenèrent à la caserne, en libérant D. Bosco d'une violence qui fit peu honneur à qui dirigeait en ces jours-là la force publique. Et comme si une telle inertie dans la défense d'un libre citoyen n'avait pas encore été suffisante pour préoccuper toute personne honnête, voilà que le lendemain est commise par le préfet de police une imprudence encore pire. Il envoie un homme de la police interroger D. Bosco, en lui demandant s'il pardonnait à celui qui l'avait outragé. Il répondit qu'en tant que chrétien et en tant que prêtre il pardonnait cette offense et d'autres encore ; mais, en tant que citoyen et chef d'une Institution, il demandait instamment au nom de la loi que l'autorité publique protégeât un peu mieux sa personne et sa maison. Or qui le croirait ? Le jour même le préfet de police faisait mettre en liberté ce scélérat, qui le soir se tenait de nouveau à l'affût à peu de distance de l'Oratoire, en attendant que D. Bosco en sortît, pour exécuter son sanguinaire dessein.

Au printemps de 1854, le jeune Cagliero, revenant au coucher du soleil de l'école du professeur Bonzanino, aperçut de loin D. Bosco dans le tournant de la petite rue qui conduisait

à l'Oratoire et s'empressa pour le rejoindre. Il marchait déjà en sa compagnie, quand il vit courir furieusement vers eux deux Andreis en manches de chemise. Il le crut ivre, et se porta sur le côté pour lui laisser libre le passage. Ce même mouvement effectué de façon nette également par D. Bosco, mais du côté opposé, fit en sorte que cet assaillant continua son chemin quelques pas encore, ne pouvant pas s'arrêter en cet endroit à cause de l'élan qu'il avait. Entre-temps D. Bosco, ayant vu luire la lame du couteau dans la manche de cet individu malintentionné, s'élança en courant vers la maison et arriva près de la porte ; mais l'homme, s'étant arrêté et retourné, revenait en arrière avec le geste de blesser. Cagliari, qui d'abord ne s'était aperçu de rien, comprit alors de quoi il s'agissait ; et en s'enfuyant il se mit à crier au secours. L'autre demeura perplexe et finalement prit la direction de son habitation.

Une autre fois le même Andreis, ayant changé d'habits, vint à l'Oratoire et, ne voyant pas D. Bosco au milieu de ses jeunes, demanda à parler avec lui, et ensuite il monta directement à sa chambre. Mais Cagliari le reconnut, et en voyant comment il tenait sa main droite dans sa poche, peut-être sur le manche du couteau, il avertit ses compagnons, et spécialement le Jeu[ne abbé] Reviglio et Buzzetti, qui, étant robustes, coururent sur le balcon, l'empêchèrent d'approcher jusqu'à D. Bosco, l'obligèrent à descendre et aidés des autres le chassèrent en dehors de la cour.

C'est pourquoi cet individu avait été mis en prison une nouvelle fois ; mais D. Bosco, appelé au service de police, déclara qu'il ne voulait pas porter plainte, et grâce à ses bons offices [le misérable] fut aussitôt remis en liberté. La prudence suggérait de faire ainsi, car les autorités auraient été indulgentes pour le coupable et l'aspect odieux serait resté au prêtre.

Mais qui poussait ce type à tant de scélératesse ?

Nous fûmes mis en mesure de pouvoir répondre à cette demande par un ami de D. Bosco, insigne bienfaiteur de ses fils,

le Comm[andeur] Dupré. Constatant qu'on ne pouvait pas recevoir de la force publique une défense sûre, celui-ci se chargea de parler avec ce misérable, qui nuit et jour maintenait l'Internat dans une appréhension angoissante.

— Je suis payé, répondit le triste sire ; que l'on me donne tout ce que les autres me donnent, et je m'en irai.

Ce qui fut entendu, et lui furent payés quatre-vingts francs de loyer échu et quatre-vingts autres d'avance, et ainsi finit cette menace continuelle, qui aurait pu se transformer en une sanglante tragédie.

Et Andreis s'apaisa, tandis que D. Bosco lui avait tout pardonné, le traitant avec cette douceur dont il avait toujours l'habitude de faire preuve avec ses offenseurs. « Et même, nous a dit Mgr Cagliero, il lui vint en aide. Ayant éloigné de la maison Bellezza tous les locataires qui étaient cause de scandale pour les voisins, il permit à Andreis et à sa famille de continuer à vivre dans les pièces qu'ils occupaient déjà. Que de fois je l'ai entendu répéter : *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos* [Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent] ».

Mais l'agression que nous sommes sur le point de décrire fut plus insidieuse, et D. Bosco n'en sortit pas totalement indemne.

Peu de temps après les faits rapportés [ci-dessus], un dimanche à la tombée de la nuit, D. Bosco fut appelé par un homme pour confesser une malade dans la maison Sardi, presque en face de l'Institution du Refuge. Les faits précédents lui suggérèrent de se faire accompagner par deux jeunes courageux et robustes.

— Laissez, laissez donc vos jeunes à la maison, dit cet individu, ne les dérangez pas ; je Vous accompagnerai moi-même.

Ces paroles firent croître le soupçon et produisirent l'effet contraire ; donc, au lieu de deux jeunes, D. Bosco en appela quatre, parmi lesquels un certain Hyacinthe Arnaud et Jacques Cerruti, si musclés et forts qu'au besoin ils auraient équarri un bœuf. Une fois parvenu au lieu indiqué, il en laissa

deux au pied de l'escalier, Ribaudi et Buzzetti Joseph, et les deux nommés ci-dessus montèrent avec lui au premier étage, et s'arrêtèrent sur le palier près de la porte de la chambre. Entré [dans celle-ci], il y aperçoit au lit une femme toute haletante, qui savait si bien feindre qu'il semblait vraiment qu'elle voulait rendre le dernier soupir. A cette vue D. Bosco invita à s'éloigner les personnes présentes qui, au nombre de quatre, étaient toutes assises, afin de parler librement à la malade et de l'aider à mettre en ordre son âme.

— Avant de me confesser, se mit alors à dire la gueuse en élevant fortement la voix, je veux, moi, que ce gredin-là se rétracte des calomnies dont il m'a chargée, — et elle indiquait celui qui se trouvait en face d'elle.

— Non, répondit quelqu'un en se mettant debout.

— Silence, ajouta un autre.

— Oui.

— Non.

— Tais-toi, infâme, sinon je t'étrangle.

Ces accents et d'autres non moins gracieux, mêlés d'horribles imprécations s'élevèrent bientôt en faisant retentir d'un écho épouvantable cette chambre d'enfer. Tous étaient debout. Au milieu de ce chahut les lumières s'éteignent, et alors dans le noir cesse le bruit de tonnerre et commence une grêle de coups de bâton, en direction de l'endroit où se trouvait D. Bosco. Il ne tarda pas à deviner le jeu auquel ils voulaient se livrer avec lui, à savoir, lui rompre les os. Dans cette circonstance, ne sachant pas comment se mettre mieux à l'abri, il saisit en toute hâte la chaise à haut dossier qui se trouvait près du lit, la met renversée sur sa tête, et sous ce bouclier il cherche à gagner la porte. Entre-temps, ces scélérats faisaient pleuvoir des coups mortels, qui au lieu de tomber sur la tête de D. Bosco s'abattaient avec un grand fracas sur la chaise. D. Bosco, parvenu à la porte, la trouve fermée à clef : avec cette force musculaire extraordinaire

dont il était pourvu, d'une main il en tordit et arracha la serrure, tandis qu'à ce bruit les jeunes, mis là pour guetter, s'étant rendu compte de ce qui se passait, donnent un coup d'épaule dans la porte et l'ouvrent : Arnaud entre, prend D. Bosco par un bras, le tire dehors, et D. Bosco s'élançe au milieu d'eux, heureux d'avoir réussi à garder indemnes ses épaules et sa tête. Il prit toutefois un coup de bâton sur le pouce de la main gauche que, dans cette bousculade, il tenait appuyée sur le dossier de la chaise. Le coup, bien que léger pour lui-même, lui emporta néanmoins l'ongle et une moitié de la phalange resta meurtrie, de sorte que plus de 30 ans après il en conservait la cicatrice. Lorsque D. Bosco fut à l'air libre il recommanda à ses jeunes de ne pas parler de ce fait et de ne pas révéler le lieu et les personnes compromises ; et il ajouta : — Pardonnons-leur et prions pour eux, afin qu'ils se repentent. Les malheureux : ils sont des ennemis de la religion ! [—].

Il n'est donc pas sans fondement de soupçonner que derrière ces pièges, et de très nombreux autres, il y avait, pour les tramer, ou la méchanceté ou l'argent de ceux qui voyaient d'un mauvais œil les *Lectures Catholiques*, et qui voulaient que leur auteur fût frappé de terreur ou porté à l'extinction. Ils étaient furibonds, voulant que D. Bosco renonçât, comme ils disaient, à calomnier les Protestants.

Du reste, les hérétiques de Turin ne faisaient que suivre les traces de leurs ancêtres qui, pour ne pas parler de nombreux autres assassinats, d'une grêle de coups tuèrent avec barbarie à Bricherasio, le 9 avril de 1374, le bienheureux Pavonio de Savigliano, dominicain, parce qu'il prêchait contre leur doctrine et convertissait un grand nombre de Vaudois à l'Eglise Catholique.

Tout cela trouve une preuve dans ce que Mgr Cagliero nous racontait encore.

Un dimanche de janvier 1854, dans l'après-midi, deux messieurs en habit élégant montaient à la chambre de D. Bosco, qui les reçut avec sa courtoisie habituelle. La cour était déserte,

parce que les jeunes étaient en train de chanter à l'église. Jean Cagliero, qui avait vu ces deux messieurs, se mit à avoir des soupçons, et il alla se cacher dans une petite pièce attenante à celle de D. Bosco en se plaçant en faction près d'une porte intérieure. En écoutant attentivement, il ne put tout d'abord entendre de bonne façon, bien que la conversation de ces messieurs avec D. Bosco fût animée ; toutefois, il lui sembla que ce dernier refusait d'adhérer à quelques propositions qui lui étaient faites. Et voici que les deux intrus élèvent la voix, et Cagliero entendit clairement ces mots : — Mais en fin de compte, que Vous importe que nous prêchions une chose ou une autre ? Quel intérêt avez-Vous à Vous opposer à nous ?

A quoi D. Bosco répondit : — C'est mon devoir de défendre la vérité et la très sainte religion de toutes mes forces !

— Donc Vous ne renoncerez pas à écrire les *Lectures Catholiques* ?

— Non ! — dit résolument D. Bosco.

Ce fut alors qu'ils se mirent à le menacer, et que l'un d'eux, ayant sorti deux pistolets, lui intima : — Vous Vous décidez à obéir, ou Vous êtes mort !

— Tirez donc, dit, tranquille, D. Bosco en le fixant dans les yeux d'un regard imposant. A cet instant un coup fort, qui retentit dans la pièce, fit rester abasourdis ces deux messieurs qui remirent les pistolets dans leur poche. Que s'était-il produit ? Cagliero, ne pouvant plus saisir le sens des dernières paroles prononcées par les voix sourdes et basses, craignit quelque mal pour D. Bosco ; c'est pourquoi il avait donné un puissant coup de poing dans la porte, et ensuite il vola pour appeler Buzzetti, qui accourut à l'instant. Tous les deux arrivèrent à la porte de D. Bosco et voulaient entrer ; et voici que, de là, au même moment sortent ces deux messieurs agités par un trouble convulsif. D. Bosco les suivait, humble, tenant sa barrette à la main, en les saluant avec une courtoisie tranquille. Par deux fois au moins Cagliero eut donc l'heureuse fortune de sauver la vie de D. Bosco.

« Toutefois malgré les embûches continuelles, nous écrivit le Théol[ogien] Reviglio, on voyait que D. Bosco était toujours imperturbable, et même joyeux, chaque fois que pour la gloire de Dieu il devait rencontrer des insultes et des menaces de la part de ses adversaires. Il ne porta jamais d'armes pour sa défense, jamais il n'employa sa force prodigieuse pour repousser les assauts. Et pourtant, au cas où deux hommes robustes l'auraient importuné, il avait le bras et la main suffisamment forts pour en saisir un par les flancs et fouetter l'autre [avec]. C'est seulement en quelques occasions que, se voyant perdu, il recourut à l'adresse ». M. Spinardi Pascal nous raconta : « Un soir, à une heure très avancée, D. Bosco venait de Moncalieri en marchant sur le bord de la route, quand, à mi-chemin, presque en dessous de Cavoretto, il s'aperçut qu'il était poursuivi par un homme, qui tenait dans ses mains un gros et long gourdin levé pour lui fendre la tête. En courant, il l'avait déjà rejoint ; mais, alors que le méchant type ne s'y attendait pas, D. Bosco l'ayant esquivé avec un mouvement rapide lui donna une telle bourrade qu'il l'envoya les quatre fers en l'air dans un fossé très profond rempli d'herbes. Ensuite il pressa le pas pour rejoindre quelques groupes, qui le précédaient de loin ».

S'il est merveilleux de voir comment dans ces rencontres D. Bosco restait paisible, en même temps il ne faut pas oublier les inquiétudes continuelles de Maman Marguerite. Que de fois elle remercia le Seigneur en voyant que se terminaient par un échec les coups au moyen desquels on attentait aux jours de [son fils] ! La maison de l'Oratoire étant isolée au milieu des jardins potagers, des prés et n'ayant pas partout de mur de clôture, il lui parut nécessaire de mettre une petite grille de fer au pied de l'escalier afin de fermer le passage qui conduisait par le balcon à la pièce de D. Bosco. Souvent elle plaçait là en faction quelque jeune robuste, surtout de nuit. Et même elle fit venir de Castelnuovo son autre fils Joseph pour défendre D. Bosco contre ces ennemis obstinés. Lorsque, à la tombée de la nuit, il n'était pas

encore revenu à la maison après avoir assisté quelque malade ou accompli quelque autre œuvre de charité, Marguerite envoyait à sa rencontre les plus grands jeunes gens en vue de l'accompagner dans son retour à l'Oratoire. Il semblait qu'elle avait le don ou la grâce de pressentir les dangers qui de temps en temps planaient au-dessus de son cher fils.

En 1853 et en 1854, Cagliero Jean et deux de ses compagnons pris parmi les plus adultes, allaient attendre D. Bosco dans les alentours, au croisement des avenues et des sentiers, quand il devait rentrer de nuit à la maison. Lui, pourtant, était averti souvent par des personnes méritantes, ou des lettres anonymes, de faire attention aux pièges que tramaient contre lui les protestants. Et Cagliero, en faction, le rencontra plusieurs fois qui revenait à l'Oratoire au milieu de citoyens bénévoles, qui l'accompagnaient pour le défendre au besoin ; et une fois il le vit être escorté par un soldat en armes, qu'il avait demandé au sergent de garde du poste de Porta Palazzo [= Porte du Palais], tant il était sûr d'être recherché à mort.

Les attentats contre D. Bosco, que ci-dessus nous avons décrits, et ceux dont nous parlerons encore se succédèrent par intervalles pendant quatre bonnes années, à partir de 1852. Dans la même période les auteurs de ces méfaits avaient pour auxiliaires des bandes de voyous qui, excités contre l'Oratoire, venaient le dimanche à Valdocco pour taper avec des pierres et des bâtons contre la porte de la chapelle au moment du sermon. Parfois D. Bosco, à cause de leurs coups et de leurs hurlements, ne pouvait plus faire entendre sa voix. Pendant plusieurs dimanches on eut de la patience, mais finalement, las de cette provocation, quelques-uns des jeunes pensionnaires, sans demander la permission, s'étant armés d'un gourdin, attendirent derrière la porte entrouverte le commencement du fracas habituel. Celui-ci ne tarda pas à exploser, et Cagliero Jean suivi d'autres se lança dehors. Ayant jeté à terre le premier qu'ils rencontrèrent, ils

coururent derrière les autres qui s'enfuyaient. La rue était semée de cinq ou six qui étaient tombés. D. Bosco cependant avait suspendu le sermon pour appeler ses jeunes, qui obéirent aussitôt, eux-mêmes ayant reçu aussi leur part de coups, car les perturbateurs avaient réagi ; mais depuis ce jour-là cessèrent peu à peu ces harcèlements violents.

Cependant les ennemis de D. Bosco et leurs émissaires n'étaient pas du quartier Valdocco, et ceux qui dans les premiers temps l'avaient combattu s'étaient ravisés et réconciliés. Chaque fois donc que, dans la belle saison, il passait à une heure très tardive par la rue Cottolengo, il y trouvait toujours un rassemblement de personnes en très grand nombre. [Ces gens] jouaient de la musique, chantaient, dansaient ; mais, aussitôt qu'ils apercevaient de loin D. Bosco, tout divertissement cessait et d'une seule voix ils s'écriaient avec une satisfaction manifeste : — D. Bosco ! D. Bosco ! — Et quand D. Bosco arrivait au milieu d'eux ils le prenaient par les mains, le traitaient avec la plus respectueuse affection et l'accompagnaient jusqu'à la grille de l'Oratoire.

Le fait de savoir qu'il était si méchamment persécuté augmentait les sympathies envers lui de toutes les personnes honnêtes, qui s'émerveillaient de le voir sortir toujours indemne de tant de pièges. Il vivait, en effet, sans la moindre crainte, et avec une pleine confiance il s'adressait au Seigneur, en lui disant : « *Educes me de laqueo hoc quem absconderunt mihi : quoniam tu es protector meus* [Tu me dégageras de ce filet qu'ils ont tendu en cachette contre moi : car tu es mon protecteur] » (1).

Au chapitre suivant nous verrons comment Dieu écoutait sa prière.

(1) Ps 31,5.

CHAPITRE LX

Histoire d'un chien.

Dans la sainte Bible et dans l'Histoire de l'Eglise on lit que parfois Dieu se servit des bêtes d'une manière tout à fait extraordinaire pour la défense et au bénéfice de ses serviteurs. Le prophète Elisée est tourné en dérision par une bande de jeunes irréligieux et insolents, et voici que deux ours sortent brusquement de la forêt voisine et en font un horrible massacre. Pendant soixante-dix ans un corbeau porta chaque jour dans le désert la nourriture nécessaire à S[aint] Paul, premier fondateur de la vie solitaire. Saint Antoine doit enterrer le cadavre de cet habitant du désert, et lui manquent les instruments pour creuser la fosse ; et voici que deux lions courent vers lui, creusent avec leurs pattes la terre juste ce qu'il faut, et, bénis par le saint, ils s'éloignent de lui comme de doux agneaux.

Eh bien, à l'époque qui fut pour notre D. Bosco si dangereuse, la divine Providence daigna lui donner un gardien, un moyen de défense tout à fait singulier : il lui donna un gros et très beau chien de couleur grise, qui fut déjà et sera encore le sujet de nombreux racontars et suppositions. Plusieurs parmi les jeunes le virent, le palpèrent, le caressèrent et en connurent des détails dignes d'un souvenir spécial.

Ici nous les racontons d'après le récit de quelques-uns d'entre eux, parmi lesquels Joseph Buzzetti, Charles Tomatis et Joseph Brosio. Ajoutons que, sur plusieurs circonstances, nous

avons nous-mêmes interrogé D. Bosco : il nous les confirma de vive voix.

Donc, quant à la taille et à la forme, le chien gris ressemblait à un chien de troupeau ou à un mâtin. Premièrement nous devons faire remarquer que personne, pas même Don Bosco, ne sut jamais d'où il venait, ou qui en était le propriétaire. Mais, si nous ne pouvons pas lui faire l'acte de naissance, nous pouvons bien lui donner le *certificat de bons et loyaux services*, étant donné que pendant quelques années il procura à D. Bosco, et donc à l'Oratoire, un avantage incalculable.

Voyant qu'il était continuellement affronté à des pièges de la part de personnes malveillantes et ayant été prié par ses amis de rester circonspect, D. Bosco prenait certainement toutes les précautions pour ne pas se trouver en dehors de la maison au moment de la nuit ; mais il arrivait parfois que malgré lui il devait s'attarder en ville jusqu'à une heure avancée de la soirée, tantôt près d'un malade, tantôt chez un riche monsieur dans l'intérêt de ses protégés, tantôt dans une famille qui avait été induite en erreur par les hérétiques et qui donnait des espoirs de revenir à de sains principes de vie. Alors il ne faisait plus attention à sa personne, et, ayant accompli son devoir, il se mettait en route même de nuit, et descendait à Valdocco. Ce quartier était à cette époque très peu habité. Le dernier bâtiment en direction de notre Oratoire était l'Hôpital Psychiatrique ; tout le reste était alors un sol stérile, inégal, en grande partie encombré d'acacias et de buissons et sombre, et donc il servait facilement de cachette aux malfaiteurs. C'est pour cela que ce bout de chemin était très dangereux, en particulier pour D. Bosco, devenu une cible pour la malveillance des ennemis de la religion, qui estimaient bon tout moyen pour le combattre, comme nous l'avons déjà raconté plus haut.

Eh bien, un soir de 1852, sur le tard, il venait à la maison absolument seul, non sans craindre quelque mauvaise rencontre, lorsque soudain il voit s'approcher de lui un gros chien. A première vue il en eut peur, mais, ensuite, s'apercevant

qu'il ne menaçait pas, qu'au contraire il lui faisait des câlineries, il se mit vite en bon rapport avec lui. La bête fidèle l'accompagna jusqu'à l'Oratoire, et, sans y entrer, elle s'éloigna de lui. Et non seulement cette fois-là, mais tous les soirs où il ne pouvait pas se rendre de bonne heure à la maison, ou encore où il était sans un bon accompagnement, dès que les bâtiments étaient dépassés, il voyait surgir le *gris* tantôt d'un côté de la rue tantôt d'un autre. Parfois Maman Marguerite, en ne voyant pas son fils arriver de bonne heure à la maison, en restait remplie de peine, et elle envoyait quelques jeunes à sa rencontre ; et certains se souviennent de l'avoir trouvé plusieurs fois avec son gardien aux quatre pattes.

En 1855 Cigliutti, Gravano, Falchero, Gaspardone, Castagno Charles, Joseph Buzzetti, Reviglio Félix racontaient à Jean Villa qu'ils avaient vu le *gris* et avec eux beaucoup et beaucoup d'autres, qui avaient été, eux aussi, témoins des menaces et des attentats des méchants contre D. Bosco. Tomatis Charles nous assura qu'il avait rencontré dans la rue le *gris*, que D. Bosco appelait son fidèle compagnon, vers 9 heures du soir et il nous le décrivit. « C'était un chien d'un aspect vraiment formidable et maintes et maintes fois en le voyant Maman Marguerite s'écriait : — Oh ! l'horrible bête, qu'elle est laide ! — Il avait la silhouette d'un loup, ou presque, le museau allongé, les oreilles dressées, le poil gris, un mètre de haut ».

Il inspirait de l'épouvante chez ceux qui ne le connaissaient pas. D. Bosco raconta : « Je venais un soir à la maison alors qu'il était déjà un peu tard. A un certain endroit je rencontrai un ami, qui m'accompagna jusqu'au *Rond-point* : là il me salua pour s'en retourner. C'était entre cet endroit et l'Oratoire que se situait pour moi le plus grand danger. Mais voici qu'apparaît mon gardien, le *gris*. Cet homme, voyant un tel horrible cabot, eut un geste de grand étonnement mêlé d'un peu de peur, et, avant de me quitter, il voulait le chasser loin de moi. Mais, moi, j'insistais pour qu'il ne se fît pas de souci, puisque, moi, je connaissais le chien et que le chien me connaissait ; et que par conséquent nous étions de bons amis ; mais ce monsieur ne se

tranquillisait pas, et dit : — Je ne permettrai pas que Vous aliez à la maison seul avec cette bête énorme. — Et en attendant il prit deux grosses pierres et l'une après l'autre il les lui lança de toutes ses forces. Le chien ne bougea pas de place, ne montra pas le moindre ressentiment, comme si, au lieu de taper sur son corps, il avait tapé sur un rocher. Alors ce brave homme demeura rempli d'épouvante et s'écria : — C'est une *sorcière* ! c'est une *sorcière* ! — c'est-à-dire une bête ensorcelée ; et il n'osait plus repartir en arrière, et il m'accompagna jusqu'à l'Oratoire. Arrivé là je dus lui envoyer deux jeunes adultes pour l'escorter, car il ne serait pas rentré tout seul chez lui, si grande était l'épouvante que lui avaient occasionnée l'insensibilité de ce chien et la crainte de le rencontrer une autre fois. Cependant le *gris*, voyant que j'étais accompagné, avait disparu ».

Donc le *gris*, qu'également le Jeu[ne abbé] Michel Ruavit à deux bonnes reprises, courait protéger D. Bosco par des apparitions opportunes, et nous dirions prodigieuses, dans les moments de plus grand danger.

Une fois, au lieu de l'accompagner à la maison, il l'empêcha d'en franchir le seuil. En raison d'un oubli qu'il avait fait au cours de la journée, il devait sortir un soir à une heure déjà très avancée. Maman Marguerite cherchait à l'en dissuader ; mais lui, l'ayant exhortée à ne pas craindre, prend son chapeau, appelle quelques jeunes pour lui servir de compagnie, et se rend à la grille. Arrivé là, il trouve le *gris* allongé. Le concierge, qui ne le connaissait pas encore, avait essayé plusieurs fois de l'éloigner, en employant même les coups, mais il revenait toujours comme s'il voulait attendre quelqu'un. — Oh ! le *gris*, s'écria D. Bosco ; tant mieux, nous serons un de plus. Lève-toi donc, dit-il ensuite à la bête, et viens. — Mais le chien au lieu d'obéir émet une espèce de grognement, et il reste à sa place. Par deux fois D. Bosco cherche à passer outre, et par deux fois le *gris* refuse de le laisser passer. L'un des jeunes le touche du

pied pour le faire bouger, et, lui, répond par un aboiement épouvantable. D. Bosco tente alors de passer à ras des montants, mais le *gris* se jette entre ses pieds. La bonne Marguerite dit aussitôt en dialecte piémontais : [—] *Se t' veuli nen scouteme, scouta almen 'l can ; seurt nen* ; cela veut dire : Si tu ne veux pas m'écouter, écoute au moins le chien ; ne sors pas. [—] Don Bosco, en voyant que sa mère était si préoccupée, jugea bon de répondre à ses désirs et rentra à la maison. Il ne s'était pas écoulé un quart d'heure qu'un voisin vint le trouver et lui recommanda de se tenir sur ses gardes, car il avait appris que trois ou quatre individus rôdaient dans les alentours de Valdocco décidés à lui porter un coup mortel.

D. Bosco avait réussi à échapper aux pièges, mais ces criminels ne renonçaient pas à leurs intentions meurtrières. Une nuit il rentrait à la maison par l'avenue qui partant de la place Emmanuel-Philibert débouche sur ce qu'on appelle le *Rond-point*, vers Valdocco. Arrivé à un peu plus du milieu, Don Bosco sent qu'on court derrière lui ; il se retourne, et, ayant vu à peu de pas de lui un individu avec un gros gourdin en main, il se met lui aussi à courir dans l'espoir de pouvoir arriver à l'Oratoire avant d'être rejoint. Il était déjà parvenu à la descente qui est maintenant devant la maison Delfino, lorsqu'il aperçoit au bout [de la descente] plusieurs autres qui cherchent à l'encercler. S'étant rendu compte de ce danger, il eut, quant à lui, l'idée de commencer à se libérer de celui qui le poursuivait. Ce dernier était désormais là sur le point de le rejoindre et de lui donner un coup, lorsque D. Bosco s'arrête à l'improviste, et lui plante avec une telle adresse et une telle violence son coude dans l'estomac que le malheureux tombe par terre à la renverse en criant : [—] *Aïe ! aïe ! je suis mort.* [—] Grâce au bon résultat de cette gymnastique D. Bosco aurait pu se sauver des mains de cet homme ; mais déjà les autres, les bâtons à la main, étaient sur le point de l'entourer. A cet instant arrive d'un saut le *gris* providentiel, qui se met à côté de D. Bosco, et envoie de tels aboiements et de tels hurlements, et ensuite s'agite çà et là avec

tant de fureur, que ces êtres brutaux, qui sont restés terrifiés et craignent d'être mis en morceaux, prient D. Bosco de le calmer, de le tenir près de lui. En attendant, l'un après l'autre, ils se dispersèrent, permettant au prêtre de continuer sa route. Le chien ne quitta plus D. Bosco tant qu'il n'entra pas dans l'Oratoire, et ce fut alors que, l'ayant suivi dans la cour, et s'étant présenté à la porte de la cuisine, il reçut les caresses bien méritées, quoique assez prudentes, de Maman Marguerite, ainsi qu'elle-même et Buzzetti le rapportaient à Pierre Enria.

Une autre fois, également de nuit, lui-même, il retournait à la maison par l'avenue Reine Marguerite, quand un individu, qui surveillait ses allées et venues, s'étant mis derrière un orme, tire sur lui presque à bout portant deux coups de pistolet. Ayant ratés les deux [coups], le sicaire se précipite sur D. Bosco pour l'achever d'une autre façon ; mais à cet instant survient le *gris* : il se lance avec violence sur l'agresseur, l'oblige à une fuite précipitée, et ensuite accompagne Don Bosco jusqu'à l'Oratoire.

Un soir la [visite du] *gris* fit fonction [d'une séance] de théâtre pour les pensionnaires. D. Bosco prenait son repas avec quelques-uns de ses jeunes abbés, en présence de sa mère, lorsque le chien entre dans la cour. Quelques jeunes, qui ne l'avaient encore jamais vu, en eurent peur, et ils voulaient le battre ou lui jeter des pierres. Buzzetti, qui le connaissait, cria aussitôt : — Ne lui faites pas de mal, c'est le chien de D. Bosco. — A ces mots tous s'approchent de lui, le caressent, le prennent par les oreilles, lui serrent le museau, lui font des tas de cajoleries, et enfin le mènent au réfectoire. La visite inattendue de cette grosse bête affola quelques-uns des commensaux de D. Bosco, qui dit : — Mon *gris* ne fait de mal à personne ; laissez-le venir, et ne craignez pas.

Le chien, ayant d'abord donné un coup d'œil autour de la table, en fit le tour, et alla tout joyeux près de D. Bosco, qui, après lui avoir fait quelques caresses, voulut lui donner un peu de quoi manger en guise de repas du soir ; c'est pourquoi

il lui offrit du pain, de la nourriture prise au plat principal, de la soupe et aussi à boire. Mais le *gris* refusa tout, bien plus il ne daigna même pas flairer la moindre chose, tant il était désintéressé dans son service.

— Mais que veux-tu donc ? demanda Don Bosco ; et le chien agita les oreilles et remua la queue et, continuant à donner des signes de contentement, il appuya sa tête sur la table en regardant Don Bosco comme s'il voulait lui souhaiter le bonsoir. Cela fait, il se remit en route et sortit accompagné par les jeunes jusqu'à la porte. « Je me souviens, nous assurait Buzzetti, que ce soir-là D. Bosco était venu à la maison, sur le tard certes, mais conduit en voiture par monsieur le marquis Dominique Fassati. Il semblait que, ne l'ayant pas trouvé dans la rue, le chien fût venu pour donner l'assurance à son protégé qu'il l'avait comme à l'habitude fidèlement attendu ».

Mgr Cagliari nous confirmait de tels faits. « Je vis la chère bête un soir d'hiver ; elle entra dans la cour et puis dans la petite salle où D. Bosco venait manger, et tout joyeux il s'approcha de lui et D. Bosco lui dit : — O mon *gris* ! tu n'es pas arrivé à temps pour m'accompagner : je suis déjà à la maison. — Et, ayant pris un morceau de pain, il le lui offrit ; mais le chien le refusa. D. Bosco dit alors : — Oh ! gourmand ! C'est de la viande que tu veux ? Mais tu vois bien que D. Bosco n'en a pas ! Si tu ne veux pas manger, alors courage et joie, et va-t-en ! — Le chien baissa la tête d'un air mortifié et il se dirigeait vers la porte ; mais D. Bosco le rappela en disant : — Viens ici, mon *gris*, je ne veux pas te mortifier. Viens ici... — Le chien revint près de D. Bosco, recevant ses caresses et les nôtres pendant longtemps et ensuite on le laissa aller car il était déjà tard. D'autres, parmi mes compagnons, le virent en plusieurs autres occasions ».

Pour la troisième fois le *gris* sauva la vie de D. Bosco, vers la fin du [mois de] novembre 1854. Un soir, très sombre et brumeux, il venait à la maison depuis le centre de la ville, depuis le Convitto [Ecclesiastico], et, pour ne pas marcher trop loin

des lieux habités, il descendait par la rue qui, en partant du Sanctuaire Notre-Dame de Consolation, débouche sur l'Institution du Cottolengo. A un certain endroit de la rue, D. Bosco s'aperçoit que deux hommes le précédaient à peu de distance, et ils accéléraient ou ralentissaient le pas à mesure qu'il l'accélérait ou le ralentissait lui aussi ; et même lorsqu'il essayait de se porter sur le côté opposé pour les éviter, eux adroitement en faisaient autant pour se trouver devant lui. Il ne restait plus le moindre doute : ces deux-là étaient malintentionnés ; il chercha donc à faire la route en sens inverse pour se mettre à l'abri dans quelque maison voisine ; mais il n'en eut pas le temps ; car les deux, en s'étant retournés à l'improviste et en gardant un profond silence, furent sur lui et lui jetèrent un manteau sur la figure. Le pauvre D. Bosco fait tous ses efforts pour ne pas se laisser envelopper ; en s'abaissant avec rapidité, il libère pendant un instant sa tête et se débat. Mais les oppresseurs visent à l'envelopper de plus en plus étroitement et il ne lui reste qu'à appeler au secours ; et il ne le peut pas, parce qu'un de ces assassins le bâillonne avec un mouchoir. Mais quoi ? en cette terrible épreuve où la mort est inévitable, tandis qu'il invoquait le Seigneur, apparaît le *gris*, qui se mit à aboyer si fort et avec une telle voix que sa façon de pousser son cri semblait être non celle d'un chien et pas même celui d'un loup, mais le hurlement d'un ours en colère, de sorte qu'il terrifiait et assourdissait en même temps. Et non satisfait de cela, il se lance avec ses pattes contre un de ces tristes sires, et l'oblige à abandonner le manteau sur la tête de D. Bosco, pour s'occuper de sa propre défense ; puis il se jette sur l'autre, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire il le mord et le fait tomber brutalement à terre. Le premier, ayant vu que les choses tournaient mal, cherche à fuir, mais le *gris* ne le permet pas, car en lui sautant sur les épaules, il le jette lui aussi dans la boue. Cela fait, il s'arrête, là, immobile en continuant à hurler, et en regardant ces deux

gentils messieurs, comme s'il leur disait : [—] *Malheur à vous si vous bougez.* [—] A ce changement imprévu de décor les deux gredins se mirent à crier :

— D. Bosco, s'il Vous plaît, par charité ! Aïe ! Grondez-le en lui demandant de ne pas nous mordre ! Pitié, miséricorde, appelez ce chien.

— Je l'appellerai, répondit D. Bosco, mais, vous, laissez-moi passer mon chemin.

— Oui, oui, passez donc, mais appelez-le tout de suite, crièrent-ils de nouveau.

— Mon *gris*, dit alors D. Bosco, viens ici ; — et obéissant il se met auprès de lui, en laissant la liberté à ces malfaiteurs, qui s'enfuirent à toutes jambes on ne peut plus vite. Malgré cette défense inattendue, D. Bosco ne se sentit pas de continuer son chemin jusqu'à la maison. Il entra à la place dans l'Institution du Cottolengo qui était proche. Là, s'étant un peu remis de l'épouvante et charitablement ravigoté au moyen d'une boisson bienvenue, il reprit le chemin de l'Oratoire accompagné par une bonne escorte. Le chien le suivit jusqu'au pied de l'escalier par lequel on montait à la chambre.

« A cette époque, exprima Savio Ascagne, une Gazette impie avait fait la menace envers D. Bosco de lui mettre deux doigts dans la gorge, précisément à cause du zèle dont il faisait preuve pour soutenir la foi et démasquer les erreurs des Protestants. Et d'autres journaux libéraux, sortant des stupidités en matière de religion, pour railler impunément D. Bosco, l'indiquaient sous le nom de D. Bosio ».

Le *gris*, comme on l'a dit plus haut, fut le sujet de nombreuses enquêtes et discussions, semblant être quelque chose de bien curieux et à la fois de surnaturel ; et personne ne put, à n'importe quel moment, savoir où il se retirait après avoir achevé sa mission. D. Bosco disait : « De temps en temps me venait l'idée de chercher l'origine de ce chien et à qui il appartenait, et ensuite je réfléchissais : Oh ! qu'il appartienne à qui on veut, pourvu qu'il tienne pour moi le rôle d'un bon ami. Je ne sais rien d'autre que ceci : cet animal fut pour moi une

vraie providence, en de nombreux dangers dans lesquels je me suis trouvé ».

Le récit rapporté pourra sembler à quelqu'un une fable. Chacun est libre de lui attribuer la valeur qu'il estime. Quant à nous, nous considérons qu'il est permis et conforme à la vérité de croire que Dieu dans sa bonté paternelle a voulu se servir d'une bête, qui est symbole de la fidélité, pour défendre et encourager un homme qui bravait la colère ennemie et s'exposait aux plus graves dangers afin de conserver sa propre personne, ses jeunes, son prochain dans la fidélité à Dieu et à l'Eglise.

CHAPITRE LXI

D. Bosco, le magnétisme et le spiritisme — Les voyantes — Les cabinets de [séances de] magnétisme — Les tables tournantes — Les esprits — Le diable — Tourments [diaboliques] mystérieux — Livres contre les nouvelles formes d'impiété.

Inébranlable comme un mur de bronze dans la lutte contre les Vaudois, D. Bosco se disposait à en soutenir une autre qui ne s'imposait pas moins.

En 1852 le spiritisme avait effectué sa première apparition à Turin, en faisant se lever de grandes conversations à son sujet. C'était un mélange de magnétisme animal, d'évocation diabolique et d'imposture. Cette superstition renouvelée mais très ancienne, après avoir envahi l'Amérique, était passée dans l'Allemagne protestante, puis dans la France voltairienne et finalement dans beaucoup de régions d'Italie. C'est à ses partisans, affirme Balan, qu'on doit de façon spéciale le vertige qui en Europe conduisit à de si grands dangers la société en 1848 (1).

A Turin, cependant, on la présenta avec tant d'habileté et elle apparut avec tant de séduction que tout d'abord un grand nombre de bonnes personnes, des laïques et des ecclésiastiques, ne craignirent pas de prendre part à des séances de spiritisme et

(1) *St[oria] Univ[ersale] della Chiesa Catt[olica]*. Cont[inauation] de l'*[Histoire universelle de l'Eglise Catholique]* de Rohrbacher, vol. I, p. 911.

d'assister aux étranges mouvements des tables tournantes et parlantes qui révélaiènt la présence d'un être *extraterrestre*. Après avoir découvert le mal qui s'y trouvait, ces personnes firent marche arrière ; si ce n'est que cette peste continuait à se répandre : féconde en tristes effets, elle faisait pénétrer dans les esprits une rébellion larvée contre tous les enseignements de l'Eglise et constituait la source d'une abominable immoralité. Les magnétiseurs et les voyantes avaient commencé à donner leurs oracles.

D. Bosco, bien qu'il fût convaincu qu'il s'agissait, dans la majeure partie des cas, de véritables tours de charlatan pour tromper les nigauds, craignait qu'elles ne servissent de prélude à des faits plus mauvais ; surtout en éveillant dans le peuple la curiosité morbide de vouloir connaître les choses occultes, lointaines ou futures, et en lui enlevant l'horreur de l'intervention diabolique. C'est pourquoi, ayant demandé aux supérieurs ecclésiastiques un conseil et la permission, il alla plus d'une fois assister aux expériences dites de magnétisme ou de spiritisme. C'était son intention de découvrir l'imposture et l'impiété car il espérait détromper les niais et les éloigner d'ultérieures folies.

Sur la place du Château toute la ville de Turin se déversait pour assister aux spectacles du magnétisme que donnait un fameux charlatan en habit de gala : il avait su gagner l'admiration du peuple au moyen de ses révélations et de ses prédictions. Un jour D. Bosco s'enfonça dans la foule qui l'entourait, tandis qu'après diverses expériences qui lui avaient procuré de grands applaudissements, il faisait lire à la voyante des lettres fermées.

— Il y a un abbé qui veut parler avec Vous, cria une voix au magnétiseur.

— Venez donc en avant, monsieur l'abbé, répondit l'homme.

D. Bosco parut dans l'espace laissé libre par les gens, au milieu duquel était assise une femme qui semblait en train de dormir et avait les yeux bandés. Il tenait en main une lettre cachetée, qu'il avait reçue quelques instants auparavant et que

lui avait écrite Mgr Frasoni. — Quels sont vos ordres, monsieur l'abbé ? ajouta ce prestidigitateur.

— Je tiens cette lettre et, avant de l'ouvrir moi-même, je désire que la voyante me lise le contenu, dit D. Bosco.

— Vous serez satisfait, répondit le charlatan ; [—] et, tourné vers la femme, il lui intima d'une voix impérieuse : [—] Lisez !

La femme hésita pas mal ; le jeu était imprévu : l'inflexion de la voix de celui qui lui commandait ne lui indiquait pas la réponse ; mais contrainte de parler, elle s'écria : — Je vois... je vois tout !

— Et que voyez-vous ? interrogea cet homme.

— Je ne peux pas le dire.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas le dire ?

— Parce qu'il y a le secret.

— Quel secret ?

— Le secret du cachet.

— Comprenez-vous, messieurs ? dit l'homme au peuple ; [—] et à D. Bosco : [—] La voyante a raison : le secret des lettres cachetées ne peut être violé.

— Quand il en est ainsi, l'affaire est vite réglée, fit remarquer D. Bosco, [—] et il rompit le cachet. [—] Maintenant il n'y a plus le moindre secret.

— Très bien ; et, à présent, on pourra lire, continua le charlatan. [—] Et il ordonna à la femme : [—] A vous : lisez.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas ?

La voyante donnait des signes de vive impatience, et elle ajouta : — Parce que... parce que je ne peux pas. Je vous ai déjà dit que je ne veux pas travailler devant des gens qui appartiennent à l'autel. — Et elle proféra un atroce juron. A cette conclusion le peuple émit un formidable sifflement, et se dispersa en faisant des commentaires injurieux sur l'art de ce monsieur.

Plusieurs fois D. Bosco se présenta avec différents expédients devant les foules pour démystifier les habiletés des magnétiseurs, qui en sa présence ne purent rien faire d'extraordinaire, et récoltèrent toujours des railleries et la réputation d'être des imposteurs. C'est pourquoi chez beaucoup s'apaisa la forte envie d'assister à ces prodiges, et l'on n'en parlait plus sinon avec mépris.

De la rue D. Bosco passait dans les maisons où les magnétiseurs diplômés tenaient leurs séances : d'eux, comme des autres, il était devenu un véritable persécuteur.

Près de S[aint]-Pierre-aux-Liens s'était installé un certain docteur Florio : au moyen d'une personne magnétisée il prétendait pouvoir découvrir un trésor précieux qui, assurait-il, était caché dans ce quartier. D. Bosco, ayant pris avec lui, pour qu'ils fussent témoins, quelques jeunes, parmi lesquels le Jeu[ne abbé] Reviglio et Serra, après les avoir bien instruits et mis au courant sur ce qu'ils devaient dire ou faire, se rendait à ces expériences. La personne magnétisée affirmait qu'elle voyait le trésor, le décrivait et faisait naître chez les nombreux spectateurs le désir de le posséder. Diverses fouilles profondes furent donc exécutées ; mais d'un trésor on ne trouva jamais la trace. D. Bosco qui observait tout minutieusement, ne tarda pas à faire courir des bruits capables de discréditer ce charlatan, et cela par l'intermédiaire de ceux qui avaient de leurs deniers concouru aux fouilles et avaient désormais honte d'avoir été si crédules.

Un autre docteur, nommé Giurio, tenait un cabinet [de séances] de magnétisme rue S[ainte]-Thérèse et la voyante s'appelait Brancani. Des personnes, atteintes de maladies très graves incurables ou pas bien connues des médecins, lui envoyaient, même de villages lointains, quelque objet qui leur appartenait, et au moyen de celui-ci il déterminait la maladie, donnait des conseils et prescrivait des remèdes. Mais les épouvantables conséquences morales et spirituelles de semblables consultations avaient déjà prouvé à l'évidence que certains cabinets [de séances] de magnétisme étaient de caractère diabolique.

D. Bosco y alla avec le Théol[ogien] Marengo et avec le Théol[ogien] Motura [= Mottura], et trouva la salle déjà pleine de spectateurs. Après avoir assisté à différentes expériences, il demanda au docteur à être mis en communication magnétique avec la dame Brancani.

Giurio s'empressa de le satisfaire avec la détermination d'un homme sûr de lui. D. Bosco commença à interroger ; mais les réponses de la voyante qui d'abord roulaient sur Saint-Pétersbourg, d'un bond tout à coup furent amenées à parler de choses plus proches. D. Bosco sortit alors une mèche de cheveux, qui lui avait été donnée par le Théol[ogien] Nasi, et il demanda de quelle maladie était atteint celui auquel ils appartenaient. — C'est une chose juste et utile que Vous demandez [—], fit remarquer le docteur ; et, tourné vers la personne magnétisée, il lui intima de répondre.

— A qui appartiennent ces cheveux ? demanda D. Bosco.

— Pauvre jeune ! Comme tu dois souffrir, murmurait la femme.

— Vite, je n'aime pas traîner, car mon temps est limité, fit remarquer D. Bosco ; celui auquel ces cheveux appartiennent n'est pas un jeune. Mais dites-moi : où habite-t-il ?

— Je vais... je vais... le voici... c'est là rue de la Zecca.

— Ce n'est pas rue de la Zecca.

— C'est vrai... mais je ne suis pas encore arrivée... plus loin, plus loin, au-delà du Pô...

— Il n'habite pas de ce côté-là. Mais révélez-moi sa maladie.

— Attendez que je le trouve : je le vois... Que de souffrances... le malheureux !

— Mais en somme quel est son mal ?

— Le même que celui dont je souffre, moi.

— Et lequel ?

— L'épilepsie.

— Il n'a jamais été épileptique.

A ce moment-là cette femme, d'abord embarrassée et ensuite furieuse, se répandit en un discours si obscène et insultant qu'elle fit sursauter et se disperser l'assistance. L'affaire était claire : ou bien il s'agissait d'une tromperie, ou bien *Farfarello* [voir * page 734] avait peur des bons prêtres.

Mais le fléau qui avait atteint une grande vogue était celui des tables qui bougeaient toutes seules lorsque les personnes présentes les entouraient en formant une chaîne. Ces tables oscillaient, tournoyaient, s'élevaient avec violence depuis le sol, sautaient çà et là à travers la salle ; puis avec de légers coups, conventionnels, donnés par l'un de leurs pieds, elles répondaient catégoriquement aux demandes qui leur étaient faites. Souvent on attachait à l'extrémité d'un de leurs pieds un crayon, en plaçant dessous une feuille de papier que l'on retirait ensuite avec les réponses écrites en lettres bien lisibles et correspondantes aux interrogations. Des meubles de petites dimensions à trois pieds produisaient le même phénomène. Cela faisait supposer la main d'un être intelligent, qu'on annonçait sous le nom d'un saint ou de quelque grand homme déjà défunt et des plus célèbres.

A propos de ces faits, des rumeurs couraient dans les conversations des familles riches, dans les assemblées des industriels et dans les réunions des ouvriers. Or D. Bosco, qui en avait été informé, tomba sur l'un, parmi les plus connus, de ceux qui opéraient de telles diableries, et sans plus il l'affronta et lui dit que les phénomènes produits par son art étaient des jeux de saltimbanque. Cet homme défia D. Bosco en l'invitant à aller chez lui et à voir et à constater la vérité de la chose. D. Bosco, qui s'était de nouveau muni de la permission de l'autorité ecclésiastique y alla accompagné du Théol[ogien] Marengo et du Théol[ogien] Nasi, mais en portant avec lui, cachée dans ses vêtements, la relique de la sainte croix. Il fut accueilli avec une vive amabilité, et sur le visage du magnétiseur brillait l'assurance de la réussite. La table fut mise au milieu de la salle ; si ce n'est que malgré tout ce que lui et d'autres faisaient, la table ne

voulut rien comprendre, ni pour bouger ni pour répondre. L'homme qui défiait, étonné et irrité, après avoir répété ses expériences et les voyant rater, s'adressa à D. Bosco en lui disant que c'était lui la cause de cet insuccès, parce que dans sa volonté il ne consentait pas à ces phénomènes, parce qu'il n'y croyait pas ; et il conclut :

— Mais Vous n'avez pas la foi !

— Foi en qui ? [—] lui répondit D. Bosco, en le regardant fixement et sérieusement. Et il se retira convaincu, avec ses deux amis, que le bois de la sainte croix était la cause de l'immobilité de cette table. D. Bosco racontait lui-même ce fait à ses prêtres et à ses jeunes abbés.

Mais entre-temps, malheureusement, allait en augmentant la fréquentation, par les personnes cultivées, des cabinets [de séances] de magnétisme où, une fois magnétisé l'un des membres de l'assistance, se produisaient des effets de spiritisme tout à fait étonnants ou épouvantables : ténèbres et lumières ; musiques invisibles et mains mystérieuses qui serraient, caressaient et frappaient ; danses improvisées et effrénées de tout le mobilier d'une pièce, apparitions enjôleuses ou horribles de fantômes et d'âmes des défunts. Et les conséquences de ces spectacles innombrables à Turin et dans les provinces consistaient en folies, en suicides, en obsessions, en désespoirs, en morts imprévues, en hypocondries invincibles, en paralysies, en spasmes aigus et en cent autres malédictions.

Ces misérables évoquaient, pour le moins indirectement, le démon : D. Bosco en eut une preuve certaine, comme il le racontait plus tard à Buzzetti et à d'autres en ces termes : — Un tel, qui avait été attrapé dans les filets de certaines sociétés, se présenta à moi et se mit à parler ainsi :

« Moi qui jusqu'à maintenant n'avais le temps de penser ni à Dieu ni à l'enfer, qui, au contraire, justement à cause de cela, m'étais depuis bien longtemps livré à une vie très incorrecte, à présent j'ai de nouveau avec moi la foi et la crainte de Dieu. Savez-Vous comment cela s'est passé ? Ecoutez l'histoire authentique et sans l'ombre d'une exagération. Un ami commença à me

conduire dans certaines réunions où se trouvaient en grand nombre des hommes qui aimaient mener joyeuse vie ; mais qui, semblait-il, mis à part le fait de dire du mal de la religion, pensaient par ailleurs à des œuvres de bienfaisance. Si on voulait danser, on le faisait pour secourir les pauvres ; si on s'amusait un peu comme au carnaval, on ne manquait pas de faire une collecte pour les malades, etc. ; en somme on opérait le bien à notre manière ; et moi, j'en étais content. Il y avait une note qui me déplaisait : c'était le fait de médire contre le Pape ; mais je m'y étais déjà habitué. Il s'agissait là de choses qu'on entendait aussi dans d'autres lieux ; et, par ailleurs, on ne faisait, selon moi, de mal à personne.

» Mais le pire vint plus tard. — L'autre soir, invité par l'un de mes amis à assister à quelques expériences de spiritisme, j'eus le malheur de voir apparaître, vivant, dans sa vérité et effrayant, devant moi, celui qui se dit le *grand architecte*, à savoir le diable. Je ne Vous dis pas tout ce que j'ai souffert à ce moment-là, et que je souhaitai n'être jamais allé dans cette réunion. Mais j'y étais et je devais rester. Je demeurai muet et j'eus des sueurs froides, pendant tout le temps que dura cette apparition. L'épouvante et la terreur étaient chez tous et le silence imposé par la peur était général. A la fin de cette apparition, je m'en retournai à la maison, en me plaignant à mon ami de ce qu'il m'avait mis au corps une si grande peur. Mais en y repensant après et pendant tout le cours de la nuit, ne pouvant éloigner de mon imagination la figure du sale Bouc, que j'avais encore sans cesse sous les yeux, je me dis à moi-même : *Mais s'il y a le diable, il doit y avoir aussi Dieu !* Et de fil en aiguille, je me rappelai que Dieu avait également sa loi, et qu'il serait un peu meilleur pour moi de revenir à la pratiquer, comme je l'avais fait dans les premières années de ma jeunesse.

» Le matin venu, je cherchai à mettre en paix ma conscience, et, chose que depuis plusieurs années je n'avais plus faite, j'allai me confesser. Ce père me consola, et ses paroles restèrent gra-

vées dans mon cœur. A présent, en aimant Dieu, en pratiquant sa sainte religion, je trouve la paix, et je n'éprouve plus de crainte pour le diable. Mais ce fut lui, le *sale monstre*, qui me fit le sermon, lui qui eut à me convertir, et à faire renaître en moi l'image de Dieu, que j'avais fini par oublier et perdre ».

Se vérifiait l'axiome philosophique et historique de Novalis selon lequel *là où il n'y a pas Dieu, règnent les fantômes*. Comme l'impiété et le vice augmentaient, augmentait aussi la hardiesse de l'esprit malin, avide de récupérer le pouvoir qu'il exerçait dans les siècles du paganisme ; et Dieu permettait qu'il étendît ses horribles manifestations et ses effroyables tourments même en dehors du lieu des évocations du spiritisme. Le Théol[ogien] Thomas Chiuso, dans son ouvrage de valeur *l'Eglise dans le Piémont de 1797 à nos jours*, apporte des preuves incontestables de tourments diaboliques, advenus à Turin et au-dehors pendant ces années (1). D. Bosco lui-même se trouva à plusieurs reprises en face de ces actions accomplies pour infliger des tourments ou pour assiéger constamment les consciences, et il vainquit les esprits malins en suggérant des armes spirituelles. Nous présentons maintenant deux faits seulement ; les autres en temps voulu.

Le Théol[ogien] Savio Ascagne écrivit à son frère D. Ange, qui habitait à l'Oratoire, la lettre suivante afin que D. Bosco fût averti de ce qui se produisait dans son pays natal, et sollicité pour des conseils et des prières.

Castelnuovo d'Asti, 18 janvier 1867.

Très cher D. Ange,

Ecoute l'affaire des pierres, dont on a beaucoup parlé. Le 10 de ce mois, à l'approche du soir, se trouvaient, dans l'étable de ma marraine, la tante malade qui est au lit et la brave Angelina qui

(1) Vol[ume] IV, chapitre II.

s'occupe d'elle, lorsque tout à fait à l'improviste elles entendent un bruit... vlan... contre la porte de l'étable venant du dehors ; Angelina ouvre et ne voit personne ; vlan... une autre fois ; elle ouvre et observe plus attentivement, mais personne comme avant ; vlan... la troisième fois. Cette fille était inquiète, et s'écriait : « Oh ! vilains gosses, vous êtes vraiment faits pour faire exercer la patience ! ». Elle va pour les menacer, mais ne les vit pas, et ne les entendit pas. « Ce sera un peu tout ce qu'on veut » dit-elle en elle-même, et, rentrée dans l'étable, elle chercha à reprendre sa tranquillité. Pour le moment elle entend que les pierres pleuvent sur l'aire, battent contre la fenêtre de l'étable, entrent dans l'étable, alors que la porte est bien fermée, de sorte que selon les lois de la nature elles ne pouvaient pas passer ; elles courent toutes seules sur le sol de l'étable.

Les hommes, accourus pour contempler le nouvel événement, en restent stupéfaits. La tempête se renouvela pendant cinq jours, jeudi, vendredi, samedi, dimanche et lundi.

Il tombait des pierres petites comme le pouce de la main, et des grosses [qui allaient] jusqu'à peser trois livres et huit onces [voir ° page 734] ; il pleuvait des morceaux de bois fraîchement arraché, de la terre provenant de fossés environnants, des morceaux de tuiles salies de boue, une branche d'olivier, enveloppée de paille, un morceau de vigne de plus d'un empan de longueur. En tout il plut environ quatre myriag[rammes ; soit 40 kg] de matériaux. La grêle venait de haut en bas, de bas en haut, de toutes les directions : cela battait dans la porte, dans les murs, sur le toit, contre le papier [qui bouchait] les fenêtres et, qui selon les lois de la nature devait rester tout déchiré, et pourtant il ne présenta pas le plus petit trou ; cela battait sur le dos des braves gens, sur l'estomac, sur les genoux, sur la nuque, sur le chapeau, sur les joues, sur le menton, sur la main, et même les plus gros morceaux ne faisaient jamais le moindre mal ; cela battait dans le baquet, dans le seau avec un grand fracas ; on allait vérifier s'ils étaient percés, et on ne trouvait même pas de traces de coups sur eux.

Une de ces pierres arriva portant sur elle un vilain crachat, d'autres apparaissaient sèches, d'autres mouillées sur le moment par la pluie ; je les pris, moi-même, en main, certaines me frappèrent sur le chapeau, d'autres sur l'estomac, et sur le genou gauche et je vis grêler pendant environ une heure et demie. Avant moi et après moi, accoururent beaucoup de gens du Hameau, et il en vint de Castelnuovo, de Bardella, de Buttigliera, de Mondonio, etc., virent des personnes âgées, des jeunes, des hommes parmi les plus affranchis, les plus incrédules. N'importe lequel n'a jamais su en expliquer la cause ; les uns disent que c'est une âme du Purgatoire, les autres croient que c'est le diable, d'autres, contre toute apparence et contre le bon sens de tout le monde, s'obstinent à affirmer que c'est un jeu concerté. Mais la conclusion est celle-ci : 1° Le fait est très certain, attesté par des centaines de personnes. 2° La cause du fait, personne ne sait l'expliquer. Telle est, ô D. Ange, l'histoire des pierres. A Turin il y a des savants ; demandes-en l'explication et questionne pour savoir si cela est possible selon les lois de la nature, alors que les pierres ne pouvaient entrer ni par le dessus, ni par les murs, ni par la porte, ni par la fenêtre, et qu'avec tout leur fracas elles étaient inoffensives, de sorte qu'en frappant elles semblaient donner une caresse, qui nous portait presque à rire...

Je suis ton frère très aff[ectionné]
ASCAGNE.

Le Prof[esseur] Chev[alier] D. Turchi Jean nous racontait lui aussi :

« Dans un hameau de Bra (nous ne nous souvenons pas de l'année), et dans une bonne famille d'agriculteurs, presque tous encore vivants, il arriva que pendant l'hiver, tandis qu'ils dormaient dans l'étable, une nuit, une fille déjà adulte, qui s'était réveillée, se mit à hurler en disant qu'elle voyait une lumière sur la tête et les cornes d'un bœuf et que cette lumière bougeait et allait jusqu'à la porte. Tous lui disaient qu'elle rêvait, et lui demandaient de se tranquilliser. La chose continua pendant plu-

siieurs autres nuits. Plus tard, cette lumière, tous ceux de la famille la voyaient la nuit avec une telle terreur que même les plus adultes, robustes et courageux parmi les enfants avaient été saisis de frayeur. Le jour ils se donnaient du courage, mais la nuit ils le perdaient lorsque apparaissait cette étrange lumière, au point que la famille en dépérissait et leur mine le montrait. Ils priaient et faisaient prier, et aussi, me semble-t-il, célébrer des messes, mais sans résultat. La chose durait depuis des mois, lorsque l'un d'eux conseilla de recourir à D. Bosco. Ainsi fut-il fait. D. Bosco, ayant entendu tout le compte rendu, dit : — Demain je ne pourrai pas, mais après-demain à telle heure (et il la lui indiqua) je célébrerai la Messe pour vous tous, et j'espère que vous serez délivrés de ce tourment ; mais, vous autres aussi, après-demain allez à Bra participer à la messe à l'heure à laquelle je la dirai de mon côté. — Ainsi fut-il fait pour ce qui est des messes, et depuis ce temps-là cette famille n'eut plus à souffrir à cause d'un tel tourment. A Bra, et surtout dans ce hameau, la chose est connue. Tout cela me fut raconté il y a quelques années par le noble D. Gazzani, un prêtre pieux, vertueux, zélé et cultivé ».

Des cas semblables, et même pires, de perturbation se produisirent au cours des années dans beaucoup d'autres lieux, et en vain l'autorité judiciaire essaya d'en rechercher la cause. Les expériences de spiritisme, en continuant, donnaient prise à l'orgueil de Satan et à sa haine contre Dieu et contre l'humanité. Les périodiques et les Annales du Spiritisme publiés par une Société turinoise, racontaient des faits stupéfiants et présentaient des doctrines scélérates. Ces feuilles étaient avidement lues par un grand nombre.

C'est alors que D. Bosco, pour insuffler aux [gens du] peuple de l'horreur pour les expériences de spiritisme et pour le démon qui en était la cause, exhorta avec des demandes pressées le frère Charles-Philippe de Poirino, prêtre capucin, à écrire une brochure qu'il publierait à ses propres frais. Le savant père accepta la charge et écrivit un petit livre, dans lequel au moyen des témoignages de l'ancien Testament et du nouveau Testament,

ainsi que de l'histoire, il prouvait l'existence des anges rebelles, leur châtement éternel, leur présence à demeure en ce monde, leur pouvoir formidable, mais limité par Dieu, sur les choses d'ordre externe ; les tentations et les actions accomplies par le diable pour assiéger constamment les consciences, tout cela étant permis par le Seigneur pour mettre à l'épreuve les bons et pour le châtement ou pour la conversion des méchants ; le pouvoir qu'a l'Eglise sur eux au moyen de ses exorcismes, l'existence possible du commerce et de l'amitié de l'homme impie avec le démon ; la réalité du fait, puni par l'Eglise au moyen de peines très sévères ; enfin [il prouvait] que le magnétisme n'est pas purement *minéral* ou *animal*, selon ce qu'a défini la sacrée Congrégation de la Suprême Inquisition, et que les phénomènes des tables tournantes et parlantes étaient une magie diabolique, en tant qu'ils produisaient des effets disproportionnés à la cause. L'auteur, cependant, déclarait que l'imposture ou l'ignorance de causes physiques pouvaient avoir lieu dans de très nombreux cas pour engendrer de faux jugements ; que Dieu miséricordieux ne permet pas facilement, dans les pays où règne la Foi catholique, que le diable dépasse les limites au détriment des fidèles, ou au service de la superstition. Cependant il suggérait les moyens et les armes pour repousser et fuir les esprits malins. Il ajoutait un chapitre sur les tristes effets des malédictions, des imprécations et des blasphèmes.

Ce livre paraissait en 1862 [voir # page 734] avec le titre : *La puissance des ténèbres, ou observations dogmatiques et morales sur les esprits maléfiques, suivies de la relation de tourments diaboliques advenus pendant l'année 1858 à Val della Torre*. C'est un village alpin de l'Archidiocèse de Turin, dans le Doyenné de Pianezza, et ce fut l'apparition de la Très s[ainte Vierge] Marie qui délivra une malheureuse jeune fille.

D. Bosco fit imprimer ce livre en plus de 15 000 exemplaires dans les *Lectures Catholiques*, qui furent rapidement écoulés. La première édition ayant été épuisée, on en réclamait une seconde de tout côté avec une grande soif, preuve du grand bien que cet ouvrage avait produit. Et D. Bosco, en 1863, le

rééditait en 20 000 autres exemplaires qui eurent un tel succès qu'il n'en resta plus aucun.

Non content de cela, comme il voyait un grand nombre de niais, spécialement parmi les [gens du] peuple, se laisser attirer par les extravagances du magnétisme, il chargeait également l'un de ses compagnons de classe qui était son grand ami, docteur en médecine et en chirurgie, le turinois Gribaudo, d'écrire une autre brochure intitulée : *Sur le Magnétisme animal et sur le Spiritisme* ; il lui en donnait lui-même le plan et en corrigeait les épreuves. Elle était publiée en 1865 dans la collection des *Lectures Catholiques*. Le Docteur Gribaudo plaçait comme point de départ l'interdiction divine faite au peuple Hébreu avec une menace d'extermination : « Qu'il ne se trouve chez vous personne qui fasse usage des sortilèges, ni qui consulte les prophètes ou les devins, ni qui cherche auprès des morts à connaître la vérité » (1). Voilà le spiritisme. Et Dieu répéta ses menaces par la bouche d'Osée, parce que « Mon peuple a consulté un morceau de bois et ses baguettes lui ont prédit l'avenir » (2). Voilà les tables tournantes et les meubles à trois pieds qui frappaient et écrivaient. Puis il prouvait au moyen de l'histoire comment tout le monde païen, ancien comme moderne, et même certaines époques du monde chrétien, portent témoignage que l'action mauvaise, hypocrite, cruelle s'était révélée de mille manières et en mille occasions comme accomplie par un esprit intelligent qui ne pouvait pas être autre que le démon. Ayant donc laissé de côté, dans les phénomènes, l'élément naturel physique, physiologique, psychologique et scientifique, dont plus ou moins clairement la science médicale connut et admit toujours les lois dans l'ordre naturel ; ayant mis à part l'élément de charlatanisme, de tromperie qui magnétise les bourses ; il en venait à conclure que l'élément surnaturel était celui

(1) Dt 18,[10]-11.

(2) Os 4,12.

qui dominait dans le magnétisme spirite. C'est pourquoi, en apportant de nombreux faits étonnants relatifs à ce dernier, non conciliables avec les lois de la nature, racontés par des personnages faisant autorité et par les magnétiseurs eux-mêmes, il démontre à l'évidence qu'il y a eu nécessairement l'intervention du démon, et que dans ces conditions la voyance résulte d'une possession temporaire, puisqu'elle présente tous les indices suivant lesquels l'Eglise caractérise les possédés.

Et que cela suffise sur ce sujet. D. Bosco en imprima des milliers et des milliers d'autres exemplaires et les diffusa partout, parce que cette impiété, tel un serpent enjôleur, continuait à s'ouvrir la route dans les familles, en étant accompagnée par les plus graves préjudices moraux et matériels des individus, des familles et de la société. Son ami, le Théol[ogien] Marengo, lui aussi, publiait en 1865, pour les personnes cultivées le *Spiritisme d'aujourd'hui démasqué*, en démontrant sa nature impie, son activité pour insinuer et propager le panthéisme et le matérialisme, et qu'il est donc moralement et physiquement maléfique, qu'il est une œuvre diabolique, une émanation de l'enfer.

Pouvait-il être fait davantage ? Rien d'autre que prier : *Ab insidiis diaboli libera nos, Domine* [Des pièges du diable, délivre-nous, Seigneur].

* *Farfarello* : nom donné par Dante à l'un des diables dans la *Divine Comédie*.

° *Trois livres et huit onces* : en Piémont, 44 onces, environ 1 350 g.

Voir volume VII (p. 155) des *Mémoires Biographiques*.

APPENDICE

PREMIER PLAN DE RÉGLEMENT

pour la Maison annexe de l'Oratoire S[aint]-François de Sales (1).

PARTIE I.

But de cette Maison.

Parmi les jeunes qui fréquentent les Oratoires de la ville il y en a qui se trouvent dans une situation qui est à même de rendre inutiles tous les moyens spirituels si on ne leur apporte pas du secours sur le plan temporel. On voit parfois des jeunes déjà pas mal avancés en âge, orphelins ou privés de l'assistance des parents, parce que ceux-ci ne peuvent ou ne veulent pas prendre soin d'eux, sans profession, sans instruction. Ces jeunes-là sont exposés aux plus graves dangers, spirituels comme corporels, et on ne peut pas en empêcher la ruine, si l'on ne tend pas une main bienfaisante qui puisse les accueillir, les acheminer au travail, à l'ordre, à la religion. La Maison annexe de l'Oratoire S[aint]-François de Sales a pour but d'offrir un asile aux jeunes de cette condition. Mais comme on ne peut pas recevoir tous ceux qui se trouvent dans un grave besoin, il est donc nécessaire d'établir les normes pour discerner ceux qui en raison de la gravité des circonstances doivent être préférés ; et quelles tâches incombent à chaque supérieur de la Maison, en y ajoutant quelques règles disciplinaires pour la bonne marche d'ordre spirituel et d'ordre temporel de cette Maison.

(1) Voir Chapitre XLVI [pp. 542-43].

CHAPITRE I.

De l'acceptation.

Pour qu'un jeune puisse être accepté, les conditions suivantes doivent se vérifier chez lui : 1. Age de douze ans accomplis, et qu'il ne dépasse pas les dix-huit. L'expérience a fait reconnaître qu'ordinairement avant douze ans la jeunesse n'est capable de faire ni grand bien, ni même grand mal, et passé les dix-huit ans il s'avère assez difficile de faire renoncer aux habitudes formées ailleurs pour s'adapter à un nouveau règlement de vie.

2. Orphelin de père et de mère et qu'il soit totalement pauvre et laissé à l'abandon. S'il a des frères ou des oncles qui pourraient en assumer l'éducation, il est en dehors du but de notre Maison.

3. Qu'il n'ait aucune maladie répugnante, ou contagieuse, comme le sont les gales, la teigne, les scrofules, et d'autres semblables.

4. Qu'il fréquente un des Oratoires de la ville, parce que cette Maison est destinée à secourir les jeunes des Oratoires, et l'expérience a fait reconnaître qu'il est de la plus grande importance de connaître assez bien le caractère des jeunes avant de les recevoir.

5. En entrant, chacun doit avoir une attestation de son curé qui puisse confirmer l'âge ou la situation du jeune ; le certificat indiquant qu'il a eu ou non la variole, et qu'il est exempt de maladies répugnantes ou contagieuses et sans difformités qui le rendraient inapte au travail. Au manque de quelque bulletin de santé peut suppléer la visite du médecin.

6. Si celui pour qui la demande est faite possède quelque chose, il l'apportera dans la Maison, et elle sera employée en sa faveur, parce qu'il ne convient pas que quelqu'un vive de charité, s'il n'est pas dans un besoin absolu. Les personnes auxquelles chaque jeune devra obéir et qui sont considérées dans les fonctions respectives comme les supérieurs de la Maison sont : 1. le Supérieur ; 2. le Préfet ; 3. le Catéchiste ; 4. l'Assistant ; 5. le Protecteur ; 6. les Chefs de chambrée ; 7. les Personnes de service.

CHAPITRE II.

Du Supérieur.

1. Le Supérieur est le chef de l'établissement ; c'est à lui qu'il revient d'accepter, de renvoyer les jeunes et il est responsable des devoirs de chaque employé et de la moralité des jeunes de la Maison.

2. Sans la permission du Supérieur on ne peut faire la moindre nouveauté dans le personnel, dans les choses, et dans le règlement de la Maison.

CHAPITRE III.

Du Préfet.

1. Le Préfet, ou économe, remplace le Supérieur en son absence. Si l'on peut, cette charge sera confiée au préfet de l'Oratoire.

2. Il a toute l'administration de la Maison, assure le bon fonctionnement des ateliers, assiste aux contrats, tient un compte exact des entrées et des sorties, fournit tout ce qui est nécessaire pour la nourriture, le vêtement et pour les combustibles.

3. Il s'occupe du grand livre, dans lequel il enregistre le prénom et le nom des jeunes et les besoins particuliers de ceux pour qui la demande d'acceptation est faite, en notant spécialement s'ils se trouvent en grave danger d'immoralité. Il notera également si l'individu ou d'autres personnes pour lui peuvent payer ou apporter quelque chose en faveur de l'établissement.

4. Il prendra note du jour où chaque jeune est reçu et des conventions particulières suivant lesquelles il l'est, p[ar] e[xemple] : s'il a remis de l'argent, des affaires pour le lit, le vestiaire, s'il a été reçu pour un temps déterminé, ou pour un temps illimité.

5. Il aura soin que le catéchiste fasse connaître au nouveau reçu quels sont ses devoirs, et quel est le régime de la Maison, et il lui assignera une place à l'église, à table et dans la chambre. Et sur ce point il veillera à ce que les jeunes de même âge soient voisins à l'église, à table et autant que possible installés dans la même chambre.

6. Il tient le registre des gains, des conditions suivant lesquelles chaque jeune a été placé chez son patron, si c'est à la journée ou pour la semaine entière, et il arrangera les parts qui concernent chacun. L'usage actuel est de mettre en caisse en faveur de chaque jeune tout ce qui excède les seize sous par jour. Par ailleurs à ceux qui ne gagnent pas encore cette somme, sera donnée la moitié du gain d'une journée par semaine.

7. Au cas où un jeune cesserait d'appartenir à la Maison, il notera le jour et le motif pour lequel il est sorti.

8. Il est prié de veiller à ce que tous les autres employés s'acquittent de leur devoir et il doit être en mesure de savoir donner une information à tout moment sur la conduite des jeunes et des employés.

9. Il lui reviendra d'assurer le bon fonctionnement des cours du soir, aussi bien ceux de musique que d'enseignement primaire.

10. Il lui appartiendra également de pourvoir aux besoins de la sacristie, de diriger les tâches des sacristains et d'enseigner les cérémonies aux jeunes abbés de la Maison. Ne pouvant s'acquitter tout seul de ces fonctions, il peut confier les diverses tâches aux individus qui seront capables de l'aider.

CHAPITRE IV.

Du Catéchiste.

1. Le Catéchiste ou directeur spirituel a pour but de veiller et de pourvoir aux besoins spirituels des jeunes de la Maison ; il doit être prêtre ou au moins avoir fait ses débuts dans la carrière ecclésiastique et mener une conduite exemplaire et irréprochable aux yeux de tous les jeunes de l'Oratoire.

2. Dès qu'un jeune sera reçu, il lui apprendra les règles de la Maison, et avec des manières douces et charitables il cherchera à savoir de quelle instruction religieuse il a particulièrement besoin et fera le maximum pour s'empresse de l'instruire.

3. Qu'il veille à ce que tous apprennent au moins le petit catéchisme du diocèse et dans ce but chaque semaine il ne donnera pas moins d'une leçon à étudier qu'il fera réciter chaque dimanche matin avant le repas de midi. Il se souviendra de ceux qui ont déjà été admis à la Sainte Communion et de ceux qui ont reçu le Sacrement de la Confirmation, en notant qui a un plus grand besoin d'instruction pour recevoir dignement ce Sacrement.

4. Si quelqu'un restait sans travail, ou pour un autre motif devait demeurer sans occupation, qu'il lui assigne quelque travail matériel ou bien qu'il le fasse étudier, lire, écrire, ou d'autres choses semblables, mais qu'il ne le laisse jamais sans occupation.

5. Il notera chacun des petits manquements des jeunes pour être en mesure de les corriger opportunément et de donner, à la fin de chaque mois, la note sur la conduite morale de chaque individu.

6. Il veillera à ce qu'ils arrivent tôt à leur place pour les cérémonies sacrées, pour les prières du matin et du soir, et il aura soin d'empêcher tout ce qui pourrait déranger les exercices de piété chrétienne. Le soir, après la récitation des prières, il fera une visite dans les dortoirs pour faire observer le silence et voir s'il n'y manque personne. Et si cela se produit, il donnera les avis opportuns et, si c'est nécessaire, il en informera le Supérieur.

7. Il fera en sorte que les chefs des dortoirs arrivent tôt en place pour remplir leurs devoirs. Il observera attentivement qui manque aux cérémonies sacrées les dimanches et jours de fête et aussi les jours ouvrables ; pour cela il se fera aider par les décurions [*un décurion* : un jeune parmi d'autres du groupe].

8. S'il arrive que quelqu'un soit malade, il aura soin que rien ne manque ni pour le spirituel ni pour le temporel, mais il agira très prudemment pour prescrire des remèdes sans les ordres du médecin.

9. Il se maintiendra en étroite relation avec le Préfet pour savoir quelle est la conduite des jeunes chez les patrons respectifs, et cela afin de prévenir n'importe quel désordre et afin de fournir en temps voulu du travail à qui resterait sans occupation, ou un patron chez qui le placer.

CHAPITRE V.

De l'Assistant.

1. L'Assistant est chargé de tout ce qui regarde la propreté de la personne, des vêtements et des locaux d'habitation sous la dépendance du Préfet.

2. Au moins une fois par semaine il donnera un coup d'œil pour s'assurer de la propreté de la tête, en veillant à ce que personne n'ait une chevelure trop longue, parce que cela influe beaucoup pour engendrer des poux.

3. Chaque samedi, le soir, il mettra une chemise propre sur chaque lit et le dimanche matin il passera pour ramasser celles dont on ne se sert plus.

4. Il fera de même pour les serviettes tous les quinze jours et pour les draps une fois par mois.

5. Il prendra le plus grand soin pour que les vêtements soient marqués d'un signe qui puisse résister à la lessive, afin qu'ils ne soient pas confondus les uns avec ceux des autres. Cependant avant d'acheter ou de donner des vêtements ou des chemises à quelqu'un, il vérifiera le besoin, puis il en informera le Préfet pour l'approvisionnement.

6. Il veillera à ce que les dortoirs et tous les autres secteurs de la Maison soient chaque jour balayés de bonne heure et que les lits soient tenus avec propreté et ordre. A ce que les portes, les grandes et les petites, les fenêtres, les clefs et les serrures ne soient pas abîmées. S'il arrive que quelque chose soit endommagé, il aura soin de le faire arranger au plus vite et de la manière la plus économique.

7. Il choisira à tour de rôle chaque semaine deux jeunes parmi ceux qui travaillent dans la Maison et il leur confiera le service de bien balayer et de nettoyer toute la Maison. Cependant au cas où il arriverait que quelqu'un reste sans occupation, dégagé de son devoir habituel, c'est à lui qu'incombe immédiatement le soin de la propreté.

8. Il distribue le pain au petit déjeuner, assiste à table, et il veillera à ce qu'aucune sorte de nourriture ne subisse de détérioration. Qu'il avertisse constamment que, si quelqu'un ne se sent pas en mesure de manger, il laisse sa part sur la table. Que celui qui détériorerait volontairement ou jetterait du pain, de la soupe ou un mets du plat principal, soit averti une seule fois ; s'il récidive, qu'il soit immédiatement renvoyé de la maison.

9. Il est chaudement recommandé à l'Assistant de veiller dans les ateliers, afin que chacun prenne soin de son travail, qu'on ne fasse pas de vacarme et que chacun arrive tôt à sa place.

CHAPITRE VI.

Des Protecteurs.

1. Le Protecteur est un bienfaiteur qui assume la charge très importante de placer chez un patron les jeunes de la Maison, de veiller à ce qu'il ne s'agisse pas de patrons chez qui leur salut éternel pourrait être en danger à cause de ces patrons eux-mêmes ou à cause de quelque compagnon de travail.

2. Le protecteur aura soin de noter le prénom, le nom, le domicile des patrons qui ont besoin d'apprentis ou de jeunes en apprentissage, pour envoyer, s'il le faut, chez eux les jeunes de la Maison qui ont besoin d'apprendre une profession ou qui sont restés sans travail.

3. Le protecteur est un père qui s'emploie à assister et à corriger ses protégés, en exhortant sans cesse ces derniers à s'appliquer et en recommandant aux patrons respectifs de faire preuve de charité et de patience.

4. Dans les conventions avec les patrons, que l'on tienne pour première condition qu'ils soient catholiques et qu'ils laissent l'élève en entière liberté les dimanches et les jours de fête.

5. S'étant aperçu qu'un élève se trouve dans un endroit dangereux, qu'il l'assiste pour lui éviter de tomber dans une vie déréglée, qu'il avertisse le patron, si cela semble convenable, et entre-temps qu'il prenne un soin particulier pour rechercher une meilleure place pour son protégé.

6. Il se mettra en étroite relation avec le Préfet et avec le Catéchiste pour concerter et prendre les mesures qui sembleront les plus avantageuses pour les jeunes de la Maison.

7. Au moins tous les quinze jours il se rendra chez chaque patron des jeunes pour s'informer de l'application, du progrès et de la moralité de son protégé.

CHAPITRE VII.

Des Chefs de chambrée.

1. Dans chaque chambrée, dans chaque dortoir, dans chaque atelier, il y a un chef et un sous-chef, qui sont obligés de rendre compte de tout ce qui est fait et de tout ce qui est dit dans la chambrée, dans le dortoir, dans l'atelier.

2. Il doit précéder les autres dans le bon exemple, et se montrer en tout juste, minutieux, rempli de charité et de crainte de Dieu.

3. Il est tenu de corriger n'importe quel défaut des compagnons, mais sans appliquer le moindre châtement : au cas où celui-ci conviendrait, il en référera

au Préfet ou au Supérieur. Le soir, avant de se coucher, qu'il visite sa chambrée et, s'il s'aperçoit qu'il manque quelqu'un, qu'il en informe monsieur le Préfet ou monsieur le Catéchiste.

4. Qu'il insiste pour faire observer le silence à l'heure indiquée. Le matin, quand le signal du lever est donné, qu'il soit ponctuel pour se lever et tant que tous les autres ne sont pas sortis, qu'il ne sorte pas de la chambrée, qu'il fermera et dont il portera la clef à l'endroit déterminé. Dans le cas où quelqu'un serait malade, il en informera le Catéchiste.

5. Qu'il veille très attentivement pour empêcher toutes sortes de mauvaises conversations, toute parole, tout geste ou toute attitude et même toute plaisanterie contraires à la vertu de la modestie. S[aint] Paul veut que de telles choses ne soient en aucune manière nommées parmi les chrétiens. *Impudicitia ne quidem nominetur in vobis* [L'impureté, que son nom ne soit même pas prononcé parmi vous]. S'il découvre quelques-uns de ces manquements, il est gravement obligé d'en informer le Supérieur.

CHAPITRE VIII.

Des Personnes de service.

1. Les personnes de service sont au nombre de trois : le cuisinier, le domestique et le concierge, qui doivent s'entraider dans tout ce qui est compatible avec les occupations respectives.

2. Aux personnes de service il est chaudement recommandé de ne jamais accepter de faire des commissions étrangères à leurs devoirs ni même de se charger ou d'assurer le maniement d'affaires ou de contrats qui ne concernent pas l'intérêt de la Maison. Si se présente quelque affaire qui concerne leur avantage personnel, qu'elles en parlent avec le Préfet.

3. Qu'elles soient fidèles même dans les petites choses ; malheur au domestique qui commence à faire de petits vols dans les achats, les ventes et autrement ; sans qu'il s'en aperçoive, il est amené à être un voleur.

4. Sobriété dans le manger et surtout dans le boire : qui ne sait commander à sa gourmandise est un serviteur inutile.

5. Ne contracter aucune familiarité avec les jeunes de la Maison : respect et charité avec tous dans les choses qui concernent leurs devoirs, sans faire preuve avec eux d'intimité ou d'amitié particulière.

6. Qu'elles fréquentent au moins une fois par mois avec dévotion les Sacraments de la Confession et de la Communion, et qu'elles le fassent dans l'église de l'Oratoire, afin que leur conduite chrétienne soit connue des autres enfants de la Maison. Voici par ailleurs quels sont les devoirs qui concernent directement chaque personne de service :

ART 1. - *Du Cuisinier.*

1. Le cuisinier doit faire en sorte que la nourriture soit saine, économique et préparée pour l'heure fixée : tout retard, fût-il faible, cause de la gêne dans la communauté.

2. Au cuisinier il incombe de bien nettoyer la cuisine et d'avoir un très grand souci de la propreté, et de s'arranger pour qu'aucune sorte de nourriture ne subisse de détérioration.

3. Toute portion de nourriture, de fruits, de mets principal ou de boisson qui sera en surplus à table, qu'il la mette de côté et qu'il n'en dispose en aucune façon sans l'accord d'un Supérieur.

4. Il doit rigoureusement interdire l'entrée en cuisine à n'importe quel enfant de la Maison ; il ne doit pas, non plus, permettre que les personnes étrangères y restent, à moins qu'il n'y ait une permission particulière d'un Supérieur. Si quelqu'un demande au cuisinier à rencontrer une personne de la Maison, qu'il soit avec bonté dirigé vers le parloir ou vers le concierge.

5. Dès qu'il aura terminé les travaux de cuisine, il aidera le domestique à préparer les lampes et à accomplir d'autres travaux de la Maison ; mais qu'il ne reste jamais oisif.

6. La plus belle qualité d'un cuisinier, c'est d'être exempt du vice de la gourmandise.

* * *

ART 2. - *Du Domestique.*

1. Le domestique ira le soir se coucher une demi-heure avant les autres, et, le matin, il se lèvera une demi-heure avant. Dix minutes avant le signal du lever il réveillera le concierge, pour qu'il aille allumer la lumière dans toutes les chambrées. Puis, ayant donné le signal du lever, il ira sonner l'*Angélus* et donner le signal pour la sainte Messe.

2. Il revient au domestique le soin de mettre en ordre les chambres des Supérieurs, de servir à table, d'aider le cuisinier à nettoyer la cuisine, de laver les plats et les assiettes et de les porter à leur place.

3. Pendant la journée, s'il lui reste du temps libre, il se tiendra aux ordres du Préfet.

* * *

ART 3. - *Du Concierge.*

1. C'est le devoir le plus strict du concierge de se trouver toujours à son poste, de recevoir poliment quiconque se présente. Lorsqu'il doit se rendre ailleurs pour accomplir ses devoirs religieux, à l'heure de prendre de la nourriture, ou au cas où il devrait s'absenter pour quelque motif raisonnable, il se fera remplacer par une personne indiquée par le Supérieur.

2. Il ne fera jamais entrer quelqu'un dans la Maison à l'insu des supérieurs, en adressant au Préfet ceux qui ont des affaires d'économat ou qui ont besoin de traiter de choses concernant les jeunes de la Maison ; au Supérieur ceux qui demandent à le rencontrer directement.

3. Il ne permettra à aucun jeune de la Maison de sortir sans être muni du billet d'autorisation requis, hormis les exceptions signalées par un Supérieur sur une fiche à conserver secrètement, en notant l'heure de sortie et celle de retour.

4. Toute lettre ou tout paquet adressés à un jeune de la Maison seront présentés au Préfet avant d'être portés à destination.

5. Le soir il aura soin de fermer toutes les portes, grandes et petites, de la Maison qui ouvrent sur l'extérieur. Un quart d'heure après les prières il donnera un coup de sonnette, puis il ira éteindre les lumières dans toutes les chambrées.

6. Le matin, quand le signal du lever est donné, il se rendra de nouveau dans les chambres pour en allumer les lumières, en réveillant le chef de chambrée au cas où cela serait nécessaire.

7. Il reviendra aussi au concierge de donner les signaux de l'horaire et de recevoir toutes les lampes qui [devront] lui être apportées, de les nettoyer et de les préparer pour le service de toute la maison, et de les fournir selon le besoin.

8. Interdiction [lui] est faite d'acheter ou de vendre des denrées alimentaires, de conserver de l'argent et d'autres choses chez lui pour faire plaisir aux jeunes et à leurs parents.

9. Qu'il fasse en sorte [de faire régner] le calme et qu'il s'efforce d'empêcher tout désordre dans la cour et dans la Maison ; qu'il interdise les piailleries au moment des cérémonies sacrées, de la classe, de l'étude et du travail.

10. Qu'il reçoive les clefs des chambrées, des salles de classe et d'autres [lieux], et qu'il ne les rende pas, si ce n'est à celui qui est chargé de la fonction pour laquelle elles sont nécessaires.

11. Le moment régulièrement libre pour parler aux jeunes de la Maison est chaque jour entre une heure et deux heures de l'après-midi. A d'autres moments il est interdit de faire entrer des gens pour parler à ces jeunes qu'ils soient étudiants ou qu'ils soient apprentis. Les dames devront rester au parloir et attendre les jeunes pour lesquels est faite la demande.

12. Il fera en sorte de se tenir continuellement occupé au moyen de ses propres travaux ou au moyen d'autres qui lui seront confiés et il notera sur un

bloc-notes toutes les commissions ; mais, soit pour les recevoir, soit pour les faire, qu'il emploie toujours des manières douces et aimables, en pensant que la douceur et l'affabilité sont les vertus caractéristiques d'un bon concierge.

N.B. Le moment habituel pendant lequel le Supérieur recevra en audience est le matin des jours ouvrables de 9 à 11 heures.

Le moment le plus opportun pour traiter de questions d'administration, de classe et d'économat de la Maison avec le Préfet, ou avec quelqu'un qui intervient à sa place, est également tous les jours ouvrables de 9 à 12 heures du matin et de 2 à 5 heures de l'après-midi.

CHAPITRE IX.

Des Maîtres d'atelier.

1. Les maîtres d'atelier sont ceux qui forment les jeunes exercés dans une profession dans les ateliers de la Maison. Leur premier devoir est la ponctualité à se trouver en temps voulu dans les ateliers.

2. Qu'ils se montrent empressés pour tout ce qui regarde le bien de la Maison ; et qu'ils se rappellent que c'est pour eux un devoir essentiel d'instruire leurs apprentis et de faire en sorte que le travail ne leur manque pas. Qu'ils observent, pour autant que cela est possible, le silence pendant le travail, et que personne ne se mette à chanter en dehors du temps de récréation. Ils ne permettront jamais aux jeunes d'aller faire des commissions. Si le cas s'en présente, on en demandera au Préfet la permission qui convient.

3. Ils ne doivent jamais faire de contrats avec les jeunes de la Maison, ni assumer pour leur compte personnel un travail de leur profession ; qu'ils tiennent un registre exact de toute sorte de travail qu'on accomplit dans leur atelier.

Chaque semaine, ils donneront à l'économe un compte détaillé des dépenses et des entrées relatives au travail de chaque atelier.

4. Ils ont la stricte obligation d'empêcher l'oisiveté et toutes sortes de mauvaises conversations, et s'ils apprennent que quelqu'un s'est donné à de tels vices, ils devront immédiatement en informer un Supérieur.

5. Que chacun, Maître ou élève, reste dans son atelier et que jamais quelqu'un ne se rende dans celui des autres sans une absolue nécessité.

6. Il est interdit de prendre une collation, de boire du vin dans les ateliers : on doit y travailler et ne pas s'y divertir.

7. Le travail commencera par l'*Actiones* [Que ta grâce inspire notre action] et par l'*Ave Maria*, et se terminera par l'*Agimus* [Nous te rendons grâce] et par l'*Ave Maria*. A midi et le soir on dira l'*Angélus* avant de sortir de l'atelier.

8. D'autre part les apprentis doivent obéir docilement à leurs maîtres, [considérés] comme leurs Supérieurs, en faisant preuve d'une grande diligence

pour leur complaire et de la plus haute attention pour apprendre les choses qui leur sont enseignées.

9. Ces articles seront lus tous les quinze jours d'une voix claire par le Chef [d'atelier], ou par quelqu'un à sa place, et on en tiendra toujours une copie affichée dans l'atelier.

APPENDICE POUR LES ÉTUDIANTS.

Acceptation.

1. Parmi les jeunes recueillis en pension on en rencontre certains qui montrent une disposition pour les études ou pour une profession libérale. La maison de l'Oratoire met tout en œuvre pour aider ces garçons, qu'ils soient à même de pouvoir payer la totalité ou une partie de la pension, ou bien qu'ils soient absolument pauvres.

2. Les étudiants doivent se conformer en tout au règlement de la Maison, et se proposer d'être des exemples pour les apprentis, surtout dans les pratiques religieuses et dans l'exercice de la charité.

3. Nul n'est admis à étudier : 1° A moins d'avoir une disposition particulière pour les études et d'avoir brillé dans les classes antérieures. 2° D'avoir un certificat de piété éminente. Ces deux conditions devront être vérifiées à travers une bonne conduite tenue pendant quelque temps dans la maison de l'Oratoire. 3° Nul n'est admis à étudier le latin à moins d'avoir la volonté de s'orienter vers l'état ecclésiastique, en gardant cependant la liberté de suivre sa vocation une fois achevé le cours des études latines.

4. Chaque étudiant est tenu de se prêter à n'importe quel service dont on pourrait avoir besoin pour la Maison, comme serait [celui de] faire les commissions, de balayer, de porter de l'eau ou du bois, d'aider à table, de faire le catéchisme et autres choses semblables.

CHAPITRE I.

Conduite religieuse des étudiants.

1. Chaque étudiant doit apparaître un modèle de vertu aux yeux de tous les jeunes de la Maison, soit dans l'accomplissement de ses devoirs, soit dans la piété. Ce serait certainement une cause de déshonneur pour un étudiant continuellement occupé dans les choses de l'esprit que d'être inférieur dans la conduite à un apprenti occupé tout le jour dans ses lourds travaux.

2. Le deuxième jeudi de chaque mois ils feront tous ensemble la récollection mensuelle [alias : exercice de la bonne mort], en se préparant quelques jours auparavant par quelques pratiques de piété chrétienne.

3. De même qu'à tout le monde il est recommandé d'avoir un confesseur stable, ainsi pour les étudiants sera déterminé un confesseur, que chacun aura soin de ne pas changer sans en faire part à un Supérieur ; et cela pour s'assurer que l'élève fréquente les Sacrements Sacrés, et aussi pour qu'il soit régulièrement dirigé par le même Directeur [spirituel] ; parce que ceux qui se donnent aux études, qui sont totalement un travail de l'esprit, ont un plus grand besoin de culture spirituelle. Mais, bien plus encore, il est nécessaire de s'adresser à un même confesseur afin que ce dernier soit en mesure, lorsque le cours des études latines sera terminé, de porter un jugement fondé sur la vocation du jeune.

4. Que chacun ait une pleine confiance dans le confesseur et qu'il lui expose régulièrement toute sa vie intérieure et le suive dans ses conseils : tout cela est de la plus haute importance parce que, si l'on fait ainsi, le confesseur sera en mesure de donner les avis les plus adaptés en vue du bien de l'âme.

CHAPITRE II.

De l'étude.

1. L'horaire de l'étude varie selon l'horaire des cours, mais tous sont tenus de s'y conformer.

2. Dans l'étude il y aura un assistant, qui est responsable de la conduite que chacun y tient, aussi bien dans l'empressement à s'y rendre que dans l'application [au travail]. Dans chaque banc de l'étude se trouve un décurion qui aide l'assistant.

3. Tous les samedis il y aura une assemblée pour les étudiants, pendant laquelle l'assistant donnera son avis sur la conduite, bonne ou mauvaise, de chacun et proposera quelque chose qui puisse encore mieux contribuer au progrès de l'étude et de la piété.

4. Celui qui n'est pas assidu à l'étude, ou bien qui cause du dérangement quand il s'y trouve, sera averti ; car, s'il ne se corrige pas, il sera aussitôt affecté à d'autres occupations. Le temps est précieux, c'est pourquoi on doit enlever tous les obstacles qui peuvent empêcher de bien l'occuper.

5. Afin de contribuer à cette scrupuleuse occupation [du temps], et aussi pour que dans la Maison il y ait un lieu où chacun puisse tranquillement lire ou écrire autant qu'il en a besoin et sans dérangement, tous devront dans l'étude observer un silence rigoureux à chaque instant.

6. Que celui qui n'a pas la crainte de Dieu abandonne les études, car il travaille en vain. La science n'entrera pas dans une âme malfaisante, et elle

n'habitera pas dans un corps esclave du péché. *In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis*, dit le Seigneur ([cf.] Sg 1,4).

7. La vertu qui est recommandée chaudement et d'une manière particulière aux étudiants est l'humilité. Un étudiant orgueilleux est un stupide ignorant. Le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu : *Initium sapientiæ timor Domini*, dit l'Esprit Saint. Le commencement de tout péché est l'orgueil. *Initium omnis peccati superbia scribitur*, dit Saint Augustin.

PARTIE II.

De la discipline de la Maison.

CHAPITRE I.

De la piété.

1. Souvenez-vous, mes enfants, que nous sommes créés pour aimer et servir Dieu notre Créateur, et qu'il ne nous servirait à rien d'acquérir toute la science et toutes les richesses du monde sans [avoir la] crainte de Dieu. De cette sainte crainte dépend tout notre bien, temporel comme éternel.

2. Les moyens qui peuvent contribuer à nous maintenir dans la crainte de Dieu et assurer le salut de notre âme sont la prière, les Sacrements et la parole de Dieu.

3. Que la prière soit fréquente et fervente, mais qu'elle ne soit jamais faite à contrecœur, et en dérangeant les compagnons ; il vaut mieux ne pas prier que mal prier. Le matin, à peine réveillés, faites en premier le signe de la sainte croix et élevez votre esprit vers Dieu au moyen de quelque oraison jaculatoire.

4. Choisissez-vous un Confesseur stable, ouvrez-lui tout le fond secret de votre cœur tous les quinze jours ou une fois par mois. S[aint] Philippe Néri, ce grand ami de la jeunesse, recommandait à ses enfants de se confesser tous les huit jours et de communier même plus souvent selon l'avis du confesseur.

5. Participez dévotement à la Messe, souvenez-vous que l'Eglise est la maison de Dieu et un lieu de prière.

6. Faites souvent une lecture spirituelle et écoutez avec attention les sermons et les autres enseignements moraux. Ne partez jamais des sermons sans emporter quelque maxime à pratiquer pendant vos occupations.

7. Donnez-vous à la vertu tant que vous êtes jeunes, parce qu'attendre pour se donner à Dieu dans un âge avancé, c'est se mettre dans le très grave danger d'être éternellement perdu. Les vertus qui forment le plus bel ornement d'un jeune chrétien sont : la modestie, l'humilité, l'obéissance et la charité.

8. Ayez une dévotion particulière envers le Saint Sacrement, envers la B[ien-heureuse] Vierge, envers S[aint] François de Sales, envers S[aint] Louis de Gonzague, qui sont les Protecteurs particuliers de cette Maison.

9. N'adoptez jamais une nouvelle dévotion si ce n'est avec la permission de votre Confesseur, et souvenez-vous de ce que disait S[aint] Philippe Néri à ses enfants : Ne vous chargez pas de trop de dévotions, mais soyez persévérants dans celles que vous avez choisies.

10. Ayez un grand respect pour les ministres sacrés de l'Eglise et pour toutes les choses de N[otre] S[ainte] Religion : si quelqu'un a de mauvaises conversations à ce sujet, tenez-le pour votre ennemi et comme tel fuyez-le.

CHAPITRE II.

Du travail.

1. L'homme, mes chers enfants, est né pour travailler. Adam fut placé dans le Paradis terrestre afin qu'il le cultivât. L'apôtre S[aint] Paul dit : Il est indigne de manger, celui qui ne veut pas travailler : *Si quis non vult operari, nec manducet* (2 Th 3,10).

2. Par travail on entend l'accomplissement des devoirs de son propre état, soit d'étude, soit de profession ou de métier.

3. Mais souvenez-vous qu'au moyen du travail il vous est possible de bien mériter de la société, de la religion, et faire du bien à votre âme, surtout si vous offrez à Dieu vos occupations quotidiennes.

4. Parmi les choses qui se présentent pour être l'objet de vos occupations, préférez toujours celles qui sont ordonnées par l'obéissance, en tenant ferme pour ne jamais laisser de côté la moindre de vos obligations dans l'idée d'en entreprendre d'autres non commandées.

5. Si vous savez quelque chose, rendez-en gloire à Dieu, qui est l'auteur de tout bien, mais ne vous enorgueillez pas, parce que l'orgueil est un ver qui ronger et fait perdre le mérite de toutes vos bonnes œuvres.

6. Souvenez-vous que votre âge est le printemps de la vie. Le plus souvent celui qui ne s'habitue pas au travail au temps de sa jeunesse sera toujours un fainéant jusqu'à sa vieillesse, pour le déshonneur de la patrie et de ses parents, et peut-être pour le préjudice irréparable de son âme, car l'oisiveté est la mère de tous les vices.

7. Celui qui est obligé de travailler et qui ne travaille pas, commet un vol à l'égard de Dieu et de ses Supérieurs. Les fainéants éprouveront, à la fin de leur vie, un très grand remords pour le temps perdu.

8. Commencez toujours le travail, l'étude et la classe par l'*Actiones* [Que ta grâce inspire notre action] et par l'*Ave Maria*, et finissez par l'*Agimus* [Nous te rendons grâces]. Dites-les bien ces courtes prières, afin que le Seigneur veuille guider lui-même vos travaux et vos études et que vous puissiez gagner les indulgences accordées par les Souverains Pontifes à ceux qui accomplissent ces pratiques de piété.

9. Le matin, avant de commencer le travail, à midi et le soir, quand vos occupations sont terminées, dites l'*Angelus Domini* [l'Angélus], en y ajoutant le soir le *De profundis* comme prière pour les âmes des fidèles défunts ; dites-le toujours en vous tenant à genoux, sauf le samedi soir et le dimanche, jours où vous le direz en vous tenant debout. On dit au temps pascal le *Regina Cæli* [Reine du Ciel] en se tenant debout.

CHAPITRE III.

Comportement envers les Supérieurs.

1. Le fondement de toutes les vertus chez un jeune est l'obéissance à ses Supérieurs. Reconnaissez dans leur volonté celle de Dieu, en vous soumettant à eux sans la moindre sorte d'opposition.

2. Soyez persuadés que vos Supérieurs sont vivement conscients de l'obligation grave qui les entraîne à favoriser de la meilleure façon votre avantage, et qu'en vous avertissant, en vous commandant, en vous corrigeant ils ne visent pas autre chose que votre bien.

3. Honorez-les et aimez-les, [en les regardant] comme ceux qui tiennent la place de Dieu et de vos parents et, quand vous leur obéissez, pensez que vous obéissez à Dieu lui-même.

4. Que votre obéissance soit prompte, respectueuse et joyeuse à l'égard de chacun de leurs ordres, en ne faisant pas de remarques en vue de vous dispenser de ce qu'ils commandent. Obéissez, bien que la chose commandée ne soit pas de votre goût.

5. Ouvrez-leur librement votre cœur en considérant en eux un père affectueux qui désire ardemment votre bonheur.

6. Ecoutez avec reconnaissance leurs corrections et, si c'est nécessaire, recevez avec humilité le châtement de vos fautes, en ne faisant preuve ni de haine ni de mépris envers eux.

7. Gardez-vous bien d'être de ceux qui, tandis que vos supérieurs se donnent beaucoup de peine pour vous, censurent les mesures qu'ils prennent ; ce serait un signe de la plus grande ingratitude.

8. Lorsque vous êtes interrogé[s] par un Supérieur sur la conduite de l'un de vos compagnons, répondez selon la manière dont les choses vous sont connues, surtout quand il s'agit de prévenir quelque mal ou d'y porter remède. Garder le silence en ces circonstances porterait préjudice à ce compagnon, et pourrait être la cause de désordres pour toute la maison.

CHAPITRE IV.

Comportement envers les compagnons.

1. Honorez et aimez vos compagnons [en les regardant] comme autant de frères, et efforcez-vous de vous édifier les uns les autres par le bon exemple.

2. Aimez-vous tous réciproquement, comme dit le Seigneur, mais prenez garde au scandale. Celui qui par des paroles, des conversations, des actions, ferait scandale, n'est pas un ami, il est un assassin de l'âme.

3. Si vous pouvez vous rendre quelques services et vous donner quelques bons conseils, faites-le volontiers. Pendant la récréation, accueillez de bon gré dans votre conversation n'importe quel compagnon sans la moindre sorte de distinction, et laissez prendre part à vos passe-temps avec des manières agréables. Ayez soin de ne jamais parler des défauts de vos compagnons, à moins que vous ne soyez interrogés à ce sujet par votre Supérieur. Dans ce cas veillez à ne pas exagérer ce que vous dites.

4. Nous devons reconnaître comme venant de Dieu tout bien et tout mal, c'est pourquoi gardez-vous de vous moquer de vos compagnons pour leurs défauts, corporels ou spirituels. Ce dont aujourd'hui vous vous moquez chez les autres, il peut se faire que demain le Seigneur permette que cela vous arrive.

5. La vraie charité commande de supporter avec patience les défauts d'autrui et de pardonner facilement lorsque quelqu'un nous offense, mais nous ne devons jamais outrager les autres, surtout ceux qui nous sont inférieurs.

6. L'orgueil est à fuir au plus haut point ; l'orgueilleux est odieux aux yeux de Dieu et méprisable à la vue des hommes.

CHAPITRE V.

De la modestie.

1. Par modestie on entend une manière décente et réglée de parler, d'agir et de marcher. Cette vertu, mes enfants, est un des plus beaux ornements de votre âge, et doit apparaître dans chacune de vos actions, dans chacune de vos conversations.

2. Le corps et les vêtements doivent être propres, le visage constamment serein et joyeux, sans remuer les épaules ou le corps légèrement çà et là, sauf si quelque honnête raison le demande.

3. Je vous recommande la modestie des yeux ; ils sont les fenêtres par lesquelles le démon conduit le péché dans le cœur. Que la démarche soit modérée, sans traduire une trop grande hâte, sauf si la nécessité exige autrement ; quand les mains ne sont pas occupées, qu'on les tiennent dans un geste décent, et la nuit, pour autant que cela est possible, tenez-les jointes devant la poitrine.

4. Quand vous parlez, soyez modestes, n'employant jamais d'expressions qui pourraient offenser la charité et la décence ; un silence pudique convient davantage à votre situation, à votre âge que la hardiesse et la volubilité.

5. Allez-y doucement pour critiquer les actions des autres, et ne vous vantez jamais d'une quelconque de vos qualités. Accueillez toujours avec indifférence le blâme et la louange, en vous humiliant devant Dieu lorsque vous sont faits quelques reproches.

6. Evitez toute action, tout mouvement ou toute parole qui soient à même de faire penser à quelque chose de grossier, appliquez-vous à corriger à temps les défauts de votre tempérament et efforcez-vous de former en vous un caractère doux et constamment réglé selon les principes de la modestie chrétienne.

7. Fait également partie de la modestie la manière de se comporter à table, en pensant que la nourriture nous est donnée, non comme à des brutes, seulement pour apaiser l'appétit, mais bien au contraire pour maintenir sain et vigoureux notre corps, en tant qu'instrument matériel destiné à servir son Créateur et à procurer le bonheur de notre âme.

8. Avant et après les repas accomplissez les habituels gestes religieux et, pendant que vous vous restaurez, faites en sorte de nourrir également l'esprit, en appliquant en silence votre attention à ce peu de lecture que l'on y fait.

9. Il n'est pas permis de manger ou de boire d'autres choses que celles qui sont fournies par la maison. Ceux qui reçoivent des fruits, des denrées alimentaires ou des boissons de n'importe quelle espèce, devront les remettre à un Supérieur, qui prendra les dispositions pour que l'on en fasse un usage modéré.

10. On vous recommande très chaudement de ne jamais détériorer la moindre part de soupe, de pain ou de mets du plat principal. Celui qui détériorerait volontairement de la nourriture quelle qu'elle soit, est sévèrement puni, et doit craindre grandement que le Seigneur ne le fasse mourir de faim.

CHAPITRE VI.

Comportement dans le régime de la Maison.

1. Le matin, lorsque le signal de la sonnette est donné, quittez promptement le lit, en entreprenant de vous habiller avec toute la décence possible, et toujours en silence. Habillés de façon convenable et ayant fait le lit, vous sortirez pour vos besoins, comme vous laver et autres choses semblables.

2. Ne sortez jamais de la chambre sans faire le lit, vous peigner, nettoyer et arranger vos vêtements, et mettre en ordre chacune de vos affaires.

3. Lorsque le deuxième signal de la sonnette est donné, tous les apprentis iront à l'église à l'endroit indiqué pour réciter les prières en commun et participer à la sainte Messe. Les étudiants iront à l'étude, et ensuite à la Messe, après laquelle on fera une courte méditation.

4. Pendant ces cérémonies sacrées abstenez-vous, pour autant que vous pouvez, de bailler, de dormir, de vous tourner çà et là, de bavarder et de sortir de l'église. Ces défauts montrent qu'on n'a pas beaucoup le désir des choses de Dieu et le plus souvent ils causent un grand dérangement et même du scandale pour les compagnons.

5. Après avoir terminé les choses d'église, vous vous rendrez en ordre et sans bruit au lieu affecté pour le travail, et vous ferez en sorte que rien ne vous manque dans vos occupations.

Qu'on fasse remarquer pour les étudiants qu'une fois l'étude commencée il n'est plus permis de parler, d'emprunter ou de prêter des choses, malgré n'importe quel besoin. Qu'ils évitent également de faire du bruit avec le papier, avec les livres, avec les pieds, en laissant tomber quelque chose ou d'une autre manière.

Au cas où se présenterait un véritable besoin, qu'on en fasse signe à l'assistant et on accomplira tout avec le minimum de dérangement pour les autres.

6. Que personne ne bouge et ne fasse de bruit tant que la sonnette n'a pas donné le signal de la fin de l'étude.

7. Par ailleurs, après la messe, ceux qui vont travailler prendront sans bruit leur petit déjeuner et se rendront immédiatement à leur atelier, en ne s'arrêtant ni à des jeux, ni à des divertissements, d'autant plus que ce serait pour ne pas aller au travail. Ces manquements au devoir seront punis selon leur gravité. Il est interdit de regarder et de fouiller dans la boîte ou la caisse des autres. Pendant la journée que personne ne se rende au dortoir sans une permission particulière.

8. Gardez-vous bien de vous approprier les affaires des autres, fussent-elles même de la plus petite importance ; et, s'il vous arrive de trouver une chose, remettez-la aussitôt aux Supérieurs, et celui qui se laisserait égarer en la faisant sienne, serait sévèrement puni en proportion du vol.

9. Les lettres et les plis que l'on reçoit ou que l'on envoie, doivent être remis à un Supérieur, qui, s'il le juge bon, peut librement les lire.

10. Il est rigoureusement défendu de garder de l'argent auprès de soi, mais on doit tout déposer chez le Préfet, qui en fournira selon les besoins particuliers. De même, il est sévèrement interdit de conclure des contrats de vente, d'achat ou d'échange, de faire des dettes envers qui que ce soit sans la permission d'un Supérieur.

11. Il est interdit d'introduire dans la Maison ou dans le dortoir des personnes étrangères. Si l'on doit parler avec des parents ou une autre personne, on ira dans le parloir commun. Ne restez jamais près des autres lorsqu'ils tiennent des conversations à caractère privé. Et n'entrez jamais dans les ateliers ou dans les dortoirs des autres, parce que cela devient la cause d'un grave dérangement pour ceux qui sont à l'intérieur ou pour ceux qui travaillent. Il est pareillement interdit de s'enfermer dans la chambre, d'écrire sur les murs, de planter des clous, de faire des dégâts en cassant quoi que ce soit. Celui qui d'une façon coupable détériorerait une chose est obligé de la faire réparer à ses frais. Enfin il est aussi interdit de rester dans le bureau du concierge, dans la cuisine, à l'exception de ceux qui y sont chargés de quelque fonction.

12. Faites preuve de charité envers tous, montrez de l'indulgence pour les défauts des autres, ne donnez jamais de surnoms, et ne dites ou ne faites jamais la moindre chose qui, si on vous la disait ou la faisait, pourrait vous faire de la peine.

CHAPITRE VII.

Comportement en dehors de la Maison.

1. Souvenez-vous, mes enfants, que tout chrétien est dans l'obligation de se montrer capable d'édifier le prochain, et qu'aucun sermon n'est plus édifiant que le bon exemple.

2. En sortant de la Maison, soyez réservés dans les regards, dans les propos et dans chacune de vos actions. Rien ne peut produire une plus grande édification que de voir un jeune de bonne conduite ; il fait voir qu'il appartient à une communauté de jeunes qui sont chrétiens et bien éduqués.

3. Si vous avez à aller en promenade, ou bien à l'école, ou à faire des commissions en dehors de l'Oratoire, ne vous arrêtez pas pour montrer du doigt qui que ce soit, ni pour rire de façon immodérée, et encore moins pour jeter des pierres, pour vous amuser à sauter des fossés ou des canaux d'adduction d'eau. Tout cela indique une mauvaise éducation.

4. Si vous rencontrez des personnes qui ont des responsabilités publiques, découvrez-vous la tête en leur cédant la partie la plus commode [du chemin] ; vous ferez de même avec les religieux et avec toute personne revêtue d'une dignité, surtout s'ils sont déjà venus ou si on les a déjà rencontrés dans cette Maison.

5. En passant devant une Eglise ou une représentation pieuse, découvrez-vous la tête en signe de respect. S'il vous arrive de passer près d'une Eglise où l'on célèbre des offices divins, faites silence jusqu'à une distance nécessaire pour ne pas causer de dérangement à ceux qui se trouvent à l'intérieur.

6. En entrant dans une église, vous prendrez de l'eau bénite et, après avoir fait le signe de la sainte croix, vous vous inclinerez s'il n'y a que la croix ou quelque représentation [pieuse], [mais] vous ferez la génuflexion s'il y a le [Saint] Sacrement dans le Tabernacle [ou] vous vous agenouillerez si le Saint Sacrement y est exposé. Mais veillez bien à ne pas faire de bruit, à ne pas bavarder, et à ne pas rire. Il vaut mieux ne pas aller dans une église, plutôt que d'y aller sans le respect voulu.

7. Souvenez-vous que, si vous ne vous comportez pas bien dans l'Eglise, en classe, au travail ou dans la rue, en plus du fait que vous aurez à en rendre compte au Seigneur, vous ferez aussi la honte du Collège ou de la Maison auxquels vous appartenez.

8. S'il vous arrive d'avoir un voisin, ou de devoir discuter avec un compagnon, qui tienne de mauvaises conversations, faites-en promptement part à un Supérieur afin d'avoir les conseils nécessaires et de vous comporter avec prudence sans offenser Dieu.

9. Ne dites jamais de mal de vos compagnons, de la marche de la Maison, de vos Supérieurs et des mesures qu'ils prennent. Chacun est pleinement libre de rester ou de ne pas rester, et il ferait sa propre honte celui qui se plaindrait du lieu où il est recueilli, où l'on subvient à ses besoins et où il a la pleine décision de rester ou d'aller là où ça lui plaît davantage.

10. Les étudiants, aussi bien que les apprentis, ne pourront pas se rendre ailleurs qu'au lieu du travail ou de la classe, après lesquels ils reviendront immédiatement à la maison. Lorsqu'on va en promenade, il est défendu de s'arrêter dans la rue, d'entrer dans les boutiques, de faire des visites ou d'aller s'amuser ou de toute façon de s'éloigner des rangs. Il n'est pas permis non plus d'accepter une invitation de repas, car on n'en donnera pas la permission.

11. Si vous voulez faire beaucoup de bien à vous-mêmes et à la Maison, dites-en toujours du bien, en cherchant également des raisons de faire approuver tout ce que font les Supérieurs ou toutes les mesures qu'ils prennent pour la bonne marche de la Communauté.

12. Comme on exige de votre part une obéissance raisonnable et spontanée à toutes ces règles, ceux qui les transgresseront seront dûment punis, et ceux qui les observeront, en plus de la récompense à laquelle ils doivent s'attendre de la part du Seigneur, seront aussi récompensés par les Supérieurs selon la persévérance et l'application.

Trois maux à fuir au plus haut point.

Bien que les jeunes de la Maison doivent faire tout ce qu'ils peuvent pour fuir n'importe quel péché, toutefois, mes chers enfants, il y a trois maux que d'une manière particulière vous devez éviter, parce qu'ils produisent les plus grands ravages dans la jeunesse et qu'ils conduisent à de terribles conséquences. Ce sont : 1° le blasphème et le fait de prononcer en vain le saint nom de Dieu ; 2° l'indécence, en tant qu'atteinte à la pudeur ; 3° le vol.

Croyez-le, mes enfants, un seul de ces péchés est suffisant pour attirer les malédictions du Ciel sur la Maison. Au contraire, en maintenant ces maux loin de nous, nous avons les raisons les plus fondées d'espérer que les bénédictions célestes viendront sur nous et sur notre communauté tout entière.

Que celui qui observe ces règles soit béni par le Seigneur.

Chaque dimanche, le soir, ou un autre jour de la semaine, le Préfet lira un chapitre de ces règles avec une réflexion morale sur ce sujet et une recommandation pour qu'elles soient observées.

* * *

Ce qui est rigoureusement interdit dans la Maison.

1. Etant donné que, dans la Maison, il est interdit de garder de l'argent, les jeux de toutes sortes, où il y a l'appât du gain, sont interdits.

2. Est aussi interdit tout jeu dans lequel pourrait exister le danger de se faire du mal et pourraient se produire des choses contre la modestie.

3. Fumer et chiquer sont interdits en tout temps, quel que soit le prétexte. Priser est toléré dans les limites à établir par un Supérieur sur le conseil du médecin.

4. On ne donnera jamais la permission de sortir avec les parents et avec les amis pour prendre un repas, ou pour se fournir en vêtements. Si le besoin de ces objets se présente, on peut faire prendre ses mesures pour qu'ils soient achetés tout faits, ou passer commande pour qu'ils soient faits dans l'atelier de la Maison.

Traduction du texte latin de la page 94 :

De l'audience de Sa Sainteté — Le 28 Septembre 1850.

Notre Très saint Maître Pie IX, Pape par la Divine Providence, aux prières du Suppliant rapportées par moi soussigné consentit avec bienveillance selon ce qui était demandé sans qu'il y ait l'envoi d'un Bref.

DOMINIQUE FIORAMONTI

Secrétaire de Sa Sainteté pour les Lettres en Latin.

Traduction du texte latin de la page 133 :

De l'audience de Sa Sainteté — Le 28 Septembre 1850.

Notre Très saint Maître Pie IX, Pape par la Divine Providence, aux prières du Suppliant rapportées par moi soussigné consentit avec bienveillance selon ce qui était demandé, sans qu'il y ait l'envoi d'un Bref.

DOMINIQUE FIORAMONTI

[Secrétaire] de Sa Sainteté pour les Lettres en Latin.

Traduction du texte latin de la page 134 :

De l'audience de Sa Sainteté — Le 28 Septembre 1850.

Notre Très saint Maître Pie IX, Pape par la Divine Providence, consentit avec bienveillance aux prières du Suppliant [rapportées] par moi soussigné, et au même il concéda la faculté demandée qui sera valable pour trois ans seulement, sans qu'il y ait l'envoi d'un Bref.

DOMINIQUE FIORAMONTI

[Secrétaire] de Sa Sainteté pour les Lettres en Latin.

Traduction du texte latin de la page 237 :

« De l'audience de S[a] S[ainteté] — Notre Très s[aint] Maître le Pape Pie IX accorda volontiers à tous les fidèles Chrétiens, dont on parle dans la demande et seulement à eux, l'Indulgence Plénière [qu'ils peuvent gagner] une fois dans le mois, c'est-à-dire le dernier dimanche de n'importe quel mois, pourvu que, vraiment repentants et s'étant confessés, ils aient reçu le Sacrement de l'Eucharistie, ainsi que visité une église ou un oratoire public, et que là pendant un espace de temps ils aient prié selon les intentions de Sa Sainteté. Cette Présente sera valable pour sept ans, sans qu'il y ait l'envoi d'un Bref.

Donné à Rome par le Secrétariat de la S[acrée] Congrégation des Indulgences, le 18 février 1851.

(E[emplacement du] F. Card[inal] ASQUINIUS Bp.
S[ceau]) L[ouis] Archipr[être] Prinzivalli Substitut ».

[voir volume II (p. 285) des *Mémoires Biographiques*]

Traduction du texte latin de la page 530 :

Vendredi, le 17 Décembre 1852.

La décision de N[otre] Très s[aint] M[âitre] le P[ape] Pie IX nous ayant été confiée pour exécution, qu'il soit permis au Suppliant (si ce qui est présenté est vrai), après examen des lettres qui en témoignent, et aussi longtemps qu'il vivra, de lire et de conserver, en veillant toutefois à ce qu'ils ne parviennent pas dans les mains d'autres personnes, n'importe quels livres interdits, à l'exception de ceux qui traitent *directement et intentionnellement* de sujets obscènes.

En foi de quoi

FR[ère] A[nge]-[Vincent] MODENA
du Secrétariat de la S[acrée] C[ongrégation] de l'I[ndex].

Emplacement du sceau.

Traduction du texte latin de la page 598 :

LOUIS [de la parenté] DES MARQUIS FRANSONI
 CHEVALIER DE L'ORDRE SUPRÊME DE L'ANNONCIADE, Etc., Etc.
 PAR GRÂCE DE DIEU ET DU SIÈGE APOSTOLIQUE
 ARCHEVÊQUE DE TURIN

A celui qui Nous est cher en Christ, le Tr[ès] Rév[éren]d D. Augustin Gattino, Curé de l'Eglise Paroissiale des S[ain]s-Simon-et-Jude de cette Ville : salut dans le Seigneur. Ayant vu le mémoire qui Nous a été présenté joint [à la demande], et ayant examiné attentivement sa teneur, COMME NOUS NE POUVONS PAS ALLER BÉNIR LA CLOCHE DE BRONZE DONT ON PARLE DANS LA DEMANDE, en vertu de l'autorité Apostolique qui Nous est dévolue, et qu'en cette région Nous exerçons, Nous te délèguons, toi que Nous avons salué ci-dessus, pour accomplir cette bénédiction elle-même, pourvu cependant que tu utilises la forme prescrite dans le Pontifical Romain, et que tu emploies de l'eau bénie auparavant par Nous, ou par quelque Très ill[ustre] et Très rév[érend] Evêque se trouvant en paix et en communion avec le Saint-Siège Apostolique.

Donné à Lyon le vingt-deux Mai mil huit cent cinquante-trois.

✠ LOUIS Arch[evê]que.
 I. Berruto Secrétaire.

I N D E X

CHAPITRE I . — Rébellion et fidélité.	<i>page</i> 1
CHAPITRE II . — Jeunes recueillis à l'Internat de Valdoco — Père, sauvez-moi — Un jeune garçon cafetier menacé — D. Bosco fait la quête pour ses gosses — La Providence ne fait jamais défaut — Contrepoisons — Le petit mot du soir et les questions — Les Quarante heures et les classes de chant — Une étrange apparition au petit théâtre — Amour, humilité et vigilance.	5
CHAPITRE III . — Visite de sénateurs à l'Oratoire — Dialogue — Lettre à Don Bosco venant du Ministère de l'Intérieur — Siccardi prépare la loi sur les Immunités Ecclésiastiques — Mgr Fransoni à Pianezza et visite de D. Bosco — L'Archevêque lui conseille de fonder une Congrégation Religieuse.	16
CHAPITRE IV . — Bonne réussite des jeunes de l'Oratoire des dimanches et des jours de fête — D. Bosco fait le catéchisme au milieu d'un champ, et l'étonnement de quelques Anglais — Prudence de D. Bosco lorsqu'il va visiter les Oratoires — Le Marquis de Cavour enseigne le catéchisme — Deux autres catéchistes célèbres — Relations amicales entre l'Abbé Rosmini et D. Bosco — Projet présenté par D. Bosco à Rosmini.	30
CHAPITRE V . — Séance du Sénat à l'avantage de l'Oratoire — Débats — Décision favorable.	42
CHAPITRE VI . — Une fête du Statut répugnante — Le Parlement approuve la loi Siccardi — Mgr Fransoni rentre à Turin — Douloureuse semaine sainte — La Communion Pascale dans les Oratoires des dimanches	

et des jours de fête — Consignes aux jeunes —
 L'exemple des fils convertit les pères — Insultes
 envers l'Archevêque — Le Sénat et l'abolition des
 Immunités Ecclésiastiques — Retour de Pie IX à
 Rome — Un complot contre la vie du Pape dé-
 joué — Séance récréative et culturelle à l'Oratoire
 en l'honneur de Pie IX.

page 52

CHAPITRE VII . — Mgr Fransoni prisonnier dans la Cita-
 delle — Visites des jeunes de l'Oratoire à l'Archevêque
 — Souscription pour une crose d'évêque — Mgr Fran-
 soni et D. Bosco à Pianezza — Une nouvelle société
 d'apostolat parmi le clergé — Fondation des conféren-
 ces S[aint]-Vincent-de-Paul à Turin — D. Bosco et les
 Conférences.

62

CHAPITRE VIII . — Fêtes et canzoni à l'Oratoire — Déca-
 dence des anciennes Corporations d'ouvriers — Sociétés
 d'ouvriers irrégieuses — Société de secours mutuel
 fondée par D. Bosco — Son règlement — Guerre contre
 cette Société — Le bien qu'elle a apporté et la semence
 qu'elle a jetée — Le milieu ouvrier : aspirations, misères,
 séductions, et action catholique.

71

CHAPITRE IX . — Un cadeau du Pape aux jeunes des Oratoi-
 res — La fête des Chapelets — Article d'un journal ca-
 tholique — Lettre du Cardinal Antonelli — Indulgences.

82

CHAPITRE X . — Mort du Chev[alier de Rossi] di Santarosa
 — Expulsion des Servites — Monseigneur Fransoni
 à Fenestrelle — Condamnation d'autres Evêques —
 Perquisitions chez les Oblats et émeutes populaires —
 D. Bosco et les Oblats — Manifestations contre l'Orato-
 ire déjouée — Restitution aux Servites des affaires
 que leur avait prises le fisc — Hérésie honteuse de
 D. Grignaschi — D. Bosco lui rend visite dans les
 prisons d'Ivrea.

95

CHAPITRE XI . — D. Bosco et le Comte de Cavour —
 Une conjecture — Mgr Fransoni en exil et visite de
 D. Bosco — Les secrétaires du Comte.

105

CHAPITRE XII . — Retraite spirituelle à Giaveno — Lettre
 de D. Bosco au Théol[ogien] Borel — Amour plein

d'affection de D. Bosco pour les retraitants — Le marchand et les singes — Les sermons de D. Bosco — Visite à la Sacra di S[an] Michele [voir dans le bas de la page 118] — Le retour à Turin — Guérison d'une fièvre persistante — Menaces contre les jeunes de l'Oratoire et pardon. page 112

CHAPITRE XIII . — Achat du champ des rêves — Pour-parlers avec Rosmini pour un prêt et projet d'une construction à Valdocco — Don Bosco pour la seconde fois à Stresa — A Castelnuovo — Indulgences pour la Chapelle des Becchi — Lettre de D. Bosco au Théol[ogien] Borel — Cagliero Jean rencontre D. Bosco. 125

CHAPITRE XIV . — L'Archevêque permet la prise de soutane de quatre étudiants de l'Oratoire : ils constituent le premier groupe — Rua Michel, élève des cours de latinité — Le Chan[oine] Gastaldi avant d'entrer chez les Rosminiens recommande l'Oratoire à sa mère — *Manière facile pour apprendre l'Histoire Sainte, à l'usage du peuple chrétien.* 139

CHAPITRE XV . — D. Bosco modèle d'amour filial — La fête patronale de sa mère — Humilité de maman Marguerite et sa simplicité — Accueil à l'égard des personnes distinguées — Reconnaissance aux bienfaiteurs — Esprit de pauvreté et de justice. 146

CHAPITRE XVI . — D. Bosco, et l'assistance aux malades et aux mourants — Admirable conversion d'un athée — Autre conversion d'un membre de secte — Une vilaine affaire bien embarrassante avec les sectes. 155

CHAPITRE XVII . — Une Pieuse Union provisoire de laïcs catholiques pour empêcher les progrès de l'impiété — D. Bosco prêche le jubilé à Milan — Faits édifiants — Conférence annuelle en remerciement à la Très s[ainte Vierge] Marie Immaculée — Notre-Dame de Rimini. 170

CHAPITRE XVIII . — Esprit de pénitence — Recommandations aux jeunes — Témoins permanents de la vie de D. Bosco — Son repos et sa nourriture — L'Abbé Stellardi et le Chan[oine] Ronzino [=Ronzini] à la

- table de D. Bosco — Ses distractions — Le firmament lors d'une nuit sereine. page 183
- CHAPITRE XIX . — Comment D. Bosco refrénait rigoureusement tous ses sens — Mortification pour parler, pour écouter, pour travailler — Magnifique éloge de Don Bosco écrit par Mgr Cagliero — Pénitences extraordinaires et secrètes de D. Bosco — Il ne les permet pas à ses élèves — Ses douloureuses et continuelles maladies. 205
- CHAPITRE XX . — La Foi catholique assaillie par les Vaudois et défendue par D. Bosco — Deuxième édition de la *Jeunesse Instruite* et *Fondements de la Religion Catholique* — Un libraire vaudois — Une sentinelle vigilante — Construction d'un temple vaudois à Turin — *Avis aux Catholiques* — Acharnement des membres des sectes contre l'enseignement de la Théologie — Népomucène Nuytz — Constituant un premier groupe, quatre élèves de l'Oratoire prennent la soutane — Vie retirée et héroïsme de Maman Marguerite — Deux lettres d'un ancien élève — Indulgences. 220
- CHAPITRE XXI . — Monsieur Pinardi propose à D. Bosco l'achat de sa maison à Valdocco — Prêt de l'abbé Rosmini à Don Bosco — Un geste visible de la Divine Providence — Contrat et achat de la maison — Reconnaissance à Rosmini. 238
- CHAPITRE XXII . — Les financiers du monde — D. Bosco et la banque de la Divine Providence — Projet de l'Eglise S[aint]-François de Sales — Le Carnaval à Valdocco — Catéchismes du Carême — D. Bosco à l'Oratoire S[aint]-Louis — Projets des Députés contre les Ordres religieux et la loi de la *Mainmorte* — Les travaux d'excavation pour les fondations de la nouvelle église. 249
- CHAPITRE XXIII . — D. Bosco demande des offrandes aux bienfaiteurs pour la construction de la nouvelle église — Réponse de l'abbé Rosmini — Don Bosco à Biella et sa rencontre avec le Père Goggia — A

Oropa — Lettres encourageantes des Evêques — A Valdocco fête de S[aint] Jean et [celle] de S[aint] Louis — D. Bosco à S[ant] Ignazio et à Lanzo : ses prévisions. page 261

CHAPITRE XXIV . — Autres démarches de Don Bosco pour obtenir des subsides — Promesse généreuse du Roi — Bénédiction et pose de la première pierre de l'église — Discours du P[ère] Barrera — Fêtes, dialogue scénique et nouvelle prédiction — Don Bosco et les Juifs. 273

CHAPITRE XXV . — Jean Cagliero — Les impressions et les jugements du jeune Turchi accepté à l'Oratoire — La Commémoration de tous les défunts à Castelnuovo — Cagliero est conduit par D. Bosco à Valdocco — Son témoignage sur la pauvreté de la maison ainsi que sur la bonté et le zèle de D. Bosco — Cagliero et Rua suivent des cours — Formules de contrats de travail pour les apprentis. 285

CHAPITRE XXVI . — La Compagnie de S[aint] Louis — Conférences — Choses étonnantes accomplies par D. Bosco — Il prédit l'avenir de la Maison de Valdocco et des autres Oratoires des dimanches et des jours de fête — Il annonce la mort prochaine de quelques jeunes et une guérison inespérée — Il révèle l'état des consciences — Le don des larmes. 299

CHAPITRE XXVII . — Un article de Geoffroy Casalis — Symptômes de mécontentement dans les Oratoires — Insolence pardonnée — Prétention illégitime — Lettre du Théol[ogien] Borel à D. Ponte — Réponse — La fête de l'Immaculée — La première décennie. 309

CHAPITRE XXVIII . — Insuffisance de ressources pour la construction de l'église — Circulaire de l'Evêque de Biella — Généreuses subventions du Roi — La première grande loterie. 319

CHAPITRE XXIX . — Le premier réfectoire des jeunes — Changement de système dans la distribution de la nourriture — Différentes catégories de jeunes — Le

premier règlement intérieur : les dortoirs — Deux lettres pour des acceptations de jeunes — Tolérance paternelle — Cagliero commence l'étude de la musique — Tendresse maternelle — Marguerite et les malades.

page 334

CHAPITRE XXX . — Apostasies — Sermon sur la Virginité de la Très s[ainte Vierge] Marie — Zèle et charité de D. Bosco envers les personnes trompées par les hérétiques — Discussions avec les partisans des Vaudois et avec leurs pasteurs — Un sermon perfide ; l'aigle et le renard — Le jubilé à l'Oratoire S[aint]-François de Sales — Constructions des Vaudois autour de leur temple. 346

CHAPITRE XXXI . — Dons pour la loterie — A la recherche d'un local pour l'exposition — Largesse du Roi — Exposition des lots pour la loterie — Exonération des frais de poste — L'estimation des dons — Ouverture de l'exposition — Le Comte de Cavour — Un malheur. 354

CHAPITRE XXXII . — Une épine pour D. Bosco — La passion empêche l'intelligence de voir clair — Une sage observation du Théol[ogien] Léonard Murialdo — Lettre de D. Cafasso à D. Ponte — Assemblée méchante et orageuse — Défection et guerre déclarée — Insultes, fermeté et patience. 366

CHAPITRE XXXIII . — Pièges des adversaires de D. Bosco — Repas et goûters à l'œil — Effets des médisances — L'Archevêque et le document nommant D. Bosco comme Directeur en Chef des trois Oratoires — Lettre laudative de Mgr Frasoni au Directeur de l'Oratoire de Vanchiglia — D. Bosco renvoie les perturbateurs — Nouveaux moyens ingénieux et nouveaux catéchistes — Réconciliation — Une boîte d'allumettes. 375

CHAPITRE XXXIV . — L'explosion de la poudrière — Héroïsme du sergent Sacchi — Le chapeau de D. Bosco — Visible protection de Marie — Faits divers — Une

colombe — Une poutre enflammée — Le jeune Gabriel Fassio — Un *Pater* et un *Ave* par l'intermédiaire de Saint Louis — Dégâts à l'Oratoire — Valdocco, lieu de refuge — Subventions — Une image commémorative — D. Bosco et la Petite Maison de la Divine Providence.

page 387

- CHAPITRE XXXV . — Le mois de mai à l'Oratoire — Lettre de D. Bosco à l'Evêque de Biella — Les Evêques et la loterie — Séance, [portant sur leurs] études, donnée par les jeunes des cours du soir — Eloge de *L'Armonia* [L'Harmonie] — Approbation de l'Abbé Aporti — Jugement d'un émigré politique sur l'œuvre de D. Bosco. 405
- CHAPITRE XXXVI . — Charité de D. Bosco envers les pauvres — Quelques témoignages — Les émigrés politiques — Le saltimbanque — François Crispi — Autres réfugiés ayant reçu des bienfaits — Ruse non réussie — Action de bienfaisance sur le plan spirituel. 414
- CHAPITRE XXXVII . — Désir de convertir le monde — Esprit de vie religieuse habilement glissé dans la pensée des jeunes — La nouvelle église S[aint]-François de Sales est terminée — Bénédiction d'un tabernacle et d'une cloche — L'Evêque de Verceil et [celui] d'Ivrea ne peuvent pas participer à la dédicace de l'église — Invitation au Maire, à l'Adjoint au Maire et au Professeur Baruffi, et leurs réponses — Poésie — D. Bosco notre Roi. 424
- CHAPITRE XXXVIII . — [Jour de la] bénédiction de l'Eglise S[aint]-François de Sales — Première Messe — Les cérémonies du soir — Remerciements — Musique et poésie — Le journal « La Patria » [La Patrie]. 440
- CHAPITRE XXXIX . — Nouveaux règlements de l'église et de l'Internat — D. Bosco et le Saint Sacrement — Les Eglises — La musique sacrée — Les solennités — Le service à l'autel — La Sainte Messe — La préparation et l'action de grâces — Les cérémonies sacrées

- La Communion et la visite [au Saint Sacrement] à l'église — Union à Dieu. page 448
- CHAPITRE XL . — Fête solennelle en l'honneur de S[aint] Louis — Note comique et événement douloureux — Lettres des Evêques pour la Loterie — L'Evêque de Fossano à l'Oratoire — Discours mémorable de l'Evêque de Biella — Tirage de la Loterie — Mgr Frasoni félicite D. Bosco. 460
- CHAPITRE XLI . — Construction du nouvel Internat — Seconde retraite spirituelle à Giaveno — Un saint Apprenti — Un sermon de Don Bosco et la chasteté — Un témoin de la vie de Don Bosco en ces années-là et de sa charité. 472
- CHAPITRE XLII . — D. Bosco aux Becchi — Générosité de [son] frère Joseph et son affection pour les jeunes de l'Oratoire — Lettre de D. Bosco au Jeu[ne abbé] Buzzetti — Prise de soutane de Rua Michel et de Rocchietti Joseph — Largesses du Roi — D. Bosco n'accepte pas la croix de chevalier — Le Comm[andeur] Louis Cibrario — Les décorations, récompense des gestes de bienfaisance. 482
- CHAPITRE XLIII . — Jeunes abbés qui s'en vont de l'Oratoire — Prévisions de D. Bosco réalisées — Sa bonté — Nouveaux jeunes dirigés vers les études — Acceptation mémorable et conversion d'un jeune. 493
- CHAPITRE XLIV . — On continue la construction de l'Internat — Avis ingénieux et salutaires de D. Bosco aux maçons — Le Chan[oine] Gastaldi et l'intérêt qu'il porte à l'Oratoire — Eroulement de la nouvelle maison — Protection visible du ciel — Tranquillité et résignation de D. Bosco — Salles de classe improvisées — Poésie. 504
- CHAPITRE XLV . — Machinations contre le Pape — Une grâce de Marie Consolatrice — Un Pasteur Protestant confondu par Don Bosco — Projet des *Lectures Catholiques* — Mgr Frasoni et Mgr Moreno — Secrets de D. Bosco pour trouver le temps de faire

tant de travaux — A Oropa : humilité — Lettre de l'Evêque d'Ivrea à D. Bosco et consultations pour commencer les *Lectures Catholiques* — Deux Rescrits du Pape à D. Bosco.

page 520

- CHAPITRE XLVI . — [Débuts des] *Lectures Catholiques* — Planification pour les abonnements — Importance de cette Œuvre — Le premier numéro d'introduction — L'Evêque d'Ivrea — Activité incessante de D. Bosco — Ses lettres — Les diverses opérations que l'esprit de D. Bosco accomplit dans un même temps — Le premier Règlement de l'Internat S[aint]-François de Sales. 532
- CHAPITRE XLVII . — Le Système Préventif — Son application — Ses avantages. 544
- CHAPITRE XLVIII . — Un mot sur les châtiments. 559
- CHAPITRE XLIX . — D. Bosco au milieu des jeunes et des gens du peuple — Oratoires des dimanches et des jours de fête — Les premières *Lectures Catholiques* — *Le Catholique instruit dans sa religion* — Difficultés pour le Contrôle ecclésiastique des écrits — Les Vaudois et la fête du Statut — *Renseignements historiques sur le miracle du Très s[aint] Sacrement à Turin* — Le Jeu[ne abbé] Rua reçoit l'ordre d'une nouvelle édition en 1903 — Fêtes du quatrième centenaire du miracle — D. Chiatellino à Borgo Cornalense [= Cornalese]. 571
- CHAPITRE L . — La maison Pinardi et D. Cafasso — D. Bosco son pénitent — Sa familiarité et son union d'esprit avec le Directeur du Convitto Ecclesiastico — Générosité de D. Cafasso envers l'Oratoire et ses lumières surnaturelles — Les vocations — Reconnaissance de D. Bosco et de ses jeunes. 585
- CHAPITRE LI . — La reprise des travaux pour relever de ses ruines la construction — Bienfaiteurs — Petite loterie — Charité de D. Bosco pour le Maître maçon Entrepreneur — Prédications — Ornaments de la nouvelle église — La nouvelle cloche — Les Quarante heures

— Monseigneur Artico, D. Bosco et la fête de S[aint] Louis. page 593

CHAPITRE LII . — Les Frères des Ecoles Chrétiennes assujettis au service militaire — Le Ministre Cibrario ; Catéchisme et Histoire Sainte dans les écoles primaires — Destruction d'une auberge mal famée — L'Oratoire maître du territoire ennemi. 604

CHAPITRE LIII . — Un père protestant et sa famille ferme dans la foi — Conversion d'un jeune homme vaudois — Le Diodati, un intrus dans les écoles — D. Bosco à S[ant]'Ignazio et à Villastellone — *Faits Contemporains présentés sous forme de dialogue* — Les colères des protestants — Les discussions — Séduction et menaces — Projets d'une maison Rosminienne près de l'Oratoire. 616

CHAPITRE LIV . — Etudes des jeunes pendant les vacances — Le latin de l'Eglise et des Saints Pères — *Lectures Catholiques* — La procession de Notre-Dame de Consolation — Réduction du nombre des fêtes d'obligation — Préparation à la fête solennelle du Saint Rosaire — Les jeunes de l'Oratoire à Morialdo — Une guérison inespérée — *Il Galantuomo* [L'Honnête homme]. 633

CHAPITRE LV . — Encore les *Lectures Catholiques* — Simplicité de D. Bosco pour écrire — Son humilité — Le Prof[esseur] Peyron et une réunion de prêtres — Témoignage de l'humilité de D. Bosco. 646

CHAPITRE LVI . — D. Bosco et les élèves occupent le nouveau bâtiment — Décision téméraire, mais sûre — Mise en place des ateliers pour les cordonniers et les tailleurs à l'intérieur [de l'Oratoire] — Premier Règlement pour les ateliers — Patrons et ouvriers d'usines — Projets de D. Bosco au bénéfice de la société et des apprentis. 657

- CHAPITRE LVII. — La catégorie des étudiants — Les écoles privées des professeurs D. Picco et Bonzantino — Les manteaux des militaires — Nouveaux témoignages des choses étonnantes accomplies par D. Bosco à l'Oratoire — Les jeunes de la ville élèves des écoles privées et D. Bosco — La fête de S[aint] Matthieu et une grêle de pierres — Influence salutaire de D. Bosco sur quelques enseignants — Eloges mérités par les étudiants de l'Oratoire — Cordialité entre les enfants du peuple et les fils des riches. page 666
- CHAPITRE LVIII. — Vie intime de l'Oratoire et manière de le conduire — Bonté des élèves — D. Antoine Grella — Lettre du Card[inal] Antonelli — Projet d'une imprimerie de l'Abbé Rosmini — Prêtres accusés de rébellion — Inauguration du temple vaudois — Article du *Rogantino* [Le Petit arrogant] et prédiction de D. Bosco — Un repas [offert] aux ouvriers — Lettre de D. Bosco au Card[inal] Archevêque de Ferrare — *Une discussion entre un avocat et un pasteur protestant* : Drame — Les poules de Maman Marguerite. 679
- CHAPITRE LIX. — Attentats — Châtaignes et vin empoisonné — Couteau de boucher — Conduite blâmable de la force publique — Bons offices d'un ami — Grêle de coups de bâton — Cagliari défenseur de D. Bosco — Danger sur la route de Moncalieri — Précautions de Maman Marguerite — Affection du voisinage. 696
- CHAPITRE LX. — Histoire d'un chien. 710
- CHAPITRE LXI. — D. Bosco, le magnétisme et le spiritisme — Les voyantes — Les cabinets de [séances de] magnétisme — Les tables tournantes — Les esprits — Le diable — Tourments [diaboliques] mystérieux — Livres contre les nouvelles formes d'impiété. 720

APPENDICE

*Premier plan de règlement pour la Maison annexe de l'Oratoire
S[aint]-François de Sales.*

PARTIE I. — But de cette Maison.

CHAPITRE I. — De l'acceptation.	page 736
CHAPITRE II. — Du Supérieur.	736
CHAPITRE III. — Du Préfet.	737
CHAPITRE IV. — Du Catéchiste.	738
CHAPITRE V. — De l'Assistant.	739
CHAPITRE VI. — Des Protecteurs.	740
CHAPITRE VII. — Des Chefs de chambrée.	740
CHAPITRE VIII. — Des Personnes de service.	741
Art. 1 : <i>Du Cuisinier.</i>	742
Art. 2 : <i>Du Domestique.</i>	742
Art. 3 : <i>Du Concierge.</i>	743
CHAPITRE IX. — Des Maîtres d'atelier.	744

APPENDICE POUR LES ÉTUDIANTS.

Acceptation.

CHAPITRE I. — Conduite religieuse des étudiants.	745
CHAPITRE II. — De l'étude.	746

PARTIE II. — De la discipline de la Maison.

CHAPITRE I. — De la piété.	747
CHAPITRE II. — Du travail.	748
CHAPITRE III. — Comportement envers les Supérieurs.	749
CHAPITRE IV. — Comportement envers les compagnons.	750
CHAPITRE V. — De la modestie.	750
CHAPITRE VI. — Comportement dans le régime de la Maison.	752
CHAPITRE VII. — Comportement en dehors de la Maison.	753
<i>Trois maux à fuir au plus haut point.</i>	755
<i>Ce qui est rigoureusement interdit dans la Maison.</i>	755